

PUBLICATIONS

DE

L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

V^e SÉRIE. VOLUME V

RECUEIL

DE

MÉMOIRES ORIENTAUX

RECUEIL
DE
MÉMOIRES ORIENTAUX

TEXTES ET TRADUCTIONS

PUBLIÉS

PAR LES PROFESSEURS DE L'ÉCOLE SPÉCIALE
DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

À L'OCCASION

DU XIV^e CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES RÉUNI À ALGER

(AVRIL 1905)



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28

MDCCCV



UNE AMBASSADE MAROCAINE
À CONSTANTINOPLE

PAR 

A. BARBIER DE MEYNARD

UNE AMBASSADE MAROCAINE À CONSTANTINOPLE

AVANT-PROPOS.

Le court fragment qu'on va lire n'est qu'un épisode de l'histoire des relations du Maroc avec la Turquie, épisode secondaire et qui n'a pas attiré l'attention des chroniqueurs indigènes. Il n'en est fait mention ni dans le *Terdjoman* d'El-Ziâni, dont nous devons une excellente traduction à M. Houdas, ni dans le *Kitâb el-Istihça*, ce précieux document qui fournira de si utiles matériaux au futur historien du Maroc.

A la fin du XVIII^e siècle, la situation critique dans laquelle son éternelle lutte avec la Russie avait jeté la Porte ottomane lui imposait une politique de ménagements et d'apparente amitié avec les chérifs Hassani. Ceux-ci, de leur côté, avaient dû renoncer à l'orgueilleuse attitude qu'ils gardaient devant les autres puissances musulmanes en leur qualité de descendants et d'héritiers légitimes du Prophète. Menacés à l'intérieur par les révoltes incessantes des *'Abid* et des nomades du *Bled es Siba*, au dehors par l'ambition des Beyler-bey d'Alger ou les insolentes provocations de la *Taïffe*, ils avaient compris la nécessité sinon de s'incliner devant ceux qu'ils considéraient comme des usurpateurs du khalifat, du moins de s'assurer, le cas échéant, leur alliance ou leur neutralité.

Le troisième prince de la famille des Hassani, le seul peut-être de cette dynastie qui possédât les qualités d'un souverain, Muley 'Abd er-Rahmân ben 'Abdallah, avait senti tous

les avantages de cette politique de conciliation et, pendant son long règne, il la suivit avec une persévérante habileté. C'est ce qui explique les relations plus étroites qui rapprochèrent les deux grandes puissances du monde musulman à cette époque.

Sans prendre au sérieux l'assertion d'Ez Ziâni qui parle de vingt ambassades envoyées à Constantinople par le Chérif son maître, il est incontestable que les rapports diplomatiques devinrent plus fréquents entre le Makhzen et le Divân ottoman durant les dernières années du XVIII^e siècle.

En 1179 de l'hégire (1765-1766), l'Empereur du Maroc envoie à Sultan Moustafa III, en qualité d'ambassadeurs (*bachdouren*), deux de ses conseillers intimes, Sidi Tâl er ben 'Abd es Selâm Es Salawî et Sidi Tâher El Benâni Er-Ribâti, porteurs de riches cadeaux et d'instructions sur lesquels la chronique locale garde le silence⁽¹⁾.

Deux ans plus tard en 1181 (1767), 'Abd el-Kerîm Arghoun amène au Chérif, de la part du Sultan turc, un bâtiment chargé d'engins de guerre.

En 1197 (1782-1783) se place l'envoi de la mission marocaine dont nous devons la relation à l'historien turc D'evdet Pacha, et qui fait l'objet de la présente notice.

Enfin en 1200 de l'hégire (1786), c'est Ez-Ziâni lui-même, l'auteur du *Terdjoman*, qui va porter à Constantinople les félicitations amicales et les présents de son maître et bienfaiteur Muley Mohammed. Rien n'est amusant comme le ton de naïve complaisance avec lequel ce diplomate improvisé retrace le succès de sa mission. Choyé — c'est lui-même qui l'affirme — par le Sultan qui ne peut se passer de lui, comblé de prévenances par les hauts fonctionnaires de la Porte, il retourne enfin au

(1) Voir plus loin p. 13, note 1

Maroc et le Chérif se pâme d'aise en écoutant le récit hyperbolique de son ambassadeur ⁽¹⁾.

Bien plus sérieuse est la relation dont nous sommes redevables à Djevdet. Puisée aux archives de la Porte et résumée sur les *Mazbata* ou procès verbaux des conférences diplomatiques, elle a un caractère d'authenticité qui inspire toute confiance. La traduction que nous en donnons ci-après est aussi littérale que possible, sauf quelques phrases ou épithètes oiseuses exigées par le protocole oriental, que nous avons cru pouvoir omettre sans inconvénient. On devinera sans peine, dans l'interrogatoire du grand vizir, l'orgueil intraitable de l'osmanli, dans l'apparente obséquiosité du *bachdour* maghrébin, le sentiment inné chez lui de la supériorité du Chérif sur le Padichah issu d'une obscure tribu nomade des bords de l'Oxus.

A ce titre donc, moins comme document d'une grande valeur historique que comme tableau de mœurs, comme un jet de lumière éclairant un tout petit coin de cette *terra ignota* qu'est encore le Maroc, nous avons cru que ces quelques pages tirées du *Tarihî Djevdet*, un des chefs-d'œuvre de la littérature turque contemporaine, méritaient de figurer dans un volume destiné au Congrès qui réunira prochainement les Orientalistes à Alger, et où l'Orient musulman, principalement le Maghreb, doit occuper la place d'honneur.

(1) *Kutâb el-İstikça*, p. 155. Cf. BUNGLER MEVAKIM, *The Moorish Empire*, p. 167.

FRAGMENT

TIRÉ DE LA CHRONIQUE DE L'EMPIRE OTTOMAN

(DJEVDET-PACHA, T. II, P. 52 ET SUIV.)

ANNÉE 1197 (1782-1783)

LA COUR DE FÈZ ENVOIE UN AMBASSADEUR À LA PORTE.

Le maître de Fèz⁽¹⁾, Muley Mohammed ben 'Abd Allah ben Isma'îl, désigna comme ambassadeur extraordinaire Molla Seid Taher « Mou'tamed ed dawleh » avec le titre de premier conseiller (*mustechâr*), et comme second ambassadeur le *defterdâr*⁽²⁾ Molla Seid el-'Arbi. Ces envoyés apportaient des présents destinés au Sultan de Constantinople : un cheval de la race de ceux qu'on tient à la main⁽³⁾ dans les cortèges officiels et qu'on nomme *mahmoudî*, plus cinq chevaux du Maghreb avec leur harnachement complet, six esclaves noirs, deux coffres scellés et un coffret plein de porcelaines de prix. Ils étaient porteurs aussi d'une lettre d'amitié (*ikhlas-namêh*) en langue arabe, dans

⁽¹⁾ L'empereur du Maroc n'est jamais désigné dans le texte turc autrement que sous le titre de حاکم, conformément aux documents originaux consultés par Djévdet. Pour les Ottomans le sultan de Constantinople était l'unique chef de la communauté musulmane et seul avait droit au nom d'*Émir el-Mo'minîn*.

⁽²⁾ Le titre de *mustechâr* répond à celui de sous-secrétaire d'État dans les différents services administratifs; il se donne encore aux conseillers d'ambassade. Sous l'ancien régime, le titre de *defterdâr*, à Constantinople et probablement aussi au Maroc, désignait soit le ministre des finances, soit le directeur du système financier connu sous le nom de *nizami dyedil*, dans lequel était compris le rendement des impôts.

⁽³⁾ Le texte turc porte *ویلکندسب ولى ورره*. Le premier mot de cette phrase, s'il est correctement reproduit dans l'édition de Constantinople, n'esto tout à fait intelligible pour moi, et je ne le traduis que par conjecture, d'après le sens ordinaire du persan *dest*.

laquelle le maître de Fèz témoignait sa satisfaction de savoir que les cadeaux envoyés par lui précédemment à la Porte et confiés aux soins d'Ali Pacha, Beyler-bey⁽¹⁾ de Tunis, avaient trouvé bon accueil. Mais il exprimait en même temps le chagrin d'avoir appris que d'autres présents qu'il avait chargé le gouverneur d'Alger de transmettre à la Porte avaient été refusés par celle-ci. « Il est vrai, ajoutait-il, qu'on avait été informé depuis que ce refus ne provenait pas d'un ordre formel du gouvernement ottoman, et qu'il devait être attribué uniquement aux mauvais procédés des Algériens. En conséquence, il offrait, cette fois, à Sa Hautesse, entre autres présents, cinq chevaux pur sang et, comme souvenir de feu 'Abd Allah Huseini⁽²⁾, père du souverain actuel de Fèz, un sabre ayant appartenu au défunt, et dont la poignée était sans aucun ornement. »

La Porte ayant jugé nécessaire de demander quelques éclaircissements aux deux envoyés marocains, ceux-ci furent convoqués en audience particulière et le résultat de la conférence fut consigné sous forme de demandes et de réponses dans le procès-verbal qui suit.

PREMIÈRE QUESTION.

« Le cheval de main et les cinq autres chevaux richement équipés et harnachés de pierreries, que le chef de Fèz vient d'envoyer au Sultan notre maître par votre entremise, recevront certainement de Sa Hautesse l'accueil le plus favorable. Néan-

⁽¹⁾ Titre porté au temps par les gouverneurs généraux de Roumélie et d'Anatolie, et que la Porte continuait à donner aussi aux souverains de Tunis, pour bien marquer ses droits de suzeraineté. Cf. D'Ossow, *État de l'Empire ottoman*, t. VII, p. 278.

⁽²⁾ Ce souverain mourut le 27 de safar 1171 (11 novembre 1757), son caractère despotique et sanguinaire fit de son règne une des périodes les plus tragiques de l'histoire du Maroc. Voir *Kitab el-Istila*, t. IV, p. 59 à 86.

moins on a reçu ultérieurement la nouvelle que la cour de Fèz avait envoyé aussi à l'empereur d'Autriche six chevaux avec un équipement enrichi de pierres précieuses. Si cet envoi n'est pas motivé par une préférence du Maroc à l'égard du souverain chrétien, quelle peut en être la cause ? Des explications à cet égard sont nécessaires. »

RÉPONSE DE L'AMBASSADEUR.

« Notre maître Muley Mohammed ben 'Abd Allah met tous ses soins à racheter de ses propres deniers les prisonniers musulmans originaires du Maroc ou de tout autre pays, retenus en captivité dans les États chrétiens. C'est ainsi qu'il m'a chargé précédemment, moi son humble serviteur, d'aller négocier auprès du gouverneur de Livourne⁽¹⁾, représentant de l'empereur d'Autriche, le rachat et la mise en liberté d'El-Haddj Hachem E-Mesireti, commandant d'une brigantine, qui fut faite prisonnière avec son équipage et son chargement dans les eaux de Livourne en 1187⁽²⁾. Après en avoir référé au souverain d'Autriche son maître, ledit gouverneur reçut l'ordre non seulement de remettre entre mes mains le capitaine, ses hommes et le chargement, mais d'y joindre aussi, à titre gracieux, cinq cents prisonniers musulmans. L'empereur d'Autriche ayant en outre manifesté le désir de conclure un traité de paix et d'amitié avec le souverain du Maroc, à l'exemple d'autres puissances chrétiennes, notre maître Muley Mohammed ben 'Abd Allah, se conformant aux vœux exprimés par l'Empereur, me chargea de l'informer qu'il consentait à ce que Fèz devînt la résidence d'un consul et d'une colonie de négociants allemands. Il importe

⁽¹⁾ Le nom de cette ville était altéré sous la forme *لهفورنس* dans les documents que Djeyde. avait sous les yeux, mais il en a rectifié l'orthographe et a une note jointe au texte imprimé. Cf t. II, p. 59.

⁽²⁾ Cette année musulmane commença le 25 mars 1773 et finit le 14 mars 1774.

aussi de rappeler que les six chevaux offerts à l'Empereur ne provenaient pas du haras particulier de notre maître, mais que c'étaient des chevaux de médiocre valeur et pourvus d'un harnachement en simple filigrane d'argent. D'ailleurs le roi notre maître n'a jamais cessé de consacrer tous ses soins au rachat des Musulmans prisonniers en pays chrétien, de même que son zèle en faveur de la foi musulmane ne s'est jamais ralenti. Ainsi il a traité, par l'intermédiaire du roi d'Espagne, avec (les chevaliers de) Malte pour racheter 2,130 captifs⁽¹⁾ musulmans, au prix de 500 réaux, soit 1,000 piastres, par tête. Les Maltais, il est vrai, n'ont livré que 1,408 captifs, contrairement aux engagements stipulés, sous prétexte que, s'ils rendaient les 710 prisonniers restants, ils risquaient de dégarnir leurs vaisseaux et de ruiner le service de leur flotte. Cependant le roi mon maître, se contentant de ces excuses, a refusé l'indemnité que les Maltais lui offraient, et il continue de négocier, avec le concours du roi d'Espagne, pour le rachat définitif des Musulmans qui sont encore retenus en captivité⁽²⁾. »

DEUXIÈME QUESTION.

« Le maître de Fèz aurait, dit-on, conclu un traité de paix avec le roi des Deux-Siciles. Cette information est-elle véridique? »

RÉPONSE.

« L'année dernière, la disette s'étant déclarée à Tarabolousi Ghaib (Tripoli de Barbarie), le Beyler-bey de cette province

⁽¹⁾ Tel est le chiffre donné par le texte turc mais la nomenclature qui suit prouve que le nombre des esclaves à racheter ne dépassait pas 2,108.

⁽²⁾ On ne trouve aucune mention dans le *Kitâb el-Ishtîkâ* de négociations entre la cour du Maroc et Malte à cette date, mais le chroniqueur arabe a consacré un paragraphe entier à l'échange des prisonniers, qui eut lieu avec l'Espagne en 1178 (1764) Cf. *ibid.*, t. IV, p. 100.

Écrivit, à maintes reprises, au souverain de Fèz mon maître pour lui demander des vivres. Le roi fit charger aussitôt de céréales deux bâtiments et les envoya en cadeau avec leurs approvisionnements au gouverneur de Tripoli. Un de ces bâtiments arriva sain et saul à destination; l'autre fut capturé, en cours de route, par des corsaires originaires des Deux-Siciles, et emmené dans ce pays. Mais le roi des Deux-Siciles déclara que, son père le roi d'Espagne étant l'ami du souverain de Fèz, il entendait, lui aussi, donner une preuve d'amitié audit souverain, et sur-le-champ il lui renvoya le bateau capturé avec son chargement, plus sept captifs marocains. Un procédé aussi amical devait être payé de retour : en conséquence, on négocia un traité de paix, qui n'était pas encore définitif au moment de notre départ, mais qui ne tardera pas à être signé entre les deux puissances. »

TROISIÈME QUESTION

« Votre mission a-t-elle d'autres buts que la remise des cadeaux ? »

RÉPONSE.

« La Russie et l'Autriche ont conclu une alliance en vue d'attaquer l'Empire ottoman et font actuellement des préparatifs de guerre. Cette nouvelle, portée à la connaissance de notre maître par les consuls des Puissances amies, lui a causé un profond chagrin. Informé ensuite par les mêmes consuls que la Porte s'occupait avec ardeur de lever des troupes, d'envoyer des munitions dans les places fortes et d'équiper ses flottes, mon maître, si convaincu qu'il soit que ces préparatifs formidables suffiront pour paralyser la résistance de l'ennemi, a cru devoir réunir son Conseil pour se rendre compte de la situation et y porter remède. Il a lui-même, dans cette assemblée, fait la déclaration suivante : « Il serait criminel de refuser au gou

vernement ottoman les ressources pécuniaires et les subsides qui lui sont nécessaires. Lors même qu'il me demanderait la vie de mes enfants, je ne saurais la lui refuser. Que Dieu le Très-Haut préserve l'Empire ottoman des périls qui le menacent!» Après que notre souverain eut exprimé ces vœux empreints de sincérité, les membres du Conseil, comme c'était leur devoir, invoquèrent le Ciel pour le salut de la religion et de l'Empire. Il fut décidé ensuite que toute demande de secours formulée par la Porte serait accueillie dans la mesure du possible et c'est pour notifier ces déclarations amicales que j'ai été envoyé spécialement auprès de la Sublime Porte, séjour du Khahfat.»

Les motifs de l'envoi de l'ambassadeur et la teneur des questions qui lui avaient été posées ayant été soumis au Sultan, il fut décidé qu'il serait reçu par Sa Hautesse. En conséquence, le 23 du mois de cha'bân (29 juillet 1783), à la suite d'un grand divân tenu pour le paiement de l'armée, l'envoyé marocain obtint la faveur insigne d'être admis par le Sultan et fut comblé de faveurs sans limites. Bien qu'il ne fût pas d'usage jusqu'alors d'admettre les envoyés de la cour de l'Éz en présence du Padichah, la réception eut lieu avec le cérémonial usité pour l'ambassadeur que le Khân de Boukhara avait délégué précédemment auprès de la Porte⁽¹⁾. Ce fut un précédent dont profitèrent ensuite

(1) En effet deux ans auparavant, en 1195, Mohammed Er-Nazari (محمد نظري) envoyé du Khân de Boukhara, avait été admis en audience solennelle par Sultan 'Abd ul Hamid. Des démarches avaient été faites par l'ambassade de Russie pour s'opposer à cette réception, mais elles échouèrent contre l'hostilité qu'avait la Porte à se ménager l'alliance du Khân contre l'éternelle ennemie de l'Empire ottoman. D'ailleurs, la mission boukhariote n'avait pas un caractère officiel le but ostensible du voyage de l'ambassadeur étant le pèlerinage de la Mecque. En outre, pour motiver l'exception faite en sa faveur le Divân alléguait que, la principauté de Boukhara n'étant pas limitrophe de la Turquie, les motifs qui obligeaient le Sultan à ne pas

l'envoyé de Raguse, puis Mikhalaki Bey qui venait d'être promu *vaivode* de Valachie; l'un et l'autre obtinrent la faveur de déposer leurs hommages aux pieds de Sa Hautesse.

Le dimanche 27 de cha'bân (1^{er} août 1783), le grand vizir réunit chez lui le *Ķapoudân deryâ* (grand amiral) Ghazy Hassan Pacha et le *Reis ul-koutdâb* ⁽¹⁾ Mehmed Khairi Efendi. L'envoyé marocain et le personnel de sa mission furent convoqués de nouveau et voici le résumé de la conférence qui eut lieu entre ces dignitaires.

L'ambassadeur commença par faire l'exposé suivant. « Le souverain de Fèz et du Maghreb, mon fils (*sic*) Muley Mohammed, ainsi que ses aïeux, ayant été toujours les amis dévoués de la Porte, lorsque, sous le règne du Padichah défunt Sultan Mustafa Khân, la guerre fut déclarée à la Russie, le susdit Muley Mohammed envoya à la Porte, dans une intention pieuse, plusieurs sabres avec d'autres cadeaux et une lettre d'amitié. Le gouverneur de Tunis 'Ali Pacha fut chargé de faire parvenir ces objets à Constantinople. Un long espace de temps s'étant écoulé sans qu'on reçût au Maroc une réponse relative à l'envoi annoncé, 'Ali Pacha fut interrogé à cet égard. Il garda longtemps le silence, puis finit par répondre : « J'ai envoyé les cadeaux à Constantinople et avis m'a été donné de leur arrivée à destination; mais en ce qui concerne la Cour impériale, le fait de recevoir en audience les ambassadeurs musulmans n'existaient pas pour le représentant du Khân. On trouve dans la Chronique de Djevdet (t. I, p. 271 et 283) le récit des fêtes qui furent données en l'honneur de ce diplomate. Au surplus sa mission fut de courte durée : après avoir quitté Constantinople pour continuer sa route vers la Mecque, il mourut subitement en Ķaramanie aux abords de la ville d'Eregh.

⁽¹⁾ Le grand amiral est nommé aussi *دريّا بى* *dériya beyi*, ce qui correspond au grade actuel de *bahıyê muchurı* et aussi aux fonctions de ministre de la marine. Dans l'ancienne administration le *reis ul-koutdâb* ou *reis efendi* était ministre des affaires étrangères; il faisait fonctions de secrétaire d'État et de chef du Divân impérial. Voir D'Osson, t. VII, p. 159 et 166.

« les accepter tient lieu d'accusé de réception et il n'est pas
 « d'usage qu'une lettre soit envoyée à cette occasion de la part
 « de Sa Hautesse. » Muley Mohammed fut vivement contrarié
 de cet incident. « Eh quoi, s'écria-t-il, non seulement nous
 « sommes maître d'un grand royaume, qu'Allah en soit
 « loué! mais encore nous appartenons à la noble lignée du
 « Prophète; n'avions nous donc pas le droit d'espérer que le
 « Sultan chef de l'Islam aurait répondu à notre lettre, si ce
 « n'est à cause du rang que nous occupons, du moins en consi-
 « dération de notre origine? » Telles furent les propres paroles
 que j'ai recueillies de la bouche de Muley Mohammed ⁽¹⁾. »

EXPLICATIONS DONNÉES PAR LE KAPOUDÂV PACHA.

« J'étais dans le détroit des Dardanelles, lorsque les présents
 en question me furent adressés par le Beyler-bey de Tunis.
 Obligé, à cette époque, de me rendre à Roustchouk pour ac-
 complir une mission qui m'avait été confiée, je dirigeai ces pré-
 sents sur Constantinople revêtus de mon sceau. Assez longtemps
 après, je reçus du Bey de Tunis une dépêche m'informant que
 Muley Mohammed insistait pour savoir si son envoi était par-
 venu à destination. Je transmis sa lettre à la Porte, laquelle
 m'envoya sans retard la liste du nombre et la description des

(1) L'auteur de l'*Istikça* passe ces faits sous silence, sans doute pour ménager l'amour propre de son maître. Mais, en revanche, sous la rubrique de l'année 1179 (1765-1766), il fait mention d'une ambassade envoyée par la cour du Maroc à Sultan Moustafa IV. Voici le texte même de la chronique arabe :
 وفيها بعث لسلطان العثمانيين :
 السيد لطاهر بن عبد السلام السلاوي والسيد لطاهر بناتي لرباطي ياسدوروس في صاحب
 لاصطيدبول السلطان مصطفى العثماني وخصمها هدية نفيسة فيها حبل عناق يسروج مشققة
 بالذهب مرقعة بالجواهر والياقوت والنفيس لاجار وفيها اسباق بخالة بالذهب ومرصعة بالياقوت
 لاختلاف الالوان وفيها حلي من عمل المغرب فعمل ذلك لسلطان العثماني وابيحه به ثم كافأ
 عليه بمركب موسون من آلة الحرب مدفع ومهاريس وبارود وفائمة كثيرة للمركب لعرصانه من
 كل ما يحتاج اليه

cadeaux, en ajoutant qu'ils avaient été présentés au Sultan, et que cette notification devait tenir lieu d'accusé de réception. Le me hâ ai de transmettre cette réponse au gouverneur de Tunis. L'exposé que vient de nous faire l'ambassadeur est par conséquent exact. »

L'envoyé marocain fit ensuite le rapport suivant : « Cette question étant réglée, voici l'autre objet de la mission que le roi mon maître m'a confiée. Ayant appris que la flotte ottomane était bloquée dans la Méditerranée par les forces navales de la Russie, il a équipé quatre vaisseaux de guerre qu'il a pourvus de tout le matériel nécessaire, il y a joint des cadeaux à l'adresse du Sultan, puis il a écrit au Bey de Tunis dans les termes suivants. « Ces bâtiments et tout ce qu'ils renferment sont des « tinés à Sa Hautesse 'Abd ul-Hamîd Khân à qui nous les offrons « comme un témoignage de notre vénération. Nous avons donc « recours à vos bons offices pour les faire parvenir à leur adresse. » Mais le Beyler bey d'Alger⁽¹⁾ traita avec insolence les officiers et les équipages de ces bâtiments et les obligea de rebrousser chemin, sous prétexte que la Cour ottomane n'avait que faire du concours de la marine marocaine. Ces paroles malveillantes, qui furent bientôt connues de tous, et ces procédés hostiles commis en face de l'ennemi inspirèrent un profond chagrin à notre maître; il eut que tout cela s'était fait avec l'assentiment de la Porte et pensa en mourir de douleur. Heureusement quelque temps après, sous le ministère du Silâhdâr Scid Mohammed Pacha⁽²⁾ on reçut (de la Porte) l'ordre de ne tolérer

⁽¹⁾ Le Dey qui avait alors Alger sous sa domination, Mohammed ben 'Othmân était en état d'hostilité non seulement avec plusieurs puissances européennes, mais même avec son coreligionnaire de l'Ouest et en très mauvais termes aussi avec la Porte. Cf. DE GRAMMONT, *Histoire d'Alger sous la domination turque*, p. 333 et suiv.

⁽²⁾ Ce Silâhdâr vizir, qui avait été d'abord le porte-glaive du Sultan, d'où son nom de *Silâhdâr*, occupa pendant environ deux ans le poste de *Sadr'azem* et dirigea les affaires de l'État avec une habileté à laquelle l'historien Djeydet décerne les plus

aucune agression contre les sujets de Raguse. Le sens intime de cette lettre rédigée en arabe et les termes dans lesquels elle était conçue nous donnaient la conviction que le gouverneur d'Alger avait agi à l'insu et sans l'assentiment de la Porte. Le roi mon maître en éprouva une satisfaction profonde et donna l'ordre que les bâtiments appartenant à l'État de Raguse fussent reçus avec plus d'égards encore que ceux des autres nations, sur les côtes du Maroc⁽¹⁾. Après quoi, désirant se conformer aux paroles du Prophète : « *Faites-vous mutuellement des présents et vous serez amis* »⁽²⁾, il m'a chargé d'apporter ces présents et une lettre à la Porte ottomane, et m'a donné verbalement les instructions suivantes : « L'alliance de l'Angleterre et de la Russie « a été extrêmement préjudiciable aux nations musulmanes. « Pourquoi nous, les chefs de l'Islam, ne serions-nous pas aussi « unis par les liens de l'amitié et d'une étroite alliance ? Il im- « porte que S. H. le Padichah, « refuge du monde », soit con- « vaincu que le royaume du Maroc lui appartient, que notre « armée et nos biens sont à lui et que nous considérons comme « un honneur de mettre notre fortune, nos vaisseaux et tout ce « que nous possédons à la disposition de Sa Hautesse. Nous te « donnons l'ordre formel de faire ces déclarations à la Porte. »

DÉCLARATIONS DU GRAND VIZIR.

« Il n'est pas douteux que le texte manifeste du Livre saint : « *Aidez-vous les uns les autres dans les œuvres de bienfaisance et de « piété* »⁽³⁾, crée un devoir sacré pour les rois et les sujets de la

grands éloges. Il mourut le 25 safar 1195 et fut profondément regretté du sultan 'Abd ul Hamîd (*Hist. de l'Empire ottoman*, t. I^{er}, p. 219-276).

⁽¹⁾ Sur les événements auxquels il est fait allusion ici, voir L. GUYARD, *Desert p- tion et histoire du Maroc*, p. 558.

⁽²⁾ Le dicton *تَعَاوَنُوا عَلَى تَنَصُّرٍ*, a. r. b. 13 na Prophète, est souvent cité par les ch. or. queurs turcs.

⁽³⁾ *تَعَاوَنُوا عَلَى تَنَصُّرٍ* (Coran chap. v verset 3)

nation musulmane : ils doivent s'unir, de loin comme de près, par les liens de l'amitié et d'une alliance réciproque. Notre illustre maître et bienfaiteur le Sultan a reçu avec une entière satisfaction la lettre et les présents du chef du Maghreb. Aujourd'hui, grâce à Dieu, les États de Sa Hautesse sont assez vastes, son armée et ses ressources assez considérables pour qu'il n'ait besoin d'aucune assistance. Néanmoins la dernière guerre a coûté près de deux mille bourses⁽¹⁾ au Trésor et a entraîné pour nous de graves préjudices. Nous avons, il est vrai, — que Dieu le maître des mondes en soit loué! — trente mille bourses en numéraire, mais si la guerre éclatait de nouveau, nous aurions besoin de trente mille autres bourses. Puisque vous représentez le chef du Maroc, dites nous, dans le cas où un emprunt nous serait nécessaire, quelle somme votre maître pourrait nous fournir?»

L'AMBASSADEUR.

« Cinq mille bourses d'argent. Mais il s'empresseait aussi de mettre à votre disposition tout ce qu'il possède. »

LE GRAND VIZIR.

« Cinq mille bourses d'argent! Mais moi et mon collègue le grand amiral nous pourrions les offrir à Sa Hautesse! »

L'AMBASSADEUR.

« Le souverain du Magreb n'a pas de plus cher désir que de sacrifier sa fortune entière pour la cause de l'illustre Maison

⁽¹⁾ De cinq cents piastres chacune. À la fin du XVIII^e siècle, la piastre turque valait 3 francs selon Djévdet, t. V, p. 226. La bourse ou *keçè* représentait donc une valeur de 1,500 francs. Sur la pénurie du Trésor et les tentatives de réforme économique sous le règne d'Abd ul Hamid I^{er}, voir BELIN, *Histoire économique de la Turquie*, dans le *Journal asiatique*, VI^e série, t. IV, p. 512 et suiv.

ottomane. Quoi que vous demandiez, et à quelque époque que vous le demandiez, soyez assuré que rien ne vous sera refusé. »

LE GRAND VIZIR.

« *Nul autre que Dieu ne connaît l'avenir* ⁽¹⁾; mais si l'on considère la marche des événements, il est probable que, dès l'année prochaine, nous devons proclamer le *djihad* (guerre sainte) et marcher contre les Infidèles. Dans cette prévision, la prudence exige que nous augmentions nos ressources pécuniaires. C'est sur ce point que nous appelons surtout votre attention. Écrivez à votre maître et nous lui enverrons le reçu des sommes dont il pourra disposer en notre faveur. De plus, si vous avez de la poudre et du salpêtre, nous vous les prendrons volontiers contre remboursement. »

L'AMBASSADEUR.

« Notre pays est riche en salpêtre et nous en expédions, chaque année, de nombreux chargements en Angleterre. Mais depuis que notre souverain a appris que le roi d'Angleterre avait fait alliance avec la Russie, il a interdit l'exportation de ce produit. Dès à présent, nous pouvons vous fournir deux bateaux de poudre et huit bateaux de salpêtre. Rien ne nous est plus facile, mais à une condition : c'est qu'on informe de cette fourniture l'ambassadeur d'Espagne, afin qu'il mette à notre disposition les bateaux nécessaires au transport des munitions et qu'il s'engage à les garantir contre toute agression des corsaires de la Régence. Un avis de même nature devra être adressé en même temps au roi de la *Petite Espagne*. Je me charge d'écrire à mon

⁽¹⁾ Voici le texte complet et le sens exact de ce verset du Coran, xxvii 66 : *قُلْ لَا يَعْلَمُ مَنْ فِي السَّمَوَاتِ وَالْأَرْضِ الْغَيْبَ إِلَّا اللَّهُ وَمَا يَشْعُرُونَ* « Dis : Nulle créature dans les cieux et sur la terre ne connaît l'invisible, excepté Dieu, tous l'ignorent. »

gouvernement pour la question de l'emprunt; en ce qui concerne la fourniture de la poudre et du salpêtre, c'est au grand vizir à en faire la demande spéciale. Je vais me rendre à la Mecque pour les cérémonies du pèlerinage avec trois membres de ma légation; mais mon frère, accompagné de deux autres attachés, portera au Maroc la lettre impériale et mes dépêches. »

L'Ambassadeur fit ensuite l'exposé qui suit :

« Le roi notre maître, son père ⁽¹⁾ et ses ancêtres ont envoyé au tombeau du Prophète plusieurs exemplaires du Coran enrichis de pierres précieuses et destinés à être lus dans la grande Mosquée (de Médine). Mais comme notre maître a appris que ces copies ne sont pas employées à la sainte récitation et qu'elles restent sans objet, il exprime le désir que les bijoux ornant la couverture de ces livres soient détachés et vendus au profit des pauvres appartenant à la famille de Hasan et de Hussein, domiciliés à Médine et à la Mecque ⁽²⁾; que les exemplaires du Coran soient désormais utilisés pour la récitation et que des instructions en ce sens soient données au *sourrah-emin* ⁽³⁾. Ce vœu est respectueusement soumis à la décision du Sultan, chef de l'Islam. »

⁽¹⁾ Ez Zîâni mentionne en ces termes le cadeau fait à la Mecque par Muley 'Abd Allah V, père de Muley Mohammed, en 1717 : « Quand la caravane des pèlerins partit pour la Mecque Abd Allah lui remit, pour les disposer sur la tombe du Prophète, vingt trois exemplaires du Coran recouverts d'or, parsemés de 11 bis et d'autres pierres précieuses et 2,700 pierres précieuses de diverses couleurs. » (Trad. de M. Houdas, p. 94)

⁽²⁾ C'est à dire aux descendants de la lignée d'Ali, compris sous le nom honorifique de *Chérifs*.

⁽³⁾ « Le depositaire de la bourse » était le titre de l'officier chargé, tous les ans, par le Sultan de porter aux deux villes saintes une somme considérable provenant du Trésor et des biens de mainmorte. On trouve, sur cette fondation pieuse et le cérémonial usité le jour du départ (12 *redjeb*) de ce dignitaire d'intéressants détails dans d'Onsson, *Tableau de l'Empire ottoman*, t. III, p. 257.

LE GRAND VIZIR.

« Le trésor du Prophète est plein de bijoux et d'objets précieux, dons de nos anciens Sultans et d'autres souverains. En distraire la moindre parcelle serait une action blâmable, à laquelle nous ne saurions consentir. Mais, par une faveur spéciale du Sultan, les copies du Coran et du *Delail ul-Khairat*⁽¹⁾, d'une belle écriture, qui ont été données dans une intention pieuse par les aïeux de votre maître et par lui-même, seront recherchées et des lecteurs seront désignés, afin que les mérites de ces récitaions reviennent aux donateurs. »

L'ambassadeur, heureux des assurances qui venaient de lui être faites, se confondit en remerciements. Et, en effet, conformément aux promesses du grand vizir, trois copies du Coran et trois du *Delail* furent expédiées à Médine. Trois notables de cette ville, qui se recommandaient par leur piété, furent choisis comme lecteurs avec une pension mensuelle de 70 aspres (environ 210 francs), prélevée sur les redevances de la banlieue de Damas.

En retour des cadeaux qu'il avait envoyés au Sultan, le maître de Fèz reçut un sabre magnifique, un poignard et une dague avec poignées ornées de pierres, un carquois broché d'or, un arc, sept carabines richement ciselées, une *gaddara*⁽²⁾

⁽¹⁾ C'est le livre de prières par excellence, l'eucologe musulman que tout fidèle doit posséder et lire souvent. Rieu a donné de ce manuel d'édification une description détaillée dans le *Catalogue des manuscrits arabes du British Museum*, I, 76a. Des exemplaires ornés de miniatures et principalement de la vue des mosquées de la Mecque et de Médine se trouvent en nombre dans le fonds oriental des principales bibliothèques publiques d'Europe. Cf. aussi le *Catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale* 1180-1196, *Catalogue de Berlin*, n° 3919; Pertsch, n° 807; *Bibliothèque khédiviale*, t. II p. 194, etc.

⁽²⁾ Épée courte à deux tranchants très affilés, qui se suspend à l'arçon de la selle. Dozy dans son *Supplément arabe* (s. v.) cite l'étymologie d'ailleurs très suspecte « la perfide » donnée à ce mot par un auteur arabe.

d'argent ciselé, des harnais, une selle, des étriers d'un travail précieux, et diverses étoffes de fabrication ottomane. Enfin, une lettre impériale en réponse à celle du chef du Maroc fut remise à son ambassadeur⁽¹⁾.

Quelques mois après, le maître de Fèz ajouta aux cadeaux offerts précédemment les objets suivants : un cimenterre avec son baudrier enrichi de pierreries, un chapelet en perles fines, une montre entourée de pierres précieuses, une tiare incrustée de diamants et de rubis, un collier, une paire de pendants d'oreille, six filles esclaves noires et un eunuque. Ces cadeaux furent apportés à Constantinople par un envoyé spécial, El-Haddj Mekki, lequel fut reçu au Palais impérial avec le cérémonial de rigueur.

L'année suivante (1198 = 1783-1784), le gouvernement marocain envoya à la Porte un ambassadeur chargé de lui communiquer une lettre relative au rachat des Musulmans retenus en captivité à Malte. Dans ce message le chef du Maroc protestait de son zèle à négocier l'échange des prisonniers. Il avait dépêché à Malte un envoyé spécial, porteur d'une somme de 270,358 réaux destinée à la rançon de 612 prisonniers musulmans. « Mais, ajoutait la dépêche, les Maltais ayant rompu les négociations et rendu la somme offerte pour le rachat; en outre, la plupart des captifs étant sujets de l'Empire ottoman, le gouvernement du Maroc croit devoir se borner à appeler la bienveillante sollicitude de la Porte sur cette affaire. D'ailleurs, il ne doute pas que l'autorité et le crédit dont le gouvernement turc jouit auprès des puissances européennes n'assurent le plein succès des négociations. » En conséquence, la cour marocaine envoyait à Constantinople la somme destinée à la rançon des

⁽¹⁾ Voir le texte et la traduction de ce document ci dessous, p. 22 et suiv.



prisonniers, et elle exprimait le désir que, au cas où les Maltais persisteraient dans le refus de livrer ceux-ci, l'argent fût distribué entre les habitants des deux villes saintes, la Mecque et Médine.

La réponse de la Porte au message de la cour de Fèz est rapportée en résumé dans la Chronique de Djevdet⁽¹⁾; en voici les passages importants :

« Le gouvernement impérial, qui s'est toujours signalé par son zèle dans les questions d'échange et de rachat, promet de ne rien négliger, dans cette circonstance, pour aboutir avec Malte à un résultat favorable. Néanmoins, si la résistance de l'Ordre ne pouvait être vaincue, la somme destinée à la rançon des captifs ne pourrait être distribuée entre les habitants des deux villes saintes, comme la cour de Fèz le désire. En effet, la population de ces deux villes se trouve, grâce aux libéralités de la Porte, dans une situation des plus prospères, et leur donner cet argent à titre de gratification pourrait être considéré comme un acte de prodigalité blâmable. En conséquence, à la suite d'une délibération à ce sujet, le Divân décide que la somme en question sera placée en dépôt à l'hôtel des Monnaies. »

Quant à l'envoyé marocain, il fut reçu selon les règles du protocole en honneur à cette époque chez les Ottomans. Il n'obtint pas d'audience chez le Sultan⁽²⁾, mais il fut admis d'abord par le lieutenant du grand vizir, puis par l'Agha des Janissaires, le *defterdar emmi*, le *reis efendi* (ministre des affaires étrangères), le *commandant des tchaouch*⁽³⁾ et le surintendant des

⁽¹⁾ *Histoire de l'Empire ottoman*, 1^{re} édition, t. II, p. 229

⁽²⁾ Voir ci-dessus, p. 11

⁽³⁾ Le *tchaoïch-bachi*, « chef des huissiers employés au service des tribunaux », avait le rang de ministre d'État et exerçait les fonctions de chef de la police. Il était en outre introducteur des ambassadeurs, et c'est en cette qualité qu'il figure parmi les dignitaires cités ici. — D'Ossoy, *op. cit.*, t. VII, p. 166 et 189

douanes. Plusieurs repas de cérémonie furent donnés en son honneur chez ces fonctionnaires. On le promena dans la capitale et aux environs et, après qu'il eut été gratifié des cadeaux d'usage, il reprit le chemin de son pays.

ANNEXE⁽¹⁾.

فاس حاكمه بازيلان نامه هامونك صورنى

(بعد الالعب والدعا) قد وصل الينا معاوضكم السببة، مع هديتكم الهتة،
 نأدى سفركم المكرم، من اعزّ حدّام حناكم الفخم، فخر الاماحد والاكابر
 السببة طاهر زبد محدة، فعبينا هداياكم الاسنى بعبول حسن، كما هي في الاسلام
 من السنن، بعد ما حصل لنا عنها حور ونهجة، فاثها لبيان حلتكم من
 المهجة للهجة⁽²⁾، ونعللنا نظر الاسعاد والاتحاد، على صحيفتكم الودد، واكتحلنا من
 سواد مدادة عين الاتحاد، فوجدناها كناية⁽³⁾ يحاكي الورد من سخاسة، وبزقي
 روص الروح من نسامة، تطلع عن مطالع معانها امار الاحلاص، فسحلى عنها
 اعين العيان وينبع من منابع منانها انهار الاختصاص، فنربوى العطشان من
 حلصان، معاني بديعات النظام بحالها ذروا الفصل ذرّاً في الععود منظماء، نكاد
 معانها خلال سطورة لحسن مناني اللفظ ان نكلماء، تأملت في تركيب اشكال
 خطّه ورأيت طلاّماً عن صدام نسما، وقد ذكرتم فيه من المصاحف المرسعة
 بالموايد واللائى، اللى أرسلت وأهديت في زمانكم العالى، وفي اوقات اسائكم
 واجدادكم العوالى، الى الروضة المظهرة، والبركة المفدسة المنورة، اللى هي
 حزينه الانوار، ودفينه الاسرر، على صاحبها صلوات الملك الغفار، بطريق
 البرك والهدية، طلباً بغرائذه المرسدة الرحمة، والمثوب الاخروية، منافعها

⁽¹⁾ *Djeudet*, t. I, p. 322. — ⁽²⁾ Éd. turque لهجة . ⁽³⁾ Éd. turque كتاب.

الآن معودة، لعدم فرائدها وهي المعصودة، وبعض الجواهر عليها من الرصاص،
بحتمل ان تكون الساطع عنها والضائع، فلهذا كنتم في موضع الرجاء ان تُنزع
الجواهر والخلى عنها وتباع، وتُعطى اعمادها لدرء الدّين هم الاطهار والحصاة
بالاجماع، والمصاحف المنسوعة من الجواهر المرسعة لسكان طيّبة الطائفة وطلابها
لاحل الاسفاح، بشرط ان يُقرأ كل يوم ولا يُعطى، وتُهدى نوانه الى ارواح ابائكم
واحدادكم وحنانكم المبجلين

وما رائنا اخراج المصاحف المطهرة، من خزينه المدونة المنورة، وانسراع الجواهر
والخلى عنها وابياعها حليفاً بجمعكم الكريمة، وجمعاً بجمعكم النخبة،
ولاشأن ابائكم الكرام جدباً واحداً، ولما كان اجدادكم النخام مناساً ومعصى،
لأنها ترك وهدية لسلطان الانبياء حبر البرقة، علمه وعلى آله الصلوات
السنية، ولا شك انه حى في صرة، ولا يقطع الرحام لسكر من حبرة،
واخراج الهدية وأخذها عن الحراة النبوية، وان لم يكن في نفسها سببه ردة،
ما كان دأباً للملوك والامراء الاسلاميّة، ومنعش في سعب طبعكم السنية، ان
الحربة النبوية، في طائفة الطائفة العلوية، مسخونه تكيف السلاطين والامراء
الماصية، وهدايا الخوادم والخلفاء المدعينة، من الجواهر والطرائف من سركاب
ابائنا وابائكم الاجداد ذوي العوارف، واحدادنا واجدادكم السرايف، وسائر
الملوك السوالف والخلائف، ولم نفع من اسلافنا الحام اخراج شىء من حرانه
ستد الانام، ولم يُسمع من ابائكم الحام، كودوع هذا المرام، خوفاً عن العصور
في الادب والاحترام، فلذلك نعلم ارادنا العاتية، بحصول مطالبكم السنية، على
وجه لادى لا نصح هذه العضدة، بان أخذنا نلاده دلائل وتلاذه مصاحف حطها
في الحسن واللطف من الطيف اللطائف وارسلناها الى الروضة المعطرة بفوحات
العسل والاحسان، والنبوة المنورة باسرافات لعمري والادمان، النى هي روضة من
رصاص الحسن، وفردوس من فردوس الرصون، بسرط ن تُقرأ كل يوم وليل
وتُهدى نوانها الى حضراتكم المفضل، وحصرات ابائكم واحدادكم الانطال،

والافصال، ووجهها الوطائف، بعزامة هذه الدلائل والمصاحف، لكن لا يبقى معطلة ولا يكون احراها الجزيل، ونوانها الجميل، بسبب التعطيل، وعدم الترتيل، غبر حاصل لكم ولا بائكم الاجل.

وارسلنا سفرائكم الكرام، من اعز خدامكم ذوي الاحرام، بمت الله العليماء، وزبارة روضه سلطان الانبياء عليه وعلى آله افضل النكاح، كما هو المعصود منكم والرجاء، واحاط علمنا السامى، فما اودعتم سفاهة لسفركم الدامى، من الاعانة والامداد، اذا اردت العرو باهل الكفر والعناد، بالنعوذ والعنة والعناد، وسائر مهتت للجهاد، كما كان هذا من الفرائض الالهية لملوك الاسلام شرفا وعربا، ومن السنن الحسنة المصطفوية، ولشئنه المسكينة الاسلامية، بعدا وفردا، وان المؤمنين كمنان مرصوص شئت بعضهم بعضا، وكن التعاون على البر والنقى فرصا، واكلمات النبوة ساهدة ومجعة لما مرربا، والآيات القرآنية وارده وناطقة بما حررنا، في مواضع عديدة، وموقع سديدة، فطلع علمنا بدور الانسراح والخبور، والجمع في صدورنا نور الانسراح والسرور، كما كان شرط الأخوة الدينية، من السلاطين الاسلامية، والاحل هذه الشرائط كانت امدادكم واعانكم داخل تحت الضوابط والروابط، وفاء بعهدنا وموالنا المؤكدة بيننا وبينكم وبين ابائنا وابائكم الاجل، وتكميد، لدعائكم الشرع المبجل، واعطينا سفركم الحنرم، صورة عهدنا بدولة اساننا لان نكون معلومكم المنعم، ونعارى الاحوان باحوالهم في كل آن واحب لاهل الاعان، لا ستم في آخر الزمان، لانه وقت ظهور لعين والسدائد في البلدان، وانقطاع اوتار الادوار والاحيان، فحجب معرفتهم بحالهم، لى ندعون عند اطلاق احوالهم، وسهل الله لنا ولكم مما استطعنا من السقى، وجعلنا وجعلكم من الذين يدعون على البر والنعوى، والذى فليتم بالاعانة من النعوذ وسائر المهتمات وهي محمول على فتوتكم الهاشمية، ومزوتكم الرصوت، مفضى وسعيتكم السنية، ومبى مكنكم السنية، ون كالت السعة واليسار في دولنا العلية، فان اعدانا معددة، ومكائدها ومفاسدها مكددة ومتجددة،

فمرحوا نوحهاكم العليّة، ودعواكم للحرّة، واعانكم الصورتّة والمعنوتّة، مذكراً
 بفعل النبي السني كان الله في عون عبده ما دام في عون احبه واصدقنا هذه
 العباله المعنوتّة دعوان الحب والولاء، مع الهدايا المنيّة عن الصدق والسوء،
 ممنداً بامر فخر الانبياء عليه وعلى آله افضل الكائنات تهادوا حثّوا كما كنتم
 بامتنال هذه لسابى علينا ومنعدهم، ولا شك ان الفضل للمعتمد، وحمد الله
 على ما انعم .

TRADUCTION.

LETTRE IMPÉRIALE ADRESSÉE AU SOUVERAIN DE FÈZ.

(Après les compliments et les vœux d'usage.) Nous avons reçu votre noble message et les beaux présents qui l'accompagnaient, par les soins de votre honorable ambassadeur, l'un des plus distingués parmi les serviteurs de Votre Altesse, l'honneur des hommes d'élite, Seïd Taher — que sa gloire s'accroisse ! — Nous avons fait le meilleur accueil à ces présents, comme l'exige la coutume musulmane. Outre la joie qu'ils nous ont inspirée, ils nous ont apporté le témoignage de votre sincère amitié. Nous avons lu avec un bienveillant intérêt votre lettre affectueuse. L'encie qui l'a tracée est pour nous comme un collyre salutaire. Empruntant à la rose ses parfums, aux parterres de fleurs leurs couleurs variées, ses pensées brillent comme la pleine lune, illuminent le regard attentif et font jaillir dans l'âme une source abondante où l'amitié se désaltère. Votre style éloquent est pour les gens de mérite comme un collier de perles, et par leur beauté expressive, les mots y prennent la forme d'un organe vivant. En considérant ces lignes si régulièrement tracées, on croit voir briller un sourire au milieu des ténèbres (de l'encie).

Vous faites mention des copies (du Coran) enrichies de pierres précieuses, copies offertes en cadeau sous votre règne auguste et du temps de vos nobles aïeux, au jardin parfumé, à la terre bénie et lumineuse, à l'écrin brillant, au trésor des saints mystères (le tombeau) de notre seigneur le Prophète — que les bénédictions du Dieu de miséricorde soient sur lui!

Vous ajoutez que ces copies, données dans une intention pieuse et dont la lecture est une source de grâces, ne sont plus lues et que le but de cette donation est oublié; enfin, que plusieurs des bijoux qui les ornaient ont disparu. En conséquence, vous nous demandez de faire enlever de ces manuscrits ce qui leur reste d'ornements précieux et de les vendre, pour le prix en être distribué entre les chérifs de la Mecque et de Médine, qui sont l'honneur de la communauté musulmane. Vous désirez aussi que les copies, après l'extraction des pierres précieuses, soient données aux fidèles qui fréquentent les deux mosquées, à la condition qu'une récitation (du Coran) serait faite, chaque jour sans interruption, pour le salut de votre âme et des âmes de vos illustres ancêtres.

Nous estimons que dépouiller Médine de ces précieux exemplaires, en arracher les bijoux et les vendre serait un acte peu conforme à votre noble caractère, en contradiction avec la pureté de vos intentions et indigne de la mémoire honorée de vos aïeux. En effet, ces présents ont été pieusement consacrés au roi des Prophètes, à la plus noble des créatures, — que de fervents hommages lui soient adressés à lui et à sa famille! — à l'apôtre qui certainement est vivant au fond de son tombeau et ne cesse d'implorer pour nous le pardon du Ciel. Enlever ces souvenirs sacrés au Trésor du Prophète constituerait sinon un acte criminel, du moins une innovation contraire aux usages des rois et des princes de l'Islam. Or il est certainement gravé dans votre cœur que le Trésor du Prophète, conservé dans la

Ville sainte (Médine) es, riche en cadeaux, hommages des souverains anciens, des Khakâns et des Khalifes du temps passé; qu'ils ont été donnés, dans un but de sanctification, par nos ancêtres et les vôtres, par les souverains qui ont vécu autrefois; que nos glorieux prédécesseurs n'ont jamais touché au Trésor du Maître des hommes (le Prophète) et qu'on n'a point entendu dire que vos pères aient eu une pareille intention, si peu conforme au respect et aux bienséances.

En conséquence, désirant donner satisfaction à vos pieux désirs et prévenir en même temps un résultat aussi regrettable, nous avons décidé que trois exemplaires du *Delail*⁽¹⁾ et trois copies du Coran remarquables par la beauté de l'écriture et leur élégance seraient prélevés pour être affectés au saint tombeau d'où émanent les effluves salutaires, au séjour lumineux du savoir et de la certitude, au parterre des jardins célestes et des demeures paradisiaques (la Mosquée du Prophète à Médine). Mais nous y mettons cette condition que la récitation sera faite jour et nuit, pour les mérites en être appliqués à Votre Altesse et à vos glorieux ancêtres. Nous avons assigné une dotation à la lecture du *Delail* et du Coran, de peur qu'elle ne soit interrompue et que les grâces obtenues par cette œuvre méritent cessent de vous être accordées à vous et à vos nobles prédécesseurs.

Votre légation, composée de l'élite de vos serviteurs, a été, par nos soins, dirigée vers la maison de Dieu (la Kaaba), pour accomplir ensuite le pèlerinage au tombeau du chef des Prophètes — que les plus abondantes bénédictions soient répandues sur lui et sur sa famille!

Nous avons été informé des instructions verbales que vous avez données à votre ambassadeur relativement à une offre de

⁽¹⁾ Voir ci dessus la note 1 de la page 19

subsidés en cas de guerre contre les Infidèles, subsidés en numéraire, armes et matériel d'expédition militaire. Cette assistance est en effet un devoir prescrit par Dieu aux rois musulmans, en Orient comme en Occident, une règle dont l'origine remonte au Prophète, une des plus nobles coutumes de l'Islam, dans les pays voisins ou éloignés. Les vrais croyants doivent être les uns pour les autres comme un édifice indestructible, et l'alliance formée entre eux pour la défense de la religion, une règle de stricte observance. Les paroles du Prophète témoignent en faveur de ce que nous vous prescrivons et les versets du Coran viennent, en maints passages décisifs, confirmer ce que nous vous écrivons. Cette circonstance nous inspire une vive satisfaction : elle illumine notre cœur d'une joie sincère, parce qu'elle est conforme aux exigences de la confraternité religieuse qui doit unir les chefs de l'Islam. En conséquence, l'offre d'appui et d'assistance que vous nous faites est strictement conforme aux règles de l'islamisme ; elle répond fidèlement au pacte d'amitié qui a été conclu entre nous et, précédemment, entre nos ancêtres glorieux, et elle a pour base les préceptes de notre loi religieuse.

Nous avons remis à votre ambassadeur une copie de notre traité avec le gouvernement espagnol, parce que l'Islam exige que vous, comme nous nos coreligionnaires, soyez instruits de ce qui vous intéresse à toute époque, et notamment dans ces derniers temps où les séditions et les désordres survenus dans notre Empire ont troublé l'harmonie et la paix. Ces renseignements leur sont nécessaires pour qu'ils se prêtent mutuellement secours dans les dangers qui les menacent. Puisse Dieu faciliter pour nous et pour vous la réalisation des pieux devoirs dont nous parlons et seconder notre assistance réciproque en faveur de la religion et de la piété !

La proposition que vous nous faites en ce qui concerne les

subsides en argent et en matériel de guerre vous est inspirée par votre noble origine haïmémite et la générosité inhérente à la famille d'Ali; elle résulte de la richesse et des hautes ressources qui sont en votre possession. Quelles que soient la prospérité et la puissance de notre gouvernement, nos ennemis sont nombreux, leurs ruses et leurs perfidies se renouvellent sans cesse. C'est pourquoi nous faisons volontiers appel à votre amitié bienveillante, à vos bonnes prières et à votre appui matériel et moral, en rappelant les paroles de notre glorieux Prophète « *Dieu assiste ses serviteurs, tant qu'ils assistent leurs frères* »⁽¹⁾.

Nous vous adressons cette lettre ornée du frontispice de l'amitié et de l'union; nous y joignons des présents qui témoigneront de la sincérité de ces sentiments, en nous conformant d'ailleurs à l'ordre suivant le Prophète : « *Faites-vous mutuellement des cadeaux et vous serez amis* »⁽²⁾. C'est vous au surplus qui avez pris en notre faveur l'initiative de l'obéissance à ce précepte, et il n'est pas douteux que la *supériorité appartient à celui qui commence*⁽³⁾. — Nous glorifions Dieu des faveurs qu'il nous accorde!

(1) *كان لله في عون عبده ما دام في عون احبه* Ce hadith du Prophète doit certainement être consigné dans le *Recueil des Traditions de Boukhari*, nous n'avons pas cependant réussi à le trouver dans l'édition de Boulae.

⁽²⁾ Voir ci-dessus le texte de ce précepte p. 15, note 9

⁽³⁾ *الفعل للمنفذ*. Sur ce dicton toujours en honneur chez les Musulmans, voir *Arabum proverbial*, Freytag, t. II, p. 239 où se lit la variante *للمنفذ*. Mais la première leçon paraît être la plus usitée c'est celle que cite Hariri à la fin de sa préface en reconnaissant le mérite de son prédécesseur Hamadân, le premier auteur connu des *Maqâmât*. Voir le commentaire des *Séances de Hariri*, édition de Sylvestre de Sacy p. 15.

LE CULTE DE LA DÉESE AL-‘OUZZÂ
EN ARABIE
AU IV^E SIÈCLE DE NOTRE ÈRE
PAR
HARTWIG DERENBOURG

LE CULTE DE LA DÉESE AL-'OUZZÂ

EN ARABIE

AU IV^E SIÈCLE DE NOTRE ÈRE⁽¹⁾

Le vaste Panthéon de la Ka'ba païenne avait abrité pendant des siècles dans son enceinte dieux et déesses qui, outiés leurs places respectives dans le temple universel, possédaient leurs sanctuaires particuliers fréquentés par leurs tribus fidèles. Le Jupiter de cet Olympe, Allâh « le dieu », promu par l'Islâm au rang de dieu unique, revendiqua la possession exclusive de sa « maison » et en exila les compagnons et les compagnes dont il avait longtemps toléré la communauté de domicile pour y jouir désormais de ses prérogatives sans rivalité et sans partage. La reine déchuë, Al Lâl « la déesse », qui, malgré ses accointances polygamiques et polyandriques, n'en était pas moins sa parèdre légitime, n'a pas plus trouvé grâce devant « le Maître » que les sujettes Al 'Ouzzâ « la Toute Puissante », l'associée d'Al-'Azîz « le Puissant »⁽²⁾ (Ἀζίζος), et Manât « la Fortune », l'associée d'un présumé Al-Manî « le Destin »⁽³⁾. Les trois déesses, dépossédées

(¹) Le jeudi 1^{er} septembre 1904 un résumé de ce petit mémoire a été communiqué par l'auteur à la section sémitique du deuxième Congrès de l'histoire des religions siégeant à Bâle.

(²) *Le Livre des mille nuits et une nuit* connaît l'Histoire d'Azîz et Azîza; voir la traduction du docteur J. C. Mardrus, III, p. 290-315, IV, p. 1127, cf. Na'am et Na'ama *ibid*, V, p. 151-198.

(³) Ces accouplements divins ont été révoqués en doute par Robertson Smith et par Wellhausen. Quant à *Al Manî*, littéralement « l'Arbitre du destin », synonyme d'*Al Kâdir* et d'*Al Moukaddir*, il figure dans l'hémistiche souvent cité : حتى نلقى ما لم يدرى لك الله « jusqu'à ce que tu te rencontres avec ce que te destine l'Arbitre du »

et fugitives, avaient conservé à La Mecque et dans la banlieue leurs bétyles au milieu des palmeraies⁽¹⁾, leurs autels avec les parfums suaves aux divinités des sacrifices sanglants, leurs adorateurs zélés et fervents pratiquant le *tawâf*, le pieux tournolement des dévôts autour des pierres et des arbres sacrés⁽²⁾.

Comme autrefois dans Israël, le paganisme vaincu opposait une résistance d'arrière-garde au monothéisme vainqueur. C'est pourquoi, vers 616 de notre ère, le prophète Moḥammad, dans une objurgation indignée, avait apostrophé les Koraïschites, ses congénères récalcitrants, et surtout son oncle paternel Aboû Lahab 'Abd al-'Ouzzâ⁽³⁾, le seul personnage contemporain dont mention explicite soit faite dans le Coran⁽⁴⁾.

Voici la parole véhémement d'Allâh⁽⁵⁾ : « Eh bien ! Avez-vous vu Al Lât et Al-'Ouzzâ et Mandû⁽⁶⁾, la troisième, l'autre ? Est-ce que vous avez réservé pour vous les mâles et pour Allâh les

des m», voir entre autres Ibn Manẓûr *Lisân al-'Arab*, XX p. 161-162. Allâh est le Mânî d'après Wellhausen, *Reste arabischen Heidenthums*, 2^e éd., p. 222. Les Septante traduisent par ὁ τὸ ζῆν le nom du dieu מנִי ou מְנִי (Isa c, LXX, 11) qu'il convient peut-être de comparer. Un rapprochement probable, c'est celui de Minâ (مِنَى), la célèbre station « visitée » par le petit pèlerinage musulman, par la 'Omra, dans la banlieue immédiate de La Mecque. Sur la dérivation de Minâ, qui provient clairement de la racine *mana*, Yîkoût, *Mou'djam*, IV, p. 612, et surtout p. 652 a réuni des matériaux de choix.

⁽¹⁾ Le culte de la mimosa sacrée et odorante, que les anciens Arabes confondaient avec celui d'Al Ouzzâ, se continuait à Nakhla «Palmeraie», à une journée de distance de La Mecque, voir AL AZRAKÎ, *Al-habâs Makka*, dans WÜSTENFELD, *Chroniken der Stadt Mekka*, I, p. 79, cf. IDEM, *Geschichte der Stadt Mekka*, IV, p. 18 et 115.

⁽²⁾ AL AZRAKÎ, *ibid.*, I, p. 80.

⁽³⁾ Mot à mot : «Le père de Flamme», c'est-à-dire de Géhenne, «l'adorateur d'Al Ouzzâ».

⁽⁴⁾ *Coran*, CVI, 1 et 2 : «Puissent les deux mains d'Aboû Lahab périr et puisse-t-il périr ! Puissent sa fortune et ses biens acquis ne lui servir de rien !»

⁽⁵⁾ *Coran*, LIII, 19-23.

⁽⁶⁾ Le prophète Moḥammad descendait, à la quatrième génération, d'un 'Abd Mandû «Le serviteur de Mandû».

femmes⁽¹⁾? Cela serait alors un partage inique. Ce ne sont là que des noms que vous leur avez donnés, vous et vos pères, sans qu'Allah ait fait descendre en leur faveur une parcelle de puissance. »

Parmi « les femmes » dont le culte tenace bravait dans l'Arabie centrale la colère jalouse d'Allah, Al 'Ouzzâ apparaît dès le iv^e siècle de notre ère au Yémen dans un texte sabéen inédit, dont la date, sans y être donnée, peut être établie sans témérité par la comparaison et par l'analogie d'autres dédicaces. Ce document curieux d'histoire religieuse antéislamique est inscrit sur un petit cippe en pierre jaunâtre, haut de 0 m. 165, large de 0 m. 10, profond de 0 m. 06. Rapporté de la côte en 1885 par M. Camoin, qui commandait alors un vaisseau des Messageries maritimes, cette petite colonne votive est venue tout récemment enrichir les merveilleuses collections orientales du Louvre, où il figure sous la cote d'inventaire AO 4149.

« Ce ne sont que des noms que vous leur avez donnés, vous et vos pères », dit le Coran qui, pour l'époque et l'entourage du Prophète, est un témoin irrécusable. Quant à leurs « pères », c'est à-dire aux ancêtres des Koraischites, j'apporte à l'appui de son assertion, au moins pour l'Arabie méridionale, un monument authentique et décisif, complet, sauf une cassure à la droite des deux premières lignes et une éraflure qui a détruit

(1) On lit dans le *Coran*, iv, 117 : « Ils n'invoquent en dehors d'Allah que des femmes » Ce passage se rapporte aux déesses *innas*, mais non *xxvii*, 149-153, duquel on a détaché le premier verset pour en inférer qu'Al Lat, Al 'Ouzzâ et Manât étaient considérées par le Coran comme les filles d'Allah. Cette conclusion est démentie par le contexte : « Denarde leur (aux Mecquois) une décision. Ton Maître a-t-il les filles et eux ont-ils les fils? Ou encore avons-nous créé les anges du sexe féminin alors qu'ils en étaient témoins? Ils n'en disent pas moins dans leurs inventions fausses. Allah a enfanté. Ils mentent. Allah n'aurait choisi d'es filles plutôt que des fils? » Allah n'a choisi ni les unes ni les autres. « Il n'a ni engendré, ni été engendré », comme il dit lui-même (*Coran*, cx 3).

la surface tout le long de la huitième et dernière ligne. Dans cette partie fiuste, le haut des lettres finales se devine plutôt qu'il ne se laisse déchiffrer. Les caractères des sept premières lignes sont profondément gravés à la pointe sur la face antérieure polie. Ils se lisent ainsi sans hésitation :

מ	בן	דם..	בן	דם..	Π 4 Π Π 4 . .	1
ב	עבד	רוח	עבד	רוח	Π 4 Π 0 4 0 .	2
מ	דני	חנן	דני	חנן	Π 9 4 4 4 4 0 8 4	3
וין	עוין	ראתרו	עוין	ראתרו	4 9 X 0 0 4 X 4 0	4
ב	דלרב	צלמתן	דלרב	צלמתן	Π 4 4 4 4 4 X Π 1 4	5
אמ	לכחרו	אמ	לכחרו	אמ	Π 4 0 4 X Π 1 4	6
לפ	זעיי	כחלפ	זעיי	כחלפ	4 1 4 4 4 9 X 0 X	7
ביוין	...	...	...	...	4 9 X 0 Π . . .	8

Voici un essai de traduction française, avec des restitutions que je tenterai de justifier :

- 1 'Ab]d (ou Zar]d), fils de Me
- 2 ha]rval, vassal des Ba-
- 3 noî Tha'an, a consacré à sa
- 4 déesse 'Ouzzâ
- 5 cette statue d'o
- 6 r en faveur de sa fille, l'ado
- 7 ratrice de 'Ouzzâ, Kohlîhâ
- 8 hu (?). Au nom de 'Ouzzâ.

Ligne 1. Le nom propre initial peut être complété en עב[דרם ou en עב[דרם.

Ligne 2. Le participe עב[דרם, dont le *he* a disparu et dont le *résch* ne subsiste que dans sa partie inférieure, apparaît pour la première fois comme nom propre, n'ayant à la fin ni le *mîm* de l'indétermination, ni le *noûn* de la détermination. Quant au parlant עב[דרם, il a été constaté dans Halévy 3/9, l. 4, d'après l'ordonnance rétablie par Joseph et Hartwig Derenbourg, *Études*

sur l'épigraphie du Yémen, I, p. 3-25; voir d'autres exemples, *ibid.*, p. 20, n. 2⁽¹⁾. Ne dit-on pas en arabe أَرْوَح et aussi أَرْوَح et أَسْرُوح à côté de أَرَّاح et de اسرح?

Ligne 3. בן est forme abrégée de בני « les fils », dans le sens de « les descendants »; cf. le *Corpus Inscriptionum Iimyariticarum*, 77, l. 2 et 3; 80, l. 5; 86, l. 1 et 2, ce dernier exemple portant בן | מרחם « le vassal des Marthadites ». Il en résulte qu'il faut chercher dans חען un nom de tribu. Je ne vois à comparer que, d'une part, יח, surnom fréquent et premier terme des noms propres composés יחעאל, יחעמר, יחעכר; d'autre part, حبع (نُبع var. بن الارغم) dans Ibn Doraïd, *Ischtak*, p. 219, l. 18.

Ligne 1. Remarquez מרח « maîtresse » dans le sens de « déesse »; cf. le masculin מרא employé de même pour un dieu dans une inscription minéenne du Louvre (*Revue archéologique* de 1903, I, p. 407-410; *Répertoire d'épigraphie sémitique*, I, p. 345, n° 454); le féminin מרחא appliqué à une femme dans Glaser 1052, l. 3 (D. H. Müller, *Sudarabische Alterthümer im Kunsthistorischen Hofmuseum*, n° 6, p. 2122), et le phénicien הרבח « la maîtresse » « la déesse » dans l'inscription d'Eschmoun'azar, l. 2 et 15, الرّبة = Al-Ldt chez les Banoû Thakîf d'après Wellhausen, *Reste arabischen Heidenthums*, 2^e éd., p. 218.

עין, terminé par le *noth* emphatique, ici, l. 7 et probablement l. 8, répond exactement à l'arabe العزى, nom de la divinité proscrite par le Prophète Moḥammad. C'est avec l'article arabe que le nom de cette déesse a été constaté sur l'inscription sinaitique 946 du *Corpus araméen* (I, p. 119 a), une commémoration de עבראלעין = عبد العزى⁽²⁾. La déesse Al-'Ouzzâ, assi-

(1) Cf. Fr. HOMMEL, *Sud Arabische Chrestomathie*, p. 32.

(2) L'orthographe עבראלעין se trouve dans une autre inscription du Sinaï, publiée sous le n° 146 dans Euting, *Sinaitische Inschriften* (Berlin 1891), inscription qui portera la cote 2178 dans le *Corpus araméen*.

milée à la planète Vénus, a été étudiée par Wellhausen, *Reste arabischen Heidenthums*, 2^e éd., p. 31-45; par Noldeke, dans la *Zeitschrift d. deutsch. morg. Gesellschaft*, XLI (1887), p. 710-711; par Dussaud et Macler, *Mission dans les régions désertiques de la Syrie moderne*, p. 60-61. Doit-on conclure de ce qui précède que, dans le groupe 'Athtar et Saḥar sur un monument sabéen du Louvre (*Répertoire d'épigraphie sémitique*, I, p. 255-260, n° 310; cf. p. 349-350, n° 460), Saḥar est une déesse, la parèdre de 'Athtar, comme Al-'Ouzza est celle d'Al-'Azîz? Ce serait encore un ménage légitime qui aurait eu ses entrées, dont les images auraient été en honneur dans la Ka'ba antéislamique.

Ligne 5. Le féminin צלמא, appliqué à une image de déesse, au lieu du masculin צלם habituel pour les divinités des deux sexes, est un araméisme, dont je ne connais en sabéen qu'un autre exemple : צלמא יפען, inscription 27 du Louvre, publiée par moi dans la *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*, VI, 2 (1904), p. 44. Le *tdw* final de צלמא y a influé sur le lapicide, qui a omis דה, premier terme si fréquent dans les noms composés attribués aux déesses sabéennes, et qui a gravé Yal'an au lieu de Dhât Yal'an. — דרררן est peut-être l'équivalent de דררן « celle d'or », avec insertion du *tda*, terminaison féminine du démonstratif, dans le second *dhal*, à moins que l'on ne considère le premier comme une préposition équivalente au *di* araméen. Cette deuxième explication est corroborée par des exemples analogues dans D. H. Müller, *Siegfried Langer's Reiseberichte*, p. 20. Dans l'inscription I de Marseille, l. 7, צלמארן דרררן « deux statues d'or », דררן est accouplé à un duel.

Lignes 6 et 7. Quelle nuance exprime la préposition ל placée devant בחרו « sa fille », contraction de בחרו comme en hébreu? La dédicace a-t-elle été faite par le père « au nom de » ou « en faveur de » ou « en mémoire de » sa fille? J'ai supposé que la

filles était vivante et que 'Abd (ou Zaid) appelait sur elle les bénédictions d'Al-'Ouzzâ, dont elle était une adoratrice. En effet, je n'ai pas persisté dans ma première impression, d'après laquelle $\text{אמחיון מֶּהַ עֵרִי}$ serait un nom propre féminin⁽¹⁾. Il m'a semblé bien plutôt que ce mot composé indique le plus beau titre que la jeune suppliante puisse faire valoir auprès de la déesse invoquée. Quant au nom ou au surnom, quelle déception de n'en avoir conservé que les quatre premières lettres! On y reconnaît d'abord $\text{כחל} = \text{كحل}$ « collyre pour les yeux », l'origine de notre *alcool*. Or, le Yémen a sa province de Kahlân ou Kouhlân⁽²⁾, l'une des plus étendues et des plus considérables. Quant au ז , je suppose que c'est l'initiale de זרר « l'extérieur », c'est à dire « l'œil »; cf. l'expression arabe عَيْنٌ طَاهِرَةٌ « un œil proéminent ». Dans l'inscription minéenne Halévy 365, l. 2, אביתן « les intérieurs » paraît opposé à אזרתן « les extérieurs ». La racine זרר se trouve encore dans Halévy 49, l. 12 et 14 (D. H. Müller, *Himjarische Inschriften*, dans la *Zeitschrift d. deutsch. morg. Gesellschaft*, XIX, p. 609 et 615), et 381, l. 2.

Ligne 8. Le haut des lettres permet de soupçonner une conclusion analogue à celle qui est usitée dans l'épigraphie yéménite, le rappel final de la divinité, objet de la dédicace : בְּעֵין « Au nom d'Al-'Ouzzâ ».

En dehors de l'apport philologique et lexicographique, ma première tentative de déchiffrement et d'interprétation permet de constater sûrement le culte de la déesse Al-'Ouzzâ dès le iv^e siècle de notre ère. De nouvelles découvertes le feront peut-être remonter plus haut ou nous permettront de suivre son

(1) L'une des femmes de Hâroun Al-Raschid n'est-elle pas appelée مَهْ الْعَرِي , voir Ar 12681, *Annales*, Index, p. 50. Ce même Index n'énumère-t-il pas plusieurs 'Abd al-'Ouzzâ, sans compter l'oncle paternel du Prophète, mentionné plus haut?

(2) Yâqout *Mou'djam*, IV p. 210

histoire depuis lors jusqu'à l'époque de la révélation musulmane. Ce point de vue religieux se superpose sur un phénomène d'onomastique intéressant au point de vue profane, la singularité de la dénomination Collyre de l'œil intérieur pour la jeune personne recommandée à la bienveillance de la déesse Al-'Ouzzâ. Là encore l'avenir confirmera ou infirmera ma lecture provisoire et décidera si j'ai eu raison de croire reconnaître une princesse émule par son appellation de l'esclave noire Prunelle de l'œil des *Mille nuits et une nuit*⁽¹⁾.

Au sommet du cippe, on aperçoit un trou de scellement, long, large et profond de 0 m. 02 environ. C'est dans l'orifice qu'avait été fixée la statuette en or massif ou en bronze doré consacrée à Al-'Ouzzâ. La statuette a disparu, comme les autres représentations en métaux précieux, dont mention est faite sur les monuments inscrits. Les voleurs de grands chemins les ont enlevées partout sans scrupule et s'en sont débarrassés au profit des plus offrants sans souci de l'exécution artistique des idoles. C'est ainsi qu'un vrai musée de sculpture a été disséminé, jeté au vent, égaré chez les receleurs et les marchands, fondu en lingots, jeté dans les moules d'où sont sorties les monnaies. Quant aux inscriptions, réjouissons-nous qu'elles aient été dédaignées par les caravanes cupides de Bédouins pillards. Pour eux, elles étaient des écritures inconnues n'ayant aucune valeur vénale, placées sur des pierres quelconques qui ne pouvaient être employées utilement que pour élever des murs, lorsqu'elles étaient assez massives. Pour nous, ces textes anciens, échappés à la fureur destructrice des razzias, sont conquêtes hardies de bonne prise, riches butins pour notre avidité d'apprendre et de savoir, trésors abandonnés ouverts aux chercheurs.

⁽¹⁾ Dr J. C. MARINUS, *Le Livre des mille nuits et une nuit*, VI p. 271-299.

NOTICE
SUR
UN DOCUMENT ARABE INÉDIT
RELATIF
À L'ÉVACUATION D'ORAN PAR LES ESPAGNOLS EN 1792
PAR
O. HOUDAS

NOTICE

SUR

UN DOCUMENT ARABE INÉDIT

Depuis que le boy Moustafa-bou-Chelâghem avait réussi en 1708 à s'emparer d'Oran de vive force, les Musulmans de l'Oranie en particulier supportaient avec plus d'impatience qu'auparavant l'occupation nouvelle de cette ville par les Espagnols. Ceux-ci cependant n'étaient plus aussi gênants qu'autrefois, leur influence ne dépassant plus les abords immédiats de la place dans laquelle ils demeuraient étroitement confinés. C'était donc l'effet moral produit par la présence des Infidèles sur le sol musulman qui provoquait chez les Arabes le désir de purifier leur patrie de la souillure des étrangers.

Une circonstance toute fortuite et dans laquelle on pouvait croire à une intervention providentielle vint favoriser les projets des Algériens. Dans la nuit du 8 au 9 octobre 1790, de nombreuses et violentes secousses ébranlèrent tous les édifices de la ville d'Oran. Presque toutes les habitations particulières s'écroulèrent ou menacèrent ruine, et seuls les remparts et les fortifications résistèrent sans éprouver de trop grands dommages à ce mouvement sismique⁽¹⁾. L'alarme fut vive dans la population et la panique gagna l'armée elle-même qui se trouva ainsi dans les conditions les plus défavorables pour résister à une attaque sérieuse.

⁽¹⁾ Le rapport officiel adressé à cette occasion à la Cour d'Espagne par le comte de Cumbre Hermosa, gouverneur d'Oran, se trouve reproduit en entier dans L. Fex, *Histoire d'Oran*, Oran, 1858, p. 239.

Hanté depuis longtemps par l'espoir de renouveler les prouesses de Moustafa bou-Chelâghem, le bey de Mascara, Mohammed ben Otsmân, avait demandé au dey d'Alger l'autorisation d'entreprendre le siège d'Oran. Mais les Turcs, tout disposés d'ailleurs à laisser faire, hésitaient à prendre officiellement l'initiative de la rupture du traité qui les liait aux Espagnols pour une conquête dont l'intérêt matériel était somme toute assez médiocre. Le souvenir des deux bombardements d'Alger par les Espagnols en 1783 et 1784 était trop récent pour qu'on n'hésitât pas à s'exposer à de nouvelles représailles.

Cependant, malgré les réponses négatives ou évasives du Divan d'Alger, le bey de Mascara se tenait prêt à marcher au premier signal; ce qui l'avait retenu jusque-là, c'est qu'il ne possédait pas de matériel de siège, et l'eût-il eu que le personnel capable de s'en servir lui aurait fait défaut. La nouvelle du cataclysme qui venait de bouleverser Oran lui permit de croire que les fortifications seraient détruites au moins sur certains points, qu'il pourrait donc surprendre l'ennemi en désarroi et entrer dans la place en donnant immédiatement l'assaut sans avoir à faire un siège en règle. Aussi, dès le 10 octobre, il partit à la tête de ses troupes pour tenter ce coup de main.

Les prévisions du bey ne furent pas justifiées, mais sa tentative amena le dey à donner l'autorisation qu'il avait refusée jusque là. Le blocus de la place commença aussitôt et un peu plus tard un siège en règle qui, sans causer de graves préjudices aux Espagnols, les détermina cependant à conclure plus rapidement la convention par laquelle ils se décidèrent à abandonner pour toujours Oran et Merselkebir. Cette occupation restreinte leur coûtait de grosses sommes d'argent et immobilisait un corps de troupes sans qu'ils pussent trouver la moindre compensation à ces lourds sacrifices.

Un des membres de l'expédition, Mohammed-El Moustafa

be 1 'Abdallah ben 'Abderrahmân, surnommé Ibn Zerfa⁽¹⁾ (ابن زرفه), originaire du Sig (سيف), reçut mission du bey d'écrire la relation de tous les événements qui s'étaient produits ou se produiraient devant Oran, depuis le jour où l'on avait tenté de surprendre la place jusqu'au moment où les Musulmans s'y fixèrent définitivement le 27 février 1792.

L'auteur a donné à son ouvrage le titre de : الرحلة المروية في : لسيرة الحوادث. L'exemplaire que je possède forme 2 volumes. Le premier, d'une bonne écriture courante maghrébine, contient 186 feuillets et chaque page a 19 lignes de 0,095 de longueur. Un double feuillet manque, c'est le premier qui aurait dû former les folios 1 et 9. La copie, datée du 21 moharrem de l'année 1296 (15 janvier 1879), a été faite par El-Mouloud-ben El-Mokhtâr ben Hammou El-'Abedli-Ech Chelefi. Le second volume est la mise au net de l'original. Il manque un ou deux feuillets au commencement et on y trouve dans l'intérieur deux lacunes : la première très peu importante; la seconde, dont il est impossible de déterminer l'étendue, sans cependant qu'elle doive être très considérable, est plus grave car elle se rapporte à une des périodes intéressantes du siège. Déduction faite de ces deux lacunes, il reste 155 feuillets dont chaque page contient 21 lignes de 0,115 de longueur. L'écriture est d'un type maghrébin régulier. Le manuscrit est daté du 5 avril 1793 ou 23 cha'bân 1207.

Comme le fait justement remarquer Ibn Zerfa, le récit des événements journaliers qui se produisent au cours d'un blocus ou d'un siège ne se prête guère à une division en chapitres sous des rubriques spéciales. Il a donc adopté une coupe chronologique rassemblant tous les faits mois par mois. Ainsi s'explique le titre qu'il a choisi de الرحلة المروية, le mot رحلة étant pris

(1) Zerfa était le nom de la nourrice du grand-père de l'auteur.

ici dans le sens qu'il a parfois de « biographie » ou « chronique ». On rendrait assez exactement le titre de l'ouvrage par ces mots : *Chronique mensuelle des faits et gestes du bey Mohammed*.

Il a semblé à l'auteur qu'un événement aussi important qu'une sorte de croisade contre les Chrétiens espagnols méritait d'être retracé sous une forme plus relevée que celle de la prose ordinaire. Cependant, il n'a pas cru devoir écrire son récit en vers et il s'est contenté de ce genre bâtard intermédiaire qui a reçu le nom de prose rythmée ou rimée. On doit d'ailleurs reconnaître qu'il manie assez bien ce genre de style et qu'il a su en éviter les principaux écueils. Mais, il faut bien le dire, la recherche des mots qui doivent former les rimes nuit à la précision du récit et au développement de toute la pensée dans la plupart des cas.

Suivant la méthode arabe, tout ce qui, chez nous, est rejeté en notes au bas des pages est intercalé pêle mêle dans le contexte même de l'ouvrage. La trame du récit est donc d'autant plus alourdie que l'auteur veut faire montre d'une plus grande érudition. En outre, les textes cités étant très souvent rédigés en prose ordinaire, il en résulte un mélange de styles différents qui choque un peu nos habitudes d'unité de composition dans le corps d'un même ouvrage. Or Ibn-Zerfa était doué d'une excellente mémoire et il ne manque aucune occasion de montrer qu'il était érudit en sorte que plus de la moitié de son ouvrage est consacrée à des choses qui n'ont rien à voir avec les opérations du bey contre la ville d'Oran.

La chronique de chaque mois débute par l'indication des expéditions du Prophète pendant le mois homonyme. C'est une façon de prouver par des exemples la légitimité de la guerre sainte entreprise par le bey de Mascara. Puis viennent les *hadits* qui se rapportent à ces événements et qui justifient certains procédés plus ou moins corrects au point de vue de la

morale pure que les nécessités de la guerre peuvent imposer. C'est seulement après ces préliminaires que commence le récit proprement dit, qui est fréquemment émaillé de digressions ou d'anecdotes n'ayant pas toujours un lien bien étroit avec le sujet, comme le moyen de détruire les puces ou le procédé qu'il convient d'employer pour empêcher les marmites neuves de se casser la première fois qu'on les met sur le feu. Enfin, il y a souvent des pièces justificatives telles que les lettres adressées au camp par le bey malheureusement elles ne renferment guère que des détails d'un médiocre intérêt : liste d'objets envoyés ou admonitions adressées aux troupes ou à leurs chefs à l'occasion d'actes d'indiscipline ou de concussions.

En dehors de la doxologie habituelle, quatre discours préliminaires précèdent la Chronique mensuelle. Le premier discours est tout entier consacré à l'énumération de nombreux hadits relatifs à la guerre sainte. Ces hadits font connaître les principales règles à observer dans les diverses circonstances que présente la guerre sainte; ils indiquent les mérites qu'il y a à y prendre part et les récompenses que Dieu réserve à tout Musulman qui expose sa vie pour cette œuvre sainte ou qui lui consacre tout ou partie de sa fortune. Le deuxième discours indique d'une façon assez vague les causes de l'expédition dirigée contre Oran; le troisième est un panégyrique du bey, et le quatrième contient un résumé de l'histoire d'Oran tiré en majeure partie d'Ibn Khaldoun; il fait valoir toute l'importance de cette place dans une lutte contre les infidèles à cause de son voisinage de l'Espagne et des facilités que son port devait fournir à la piraterie barbaresque.

Il y a peu de choses à retenir de tous ces avant-propos que l'auteur a composés surtout à l'aide d'ouvrages connus. On connaissait par ailleurs la malédiction proférée contre Oran par Sidi El-Haouâri et qui fut cause, au dire des Musulmans, de

la prise de la ville par les Espagnols. Le résumé des diverses expéditions dirigées par les Chrétiens contre l'Algérie n'apprend rien qui ne soit déjà bien connu. Quant aux songes et prédictions annonçant la chute prochaine d'Oran au pouvoir des Musulmans, ils ont l'inconvénient de n'avoir été publiés qu'après l'arrivée du fait qu'ils prétendaient annoncer.

Cependant il convient de noter un passage relatif au *ribât* et emprunté au célèbre juriste tunisien, Ibn-'Arfa. « Toute cité, dit-il, qui, après avoir été conquise sur les Musulmans par les Chrétiens, est plus tard reprise par les Musulmans, devient une ville de *ribât* pendant une durée de 40 ans; si elle a été reconquise deux fois par l'ennemi, elle reste 100 ans ville de *ribât*; enfin elle conserve indéfiniment cette qualité quand l'infidèle l'a occupée à plus de deux reprises différentes. » On voit d'après cela qu'un *ribât* ne saurait être installé que dans une ville frontière ayant déjà été occupée par l'ennemi.

A noter encore, en passant, un violent tremblement de terre qui eut lieu à Alger le 5 mars 1359 et dont parle le *بحر الرواد*, l'ouvrage que le frère du célèbre historien Ibn-Khaldoun a consacré à la dynastie Hémécénienne des Abdelouadites.

Bien qu'en réalité elle s'étende jusqu'au 27 février 1790, la chronique, débutant par le mois de safar de l'année 1205 (10 octobre 1790), donne comme dernière rubrique le mois de moharrem 1206 (31 août-30 septembre 1791). Les opérations militaires furent en effet terminées au début de ce mois, et la période de temps laissée aux Espagnols pour évacuer Oran et Meisakkebir ne pouvait comporter rien d'intéressant au point de vue des Musulmans. Voici maintenant mois par mois l'analyse des faits les plus saillants indiqués par Ibn-Zerfa dans sa chronique.

MOIS DE SAFAR 1205.

C'est exactement le premier jour de ce mois que le bey de Mascara, Mohammed-ben Otsmân, se met en route pour Oran. Après avoir campé à Oued-El-Hammâm (وادی الحمام⁽¹⁾) et au Sig, il va s'installer à l'endroit dit Koudiet-El Khayâr (كردية الخيار), à proximité des remparts d'Oran. Aussitôt arrivé, il ordonne à ses troupes de faire une grande fantasia afin de montrer aux assiégés que personne ne se ressent des fatigues du voyage et que les Musulmans sont prêts à engager vigoureusement la lutte. C'est sans doute dans le même but que deux fois, pendant le cours de la première nuit, les assiégeants vont faire des feux de salve sous les remparts et se retirent ensuite pour aller piller les jardins et les quelques habitations situées aux environs immédiats de la ville.

Cette démonstration ne produisit nullement l'effet qu'on en attendait et qui était d'attirer les Espagnols hors de la place. Aussi, le lendemain, malgré l'avis de ses officiers qui voulaient brusquer l'attaque et profiter de l'effroi que venait de causer le tremblement de terre, le bey pensa qu'il fallait tout d'abord essayer de pratiquer une brèche dans les remparts et il ordonna de mettre en batterie les canons de campagne qu'il avait apportés avec lui. Puis il écrivit au dey d'Alger le priant de l'autoriser officiellement à engager la lutte et de lui expédier ou de lui procurer le matériel de siège dont il avait besoin.

En attendant le retour du courrier qu'il avait envoyé à Alger, le bey installa des batteries : à Regbet-Demmouch (رکبة دمموش), à un point qui dominait le fort de Safarrando (سفراندو San Fernando⁽²⁾), dans l'espace compris entre le Château-Neuf

(1) L'orthographe arabe indiquée entre parenthèses est toujours celle donnée par le manuscrit.

(2) Ce fort était celui avant du fort Saint Philippe actuel.

(البرج الجديد) et le Château-d'Eau (برج العيون), et enfin sur le plateau de El-Maida⁽¹⁾ (المائدة). Les canons et mortiers étaient d'une portée si faible qu'ils n'atteignaient point les remparts de l'ennemi; aussi celui-ci profita-t-il du répit qu'il lui était ainsi laissé pour se mettre en bon état de défense.

Cinq jours après son départ d'Oran, le courrier était de retour d'Alger, avançant d'un jour le délai qui lui avait été fixé. La réponse du dey était ainsi conçue :

أنا فرحنا بما بَشَّرَنا به من هَدْي كورة الكفرة عليهم، وارجاف الرزلة بهم، اشد الفرح، وقد اتسع الصدر بذلك وانشرح، وشعر ساعد الجَد لان نبشروا ببشارة اخرى، الله يرزقك عليهم ظهورًا ونصرًا، وما شاورنا عليه من ارادتك الصدمه على الكفرة، اللثام الحرة، فامر ذلك المك، ونطرك اوسع فجا لدبك، واحنط بعمسك ان تدخل مهبع اللعاء، وحاطر بنفسك عند النزال والالتقاء، فانا بناشدك الله في نعيمك، ونريد بعاءك لنسعد من انوار مدينتك، واحنفظ بالمسلمين ان نلقهم في مهبع الرداء، وندير في يومك ما نصبر غداً

C'est avec plaisir que nous avons reçu la bonne nouvelle qui nous annonce que la cité des Infidèles s'est écroulée sur eux et que le tremblement de terre les a vigoureusement secoués. Cela nous a comblé de joie et nous a fait éprouver un large et vif soulagement. Mettez vous hardiment à la tâche afin de nous annoncer bientôt une autre bonne nouvelle. Dieu vous accorde contre eux secours et victoire. Vous nous demandez conseil au sujet du dési que vous avez de fonder sur l'Infidèle perfide et ignoble; c'est affaire à vous de décider cela et vous êtes mieux à même que qui que ce soit pour juger de la situation en présence de laquelle vous êtes. Gardez-vous toutefois de vous mêler aux combattants et d'exposer votre vie au moment de la rencontre et du combat. Nous vous demandons au nom de Dieu de songer à votre personne, car nous désirons conserver votre

⁽¹⁾ C'est le nom de la terrasse qui surmonte la montagne de هيدور Houdour; le nom de Mourdjadjo semble plutôt s'appliquer au pic qui couronne le fort de Santa-Cruz.

existence afin de tirer profit des lumières de votre intelligence. Veillez aussi à ne pas exposer inutilement la vie des Musulmans et faites en sorte de vous préparer chaque jour à ce qui pourra vous arriver le lendemain.

En même temps qu'il envoyait cette réponse un peu ambiguë, le dey expédiait à Mostaganem et à Tlemcen l'ordre de remettre au bey tout le matériel de siège dont il aurait besoin. Avec ces ressources et les eng'ns, dont il avait précédemment fait dépôt au Sig et à Arbal (غبال), le bey s'était cru en mesure d'entamer un siège en règle. Mais, outre le temps qu'exigea le transport de ce matériel en l'absence de routes carrossables, ce qui permit aux Espagnols de recevoir des renforts de leur pays, les canons et leurs affûts étaient dans un tel état de délabrement qu'il fut impossible de s'en servir avant de leur avoir fait subir d'importantes réparations.

Enfin cependant on réussit à se mettre définitivement à l'œuvre. L'armée fut divisée en trois corps celui du centre commandé par le bey en personne; une aile droite, postée à l'ouest du ravin de El Hândj⁽¹⁾ (الهانج), et placée sous le commandement de son fils Otsmân; une aile gauche installée à Ech Chçffa⁽²⁾ (الشعة) sous les ordres de Mohammed-ben-El-bey Ibrahim, gendre du bey. Pleins d'ardeur au début, les soldats du bey allaient jusque sous les murs d'Oran provoquer les assiégés et l'on fut sur le point d'enlever de vive force un fort qui depuis a reçu le nom des Beni-Zerouâl, tribu qui en avait entrepris vaillamment l'attaque. A ce moment l'enthousiasme fut tel que le bey dut défendre à ses troupes de continuer leurs bra-

⁽¹⁾ Le nom de cette localité rappelle-t-il, comme semble le croire L. Fey le combat acharné livré à cet endroit par Bou-Chelâghem aux Espagnols en 1732 et dans lequel les Musulmans furent vainqueurs? Je ne le pense pas et je suppose que ce nom était déjà employé avant cette époque.

⁽²⁾ C'est la prononciation vulgaire.

vades héroïques qui ne pouvaient avoir que des conséquences fâcheuses.

Les batteries, mal armées et mal dirigées, ne réussissant pas à pratiquer la moindre brèche, l'armée, qui n'entrevoyait pas le moment où sa vaillance serait enfin utilisable, commença bientôt à donner des signes de découragement. Et ce fut en vain alors que le bey tenta de relever l'état moral de ses gens en faisant appel à leurs convictions religieuses. Les *tolbas*, qu'on avait enrégimentés pour prêcher la croisade musulmane, parcoururent chaque jour les tentes des soldats leur récitant, soit des passages du Coran, soit des hadits qui étaient de nature à enflammer leur zèle; mais ces tournées quotidiennes ne réussirent pas à arrêter la démoralisation générale que provoquaient l'inaction de la plupart des hommes et l'impuissance du feu des batteries.

Tous ces hommes, qui n'avaient abandonné leurs terres et leurs familles que dans l'espoir d'un prompt et riche butin, s'apercevaient qu'ils avaient lâché la proie pour l'ombre et que leur présence dans leurs foyers leur serait plus agréable et plus avantageuse que le séjour devant ces murs dont rien ne faisait prévoir la chute prochaine. Aussi les moindres incidents dégénéraient-ils en querelles et conflits et il suffisait qu'une mine fût éventée pour qu'on criât tout haut à la trahison.

Cet état des esprits menaçait de se terminer par une désertion générale. Le bey, qui avait manqué d'audace au début, comprit enfin qu'il fallait coûte que coûte arrêter ces fâcheux symptômes. Sur une indication fournie par deux prisonniers espagnols, il décida d'attaquer le bastion qui défendait l'entrée de la ville d'Oran. Un coup de canon tiré par la batterie de El-Màda devait donner le signal de l'assaut, et, dès la veille, chacun prit toutes ses dispositions en vue de l'événement et se prépara à la mort en rédigeant son testament ou en réglant ses affaires par devant les magistrats établis au camp.

Grâce à la prudence des Espagnols qui se gardèrent bien de quitter leurs remparts, l'attaque des Musulmans ne produisit aucun résultat. Après une vive fusillade parfaitement inutile les assiégeants retournèrent à leur camp et décidèrent de lever le siège. On brûla aussitôt les fascines, on détruisit les retranchements qu'on avait élevés, puis on se mit en route pour Mascara afin de se préparer à une nouvelle attaque dans de meilleures conditions. Toutefois on laissa aux alentours de la place quelques groupes de soldats avec mission d'établir une sorte de blocus. Cette première partie de l'expédition avait duré en tout dix-huit jours.

A chaque instant le récit qui précède est interrompu par des digressions. L'auteur, qui était né au Sig, fait un éloge pompeux de cette localité; il parle d'une grande ferme que le bey de Mascara y possédait et qui servait en même temps d'arsenal où était remis le matériel de guerre encombrant. Il dit que le premier barrage de la rivière fut construit par les Abd-elouadites. Ce barrage aurait été détruit en 997 (1589) par une pluie torrentielle provoquée par les malédictions d'un certain Sidi 'Omar-Amhâdj (امحاج), à qui les Bonou-Ziyân avaient refusé le droit de prendre de l'eau pour irriguer ses champs. Du temps d'Ibn Zerfa, les ruines de ce barrage étaient encore très visibles. Avant d'arriver au barrage, la rivière se nomme El-Meblouh (المبلوح); elle prend ensuite le nom de Sig.

Pendant le siège, le bey avait cherché à trouver la conduite qui amenait l'eau à Oran; malgré la promesse d'une somme de 1,000 sultanis, à qui donnerait cette indication, personne ne put fournir ce renseignement, qui eût provoqué la reddition d'Oran à bref délai. A peine arrivé à Mascara, le bey fait construire un arsenal au Sig dans l'un des deux forts bâtis en cet endroit. Il reçoit la visite du multi de Miliana et d'un jurisconsulte hanéfite, tous deux excellents musiciens.

MOIS DE REBI^e 1^{er}.

Tout ce mois est employé à préparer le retour à Oran dans des conditions meilleures que les précédentes. On s'occupe tout d'abord de se procurer les bois de charpente dont on avait besoin pour fabriquer des affûts, des roues et des chariots. Des détachements vont couper ces bois dans diverses forêts, situées dans le district de la Qalaa des Beni-Râched, aux Oulad Mimoun, dans la montagne de Nesme⁽¹⁾ (نَسْمَة), près des villages de Mesrâta (مصراتة) et de Talayouânet (تَلَايَوَانَة). Des ouvriers venus de Tlemcen et d'Alger se mettent aussitôt à l'œuvre pour réparer le matériel endommagé et établir du matériel neuf. On fabrique de nouveaux fusils et on remet en état les anciens.

Pendant qu'il forge ainsi de nouvelles armes, le bey songe aussi à maintenir un blocus plus rigoureux autour de la place d'Oran. Pour cela il imagine une organisation assez singulière. Durant sa première expédition il avait déjà eu l'idée d'emmener un certain nombre de tolbas qui, tout en prenant part comme les autres soldats aux opérations militaires, faisaient en outre office d'aumôniers pour ainsi dire. Le résultat de cette expérience avait sans doute été satisfaisant, puisqu'il se décida à lui donner une plus grande extension. Il s'agissait surtout d'avoir sous les murs d'Oran un groupe compact de bons Musulmans qui sentiraient toute l'importance de la tâche qui leur serait confiée aussi bien au point de vue militaire qu'au point de vue religieux, et en même temps de leur assurer une occupation régulière en dehors des courts instants consacrés le plus souvent à une simple surveillance.

⁽¹⁾ Dans une plaquette intitulée : *Quelques notes sur les entreprises des Espagnols au cours de la première occupation d'Oran*, Oran, 1886, M. L. Guin donne, p. 13, la prononciation Nesmout et ajoute en note : « Aussi Mesmout, forêt au sud des Hachem »

Au cours du mois de rebî^e I^{er} tous les professeurs, instituteurs ou même simplement les personnes qui savaient le Coran par cœur furent invités à se rendre sous les murs d'Oïan. Là chacun d'eux, en échange d'émoluments fixés et de rations journalières lui constituant une situation égale à celle qu'il allait abandonner, devait continuer son enseignement à un certain nombre de tolbas en âge de porter les armes, et constituer un véritable ribât dont les membres partageraient leur temps entre le souci de la guerre et celui de l'étude. Cette sorte de cohorte sacrée fut placée sous l'autorité de deux chefs : Mohammed-ben-'Abdallah-El-Djilali et El Tâhar ben-Haouâ, cadi de Mascara ⁽¹⁾.

Deux immenses tentes, destinées à servir de salles de cours, furent mises à la disposition de ces troupes d'un nouveau genre dont un premier convoi, d'environ 400 hommes armés et équipés, quitta Mascara solennellement, drapeaux et tambours en tête. Les Musulmans eux-mêmes furent quelque peu surpris de cette innovation, car la population de Mascara ne ménagea, paraît-il, ni ses sarcasmes, ni ses quolibets en voyant défilier sous ses yeux ces gens dont l'allure sans doute avait un caractère fort peu martial.

MOIS DE REBÎ II.

Ce fut seulement au commencement de ce mois que le premier convoi de la cohorte sacrée quitta Mascara pour se rendre à son poste. Les tolbas arabes ont conservé assez tard les traditions de nos étudiants du moyen âge. Rosser le guet était pour eux péché mignon et c'était pain bénit que de brumer le bour-

(1) Le cheikh Bo i-Râs, qui prit part personnellement à ce siège à partir du mois de chaouâl, fait un pompeux éloge de ces tolbas; cf. *Voyages explorateurs et nouvelles agréables par Mohammed-Abou-Ras-ben-Ahmed-ben-Abd el Kader L'n-Nasri*, traduit par M. A. Arnaud; Alger, 1885, p. 182.

geois et de puiser dans sa bourse. Les heures de cours étaient longues et, après la bonne tenue qu'on devait y observer, il fallait bien donner un peu d'essor à l'exubérance de la jeunesse.

Aussi est-il à peine besoin de dire que le voyage de ces jeunes gens, cumulant leurs licences habituelles et celles du soldat en campagne, se fit dans des conditions déplorables. A la première étape, à Oued-El Hammâm, tout alla bien cependant grâce à la plantureuse hospitalité qui leur fut offerte. Mais le lendemain, quand on arriva à la tribu des Tahelât (تاهلات), installée sur une route très fréquentée et qui ne pouvait nourrir tous les voyageurs qui passaient, les choses changèrent d'aspect. Comme on refusait de les héberger gratuitement, les tollas n'hésitèrent pas à s'emparer de tout ce qui leur tomba sous la main, et peu s'en fallut que la bagarre qui s'en suivit dégénérât en combat. Au Sig, où l'on séjourna dix jours, les mêmes désordres se renouvelèrent. Enfin on finit par arriver à Oran après un arrêt au Tlélat (تلاط).

La saison d'hiver étant commencée, la cohorte abandonna Hâsi El-Ahrach (الحاسي الاحرش), où elle s'était tout d'abord installée, pour se réfugier en partie dans les grottes de l'Oued If'i (وادي يفرى), à la bifurcation du chemin de Merselkebir vers Oran. On édifia en outre un certain nombre de goubis qui servirent également à l'habitation des tolbas, tandis que les tentes étaient réservées aux études de droit et de grammaire. L'existence des tolbas était assez précaire à ce moment, faute de trouver sur place les moyens de se ravitailler; aussi, les approvisionnements qu'on leur envoyait étant insuffisants et n'arrivant pas toujours bien régulièrement, leur turbulence fut-elle loin de se calmer.

Tout d'abord ils se plaignaient vivement de l'incurie de leurs chefs et de la partialité qu'ils mettaient dans la distribution des vivres et de l'argent que le bey envoyait. Ils trouvaient en-

core que l'on favorisait à leur détriment les troupes de blocus campées à Miserguin (مسرغيني) et qui comprenaient également des tolbas. Toutefois, bien qu'il fût informé de toutes ces querelles et des altercations assez violentes auxquelles elles donnaient lieu, le bey persista à maintenir le système qu'il avait imaginé, et un nouveau convoi de 400 tolbas vint rejoindre le premier qui était établi sur l'Oued Ifri.

Les Espagnols ne firent que de timides tentatives pour se débarrasser de ce voisinage incommode. Pourtant ils opérèrent quelques sorties et, dans l'une d'elles, les tolbas eurent 3 tués et 12 blessés au lieu dit Koudiet-el-Afoual (كردية الافول). Mais tout cela n'avancait guère leurs affaires et le blocus ne fut nullement interrompu par ces petites passes d'armes. Pendant ce temps on travaillait activement à Mascara à être en état de reprendre le siège. Des instructeurs étaient venus d'Alger dresser le personnel inexpérimenté du bey, et des écoles à feu étaient organisées pour exercer les artilleurs au tir de leurs canons.

Pendant ce mois on tenta de nouveau de couper l'eau qui alimentait la ville d'Oran. Les travaux d'adduction avaient été faits autrefois par le cheikh Abou Salim-Sidi-Ibrahim-Et-Tazi. Il avait été question à cette époque d'amener à Oran les eaux du Tessala (تسال). On finit par découvrir le lieu où se trouvait la source, mais on ne réussit pas à l'atteindre, protégée qu'elle était par de grosses roches formant cavernes.

MOIS DE DJOMADA 1^{er}.

Durant ce mois, des escarmouches de peu d'importance occupent parfois l'attention des tolbas et interrompent un moment leurs querelles et leurs récriminations. On leur avait même annoncé qu'une affaire sérieuse allait être engagée, mais ce ne fut qu'une fausse alerte. La distribution des vivres, des

munitions et de l'argent donnait toujours lieu à de vives contestations, car on avait constaté que la quantité des choses réparées était souvent bien inférieure à celle annoncée dans les lettres du bey. Les tolbas n'avaient donc peut être pas toujours tort de se plaindre.

Le 8 de ce mois coïncida avec le 1^{er} janvier de l'année julienne 1791. A cette occasion les habitants du Maghreb central avaient l'habitude de célébrer une fête dont l'auteur parle en ces termes :

و في ثامنه وهو اليوم الاول من السنة المحمّدية قدم على اطلبيه معتد هذه لرحله المهرّية من حضرة سيدنا الامير ائدة الله بالعون ولندسره سلاسه وعشرين سجلاً واحداً اوائى من اصول العصب الفارسي اصلاً والباقي من الاجال مسجل على سجله وافرة من البن وهي مانه من الاعدل وعشر رغرتة جوزاً وريدباً ولعص نمر، اذ العادة بالمغرب لاوسط توسعه الناس على عيالهم يوم يبادر بالحكم والبن والجوز ويسمّون هذه الاسماء بالبادر لكونها تحفظ المنة ونسباى دنة، هذا لاهل الحصر، واما اهل المدر، فيستعدّون ليومه الحكم السمين، والاعول المصلوق بالماء والملح والبن، واصول شجر المجل، وبهذه الاشياء تحصل لتوسعه على الاهل، وتري البوادي يهدون الدوم للفرى و الامصار، فكافونهم بما هو معتد لذلك اليوم عندهم من ناس الخمار، ولا تجد الخزام الا من حسن لعل، وذلك العرض من المهديين والامل، وتري الناس يصلون فيه ارحامهم، ويستوجبون مودّتهم واكرامهم ۞

Le huitième jour de ce mois, le premier jour de l'année chrétienne, l'auteur de cette chronique mensuelle arriva chez les tolbas. Il revenait de chez sa Hautesse, notre seigneur l'Émir — que Dieu lui accorde aide et facilités ! Il ramenait avec lui vingt-trois charges. L'une d'elles consistait en pots contenant des tiges de qasab fârisi avec leurs racines⁽¹⁾. Le reste

(1) Les mots *qasab fârisi* désignent ordinairement les roseaux à écorce ou bambous. Il s'agissait donc de boutures destinées à être plantées.

des charges comprenait une grande quantité de figues sèches, en tout cent pains⁽¹⁾, dix sacs de noix, de raisins secs et aussi quelques dattes⁽²⁾.

C'est l'usage dans le Maghreb central que les gens fassent des largesses à leurs familles le jour de janvier (بنابر) en leur distribuant de la viande, des figues sèches et des noix, toutes ces choses sont appelées *nair* (نابر), parce qu'on les conserve pour cette circonstance et qu'on les offre ce jour-là. Telle est la coutume chez les gens des grandes villes.

Dans les bourgs, on prépare pour cette fête de la viande grasse, des fèves cuites à l'eau et salées, des figues sèches et des cœurs de palmiers nains. Telles sont les diverses choses dont on fait des largesses à ses parents. Vous voyez alors les paysans apporter des palmiers nains dans les bourgs et les villes et recevoir en échange les fruits secs qui, d'après eux, sont destinés à ce jour spécial. On ne trouve à payer ces palmiers nains que de cette façon, car tel est le désir et l'espérance de ceux qui les offrent. Ce jour-là vous voyez tous les parents se réunir et se témoigner affection et respect.

Rien de saillant n'est noté au cours de ce mois en dehors de la turbulence ordinaire des tolbas, sauf leur conduite cruelle à l'égard de femmes espagnoles qui pleuraient la mort de quelque parent. Au lieu de respecter la douleur de ces femmes, ils se moquent d'elles et leur crient à plusieurs reprises : « C'est nous qui l'avons tué. »

Les Espagnols coupent les arbres qui se trouvaient dans leurs jardins sous les murs d'Oran. L'auteur suppose que c'est dans le but de dégager les abords de la place et d'empêcher les embuscades; il est plus vraisemblable de croire que c'est la pénurie de combustible qui les avait engagés à agir ainsi.

MOIS DE DJOMADA II.

Si fréquents qu'ils fussent, les envois du bey étaient toujours insuffisants pour assurer le ravitaillement des tolbas qui man-

(1) On appelle محار des figues sèches agglomérées en gros pains.

(2) Tous les fruits secs que l'on consomme en cette circonstance sont désignés sous l'appellation générale de محار.

quaient souvent d'argent, de vivres ou de munitions. La viande faisait souvent défaut faute de marché à proximité, et il fallait aller à cinq milles de là à l'ouest de Merselkebir pour s'en procurer. Le mauvais temps rendait d'ailleurs les communications assez difficiles et expliquait un peu la pénurie dans laquelle on laissait la cohorte sacrée. Le mécontentement était encore accru par l'inaction à peu près complète dans laquelle on était, et aussi par les intempéries qui obligeaient tous ces jeunes gens à rester entassés dans leurs grottes ou leurs cabanes.

Les privations qu'on s'imposait étant devenues trop grandes, on résolut d'aller chez les Ghomra dont le territoire était assez voisin et produisait de tout en abondance. Les Ghomra firent bon accueil à la députation des tolbas, mais ceux-ci ne se contentèrent pas d'une large hospitalité et de quelques cadeaux en nature. Privés depuis longtemps d'une foule de bonnes choses qu'ils trouvaient là en abondance et à leur portée, ils n'hésitèrent pas à faire main basse sur tout ce qui leur convenait. Un des Ghomra ayant malmené un de ces pillards, une vive querelle s'engagea, et elle se serait terminée par un véritable combat si les maraudeurs ne s'étaient décidés à battre en retraite.

Les escarmouches avec les Espagnols étaient peu fréquentes et toujours sans importance. Derrière leurs remparts les assiégés étaient tout à fait invulnérables et ils n'avaient rien à gagner à sortir de chez eux. Leurs espions les tenaient au courant des algarades des tolbas qui avaient sans cesse maille à partir avec leurs propres chefs ou avec les soldats des tribus installées dans leur voisinage. Ils pouvaient donc espérer lasser la patience de leurs ennemis d'autant mieux qu'ils se montreraient moins.

Vers la fin du mois, des troupes plus vaillantes et mieux disciplinées que les tolbas arrivèrent en nombre et commencèrent les travaux préparatoires du siège. Il fallut tout d'abord tracer des routes pour permettre de faire passer les canons qu'on allait

mettre en batterie. Un des points les plus difficiles à atteindre était le sommet du Mourdjadjjo, qui dominait les positions espagnoles. Quoique assez malaisée, l'opération fut exécutée avec une grande rapidité.

L'arrivée de ces troupes déterminâ les Espagnols à établir une batterie avancée à Hachiet-el-Afouâl (حاشية الافوال), en face du fort des Beni-Zerouâl. Cette tentative ne fut pas couronnée de succès. Les premiers retranchements élevés durant une nuit furent détruits le jour suivant par les tolbas. Les travaux, repris la nuit suivante, furent de nouveau bouleversés le lendemain par les assiégeants et il fallut renoncer à s'installer sur ce point. Les assiégeants devenaient d'ailleurs de plus en plus nombreux, les armes et le matériel de siège arrivaient chaque jour et le corps des tolbas devenait lui aussi de plus en plus considérable.

Les Musulmans étaient persuadés que, sans la malédiction de Sidi-El-Haouâri, la ville d'Oran ne serait jamais tombée au pouvoir des infidèles et que l'intervention du saint personnage était indispensable pour faire cesser les effets de sa colère. Aussi décidèrent-ils de chercher à l'intéresser au sort de leurs armes. Dans ce but on imagina de faire, pendant un mois, toutes les prières et toutes les récitaions du Coran en l'honneur de Sidi-El-Haouâri. Et, pour que cette manifestation lui parvînt plus directement, on monta sur le plateau de El-Mâda d'où l'on voyait le tombeau du saint, et c'est de là qu'on lui lança les premières invocations.

MOIS DE REDJEB.

A maintes reprises déjà, l'auteur a parlé de la détresse des tolbas qui mangeaient rarement à leur faim et dont l'installation devenait de plus en plus difficile à mesure qu'ils augmentaient en nombre. A ce moment ils étaient au nombre de 1,450,

répartis dans 58 tentes qui contenaient chacune 25 personnes. Aucun marché n'existait à proximité où l'on pût se procurer les objets les plus indispensables. Tout venait du dehors; Tlemcen et Mostaganem envoyaient surtout du beurre, des fruits secs et des grains tout préparés tels que la dechicha (دشيشة); Nédroma envoyait des marmites, et les Abîd-Gherâba du sel.

D'ordinaire les grains arrivaient non préparés et personne n'était là pour les moudre, ce travail étant toujours exécuté par des femmes lorsqu'on vit à la campagne ou sous la tente. Le bey comprit enfin qu'il avait manqué de prévoyance et il décida que l'on installerait des moulins à Miserguin.

Au cours de ce mois, on termina les routes destinées à assurer le transport du matériel de siège et sa mise en place. Une partie de la route qui menait au Mourdjadjo était sur le flanc de la montagne qui donnait sur la mer. Les Espagnols profitèrent de cette circonstance pour envoyer des navires qui lançaient des bombes contre les travailleurs. Ce tir ne produisit aucun effet; les Musulmans ne perdirent pas un seul homme et il n'y eut, paraît-il, qu'un âne qui fut tué par une bombe.

Les tolbas s'étaient vite habitués à voir sans effroi les bombes tomber autour d'eux. Ils se précipitaient sur celles qui n'éclataient pas immédiatement, ils en arrachaient la mèche et s'emparaient de la poudre qu'elles contenaient. Cette insouciance du danger avait sans doute de temps à autre de graves inconvénients, car on leur défendit de se livrer à ce jeu, en se basant sur cette disposition de la loi musulmane qu'il y a faute à exposer sa vie quand il n'y a aucun intérêt matériel à le faire, soit pour la personne elle-même, soit pour la communauté musulmane.

Les préparatifs étaient déjà fort avancés et une action décisive semblait devoir être bientôt imminente, quand le bey fit appel aux tribus voisines et leur demanda de venir se joindre

aux assiégeants. Les Douair, les Zemala et les Abîd-Gheraba répondirent à cet appel et leurs contingents grossirent bientôt l'effectif de l'armée musulmane; cependant aucune action de guerre bien sérieuse n'eut lieu au cours de ce mois.

A propos d'une excursion qu'il fit aux environs d'Oran, l'auteur parle des deux sebkhas situées : la grande, près de Miserguin; la petite, près de la Sénia. Il assure que la présence du sel y est récente et qu'elle est due à un miracle de Sidi-Bou-Medien à qui les habitants du pays s'étaient plaints de manquer de sel. Le saint patron de Tlemcen n'eut qu'à planter successivement sa pique dans les deux endroits ci-dessus indiqués pour qu'aussitôt le sel s'y montrât en abondance et en grande quantité, sans pourtant que l'eau des puits voisins devînt saumâtre.

A la suite de ce premier miracle, qui n'a rien d'étonnant, dit-il, quand on sait quelle était la sainteté de Sidi-Bou Medien, il en cite deux autres, dont un consista à convertir tout un couvent de moines chrétiens à l'islamisme. Voici d'ailleurs en entier le texte de ce passage et sa traduction.

حكى الخريفي وعده ان الشيخ ابا مدين رضى الله عنه كان بكم في الخفائي
بعد صلاة الصبح بمسجد لخضر بالاندلس فسمع به رهبان دير يعرف بدير
الملك وكانوا سبعين نكرا او قال سبعين رجلا فجاء من اكارهم عشرة للاخمدار
والامكان فبنكروا ولبسوا زي المسلمين ودخلوا المسجد وحلوا مع الناس ولم
يعلم بهم احد فلما اراد الشيخ ان بكم سكب حتى جاء رجل خباط فقال له ما
ابطاك قال يا سيدي جئت حتى اسويع الطوفي النبي اوصيني عليها
فاخذها الشيخ منه ونهض قائما واليس كل واحد من العشرة طافه فتعجب
الناس من ذلك ولم يعملوا بالخبر ثم شرع الشيخ في الكلام فكان من جملة قواله
د فغرام اذا هتب بسبب القبول و الدوفى والعضل من الحق عى الفلوب
المسرفة اطلات كل نور ثم ننفس الشيخ فانطلقا فبادل المسجد كلها وكان

نصف على ثلاثين ثم سكت وأطرق فلم يقدّر أحد من بهكمكم لعظم الهمة أو
 يحرك ثم رفع رأسه و قال لا اله الا الله يا فقراء اذا اشرب الوار العمداء على
 لعلوب المنة اصاء لها كل ظلمة ثم ننفس الشبح فاسعدت العباديل وعاد لها
 نورها واضطرب اضطرابًا شديدًا حتى كاد يلحق بعضها بعضًا ثم تكلم الشيخ
 في اية السجدة فسجد وتجد الناس فسجد للرهبان مع الناس خسه الفصيح
 ولاشبهار فعال الشيخ في سجدة ودعائه اللهم انك اعلم بديني خلعك ومصالح
 عبادك وان هولاء الرهبان قد وافعوا المسلمين في لباسهم والسجود لك وانا قد
 عثرت ظواهرهم وام يقدّر على تعمير بواطنهم عذرك وقد احلسهم على مؤيد
 كرمك فانعدهم من الشرك والطعان وخرجهم من ظلمات الكفر الى نور الايمان
 لما رفع الرهبان رؤوسهم من السجود الا وقد مضى عنهم الهجران ودخلوا في دس
 الملك الصمد الواحد المعبود فاسلموا وبلعوا المعصود وادبر الشيخ واسلموا على
 بدة ونابوا وبكوا وندموا على ما كان منهم وكسر الصراح ولبكاه في المسجد وكان
 يومًا مشهودًا

El-Horafechi et d'autres racontent que le cheikh Abou Medien faisait, après la prière du matin, une conférence sur les vérités fondamentales dans la mosquée d'Algésiras en Andalousie. Les moines d'un couvent, dit couvent du Roi, et qui étaient au nombre de 70 personnes — ou suivant une variante, 70 hommes — avaient entendu parler de cette conférence. Dix des principaux moines de ce couvent décidèrent de s'y rendre afin de juger de sa valeur et, dans ce but, ils se déguisèrent et revêtirent le costume des Musulmans. Ainsi costumés, ils entrèrent dans la mosquée, y prirent place parmi les assistants sans être reconnus par personne.

Au moment où le cheikh devait prendre la parole, il garda le silence et resta ainsi jusqu'à l'arrivée d'un tailleur auquel il dit : « Qu'est ce qui t'a mis en retard? » — « Maître, répondit il, j'ai dû attendre d'avoir terminé les bonnets⁽¹⁾ que tu m'as recommandé de faire. » Aussitôt le cheikh prit ces bonnets, se leva et revêtit d'un bonnet chacun des dix moines.

(1) Je lis *بامع* nom que l'on donne aux bonnets d'étoffe que l'on porte en dessous de la calotte rouge.

Toute l'assistance fut surprise de cet acte, personne n'étant au courant de l'affaire.

Cela fait, le cheikh prit la parole et entre autres choses il prononça ces mots : « Mes frères, lorsque les brises de la déférence, de la sympathie et de l'admiration à l'égard de la Vérité soufflent sur des cœurs éclairés, toute lumière s'éteint. » Le cheikh poussa alors un soupir et toutes les lampes de la mosquée s'éteignirent. Et elles étaient au nombre de cent et quelques. Après cela le cheikh se tut et baissa la tête. Personne, tant était grand le respect dont on l'entourait, ne souffla mot et ne fit le moindre mouvement.

Un instant après le cheikh releva la tête et dit : « Il n'y a d'autre divinité que Dieu. Mes frères, lorsque les lumières de la grâce brillent sur des cœurs morts toutes les ténèbres s'effacent devant elles. » Et, sur un nouveau soupir du cheikh, toutes les lampes se rallumèrent, reprirent leur clarté et s'agitèrent si violemment qu'elles faillirent se heurter les unes contre les autres. Le cheikh, ayant ensuite parlé du verset de la prosternation, se prosterna. Tous les fidèles se prosternèrent également, y compris les moines qui redoutaient l'éclat d'un scandale. Pendant qu'il était prosterné le cheikh prononça l'invocation suivante : « Ô mon Dieu, tu sais mieux que personne diriger les créatures et assurer le sort de tes adorateurs. Or, ces moines que voici ont déjà imité les Musulmans dans leur costume et leur prosternation devant toi; j'ai pu changer leur extérieur, mais nul autre que toi ne peut changer leur foi intérieure. Puisque tu les as admis à s'asseoir à la table de ta bienveillance, délivre-les du polythéisme et de l'hérésie, fais-les sortir des ténèbres de l'infidélité vers la lumière de la foi. »

Les moines n'avaient pas relevé la tête après leur prosternation que déjà leur éloignement pour l'islamisme avait complètement disparu et qu'ils étaient entrés dans la religion du Souverain, du Maître, de l'Unique, de l'Adorable. Ils se convertirent à l'islamisme d'une façon complète; ils se présentèrent au cheikh, abjurèrent entre ses mains et, revenus dans la bonne voie, ils pleurèrent et regrettèrent ce qu'ils avaient fait autrefois. Les cris et les sanglots éclatèrent alors dans toute la mosquée et ce fut un jour mémorable.

L'auteur termine le récit consacré à ce mois de redjeb en parlant d'une dénonciation dont il avait été victime et qui l'obligea

à aller se défendre à Mascara auprès du bey qui lui fit bon accueil et le renvoya à Oran en lui conservant ses titres et fonctions.

MOIS DE CHA'BÂN.

Le matériel de siège terminé, le bey quitte Mascara et se met en route. Il campe à l'Habra (جَمْعُ هِدْرَة), puis à l'étang de Fornâka (فَرْناكَة), et gagne Mostaganem où il fait un assez long séjour. Le départ a lieu en grande pompe; le bey est entouré d'un brillant cortège de cavaliers. Son grand étendard porte l'inscription suivante : العَدْرُ مِنَ الْمَوْلَى الرَّفِيعِ نَصْرُ مِنَ اللَّهِ وَفَتْحٌ قَرِيبٌ. Le dey ayant annoncé que des pourparlers s'étaient engagés entre les Turcs et les Espagnols au sujet de l'évacuation d'Oran par ces derniers, un armistice d'un mois est conclu, et c'est en attendant la fin de ces négociations que le bey demeure à Mostaganem.

L'auteur, qui était arrivé à Mascara après le départ du bey et qui l'avait rejoint à Fornâka, le quitte pour se rendre à Oran. Il passa à Sidi Ma'rouf⁽¹⁾ sur lequel il donne la notice suivante :

ذَكَرَ الْحَرِيفِيُّ أَنَّ أَبَايَ مَعْرُوفَ كَانَ نَصْرَانِيًّا فَاسْلَمَ إِلَى مُوَدَّبِهِمْ فَكَانَ الْمُوَدَّبُ بِعَوْلٍ لَهُ قَلِيلٌ نَالِ ثَلَاثَةِ وَمَعْرُوفٌ يَقُولُ بَلْ هُوَ الْوَاحِدُ الصِّدْقُ فَارَالَ الْمُوَدَّبُ بِعَاقِبَتِهِ عَلَى ذَلِكَ فَصَرَبَهُ يَوْمًا صَرَبًا مَسْرُوحًا فَهَرَبَ مِنْهُ وَعَيَّ خَيْرَةً فَكَانَ أَبَاوَاهُ يَحُولَانِ لِنَتْمَا وَجَدْنَاهُ عَلَى آتَى دَنِي شَاءَ نَوَافِعُهُ نَمَّ أَنَّهَ مَصِي إِلَى عَلِيِّ بْنِ مُوسَى الرِّضِيِّ رَضِيَ اللَّهُ عَنْهُ وَاسْلَمَ عَلَى يَدَيْهِ وَرَجَعَ إِلَى مَنْزِلِ أَبِيهِ فَدَقَّ الْبَابَ فَعَبَّلَ مِنْ بِالْبَابِ فَتَقَالُ مَعْرُوفٌ فَعَالًا لَهُ عَلَى آتَى دَنِي أَنْتَ فَعَالٌ عَلَى الدِّينِ الْحَسَنِيِّ فَاسْلَمَ أَبَاوَاهُ وَوَأَفَاةً ۞

El-Horafechi rapporte que le père et la mère de Ma'rouf étaient chrétiens et qu'ils le confièrent à leur instituteur qui lui disait : « Dis que Dieu

⁽¹⁾ Ce nom est encore porté par cette localité où se trouvent quelques grandes fermes.

est le troisième d'une Trinité » — « Non, répondait Maïouf, il est l'Unique, le Maître. » L'instituteur ne cessait de punir l'enfant de sa résistance et finit un jour par le frapper avec violence. L'enfant s'enfuit et on ne sut ce qu'il était devenu. « Ah! s'écriaient les parents, si nous le retrouvons, nous adopterons sa religion quelle qu'elle soit! » Maïouf se rendit auprès de Ali-ben Mousa Er-rida et embrassa l'islamisme entre ses mains. Puis il retourna à la demeure de ses parents. Comme il frappait à la porte on cria : « Qui est là! » « Maïouf », répondit-il. — « Quelle est ta religion? » lui demandèrent ses parents. « La religion musulmane », répondit-il, et les parents se convertirent et adoptèrent sa religion.

Une députation de tolbas était venue présenter ses hommages et sans doute aussi ses doléances au bey pendant le cours de son voyage de Mascara à Mostaganem. A leur retour au camp devant Oran, ces hommes turbulents ont des querelles avec toutes les populations qu'ils rencontrent sur leur parcours. Ils s'imaginent que tout leur est permis et croient avoir le droit de s'emparer de ce qui leur convient à cause de leur double qualité de tolbas et de soldats.

A la faveur de l'armistice, assiégeants et assiégés eurent de fréquentes relations. La seule curiosité attirait les tolbas, tandis que les Espagnols paraissaient surtout tenir à montrer la solidité de leurs remparts et la discipline de leurs troupes. Peut-être espéraient-ils ainsi obtenir de meilleures conditions et conserver Merselkibir en abandonnant seulement la ville d'Oran dont, à vrai dire, ils ne pouvaient tirer aucun profit réel du moment qu'ils restaient confinés dans les murs de la place. Un bon port leur suffisait au point de vue de la répression de la piraterie et comme débouché commercial.

Le bey blâma vivement les tolbas des rapports trop amicaux qu'ils avaient avec l'ennemi. Il leur enjoignit de se tenir sur la réserve et de profiter seulement des facilités qu'ils avaient en ce moment de bien connaître les moyens de défense des Espagnols, afin de se servir de ces renseignements dès que la lutte recom-

mencerait. Peut-être craignait-il que par des moyens peu scrupuleux on cherchât à détourner ces jeunes gens de leur devoir. Du moins c'est ce qui semble résulter du récit d'une visite à Merselkebir faite par trois tolbas. Après leur avoir fait visiter la forteresse, les Espagnols les avaient conduits dans un salon et les y avaient laissés seuls avec leurs femmes. Au lieu de voir dans ce fait une simple marque de confiance, les jeunes musulmans furent persuadés qu'on avait voulu attenter à leur vertu.

Avec leur indocilité habituelle, les tolbas ne tinrent aucun compte des observations que l'on venait de leur faire, et, pour se faire obéir, le bey dut avoir recours à un moyen héroïque et fort peu scrupuleux. Il écrivit aux Oulhâsa (ولهاصة), chez qui régnait une grave épidémie, d'envoyer à Oran vendre des effets ayant appartenu à des victimes du fléau, sachant, par expérience, ajoute l'auteur, que la contamination était plus sûre par ce moyen que par tout autre. Ces effets furent vendus à vil prix à des Musulmans alliés aux Espagnols, et aussitôt quatre morts se produisirent. Dans une lettre qu'il adressa aux tolbas le bey leur fit connaître ce résultat qui était de nature à les retenir dans leur camp.

Par ce procédé, quelque peu barbare, le bey avait voulu surtout atteindre les Musulmans au service de l'Espagne. Quelques-uns d'entre eux au moins avaient abjuré l'islamisme, car Ibn-Zeïfa les appelle *meghâdîs* (مغاطيس) « baptisés », pluriel qu'il forme de *معطس* pour le faire rimer avec *اباليس* « démons ». Ce mot se retrouve sous la forme de *Almogataze* dans les chroniques espagnoles. Dès le début de l'armistice on avait cherché en vain à les décider à abandonner les Espagnols. Le chef des tolbas qui avait été chargé de s'occuper de cette affaire fut d'ailleurs sévèrement blâmé par le bey de n'avoir pas réussi.

Pendant toute la durée de la trêve, les Musulmans avaient poussé très activement leurs préparatifs, afin d'être en mesure

de reprendre le siège avec une nouvelle vigueur le 28 de ce mois, jour fixé pour la reprise des hostilités si le projet de convention n'avait pas abouti. De leur côté les Espagnols n'étaient pas restés inactifs et des renforts leur arrivaient par mer. Ils s'étaient aussi approvisionnés de bois de chauffage dans la montagne dite des Lions que l'auteur appelle *جبل الكهر* ⁽¹⁾.

Les hostilités qui reprennent consistent en légères escarmouches, le bey étant encore à Mostaganem et une partie du matériel de siège ayant été remise au Sig. Quelques Espagnols surpris dans une sortie ont la tête tranchée et le bey promet 50 réaux pour chaque tête qui lui sera apportée. L'auteur parle de l'emploi de *مسكيط* ⁽²⁾, sorte de canons de rempart qui lançaient des projectiles de la grosseur d'une pêche au nombre de vingt à la fois.

MOIS DE RAMADAN.

Le 3 de ce mois le bey quitte Mostaganem pour aller reprendre la direction du siège. Il passe par le Sig où se trouvait une partie de ses canons et de ses mortiers. Il s'arrête ensuite au Tlélat et à Sidi-Chami ⁽³⁾ (*الشمي*), et le 12 il est sous les murs d'Oran. Son premier soin est d'organiser son artillerie; il répartit ses 190 artilleurs en groupes très inégaux, le plus nombreux ayant 53 hommes, le plus faible 6 seulement, et forme ainsi le personnel de 11 batteries. Les bombardiers, au nombre de 74, ne forment que 3 batteries ayant 31, 21 et 22 hommes. Le matériel arrivé cinq jours auparavant était

⁽¹⁾ Le mot *كهر* est une épithète du lion. De là le nom de montagne des Lions sous lequel on désigne ordinairement cette montagne.

⁽²⁾ C'est la transcription de l'espagnol *mosquete*.

⁽³⁾ C'est ainsi qu'on écrit en français le nom de cette commune des environs d'Oran qui devait être Chahmi.

confié aux soins de Qaddour-ben-El-Malti, nom qui selon toute vraisemblance indique le fils d'un renégat maltais.

Le matériel était insuffisant et, comme nulle part dans le pays on n'était à même d'en fabriquer, le bey écrivit à Maulay Yezid, l'empereur du Maroc, le priant de lui faire acheter en Europe les engins qui lui faisaient défaut. Maulay Yezid, occupé à ce moment à faire le siège de Ceuta, répondit qu'il lui était impossible de déférer au désir qui lui était exprimé, mais il engagea l'envoyé du bey à se rendre lui-même à Gibraltar, où moyennant finance, les Anglais, lui dit-il, lui fourniraient tout ce qu'il voudrait.

En attendant l'arrivée de la commande qu'on alla faire à Gibraltar, on essaya de fabriquer des mortiers à bombes, en pierre. On s'adressa pour cela aux Bel l'oua (بطولة) qui sont établis aux environs d'Arzew (زرزو) et qui possèdent des carrières d'où ils extraient des meules de moulin. Puis, pour remédier au manque de boulets, on écrivit à Tlemcen de ramasser tous les boulets de pierre qu'on y trouvait en grand nombre et qui provenaient des sièges que cette ville avait subis autrefois. Ces projectiles, qui avaient servi aux catapultes, gisaient dans les rues, principalement aux abords des portes des maisons.

L'installation des batteries et la confection des fascines prirent un certain temps, car c'est le 28 seulement que les assiégeants purent commencer à répondre au feu de la place. Quelques musulmans trouvèrent qu'on eut tort de choisir ce jour là qui était un mercredi, le mercredi étant un jour néfaste à toute entreprise. On avait acheté dans le Sahara une quantité considérable de laine qui, concurremment avec les fascines, fut employée à protéger les canonnières.

Le fils du bey avait amené les troupes de la région de Tlemcen; il établit son camp à l'ouest de El Hâdj (الهائج), entre

l'Oued Ifri et Djerf-Sa'id-ben-'Omar (حرف سعد بن عمر). Peu après arrivèrent des soldats turcs qui formaient une troupe autrement habile au combat que les tolbas ou même que les gens des tribus dont la valeur n'était vraiment efficace que dans une lutte en rase campagne. On les fit camper à l'endroit dit Koudiet-el-Khiyâr (كدية الخيار). Afin d'éviter des querelles trop fréquentes entre ces divers groupes hétérogènes on avait pris la sage précaution de les isoler les uns des autres, ce qui, au point de vue stratégique, pouvait avoir de graves inconvénients. Les Turcs occupaient 65 tentes.

Dispersées de divers côtés, les troupes musulmanes n'avaient pas toujours à leur portée l'eau nécessaire à leur alimentation. Aussi avait-on fait venir de l'iguig une équipe d'hommes ayant la spécialité des travaux souterrains pour forer des puits dans les camps qui manquaient d'eau. Cette équipe fut également employée pour creuser des mines. Les avantages matériels que l'on avait accordés à ces puisatiers pour les faire venir et les conserver loin de leur pays excita la jalousie des tolbas, et il fallut que le bey intervînt à plusieurs reprises pour réprimer des conflits et empêcher le départ en masse de ces utiles auxiliaires.

Lors de son arrivée à Oran, le bey ne semble pas s'être rendu un compte exact de la situation. Dans une conversation avec l'auteur de cette chronique il avait dit ces mots : « Du moment que les tolbas en petit nombre et mal outillés ont réussi à tenir en échec les Espagnols, il n'est pas douteux qu'une armée nombreuse munie d'engins de siège en vienne facilement à bout. » Il n'avait pas compris que les Espagnols ravitaillés par mer n'avaient aucune raison d'exposer la vie de leurs soldats en se privant de la protection de leurs remparts dans le seul but de mettre en fuite un millier de tolbas tout à fait inoffensifs tant qu'on n'allait pas au-devant d'eux.

Le bey qui, jusque-là, n'avait pas réussi à calmer la turbulence et l'indiscipline des tolbas se décide à les isoler du reste de l'armée. A l'avenir ils formeront un corps spécial composé de compagnies de 50 hommes chacune; ils éliront eux-mêmes le chef de chaque compagnie et camperont à Ain-Tighersîn (عين تيجرسين) où ils auront l'avantage d'avoir de l'eau courante. Puis, dans le but d'atténuer l'effet moral de cette sorte de quarantaine, le bey se rend à leur camp et les passe en revue. La tente beylicale est dressée à l'ouest et en contre-bas de l'endroit dit El-Hâdj, et deux des principales batteries sont établies, l'une sur le plateau de El-Mâida, l'autre à Daïet-Moulay-Isma'il (ضامة مولی اسماعیل)⁽¹⁾.

MOIS DE CHIAOUÂL.

Les deux lacunes que présente le second volume du manuscrit se trouvent dans ce même mois : la première est très courte à coup sûr, mais il n'est pas possible de se rendre facilement compte de l'étendue de la seconde, l'auteur ne suivant pas toujours bien exactement l'ordre chronologique.

Les opérations militaires commencées vers la fin du mois précédent se poursuivent sans donner de résultats saillants. Si les canonniers musulmans sont pleins d'ardeur et de vaillance ils ne sont pas tous préparés d'une façon suffisante à la manœuvre de leurs armes. L'un d'eux, en effet, se fait tuer par sa propre pièce, faute de l'avoir écouvillonnée avant d'y introduire une nouvelle ga'gousse. Les bombardiers, qui n'ont été prêts que le 5 du mois, font preuve d'une grande habileté car en moins de trois jours ils tuent 30 hommes du fort de Mourdjadjjo et en blessent un nombre beaucoup plus considérable.

⁽¹⁾ Localité ainsi nommée depuis l'expédition dirigée contre Oïa par l'empereur du Maroc Moulay Isma'il.

Les Espagnols remportent cependant quelques légers avantages. Ils réussissent à éventer une mine dirigée contre le fort de Mourdjadjo et obligent ensuite les Musulmans à évacuer la position avantageuse qu'ils occupaient sur le plateau de El-Maida. Toutefois ils ne s'emparent pas de la batterie qui est transportée sur un autre point. Une sortie leur permet de surprendre les tolbas et les Figuigiens qui perdent 7 hommes.

Le bey fait exécuter deux tranchées, l'une en contre bas du fort de San Fernando; l'autre à l'endroit dit El-Afouâl; puis il ordonne de creuser deux mines, l'une sous le bordj El-Djedid (le Fort-Neuf), l'autre sous le bordj El-Ahmar⁽¹⁾. Toutes les batteries, au nombre de 11, étaient maintenant en place et lançaient les unes des boulets de métal, les autres des boulets de pierre. Le feu était très vil de part et d'autre, puisque, en un seul jour, on compta 3,000 coups de canon ou de bombarde.

Tout cela, paraît-il, laissait beaucoup plus de bruit que de mal, car les tolbas continuaient pendant ce temps à cultiver les jardins que les Espagnols avaient créés aux abords de la place. À part les canonniers, chacun se livrait à ses occupations habituelles sans faire le plus souvent œuvre de soldat. Aussi, comme on commençait à douter d'arriver jamais à un résultat sérieux, le mécontentement se mit peu à peu parmi ces hommes inoccupés. Un arabe Hamyân ayant déclaré hautement que la ville d'Oran ne serait jamais prise, le bey crut devoir faire un exemple en tranchant la tête de cet homme dont les paroles pouvaient provoquer de nombreuses désertions chez ces gens très superstitieux et à moitié démoralisés.

L'ennemi, renseigné par des espions musulmans appartenant aux tribus qui faisaient cause commune avec lui, aurait pu profiter de ces mauvaises dispositions des troupes assiégeantes et

⁽¹⁾ Le برج الأحمر, d'après Bou Râs fut construit par Ya'qoub-ben-Abd-el Haqq, le sultan mérinide en 7/8 (13 avril 13/7-1^{er} avril 13/8)

favorisant par quelque argent les premières tentatives de désertion. Aussi le bey jugea-t-il prudent de simuler l'arrivée de nouvelles troupes de renfort. Il ordonna, dans ce but, aux gens d'Eghris de quitter leur campement pendant la nuit et de se porter provisoirement sur un autre point en y allumant de nombreux feux de bivouac.

A deux reprises différentes les bombes des Musulmans mirent le feu aux baraques en planches que les Espagnols avaient fait établir pour loger tous ceux dont les habitations avaient été détruites par le tremblement de terre. Ces baraques étaient placées dans l'espace compris entre le bordj El-Djedid et le bordj El-'Ain et arrivaient jusqu'à la porte dite de El-Hannâchîn (الحناشين). Le feu fut si violent que les étincelles parvinrent jusqu'à l'endroit dit Kheneg-el Melâhen (خندق المطاحن)⁽¹⁾, probablement l'endroit appelé par nous Karguentah.

MOIS DE DZOU-L QA ADA.

Les munitions étaient presque épuisées au camp des Musulmans, quand on vit arriver de Gibraltar deux navires qui portaient le matériel de guerre acheté par l'envoyé du bey. Cela du reste ne modifia pas sensiblement la face des choses, car on ne réussit pas à pratiquer une brèche suffisante pour permettre un assaut, et les Espagnols, bien au courant des négociations entamées avec les Turcs d'Alger, avaient tout avantage à éviter un corps à corps qui ne pouvait que leur être funeste en leur faisant perdre du monde, et qui, en cas de défaite, les exposait à trouver de plus dures conditions pour la reddition de la place, à peu près certaine à ce moment.

Un éboulement qui fit périr 29 Figuigiens, quelques Es-

⁽¹⁾ D'ordinaire on donne Karguentah comme l'altération de خندق المطاح Kheneq-en neîâh; cependant il semble bien ici qu'il s'agit de Karguentah.

pagnols tués par les bombes que les Musulmans lançaient contre leurs forts, et enfin une petite brèche pratiquée dans le bordj El-Djedid sont les seuls événements mentionnés par le chroniqueur. Ils avaient d'autant moins d'importance que la conclusion d'une convention était tout à fait imminente.

Le 11 de ce mois mourut le dey d'Alger, Mahammed-ben Otsmân⁽¹⁾. Il fut aussitôt remplacé par Hassan-el-Khaznâdjî. Le beau-frère du nouveau dey, qui se nommait également Hassan et qui était Oukîl-el-hardj, avait été désigné par le dey défunt pour lui succéder, mais, dit Ibn-Zerfa, il refusa cette haute situation, la céda à son beau-frère et partit ensuite pour le pèlerinage de la Mecque de façon à bien montrer qu'il n'avait aucun désir de revenir sur sa résolution.

Le siège traînant en longueur et le changement de dey pouvant faire surgir quelques complications, le bey s'adresse au ciel pour obtenir le résultat que ses armes ne lui avaient pas permis d'atteindre jusque-là. En conséquence, il décide de convoquer tous les ulémas présents sous les murs d'Oran et leur enjoint de faire une lecture du *Ṣaḥīḥ* d'El-Bokhârî avec paraphrases et commentaires. Tous les grammairiens sont invités à surveiller très attentivement cette lecture, afin de ne laisser échapper aucune faute de prononciation qui en pourrait altérer le sens. Une lecture inexacte et, par suite, une fausse interprétation du texte auraient nui sans doute au succès de cet appel fait à l'intervention divine.

On était occupé à se livrer à ce pieux exercice lorsqu'une députation venue d'Alger apporta au bey un caftan d'honneur et lui annonça que le nouveau dey le maintenait dans ses anciennes fonctions. Tous les grands personnages furent rassemblés pour

⁽¹⁾ L'orthographe Mahammed est celle donnée par le chroniqueur oranais; elle semble plus exacte que celle de Mohammed, que l'on rencontre d'ordinaire chez les Européens.

entendre la lecture de la décision du dey. On tira de nombreuses salves d'artillerie et tout le camp fut en fête. Cette allégresse fut encore accrue par l'annonce qu'une poudrière venait de sauter dans le bordj El-Djedîd par suite de l'éclatement d'une bombe lancée par les assiégeants. Tout le monde fut persuadé que cet événement était dû à la lecture du *Sahîh* d'El-Bokhâri.

Du vivant du dey Mahammed, les Espagnols avaient demandé la cessation des hostilités, offrant de rendre Oran dans l'état où cette ville se trouvait quand ils s'en étaient rendus maîtres. Ils se réservaient seulement le droit de détruire tous les ouvrages défensifs qu'ils avaient élevés eux mêmes depuis cette époque et insistaient pour conserver la possession de Merselkebir. Le bey, à qui l'on avait fait part de ces conditions, avait refusé de cesser les hostilités tant que Oran et Merselkebir ne lui seraient pas livrés sans aucune réserve, ni restriction.

Aussitôt élu, le nouveau dey, Hassan, songea à hâter la solution des pourparlers déjà engagés. Il adressa au bey une lettre qu'il écrivait à ce sujet au roi d'Espagne. Si, disait-il au bey, vous êtes maître d'Oran au moment où vous parviendra cette lettre destinée au roi d'Espagne, vous n'aurez à en tenir aucun compte; dans le cas contraire, faites la remettre au commandant de la place d'Oran et demandez une trêve de quinze jours afin de laisser le temps à cette lettre de parvenir à sa destination et de connaître la réponse qui lui sera faite.

Bien qu'il ne fût pas maître d'Oran, le bey, avant de remettre la lettre du dey au roi d'Espagne, attendit le résultat d'une mine sur laquelle il comptait pour entamer les remparts de la place et tenter ensuite un assaut. La mine ayant été éventée, il fit porter la lettre et aussitôt commença la trêve de quinze jours que le dey avait demandée. Cette trêve débuta juste le 28 du mois, au moment même où s'achevait la lecture

du *Sahîh* d'El-Bokhari. On tira bon augure de cette coïncidence et chacun fut persuadé que la lecture pieuse aurait pour conséquence inévitable la reddition d'Oran et de Meiselkebir. A vrai dire celle d'Oran ne faisait déjà plus question.

Les Espagnols avaient demandé que, pendant la trêve, l'armée assiégeante s'éloignât quelque peu des abords immédiats de la place. A la suite de ce mouvement de concentration des troupes sur un seul point, les tolbas et les Turcs, de nouveau mis en contact, se prirent de querelle et faillirent en venir aux mains. Dans l'impuissance où il était de maintenir l'ordre entre ces deux groupes turbulents et batailleurs, et le siège étant virtuellement terminé, le bey licencia les tolbas et leur enjoignit de rentrer dans leurs pénates. Toutefois, il leur laissa leurs armes pour effectuer leur retour, et c'est à Mascara seulement qu'ils furent désarmés.

Après le départ des tolbas, les Turcs furent congédiés à leur tour. Le bey avait promis une gratification de 10 sultanis d'or à chaque soldat turc le jour où l'on s'emparerait d'Oran. Quoique la ville ne fût pas prise, les Turcs arguant de la reddition prochaine, réclamèrent la gratification promise en son entier. Il fallut de longs pourparlers pour arriver à les décider à se contenter de la moitié de la somme, et le bey, qui n'avait cédé à cette transaction que contraint et forcé, se plaignit au dey d'Alger. Celui-ci tint compte de la plainte et, dès leur arrivée à Alger, tous les soldats turcs furent punis plus ou moins sévèrement suivant le rôle qu'ils avaient joué dans cette injuste revendication.

MOIS DE DZOU-'L-HIDDJA.

Dès les premiers jours de ce mois, le bey disloque le gros de l'armée qui l'avait aidé dans son entreprise contre Oran. Les contingents fournis par les tribus sont autorisés à regagner leurs

foyers dès qu'ils auront assuré le transport au Sig de tout le matériel du siège. En dépit de toutes les probabilités, il pouvait arriver que l'on eût besoin d'avoir de nouveau recours à ces engins et il était prudent de les laisser dans une localité en communication facile avec Oran. Ni Mostaganem, ni Mascara ne pouvaient, sous ce rapport, offrir les mêmes avantages que le Sig.

Le 9 du mois, le bey lui-même s'éloigne d'Oran. Il fait une halte à l'endroit dit Mandzour (منظور) et arrive le même jour au Sig où a lieu la fête des sacrifices. De grandes réjouissances ont lieu à cette occasion : fantasias, festins et jeux de toutes sortes, entre autres celui dit *megdicha* (معارسة), lutte dans laquelle les deux adversaires, les mains appuyées sur le sol, cherchent à s'attendre avec leurs pieds.

Après cette halte, le bey regagne Mascara. Là, il reçoit une lettre d'Alger lui annonçant que les *Somâta* (سومات) occupent les gorges de l'Oued-Djer ⁽¹⁾ (وادی واجر) et empêchent toute communication entre la plaine de la Mitidja et celle du Chélif. A la tête de ses troupes, le bey devait châtier rudement ces pillards rebelles et rétablir la sécurité dans cette région par où passe la voie la plus praticable entre Alger et toute la partie occidentale de l'Algérie.

Ce fut également dans le courant de ce mois que le bey eut connaissance des propositions faites par les Espagnols au sujet d'Oran; ils offraient, ou de garder la place en remboursant toutes les dépenses occasionnées par le siège, ou de livrer Oran tel qu'il était le jour où ils s'en étaient emparés la dernière fois. Le bey choisit cette dernière alternative bien que l'expédition lui eût coûté 260,044 sultanis d'or. Voici, à titre de curiosité,

(1) Si l'orthographe indiquée ici était exacte on aurait, dans la transcription française, pris la première partie du nom pour le mot *oued*.

le détail de ces dépenses : 14,031 charges d'orge; 1,264 charges de blé; 2,111 pots de beurre, 552 jarres d'huile; 16,359 moutons; 700 quintaux de poudre. Tout heureux du résultat de cette affaire, le bey fait mettre en liberté tous les prisonniers. Puis il se met en route vers Alger et dégage la route barrée par les Somâta en leur infligeant de grandes pertes. Il réussit également à s'emparer d'une troupe de brigands installés dans une forêt à peu de distance d'Alger.

MOIS DE MOHARREM 1206.

Après qu'il eut assuré par ces actes de vigueur la sécurité des relations entre Alger et Oran, le bey reçut du dey la lettre suivante qui lui parvint le 16 de ce mois :

ان البصارى سبب الله شملهم وبتد فو لهم وفعلهم قد اجسادوك لما طلبت ووافعوك على ما رغبت وهام سلاوا لك في مدينتي وهران والمرسى على ان تنفس عنهم في وهران اربعة اشهر وستة اشهر في المرسى لاجل حمل انقاليهم واهلهم واموالهم الى استكدوها بعد دخول وهران تحت ايديهم واما الاب للحرب التي وحدوها بوهران حين سلبوها من ابدى الترك في غابر الزمان فلا ساخذون منها شيئا ولا يرتفعون منها ظلا ولا فسادا وقد اجبناهم لذلك ووافقناهم على ما هبلك كما اجبناهم لنسرح خمسة اسارى مما ناددنا من همالك البصارى ونرى بعض اساربهم عندك فلا بد ان نسرحهم في جاهدنا وعماد بحواطرتنا ونراهم طلبوا منا ان نحضهم بالتجارة في مرساهم المذكورة بحيث لا يدخلها تاجر غيرهم الا باذنهم وان نتركهم بنفقون من ارضا سبعة آلاف صاع من الحب كل سنة بسعرا فاحديهم لذلك على ان يودوا لنا كل سنة اثنى عشر الف ريال كعبرة جربة صحيحة ولذلك وافقناهم في مطالبتهم المذكورة ونراهم ابضت بطلبون منك ان تنفس عنهم في الحصار و توخر جبهوشك المرابطين عنهم في الليل والنهار فلا بد

ان نرفى بهم في ذلك وتساعدهم على ما هالك حتى ينقصى اجلهم وينقطع
املهم والسلام عليك

«Les Chrétiens — Diu disperse leur communauté et frappe d'impuissance leurs paroles et leurs actions — répondent qu'ils acceptent ce que vous avez demandé et qu'ils sont d'accord avec vous sur les désirs que vous avez exprimés. Ils vous livrent donc les deux villes d'Oran et de Merselkebir à la condition toutefois que vous leur accordiez un répit de quatre mois pour Oran et de six mois pour Merselkebir afin qu'ils aient le temps d'emmener leurs familles, d'emporter leurs bagages et tous les biens qu'ils ont acquis depuis que Oran est tombé en leur pouvoir.

«Quant aux engins de guerre qu'ils ont trouvés à Oran, à l'époque déjà lointaine où ils l'ont arraché des mains des Turcs, ils n'en garderont absolument rien et n'en tireront aucun profit. Nous avons accepté ces conditions et approuvé tout cela, de même que nous avons accepté de mettre en liberté cinq les prisonniers chrétiens que nous avons entre les mains. Vous avez également des prisonniers par devers vous; vous deviez les mettre en liberté par égard pour nous et pour nous être agréable.

Les Espagnols nous ont demandé que le commerce de Merselkebir leur fût réservé et qu'aucun négociant, qui n'y serait pas autorisé par eux, fût admis à y prendre part. Ils nous ont encore demandé de leur laisser exporter tous les ans 7,000 mesures de grains au cours du jour chez nous. Nous leur avons concédé ces avantages à la condition qu'ils payeraient chaque année une somme de douze mille grands réaux (douro) à titre de contribution ⁽¹⁾ de paix, et c'est pour cela que nous avons accédé aux demandes ci-dessus formulées.

«Les Espagnols vous demandent encore de faire cesser le blocus d'Oran et d'éloigner d'eux les troupes qui, nuit et jour, gardent les abords de la place. Il faut que vous leur accordiez ces facilités et que vous leur donniez toute latitude à cet égard jusqu'au moment où expirera le délai fixé, et alors ils n'auront plus rien à espérer. Salut »

Le bey se rend à Alger où il reçoit le meilleur accueil de la

⁽¹⁾ Ou littéralement «capitation». On voulait sans doute laisser entendre par là que les Espagnols qui viendraient négocier à Merselkebir seraient traités comme tributaires, même s'ils n'y résidaient pas. L'étanger en pays musulman ne devient, comme on sait, tributaire que lorsqu'il y demeure plus d'une année.

population et du dey, en reconnaissance des services qu'il a rendus à l'islamisme en guerroyant contre les Infidèles et en contribuant à leur expulsion définitive de la régence d'Alger. On lui savait aussi grand gré du zèle qu'il avait apporté dans la répression du brigandage des Somâta. Aussi le dey lui accorda-t-il les plus grandes faveurs; il déclara le fils du bey héritier des fonctions de son père et conféra à ce dernier les insignes dits *cornes d'or* (سرھوج)⁽¹⁾. On désignait sous ce nom des plumes d'or qui s'attachaient au turban et constituaient une des plus hautes récompenses honorifiques que l'on pût accorder. En l'an 941 de l'hégire (10 juin 1537-30 mai 1538), Kheir-ed-Dîn avait reçu ces mêmes insignes de la main du sultan Soliman I^{er}.

La visite du bey à Alger et les événements qui vont suivre sont postérieurs au mois de moharrem, mais l'auteur a cessé à partir de ce moment de suivre la division qu'il avait adoptée jusque-là, se contentant d'indiquer les dates des faits les plus importants.

Les Espagnols avaient à leur solde un certain nombre d'indigènes algériens qu'ils appelaient *moros de paz* et qui, pour la plupart, appartenaient à la grande tribu des Beni-Ameur (عامر). Maintenant que la reddition d'Oran était imminente, le bey consulta les ulémas sur les mesures qu'il convenait de prendre à leur égard. Les uns voulaient qu'on les laissât partir avec les Espagnols; les autres, au contraire, estimaient qu'il valait mieux les retenir sur le sol algérien. Le bey réussit à faire prévaloir la seconde de ces deux opinions en faisant remarquer que les femmes et les enfants de ces renégats politiques deviendraient sûrement chrétiens si on les laissait partir pour

(1) Il faut lire سرھوج, mot turc qui signifie *plumet, aigrette*. À l'origine c'étaient deux plumes de héron dont le sultan Soliman avait le premier orné sa califfr.

l'Espagne, tandis qu'ils rentreraient tous dans le giron de la loi musulmane en reprenant place parmi leurs contribuables.

Les délais fixés pour l'évacuation étant sur le point d'arriver à terme, le bey se met en route pour prendre possession de la ville d'Oran. Le 17 du mois de domada II (12 février 1792), il quitta Mascara à la tête de ses soldats et accompagné d'un nombreux cortège d'ulémas. On emporta de nombreux exemplaires du Coran et du Sahîh d'El Bokhâri, ainsi qu'un magnifique étendard qu'on devait déposer dans le mausolée de Sidi El Haouâri. On reconnaissait ainsi que c'était à la bienveillante intervention du saint plutôt qu'à la force des armes qu'on devait le départ des Infidèles.

L'entrée solennelle à Oran eut lieu le 4⁽¹⁾ du mois de redjeb (27 février 1792). Les artilleurs du bey occupèrent tous les forts et tirèrent de nombreuses salves au moment où leur seigneur et maître pénétra lui-même dans la ville au milieu des acclamations enthousiastes de la foule des musulmans accourus pour assister à ce mémorable événement. Chacun, pour cette circonstance, avait revêtu ses plus beaux habits et les fêtes et réjouissances publiques durèrent pendant trois jours consécutifs. Des courriers expédiés dans toutes les directions allèrent annoncer la bonne nouvelle dans tout le monde musulman qui fit parvenir au bey ses félicitations.

En terminant, Ibn-Zerfa reproduit une des *qacida* qu'il a composées en l'honneur de la prise d'Oran, et il ajoute que c'est à la demande du bey lui-même qu'il a rédigé sa chronique qui fut terminée et mise au net le 5 avril 1793.

A vrai dire, l'auteur de cette chronique a porté toute son attention sur la milice sacrée des tolbas. Tout fait auquel ils

(¹) Bou Râs dit le 5 et d'autres disent le 6. Il y a tout lieu de croire à l'exactitude de la date indiquée par Ibn-Zerfa.

n'étaient pas mêlés lui a paru d'ordre secondaire, quand encore il ne le laisse pas complètement de côté. Cela est fâcheux au point de vue de la connaissance des opérations militaires auxquelles les tolbas n'ont pris qu'une part assez médiocre. En revanche il donne une idée très exacte de l'état d'âme de ces guerriers improvisés et, s'il rend hommage à leur dévouement pour la cause de la foi, il en fait somme toute un portrait peu flatteur⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Ce travail était déjà mis en pages quand j'ai eu connaissance d'un article du *Journal asiatique* publié par M. René Leclerc sur l'argot et l'usage chez les habitants de la Qalaa des Beni-Râchéd dans le département d'Oran. Afin de ne pas avoir à remanier tout mon travail au point de vue typographique, j'insère ici la note suivante qui aurait dû figurer au bas de la page 63.

M. René Leclerc cite, sans en indiquer l'origine, l'expression de «Sidi Bou Medien» pour désigner le sel dans l'argot de la Qalaa des Beni Râchéd. La légende rapportée ici (p. 63) explique très bien l'origine de cette appellation. Il est même permis de se demander si cette légende ne correspondrait pas à quelque phénomène géologique contemporain de Sidi-Bou Medien (XII^e siècle). En effet, s'il n'en était pas ainsi, on aurait peine à s'expliquer que les habitants des rives des deux schkhas d'Oran ne se soient pas aperçus de la présence du sel ou n'aient pas songé à en tirer parti. Il conviendrait d'ajouter encore que la constitution du sol aux environs d'Oran, dans les parages des schkhas, n'est point celle qu'on rencontre ordinairement dans le Tell algérien et qu'elle rappelle plutôt celle des Hauts Plateaux.

DOCUMENTS PERSANS SUR L'AFRIQUE

PUBLIÉS ET TRADUITS

PAR

CL. HUART

DOCUMENTS PERSANS SUR L'AFRIQUE

Les pages qui suivent renferment des extraits de divers ouvrages manuscrits contenant une partie de ce que les Persans ont pu connaître de l'Afrique par les sources arabes. On y rencontrera un grand nombre de renseignements sans valeur et de légendes populaires; mais on remarquera que souvent ces renseignements proviennent d'ouvrages arabes que nous n'avons plus, et quant aux légendes, il n'est pas sans intérêt, au point de vue du folklore, de constater qu'elles ont compris la Perse dans l'aire de leur propagation.

Le premier de ces extraits est tiré du *Nouzhèt oul Qoloub* de Hamd-oullah Mostaufi, écrit en 740 de l'hégire (1339) et sur lequel on peut consulter : Reinaud, *Géographie d'Abou'l-Féda*, introd., p. clv; Rien, *Catalogue of the Persian mss. in the British Museum*, t. I, p. 418; M. Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, p. xix; Ch. Schefer, *Sassan Namèh*, Suppl., p. vi. Dans les notes, la lettre A désigne les variantes d'un manuscrit qui fait partie de ma collection, in 8°, 272 folios; d'après l'indication placée à la fin, la copie en aurait été exécutée en 1237 Hég. (1822); mais comme les feuillets 1 à 23 et 271-272 ont été refaits, et que le reste du manuscrit paraît ancien, il est probable que cette dernière date est celle de la réfection des feuillets manquants. La lettre B indique l'édition lithographiée à Bombay en 1311 Hég. par les soins d'Âqâ Mi'zâ Mohammed de Chirâz, *Mélék oul-Kouttab*. Les manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale, que j'ai consultés, sont désignés de la façon suivante : C est le manuscrit de l'ancien fonds persan n° 139, daté de 853 Hég. (1449), fol. 380 r°.

382 v°; D marque celui du supplément persan n° 360 (copié en 1072 Hég. [1661]), fol. 317 r°, et E celui du même Supplément n° 361 (ms. dont les parties anciennes paraissent remonter au ix^e siècle), fol. 267 v°.

Le second extrait est un passage du *Djawdmī oul-Hikāydt* de Djémāl-ouddīn Moḥammied 'Aufī, cité dans l'extrait précédent. Sur cet auteur, il faut voir : Nathaniel Bland, *On the earliest Persian biography of poets*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, t. IX, p. 112 et suiv.; M. Edward G. Browne, dans la préface de son édition de la seconde partie du *Lubābu'l-Albāb* (Londres, 1903), p. 11 et suiv. Le texte en a été copié sur le manuscrit de la Bibliothèque nationale, Supplément persan, n° 95, fol. 276 r°, dont la date remonte à 717 Hég. (1317).

Enfin viennent des extraits du *Haft-Iqlm*, d'Ahmed Rāzī, géographie littéraire rédigée au xvi^e siècle de notre ère, sur laquelle on peut consulter : Étienne Quatremère (*Notices et Extraits*, t. XIV, p. 174); M. Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, p. xx; Rieu, *Catalogue*, t. I, p. 335; Blochmann, *Ami-akbārī*, t. I, p. 508. On s'est servi, pour constituer le texte, des deux manuscrits de la Bibliothèque nationale, Supplément persan, nos 356 (copié en 1094-1683) et 357 (copié en 1068-1658), le premier est désigné dans les notes par la lettre A et le second par la lettre B.

EXTRAITS DU «NOUZHÉT-OUŁ-QOLOÛB».

مغرب از اولم اول و ما قبل اوست و مملکتی فراوان بی اندازه بلاد بزرگش
مدینه الفیل است که آنرا مطایفه خوانند شهری بزرگست و درو کسایس^(۱)
بسیار و عجایب بسیار و غایه و فراط^(۲) و مصر الفلوس^(۳) و دیگر بلاد بزرگ در صور

. لعلوش D, للصوص D, لفلوس G^(۳) — در طاه G^(۲) — کلابس E, کلباس G^(۱)

الافالیم آمده که در مغرب بدر دیک حط اسسوا رسعاله الريح^(۱) مغارة ابست
 قرب پانصد فرسنگ در پانصد فرسنگ و درو رکدرت رنگ روان و کرما و خشکی
 زبند و درنی نه و بعضی روایت آنرا معذرة العالج^(۲) گفته اند و از رسول سئل
مروست من قال حدن آوی الی فراشه استغفر الله الیدی لا اله الا هو الحی
الغیوم و انوب لیه غفر الله ذنبه و ان کان میل رید الکرو و رمل العالج و در جامع
 للحکایات آمده که در بجانب آعمارة رنگ روانست^(۳) که یک راه بدش ندارد
 و آن راه در شعبه حر روز شنبه^(۴) گذر میدهد و در میان آن رنگ شهرست
 و درو^(۵) همه ربانند و اگر مردی آنجا رود ز امضای آب و هوا از سردی سستند
 و باندک زمانی معمر و ناسل انسان از جسمه است که چون رنای درو نشینند
 حامله شوند و حیرت آرند و اگر احبانا پسری آید هم بطایلی معمر و چون آن
 زنان از حیض پاک شوند اگر در آن چشمه نشینند دوم روز بار حصبشاش
 معاودت^(۶) کند و چندان حوس برود که بهم هلاکشاش باشد بغدرب حدای
 نعالی آن زنان طالب شهوت نمسند با مربیة که اگر رنی از انشان بدس
 و لایب رسد چون مردی نا او دخول کند عظم برحد اما چون مدتها^(۷)
 آنجا باشد و نا اسن آب و هوا حوی کند او را ندر آرزوی مرد پیدا شود و انشان
 دین اسلام دارند و در کار طاعت و عبادت درجه عالی دارند و هر کاری که جهت
 نظام امور دنیوی مرد ترا باشد کرد چون فلاح و صناعت و عسرا آن آنجا همه
 رنای کنند و هر چند نشان که حاصل شود همه را با هم شرکت بود و بزرگی
 و کوچکی و نزاع جهت سود و زیان در میانشان نیست و زیادت چوین و نفع
 طلبی و رینت خواهی و زله بندی^(۸) بمعنفد انشان حرمست و الحی حوش
 مذهبی و رویی^(۹) دارند و چنین زنانرا در بسیار مردان ترجیح و تفصیل است
 اوحش الله من حالهن و بد بگر کران آن معارة هم در رنگ روان شهری

۱) لعاج . E . لعاج . D . لعاج B . — . سفاله لریح . D . سفاله لریح A .
 که درو . E . درن . D . درو B . — . دو سینه E . — . درون است . D . A .
 رویی A . — . پسندی A . — . مدنی C . — . مد و موب E .

دیگریست و در آنجا بعضی از يك سبط بنی اسرائیل ساکن اند و ایشان بعد از
 عرس شدن فرعون و مبطیان از حدی تعالی در خواسته اند که با رب ما را بار
 دیگر در میان مردم من و بدیشان مشغول مگردان و حکای فرست^(۱) که بی تشویش
 و وسوسه شیطان^(۲) ترا پرسشش توانم کرد لطف بزدانی ایشانرا از وسوس
 شیطانی رهاییده و بدان رمن رسانیده و آن ربگ را سد ایشان گردانید
 چنانکه در هر سال یکروز بمن راه بدی ولایت ندهد و آن من را بهر آنکه
 با مردم گاه گاه از حال ایشان واقف گردند و در طاعت حق سخاوت و تعالی با
 ایشان موافقت نمایند^(۳) و در قرآن در حق ایشان آمده است و من موم موسی
 اُمِّ نَهْدُون نالحو و نه بعدلوی و در کتب معراج آمده که رسول صل^(۴) بدان
 شهر رسیده و آنعموم را دیده است و ایشانرا باسلام در آورده و در میان ایشان
 سولها و جوانها رفته اول پرسید که جابهایی^(۵) شما^(۶) را چه نیک اندازد و نیک
 طریق می بینم و بر نگذیرد هر چه سرف و نفوق ندارد^(۷) و سب چیست گفتند
 سب آنکه چه از يك نژادیم و حرار بهر پرسشش حق از والدین نرا داریم و در
 پرسشش هیچ فضیلت نرهم نداریم و درین مهمل^(۸) حایها برگذاریم و راه گداری^(۹)
 و سفری را دل بر مرحله نهادن و آنرا ترمس دادن از چهل بود گفت برادر چه
 حایها گورها می بینم^(۱۰) چرا چنین کرده اند گفتند جهت آنکه از مرگ
 فراموش نکنیم و در عمل کوشیم که از آن در گور حله^(۱۱) راحت^(۱۲) پوشیم گفت طاعت
 پی خورش و پوشش حلال نبود و در معرض قبول نبغند خورش و پوشش نما از
 نکاست که بی شبهه بود گفتند ما چه در بختیانه اسم که مؤنت^(۱۳) چه بر
 خداوند^(۱۴) خانه بود و خانه خدای ما^(۱۵) خدای تعالی است و زرن ما سروسب
 با حکم غله و پند و دیگر حیرها در حکرا ررع کسم آتش حق تعالی از هوا

در سب : G ajoute (۱) — مناسب جویند G (۲) — سبطان A (۳) — فریب A (۴) —
 B, G et D (۵) — نال G (۶) — حایهای B, D (۷) — در شب معراج D, سرفی
 — [و] نیک بالا و نیک رسم و [بك] G شکل بی تکلف می بینم و هیچ مرده و سرف نرهم ندرد
 B, G et D (۸) — می بینم A (۹) — رهگذر D, کد ری B et G (۱۰) — مرغان A (۱۱)
 و خانه ما خانه A (۱۲) — حد و بدان G et D حد و ندن B (۱۳) — رجب

فرسند^(۱) ما آنرا بدرودم^(۲) و بیکیا نهیم و بعدر حاجت اروه هرکس در
 میگیریم^(۳) و خدای تعالی برکت می دهد و نا سال دیگر ما را کفایت می باشد
 گفت گوشت خوردنی از چه سارید گفت گوشت ساریدان بر محرا داریم و همچون
 غله و عبره در میان داریم که به را هست اما کرموم ما حدوائی کم^(۴) خوردند
 گفت نزارو و پیمان در میان شما باشد نا هرکس داند چه قدر می برد گفتند
 نه خون هیچکس زیادت از احتیاج نمی بریم نه پیمانش چه حاجت بود گفت
 در بیجا پیشه و زان باشند نا نه گفتند به پیشه و زان باشند اما مساعسان
 فروختنی نبود بجهت همدگر بعدر در بابست سارند گفت نه ما را فاضلی
 کمست گفتند فاضلی و حاکم حای نابد که میانشان نزاعی بود و چون ما به
 عیال اللهم و ما احتیاج ما بعدر حاجت او میدهد ما را باهم چه ذراع باشد
 اما در آن انصاف باند داد و نغاضی و حاکم احتیاج نسویم گفت خون فاضلی
 و حاکم نیست اگر از یکی جرعه صادر شود چگونه حکمش کنند گفتند
 نا عیب که شرف دین اسلام نیافه بودیم لطف بزدان طریق و ساوس شیطانی
 بر ما مسدود گرد نمده بود و بی وسوسه سبطانی عصیان از آدمی صادر نشود
 اکنون که بشرف دین اسلام مسمسعد گشتم امیدواریم که در طاعت درجه
 ما عالی تر گردد از زمان سابق و هیچ معصیتی لاحق نگردد گفت اینجا طیب
 باشد گفتند نه ریح و راحت فرمان خدای تعالی است اگر ریح مرک است
 بدشک طیب آنرا دفع نداند کرد و اگر مرض الموت نبود خود بطیب حاجت
 نمید^(۵) طیب^(۶) خود آنرا دفع کند گفت درس زمان آوار گریه از جای
 بگوئیم مبرسد و آوار خنده از جای سبب^(۷) چیست گفتند خنده بر آن
 بود که شخصی نا امان^(۸) رحلت کرد و گریه بر آنکه فرزندش منول شد ممدانیم

ویر د ریم . G ajoute ; نورریم ویر د ریم B^(۲) — یعنی باران A ajoute la gloie^(۱)
 B el C^(۳) — هر يك زویر مبد ریم G^(۴) — ویر داریم D a ainsi , و بیکیاگاه پنهم
 A ajoute : سببش B el C^(۷) — لشکر طیبست A^(۵) — نسبت A^(۶) — کمتر
 ر دنیا .

که با اجماع خواهد بود با نه حضرت رسول صلّ چون ایشانرا در شه امور
چنین نیکوکار و پاک اعتقاد^(۱) یافت در حسان به نیکویی دعا کرد و روان شد
اللهم اغفرنا^(۲) بحرمة حسن أعمالهم وانشعنا بطاعتك بأعمالهم برزوتك
وملائكتك وأنبياك برحمتك يا أرحم الراحمين

هرمان^(۳) بحدود مصر است و از اقلیم سم و از عجایب عیاراب جهان و در ناریج مغرب
گردد که بعضی گفته اند که ادریس پیغمبر علی ساحنه و بر سرور در احجار
آن هنرها نمود و آراست^(۴) و اکثر صنعها^(۵) مدعوس گردانیده با چون جهان را
از واقعه مثل طوفان و غیر آن حرای رسد و نسل منقطع شود و صنایع پوشیده
ماند^(۶) چون باز موی پیدا شوند آن اسکال * و مدعوس ایشانرا^(۷) دسندور آن
صنعهها^(۸) گردد و بهری گفته اند که از عیاراب فراعنه سب و خوانگاه ایشان
از حندان اسحکام غرض^(۹) آنکه امیداد زمان آن عیاراب را ناچیز نگرداند
و شخص آن موی ظاهر نشود و پوشیده ماند^(۱۰) و جمعی گفته اند بسبب مدمت
نابش معلوم میشود زیرا که کتابی که در آنجا مدعوس است بخط است که
درین عهد کسی نمیتواند خواند^(۱۱) و بدین سبب جمعیت آن نسخها^(۱۲) معلوم
نمیکردد و در ناریج بنای^(۱۳) آن در امواة مشهور است که بُنی هدا[ن] الهرمان^(۱۴)
و نسر الطائر فی السرطان بدین دلیل چون اکنون نسر طائر در آخر حدی سب
و هر بری را کم^(۱۵) از دو هزار سال نمیتواند برید^(۱۶) اگر هیچ دور تمام نکرده باشد
از ناریج عیارنش تا اکنون رباده از دوازده هزار سال بود والعلم عند الله تعالی
هفت گند است بزرگترین^(۱۷) آنر هرم مدوم^(۱۸) خوانند در مسالك الممالک
و در ناریج مغرب و غیر آن گویند چهار صد ذراع در چهار صد ذراع طول و عرض

ن B — (۱) سالمان A — (۲) اغفر G ، غطری A — (۳) هه در اعتقاد پاک A^(۱)
بر حار آن هرمان سکال عمده ر د ب D ؛ آن هرمانها سکال نمود ر ب G ، هرمان نمود ر سب
و مدعوس بهشن^(۲) — نمند A^(۳) . صله A^(۴) . کثر صنعها مدعوس گردند
— کس نمند G^(۵) — که D ajoute D مانند B el D^(۶) — . عرض A el G^(۷) —
A^(۸) — (۹) هدا لهرمان B ، C el D^(۱۰) . بناء G ، ثنای A^(۱۱) — . سخنها G^(۱۲)
مدوم G el D^(۱۳) — . بهترین A^(۱۴) — . برید A^(۱۵) — . مکرر

دارد و معدار سی گزی ساهولی رفته^(۱) بعد از آن بشکل گنبدی نیز در آورده چنانکه هر ضلع آن مدئی عماد و علو آن چهار صد گرسب و معدار بدست گرسب در بدست گرد در مباحث گنبد بدست ریس مربع بالایش^(۲) من گرد نموده پس مدور^(۳) گنبدی در آورده و چنان بالندام^(۴) سنگها برهم نشانده که گوی* یکپاره سنگسب^(۵) و درر و وصل ندارد و در شیب^(۶) آن سردابه که عقی عظام دارد و برسمان در آن تون روت و درو بدور موی است بعضی اعضا و عظام هنرور برقرارست و آن از حاصلت حاک مصرسب و نای دیوار آن هرم بهام آگنده است و غیر از آن گنبدی در آن هرم هیچ محوطی در آن^(۷) دیدر میده و از سنگ نراسیده ساحه اند هر سنگ مکانش بدست و پیچ گرد در عرض سه گز و از سنگ سرح منعط بسود ساحه اند و هم برین شکل مربعی که ذکر رفت مکانش صد گز در صد گز باشد و مسطورسب که هرم بزرگترین^(۸) بدست صد سال و کوچکترین دهفید^(۹) سال تمام شده است و دیگرهاش برین فناس

(۱) B et C. — شصت گز بلندی و در عرض سی گز B, سصت و سه کرساه ولی رفته A (۲) — یکپاره سب C, یکپارچه سب B (۳) — دهندم G (۴) — مهور A (۵) — بالاس. — هشاد B (۶) — بزرگرس A (۷) — درر B (۸) — درآرد دو G, درر B (۹) — ریر G

TRADUCTION.

Le Maghreb relève du premier climat et même de ce qui le précède; c'est une contrée peuplée et incommensurable. Sa plus grande ville est la cité de l'Éléphant, que l'on appelle aussi Catane^(۱); c'est une ville considérable qui renferme de

(۱) Catane relevait de Palerme capitale de la Sicile; on l'appelait la ville de l'éléphant à cause d'une statue de pierre de cet animal, considérée par les Orientaux comme un talisman dressée autrefois sur une haute construction et transportée du temps d'Edrisi dans l'église du couvent à l'intérieur de la ville. Cf. Moqaddasi, *Bibl. géogr. ar.*, t. II, p. 50, 221, 232; Yâqout, t. IV, p. 131. AMARI, *Bibliotheca arabo-sicula*, p. 35, 123, 131. Mémoires, t. II, p. 428, Edrisi, t. II, p. 74 et suiv.

nombreuses églises et ces merveilles sans nombre. Le *Gowar el-Aqdâm* ⁽¹⁾ nomme encore Ghâna ⁽²⁾, Qamrâï ⁽³⁾, Qaer el-Foloûs ⁽⁴⁾ et d'autres grandes villes qui sont situées dans le Maghreb, non loin de l'Équateur.

(A) Sofala ez Zendj ⁽⁵⁾ est une caverne qui a près de cinq

⁽¹⁾ Traité de géographie d'Abou Zâid Ahmed ben Sahl el-Balkhi, mort en 937 Hég., c'est une des sources du *Nouzhèt oul-Qoloub*. Cf. CL. HUARI, *Littérature arabe*, p. 298 le *Livre de la Création et de l'histoire* (dans les publications de l'École des langues orientales) t. I, p. xv; M. DE GOLZ, *Die Istakhr-Balkhi* *Le age*, dans la *Zeitschrift der D. M. G.*, t. XXV, p. 53 et suiv.

⁽²⁾ Ville du Soudan, sur le Niger à cinquante jours de marche de Sadjumassa, cf. ANOUÏ-FÉDÏ, *Géogr.*, texte, p. 156 trad. t. II, p. 220; CHUVSÉDÏX DÏMAÏR, *Manuel de la cosmographie du moyen âge*, trad. A. P. Molien, p. 371; EL BAKÏ, *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. de Slane, p. 171, Ibn-Hauqal, p. 111, LOUTÏ, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, par R. Dozy et M. J. de Gêje p. 7, Qazwîni, t. II, p. 37.

⁽³⁾ Qimâla dans le Méridien, t. II, p. 118 Yâqout, t. IV, p. 173, l'ancienne Canirata maritime, dont on voit les ruines à l'embouchure de l'Oued-Gilzer près de Sidi-Ijoulou département d'Oran. Cf. Commandant L. DEVAIRY, *Géographie comparée de la partie de la Méditerranée césarienne correspondant à la province d'Oran*, Oran 1888 p. 35.

⁽⁴⁾ Port de commerce entre l'Énès et Oran qui avait été récemment bâti et entouré d'un mur en terre du temps d'Ibn-Hauqal (p. 52) « C'est une ville très agréable, dit le vieux géographe, qui est arrosée par une source qui sourd à l'exérieur; ses habitants récoltent du blé et de l'orge et possèdent de nombreux bestiaux » Au temps de Moqaddésî, c'était une ville fortifiée au bord de la mer, dépendant de Tâheit [Tia et] (p. 28, 56, 218, 229). « Ville inhabitée sur le bord de la mer, où il y a de l'eau apportée d'ailleurs et des puits; port peu sûr, en face duquel, en Espagne, se trouve Carthagène. A 35 milles est situé le port de Moghila des Banou Hâchim » (Bekri, éd. de Slane, p. 81.) Aujourd'hui Saint Leu, près d'Aizew, ancien *Portus magnus*. Cf. Commandant DEVAIRY, *op. supra* la cit., p. 12. Yâqout cite son nom sans autre explication (t. IV, p. 118). On le retrouve encore dans E. QUATREMERRE, *Notice d'un manuscrit arabe contenant la description de l'Afrique*, 1831, p. 101.

⁽⁵⁾ « Sofala de l'or, dit Ibn-Fr-Warid, *Khurida*, p. 37 (= Hylander, p. 171), est voisine du territoire des Zendes, à l'Orient, c'est un vaste territoire où l'on trouve des montagnes qui renferment des mines de fer, les indigènes extraient ce métal, et les Indes viennent le leur acheter à haut prix, bien qu'ils aient aussi dans

cents parasanges de largeur dans tous les sens. A cause de la masse de sables mouvants que l'on trouve dans ce pays, de la chaleur et de la sécheresse, il n'est pas très peuplé. Certains récits appellent cette caverne *Maghdrat el-'Alidj*; et à propos de ce dernier nom, on rapporte cette tradition du Prophète : « Celui qui dit au moment de se mettre au lit : Je demande pardon à Dieu, l'unique, le vivant, le stable, et je viens à résipiscence vers lui, Dieu lui pardonne ses péchés quand même ils seraient au nombre des bulles de l'écume de la mer et du sable d'-'Alidj ⁽¹⁾. »

Un passage du *Djdmâ' el-hikdyt* ⁽²⁾ nous apprend que sur un côté de cette caverne est un désert de sable mouvant qui n'offre qu'un seul chemin, et cette route même ne donne passage aux voyageurs qu'un seul jour dans la semaine, le samedi ⁽³⁾. Au milieu de ce désert de sable s'élève une ville qui n'est habitée que par des femmes. Si un homme va s'y établir,

L'Inde des mines de fer, mais les minerais de Sôfâla sont plus doux, plus purs et plus moelleux. Les Indiens affinent ce fer et en fabriquent un acier tranchant. Dans le pays même sont des mines pour la fabrication des sables indiens et autres. Une autre merveille de Sôfâla, c'est qu'on y trouve l'or natif, en grande quantité, à fleur de terre, le poids de chaque pépite est de deux ou trois mithqâls, ou même davantage. Cependant ces habitants n'emploient que des ornements de cuivre qu'ils préfèrent à l'or. Le climat de Sôfâla est semblable à celui des *Wâq wâq* » Comp. *Yâqût* t. III, p. 96. *El Ist.*, 1^{re} ed'm., 8^e sect. p. 66, *Marcel D'Ar.* *Le pays des Zendys*, p. 87 et suiv., et p. 173, *Qazwini*, t. II, p. 29.

⁽¹⁾ 'Alidj est proprement le nom d'un désert de sable dans l'Arabie.

⁽²⁾ Cet ouvrage n'est pas cité dans la préface du *Nouzhèt* parmi les sources. cf. *Hadjî-Khalifa* t. II, p. 510, n° 3899, qui donne le même titre qu'ici mais celui-ci est plutôt *حومع للكباب*. Il a été écrit en persan par Djémâl-ouddin Mohammed 'Aufi pour le vizir Nââm-oul-Molk (comp. la préface de G.-E. W. BROWN, p. 11, de son édition du *Lohab oul-Albâb* du même auteur) et a été traduit en turc par Ibrâhîm-âhâle s-précepteur de Mourad II par Nédjâtî et le molla (Ah.) ben Djââl. Voir plus loin l'extrait que nous donnons de cet ouvrage.

⁽³⁾ Sur la dérivation de سبب, anciennement سبت, de שבת « sabbat » voir NOIRRE, *Persische Studien*, II, p. 37.

il perd, par suite de l'effet du climat, toutes ses qualités viriles et meurt au bout de peu de temps. La propagation de la race est assurée au moyen d'une source où les femmes vont se baigner, ce qui les rend enceintes, et elles mettent au monde des filles; s'il survient un garçon de temps en temps, il meurt toujours en bas âge. Lorsque ces femmes sont purifiées de leurs menstrues, celles-ci réapparaissent le second jour après qu'elles ont été se baigner dans cette source, et il coule tant de sang qu'elles sont en danger de mort.

Par un effet de la toute puissance du Dieu très Haut, ces femmes n'ont point de passions; c'est à un tel degré que si une femme d'entre elles arrive à cette province⁽¹⁾, quand un homme a commerce avec elle, elle devient gravement malade; mais quand elle y est restée longtemps et s'est habituée à ce climat, le désir de la passion la prend aussi.

Ces femmes appartiennent à la religion musulmane et ont même atteint un rang élevé dans la pratique de l'obédience et de la dévotion. Les œuvres qui dans l'organisation du monde appartiennent aux hommes, telles que l'agriculture, l'industrie, etc., ce sont des femmes qui les accomplissent. Elles sont associées entre elles pour le partage des produits; il n'y a point entre elles de différence entre petits et grands, ni de dispute pour le profit ou le dommage⁽²⁾. Il est interdit, d'après leurs croyances, de chercher à augmenter son avoir, de songer aux

(1) Le Maghreb.

(2) Ce récit sur le royaume des femmes, qui a été inséré en grande partie par Meade dans le *Zinet oul-Medjalis*, fol. 206 r^o, doit être rapproché de ce qu'en raconte des fabricantes de lances chez les Bédja les femmes qui vivent dans un endroit écarté, n'ayant commerce qu'avec ceux qui viennent leur acheter des armes. Lorsqu'une d'entre elles met au monde une fille, elle la laisse vivre, mais si c'est un fils, elle le tue, parce qu'elles prétendent que les hommes ne sont propres qu'à faire naître le trouble et la guerre. Magrzi, cité par Quatremère, *Mémoires sur l'Égypte*, t. II, p. 140.

délices de la vie, de courir après les ornements, d'en porter à la maison les mets du repas. Réellement, leur rite et leur conduite sont bons, et de telles femmes sont bien préférables à beaucoup d'hommes — que Dieu nous fasse désirer leur situation !

Sur un autre bord de cette caverne, et également dans le sable mouvant, est une autre ville où habitent les débris d'une des [douze] tribus d'Israël. Après la noyade de Pharaon et des Égyptiens, ils adressèrent à Dieu la demande suivante : « Seigneur, ne nous ramène plus au milieu des hommes, et fais que nous ne nous occupions plus d'eux, envoie nous en un lieu où nous puissions te servir sans trouble et sans avoir à craindre les suggestions de Satan. » La grâce divine les délivra en effet des suggestions du démon et les conduisit dans ce territoire, où le désert de sable les sépare du reste du monde, car le chemin qui le traverse ne laisse passer les voyageurs qu'un seul jour dans l'année, et cela afin que les autres hommes aient de temps en temps avis de leur existence et se conforment à leurs actes dans le culte du Dieu très Haut. C'est à eux que fait allusion le Qor'ân dans le passage où il est dit : « Il y a dans le peuple de Moïse un certain nombre d'hommes qui prennent la vérité pour leur guide et qui pratiquent l'équité⁽¹⁾. »

Dans la littérature consacrée à l'ascension de Mahomet, on trouve que le Prophète est arrivé jusqu'à cette ville, a vu ce peuple, l'a converti à l'islamisme et lui a adressé des questions auxquelles il a répondu. Le Prophète a dit à ces gens : « Je vois que toutes vos demeures sont sur une seule mesure et d'une seule manière : il n'y a ni supériorité, ni excellence de l'une sur l'autre ; quelle en est la cause ? » Ils répondirent : « La cause en est que nous sommes tous d'une seule race, que nous

(1) *Qoran*, ch. VII, v. 159. Entre autres explications de ce passage, on a dit qu'il désignait des colonies juives établies au delà de la Chine, et que le Prophète aurait visitées pendant la nuit de l'Ascension. Cf. Bérqlâwî, éd. Fleischer, t. I p. 3/8.

ne sommes nés de nos parents que pour servir Dieu, dans ce service nous n'admettons pas que l'un de nous dépasse l'autre; nous ne faisons que passer dans ces hôtelleries, et dans une route de passage et de voyage, attacher son cœur à un relais et l'orner est pure sottise. — Te vois, reprit le Prophète, des tombeaux à la porte de toutes les maisons; pourquoi cela? — C'est, répondirent ils, pour que nous n'oublions pas la mort et que nous travaillions avec zèle pour pouvoir goûter le repos dans le tombeau. — Il n'est pas permis de se livrer à la dévotion dans le but intéressé de pourvoir à sa subsistance et à son vêtement, et cette dévotion, dans un cas pareil, ne saurait être agréée; d'où vous viennent la subsistance et le vêtement, de manière à ne pas provoquer ce doute? — Ils répondirent : « Nous sommes tous les habitants d'une maison dont le maître est chargé de pourvoir à la subsistance de ses hôtes; le maître de cette maison est Dieu, et notre entretien est à sa charge; quand nous se nons dans la campagne les graines de blé, de coton ou d'autres plantes, c'est Dieu qui envoie, de l'atmosphère, l'eau nécessaire ⁽¹⁾; nous moissonnons, nous rassemblons la récolte en un seul endroit, et chacun de nous en prend la quantité nécessaire à ses besoins; Dieu nous en donne en abondance, et la récolte nous suffit pour vivre jusqu'à l'année suivante. — D'où vous vient la viande de boucherie? dit le Prophète. — Nous avons des moutons dans la campagne, qui sont propriété commune de même que la récolte et les autres produits; mais la plupart d'entre nous mangent rarement de la viande. — Avez-vous, dit le Prophète, des balances et des mesures afin que chacun connaisse la quantité qu'il emporte? — Non, répondirent-ils; comme personne n'emporte plus que ce dont il a besoin, quelle nécessité d'avoir des mesures? — Y a-t-il

⁽¹⁾ Glose : c'est-à-dire la pluie.

ici des artisans, demanda Mahomet? — Tout le monde est artisan, répondirent ils, mais les produits qu'ils fabriquent ne se vendent pas; ils les font les uns pour les autres, selon la quantité nécessaire.

« Qui est votre cadi? reprit le Prophète. Le cadi et le juge sont nécessaires à des gens qui ont des disputes entre eux; comme nous sommes tous les enfants de Dieu, qui nous donne ce dont nous avons besoin, quelle dispute pouvons nous avoir entre nous? Seulement il faut pratiquer l'équité, pour ne pas avoir besoin de cadi et de juge. — Puisque, dit le Prophète, vous n'avez ni cadi ni juge, si l'un d'entre vous commet un crime, comment le jugez-vous? — Ils répondirent : « Avant même que nous fussions musulmans, la grâce divine avait fermé pour nous la route des suggestions du démon; or sans la suggestion du démon l'homme ne commet pas de péché. Maintenant que nous avons le bonheur d'être musulmans, nous espérons que notre rang dans la dévotion deviendra encore plus élevé qu'auparavant, et qu'aucune désobéissance ne se produira de notre part. — Y a-t-il des médecins ici? interrogea le Prophète. Non, répondirent-ils; la maladie et le repos viennent par l'ordre de Dieu; si c'est une maladie mortelle, il n'y a point de doute que le médecin ne pourra la guérir; et si elle n'est pas mortelle, le médecin est inutile, la nature suffit à la chasser. J'entends, dit le Prophète, un bruit de pleurs d'un côté et un bruit de rires d'un autre : qu'est-ce que cela veut dire? — Les rires, dirent-ils, proviennent de ce qu'une personne vient de quitter le monde en vrai croyant, et les pleurs de ce qu'un enfant vient de naître; or nous ne savons pas s'il sera vrai croyant, ou non ⁽¹⁾. »

Quand le Prophète les eut trouvés tous agissant bien et

⁽¹⁾ C'est à peu près ce qu'Hérodote (V, 4) rapporte des Trauses peuplade thrace voisine des Gètes.

d'une croyance pure, il fit des vœux pleins de bienveillance à leur égard et continua sa route. — Grand Dieu! pardonne-nous par la considération de leurs bonnes actions et fais que nous nous occupions de t'adorer selon leur exemple, par ta souveraineté, tes anges, les prophètes, et par ta miséricorde, ô très miséricordieux!

LES PYRAMIDES.

Elles se trouvent sur la limite de l'Égypte et font partie du troisième climat. C'est une des merveilles du monde, et d'après l'auteur de l'*Histoire du Maghreb*, certains ont dit que le prophète Idris les avait consacrées, et que, à l'extérieur, sur les pierres mêmes, il a montré et disposé cet ouvrage extraordinaire, il a gravé la plupart des opérations, de sorte que s'il arrivait au monde une destruction telle que celle du déluge ou autre du même genre, que la propagation de l'espèce fut interrompue et que les arts disparaissent, les nouvelles générations qui paraîtraient pussent prendre ces dessins et ces gravures comme modèles de ces arts.

Certains ont dit qu'elles ont été bâties par les Pharaons, et sont leur [dernière] couche. L'intention qu'on a eue en élevant des édifices aussi solides est de les faire résister à l'action du temps et d'empêcher que les morts qu'ils renferment ne viennent à être découverts et dévoilés. D'autres ont dit : « À cause de leur antiquité, on ne peut connaître leur constructeur, l'écriture qui y est gravée en creux a des caractères que personne aujourd'hui ne peut lire; et pour ce motif le véritable sens de ces inscriptions ne peut être connu. »

Leur date est donnée par un proverbe [arabe] qui circule sur les bouches, à savoir : « Ces deux pyramides ont été construites alors que l'Aigle volant était dans la constellation du Scor-

pion⁽¹⁾ », ce qui prouve, attendu que maintenant l'Aigle volant est à l'extrémité du Capricorne, et qu'il ne peut traverser une constellation zodiacale en moins de deux mille ans, que si même un cercle complet n'a pas été parcouru, il s'est au moins écoulé plus de douze mille ans depuis leur construction jusqu'à ce jour ; — mais la vraie science est auprès de Dieu !

Ce sont sept édifices dont le plus grand s'appelle pyramide de Méidoûm. Dans le *Mésdlik el-Mémâli*⁽²⁾, dans l'*Histoire du Maghreb* et dans d'autres ouvrages, l'auteur nous apprend que cette pyramide a une base carrée de 100 coudées de côté ; elle s'élève perpendiculairement à la hauteur de 30 coudées, au-dessus desquelles elle prend une forme de coupole, de sorte que chaque côté paraisse un triangle⁽³⁾ ; sa hauteur totale est de 400 coudées. Au milieu se trouve une coupole de 20 coudées sur 20 ; sa partie basse est carrée, sa partie haute octogonale, et se termine par une coupole circulaire. Les pierres ont été tellement bien placées les unes sur les autres qu'on dirait que c'est un seul morceau de pierre et qu'il n'y a ni couture ni jointure. Au bas est une cave qui a une grande profondeur : on peut y descendre au moyen d'une corde, et on y trouve des tombeaux qui contiennent encore des membres et des os bien conservés, grâce à une particularité du sol de l'Égypte⁽⁴⁾. Le reste des murailles de cette pyramide est absolument plein : il n'y a d'autre creux à l'intérieur que la coupole dont nous venons de parler. Elle est construite en pierres

(1) Comp. MAQATIL, *Khajāt*, t. I, p. 115, qui attribue ce renseignement à Abou Zéïd el-Balkhî. Les différences qui existent entre les deux textes n'ont aucune portée. Cf. également SOROÛRÎ, *Hosn el Mohâdâra*, t. I, p. 35.

(2) Titre du traité de géographie d'El Içtakhîr, cf. *Bibliot. geogr. or.*, I, p. 51.

(3) L'auteur veut dire que la pyramide a d'abord la forme d'un parallélépipède et qu'elle ne prend celle de pyramide qu'à partir d'une hauteur de trente coudées.

(4) Tout ce passage, depuis le début, a été utilisé par Medjdî dans son *Zinet oul-Médjâlis*, fol. 201 v°.

taillées, dont chacune a plus ou moins 25 coudées [de long] sur 3 de large; ce sont des pierres rouges tachetées de noir. Les [autres] pyramides sont de la forme carrée qui vient d'être décrite, de 100 coudées de côté, plus ou moins. Il est écrit que la grande pyramide a été construite en trois cents ans, la plus petite en soixante-dix, et les autres en proportion.

EXTRAIT DU «DJAWÂMI' EL-ÏIKÂYÂT»

DE DJÉMÂL-OUDDÏN MOHAMMED 'AUFÏ.

و در سر الملوك آورده است که در بیابان مغرب طامعه است از فرزندان آدم علیه السلام و همه ماده است و در میان انسان هیچ تر نیست و اگر مردی بدان ولایت رود در حال جمرد و سبب ناسل ایشان از آن است که در زمین ایشان می رود و هر زن در آن آب رود سهل^(۱) گنبد و آن سهل^(۲) جبر دحسری باشد و آوردند که تبع بدان آب رسیده است و می که عزم ظلمات داشت سراجی که دو الفرنین رفته بود و این تبع را پسری بود نام او افریسون^(۳) و افریسون او ندان کرده است و آنرا بنام خود مضای فرموده و گفته است که تبع بوادی مغرب رسیده است موضعی که آنرا وادی لسبب خوانند رنگ آن جایگاه چون نمل می رود هر حیوان که در روزه در حال هلاک شود تبع چون آن حال مشاهده کرد بار گشت اما دو الفرنین چون آنجا رسید بر وفق استصواب حکما صبر کرد تا روز شنبه بود و آن رنگ آهسته شد و اراں رنگ عسره^(۴) کرد و بظلمات رسید.

(۱) Ms. عمل. (۲) Ms. سهل. (۳) Ms. افریسون. — (۴) Ms. عسره. Cette expression n'est pas usuelle, elle est même inconnue à l'arabe, elle équivaut à عسر ou عسر.

TRADUCTION.

On rapporte, dans le *Siyèr oul Moloûk* ⁽¹⁾, qu'il y a, dans les déserts du Maghreb, un peuple qui descend d'Adam — que le salut soit sur lui! — et qui ne se compose que de femmes : il n'y a aucun homme parmi elles. Si un homme pénètre dans cette province, il meurt immédiatement. La race est perpétuée au moyen d'une rivière qui coule dans leur territoire; toute femme qui plonge dans cette rivière en devient enceinte, mais n'a que des filles. On raconte que Tobba' a pénétré jusqu'à cette rivière, au moment où il se dirigeait vers la Mer Ténébreuse, par le même chemin que Dhou'l-Qarnéin avait suivi. Ce Tobba' avait un fils nommé Afrixon ⁽²⁾, qui est celui qui a construit Afrîqya ⁽³⁾ et lui a donné son nom. On dit donc que Tobba' a pénétré jusqu'à la vallée du Maghreb, à un endroit qu'on appelle *Vallée du Sabbat*; le sable y coule comme le Nil. Tout animal qui s'y engage périt immédiatement. Quand Tobba' se fut rendu compte de cet obstacle, il revint sur ses pas; mais Dhou'l Qarnéin, une fois parvenu au même endroit, patienta jusqu'au samedi, suivant le conseil que les sages lui avaient donné; [ce jour-là,] le cours du sable se ralentit; il traversa le fleuve de sable et atteignit la Mer Ténébreuse.

⁽¹⁾ Le même ouvrage qui a été publié et traduit par Ch. Seetzen, sous le titre de *Siasset Namèh*, traité de gouvernement, composé pour le sultan Melik-châh (Mélèk châh) par le vizir Nizam oul-Mouk; texte persan, préface, p. 1; mais cette citation ne s'y retrouve pas.

⁽²⁾ Ordinairement appelé Afriqûs, voir notamment Mas'ûmî, *Prairies d'or*, t. III, p. 227.

⁽³⁾ Ce nom, qui est celui de l'Afrique propre est plus souvent pour le nom d'une ville et désigne alors Qauanân. Voir R. Dorn *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne*, 9^e éd., 1881, t. I, p. 300. Sur l'orthographe de ce nom en arabe, transcription d'أفريقية, consulter Alescher, *Beiträge zur arabischen Sprachkunde*, n° 1, 1870, p. 255. Primitivement il avait servi à désigner Carthage (cf. Tabari, I, p. 738).

EXTRAITS DU «HAFT-IQLİM»

D'AHMED RÂZÎ.

بلاد الرّجّ ولابنی وسیع سب سمالی آن امصار مملکت من است وحبوبش
 بمابانهای نامسکون وشرقیش ولایت بویه وغربیش مملکت حبشه و مردم آن دبار
 هرگز نمکنند چنانچه هیچ ابوسعید اندو الحسار اظهاری بدان نموده
 مینگوید، بهرم دل کنست نا بدان مالر دست، ندعم دل رنگینان شوریده
 مسب، و حکما سب فرج آجماعت را از ظهور کوکب سهل یافته اند که آن هر
 شب بر ایشان طلوع میکند وجمع رنگینان از رج ولد کوش بن کنعان بن حمام
 بوجود آمده اند و آجماعت را سماع الانس خوانند چه هرگاه در دشمن
 حدود ظفر ناپند گوسش را بچورند و همچنین اگر از پادشاه خود برکنند
 او را بکشند و بچورند و با آنکه طالا در آن دبار بسیار است ربور و حلی خود از
 آهن میسازند و گویند هر که آهن با خود دارد شیطان بروی دست نیندازد
 و شجاعش افزون شود و گاو آن دبار با اسب ناری در کارزار برابری کند^(۱) و غذای
 خود بیشتر از گوشت بیل و زرافه سازند گویند در آن ولایت دخیی است که
 اوراق آن را هرگاه در آب اندازند و فیلان از آن آب^(۲) بناشامند چنان مسب
 سوبد که بسهولت آنها را^(۳) صید کنند،

بلاد نوبه بر^(۴) کنار نهر نبل واقع شده و طولش را عدد هشت شبانه روز قطع
 کنند و مینویسند آن امصار نصاری باشند و غذای ایشان دبیسر جـ و بـ و
 و گوشت شتر بسیار بکار برند و زرافه در آن مملکت بسیار باشد و مملکت نوبه
 مشعل است در بلاد السودان که در آنجا طالا از رنگ زوبد و هواش در عانت
 گرمی داند چنانچه اهالی آن روزها در زیر زمین بسر برند چون شب شود
 بیرون آمده ررها را بدست آورند و مداع ایسان همانست و لباس ایشان پوست

هر A — (۴) B — (۳) Manque dans B. — (۲) B — (۱) میکند B.

حیوانات باشد و بازارگانان به بحث فراوان (fol 12 r°) بدان دینار روند و بعد از وصول بدان نواحی طبل زنند و امدع خود را در موضعی جدا جدا نهند و اهالی آنجا را آوار طبل بر آمدن بخار و موف بافند و سب بر سر امدع روند و در برابر هر مناع^(۱) جهت ثمن آن طلا بگذارند و صبح بازارگانان بدینجا رفته اگر بدینچه گدشته اند راضی نشوند بصاعت را از ثمن دورتر نهند و بارگردند و شب بار آن مردم بدانند و بار طلا بران بفرانند تا وقتی که بچار راضی شوند و نوبه از جمله پسران حام بن نوح بوده و این ولایت بنام او شهرت یافته و حام در سلك انبیا نظام داشته اما از فرزندان او هیچ احدی عمر نسیه نسوب نرسیده و ساعت و چندین نوشته اند که روزی نوح عم در خواب بوده و عورتش مدهوده حام بران نگذشت و نپوشید بلکه بحدید و اردن سوادب رنگ اولادش سياه گردید و پیغمبری از اصلش مدعطع و حام را نه پسر بوده بدین موجب هندی، و سندی، زنج، نوبه، کدعان، کوش، دبد، دربر، حبش،

(fol 189 1°) مصر مصر بن ابریم بن حام بن نوح عم مندوسست و از پدرش یکی رود نبل است از جنوب شمال مرود بر حلال دیگر آبها و اینندای آن از پس خط استواست من حمال العروبه بحر روم منتهی مندود و هرگاه که تمام آنها در نقصان باشد آن آب در فرازش بود و سبب را چنین گفته اند که چون درین بلاد ناپسنان شود در پس خط استوا رسیان باشد چه آفتاب از سمت الراس انسان دورتر افتد (fol 189 v°) و این بلاد نردم کدر شود چون اینجا رسیان روی نماید آنجا ناپسنان باشد و صاحب روضه الصفا از عید الصمد ابراهیم رفائی که صاحب تالیف اسباب العجائب است نقل میکند که سبب ارتفاع و هیکل^(۲) آب نبل آنست که بحر روم در فصل خزان هیکل کند و موج زند و از موضع خود مرتفع گشته در بیش آب چون سخی شود و نگذارد که آب نبل در روی رند هر آینه رجعت نماید و اهل مصر را معیاسی

هیکل A (۲) — منتهی B (۱)

بود که بآن معاد بر رها داده و بعضای آب را معلوم کنند و آن در میان نعل
موضوع است و بر آنجا خطی چند است که ازان دستور کفای اهل مصر معلوم
میشود چون بسازنده رسد حذر و منفعت بسیار حاصل آید و غایت زیاده
هزده^(۱) خط بود هرگاه ازین بشیر شود بمصر خزان راه ناپید گویند اسن
معناس از موضوعات یوسف صدیق است عم و دیگری اهرام است و آن عبارت
از سه گنبد است که حکمای سلف ساخته اند صاحب عجایب المخلوقات از
ابن خلیف نفل کرده که اهرام را حجر المویعی بنا نهاده و در مدت هفتاد سال
بائمام احکامیده و هفتاد هزار مرد در آنجا کار کرده و بعضی گفته اند که
حضر ادریس را نوحی معلوم شده بود که در عهد نوح طوفانی خواهد
شد که همه عالم را آب فرو گیرد هر آینه فیر چندی از ایا واحداد خود را
با زر و جواهر بسیار در آن مکان دفن فرمود * و بر زر^۲ آن منها بساحت گویند
بهیج وجه آهن و فولاد در آن اثر نکند پادشاهی بطمع زر و جواهر سعی موفور
در برانی یکی از آنها بنعیم رسانیده و آخری نکل معصود دست بار داشته
و برخی را اعتقاد اندست که آن طلسم است و هرکرا که ازان بهره بوده بخشی
بافته اگرچه این سخنان چندان معقولی ندارد اما چون نوشته یافته سایر
غرائب نوشته میشود نعل است که شخصی از بزرگ رادگان مصر را برسانی
در یافت و فرو و درویشی وی را بی سپر گردانید بمطنة آنکه شاید او را ازان
طلسم نصیبی باشد هر روزه بقبهای هرمان^(۳) (fol 150^۱) رفتی و نظرا وصف
اطرف آن ساخنی تا روری ورق پاره نافت که بر آنجا نوشته بود که از فلان
طرف مبة کوچک چون هشت ذرع نماید السه چتری ناپید و او بدان نعل
مموده صندوق ظاهر شد از آهن چون سر آن باز کرد کاسه ظاهر شد که مرص
طلای در میان آن بود صندوق رها کرده کاسه را تا مرص صلا برگرفت و بشهر
آمد و طلا را بصراف برده زری چند در عوض بسد و چون بخانه آمد طلا را

حرمان B^(۱) — و فرمود و بر زر A^(۲) — هزده A^(۳)

بدرود بوده و آخر کار بجای انحامند که در مصر کرده و سگ نماید و بعد ازان مردم فرزندان خود را میخورند و چون فرزند نماید شروع در خوردن اطفال نمودند چه نه نهان بهاری هر طبعی را که نماید می بردند از اطراف وجوانب کاردها کشیده هر عضو آن بیچاره را مانند گوشت قربانی از هم می بردند و در تمام مصر آب روان نیست مگر رود نیل و بری اصلا نماید و باران نهر احسانا دارد و هرگاه بسیار دارد علامت فحط باشد زیرا که حیوانات در زمين بوسیده گردد و در بعضی جاها گاهی است که ریمان کشندهای کسان ازان کنند و آن مانند جمع روشنائی نماید و چون مردم چند مرتبه نگردانند بار روشن شود و اصلا حوضی است و چشمه که آب آن چشمه بدان حوض آمد هرگاه حاض و جنب دست نآب چشمه کنند آب چشمه بار استسید و آب حوض⁽¹⁾ بد بوی گردد و تا آب حوض را برون نکند آن چشمه روان نشود و در مصر حران و اسیران بدش بها بسیار بود و چون از گور گشتن گسرید از آنجهت دوده و چانك باشند و در یکی از ناحیه مصر خرمنه میشود که دو عدد آنرا بر يك شیر نار میکنند و سری پیچیده دارد نهشت مار مرید به نیم کز و دنباله او نمر کشیده است چنانچه میان دنبال و شکم فرق بسیار است و در زمین مصر دریاچه ایست که آب آن شور است چون رود نیل غلبه کند آب آن دریاچه سبزین شود و هرگاه رو نکمی نهد بار شور گردد و در آن دریا چند قسم ماهی باشد که در دیگر جا نباشد و از حد این دریاچه تا ولایت شام و ربك روانست و آن ما بس را حمار خوانند و در جفار ماران کزیده جهنده بسیار است که اگر کسی در محل باشد حسیه خود را بدرود محل اندازند و گردن آن ماران مهلك باشد و حمار حدی بدربای روم (fol 1911°) و حدی بدیه نئی اسرائیل دارد مسافت تنه نئی اسرائیل چهل فرسنگ است و ربك دوم است و پارچه سنگها ندر دارد و آنرا نادیه العرب ندر خوانند و در دو درحسب

(1) چشمه B.

که اوراق آن طهور می باشند مثل چکاوک و این حال تا چهل روز امتداد می
 باید و بعد ازان منعطع میشود و نیمه ما بین فلسطین و ابله^(۱) و اردن^(۲) و مصر
 واقع شده و مدت اندک است سرزمین ندری نیمه چهل سال بوده و عدد آن جماعت
 را شصت و هشت گشته اند چون قوت ایشان بسیار رسیده و زان علی الاطلاق من
 و سلوی بدیشان کرامت فرمود و من مبادی ترجیدن چیزی بوده و سلوی مرغابی
 که نه کنگ مشابهت داشته و بعضی پیوسته که در اوقات نیمه جامهای بی
 اسرائیل کهنه و پاره نشده و هر فرزند که متولد شده تا حاتم بوده چند آنکه
 نشو و نما می نامند حمامه نیز موری قاصد او می افروخته و مسافت طول و عرض
 مصر چهل شبانه روز راهست و شهری که در زمان سابق دار الملک بوده
 فسطاط^(۳) است که^(۴) بر شمال نیل واقع است و درین شهر کوحها و محلههای
 عالی که چندین مردم از هر قبایل می باشند و عمارانش جمله سه مرتبه و چهار
 مرتبه است و مزار شافعی در فسطاط است صاحب مسالک و همالک آورده که
 فسطاط مدعیم بدو قسم است علینای آنرا مصعد و سفلی را رلف خوانند و در
 عراب الاسرار آمده که صعد در حیون فسطاط واقع است در محرابی آن
 مغارهاست که مردگان در آنجا افیاده اند و اموات را از کمالهای سطر کفن
 کرده بد دایره در آن مایه که پاره و پیوسته نشود گویند نویی حمامه
 را ازان مردگان باز کردند اصلا بغیر بدنش راه نیافته بود و اثر حنا در دست
 و پای آن میت نای بود در عجایب البلدان مسطور است که مومهای مصر ازان
 مردگان حاصل میشود و آن بهترین مومهای هاست و در نزدیکی فسطاط کوهیست
 که آنرا معظم^(۵) خوانند و ازان کوه رنجد حاصل شود و الحال دار الملک مصر
 فاهرنه معربه است در حسب السیر آمده که در زمان المعز لدین الله^(۶)
 اسمعیل (fol 191 v) جوهر خادم که در سلك علامانش النظام داشت در

(۱) A — عجایب B — فسطاط A et B — و اردن A — ابله A et B — (۲) و B — معظم
 و B — (۳) و B — معظم

سبصد و پنجاه و هفت مصر در آنصورت آورده میان مسطوط و عهدی لشمس
 شهری بنا نهاد و موسوم بعاقرنه^(۱) معرنه گردانید و در سبصد و شصت و یک المعز
 لدین الله^(۲) از افریسنه^(۳) بعاقرنه آمده آن بنده را دار الملک سحت و در وقت
 آمدن پانزده هزار شتر و ده هزار اسب را زر بار کرده همراه آورده بود هر روز
 چندین صد و بیست و پنج بارگاه وی می نهادند که وابستگان و مملوکان آنشهر
 و مکان ممداد و خون نویب بآل انوب رسید در آن بنده دفاع خیر و عمارات عالی
 بسیار ساخته شد و ماهریه در کنار نل واقع است و عماراتش چهار طبقه و پنج
 طبقه ساخته شد منقش و ملون مسجل در طاقهای بدیع و زوهای دلکش و اقسام
 منارنش خود از حد و حصر بیرون است و دیگری از شهرهای معروف سکندریه
 است که آن نیز در کنار رود نل واقع شده و عام عمارات آن شهر از رخام النوان
 است و حصارش چهار دروازه دارد که یکی همیشه مسدود است و دیگری را باب
 الرشید و سبوم را باب البحر گویند از آن جهت که بجانب دریای روم باز میباشد^(۴)
 و در کنار این دریا نیز حصاری در کمال مذات ساخته اند که سنان مغرب و روم
 و شام بدین بندر آمد و شد می نمایند و از آمدن و همیشه آنچه خواهند درس
 بدین بافت میشود و ازین دریا بعسطنطنیه که از خشکی سه ماهه راه است
 ده پنج روز میروند و دروازه چهارم را باب سدره گویند که درخت سدری
 در پیش آن دروازه واقع است گویند که این درخت از زمان سکندر مانده
 در عجایب المخلوقات آمده که در ارمه سابعه آن شهر را بعد سبصد سال
 ساختند و هزار سال آبادان بوده پس از آن خراب گردیده از حواص آنشهر یکی
 آنست که مودباب^(۵) منل مار و کژدم در آنجا نباشد و هر صباح که اهل آن دبار
 در خیزند منارل خود را پاکیزه و زفت و زوب داده (fol. 192 1°) ملاحظه نمایند
 و دودی که در هوا تصاعد نماید از آن مرمی نگردد و در آن شهر نلباس نفرموده
 ذو القرنین مبلی ساخته بود و آنکه بدید آمده و آن در مردم فرننگ بسیار

مودباب A^(۱) — مبعود A^(۲) — افریسنه A^(۳) — المعز الدین الله A^(۴)

دشوار می آمد تا عاقبت اعیان فرنگ جمعی را با سکنه در به فرستادند تا در لباس
 رهند و نوعی خود را بخلاف ظاهر ساختند و چون ایشان را در خاطرها قبول
 پیدا آمد آوازه در دادند که اسکندر در پس آئینه گنجی نهاده و عرو عاص
 با آنها ذکا و فطنت بدان سخن فرستاده شده فرمود تا آئینه را از موضع
 بر کنند و چون تعبیر از مکر و حیل چهره نمودند تا آئینه را موضع اصل
 نصب کردند اما آن حاصت ندادند و از مردم اسکندریه یکی بطلمیوس است
 که در هندسه و نجوم منفرد بوده و چندین کتاب تألیف نموده از جمله
 کتابست در منطق که بلعب ناری آنرا بحسبی^(۱) گویند و او قلیل الاکل
 و کمیر الصوم بوده از سخنان اوست که نمکخوب آنست که از حال دیگران پند
 گیرد و بدست آنکه از حال او دیگران پند گیرند و هم او را است که هر که از
 حرد بهره ور است داند که طل عام و مدب عوام و ظلم اهل ظلام در گذر است
 و دیگری مدوۃ العارفین شیخ علی بن عبد الله الشاذلی است که از مکل اکابر آن
 عصر بوده و در علم و فضیلت و رهند و عبادت درجه داشته که ما فزون آن
 منصور نموده و در انام سلوک کرامات و حواری عادات بسیار از وی ظاهر می باشد
 و نسب آنجناب نامام نانی حسن بن علی عم می پیوندد و در تمام عمر با سکنه در به
 اقامت داشته در وفی که حج می رفته در محرابی که آب شور داشته فوب نموده
 و پس از آنکه او را دفن کرده اند آب آن بباغ شمرین شده اجماع در
 بباغ واقع شده و طرف آن ربك است و مجلسیان بسیار دارد و از عافانیش
 نك بحصول پیوندد اما مردم نك اراں شهر بر حاسه^(۲) اند مثل ذو البون
 که صاحب سلوک اهل طریعت و سالک راه جمعیت بوده درویشی کامل و بطری
 (fol. 192 v°) دویق داشته و بیشتر اهل مصر او را رند می میدانستند و بعضی
 در کار او متعجب بودند تا وفات نکرد کس و وفای حال او نشد و وفی که در
 کشی بود و گوهری اراں باررگانی گم شد و انعام کردند که لرد اوست و او را

۱) بحر خواسته A — بحیطی A (۲)

مدریجانیدند و اسبها را میگردیدند چون از حد نیکدشت دیدند که از دریا
هزار ماهی سر بر آورده هر یکی گوهی در دهان گرفته دو لدون یکی از آنها
نگرفت و بدان پررگان داد اهل کشنی چون اسب دیدند که در پی وی
امدادند و عذر خواستند از دو لدون فعل است که در سفر زنی را دیدم
پرسیدم و سوال کردم که غایت محبت چیست گفت محبت را نهادن نیست
گفتم چرا گفت اردی که محبوب را عادت نیست از سخنان او است که دوستی
به کسی کنی که بعتتر نو معمر نسود و گفت که چون آتش در جنب خوف مر آن
میزله يك قطره است که در دریای اندازند پرسیدند که عاری که باشد
کعب مردی باشد از انسان و جدا از انسان گفت عیودیت آن است که بنده
او بایستی بهمه حال چنانکه او^(۱) جداوند نسبت در همه حال گفت نبویه عوام
از گناه است و نبویه خواص از عیلت گفت نوکل نرك ندیدم باشد که عیلتند
الدوه کرا بدستتر گفت بدحوی نردن مردمان را گفتند دنیا چیست گفت
هر چه نرا از خدا بپرتعالی مشغول کند شخصی از وی وصی خواست گفت هیت
خود را پیش و پس معرفت گفتند این شرح ناند گفت از هر چه گذشت
وار هر چه نباید اندیشه مکن بعد و فار باس و او در دوست و چهل و پنج از
عالم رفته و آن شب هفتاد کس پندیر صلعم را بحواب دیده اند که مکعبه
مشب دو لدون خواهد آمد به اسبغبال او آمده ایم و چون حصاره وی
بر داشتند گروهی مرغان پر در پر بافته بودند چنانچه^(۲) خلق در سانه می
رفتند و تا آنرمان کس بدان صورت مری ندیده بود و در راه که حصاره وی
نردند مودن بالکماز مکعب چون بکلمه شهادت رسید دو لدون انگشت بر
آورد مردم را مظنه شد که رنده هست بنهادند (fol 191 r) و انگشتی که
بر داشته بود هر چند خواستند که فرو گیرند فرو گرفته شد و چون وفات
یافت بر پیشانی او بخط سبزی نوشته دیدند که هذا حسب الله مات بسبب

بهمه A^(۱) — از A^(۲)

الله في حُبِّ الله اما در بحاب آمده که روز دیگر بر سر قبرش نوشته یافتند که
 ذو النون حبيب الله من السوء قبل الله هر گاه آن نوشته پراشیدند بدی باز
 نوشته پدید می‌وارد مردم آن شهر دیگری 'ابوطالب' که در سبک مسیح عظام
 انظام داشته و از ابو عمان مغربی نقل است که ابوطالب همیشه با مرغان سخن
 گفتی و سخن ایشان فهم کردی و او در مناجات گاهی آلهی اگر نه فرمان نبوی
 کرا رهبر بودی که نام تو بر زبان رانیدی و دیگر ز شهرهای معروف مصر عدن^(۱)
 لشمس است و در جنوب مسطاط واقع شده و در الملک فرعون یوسف بوده
 و قصری که راجعاً حقه یوسف ساخته درین شهر است و درخت بلبلان کوبند
 درین موضع است و خاصیت آنرا از آب چاهی میدانند که حصرت عیسوی
 در آن حقه غسل کرده و پیوسته آن درخت را ازین چاه آب دهند و از عجایب
 آن شهر مبارک است از یکپارچه سبک سرج که نعلهای سپاه دارد و طول این
 مبارک زناده از صد ذرع است و بر سر آن صورت انسانی است از نحاس^(۲) و بر
 عین و سار آن دو صورت دیگر است که پیوسته آب از آن نعلها نریختند
 و هر جا که رسد سدره روینده شود گویند در زمان سلمان این مبارک ساخته
 اند و بصفاً حراس است که دار الملک احمد طالون بوده و حرمانی آن شهر بانام است
 ولوعیست که آنرا مرحوسی گویند و یکگاه بیش از دیگر حرماها محبت شود
 و در حینش راس بالا بود و خم بسود و گویند مرحوس درویشی بوده که اسیر
 ولایت او این صفات بهم رسانیده و دیگری فرما است اگر چه شهری کوچک است
 اما نهاب خضر و نصرب و آبادانی را دارد و فیر حاله موس حکم درین شهر واقع
 است و از فرما نا تلنس دو فرسنگ است و تلنس بر زمین رمعی واقع (fol 193^{۱۰})
 سده و در یک طرف آن نلی است ترکوم نام و باعث رفعت وی آنست که^(۳) بر
 بالای یکدیگر مردم ر دفن کرده اند تا بدان مرتبه رسیده و بن رسم کوبیا
 پیش از زمان موسی عم شایع بوده و همچنین قدوم^(۴) شهری است در عربی لیل از

(۱) فیوم A — (۲) کر A — (۳) حسن A — (۴) مبد A

نواحی متعدد وزمینش مسطح است و افسون مصری در آنجا حاصل میشود
وحتیاس آن سیاه است و از شهرهای مصر آنچه جمعش بنظر آمده این
چند شهر بود که نوشته آمد باقی را بنابر عدم ووقوف موقوف کند شده ۵

TRADUCTION.

PAYS DES ZENDJS.

C'est une vaste province, bornée au nord par les villes de la province du Yémen; au sud, par des déserts inhabités; à l'est, par la Nubie, et à l'ouest, par l'Abyssinie ⁽¹⁾. Les habitants de cette contrée ne sont jamais soucieux, comme le Chéikh Abou-Saïd, fils d'Abou'l-Khér ⁽²⁾ l'a montré dans ses vers :

Qui a le cœur sans chagrin pour que j'aille frotter ma main sur lui ?
Le cœur sans souci est celui des Zendjs amoureux et ivres.

Les philosophes ont trouvé la cause de la joie habituelle de cette sorte d'hommes dans l'apparition de l'étoile Canopus, qui chaque nuit se lève pour eux ⁽³⁾. Tous les Zendjs descendent

⁽¹⁾ Sur les limites du pays des Zendjs il faut voir la monographie de Marcel DUVIC, *Le pays des Zendjs ou la côte orientale d'Afrique au moyen âge*, Paris, 1883, p. 22 et suiv. L'orientation de notre auteur est la même que celle de Qazwini, *Athar el Bilâd*, éd. Wustenfeld, p. 14, et lui est sans doute empruntée. Les déserts inhabités au sud correspondent au *Fayast* (= déserts) du géographe Qazwini. L'édition lithographiée du *Habib ou-Siyer* de Khondémir, de même partie, p. 2, m'a permis de corriger la leçon سکون des manuscrits. Comp. DUVIC, *op. laud.*, p. 31.

⁽²⁾ Çoufi contemporain et contemporain du poète Anvéri, né dans le canton de Khavéân (Khorasân) qui l'a célébré dans ses vers. DALLER-GUTH, *Tezkereh-e Chéikh Chérad*, éd. Browne, p. 84 et 521, M. BARBIER DE MÉRIGNY, *Dictionnaire de la Perse*, p. 192, note; Mevânî *Zinâat-ol-Médjalis*, fol. 91^r, Dâst, *Nasahat-ol-Ins*, éd. de Calcutta, p. 339.

⁽³⁾ En vue de s'attirer une part de sa clémence.

⁽⁴⁾ Sur la gaieté habituelle aux nègres, voir Mas'oudî, *Principes d'or*, t. I, p. 164;

ce Zendj, fils de Koûch, fils de Chanaan, fils de Cham; on les appelle les hommes sauvages, parce qu'ils mangent la chair de l'ennemi qu'ils ont vaincu; de même, quand ils sont mécontents de leur souverain, ils le tuent et le mangent. Bien que l'or soit abondant chez eux, la matière qu'ils préfèrent pour leurs ornements et leurs bijoux est le fer⁽¹⁾. Ils disent que toute personne qui porte du fer sur elle échappe aux étreintes du démon et sa bravoure en est accrue⁽²⁾. Le bœuf de ce pays vaut le cheval arabe au combat⁽³⁾. Leur nourriture habituelle est la chair de l'éléphant et de la girafe. On dit que dans cette province se trouve un arbre dont les feuilles, quand on les jette dans l'eau et que les éléphants boivent de cette eau, rendent ceux-ci tellement ivres qu'on les prend aisément à la chasse⁽⁴⁾.

LA NUBIE.

Ce pays se trouve placé sur les deux rives du Nil; il faut huit jours et huit nuits pour le traverser dans sa longueur. Les habitants sont chrétiens et se nourrissent surtout d'orge; la viande de chameau leur est aussi très utile. On y trouve beaucoup de girafes. La Nubie comprend également le Soudan, où l'or croît dans le sable, le climat en est excessivement chaud; les habitants passent leurs journées sous la terre; à la nuit, ils sortent

QAZWÎNÎ, *Athâr el-Bilâd*, p. 11; AMR I EN BAHR EL-DJAHIZI, *Tria opuscula*, éd. van Vloten, p. 67, ligne 17.

⁽¹⁾ Sur les mines de fer dans les montagnes de Dentama et Dondéma, où des navires du Zâbedj (Java) venaient le prendre et le transporter dans l'Inde où la vente en était très avantageuse, voir Échist, trad. Jaubert, p. 45, 46; DEVIK, *op. laud.*, p. 82.

⁽²⁾ Cf. QAZWÎNÎ, *Athâr*, p. 15, Bâkoût p. 395.

⁽³⁾ Cf. DEVIK, *op. laud.*, p. 111.

⁽⁴⁾ Cf. MAS'ÔDÎ, *Prairies d'or*, t. III, p. 7-8, L. QUATREMER, *Mémoires sur les Zindjes*, dans *Mémoires sur l'Égypte*, t. II, p. 186.

de leurs retraites et s'emparent de l'or. Ce métal est l'objet de leur commerce; leurs vêtements sont faits de peaux de bêtes; les négociants se rendent au Soudan au prix de mille difficultés; une fois qu'ils y sont arrivés, ils battent de la timbale et disposent leurs marchandises séparément dans un endroit. Les habitants, avertis de l'arrivée des négociants par le bruit de la timbale, se rendent ce nuit à l'endroit où sont exposées les marchandises et laissent de l'or, formant le prix de l'objet, en face de chaque denrée; au matin, les négociants arrivent au même endroit et s'ils ne sont pas satisfaits de la quantité d'or qui a été laissée, ils éloignent la marchandise de la contre-valeur offerte et s'en vont; la nuit, les habitants reviennent et augmentent la quantité d'or jusqu'à ce que les marchands soient satisfaits⁽¹⁾.

Nouba était un fils de Cham, fils de Noé, et ce pays est devenu célèbre sous son nom. Cham est rangé parmi les peuplètes, mais aucun de ses fils n'a atteint ce rang, pour la raison que voici, ainsi que cela a été écrit : Un jour, Noé s'était endormi et avait découvert ses parties honneuses; Cham vint à passer et ne le recouvrit pas, mais tout au contraire se mit à rire; c'est à cause de ce manque de respect que la couleur de ses descendants fut noire et que le don de prophétie disparut de sa lignée. Il eut neuf fils, que voici : Houd, Sind, Zencj, Nouba, Canaan, Kouch, Qibt, Berbè, Habèch.

⁽¹⁾ Comp. Mikhon, *Nauzet ouf-Gafè*, dernière partie, p. 23. C'est à peu près ce que raconte Cosmas Indicopleustès de la manière dont le commerce se fait aux mines de Sissou, pays très voisin du pays de l'enceis, dans la contrée où le Nil prend sa source, et où se rendaient des marchands nubiens qui ne comprenaient pas le langage des naturels. On trouve déjà ce procédé indiqué par Hérodote (IV, 96) pour le commerce des Carthaginois avec les Lybiens d'au delà des colonnes d'Hercule. Comp. Qazwini, *Althar*, p. 29.

L'ÉGYPTE.

L'Égypte (*Miçr*) est ainsi appelée de Miçr, fils d'Abîm, fils de Cham, fils de Noé — que le salut soit sur lui! Parmi les raretés qui distinguent ce pays est le fleuve du Nil qui, contrairement aux autres rivières, coule du sud au nord. Sa source est située au delà de l'Équateur, dans les montagnes de Qomr, et son embouchure est dans la Méditerranée. Ses eaux croissent à la saison où toutes les autres rivières sont en décroissance. La cause en est, dit-on, que l'été en Égypte correspond à l'hiver au delà de l'Équateur, car le soleil est alors plus éloigné du zénith du premier de ces pays et plus rapproché des contrées australes; [au contraire,] quand l'hiver règne sur les pays du Nord, les contrées du Sud sont plongées dans l'été. Cependant l'auteur du *Ranzat ouç-Qafî*⁽¹⁾ rapporte, d'après 'Abd-ouç-Çamad Ibrahîm Riqâ'î, auteur de l'*Asbab-el-'Adjâib*, que la cause de l'élévation et de l'agitation de l'eau du Nil est que la Méditerranée est agitée en automne et que ses vagues, s'élevant au-dessus de son niveau habituel, forment comme une digue en face de l'eau du fleuve et l'empêchent de s'écouler; l'eau du Nil, ainsi contrainte, retourne en arrière.

Les Égyptiens ont un *miçyds* qui leur sert à déterminer la quantité de l'augmentation et de la diminution de l'eau; il est installé au milieu du fleuve; il y a là un certain nombre de lignes qui servent à indiquer la règle de la quantité suffisant aux besoins de la population. Quand la crue atteint seize lignes, cela produit beaucoup de bien et de profit; l'extrême limite de la crue [probable] est dix-huit lignes; quand elle les dépasse,

(1) Mi khond. Voir l'édition lithographiée, dernière partie p. 13, où il y a لرقاى, l'*Asbab el-'Adjâib* est indiqué par Hadji-Khalîfâ, t. I p. 266, n° 579, où l'auteur est appelé 'Abd-ouç-Çamad ben Ibrahîm el-Ibrîsî.

c'est la ruine pour l'Égypte. On dit que ce *miqyds* a été inst tué par Joseph le Véridique — que le salut soit sur lui!

Une autre merveille, ce sont les pyramides, c'est à dire trois coupoles bâties par les sages d'autrefois. L'auteur de l'*Adjâb el-Makhlouqât* [Qazwîni] rapporte, d'après Ibn-Ghaffir, que c'est Ilmyar le Mou'tésik qui les a construites et les a entièrement terminées dans l'espace de soixante-dix ans; soixante-dix mille hommes y ont travaillé. Certains ont dit qu'Ildris avait connu, par une révélation surnaturelle, qu'il y aurait un déluge au temps de Noé, et que ce déluge couvrirait le monde entier. Il fit enfouir dans cet endroit plusieurs tombeaux de ses pères et de ses ancêtres avec de l'or en abondance et des joyaux nombreux, et fit élever les pyramides au-dessus de ces tombeaux. On dit que le fer et l'acier ne peuvent aucunement entamer ces monuments. Un souverain, poussé par le désir de trouver de l'or et des joyaux, déploya des efforts considérables pour démolir l'une de ces pyramides; mais finalement il renonça à son entreprise sans avoir atteint son but.

Quelques individus croient que cet état est dû à un talisman, et que toute personne qui y participe peut en obtenir un don.

Quoique ces discours ne paraissent pas trop raisonnables, cependant nous les avons reproduits, à cause de leur singularité, parce que nous les avons rencontrés dans nos lectures. On rapporte que le fils d'un grand personnage d'Égypte était tombé dans la misère et que la gêne et la pauvreté l'avaient rendu sans protection. Dans l'idée qu'il pourrait obtenir une portion de ce talisman, il se rendait chaque jour aux pyramides et regardait attentivement de tous côtés. Un jour il trouva un morceau de papier où était écrit ceci : « Quand on me-

⁽¹⁾ Comp. Qazwîni, I, p. 186; 'Abdallatif p. 406; Maqîzî, *Khatat*, t. II, p. 185.

surera huit coudées sur telle face de la petite pyramide, on trouvera sûrement quelque chose.» Ayant agi selon ces directions, il apparut un coffre de fer dans lequel, quand il l'ouvrit, il trouva une coupe au milieu de laquelle était un disque d'or. Il laissa le coffre, prit la coupe avec le disque d'or et se rendit à la ville. Il porta l'or à un changeur qui lui remit en échange quelques pièces d'or. Rentré à la maison, il aperçut le disque d'or au milieu des pièces; il le revendit à un changeur et le retrouva encore au milieu des pièces d'or qui lui avaient été données. Il reconnut alors que ce disque possédait la propriété de rester entre les mains de celui qui l'avait une fois vendu. Par ce moyen il se procura des richesses sans pareilles. La coupe avait, elle aussi, la propriété de changer l'eau qu'on y versait en un vin qui n'avait pas son pareil dans toute l'Égypte⁽¹⁾. Cet individu se construisit une maison sur les bords du Nil et se mit à y vendre du vin; comme son vin était meilleur et qu'il le vendait meilleur marché, les clients se dirigèrent vers son établissement et les autres marchands furent ruinés. Ceux-ci s'étant livrés à une enquête, firent connaître la vérité au roi qui le fit venir et confisqua la coupe et le disque d'or.

On raconte, dans l'*Âthâr oul-bilâd*, qu'une personne se procura, en Égypte, une clef talismanique, qu'elle creusa la terre dans les environs de la grande pyramide et qu'il apparut un puits dans lequel chaque personne qui y jetait les yeux voyait apparaître des dragons. Cet individu lança dans ce puits la clef talismanique qu'il possédait et tous les dragons disparurent. Accompagné de dix de ses amis, il entra dans le puits et aperçut quatre estrades sur chacune desquelles on avait posé dix vases d'or pleins d'or; au goëlo de chaque vase était accroupi un lion

(1) Ce genre de coupes est attribué à Cléopâtre; MAQRÎZÎ *Khuṭaṭ*, t. I, p. 35.

d'or qui blessait de ses griffes la main de quiconque l'étendait vers ces vases. Sur chaque estrade il y avait également un lit de pierres précieuses; un des gens de la bande, plein d'audace, en enleva trois; immédiatement il disparut aux yeux de ses compagnons. Au bout d'une heure, le mur de la chambre se fendit et on vit apparaître la tête coupée de l'homme disparu. Cette troupe de gens, ne sachant comment entrer en possession de ces trésors, s'en retourna toute déconfite⁽¹⁾.

L'auteur du *Tārīkh al-Fil*⁽²⁾ dit, d'après Ibn-Kethîr le Syrien, que sous le règne de Mélék-ʿAdel, en 587⁽³⁾ [de l'hégire], il y eut en Égypte une famine telle que, dans l'espace d'un mois, il mourut deux cent mille personnes de faim. Mélék-ʿAdel leur fournit à tous des linceuls aux frais de sa cassette particulière, mais la foule de ceux dont le roi n'eut aucune connaissance dépassa toute analogie. À la fin, il ne resta en Égypte ni chats, ni chiens, et les hommes dévorèrent leurs propres enfants, et quand il n'en resta plus, on se mit à manger les médecins; en effet, tout médecin qu'on amenait à la maison sous le prétexte d'y visiter un malade se voyait entouré de tous côtés par des couteaux; on dépeçait alors cet infortuné comme l'on fait de la viande des victimes des sacrifices, et l'on s'en arrachait les membres.

⁽¹⁾ Voir d'autres contes relatifs aux Pyramides dans Soriouti, *Hosn et mohaddara*, t. I, p. 38, [I ḥāṣṣa fī ḥikāyat al-Ḥamām], l'*Abriégé des Merveilles*, trad. Curra de Vaux p. 211 et suiv.

⁽²⁾ Cet ouvrage, que l'empereur Akbar fit commencer en 993 Hég. (1585), était alors de sa toute sa nouveauté, Ahmed Rāzi ayant composé le *Haft-igum* vers 1593. Cf. Rev. Catal., p. 117. Quant au damasquin Ibn-Kethîr, qui vécut de 1303 à 1372 et écrivit le *Bidayat w'en-Nihaya*, voir Cl. Huar, *Littérature arabe*, p. 340.

⁽³⁾ Il faut lire 597 (1200-1201), c'est en effet la date de l'affaire fâmine dont Abdallatif fut témoin oculaire et dont il a donné une si épouvantable description (p. 360 et suiv.) Ibn-e-Athîr, t. XII p. 112 n'y consacre que deux lignes et Abou'l-Féda (éd. de Constantinople t. III p. 106) qu'une demi-ligne.

Il n'y a pas de cours d'eau dans toute l'Égypte, à la seule exception du Nil. La neige y est inconnue et la pluie n'y tombe que par intermittence. Lorsqu'il pleut beaucoup, c'est un signe de famine, parce que les grains pourrissent dans le sol.

Dans certaines localités croît une herbe dont on fait les cordages des gros navires; elle donne une lumière à la façon d'une chandelle; quand elle s'éteint, on la fait tourner plusieurs fois et elle redevient lumineuse⁽¹⁾. On voit encore dans ce pays un bassin où tombe l'eau d'une fontaine, toutes les fois qu'une femme en état d'impureté place sa main dans l'eau de la fontaine, celle-ci s'arrête et l'eau du bassin prend une mauvaise odeur; la source ne recommence à couler que quand le bassin est entièrement vidé.

Il y a, en Égypte, ces ânes et des mulets de prix en grand nombre. Quand on prend ceux-ci de la saillie des onagres, ils deviennent vites et bons coureurs. Dans un canton du même pays il croît des melons si grands qu'il suffit de deux pour former la charge d'un chameau; ils ont une tête tordue à la façon d'un serpent, de près d'une demi-coudée, et une queue qui est aussi très longue, de sorte qu'il y a une distance considérable entre la queue et le ventre.

Dans ce même pays il y a un lac dont l'eau est saumâtre, quand le Nil déborde cette eau devient douce; au moment de la décroissance du fleuve l'eau du lac recommence à être saumâtre⁽²⁾. Ce lac renferme quelques espèces de poissons qu'on ne rencontre nulle part ailleurs. Depuis cet endroit jusqu'à la Syrie, tout l'intervalle est de sable mouvant; on l'appelle Djilâr⁽³⁾.

⁽¹⁾ C'est de la même façon qu'on se sert de la combustion de la mèche à bord des navires.

⁽²⁾ Le lac de Tinnis, comme on peut le voir en comparant Içtakhûl, p. 52, d'où ce passage est traduit.

⁽³⁾ Cf. Aïou'î-E'zâ, *Géogr.*, texte ar., p. 108, 109, Maqrîzî, *Khutât*, t. I, p. 189.

Il y a, dans ce Djifâr, de nombreux serpents qui mordent et qui sautent; si quelqu'un se trouve dans un palanquin, ces animaux sautent et se jettent à l'intérieur de la litière; leur morsure est mortelle. Ce désert est borné d'un côté par la mer des Grecs et de l'autre par le désert de l'Égarément des Israélites.

Celui-ci s'étend sur une distance de quarante parasanges; il est entièrement sablonneux, et en partie pier eux; on l'appelle aussi le désert des Arabes. On y voit deux arbres qui ont des oiseaux en guise de feuilles, comme des aloettes. Cet éat se prolonge pendant quarante jours, puis cesse⁽¹⁾. Le désert des Israélites s'étend entre la Palestine, Aïla, le Jourdain et l'Égypte. Les Israélites y ont été éprouvés pendant quarante ans: ils étaient au nombre de six cent mille, dit-on. Quand leurs provisions furent épuisées, le Dieu de pâture absolu (Diu) leur accorda la manne et les *salud*, la manne est quelque chose qui ressemble au *terendjoubin*⁽²⁾, et le *salud* un oiseau aquatique qui ressemble à la perdrix. Des traditions juives nous apprennent que pendant la durée du séjour des Israélites dans le *Tih*, leurs vêtements ne vieillissaient pas et ne tombaient pas en lambeaux: tout enfant qui naissait venait au monde tout habillé; quand il grandissait, ses vêtements s'allongeaient à proportion.

Les dimensions de l'Égypte, en long et en large, sont de quarante jours et de quarante nuits de route. Son ancienne capitale est Fostât, située au nord du Nil; cette ville a des rues et des quartiers élevés où habitent des gens appartenant à toutes sortes de tribus, ses maisons sont toutes à trois et quatre

(1) Cf. Миллер, *Восток и-Сред.*, dernière partie, p. 8.

(2) Gomme produite par l'*Alhagi maurum*, sur laquelle on peut voir J.-J. POIRAK, *Persien*, t. II, p. 286, SCHUMMER, *Terminologie médico-pharmaceutique*, p. 356-360.

étages. Le tombeau de Çiâfê'î est à Fostâq. L'auteur du *Mésdlük o-Mémlik* rapporte que cette ville se partage en deux parties : la haute, appelée Moçai'îd, et la basse, nommée Zoulf⁽¹⁾. Le *Ghan dib oul-Asrâr*⁽²⁾ mentionne que le Çai'îd est au sud de Fostâq. Dans la campagne qui entoure cette ville sont des cavernes où sont enterrés des morts, ensevelis dans des linceuls de grosse toile frottés de médicaments, de telle sorte que les corps ne tombent pas en morceaux et ne pourrissent pas. On dit qu'une fois on enleva leur linceul à ces morts ; aucun changement ne s'y voyait ; il restait encore des traces de *henné* sur les mains et sur les pieds de ces morts.

Il est écrit, dans l'*Adjdub el-Boldân*⁽³⁾, que la momie d'Égypte vient de ces corps et que c'est la meilleure momie⁽⁴⁾.

Près de Fostâq est une montagne appelée Moçattam, d'où l'on tire ces chrysolithes.

Actuellement la capitale de l'Égypte est le Caire de Mo'izz. Le *Habib ous-Siyer*⁽⁵⁾ rapporte qu'au temps de Mo'izz bidîn-illâh, un eunuque nommé Ismâ'îl Djaulha, qui était l'un de ses esclaves, s'empara de l'Égypte en l'an 357 et construisit entre Fostâq et 'Ain-ouch-Chêms⁽⁶⁾, une ville qu'il appela le Caire de Mo'izz. En 361, Mo'izz vint d'Afrîqiya au Caire et fit de cette ville sa capitale. Dans son voyage il était accompagné de quinze mille chameaux et de dix mille mulets chargés d'or. Chaque

⁽¹⁾ Le passage visé se retrouve dans l'etakhîr, p. 51, où il est dit ceci : « La partie du Nil en amont de Fostâq se nomme Çai'îd, et la partie en aval, Râf. » Ahmed Râfî avait certainement un manuscrit défectueux sous les yeux.

⁽²⁾ Ouvrage persan dont le titre seul est donné par Hâdjî-Khalîfa, t. IV, p. 305, n° 8554.

⁽³⁾ Par Ibn el-Djezzâr (Abou Dja'fâr 'Alî ben Ibrâhîm el-Afrîqî), voir Hâdjî-Khalîfa, t. IV, p. 186, n° 8060.

⁽⁴⁾ Cf. Abdallatif, p. 273.

⁽⁵⁾ De Khondémir. Cf. SEUVERI, *Siasset-Namèh*, Supplément, préf. p. 11. Dans l'édition lithographiée à Bombay, le passage cité se trouve t. II, 1^{re} partie, p. 65.

⁽⁶⁾ Hétopolis. Cf. MAQUET, *Khatât*, t. I, p. 228 ; Qazwîni, t. II, p. 119.

jour on lui présentait un certain nombre de coffres qu'il donnait à ses courtisans et aux habitants de la ville⁽¹⁾. Quand ce fut au tour des Éyyoubites de régner, on construisit au Caire de nombreux établissements de bienfaisance et des édifices élevés.

Le Caire est situé sur le bord du Nil; ses édifices sont à quatre et cinq étages, ornés de sculptures et de peintures; on y voit des coupoles merveilleuses et des portiques agréables; les variétés de ses demeures sont hors de toute description et limite.

Une autre ville célèbre est Alexandrie, qui est aussi sur les bords du Nil⁽²⁾; tous ses édifices sont bâtis de marbre de diverses couleurs. Ses fortifications sont percées de quatre portes; l'une est toujours fermée; l'autre s'appelle porte de Rosette, et la troisième, porte de la Mer, parce qu'elle s'ouvre du côté de la mer des Grecs⁽³⁾.

Sur le rivage de cette mer est bâtie une citadelle extrêmement forte. Les navires du Maghreb, de l'Asie-Mineure et de la Syrie vont et viennent dans ce port, où l'on trouve toutes les marchandises et toutes les étoffes que l'on peut désirer. On va, par la voie de la mer, à Constantinople en cinq jours, tandis qu'il faut trois mois de chemin par la terre ferme.

La quatrième porte est la porte du Lotus, ainsi appelée d'un buisson de lotus qui croît en face de cette porte; on dit que cet arbre est un reste du temps d'Alexandre. Le *Adjdib el-Makhlouqdt* dit que dans les temps anciens cette ville fut construite en trois cents ans et resta florissante pendant mille ans, et qu'ensuite elle fut ruinée. Une des particularités d'Alexan-

⁽¹⁾ Dans le texte de *Habib ouss Syèr*, il est dit que l'on ordonna aux indigents de prendre chacun une poignée d'or dans ces coffres.

⁽²⁾ Confusion provenant de ce que le même mot, *بحر* en arabe et *دریا* en persan, désigne à la fois la mer et le Nil.

⁽³⁾ Comp. *Міахромъ*, *Rauzet*, dernière partie, p. 25.

drie, c'est que les bêtes malfaisantes, telles que les serpents et les scorpions, en sont absentes. Chaque matin, les gens du pays, en se levant, nettoient et balayent leurs demeures, puis les regardent, et on ne voit pas de trace de la fumée qui s'élève dans le ciel. C'est dans cette ville qu'Apollonius de Tyane construisit une colonne par l'ordre de Dhou'l-Qarném; on y inventa un miroir qui péna considérablement les Européens; finalement les principaux d'entre ceux-ci envoyèrent à Alexandre une compagnie de gens qui se montrèrent au peuple revêtus du vêtement de l'ascétisme et de la crainte de Dieu, quand ils furent acceptés par les esprits, ils se mirent à crier qu'Alexandre avait caché un trésor derrière le miroir, et 'Amr ben el-'Âç, malgré son intelligence et la clarté de son esprit, fut trompé par ces paroles et ordonna d'arracher le miroir de sa place; mais comme il n'y trouva rien en dehors de la ruse et des machinations [qui l'avaient fait inventer], on le remit en place; seulement il avait perdu la qualité spéciale qui le distinguait.

Parmi les hommes célèbres d'Alexandrie est Ptolémée, unique dans la géométrie et l'astronomie; il a composé de nombreux livres, entre autres un traité de logique ⁽¹⁾ qu'on appelle *Almageste* en arabe. Il mangeait peu et jeûnait fréquemment. Voici quelques-uns de ses aphorismes : « L'homme heureux est celui qui prend conseil d'après l'état d'autrui, et l'infortuné est celui de l'état de qui autrui prend conseil. — Quiconque possède une parcelle de raison sait que l'ombre des nuages, la durée des hommes du commun, et l'injustice des tyrans ne font que passer. » Un autre personnage célèbre de cette ville est le guide des mystiques, le cheïkh 'Ali ben 'Abdallah ech-Châdhilî ⁽²⁾, l'un des plus parlants des gens de son époque, qui

⁽¹⁾ Cette confusion est extraordinaire

⁽²⁾ Fondateur de l'ordre religieux des Châdhilîs, mort à la Mecque en 656

a atteint, dans la science, la vertu, l'ascétisme et la dévotion, un rang qu'on ne peut s'imaginer plus élevé. Durant le cours de sa carrière monastique, des miracles et de nombreux faits extraordinaires ont été accomplis par lui. Sa généalogie se rattache au second mām, Hasan fils d'Âli — que le salut soit sur lui. Il vécut la totalité de sa vie à Alexandrie, il mourut en se rendant en pèlerinage à la Mecque, dans un désert où il n'y avait que de l'eau saumâtre; après qu'on l'eût enterré, l'eau de ce désert devint douce.

Ikhmīm est située dans le désert, et entourée par les sables; il y a de nombreuses plantations de palmiers, et les impôts rentrent aisément⁽¹⁾. De braves gens sont nés dans cette ville, comme Dhou'n-Noûn⁽²⁾, qui marcha dans la voie du mysticisme et de la vérité. C'était un parfait derviche; il avait un regard subtil. La plupart des Égyptiens croyaient qu'il était *zindîq*; quelques-uns ne savaient que penser à son endroit; jusqu'à sa mort on ne sut rien de son véritable état. Une fois, il se trouvait à bord d'un navire [où était monté] un négociant qui perdit une perle; tout le monde fut d'accord que c'était Dhou'n-Noûn qui l'avait par devers lui; on le soumit à des vexations, et on le considéra avec mépris. Quand ces traitements eurent dépassé toutes les bornes, on vit mille poissons mettre la tête hors de l'eau, chacun tenant une perle dans sa bouche; le saint prit une de ces perles et la donna au marchand. Quand les gens du

(1 158). MOURADGEA D'ONSSON *Tableau de l'empire ottoman*, t. IV, p. 623, CH'ÂNÎ, *Lawâqih el-Anwâr*, t. II, p. 5.

⁽¹⁾ BÂKOÛI, dans les *Notices et Extraits*, t. II, p. 122; Istakhlîf, p. 53, Ibn-Hauqal, p. 105, Moqaddésî, p. 201, Qazwîni, II, p. 93; Maqâlât, t. I, p. 239.

⁽²⁾ Sur ce célèbre mystique, voir DERNÉSENI, traduction du *Guhistan*, p. 83, note, Qazwîni, *Athar el-bilad*, p. 91, CH'ÂNÎ, *Lawâqih el-Anwar*, t. I, p. 81 et suiv., DÎLÎ, *Nafahat out-Ons*, éd. de Calcutta, p. 35. Ce passage du *Haft-Iqlim* a été reproduit par QUATREMER, *Recherches sur la langue et la littérature de l'Égypte*, p. 281, 282, note.

navire furent témoins de ce miracle, ils tombèrent à ses pieds et offrirent leurs excuses. On rapporte, d'après lui-même, l'anecdote suivante : « Dans un de mes voyages, je rencontrai une femme; je lui demandai quel était le terme extrême de l'amour? — Elle me répondit : L'amour n'en a pas. Pourquoi? répliquai-je. — Parce que l'objet aimé est lui-même infini. » Voici quelques-uns de ses adages : « Aie pour ami celui qui ne change pas quand tu changes. — La crainte du feu, à côté de la crainte du Qorân, a la valeur d'une goutte d'eau que l'on jetterait dans la mer. » — « Qu'est-ce que le mystique? » lui demanda-t-on. — « C'est un homme, répondit-il, qui appartient à l'espèce humaine et pourtant en est séparé. » — La vraie adoration de Dieu consiste à être son esclave en toute circonstance, comme il est ton maître en toute circonstance. — Les gens du commun se repentent de leurs péchés, et les gens distingués de leur négligence. — S'abandonner à Dieu, c'est renoncer à disposer de soi-même. — « Qui a le plus de soucis? » lui demanda-t-on. Il répondit : « L'homme qui a le plus mauvais caractère. » — « Qu'est-ce que le monde? » — « Tout ce qui t'occupe loin de la pensée de Dieu très Haut. » Quelqu'un lui demanda un conseil. « N'envoie pas ta pensée devant et derrière, répondit-il. » — Cette réponse a besoin d'un commentaire, lui répliqua-t-on. — « Ne vous souciez pas, dit-il, ni de ce qui est passé, ni de ce qui n'arrivera pas. Soyez la monnaie prête pour le paiement. »

Il mourut en l'an 215 de l'hégire⁽¹⁾; cette même nuit, soixante-dix personnes virent en songe le Prophète, — que Dieu le bénisse et le sauve! — qui disait : « Dhou'n-Noân viendra cette nuit; nous sommes allés à sa rencontre » Quand on enleva le

⁽¹⁾ 860 de J.-C. La même date est donnée par Abou'l-Idja *Annales musulmanes*, t. II, p. 207, édit. de Constantinople, t. II, p. 43, Ibn el-Athir, édit. Tornberg t. VII, p. 59.

cercuei, une troupe d'oiseaux avaient entrelacé leurs ailes les unes dans les autres, de sorte que tous les assistants marchaient à l'ombre; jamais, jusqu'alors, personne n'avait vu d'oiseaux de cette espèce. Sur la route parcourue par le cortège, un muezzin prononça l'appel à la prière; quand il fut arrivé à la formule du témoignage, Dhou'n Noûn leva l'index; les assistants crurent qu'il était encore vivant et déposèrent le cercueil; mais malgré tous leurs efforts pour faire rentrer l'index qui s'était levé, ils ne purent y parvenir. A sa mort, on vit écrit sur son front, avec une écriture de couleur verte, ces mots : « Celui-ci est l'ami de Dieu, mort dans l'amour de Dieu par le sabre de Dieu. » Cependant le *Nasahat oul-Ons* dit que le lendemain on trouva écrit sur la pierre placée au chevet de son tombeau : « Dhou'n-Noûn, l'ami de Dieu, tué par Dieu en récompense de son désir. » Toutes les fois qu'on grattait ces mots, on les retrouvait écrits à nouveau.

Abou-Tâlib⁽¹⁾ est encore un autre personnage connu de la même ville; il est rangé dans le nombre des grands chéikhs. On rapporte, d'après Abou-'Othmân Maghribî, qu'Abou-Tâlib parlait toujours aux oiseaux et comprenait leur langage; dans ses supplications, il disait : « Mon Dieu, sans votre ordre, personne n'aurait pu prononcer votre nom. »

Une autre ville célèbre de l'Égypte est Ainouch-Chems, située au sud⁽²⁾ de Fostat, qui fut la capitale du Pharaon de Joseph. Le pavillon que Zolékha⁽³⁾ fit élever pour Joseph était dans cette ville. On dit que l'arbre du *balasdn*⁽⁴⁾ s'y trouve; ses vertus proviennent de l'eau d'un puits où l'on avait baigné Jésus; on

(1) Cf. *Djâmi' Nasahat*, p. 98.

(2) Lire « au nord ».

(3) Prononciation usuelle pour Zolikhâ.

(4) Le baume. *Comp. 'Abdallatif*, p. 20 et 89; *Miqatir Khitat*, t. I, p. 280; *Qazwî*, t. I, p. 219.

arrose toujours l'arbre avec l'eau de ce puits. Parmi les merveilles de cette ville est un obélisque fait d'un seul morceau de pierre rouge marquée de points noirs; il a plus de cent coudées de haut; à son sommet est la figure d'un homme faite de cuivre, à sa droite et à sa gauche sont deux autres figures desquelles suinte constamment de l'eau⁽¹⁾; partout où celle-ci parvient, l'endroit devient verdoyant et couvert de plantes. Cet obélisque a été élevé du temps de Salomon, dit-on.

Il y a encore la ville de Hamrâ⁽²⁾, qui fut la capitale d'Aḥmed ben Toûloûn⁽³⁾; ses dattes sont renommées, il y en a une espèce que l'on appelle *merdjoutsî*, qui mûrit un mois avant les autres; le dattier qui la produit est haut et droit; il ne se recourbe pas. On dit que Mordjous était un derviche dont l'influence se traduit par les qualités susdites.

La ville de Faramâ, quoique petite, est extrêmement verdoyante, fraîche et florissante; on y voit le tombeau du sage Galien⁽⁴⁾.

Deux parasanges séparent Faramâ de Tellîs⁽⁵⁾, qui est bâtie sur un terrain élevé; d'un de ses côtés est un monticule que l'on appelle *Ther-kôm*⁽⁶⁾. La cause de cette surélévation [autour

⁽¹⁾ Cf. 'Abdallatif, p. 226 et 569, Maqrîṣî, *ibid.*

⁽²⁾ Quartier de l'oṣṣâṭ, au bord du Nil. Cf. Iṣṭakhrî, p. 19; *Méridid*, t. I, p. 319.

⁽³⁾ Remarquer que le texte porte 'Ṭâloûn au lieu de Toûloûn, cette prononciation s'est conservée dans la bouche du peuple égyptien, au Caire qui ne connaît que le *Gâmd' Ṭâloûn*, la mosquée de Toûloûn Moqaddésî et Abou'l-Féda écrivent *تليون*.

⁽⁴⁾ Cf. Maqrîṣî, *Khîṭaṭ*, t. I, p. 211; en copte, Pe emoun, Baremoun (Quatremaire, *Mémoires géographiques sur l'Égypte*, t. I, p. 259); Ibn-Hauqal *Bibl. geogr. arab.*, t. II, p. 105.

⁽⁵⁾ Plutôt Tinnîs, Maqrîṣî, *op. laud.*, t. I, p. 176. Voir la longue description qu'en a donnée Nâṣim-i Kiosnau *Sâṣer-nâmâ*, trad. Schofer, p. 110-114.

⁽⁶⁾ Iṣṭakhrî, p. 53, et Ibn-Hauqal, p. 105, ont *boûtoûn*, rapproché du copte *boûnt* «tombeau» par Quatremaire, *op. cit.*, t. I, p. 332. Il faut voir les Notes d'Iṣṭakhrî et le passage cité de Quatremaire à propos de la fausse leçon du texte persan.

du terrain environnant] est qu'on y enterrait les hommes les uns au-dessus des autres, jusqu'à ce qu'elle arriva au degré [qu'elle atteint aujourd'hui]. Cette coutume était, prétend-on, répandue avant le temps de Moïse — que le salut soit sur lui !

Fayyûm est une ville située à l'occident du Nil, dans la région de la Haute-Égypte ; son territoire est plat ; l'opium d'Égypte s'y récolte ; le pavot qui le produit est noir.

Voilà ce que nous avons pu savoir de vrai au sujet des villes d'Égypte, qui sont celles que nous avons inscrites ; les autres ont été passées sous silence à cause de l'insuffisance de nos moyens d'information.

NOTES SUPPLÉMENTAIRES.

P. 101. Sur Méridôûm, dans la province de Bahnésâ, où est un groupe de pyramides, voir Qalqachendî, *Geographie und Verwaltung von Aegypten*, trad. Wüstenfeld, p. 15.

P. 111, note 2. Ajoute Mohammed ben el-Monawwar el-Méihanî, *Asîdî oul taubîd*, éd. Joukovski, Saint-Petersbourg, 1899.

DE
QUELQUES ÉVANGÉLIAIRES ARMÉNIENS
ACCENTUÉS

PAR
A. MEILLET

DE
QUELQUES ÉVANGÉLIAIRES ARMÉNIENS
ACCENTUÉS ⁽¹⁾

Parmi les manuscrits en capitales de l'Évangile arménien conservés à la bibliothèque du couvent d'Etchmiadzin, il en est un certain nombre qui portent, soit en leur entier, soit en certaines parties seulement des signes d'accentuation régulièrement poursuivis.

Les manuscrits, dont on trouvera la description dans Месроп Тер-Мовсисян, *История пересода библіи на армянській мові*, p. 159 et suiv., sont : le ms. 229, daté de 989; le ms. 362 G, daté de 1057; le ms. 369, daté de 1066; le ms. 260, daté de 1071; le ms. 257, daté de 1099. — Le ms. 229 est accentué à l'encre noire jusqu'à la fin, de même que le ms. 369 (les fragments Mc, xvi, 9-20 et J., viii, 1-11, ajoutés respectivement aux évangiles de Marc et de Jean dans 369 n'y sont pas accentués). Le ms. 362 G (qui, dans la suite de ce travail, est nommé simplement 362) n'a d'accents que jusqu'à la fin d 1

(1) Le présent travail repose sur le dépouillement de manuscrits d'Etchmiadzin vus en juillet-août 1903. Il me sera permis de remercier ici le savant bibliothécaire du couvent, le R. P. Mesrop vardapet Ter-Movsesian, qui, dans des circonstances pénibles pour la communauté (on était au moment de la prise de possession de ses biens par le gouvernement russe), m'a communiqué avec une libéralité sans limites les manuscrits dont il a la garde et qui m'a donné toutes les facilités que j'ai pu désirer. Je tiens aussi à exprimer ma reconnaissance au philologue pénétrant qu'est M. Galust Ter-Mkrtch'an d'Etchmiadzin je lui dois nombre de renseignements utiles et quelques précieuses suggestions.

feuillet 127 (Mc, x, 30). Les accents du ms. 260 sont en rouge d'un bout à l'autre, et ajoutés après coup, sans doute de la même main à laquelle sont dues les corrections du manuscrit écrites en rouge; toutefois, dans l'addition de la fin, qui comprend les morceaux d'authenticité contestée (parabole de la femme adultère, etc.), les indications d'accents sont en noir et, à ce qu'il semble, de la même encre que le reste du manuscrit. Dans le ms. 257, les accents sont en noir et de la main de l'auteur du manuscrit du feuillet 22 (Mt., xii, 39) au feuillet 42; du feuillet 45 au feuillet 125 (où se termine l'Évangile de Marc), les accents sont en rouge, comme les corrections en minuscule, et d'après un colophon qui se trouve au verso du colophon principal, cette revision aurait été effectuée par le scribe même du manuscrit, Aharon; le reste du manuscrit n'est pas accentué.

Du fait que certains manuscrits ne portent aucun accent et que certains autres ne sont accentués que fragmentairement, il résulte que les accents ne sont pas dus au traducteur original, ou du moins ne font pas partie intégrante du texte traditionnel de l'Évangile arménien. Cette conclusion est confirmée par ceci que la répartition des accents varie d'un manuscrit à l'autre, ainsi que le montre immédiatement l'examen des spécimens qu'on trouvera ci-dessous. Le ms. 229, en particulier, diffère assez souvent des autres.

Mais, d'autre part, les signes sont les mêmes dans les divers textes, et les principes généraux suivant lesquels les accents sont employés ne diffèrent pas de l'un à l'autre; l'application seule varie. Du reste, ces procédés ne sont pas limités aux évangéliques; on les retrouve dans les manuscrits (tous très sensiblement postérieurs) de la Bible entière et dans des manuscrits profanes; et M. Conybeare a donné un exemple de texte profane accentué dans son excellente édition d'une tra-

duction arménienne d'ouvrages d'Aristote (*Anecdota oxoniensia*, class. ser., vol. I, part. vi, p. 107 et suiv., Oxford, 1892).

Il semble que, avant d'accentuer le texte d'une manière suivie, on ait accentué certains mots dont l'accentuation n'était pas immédiatement connue du lecteur arménien. Le ms. 363 (daté de 1053), où les mots arméniens ne sont pas accentués, sauf de rares exceptions, a souvent des accents sur les noms propres d'origine grecque; on en jugera par le verset Mc, iii, 18 dont la disposition est la suivante dans ce manuscrit (les accents des autres manuscrits sont indiqués au bas de la page; tous les manuscrits accentués énumérés ont l'accent à la même place que le ms 363, sauf indication contraire):

Եւ զանդրէսս⁽¹⁾ եւ ի Լ⁽²⁾
 փիղիսորսս⁽³⁾, եւ ի Դ
 իսարթողմէսս⁽⁴⁾, եւ ի
 մատթէսս⁽⁵⁾ զմաքսաւ
 որ. եւ զԹիմիւսս⁽⁶⁾, եւ
 զյակովբսս⁽⁷⁾ աղիւհայ⁽⁸⁾.
 եւ զԹադդէսս⁽⁹⁾. եւ

⁽¹⁾ 229, 260, 257, 362; զանդրէսս 369; gr. Ἀνδρέαν.

⁽²⁾ Le signe que porte le manuscrit au-dessus de լը indique que ce signe de l'igno est à lier à ce qui suit; de même à la fin des deux lignes suivantes, ce signe semblable ici à celui de l'abréviation, en diffère dans le manuscrit.

⁽³⁾ 229, 260, 369, 362 (զփիլիսորսս), l'accent manque dans 257; gr. Φίλιππον.

⁽⁴⁾ զիսարթողմէսս 229 et 369, զիսարթողմէսս 362 mais զիսարթողմէսս 257; gr. Βαρθολομαῖον.

⁽⁵⁾ 260; զմատթէսս 229, 369, 362, pas d'accent dans 257; gr. Μαθθαῖον.

⁽⁶⁾ 229, 260, 257, 362, 369 (avec un second accent sur ա), gr. Θωμάς.

⁽⁷⁾ 229, 260, 369, զյակովբսս 257; զյակովբսս 362; gr. Ἰάκωβον.

⁽⁸⁾ աղիւհայ 257; gr. Ἀλφαιον.

⁽⁹⁾ 229, 260, 257, զթադդէսս 369; gr. Θαδδαῖον; la variante de 369 provient sans doute de ce qu'il est souvent malaisé de déterminer sur laquelle de deux voyelles contiguës tombe l'accent, un copiste a pu mal lire; cf. ci-dessus n. 4.

ղոթմամբ⁽¹⁾ *կանան*
յի⁽²⁾.

Dans le ms. 260, les accents de ce passage ont été marqués en noir, sans doute de première main, d'après le modèle qui n'avait probablement d'accents en principe que sur les mots étrangers, comme le ms. 363; puis, lors de l'addition des accents marqués en rouge (sans doute d'après un manuscrit entièrement accentué autre que celui qui avait servi de modèle pour la copie du texte), les accents en rouge ont été ajoutés, exactement aux mêmes places. La raison d'être de ces accents était d'éviter au lecteur l'accentuation de la fin du mot, normale en arménien. C'est ainsi qu'on lit encore *Mt.*, xxvii, 46 : *Էղի Էղի դմմա* (mss. 363 et 260).

Outre l'aigu ' , identique au շշ du Šarakan, le ms. 363 a deux autres accents : un grave ` , identique au րաթ , et une sorte de circonflexe ^ , comparable à l'ապառաի du Šarakan. Le grave ne se rencontre guère que sur les conjonctions *ի* , *եթի* et sur les formes du verbe *ստիլ* , notamment dans *ստի՛* , pour annoncer qu'on reproduit des paroles de quelqu'un; cet accent grave est aussi employé dans le ms. 257; on en verra des exemples assez nombreux dans les spécimens cités; le ms. 362 ne l'ignore pas non plus; on lit par exemple : *Եւ որք ի տիւրստի* *Me*, iii, 8 dans ce manuscrit; partout le grave indique une suspension de la voix qui fait attendre une suite du discours; ainsi, dans *Mt.*, xxvi, 35, le ms. 257 a *դի.քաղցեալ եւ համար ինչ ուտիլ ծաղաւեցի եւ արարցիք ինչ*; etc. — Quant au circonflexe, il se place, dans le ms. 363 comme dans tous les autres, sur le mot de la phrase sur lequel a lieu la montée de la voix qui caractérise l'interrogation; l'emploi de ce signe,

⁽¹⁾ 229, 260, 257 (où l'accent est marqué ici par '), 369, 362; gr. Σίμωνα.

⁽²⁾ *կաննացի* 260; *կաննացի* (sans accent) 229, 362.

qui est régulier dans les manuscrits systématiquement accentués, est sporadique dans le ms. 363. — D'autres formes d'accents apparaissent encore dans les manuscrits; mais la valeur n'en est pas claire. Par exemple, au lieu de l'aigu (ՀՀՄ), on rencontre parfois un signe $\checkmark$ (le ՀՀՄ_2 du Šarakan) : dans le passage Mc, III, 18 cité ci-dessus, le ms. 257 a le ՀՀՄ_2 et non le ՀՀՄ sur le Հ de սխալիս . — On trouve parfois aussi un signe $\acute{\text{~}}$ qui en général est placé deux fois : au commencement et à la fin du mot, ou bien l'un des deux signes est sur un mot précédent étroitement joint par le sens; ainsi dans Mc, III, 23, le ms. 257 a $\acute{\text{~}}$ sur ս et sur ի de սա. ինքն ; le ms. 369 n'a $\acute{\text{~}}$ que sur l' ս de սա .

Les deux accents principaux sont l'aigu et le circonflexe. Le circonflexe ne se rencontre que dans les phrases interrogatives, et il n'y figure jamais que sur une seule syllabe d'un seul mot, celle sur laquelle s'élève la voix (dans le ms. 260, on lit assez souvent l'aigu au lieu du circonflexe, par exemple dans քննէր Mt., VIII, 26). L'aigu a un emploi moins fixe : il ne frappe pas toute syllabe accentuée, mais seulement la syllabe accentuée de mots qui ont dans la phrase une importance particulière; il arrive que, dans une même phrase, plusieurs mots soient accentués, il arrive aussi qu'une phrase ne renferme aucun mot accentué; il y a d'ailleurs de grandes divergences entre les textes en ce qui concerne l'aigu, tandis que l'emploi du circonflexe est sensiblement le même dans tous les manuscrits régulièrement accentués, et à peu près constant dans les phrases interrogatives que renferment ces manuscrits. Le R. P. Komitas Keworkian indique l'exécution actuelle des accents, *Sammelbande d. internat. musikges.*, I, 57 et suiv.

Une étude définitive de l'accentuation des évangélistes arméniens ne pourra être faite qu'après la publication d'une édition critique de l'Évangile reposant sur le dépouillement

complet de tous les manuscrits existants. En attendant, il ne sera pas inutile de donner un aperçu de la question; en effet, l'accentuation est poursuivie d'un bout à l'autre du texte suivant les mêmes principes.

Par le fait même que seuls les mots les plus fortement accentués portent un accent, l'accentuation de ces textes présente un intérêt particulier; c'est en effet l'accent de phrase qui se trouve ainsi être noté, et l'on sait combien il est rare que le linguiste ait des renseignements précis sur ce point. Aujourd'hui encore, l'accent de phrase est particulièrement sensible en arménien, et, tandis que l'accent de mot est peu intense, le mot essentiel, se détachant avec force dans la phrase, notamment dans la phrase interrogative où il y a en même temps montée de la voix sur la syllabe accentuée, attire vivement l'attention.

L'accent de mot se trouve d'ailleurs être noté indirectement parce que, dans le mot qui porte l'accent de la phrase, c'est la syllabe normalement accentuée dans ce mot qui est marquée, suivant le cas, ou de l'aigu, ou du circonflexe, et qui par suite, doit être tenue pour intense, quand l'accent est l'aigu, ou pour intense et aigue, quand c'est le circonflexe. Il y a donc à examiner les renseignements fournis par les textes : 1° sur l'accent de mot; 2° sur l'accent de phrase.

1° *Renseignements fournis sur l'accent de mot.* — L'accent frappait, en arménien ancien comme encore aujourd'hui dans la plupart des parlers de l'arménien moderne, la dernière syllabe du mot pourvue d'une voyelle pleine, c'est-à-dire autre que *u*; et en effet l'accent de phrase noté dans les manuscrits ne figure que sur la voyelle de la syllabe finale du mot; le fait signalé plus haut que l'accent de noms propres étrangers ou de mots étrangers transcrits, autrement placé, est noté dans des textes où les mots indigènes ne portent pas d'accent confiné

de la manière la plus nette la règle de l'accentuation des finales telle que l'examen des faits linguistiques anciens et médiévaux oblige à la poser; la versification repose également sur l'accentuation des finales, comme on le voit dans P. Aubry, *Le rythme tonique dans la poésie liturgique*, p. 69 et suiv.

Toutefois quelques mots proprement arméniens semblent recevoir l'accent à d'autres places. Mais, dans tous les cas, il s'agit de la juxtaposition de deux mots originellement distincts, et dont le premier seul était accentué, ou dont le premier était plus fortement accentué que le second. Ceci est tout à fait évident dans *մէջմէջ*, qui peut s'écrire tout aussi bien en deux mots, Mc, iv, 34 et 38 (les mss. 229, 260, 257, 369, 362), évidemment aussi pour des cas tels que *մխաղա*, Mc, iv, 26 (mss. 229, 260, 257, 369), *միջմիջա*, Mt., xxiii, 28 (ms. 257), voir Hübschmann, *Armenische grammatik*, I, p. 230; et pour *մհմա*, Mc, iii, 34 (mss. 260, 257, 369), puisque *մհմ* existe isolément.

Un cas plus remarquable est celui de *միջմիջի*, J., xvi, 15 (mss. 229, 260, 369); *միջմիջի*, I xvi, 19 (mss. 260, 369; non accentué dans 229); car, d'après le principe général, il résulte de cette accentuation qu'il faut voir dans *այն*, *այդ*, *այն* la juxtaposition de deux mots originellement distincts : 1° une particule *այ*, la même sans doute qui figure au second élément de *նա(յ)*, *դու(յ)*, *ա(յ)* (v. *M.S.L.*, x, 136 et suiv.), et, 2° d'anciens démonstratifs **no-*, **to-*, **k₁o-*; sur les formations comparables, comme osq. *eiseis*, eizeis, ombr. *ei er*, voir Brugmann, *Die demonstrativpronomina*, p. 27 (*Abhandlungen* de l'Académie saxonne, phil. hist. cl., xxii, n° 6); et en effet, la flexion *այն*, *այն*, etc. de la forme courte des démonstratifs s'explique par la position de l'accent sur *այ*, en partant de **միջմիջ*, **միջմիջ*, etc.; il ne s'agit pas ici de la chute constante des finales après l'accent, car *նա* au moins n'était pas une ancienne

finale absolue et a fort bien subsisté dans *որում*, *միտում*, etc., mais d'une chute comparable à celle de l'*n* de *ոչ* lorsque la négation n'était pas accentuée; on a de même *այժմ* de **այսժամ*, et *այժմ* a reçu la même finale *իլ* qu'on a dans *այնորիլ*, d'où *այժմիլ*, qu'on lit J., xvi, 10, mais malheureusement sans accent. Le premier élément *ին* de *ինքն* est sans doute aussi le même que celui qui figure dans *հոյն*, *խոյն* etc., et dans *ինքնին*. M. Pedersen a, il est vrai, critiqué l'étymologie de *հա*, etc. admise ci-dessus (voir K. Z., xxviii, 238); mais les raisons qu'il allègue ne sont pas convaincantes; il ne réussit pas à affaiblir la preuve tirée de la présence d'un *j* final dans des phrases telles que *Էւոր ընդ հմայն Էին* et on est réduit à affirmer, a priori, que les Arméniens auraient, pour une raison inconnue et impossible à imaginer, éprouvé une répugnance pour **հմայն* alors que la diphtongue *այն* est fréquente en arménien; contre la réduction de **հայայ* à *հայ*, *հա*, il n'invoque que des raisons de sentiment; enfin il n'y a aucune raison de croire que **հորայ*, etc. devaient se réduire à **հոր*, etc. car la particule **այ* était sans doute sentie comme un élément ayant encore une certaine autonomie dans la phrase. — L'accentuation *այնորիլ*, etc., était connue (voir par exemple *Քառհալ*, dans la revue arménienne *Դաճիկ* année 1903, p. 129); mais il est important de l'observer dans quelques-uns des plus anciens manuscrits arméniens; on voit d'ailleurs qu'elle ne fait en aucune manière échec au principe fondamental de l'accentuation arménienne ancienne sur la fin du mot, lequel paraît absolu.

2° *Renseignements fournis sur l'accent de phrase.* — C'est surtout sur l'accent de phrase que les textes examinés fournissent des renseignements précieux, dont il convient de mettre quelques-uns en évidence.

La négation *ոչ* est souvent accentuée de préférence au verbe

qu'elle accompagne : ainsi on lit *նչ պար*, Mc, iv, 5 (mss. 229, 260, 257, 369, 362); *նչ ետ*, Mc, iv, 7 (mêmes mss.); *նչ պահ*, Mc, iv, 27 (mêmes mss.); de même avec un indéfini *նչինչ*, Mc, iv, 34 (mêmes mss.); *նչ ոք*, Mc, iii, 27 (mss. 260, 257, 369, 362); et ceci n'est pas propre à *նչ*, car on lit aussi *մի խնային*, Mc, iv, 12 (mêmes mss.) et *մի երբեք*, *ibid.*, (mss. 229, 260, 257, 369). Quand *նչ* est uni à un mot fortement accentué, le *n* tombe, et l'on a par exemple *չիւ*, Mc, iv, 40 (mss. 229, 260, 257, 369, 362) et *չիւնչ*, Mc, iv, 22 (mss. 229, 260, 257, 369). La négation apparaît ainsi ou fortement accentuée, ou dépourvue d'accent, et en ce second cas amputée de sa voyelle; les prépositions, qui sont toujours inaccentuées, ont constamment subi le second traitement : chute de la voyelle.

L'accent est noté d'une manière particulièrement fréquente quand un mot accentué est suivi d'un mot non accentué qui se joint à lui dans la prononciation; ainsi un participe avec son auxiliaire : *պաւստցեալի էր*, Mc, iii, 1 (mss. 260, 257, 260, 369); *մտկոնեալ իցէ*, Mc, iii, 21 (mss. 229, 257, 260, 369, 362); un démonstratif suivi du verbe être, non accentué *հալ է*, Mc, iii, 35 (mêmes mss.); de même encore on a : *կարծիւ լինելին*, Mc, iv, 33 (mêmes mss.).

Dans les locutions, assez nombreuses en arménien, qui sont constituées par l'union d'un substantif et d'un verbe suivant, c'est le substantif qui porte l'accent : *մին ունէր*, L., i, 21 (mss. 229, 260, 369); *երկիր պաղին*, Mt., xxviii, 17 (mss. 229, 260, 257, 369, 362, 363); *ի լաւչ հանել*, Mt., xxvii, 34 (mss. 260, 257, 369, 362; le ms. 229 n'a pas été relevé en ce passage); etc.

Quand deux formes verbales, personnelles ou non, sont juxtaposées de manière à former un groupe, c'est le second verbe qui est accentué; ainsi Mc, iv, 36 *եկայք անցցուք* (mss. 229,

260, 257, 369) յայն կողմն; Mc, III, 10 մինչդառ խոնկի (ms. 229) զնովա; Mc, III, 31 յղեցին եւ կոչեին (mss. 229, 260, 257, 369, 362) զնա; Mt., XXVII, 2 կապեցին զնա, եւ առին զնացին (mss. 260, 257, 369, 362; le ms. 229 n'a pas été relevé ici); au contraire, lorsque deux substantifs sont joints, c'est le premier qui a l'accent: L., I, 14 եղիցի քեզ ուրախութիւն (mss. 229, 260, 369) եւ ցնծութիւն. Cet usage n'est qu'un cas particulier d'un usage plus général: dans plusieurs phrases unies, on accentue avec une intensité particulière le verbe de la dernière phrase: Mc, III, 32 մայրքո եւ եղբարքքո կան արտաքոյ, եւ խնդրեն (mss. 229, 260, 257, 369, 362) զքեզ; Mc, IV 4 ի սերմանելն ոմն անկաւ առ ճանապարհաւ՝ եւ եկին թաչուն եւ եկին (mss. 229, 260, 369, 362) զնա; Mc, IV, 6 եւ յորժամ ծաղեաց արեւ՝ ջերսեւ (ms. 229) 260, 257, 369, 362), եւ զի ոչ զոյն արմատք՝ ցամաքեցսեւ (mêmes mss.), etc. Mais le cas des verbes juxtaposés, tels que եկայք անցցեաք, présente un intérêt particulier; en effet il est usuel en arménien (par exemple, Mt., II, 16, ἀποστείλας ἀνεῖλεν est traduit par առաքեաց կոտորեաց; un tour tel que խաղաց զնաց est constant chez Fauste de Byzance; cf. Murad, *Ararat und Masis*, p. 100; M. Marr signale des faits analogues, dans l'introduction de son édition du *Physiologus* arménien et géorgien, p. XXXII [*Դեռուսիս առաքանին ու արաւուկո-քրջաւուսի փառաւորս, VI*]), et cette accentuation du second des deux verbes a eu de grandes conséquences pour le développement ultérieur de la langue; si chez Eznik, IV, 4 (p. 254), on lit կայր եւ աղստամբեցուցանէր, ou chez Élisée, p. 16, l. 31 (édit. Venise, 1838), կայր եւ սղատէր, on voit maintenant que կայր était relativement inaccentué dans ces groupes, tandis que աղստամբեցուցանէր, սղատէր avaient leur finale fortement accentuée, c'est-à-dire que, dans un groupe tel que կայ եւ սիրի, il n'y avait qu'un accent principal, sur le Է final: c'est

ce qui explique la réduction de *իայ եւ*, précédant le verbe, à *իայ ու*, *իու*, *իը* (cf. *Zeitschrift f. arm. phil.*, II, 27), et la généralisation de *իու*, *իը* qui en est résultée. Le fait que deux verbes couplés soient inégalement accentués est du reste naturel; on l'observe aussi en russe par exemple (voir P. Boyer et Spéranskij, *Manuel de russe*, p. 71, n. 10).

Le verbe d'une phrase qui énonce le résultat obtenu par des actions précédemment indiquées est fortement accentué; ainsi Mc, III, 4 *Եւ ասէ՛ (ms. 260) ցնտաւ զինչ (mss. 229, 260, 257, 369, 362) արժանի ի շաբաթ ու, բարի՛ (mss. 229, 260, 369; բարի, 257) ինչ զորժ ել՛ եթէ՛ (ms. 363) չսէր (ms. 362) ասնել ազի մի ապրէ ցուցանել՛ (mss. 229, 260, 369; ապրի ցուցանել՛ 257) եթէ՛ (ms. 363) իրողսանել եւ նորա լուցին (mss. 229, 260, 257, 369, 362); le mot *յապին*, qui énonce le résultat des paroles de Jésus, est accentué dans tous les manuscrits examinés.*

Le seul principe essentiel tout à fait universel est que sont accentués les mots importants de la phrase, quelle que soit la place qu'ils occupent. Le pronom personnel, qui n'est exprimé au nominatif que là où il doit attirer l'attention, est au commencement dans Mc, III, 12 *դու (mss. 229, 260, 257, 369, 362) ես որդին ասի*. L'accent est, au contraire, à l'intérieur de la phrase dans Mc, III, 28 *Եւստի (ms. 229) ասէմ (mss. 260, 257, 369, 362) ձեզ զի ասենան (ms. 257) թողցի (mss. 229, 260, 369, 362) որդւոց մարդկան մի դռ եւ հայհալութիւնք՝ որչափ եւ հայհոյիցեն. 29. Բայց որ հայհոյեսցի զհողին սուրբ, ի՛չ (mss. 260, 257, 369, 362) ունիցի թողութիւն յաւիտեան այդ պարտաւան (mss. 229, 260, 257, 369, 362) լիցի յաւիտեան միշտ; les mots *թողցի*, *ի՛չ*, *պարտաւան* sont accentués à l'intérieur des phrases dont ils font partie. De même, dans la phrase suivante où des adjectifs au comparatif sont accentués. Mc, IV, 31 *որպէս հասն մանանիսի՛ (ms. 229)**

որ յորժամ սեբմանիցի յերկրի, փարսազ ըն (mss. 229, 260, 257, 360; փոքր, 369) և քան զամենայն սերմանիս որ են յերկրի. 32 Այլ յորժամ սեբմանիցի, բուսանի եւ լինի մեծ (mss. 229, 260, 257, 369, 362) քան զամենայն բանջար; le comparatif, qui n'est très souvent pas exprimé par la forme, l'était donc par la force particulière avec laquelle l'adjectif était prononcé. — Le parallélisme est souvent pour beaucoup dans l'accentuation; ainsi : Mc, iv, 20 *ամեն պատեղ՝* (mss. 260, 369) *ընդ միոյ երեսնն* (mss. 229, 260, 257, 369, 362) *եւ ընդ միոյ փոխանն* (mêmes mss.; le ms. 362 écrit *փաստան* par *տ*, comme aussi le ms. 363) *եւ ընդ միոյ հարիւր* (mss. 229, 260, 257, 369, 362).

Les spécimens ci joints, pris au hasard, permettront de compléter ces remarques et de voir comment sont répartis les accents dans la phrase.

L'objet de la notation des accents dans les manuscrits de l'Évangile ci-dessus indiqués était assurément de marquer les modulations à employer dans la récitation rituelle. Les notations correspondantes des évangélistes grecs où l'on rencontre les mêmes signes, accompagnés d'un assez grand nombre d'autres signes neumatiques, n'ont absolument rien à faire avec l'accent; et, si l'on examine par exemple les mss. gr. 48 et suppl. gr. 79 de la *Bibliothèque nationale* de Paris⁽¹⁾, on constate aisément que les signes neumatiques, marqués en rouge, n'y coïncident qu'accidentellement avec les accents, notés en noir; on a vu ci-dessus, p. 136, que, dans le manuscrit arménien 260 d'Étchmiadzin, les accents proprement dits avaient été à l'origine marqués en noir, par opposition aux neumes qui sont notés en rouge. Mais, en imitant les notations grecques, dont ils reproduisent jusqu'à la disposition extérieure, les Arméniens les ont singulièrement

(1) L'indication de ces manuscrits et de plusieurs autres semblables est due à une communication obligeante de MM. P. Aubry et Gastoué.

simplifiées; les signes, réduits à deux ou trois (sauf les cas plus ou moins exceptionnels signalés ci-dessus, p. 137), ne se trouvent plus que sur des syllabes que l'on sait par ailleurs être accentuées et dans des mots qui sont les mots importants, ou ceux qui reçoivent la montée de voix de l'interrogation; et c'est ce qui fait que ces notations ont pu être employées en dehors des textes destinés à être récités dans les cérémonies de l'église et figurent même dans des textes profanes; le signe de montée de la voix des phrases interrogatives est celui qui dans la typographie arménienne sert aujourd'hui d'équivalent au point d'interrogation; l'aigu a aussi subsisté et marque l'emploi des noms en fonction de vocatif, des verbes en fonction d'impératif; etc. Ainsi, en arménien, les neumes, qui originellement notaient les modulations de la voix, apparaissent simplifiés et réduits dès les plus anciens manuscrits de l'Évangile et ont fini par jouer le rôle de simples signes de ponctuation.

SPÉCIMENS DE TEXTES ACCENTUÉS.

Dans les morceaux cités ci-dessous, les appels de notes en chiffres (1, 2, 3 etc.) se rapportent aux accents, et les appels en lettres (a, b, c, etc.) aux variations de texte. — Les accents marqués dans le texte se trouvent dans le ou les manuscrits indiqués en note, et dans ceux là seulement, parmi les manuscrits envisagés ici. L'orthographe et les abréviations sont celles des manuscrits, la ponctuation seule et les majuscules initiales des versets ont été ajoutées.

On remarquera qu'il y a plus d'accents dans le spécimen ci-dessous que dans aucun manuscrit considéré isolément, puisqu'on y a réuni les accents de tous les manuscrits étudiés, et même il arrive souvent que les accents juxtaposés dans les textes ci-dessous soient inconciliables les uns avec les autres.

Aux variantes d'accent qui forment l'objet essentiel du présent article, il a semblé utile d'ajouter les variantes de texte des manuscrits examinés — on y a joint pour les premiers chapitres seulement, des indications relatives au manuscrit de Moscou (indiqué par l'abréviation Ms), d'après le fac-similé qui en a été publié, mais sans intention d'épuiser les particularités de ce manuscrit, et sans noter les endroits où le fac-similé n'est pas lisible. — Les variantes du ms. 229 d'Ételmadzou,

qui n'a pu être vu qu'un peu rapidement ne soit pas complètement et n'ait pas hérité de toutes les conclusions et silences de la relation à l'égard de ce important manuscrit.

Les variantes signalées ci-dessous sont intéressantes à divers égards. Il en est qui répondent à des variantes du texte grec (ainsi Mc, I, 1 et 3), et qui, par suite, intéressent l'histoire du texte. D'autres sont importantes pour l'histoire de la langue, par exemple la confusion de *խառնակահայ* et de *խառնակահայ* Mc, I, 5, qui atteste la confusion faite par le copiste entre *ա* et *է*, la forme moderne *խառնակ* de *խառնակ* se lit déjà dans le manuscrit de Moscou, Mc II, 3, la forme *առնակ* Mc, I, 17, Ms présente une chute de *ռ* par dissimilation dont l'équivalent se retrouve dans le ms. 363, pour *խոհարար* (par ex Mc, III, 6, même graphie dans le ms. 229) et regard de *խորհրդ*; la leçon *ի յերկնից*, Ms, XVIII, 2, présente un type de fuites fréquent dans les manuscrits (on lit de même *ի յողի իր*, Mc, VIII, 12 dans le ms. 229) et qui a souvent passé de *ի* dans les éditions; a varié de *խառնակաց* Mc, XIV, 12 entre dans la série de celles qui ont été indiquées dans le *Journal asiatique*, 1903 II, p. 506, et d'une manière générale, les variantes citées ci-dessous servent l'illustration à cet article du *Journal asiatique*, 1903, II, p. 487 et suiv.

Matthieu, XXVIII.

1. *Առ յերկնիցի՞ն շարաթառն՝ յորում յուսանայր միաշարաթին՝, և ին՝ մարիամ մաղդալենայի, և միւս մարիամն՝ տեոսնէ՞ն զզերեղմանն* : 2 *Այն ահա շարժուին՝ մեծ՝ եղեւ զի հրեշտակ՝ ան իջեալ յերկնից՝ մատուցեալ ի լանց՝ թառակցոյց՝ զլէմն ի դրաց անտի, և նստէր՝ ի վերայ նորա* : 3 *Այն*

Matthieu, XXVIII (mss. 229, 260, 257, 361, 362, 363)

1. 1 : 229 2 : 260, 257, 369, 362

2. 1 : 260, 362, 369 — 2 : 229 3 : 260, 257, 369, 362 — 4 : 229, 260, 257, 369, 362.

3. 1 : 229, 260, 257 2 : 229, 260, 257, 369, 362.

Matthieu, XXVIII (mss. 229, 260, 257, 369, 362, 363, et Ms)

1. *ա յերկնիցն* Ms *և թիւթին* 260 (2^e omis à la fin de la ligne) — *մաղդալենայի* 363 *մաղդալենայի* 362, *մաղդալենայի* 260, 257, 369, Ms. *մաղդալենայի* 229.

2. *ա : հրեշտակ* 362, 363 Ms *և յերկնից* 362, Ms *և : թառակցոյց* 362 (le même ms. 362 a, par exemple *աղջիցն* M. XXIII 6)

3. *ա զկայսրն* 362 Ms. (et ms. 23) — *և զհանդերձն* 363.

Էր տեսիլ նորա իրբեւ զխալանին^{1a}, եւ հանդերձ^b նորա սալի-
տանի² իրբեւ զձիւն : Կ. Աւ յահի անտի նորա խռովեցան ու-
հապանքն : եւ եղևն¹ իրբեւ զմեռեան^{2a} : Կ. Պատառխանի եւ
հրեշտակն^a եւ ասէ՛ յկանացն մի² երկնչիք դուք, զիտեմ զի
զյո զխաչելանին^{3b} խնդրէք : Ը. Ը.՛ առա, քանզի^a յարեմա՛,
որովս առացն եկայք տեսէք³ զանդին ուր կայք : Է. Աւ վաղ-
վաղակի երթայք առացէք¹ աշակերտացն^a նորա թե յարեմա՛².
եւ ահա յառաջանայ^{3b} քան զձեզ ի գաղիղէա^{4a}, անդ տեսա-
նիցէք զնա ահա առացի ձեզ : Ը. Աւ ելեալ վաղվաղակի^a
ի դերեղմանե, անտի ահի եւ խնդութեամբ լաղմաւ ընթա-
նային¹ պատմել² աշակերտացն : Թ. Աւ ահա պատահեանց^{1a}
նոցա յո եւ ասէ. ողջ² էք եւ նորա մատուցեալ կալան զոտո
նորա եւ երկիր պաղին³ նմա : 10. Յայնժամ ասէ՛ յնոսա յո.

4. 1 : 229, 260 - 2 : 257, 369, 362.

5. 1 : 260, 369, 362 - 2 : 229, 260, 257, 369, 362 - 3 : 260, 369,
362; զխաչելանին 257.

6. 1 : 229, 260, 369, 362 - 2 : 229, 260, 257, 369, 362 - 3 : 229, 260,
369, 362

7. 1 : 362 - 2 : 260, 257, 369 - 3 : 260, 369 - 4 : 260 (accent en noir)
363, cf. 81. Παλιλαα, գաղիղէա 257, avec accent ~ sur ա de դա

8. 1 : 229, 260 - 2 : 369, 362.

9. 1 : 362 - 2 : 229, 260, 257, 369, 362 (le signe placé sur « dans 362
diffère de ', c'est ') - 3 : 260, 257, 369, 362

10. 1 : 260, 362 - 2 : 229, 260, 257, 369, 362 - 3 : գաղիղէա 363,
260 (avec accent en noir), գաղիղիա 369 - 4 : 229, 260, 257, 369, 362

4. a : զմեռեայ 260, (et Zoh'ab); որովս մեռեալք Ms.

5. a : հրեշտակն 362, 363, Ms. b : խաչելան 229

6. a : այդ 362.

7. a : աշակերտաց 362 Ms. b : յառաջանա 257, 362 - c : գաղիղէայ
362; գաղիղիայ Ms

8. a : վաղվաղակի ելեալ 257 (laite corrigée par l) correctum à l'encre rouge).

9. a : պահեայ 257 (առ, du correctum à l'encre rouge au dessus de la
ligne).

10. a : եղբայրն (n ajouté à l'encre rouge) 257, եղբայր 260 b : գաղիղէա
Ms. - c : տեսանիցեն 257 (les points à l'encre rouge).

մի² երկնչիւր, երթայր ասացէ՛ր եղբարցն^a խնց զի երթիցեն
 ի զաղիղեա^{3b}, եւ մնա^a տեսցեն^c զիս : 11. Իբրեւ նորա զնա-
 ցին, ահա ոմանք ի զաւրականացն եկին ի քաղաքն՝ եւ պատմե-
 ցին¹ ըստ նախապիտիւնն զամենայն որ ինչ եղև : 12. Եւ
 նորա ժողովեալ հանդերձ ծերովքն, խորհնէրդ^{1a} առեալ
 արծաթ յիշ² ետուն զաւրականացն, 13. Եւ ասն¹, ասա-
 ցիւք² եթե աշակերտքն³ նորա եկեալ զիշերի զողոյցան⁴
 զնա մինչ միք ի քուն եար^a : 14. Եւ եթե լուր լիցի այդ աս
 զատաւորն, մէք¹ հաճեցուք զնա եւ զձեզ անհնգ² արաս-
 ցուք : 15. Եւ նոցա ստեալ զարծաթն, արարին¹, որպէս^a ու-
 սանն. եւ եկ² համբաւս³ այս ի հրկից^{4b} մինչեւ ցոյտաւ⁵ :
 16. Իսկ մատասան աշակերտքն զնացին¹ ի զաղիղեա^{2a} ի
 լեւոնն³ ուր ժամաղիր^b եղև նոցա յի : 17. Իբրեւ տեսին զնա^a,
 երկիր պաղին¹ նմա, եւ ոմանք յերկու այսն^{2b} : 18. Եւ մա ու-

11. 1. 229, 260 257, 369 362.
 12. 1. 229, 362, 363 - 2 : 257, 369.
 13. 1. 257 (accent grave) 2 : 257, 362 - 3 : 210 4 : 229
 14. 1. 229, 369 - 2. 229, 260, 257, 369 362 363
 15. 1. 229, 260 257, 369 362 - 2. 229, 260 - 3 : 363 - 4 : 369 -
 5 : 257 (accent de la forme V), 362
 16. 1. 260 - 2 : 363 (զաղիղեալ 369) - 3 : 369, 362.
 17. 1 : 229, 260, 257, 369, 362, 363 - 2 : 229, 260, 257, 369, 363.
 18. 1. 260, 257 2. 257 (accent grave) - 3. 229, 260 257 362, 363
 4. 369 - 5. որպէս avec accent ' sur n, 369 - 6. 229, 260, 257, 369,
 362, 363 7. զմեզ avec accent ' sur z initial, 369.

11. a. եղև Ms.
 12. a. խորհնէրդ 363 (forme ordinaire du ms. 363; de même par exemple
 VI XXVII, 1)
 13. a. եար 362, Ms
 14. a. այդ ձով 260 այդ լուր լիցի այդ 362
 15. a. պէս 260, որպէս եւ 257 (les points sur եւ correction en rouge)
 b. հրկից 362.
 16. a. զաղիղեա Ms. - b. ժամաղիր 257 (en noir, de première main;
 ' en rouge)
 17. a. զար 363 - b. յերկու եղան 362
 18. a. յերկիր 362, ի յերկրի Ms b. աւարեց 362 - c. հայր իմ 362.

ցեալ յն խաւսեցան¹ ընդ նոսա եւ առն², տուան³ ինձ ամե
նայն⁴ իշխանութիւնս յերկինս եւ յերկրի⁵ որպէս առաքեալ⁶
դիւ հայր⁷, եւ ես⁸ առւերեմ⁹ զձեզ¹⁰ : 19. Պատգէր¹¹ սխաւ
հետեւ¹² աշակերտեցէր¹³ զամենայն հեթանոսս մկրտեցէր¹⁴ :
դնոսա յանուն հաւր եւ որդւոյ եւ հորւմ¹⁵ արքայ : 20. Աստու
ղէր¹⁶ նոյա պահել¹⁷ զամենայն որ ինչ¹⁸ պատուիրեցի ձեզ
եւ ահա առիկ¹⁹ ես ընդ ձեզ²⁰ եմ²¹ զամենայն աւուրս, մինչեւ
ի կատարան²² աշխարհի :

19. 1 : 229, 257 363 2 : 362 - 3 229, 260, 257, 369 4 . 229 257,
362, 363 - 5 260 369, 363.

20. 1 : 229 (?), 362, 363 2 229, 260 257 369 3 257 (l'accueil a
la forme γ) 4 260, 369, 362 - 5 229.

19. a : մկրտեցէր 260 - b : հորւմ 257, 362 Ms.

20 a : պահել Ms - b զոր միանգամ 257, որ ինչ միանգամ 362 c .
առաւորեմ 363 (corrigé en ահա առիկ d'un autre main) d եմ 362
e կատարան 362.

Marc, I.

1. Սկիզբն աւետարանի յի .քի^a : 2. Որպէս եւ զրեւել¹
ի յեսայի մարգարէ², ահա առիկ ես առաքեմ³ զհրշտակ⁴ իմ
առաջի .քո, որ հանդերձեացէ⁵ զճանապարհ⁶ .քո առաջի .քո :
3. Չայն¹ բարբառոյ յանապատի, պատրանում² արարէր զձաւ

Marc, I (mss. 229, 260, 257 369 362 363).

1. 1 : 260.

2. 1 : 362, 363 - 2 : 229, 362.

3. 1 : 260, 257, 362 - 2 : 229, 260, 362 - 3 : 257, 362.

Marc, I (mss. 229, 260, 257, 369, 362, 363, et Ms.).

1. a որդւոյ աշ add. 369

2. a . եսայի մարգարէ 257, եսայեա մարգարէի 362, Ms. (où il manque
արմզ դրեալ); ի մարգարէ 229; ի մարգարէս 369 - b զհրշտակ 363 Ms. (en
rouge).

3. a : զճանապարհս 362, Ms զճանապարհն 257 - b . զձաւեղս 362; զձաւ
ւելու Ms. - c աշ մերոյ 362

Նապարհ^ա ան, եւ ուղեղ¹ աղարկք զշաւ խոս² նորա³ : 4. Աւ
 եղև զի յովհաննէս¹ մկրտէր² յանապատի¹, եւ քարոզէր³ մկրտ-
 օտ թիւն⁴ աղաշխարութեան⁵ ի թողոյ թիւն մեղաց : 5. Աւ
 երթանք¹ առ նա ամենայն աշխարհն² հրատարակի, եւ եմացիր³
 ամենեքեան. եւ մկրտեին² ի նման, ի յորդանան զեռ խոտ-
 օտիանեակ³ զմեզ ի բնանց : 6. Աւ եր յովհաննէս¹ զղե-
 ցեալ² ստեւ ուղտու, եւ զաւաթ² մաշկեղէն³ ընդ մեջ իւր. եւ
 կերակուր նորա մարմն³ եւ մեղր⁴ փայրենի : 7. Քարոզէր
 եւ սեղ¹ զսկ¹ դաւրադոյնն² քան զիս զլինի խ, որում չեմ
 բաւական խնարհել¹ լուծանել² զխորացս կաշկաց նորա :
 8. Աս¹ մկրտեցի¹ զձեզ քրոյ, եւ նա մկրտեցէ² զձեզ հով-
 ւանք³ սրբով : 9. Աւ եղև յաւարան⁴ յայնտիկ Էֆն¹ յս ի
 նապարեթի² գողկեկացւոյ³ եւ մկրտեցան² ի յովհաննէս³ ի
 յորդանան⁴ : 10. Աւ նոյն ժամայն ընդ վերանալ ի ջուցն,

4. 1 : 257 (accent sur l'in tiale) - 2. 229, 362 - 3 : 260 - 4 : 257 - 5
 257, 369, 362 - 6 : 257.

5. 1. 229 257 - 2. 257 369, 362 - 3. 260, 257, 363, 364.

6. 1 : 260 369 - 2 : 260, 257, 369 - 3 : 229 - 4. 260 257, 369 362

7. 1 : 369, 362 - 2 : 260, 363 - 3 : 229 260, 257, 369, 362 - 4. 363.

8. 1. 257 - 2 : 362 - 3 : 260, 369 - 4. 229 257 - 5 : 260, 369 364

9. 1. 362 - 2. 229 260, 257, 369, 362 - 3. 260, 257 - 4. 364.

10. 1 : 229, 257, 369 362 - 2. 260, 362

4. a յովհաննէս 257 (avec accent sur l'in tiale), յովհաննէս 362, 363 - b յաւ-
 նապատին 362 : մկրտութիւն 260

5. a աշխարհ, def 257; աշխարհ Ms. b : հրատարակի 369, 362, Ms -
 c Էմացիր 229, 260, եւմացիր 369, երւմացիր Ms.; կրտսողեմացիրն 362 -
 d. մկրտեին 260 - e. ն (en fin de ligne, faute évidente) Ms. f խոտ-
 օտի 257, 362

6. a յովհաննէս 257, 363 - b : սղեցեալ Ms (placé avant յովհաննէս) - c.
 մաշկեղէն Ms.

7. a հաւաքողոյն 257; դաւրադոյն 362; դաւրադոյն Ms. b : խնար-
 հեալ 362 (in expr. clusé)

8. a մկրտեցի 229, մկրտեմ 257 (ցեց en rouge), մկրտեմ 369 (et մկրտեցի
 roug.), մկրտեցի Ms

9. a յաւարան Ms - b : ի նապարեթի 257, 363, Ms. - c : գողկեկացւոյ
 229, 260, Ms - d ի յովհաննէս 257; ի յովհաննէս 363

և տես ցեղեակը¹ դերկինա, եւ դհալին այ իրբեւ զաղաւնի դի
 իջանէր² ի վերայ նորա : 11 Չոյն¹ եղիւ յերկնից եւ ասէ².
 դու³ եւ որդի իմ սիրելի, ընդ բեդ⁴ հաճեցայ : 12 Ալ նոյն
 ժամայն հալին հանէ¹ դնա յանապատ² : 13. Ալ էր նա՝ անդ⁶
 դաւաւրա քառասուն փորձեալ¹⁰ ի սաւանայէ, եւ էր ընդ
 դաղանա եւ հրեշտակը²՝ տաշտեկն³ դնա :

14. Ալ յետ մատնելոյն յովհաննու^{1a}, էկն² յո ի դաղե-
 դնա^{3b}, քաղաղէր զսա ետարանն այ եւ ասէր 15 Թե^{1a} կատա-
 րեակ² է ժամանակ, եւ հասեակ⁶ է արքայս թիւնն այ աղաշ-
 իաղեցէր⁴ եւ հաւատացէր⁵ յա ետարանն : 16. Իրբեւ
 անցանէր առ ծովեղերըն դաղեղեացւոյ, ետես¹ զոխմոյն² եւ
 դանդըկաւ³ եղբայր սխմոյնի¹, զի որդեալ էր նոցա՝ ուռկանա
 ի ծով քանդի ձկնորսք⁴ էին : 17. Ալ ասէ¹ ցնտա յո^a. եկայր²
 գինի իմ եւ աղարկց դձեղ լինակ՝ որտղոս^{4b} մարդկան⁵ :
 18. Ալ փորձադակի թողեալ զսա կանան, զնացլն¹ զհետ

11. 1 : 160, 362 - 2 : 257 (accent grave) - 3 : 229, 260, 257, 369, 363
 - 4 : 161, 257, 369, 362.

12. 1 : 129 - 2 : 160, 257, 369, 362

13. 1 : 219, 260, 257, 369, 362 - 2 : 229, 260, 257, 369 - 3 : 362.

14. 1 : 260 (accent en noir) - 2 : 229, 261, 257, 369, 362 - 3 : 260, 369,
 363.

15. 1 : 362 - 2 : 260, 257 - 3 : 260, 257, 369, 362 - 4 : 229 - 5 : 260,
 257, 369, 362

16. 1 : 260, 257, 369 - 2 : 260 (accent en noir) 257, 369 (accent plus
 petit que les autres) - 3 : 260 (accent en noir) 369 (accent très petit) - 4 :
 229, 260, 257, 362.

17. 1 : 260 - 2 : 257 - 3 : 362 - 4 : 229, 260 - 5 : 257, 369.

18. 1 : 229, 260, 257, 369, 362.

11. a : հաճեցա Ms.

13. a : նա def. Ms. - b : անդ def. 229 - c : փորձել 257, փորձեալ 362;
 փորձիլ Ms. - d : հրշտակը 363, Ms.

14. a : յովաննա 257, 363 - b : դաղեղէ, Ms.

15. a : թե 362 - b : մարդկայ 362.

16. a : դանդըկաւ 260, 257, Vs - b : եւ դանդըկաւ եւ դեղեղայր սխմոյնի
 362 - c : def. Ms - d : ձկնորսք 257 (p. ajouté en rouge)

17. a : def. Ms. - b : սարդս Ms

նորա : 19. Աւ մատուցեալ անտի սակաւ իկ մի յառաջ, ետեւ¹ զյանկոյթոս² զերեզեաց³ եւ զյովհաննէս⁴ եղբայր նորա, եւ զնոսա ի նաւին մինչ կազմելն ուսկանա⁵, եւ կրէնաց⁶ պնոսս : 20. Այ վարկադակի թողեալ զհայրն իւրեանց զերեզեոս^{1a} ի նաւին վարձկանաւ քն հանդերձ, զնացին⁷ զհա նորա :

21. Աւ մոտանէն^a ի կախառնաւմ^b, եւ իսկ եւ իսկ ի շաւ լաթուն մտեալ^c ի ժողովոյ լղն¹, ուստ ցանկը² պնոսա : 22. Այ դարմանային¹ ընդ վարդապետութիւնն նորա, զի ուստ ցանկը զնոսա իւրեւ իշխանութիւնն եւ իջ³ որպէս զպիլըքն : 23. Այ էր ի ժողովրդեանն հոցա պը մի, յորում^a սյս¹ պիլծ զպը ի նմա որ աղադակեաց² եւ ասէ³ : 24. Թոյն¹ տուր զի² կայ միւր եւ քո յնազոյրեցի^b, եկիր կորս սանկը^c զմեզ զխտեմք^a զքեզ^d ի վեա սուրբն^e սյ : 25. Սատեանց¹ ի նա յո եւ ասէ, կարկեաց² եւ էլ³ ի դմանէ : 26. Այ զարկոյց զնա պոն պիլծ եւ աղադակեաց ի ճայն մեծ, եւ էլ¹ ի նմանէ : 27. Այ դար-

19 1 : 260, 257, 369, 362 - 2 : 260 (accent en noir; cf. fr. *l'œuvre*) - 3 : 260 (accent en noir); զյովհաննէս 257 - 4 : 260 - 5 : 260 257 361, 362.

20 1 : 257 (l'accent a la forme V) - 2 : 260 - 260, 257, 369 362

21 1 : 260 257 369 - 2 : 260, 260, 257, 369, 362

22 1 : 260 260, 257, 369, 362 - 2 : 260, 257, 369, 362.

23 1 : 260 257 369 - 2 : 260 - 3 : 257 (accent en noir)

24 1 : 260 260, 362, 363 - 2 : 260 260 257, 369 362 - 3 : 260 260, 257, 369 - 4 : 260, 260 362, կորս սանկը 257, 369.

25 1 : 260, 362 2 : 260 3 : 260, 257, 369, 362.

26. 1 : 260, 260, 257, 369, 362.

19. a : զերեզեաց Ms. - b : զյովհաննէս Ms. - c : գուռ կանա 257 (les points sur *u* en rouge)

20. a : զերեզեաց 369 (avec *t* au-dessus du dernier *e*) 362.

21. a : իւրեւ մոտանէն Ms. - b : կախառնաւմ 369; կախառնաւմ Ms. - c : մոտանէր Ms. - d : եւ add Ms.

22. a : որպ Ms.

24. a : Թոյն 260 - b : հազարապը Ms. - c : կուրս սանկը Ms. - d : մի 260 - e : սուրբն 260 (?) 257 362, Ms.

մացանն¹ ամենեքին², մինչև³ հ⁴ծծեի⁵ ընդ միմեանս⁶ եւ ասի,
 դի՛նչ¹ է այս նոր փառաւորութիւնս թիւն, դի՛ն² իշխանութեամբ եւ
 այսոց սղծոց սատակ³ եւ հաղանդին⁴ ամա : 28. Այս եւ¹ յուր
 նորա ընդ ամենայն² կողմն³ դադիկեացոյն⁴ : 29. Այս փառաւոր
 դակի ելեալ ի ժողովրդենէն, եկին¹ ի տուն սիմոնի եւ ան
 դրեայ² յակոբա³ եւ յովհաննէս⁴ հանդերձ : 30. Այս զգրանչ
 սիմոնի¹ զնէր² քերմացեալ³, եւ փառաւորակի⁴ ամեն⁵ ցնա
 փամն նորա : 31. Այս մատուցեալ յարեց¹ զնա՝ կալեալ զձե
 ռանկ նորա եւ² եթող³ զնա տեղն⁴ եւ տաշտէր⁵ զնորա :
 32. Այս իւրեւ երեկոց կոհե ի մտմեն¹ արեւտեանն², բերեին³
 աս նա դամնայն⁴ հիւանդս եւ զլիւսահարս⁵ : 33. Այս եւ ամե
 նայն քաղաքն ժողովեալ¹ աս զբախան² : 34. Այս բժշկեանց¹
 բազում հիւանդս² ի տեղս³ տառից, եւ զեւս⁴ բազումս⁵
 եհանն⁶ եւ մէ⁷ տայր խառնել զխաւսն⁸ զի զիտեին զնա թի
 քնն⁹ է :

27. 1 : 229, 261, 257, 369 - 2 : 369 - 3 : 229, 260, 257, 369, 362, 361
 4 : (accent grave) 363 - 5 : 257, 369, 362.

28. 1 : 260, 257 - 2 : 229, 257, 369 - 3 : 362.

29. 1 : 229, 260, 369, 361 - 2 : 362.

30. 1 : 229, 362 - 2 : 260, 257, 369 - 3 : 257, 369 - 4 : 229, 260, 361

31. 1 : 229, 260, 257, 369 - 2 : 229, 257, 362 - 3 : 260, 257, 369, 361.

32. 1 : 229, 260, 369, 362 - 2 : 257 - 3 : 257 (l'accent sur *m* est hori-
 zontal : -).

33. 1 : 260, 257, 369, 362.

34. 1 : 229, 260, 257, 369, 362 - 2 : 257, 369 - 3 : 229, 260, 362 -
 4 : 229, 260, 362 - 5 : 260, 257, 369, 362.

27. a : ամենեւեմն 362, Ms - b : հեծծել Ms - c : մեմն Ms

28. a : կողմնս 257, կողմ : 63, 362 - b : դադիկեացոյն 361; դադիկեացոյն
 362, դադիկեացոյն 369.

29. a : անդրեա 257, 362, Ms - b : յակոբա Ms

30. a : քերմացեալէր Ms

31. a : յարեց 362 - b : մ. Ms

32. a : արեւտեան Ms

33. a : ժողով Ms - b : զբախ Ms.

34. a : դամնայն հիւանդս թիւն Ms. - b : ոչ տայր թիւ խառնել նորա
 Ms.

35. Աւ ընդ այդ^a ընդ առ առ առ տն յարա ցեալ ել եւ^b զնանց¹ յանաղանտ² տեղի, եւ անդ³ կայր յաղակթս⁴ : 36. Այ^a զնանց^{1b} զհետ նորա սխմովն² եւ որ ընդ նմայն ելին : 37. Աւ իւրեւ զտին զնա ասեմն¹ ցնա, թե ամենեքին^{2a} խնդրեն³ դրեդ : 38. Այ ասեմ¹ ցնոսա եկայր² երթիցո՞ւր³ եւ յայդ^{4a} մաւտա որ զիւղաւ քաղաքսն^b, զի 1 եւ անդ⁵ քարոյեցից^c զի յայս^d իսկ եկեալ եմ : 39. Աւ քարոյէր¹ ի ժողովուրդսն նոցա ընդ ամենայն զաւղիղացիս եւ զեւս² հանէր : 40. Գայ առ նա բորոտ^a մի, աղաչէր¹ ի ծո՞ւնր¹ իջանէր¹ եւ ասէր. տիւ եթե² կամիս, կաւրո՞ղ^{3a} ես զիս սրբեւ : / 1. Իսկ յիւ զթացեալ^a ձգեաց զձեռն^b, մերձեցաւ^c ի նա եւ ասէ ցնա, կամի՞մ¹ սրբեանց² : 42. Աւ իւրեւ առացն ցնա, վաղվաղակի¹ զնաց ի նմանէ բորոտու թիւնն^a եւ սրբեցակ² : 43. Աւ սաստեալ նմա եհան¹ զնա^b արտաքս² վաղվաղակի, եւ ասէ^{3c} : 44. Օղից¹ լեր մի² ումիւր^a

35. 1 : 229, 362 2 : 257, 369 - 3 362 - 4 : 260 257, 369.

36. 1 260, 369 (դնացին 362) 2 : 369.

37. 1 260 - 2 : 260 257, 369 3 : 229, 362.

38. 1 : 260 - 2 : 257 3 : 229 4 : 362 5 : 260 257, 369, 362 - 6 260, 257, 369, 362.

39. 1 : 229, 260, 257, 369, 362 - 2 260, 257, 369, 362

40. 1 : 362 2 : 260 (accent en noir, tout petit եթե a ici avec accent noir souvent dans 363) 3 260, 257, 369, 362

41. 1 257 359 2 229 260. 257 369 362.

42. 1 260, 257, 369 - 2 : 260 257, 369 362.

/ 3. 1 229 2 257, 369 3 : 260.

35. a : այդն 362 363, Ms. b ԷԼ ԷԼ def Ms.

36. a . def Ms. b . զնացին 257, Ms.; զնացին 362

37. a . ամենեքեան 369.

38. a յայլ 229 b զեւ զարաղաքսն 369; զեւս զարաղաքսն 257 զիւս զարաղաքս Ms. c : բարովեցից Ms. d . յայն 257 (ս en rouge).

40. a : բովս Ms. - b . def Ms. c : կարաւդ Ms.

41. a . def. 362 - b իւր add 362 c : հասցի 362.

42. a : բորովտու թիւնն որ ա . Ms.

43. a Էհան Ms. - b : զնա def. Ms. c : ասեմն (ցնա en rouge), 257; ասեմն 362.

լնչ առիցեաւ այդ երթ ցնց¹ դ.բեղ .քահանային եւ մատո՞²
վանն սրբութեան³ .քո սրտատրազ⁴ զոր հրամայեալց⁵ մովսէս, ի
վկայութիսն նոցա : 45 Այնա երեւալ սկսաւ .քարողել⁶ յոյժ
եւ հռչակ⁷ հարկանել զբանն, մինչ ոչ⁸ եւս կարող լինել նմա
յայտնադէս ի քաղաք մտանել⁹, այդ արտաքոյ¹ յանապատ²
տեղիս եր. եւ զային³ առ նա յամենայն կողմանց :

44. 1 : 229, 260, 257 369 362 2 : 260, 257 369 3 : 257 362
4 229 260 369, 362 — 5 սրտատրազ avec ' au-dessus de ս et de դ, 260
(or non), avec ' au dessus de ս et ' au dessus de դ, 369 6 362

15. 1 : 229 2 : 362 — 3 : 229 260 257, 369, 362 3 260, 257, 369,
362 — 4 260, 257, 362 5 229, 369 362

44. a ու մու.բ Ms. b մատոյ 257 362 (mais sans յ final 229) c .
սրբութեանդ 363, Ms

15. a : քարովել Ms b : մինչեւ ոչ իսկ կարաւ Ms. c : քաղաք cor բժ
en քաղաքս 260, 257, մանել ի քաղաքն Ms d : արտաքո Ms.

Marc, II.

1. Այն մտեալ դարձեալ ի կախառնառւմ¹ յետ աւուրց²,
2. Առ բեղեւ եթե³ ի տան⁴ է. եւ ժողովեցան բազումք
մինչեւ տեղի եւս ոչ⁵ լինել⁶ եւ ոչ⁷ առ զբանն⁸. եւ խաւսէր⁹
նոցա զբանն : 3. Այն զային առ նա՝ բերելին¹ անդամալոյժ մի
բարձեակ² ի չորից : 4. Այն լցրել ոչ³ կարելին մերձանալ⁴ առ⁵

Marc II (mss. 229, 260, 257, 369, 362, 363).

2. 1 260, 257, 369 362 2 229, 362 — 3 : 260, 362 — 4 : 257 369
5 : 260, 369 362.

3. 1 369, 362 2 : 260, 257.

1. 1 : 362 2 229, 260, 369 — 3 362.

Marc, II (mss. 229, 260 257, 369, 362, 363 et Ms.).

1 a : կախառնառւմ 229 363, 257, 362 b : au-dessus de յետ աւուրց,
le correcteur a ajouté տեղաւ, et մին, au dessus de խաւսէր 257 (correction en
rouge).

2. a եթե 257, 362, Ms.

1. դ .ս.Մ.Բ.Ե. 369, 362, Ms. Է : / Ms. Ը յ .բերել, բն բե def. Ms
ձ . զբարե տանն Ms. — Ժ Էրն 257, Էրն Ms. Գ : զառ ստատին 363, 229; զաւ
ռ.ստատին 257 (le point sur ս en rouge) զառ ստատին 362

նա յամբոխէ անտի՞, քակեցին զյարին¹ ուր էր² յմ, եւ բացել զ
դառաստաղն³ իջուցին² զմահիւնն յորում կայր³ անդամալոյծն :
5 Աւ տեսեալ յի դհաւատս նոցա, ասէ¹ ցանդամալոյծն.
որդեակ² թողեակ³ լիցին քեզ մեղք քո : 6. Աւ եին ոմանք ի
գալբաց անտի՞ որ անդ նստեին. եւ խորհին ի սիրտս իւրեանց.
7 Օխնչ¹ է այս՝ որ խաւսի սա զհայհոյութիւնս. ո՞ր կարէ² թո-
ղուլ զմեզս, եթե ոչ մի աճ : 8. Աւ զխտանց¹ յմ յողի իւր եթե²
այնակս խորհին³ ի սիրտս իւրեանց, եւ ասէ¹. Օխնչ³ խորհիր
զայդ² ի սիրտս ձեր : 9. Օխնչ¹ զիւրին է², ասել ցանդամա-
լոյծն՝ թողեակ² լիցին քեզ մեղք³ քո, թե³ ասել արի՞ առ զմա-
հիւն քո եւ երթ ի տուն քո⁵ : 10. Այլ զի զխտանցիւր եթե
իշխանութիւն¹ ունի որդի մարդոյ ի վերայ երկրի² թողուլ³
զմեզս, ասէ³ ցանդամալոյծն. 11. Քեզ¹ ասեմ², արի առ
զմահիւն քո եւ երթ² ի տուն քո : 12. Աւ վաղվաղակի՞ յա-
րեակ¹ առեալ զմահիւնն², ել² առաջի ամենեցուն³. մինչեւ
զարմանակ³ ամենեցուն, եւ վառաւոր՝ առնել զած³ եւ ասել
թե այսպիսի ինչ² երբեք ոչ⁵ տեսաք :

- 5 1 : 260, 362 2 : 257 (accent grave) - 3 : 229, 260, 257, 369, 362.
7. 1 : 229, 260, 257, 369, 362 - 2 : 260, 257, 369, 362 363
8. 1 : 260 2 260 (եւ ասէ, avec signe ' sur ե et sur է, 257) 3 : 229,
260, 257, 369, 362.
9. 1 229, 260, 257, 369, 362 - 2 : 260 257, 369 - 3 : 229 4 257
5 369.
10. 1 : 257, 369 362. - 2 . 260 - 3 : 260, 362.
11. 1 : 260, 369, 362 - 2 : 257 (accent grave) 3 260, 257, 369.
12. 1 229, 257 - 2 229, 260, 257, 369, 362 - 3 362 - 4 260 257
362 5 : 260, 257, 369, 362.

7. a : 260

8. a : թե 257 (la leçon de 229 n'a pas été notée) - b : խորհին զմահիւնն Ms.
c : def Ms.

9. a : ձեզ add. Ms. - b : եթե 257, Ms.

10 a յերկրի Ms.

12 a : յարեալ վաղվաղակի 257, 362 - b : զմահիւնն (ն en rouge) 257
c եւ ել 369 - d : եւ յարու ցեալ առ զմահիւնն առ աջի ամենեցուն Ms. e .
որ 257.

13 Ալ Ել¹ դարձեալ ի ծովիդն², եւ ամենայն ժողովուրդն
դայր³ առ նա. եւ ուսուցանէր⁴ զնոսա : 14. Ալ մինչդեռ
անցանէր⁵, ետեւ¹ դիւլի աշիւայ⁶ զի նստէր² ի մարտա որու
թեան եւ ասէ ցնա. Ել³ զինի խմ եւ յարուցեալ զնանց⁴ զինի
նորա : 15. Ալ եղև ի բաղմն ըն⁵ նորա ի տան նորա, եւ լա-
ղիւ մ¹ մարտաւորք լաղմնալ^{2b} եկն ընդ յի եւ ընդ աշակերտն³
նորա քանզի եկն բաղմնալ³ որ երթային զհետ նորա : 16. Իսկ
զպիւրքն եւ փարիսեցիք իբրեւ տեսին թե ուտէ¹ ընդ մարտաւորս
եւ ընդ մեղաւորս², ասէն^{2b} ցաշակերտն նորա. դի³ է զի ընդ
մեղաւորս եւ ընդ մարտաւորս ուտէր եւ ըմպէր : 17. Իբրեւ
լուաւ յո ասէ¹ ցնոսա. զ² ինչ է պիտո³ լծ իշի ողջոց, այդ հի-
ւանդանց³, եւ ոչ եկի իոչեւ զարդարս⁴ այդ ցմեղաւորս⁵ :
18. Ալ եկն աշակերտքն յովհաննու եւ փարիսեցիքն ի պաշտ^{1a}.
դան եւ ասեն ցնա. ընդէր² աշակերտքն յովհաննու եւ փարի-
սեցիքն պահեն^b, եւ քո աշակերտքդ. զ³ պահեն : 19. Ալ ասէ¹

13 1 : 260, 257 369 - 2 : 362 3 229 257, 362 - 4 260, 257, 369
362.

14 1 369, 362 2 : 229, 362 3 : 229, 260, 257, 369, 362 4 229,
260, 257, 369, 362

15. 1 369, 362 - 2 229 260 3 : 229, 260, 257, 369 362.

16. 1 362 - 2 . 260, 362 3 : 229, 260 257 362

17 1 . 260, 369 (ասէ 257 avec accent grave) - 2 229, 260, 257 362
- 3 . 260, 257 369, 362 - 4 : 229, 260, 257, 369

18. 1 : 229, 260 257, 369, 362 - 2 229, 257, 369, 362 (ընդէր 260)
- 3 : 362.

19 1 260 2 229, 257 362 (մերթ 260, 369) - 3 229, 260, 257,
369, 362.

14. a ընդ նոյն յո add. 257 (avec exponctuation en rouge) b : աղիւս
257 362, աղիւէ Ms (en fin de ligne)

15. a . ի բաղմն^{2b} (ն en rouge); նորա def. 257 b բաղմն 362 c . ընդ
աշակերտն նոյն 257 (n et les points en rouge).

16 a . ընդ մեղաւորս նոյն manque les deux fois dans 257; rétabli la première
fois en rouge - b ասէին 257.

17 a . պիտո է 257 362; պիտո է Ms.; է պիտոյ 369 260.

18. a . պահեն Ms. - b պահեն Ms (les deux fois)

19. a մերթ 257, 260, 369 Ms. b մանկանց 362 c toute la fin du

յնոսայս. Սիւթէ՝ մարթ² ինչ իցի որդւոց^b առաւատի^c մինչ
ընդ նոսա իցի, փեռայն՝ պահէլ^d. ցորքան ընդ իւրեանս ունի-
ցին զփեռայն, ի՛չ³ է մարթ պահէլ : 20. Այդ^a եկեցեն^b աւուրք
յորժամ վերացի^c ի նոցանի, փեռայն, եւ ասլմ¹ պահեցեն²
յաւուրն յայնմիկ^e : 21. Ո՛չ¹ որ կապերտ^a նոր անթափ արկա-
նէ ի վերայ հնացեալ ձորձոյ^b ասլա թե^c ոչ առնու լրու-
թեամբն իւրով նորն ի հոյ անտի, եւ չմը² եւս պատառումն¹
լինի : 22. Աւ ի՛չ¹ որ արկանէ զինի նոր ի տիկս հինս. ասլա
թե^a ոչ պայթուցանէ^{1,2} զինին զտիկսն. զինին հեղու, եւ
տիկքն կորնչին³, այդ^c զինի նոր ի տիկս¹ նորս⁵ արկա-
նելի⁶ է :

23. Աւ եղեւ նմա ի շարաթու անցանէլ¹ ընդ արտորայս^a.
եւ աշակերտքն ի գնալն իւրեանդ^b սկսան հասկ² կորզել եւ
ուտել³ : 24. Աւ փարիսեցիքն ասեն¹ ցնա. տե² զինչ³ գործեն
աշակերտքն քո ի շարաթու զոր չէ^a արժան : 25. Աւ ասի¹
յնոսայս. ի՛չ² երբեք իցի ընթերցեալ ձեր զոր արարն դաւիթ,
յորժամ ախտոյն^a եղեւ եւ քաղցեաւ նա եւ որ ընդ նմայն եին :

20 1 260, 257, 369 2 : 229, 362.

21. 1 . 229, 260 257, 369, 362 — 2 . 229, 260, 257 369, 362.

22. 1 . 260, 257, 362 2 . 260 369 3 : 229, 260 257, 369 4 369
5 : 229 260, 362 6 257

23. 1 229 260, 257, 369, 362 — 2 . 229 3 : 260, 257, 369

24 1 260 2 : 229, 260, 257 369 3 : 229, 362.

25 1 260 2 : 260, 257, 362 (ի՛չ 369).

verset est mutilée (et difficile à lire) dans Ms. d . պարհէլ 362 (les deux fois),
229 et 363 (la première fois seulement).

20. a : պլ 229 b : եկեցեն 363 — c . բարձրի 362 d . պարհեցեն 229 ;
պարհեցեն 363, Ms. e : յաւուրն յայնոսիկ 257, Ms

21. a . կարպետ Ms b : ձորձո Ms — c եթե Ms d պատառում Ms

22 a : եթե Ms. b . պայթեթուցանէ 257 (les points en rouge) — c պլ
229, 363

23. a արտորայ 260 արտաւրեայսն Ms. — b : def Ms.

24. a ոչ է Ms.

25 a . պիտոյ 257 (ն en rouge); պիտո Ms.

26. Օ խնդր¹ եմուտ ի տունն այստ արիաթարաւ^a քահա-
նայապետիւ, եւ զհայրն^b զառաջաւորութեան եկեր^c եւ ետ
այնոցիկ որ ընդ նմայն եին, զոր^d զ² հր աւրէն ուտել, բայց
միայն քահանայիցն^{3e} : 27. Աւ ասէ¹ ցնոսա շաբաթ վասն
մարդոյ² եղեւ, եւ զ³ եթե^a մարդ վասն շաբաթու : 28. Այլա
ուրեմն տէր^{1a} է որդի մարդոյ եւ^b շաբաթու :

26. 1 : 229 257, 362 - 2 : 362 3 257

27 1 260 2 : 362 3 260, 369, 362

28. 1 : 229, 260 369, 362

26 a : արիթարա 362, 363, Ms b : զհայրն 362; զհայ Ms - c : եկեր
exponctué ici et écrit en rouge avant զհայրն 257 d եւ զոր 362 - e բա-
հանայից 229; քահանայի . . Ms.

27. a ^bթե 257 (e en rouge).

28. a . տ'ը 260 257, տ'ը Ms b del Ms.

Marc, XIV.

1. Աւ հր զատիկն եւ բաղարջակէր¹ յետ երկուց առ ուրոյ
խնդրեին քահանայապետին եւ զպիլըր եթե զխնդր² ցնա նեն-
դաւ կալեալ սպանանիցեն : 2. Բայց ասեին թե մի¹ ի տունի
աստ, զի մի² խոսիտ թիւն լինիցի ի ժողովրդեանն : 3. Աւ
մինչ հր ի բեթանիա^{1a} ի տան^b սիմոնի բորտի բաղմաւ, եկն²
կին մի որ ունէր շիշ ի զոյ նարդեան աղնուի³ մեծ աղնոյ^c, եւ

Marc, XIV (mss 229 260, 257 369, le ms. 362 n'est pas accentué dans ce passage).

1. 1 : 229, 260 369 - 2 : 229 257, 369; զխնդր 260

2. 1 : 229, 257 260, 369 2 : 257 260, 369.

3 1 : 260; բեթանիա 369. 2 : 229 - 3 : 257 - 4 260 257, 369.

Marc, XIV (mss 229, 260, 257, 369, 363; i n'est pas tenu compte ici du
ms 362, et le manuscrit de Moscou n'est utilisé que pour quelques détails par-
ticulièrement importants)

3. a : բեթանիա 260 բեթանիա 363 b : աղն^u 257 (u en rouge; u a petit
trait rouge horizontal sur a) c : մեծ աղնի Ms.

բիկեալ զշինն եհնի⁴ ի վերայ զլից նորա. 4. Նա աշակերտքն
 զհարեին¹, եւ ասին² ընդէր³ եղև Կորուստ իւղոյդ սյ-
 դորիկ : 5. Մարթ¹ էր զայդ եւղ^a վաճառել աւելի քան երե-
 քարիւր^b զահեկանի^c, եւ տալ աղքատայ², եւ զայրանային³
 նմա յոյժ⁴ : 6. Նա յ¹ ասէ յնոսա², թոյդ^{3a} տուր զմա^b զի^a աշ-
 խատ առնէք, զի զործ մի բարի⁵ զործեաց զայիս : 7. Յամ-
 նայն¹ ժամ զաղքատս ընդ ձեզ ունիք, եւ յորժամ կամիք կա-
 րող^{2a} էք առնել նոցա բարիս. այդ^b զիս զ³ յամենայն ժամ ընդ
 ձեզ ունիք : 8. Դա զոր ունիւր^a արար¹, յառաջադոյն² խնկեաց³
 զմարմին իմ ի նշան պատանաց : 9. Նմէն¹ ասեմ² ձեզ,
 ուր եւ քարողեսցի աւետարանս այս ընդ ամենայն աշխարհ,
 եւ զոր արարդ^a զախաւոս սցի^{3b} վամն յիշատակի զորին : 10. Նա
 յուղա սկարիտութայի^a մի յերկոտասանից անտի զնայն¹ առ. քա-
 ճանայապետն զի մատենացի² զնա նոցա : 11. Նոքա իբրեւ
 լուան՝ խնդային¹, եւ խոստացան տակ² նմա^a արծաթ. եւ
 խնդրէր թե զիմորդ³ պարապով մատենացի, զնա :

4. 1 260 - 2 . 1 : ասին avec signe ~ au-dessus de եւ et signe ~ au dessus
 de 257 3 : 229, 260, 257, 369.

5 1 . 229 (et un signe ~ sur ա dans 257) - 2 . 260, 257, 369 3 . 229,
 260, 257, 369 4 : ~ sur յ et ~ sur ժ dans 260 (en noir).

6 1 il y a une sorte de croix au dessus de ու dans 257 - 2 ~ au dessus de
 ու dans 257 - 3 . 229 260, 257, 369 - 4 229, 257 260, 329 - 5 : 260,
 369.

7. 1 229, 260 369 - 2 229, 257, 260, 369 - 3 . 229, 260, 257, 369.

8. 1 : 229, 260, 369 2 : 257, 260, 369 3 . 229

9. 1 : 229 2 : 260, 257, 369 - 3 229, 260, 257, 369

10. 1 : 229 2 . 260, 257, 369.

11 1 . 260, 257, 369 2 229 260, 369 3 . 229 260, 257, 369

4. a . աշակերտքն 229.

5. a եւղդ 363; իւղդ 257 b երեքսարիւր 257 c . զհնարե Ms

6 a . թոյլ 229 (et Ms.) - b . զզա 363.

7. a կորաւղ Ms. - b . այլ 369.

8. a . ունիւրդ. ajouté en rouge et en minuscules par le correcteur, 257.

9. a արար Ms. b խաւոսցի Ms.

10. a խկարիտութայի 257

11. a . նմա տալ 229 (et Ms.).

12. Այս յառաջնութեամբ ըրազարջակերայն^a յորժամ զգա-
տիկն զենութն, ասէն¹ ցնա աշակերտքն. ուր² կամիս երթի-
ցուք պատրաստեսցուք^b զի կերիցես զգատիկն : 13. Այս ա-
ռաքէ երկուս յաշակերտաց անտի եւ ասէ¹ ցնոսա. երթայր²
ի քաղաք, եւ³ իրբեւ մտանիցէր ի քաղաքն⁴ պատահեսցէ
ձեզ այր մի որ սափոր ջրոյ յուս^c ունիցի^b, երթայր⁵ զհեա
նորա : 14. Այս յոր տուն մտանիցէ, ասաւջիւր ցտանութիւն
վարդապետ ասէ⁶ ուր¹ են իջափանքն, ուր աշակերտաւքս
ուտիցեմ զգատիկն. 15. Այս նա ցուցցէ ձեզ վերնատուն մի
մէջ գաղղարեան¹. անդ² պատրաստեսցիք մեզ : 16. Այս զնային¹
պատրաստել² աշակերտքն նորա. եկին ի քաղաքն³ եւ գտին⁴
որպէս ասայն նոցա . եւ պատրաստեցին⁵ զգատիկն : 17. Այս
իրբեւ երկուք եղեւ⁶ զմի¹ երկոտառանիւքն հանդերձ : 18. Այս
իրբեւ բազմեցան եւ զեռ ու տեին. ասէ¹ յ² ամէն³ ասեմ³ ձեզ
զի մի ոմն ի ձէնջ մատնելից¹ է զիս, որ ու տե⁵ իսկ ընդ իս :
19. Այս նորա սկսան արտմել եւ ասել մի ըստ միոջէ միթե եւ¹
իցեմ, եւ մի մն² միթե եւ¹ իցեմ : 20. Այս արատախանի ետ
եւ ասէ¹ ցնոսա. մի յերկոտառանից² այտի, որ մկեանց³ ընդ իս

12. 1. 260 - 2. 229, 260, 257, 369.

13. 1. 260 - 2. 229, 260, 369 - 3. sig 10 ~ sui եւ 257 - 4. sig 10 ~ sui
ա ը քաղաքն 257 - 5. 229, 260, 369

14. 1. 229, 257, 369; ուր 260.

15. 1. 229, 257 2. 260, 257, 369

16. 1. 257 2. 229, 260, 369 - 3. ~ sui ե, ~ sui աք, ~ sui ն, 257
4. 229, 260, 369 5. 260, 257, 369.

17. 1. 229, 260, 369

18. 1. 260, 257, 369 - 2. 229 3. 260, 257, 369 4. 229, 260, 257,
369 - 5. 260, 257, 369.

19. 1. 229, 257, 369, 260 (ainsi les deux fois)

20. 1. ~ sui ե ը եւ ը sui !, ը սու, 257 - 2. 229 - 3. 257, 369.

12. a. քաղաքճակերայն 257 - b. պատրաստեսցուք 369 (et Ms)

13. a. յուս 257 - b. անիկ օւլ ք ուր ք սափոր 257 (l'original a օւլ ք սափոր
rétabli par le correcteur à l'encre rouge).

20. a. սկսանալն 257 (ս en rouge au-dessus de ն)

ի սկաւառակը¹ : 21 Այդ որդի մարդոյ երթայ^{1a} որպէս եւ
զրեալ է վասն նորա ըստ վայ² իցէ^b մարդոյն այնմիկ^c յոյր
ձեռն^d որդի մարդոյ մատնեցի¹ : Լաւ էր նմա թե չէր³ իսկ
ծնեալ մարդն այն : 22. Ալ մինչդեռ ուտեին, առեալ յի հաց
առհնեաց եւ երեկ նտ¹ նոցա, եւ ասէ², առէք³ այդ⁴ է մար-
մին իմ : 23. Ալ առեալ ըստակ^c դոհացաւ եւ նտ¹ նոցա,
և արբին² ի նմանէ ամենեքեան^a : 24. Ալ ասէ¹ ցնոտա-
այս² է արիւն իմ նորոյ ուխտի, որ փոխանակ բազմաց հեղու :
25 Ամէն¹ ասէմ² ձեզ, թե^a զ³ եւս յաւելիւ ըմպել ի լեռոյ
որթոյ մինչեւ ցաւին ցայն յորժամ արբիւց զնա նոր յարքս-
յութեան այ : 26. Ալ դոհացեալ ելին¹ ի լեւոն² ձիթե-
նեաց :

27. Ալ^a ասէ¹ ցնոտա յս ամենեքին^b դայթադդեւից^{9a} էք
յինէն յայսմ զիշերի զի զրեալ է. թե հարիւց դհովուն^c եւ ոչ-
խարբն ցրուեցին^{3d} : 28 Այդ յետ յարութեան իմոյ՝ յառա-
ջադին¹ երթայցքան զձեզ ի դաղիղեա² : 29. Պատասխանի¹
ևս պետրոս² եւ ասէ, ցնա թեպէտ^a եւ ամենեքին^b դայթադ-

21. 1 260, 257 369 2 229, 260, 257, 369 3 : 229, 260.

22 1 257, 369 2 260, 257 - 3. 229 - 4 229 260 369.

23. 1 229, 257 369 - 2 260, 369.

24 1. 260 2 229 260, 369

25 1 229 260, 257 2 369 3 229, 260, 369.

26. 1 260, 369 2 229

27 1 260 2 229, 260, 369 3 : 229, 260 257, 369.

28. 1 229 260, 257, 369 2 260

29 1. 260 2 260, 369 3 229, 260 369

21. a : Երթա 257 b իցէ addition à l'encore rouge 257 c : ձեռն 260 -
d : մատնեցի 229 363 (մատնեցի Ms.).

23 a : ամենեքին 257.

25. a : եթե 257

27. a : Էւ այտեւ au dessus de la ligne en rouge 257 b : դուք add. 260
(« ajoutée en rouge au dessus de la ligne par le correcteur de 257) c : դայթադդեւ
դեւոց Ms. d : ցրուեցին 369.

29 a : թեպէտ 257 363 - b ամենեքեան 260, 369 363

դեպիմ, այդ եւ ո՛չ³ : 30. Աւ առե՛¹ ցնա յս ամէն² առեմ³ քեդ. թե՛⁴ դո՛ւ⁵ իսկ յայտմ զիշերի մինչեւ հաւու խառ սեպիցե՛⁶ երկցս՝ ու բապթիս^{6b} զիս : 31. Իսկ պիտորոս առաւել¹ եւս սնուկը եւ առեք. եթե մեռանիւ եւս հասանիցէ ընդ քեդ՝ զքեզ ո՛չ՝ ուրացայց. նոյնուկս եւ ամենեքեան³ ասելին : 32. Գա՛ն¹ ի դեաւղն² որում անուն էր զհսկմանի¹. եւ առե՛³ ցաշակերտն. նստարո՛ւք³ աստ՝ մինչեւ եւս յաղակթո՛ւ⁴ կայից : 33. Աւ առ նու ընդ. իւր զպէտրոս¹ եւ զյակովբոս² եւ զյովհաննէս³, եւ սկսաւ տխրել⁴ եւ հուալ⁵ : 34. Յայնժամ առ ցնոսա տրտում¹ է անձն իմ մինչեւ ի մահ, միայն² աստ եւ արթո՛ւն³ կայեք : 35. Աւ մատուցիալ սակաւիկ մի յառաջ, անկան¹ ի վերայ երեսաց իւրոց յերկիր. եւ կայր յաղակթոս², զի եթե հոօր ինչ է՝ անոյցե՛³ ի նման, ժամն : 36. Աւ առե՛¹. որքո՛ւ² հայր³ ամենայն⁴ ինչ քեդ՝ հնարաւ ո՛ր⁵ է, անոյո՛^{6b} զրաժ սկս զայս յինչն բայց ո՛չ⁷ որովս եւս կամիմ՝ այդ որովս զո՛ւ⁸ կամիս : 37. Աւ զայ զտանի, զնոսա զինքե՛¹ն, եւ առե՛² ցաւեւրոս³. սկիմն⁴ ննջե՛⁵ ո՛չ⁶ : կարացեր ժամ մի արթուն կալ :

30. 1 : 260 2 229 - 3 . 257, 369 4 . 260, 369 5 . 229 6 . 257.
 31. 1 260 2 229, 260, 257 369 3 260, 257, 369
 32. 1 . 229, 260, 257, 369 2 : 260 - 3 229 - 4 : 260, 257, 369
 33. 1 . 229 260, 257 (où l'accent a la foi ne ✓) 369 2 . 229, 260, 369
 3 229, 369 4 . 229, 257 5 260, 369
 34. 1 : 229 260 257, 369 2 257 3 229 260 257, 369
 35. 1 : 229, 260 2 : 260 257, 369 3 : 229, 260, 257, 369.
 36 1 . 229 (accet uès petit, distinct des autres), 260 2 229 3 260
 257, 369 - 4 : 260, 257, 369 5 : 229 6 229, 260, 257, 369 7 . 260
 8 229, 260, 369
 37. 1 260, 257 369 - 2 signe ✓ su Pl, 257 3 369 (accent uès petit)
 4 369, 260 (en noir), signe ✓ sur l 229 257 5 229, ննջե՛⁵ 260
 257, 369 6 229, 369, ո՛չ 260.

30. a : եթե 257 - b : ուրացիս 229.

32 a . դեւղն 369 b . զեթու, նմի 260 ; զեթուսմանի 257 ; զեթուսմանի 369 (et Ms.).

36. a բեզ ձե՛ 260 - b անոյց 257

37. a եւ ոչ 257.

38. Աթոհն¹ կայէք եւ յաղաւթս կայէք, զի մի² մտջիք ի փորձութիւնս ողիս յաւժար հ' բայց մարմինս տկար³ : 39. Աշ դարձեալ չողաւ եկաց^a յաղաւթս, եւ զնոյն¹ բանս ասաց : 40. Վարձաւ մի սանդամ անդրէն, եւ եղիտ զնոսա ի քոհն¹. քանզի եին աչք նոցա ծանրացեալ², եւ ոչ³ զխտելն թե զինչ^a տրատասխանի տայցեն նմա : 41. Վայ երրորդ անդամ, եւ ասէ¹ յնոսա. ննջեցէք² այսուհետեւ եւ հանդերձ³ զի հաւսեալ⁴ է վախճան. եին ժամ⁵ եւ ահա մատնի⁵ որդի մարդոյ ի ձեռն⁶ մեղաւորաց : 42. Ան արիք զնասցոյժ¹. զի ահաւս սիկ մերձեցաւ² որ մատնելոյն³ է զիս⁴ : 43. Աւ մինչդեռ նա զայն խաւսի, զայ յուզա սկարիտութայի^{1a} մի յերկոտասանից^b անտի, եւ ընդ նմա ամբոխ² սուսերաւք եւ ըրաւք ի քահաւ նոյսպետիցն³ եւ ի զոլրաց եւ ի ծերոց : 44. Տուալ հր նշան մատնչին¹ եւ ասէր. ընդ որում ես համբուրեցից² նա¹ է. կալջիք զնա եւ տարջի² զզուշութեանմ³ : 45. Աւ մատուցեալ վարդաշակի¹ ասէ, ցնա. ուրբի ուրբի¹. եւ համբուրեալ² զնա : 46. Աւ նոքա արկին ի նա ձեռն եւ կալան¹ զնա : 47. Աւ մի ոմն

38. 1 . 229 2 . 260, 257, 369 3 : 229, 260, 257 369.

39 1 . 229, 260 257, 369.

40. 1 . 260 2 257 3 : 229, 260, 257, 369.

41. 1 260 2 . 257 - 3 . 369 4 . 260, 257, 369 - 5 : 229 260 6 . 369

42 1 . 260, 257, 369 2 . signe [✓] sur l'w de հա 3 260, 369 - 4 : 229.

43. 1 . signe [✓] sur *ի* et sur *ի* final 257 2 : 229 260, 369 3 : signe : sur *ի* et sur *ի* 257.

44. 1 : 229, 260, 257, 369 2 : 229, 257, 369 3 : 260.

45. 1 . ուրբի 260 (le mot n'est pas répété), ուրբի ուրբի 257 (avec l'accent indiqué, et en plus [✓] sur l'w du premier ու, [✓] sur ու du second et [✓] sur l'w suivant, enfin [✓] sur le dernier *ի*); ուրբի ուրբի 369 (avec , au dessus du second ու), ուրբի ուրբի 229 2 : 229, 260 257 369.

46. 1 : 229, 260 369.

47. 1 229, 260 257, 369

39. a կաց 257.

40. a եթե զինչ 257; զինչ 260

43. a . խկարիտայի 257 - b . l'article ն ajouté par erreur au-dessus de la ligne, 257.

յայնցանէ՝ որ զնովաւն կային ճղեաց սուր, եւ եհար զճառայ
 .բահանայապետին, եւ ի բան¹ եհան զունին նորա : 48. Պա-
 տախանի եւ յս եւ առ¹ ցնոսա իբրեւ ի վերայ² աւա-
 դակի³ ելէք սուսերաւք^a եւ բրաւք ունել զիս : 49. Հա-
 նապաղ առ ձեզ եի՛ եւ ուսուցանելի^a ի տաճարին, եւ ի¹ կա-
 լարուք զիս այդ զի լցելն^{2b} զիրք մարդարեւիցն^c : 50. Յայն-
 ժամ թողին զնա աշակերտքն ամենեքին^a եւ փախան¹ :
 51. Եւ ոմն երիտասարդ զհետ երթայր նորա՝ արկեակ¹ զի բեւ
 կտաւ մի ի մերկուց ունելն² զնա երիտասարդքն : 52. Եւ
 նորա թողեալ զկտաւն^a փախեալ¹ մերկ ի նոցանէ : 53. Եւ
 տարան¹ զյս առ .բահանայապետն² կսկիախա^{3a} եւ զայն¹
 ընդ նմա ամենայն .բահանայապետքն եւ զպիրք^b եւ ճերք :
 54. Եւ պետրոս¹ երթայր² ի հետաստանէ զհետ նորա մինչեւ ի
 ներքս³ իսկ ի դաւիթ .բահանայապետին, եւ նստի¹ ընդ սպա-
 սաւորան եւ ջեռնիյր^{5a} առ յուսոյն : 55. Իսկ .բահանայա-

48. 1 260 - 2 : 257, 369 3 : 229, 260

49. 1 : 229 260, 257, 369 2 : 229, 260 257, 369.

50. 1 : 229, 260, 257, 369

51. 1 : 229 2 260, 257, 369.

52. 1 : 229, 260, 257, 369.

53. 1 260 - 2 : 369 3 229 (et signe [˘] au dessus de 4 dans 260 [en noir], au-dessus de l'w de 4w dans 257, au dessus de 4 dans 369) 4 260, 257, 369

54. 1 : signe [✓] au-dessus de 4 dans 257 2 : 260, 257, 369 3 : 229 - 4 : 229, 257 - 5 260 369

55. 1 : 229, 260, 257, 369 - 2 229, 260 257 369.

48. a : սուսերաւք 229 (et Ms qui a aussi բրաւք).

49. a : եի ի տաճարին եւ ուսուցանելի 257 (et Ms.) b լցելն Ms c : մար-
 դարեւիցն 257 (et Ms.).

50. a : ամենեքեան 257, 369.

52. a : զկտաւն 257 (avec u ex jonctué), Ms

53. a : կսկիախայ 260, 257 (où le mot .բահանայապետն a été ajouté après coup en rouge) 369 - b : զպիրքն 369.

54. a : ջեռնիւս 369.

55. a : սպանդեն 369; սպանդեն^{անի} 257 (անի ajouté en rouge par le correcteur.)

սկսեալն եւ ամենայն ատեանն խնդրելն հակառակ յի վկայութիւն ինչ, զի ոսկանանիցեն^{1a} գնա, եւ ոչ² դտանելն : 56. Օ ի բարձրմբ¹ ոռւտ վկայութիւն վկայելն զնմանէ, եւ նման միմանց ոչ² ելն վկայութիւնքն : 57. Այդք³ յարուցեալ վկայելն ոռւտ^b զնմանէ, եւ սուկն : 58. Թե մեք լուար ի դմանէ, զի ասէր. եւ քակեցից դտաճարդ զայդ ձեռադործ, եւ զերիա առուրս շինեցից¹ սյդ^{2a} առանց ձեռադործի³ : 59. Սակայն եւ այնպէս չէր¹ նման վկայութիւնն^a հոցա : 60. Այլ յարուցեալ քահանայապետն ի միջ^a հարցանէր զյո. եւ ասէր ոչ ինչ¹ տաս սլատասխանի, զինչ զոքա զքէն վկայեն : 61. Այլ նա լիւն¹ եւեթ կայր եւ չտայր² ինչ սլատասխանի : զարձեալ քահանայապետն հարցանէր³ զնա կրկին անդամ եւ ասէր. զոչ¹ եւ քո ողի աւրհնելոյն : 62. Սլատասխանի եւ յո եւ ասէ¹ ցնա զոչ² ասացեր՝ թե եւ եմ բայց տեսանիցէք՝ զողի մարդոյ նստեալ ընդ աջմէ³ զաւրութեանն, եւ եկեալ⁴ ընդ ամպս երկնից⁵ : 63. Այլ քահանայապետն սլատասխանի¹ վաղ վաղակի զսլատմութեան իւր՝ եւ ասէ. զինչ² եւ սլատոյ են մեզ վկայք : 64. Ահա լուսնի^{1a} ամենեւին^{2b} զհայհոյութիւն

56. 1 : 369 - 2 : 229 260 257, 369.

58. 1 : 229, 260 2 369 (au dessus de la fin de շինեցից, au dessus de զ de սյդ) 3 : 257 (où տառնց a un grave sur d; avant l'initiale de տառնց et au dessus du d de ձեռադործի, il y a le signe ')

59. 1 : 229, 260, 369 (d avant ոչ 257)

60. 1 : 229, 260, 257, 369

61. 1 : 260, 257 2 : 229, 260, 257 369 3 : 260 4 : 229, 369; զոչ 260 257.

62. 1 : 260 2 : 229 260 257 (avec en plus un signe Դ sur զ), 3 369 3 : 257 4 : 229 260, 369 5 : accent grave après g, 257.

63. 1 : 229 260, 257 - 2 : 229, 260, 257, 369

57. a : այլք 229 b : սուտ 257.

58. a : այլ 229.

59. a : վկայութիւն^u (u ajout¹ au-dessus de la ligne à l'encre rouge).

60. a : ի միջ 257 (correction marginale à l'encre rouge).

62. a : տեսանիցէք 257 (այ correction en rouge).

ի բերանոյ զորա, զխանդ¹ թու ի ձեդ. եւ ամենեքին² զատա-
պարտեցին զնա՝ թե մահապարտ³ է : 65. Աւ. ոմանք սկսան
թ.քանեւ⁴ ընդ երեսո⁵ նորա՝ ձորձ զզլխով արկանել⁶ կոփել
եւ ասել⁷. մարդարեւոյ⁸ մեղ քո⁹ ոյ¹⁰ է այն որ եհարն զքեդ.
եւ սպասաւորքն ապտակիս¹¹ հանելն նմա : 66. Աւ. պետրոս¹²
մինչդեռ էր ի խոնարհ¹³ ի դաւթին, զայ աղախին մի քահա-
նայատետին, եւ տեսանէ զնա զի քնոնոյր¹⁴. հայեցաւ ընդ նա
եւ ասէ. 67. Աւ. զոհ¹⁵ ընդ յի նապոլրեցւոյ¹⁶ եիր : 68. Ա
ուրացաւ եւ ասէ. ոչ¹⁷ ճանաչեմ եւ ոչ¹⁸ զխտեմ զինչ զուդ
ասեալ եւ իբրեւ եւ յարտաքին զաւելթն, եւ¹⁹ հան²⁰ խաւսեցաւ :
69. Ղարձեալ ետես զնա աղախինն, եւ սկսաւ ասել ցայնո-
սիկ որ շուրջն կային, թե եւ սա²¹ ի նոցանէ²² է : 70. Աւ. նա²³
զարձեալ²⁴ ուրացաւ²⁵, եւ յետ սակաւ միոյ զարձեալ որ
շուրջն կային, ասեալ²⁶ ցովորոս²⁷. արդարեւ²⁸ եւ զու ի նոցանէ²⁹
ևս. քանզի զաղկոկացի³⁰ ևս եւ³¹ խանդդ³² իսկ քո նման³³ ևն³⁴ :

64. 1 : 229, 260, 369 2 : 257 - 3 : 229, 260, 257, 369 4 : 229, 260
257 369.

65. 1 260, 257, 369 - 2 229 260, 257 3 229 260, 257, 369 - 4 :
229, 260, 257, 369

66. 1 260 (petit accent en noir, signe [✓] sur *ե*, 257) - 2 signe [~] au-
dessus de *ի* et de *ա* - 3 : 229, 257, 369.

67. 1 260; զոհ 369 - 2 signe [˘] sur *ո*, 229, signe [˘] sur *ո*, 257.

68. 1 229 260 257 2 260 257. 369 - 3 : le signe [˘] au dessus de *ե*.
260 (en noir), 257, [˘] dans 369 - 4 : 229 260, 257, 369

69. 1 : 260, 257, 369 - 2. 229.

70. 1 : [˘] au dessus de *ն*, 257, 260 2 [˘] au dessus de *լ* 257 3 : 229,
260 4 260 5 : 260 (en noir) - 6 229 260, 369 7 : 229, 260 369

8 : [~] au-dessus de *ե* 257 9 369 10. 260, 257, 369 - 11 [˘] au dessus
de *ե*, 369.

64. *a* : յուար 257, 363 Ms ; լուար 369 (*լ* de première main) *b* ամենե-
րեան 260, 369, 363 *c* ամենեքեան 260, 369.

65. *a* էրես 257 *b* ի՛ 257 (exponctué en rouge) - *c* արկանելն
կոփելն / և ասելն 363

66. *a* քնոնոյր 363

70. *a* արդարեւ 257 - *b* զաղկոկացի 260 369.

71. Առնա սկսաւ նշովքէ¹ Երոնուլ և և սահլ, թե² ճէ³ զխտեմ
 դայրն զորմէ զուրդ ասէք : 72. Առ նոյնժամայն կրկին¹ հաւ²
 խաւ սեղաւ. եւ յիշեանց³ սկսորոս⁴ դրանն զոր ասաց ցնա⁵ յն,
 թե⁶ չեւ իցէ հաւու Երկիցս⁷ խաւսեալ՝ զի զու Երկիցս ուրաւ
 ցես⁸ զիս. եւ սկսաւ լալ⁹ :

71. 1 229 2 260, 257, 369.

72. 1 257 369 — 2 : 229, 260 — 3 : 229, 260, 369 4 : 260 (en noir)
 5 : 229 260 369.

71. a. եւ add 257 — b. եթե 257.

72. a ^y նմա 257 (y est une correction) b : եթե 257 — c : ⁴Երկս 369
 257 (dans 257 4 correction en rouge), Երկս Ms. d : ուրաւ ցես 369, M: (la
 leçon ուրաւցես, donnée ici d'après les manuscrits, semble fautive; cf le verso 30)

SOMDET P'RA MAHA CHAKRAP'AT

ROI DE SIAM

SEIGNEUR DES ÉLÉPHANTS BLANCS

FRAGMENT

DE

. L'HISTOIRE DU SIAM AU XVI^e SIÈCLE

PAR

E. LORGEOU

SOMDET P'RA MAHA CHAKRAPAT

ROI DE SIAM

SEIGNEUR DES ÉLÉPHANTS BLANGS

LA REINE SI SUDACHAN

ET LE K'UN WORAWONGSATIRAT.

Le prince qui devait porter dans les annales siamoises le surnom de *Seigneur des Éléphants blancs* s'appelait d'abord *P'ra Tienaraxa* (prince auguste), et ne paraissait pas destiné à régner. Son frère, le roi *P'ra Xaya Rāxat'irat*, laissa, lorsqu'il mourut en 1527 (889 de l'ère siamoise), au retour de la conquête de Xiengmai, deux fils peu avancés en âge, mais aptes, par les conditions de leur naissance, à lui succéder. L'aîné, *P'ra Yot fa*, avait onze ans; le second, *P'ra Si Sin*, était de six ans plus jeune. Le prince *P'ra Tienarāxa* était encore écarté du trône par le rang inférieur de sa mère, une suite d'événements tragiques que nous allons raconter renversa tous ces obstacles, et le porta au pouvoir suprême.

Ce ne fut, selon l'usage, qu'après la crémation du feu roi, que les grands dignitaires du royaume intronisèrent son successeur. Bien que le principe de l'hérédité monarchique ait toujours été reconnu au Siam et que la plupart des rois aient désigné, de leur vivant, par l'attribution de titres particuliers, ceux de leurs enfants ou de leurs parents auxquels ils désiraient léguer la couronne, il était réservé à l'assemblée des ministres, des sages et des conseillers de ratifier par leur choix cette désignation. Le prince *P'ra Yot fa* fut reconnu pour roi, et l'on

décida que sa mère, *Si Sudachan* (fortunée fille de la Lune), gouvernerait comme régente en son nom.

L'inauguration de ce nouveau règne fut, parmi le peuple, l'occasion de grandes manifestations de joie. Cependant les esprits clairvoyants ne partagèrent pas cet enthousiasme. Le prince *Pra Tierarat*, soit qu'il eût des pressentiments de l'avenir, soit qu'il fût particulièrement éclairé sur le caractère de la régente, jugea que dans la situation actuelle le monde n'offrait plus aucune sécurité pour lui. Il prit donc le parti de chercher un refuge dans la vie religieuse, et revêtit, dans un monastère peu éloigné de la capitale, l'habit de la congrégation bouddhique qu'il appelait *l'étendard sacré de la religion*. Toute la suite de sa vie montre en lui un homme de goûts tranquilles, généreux, ami de la justice, éclairé, mais de peu d'énergie. Incapable de prévenir par des démarches hardies ou des mesures habiles le danger qu'il savait prévoir, même de loin, son premier mouvement était de s'y dérober par la fuite. On le voit toujours irrésolu, faible et se laissant conduire par son entourage. Il était né pour la retraite et la paix, pour l'étude, si l'on veut, non pour les luttes et l'exercice du pouvoir. La carrière qu'il embrassa en cette circonstance, et qu'il devait bientôt quitter pour y rentrer une seconde fois et la quitter encore, était assurément celle qui convenait le mieux à son caractère.

Cependant on vit se produire, peu de temps après, des présages funestes qui parurent justifier les craintes du prince *Tierarat*. Nous les rapportons pour donner une idée de l'état d'esprit des populations siamoises. Elles se trouvaient alors sous l'influence de ces appréhensions encore indéterminées où les moindres incidents sont remarqués, où l'on attache une signification menaçante ou favorable à tous les phénomènes qui sortent un peu du cours ordinaire des choses.

L'année même de la mort du roi *Pra: Xaya Raxat'irāt*, il y

eut un tremblement de terre, phénomène assez rare au Siam. Le jeune *P'ra Yot fa* voulut, un jour, faire parer les défenses de l'éléphant favori qui lui servait de monture dans les cérémonies; l'une des défenses se brisa en trois morceaux pendant l'opération, et, la nuit, on entendit l'éléphant crier comme une personne qui pleure. Enfin la porte d'honneur du palais faisait, en tournant sur ses gonds, un bruit qui ressemblait à des plaintes lugubres.

A quelque temps de là, la reine *Si Sudachan* sortit de l'enceinte du palais, et alla visiter par divertissement le *ho p'ra* ou pavillon sacré, dans le haut de la ville. On appelle de ce nom un édifice consacré au culte, mais indépendant de tout monastère et de tout établissement public. On y conserve des images bouddhiques; les religieux sont, à certains jours, invités à venir y réciter des prières, et à y faire entendre des prédications. C'est en quelque sorte une chapelle domestique qui a naturellement des dimensions plus ou moins importantes suivant la situation de la famille à laquelle elle appartient. Les *ho pra* royaux sont des édifices considérables; ces salles de réception y sont annexées; ils sont entourés de jardins avec des pièces d'eau, des statues et des ornements divers. Celui où la reine se rendit avait alors pour gardien ou surintendant un officier du titre de *P'ambut Si'tep*. Ce officier occupait, comme l'indique son titre de *p'an*, chef de mille, un rang assez élevé dans la hiérarchie de ces jeunes gens de famille qui sont attachés au service intérieur de la maison royale; il avait été chargé autrefois de missions dans les provinces; mais ses fonctions actuelles le tenaient à l'écart des affaires publiques. La reine le vit, fut frappée de sa beauté, et conçut immédiatement pour lui une passion à laquelle elle s'abandonna tout entière. A peine rentrée au palais, elle lui fit porter, par une de ses suivantes, le bétel et l'arce enveloppés dans une serviette. Le partage du bétel

entre l'homme et la femme est chez les Siamois la cérémonie symbolique du mariage; il n'y avait donc pas à se méprendre sur les intentions de la reine. Le *P'anbut Sit'ep* s'engagea sans hésiter dans la voie séduisante mais dangereuse qui s'offrait à lui. Par la même messagère, et enveloppées dans le même linge, il envoya à *Si Sudachan* des fleurs de *champaka*, fleurs sans éclat, mais d'un parfum très capiteux, qui sont, dans l'Inde et dans tous les pays de même civilisation, le signe d'un amour ardent et soumis.

Afin de se rapprocher de son amant, *Si Sudachan* lui fit donner les fonctions de gardien du *hop'ra* de l'intérieur du palais. Elle l'éleva ensuite par degrés rapides aux situations les plus hautes, et particulièrement le chargea du contrôle général du personnel des administrations publiques; elle lui conféra le titre princier de *K'un Warawongsat'irat* qu'il devait porter jusqu'à sa mort, et sous lequel il est généralement connu dans l'histoire; enfin elle le mit ouvertement à la tête du gouvernement, et voulut que tous les mandarins fussent tenus d'obéir à ses ordres.

La reine avait emprunté, pour prendre ces mesures successives, le nom et l'autorité du gouverneur du palais qui n'osait faire d'opposition à ses volontés. Un jour, l'un des ministres, le *P'raya Mahasenā*, rencontra le gouverneur, l'arrêta et, après qu'ils eurent échangé quelques mots, lui dit : « On déshonore le royaume; que faisons-nous? » Cet incident fut dénoncé à la reine comme l'indice d'un complot. Elle fit appeler le *P'raya Mahasena* au palais, l'y retint quelque temps, et, quand il sortit à la nuit tombante pour rentrer chez lui, des gens apostés le poignardèrent. Il comprit aisément d'où venait le coup qui l'avait frappé, et, au moment d'expirer, il eut encore, dit-on, la force de prononcer ces paroles : « Si c'est ainsi qu'on nous traite, que fera-t-on à ceux qui restent après nous? »

Vers le même temps, la reine, s'apercevant qu'elle était grosse, se décida à déclarer son union avec le *K'un Worawongsat'irat*, et attribua à celui-ci le titre de roi et l'autorité royale. Le message qu'elle adressa à cette occasion au conseil des ministres et des grands dignitaires était conçu dans ce sens : « Le prince *P'ra Yot fa*, mon fils, est encore un enfant, et n'a de goût que pour le jeu. Cependant les provinces du nord sont troublées et la sécurité du royaume est compromise. Je suis d'avis de remettre temporairement le soin du gouvernement au *K'un Worawongsat'irat*. On avisera pour l'avenir, lorsque le prince sera parvenu à l'âge adulte. »

Le conseil, terrifié par la reine, accorda tout ce qu'elle voulut.

Si Sudachan ne perdit point de temps. Elle ordonna aussitôt que le *K'un Worawongsat'irat*, reconnu pour son époux, fût introduit au palais avec la pompe des cortèges royaux et revêtu de tous les insignes du pouvoir suprême. Ensuite elle le fit consacrer par l'ablution rituelle, suivant les traditions brahmaniques, et donna au frère cadet du nouveau roi la dignité de *Mahā uparut*, la première du royaume, après la dignité souveraine, par les honneurs, les privilèges et l'autorité qu'elle confère.

Ces événements s'accomplirent dans le cours de l'année 1528.

Cependant, beaucoup parmi les grands du royaume nourrissaient, d'une manière plus ou moins ouverte, des sentiments d'hostilité contre l'usurpateur. De plus, les provinces du nord persistaient dans leur attitude d'insoumission. Le *K'un Worawongsat'irat* résolut de destituer tous les mandarins dont il soupçonnait les sentiments à son égard, et de les remplacer par des hommes qu'il croyait dévoués à ses intérêts. Il commença par appeler à la capitale les gouverneurs des cinq provinces du nord. *Pitsanulak*, *Pixit*, *Pixai*, *Suk'ot'ai* et *Sanank'alok*.

Bientôt après, il osa, de complicité avec la reine, faire saisir et mettre à mort à la pagode de *K'ok Praya*, dans la banlieue de la ville, le jeune roi *P'ra Yot fa*. Ce malheureux prince avait régné deux ans et six mois; victime de sa propre mère, il mourut âgé de quatorze ans à peine, le dimanche, cinquième jour du huitième mois de l'année 891 de l'ère siamoise (juillet 1529). La vie de son jeune frère, *P'ra Si Sin*, fut épargnée pour le moment.

COMLOT. ASSASSINAT DE LA REINE ET DE SON ÉPOUX.

Ce meurtre d'un enfant mit le comble à l'indignation publique. Un complot fut formé par quatre personnages de rang inégal : le *K'un P'irent'arat'ep*, de sang royal; un autre prince, le *K'un Int'arat'ep*, et deux mandarins, le *M'in Raxasaneha* et le *Luang Si yot*. Ils se réunirent en secret, et convinrent que des hommes de cœur ne pouvaient rester spectateurs impassibles de tant de turpitudes et de crimes. Le *K'un Worawongsut'wāt* devait périr : mais, lui mort, qui mettrait-on à la tête du gouvernement? A cette question, le *K'un P'iren*, qui paraît avoir été l'âme de la conjuration, répondit qu'il ne voyait qu'un homme à qui l'on pût songer pour cela, c'était le prince *T'ierarat*. L'accord fait sur ce point, la première démarche à accomplir était de s'assurer le concours ou du moins le consentement du prince. On se transporta donc au monastère de *Wat P'raditsat'an* où il résidait. Il fut mis au courant du complot formé par les quatre conjurés, et lui donna son acquiescement.

Le *K'un Int'arat'ep*, le *M'in Raxasaneha* et le *Luang Si yot* proposèrent alors d'invoquer la protection du Bouddha, et de consulter le sort sur l'issue de l'entreprise par le moyen de ces cieiges : on verra tout à l'heure en quoi consiste ce mode de divination. Le *K'un P'iren* se moqua de cette idée. « Nous avons,

dit-il, formé un grand dessein, un projet qui intéresse le pays tout entier; nous avons tout prévu pour sa réussite; et si la réponse du sort ne lui est pas favorable, la fortune du royaume en sera-t-elle moins compromise? Faudra-t-il alors s'abstenir, et que ferons-nous?» Sur ces paroles, il quitta ses amis et s'en alla.

Restés seuls le *K'un Int'arat'op*, le *Mîn Raxasaneha* et le *Luang Si yot* préparèrent deux cierges en cire de même longueur, de même poids, avec des mèches composées du même nombre de fils, et se rendirent, accompagnés du *P'a Tierarat* au temple du monastère de *Pa kèo*. Là, en présence de la statue du Bouddha, le prince prosterna, touchant la terre des genoux, des coudes et du front, prononça la prière suivante :

« Seigneur des trois mondes, lorsque vous viviez sur la terre, vous éclairiez des lumières de votre science infinie les êtres animés qui s'agitaient dans le doute. Entré dans le *Parinipp'ân*, vous voulez bien être représenté au milieu de nous par vos cinq emblèmes : les images, les figures sacrées, les *st'upas*, les reliques et les trois corbeilles des livres de la loi, afin qu'ils servent de recours aux êtres vivants. Voici donc mes sincères déclarations. J'aspire en ce moment à prendre le pouvoir suprême; mais ce n'est pas dans les vues d'une ambition mondaine et par le désir des grandeurs. Mon but est de rétablir l'administration du royaume dans les voies de la justice. Je veux être le refuge et le soutien de tous les êtres vivants qui sont dans ce pays, et leur donner le bonheur, l'abondance et la paix, en me conformant aux usages. Tels sont les engagements sincères que je prends sur ces deux points. Cependant je suis en peine de savoir si mon entreprise réussira ou si elle doit échouer. Je viens donc vous supplier dans la vertu des cinq emblèmes que vous nous avez laissés, et en particulier dans celle de vos images, d'avoir égard aux promesses que je viens de faire et d'éclaircir

mon doute. Je vais consulter le sort par le moyen de ces deux cierges, l'un qui me représentera, l'autre qui représentera le *K'un Worawongsat'irat*. Si par votre miséricorde et votre puissance, il doit arriver que l'événement réponde à mes désirs, si l'état présent de mon *harma* me rend digne du grand parasol blanc et des autres insignes de la royauté, digne de mettre un terme aux crimes qui se multiplient et qui désolent le corps des religieux, les chefs du peuple et toutes les classes de la population, digne enfin de devenir, par l'exercice de la royauté, l'appui, le protecteur et le bienfaiteur de la sainte religion du Bouddha, que le cierge du *K'un Worawongsat'irat* s'éteigne le premier. Si, au contraire, mon dessein ne devait pas aboutir, que ce soit mon cierge qui s'éteigne. Je supplie votre miséricorde, en considération de mes engagements, de me tirer de mon incertitude, et d'éclairer l'avenir, suivant les termes de mon vœu, par le moyen de ces deux cierges que je fais brûler en votre honneur, avec une dévotion sincère.»

Ayant prononcé ces paroles, il alluma les deux cierges qui avaient été plantés dans un grand bassin plein de riz. Sur ces entrefaites, le *K'un P'iren* entra. Il crut s'apercevoir que le cierge du *K'un Worawongsat'irat* était plus long que l'autre. « Arrêtez, s'écria-t-il, il faut recommencer. » En même temps, il cracha violemment le bétel qu'il avait dans la bouche, et atteignit, par hasard et sans avoir visé, suivant ce qu'il assura et que l'on feignit de croire, la flamme du cierge qui représentait le *K'un Worawongsat'irat* et qui fut éteint du coup.

Ce fait causa une vive joie aux conjurés.

Ce n'est pas tout; ils virent entrer dans le temple un religieux vêtu du costume sacré et tenant à la main l'éventail en feuille de palmier. Cet inconnu les salua et leur dit : « Soyez assurés du succès. » Sur ces mots que l'on regarda comme un avis des intelligences célestes, il sortit et disparut.

De leur côté, les conjurés se séparèrent et rentrèrent chez eux.

Quinze jours environ plus tard, ils eurent l'occasion d'exécuter leur projet. Trois autres personnages, cédant aux instigations du *K'un P'ren*, s'étaient joints à eux dans l'intervalle : un certain *M'in Rāxasaneha*, mandarin alors sans fonctions, différent de celui qui a été mentionné sous le même nom comme l'un des quatre premiers conjurés, et les gouverneurs de *Pixai* et de *Sauanh'alog* qui venaient d'arriver à *Ayut'aya*. Ces deux derniers, menacés dans leur situation par les desseins du roi, s'étaient résolument associés à une entreprise dont le succès était d'un intérêt si pressant pour eux.

Le *Maha Uparat* et le *K'un Worawongsat irāt* lui-même avaient promis de se rendre au *Paniet* de la pagode de *Wat Song*, à une petite distance de la ville. Le *Paniet* est un vaste enclos quadrangulaire fermé de murs épais comme des remparts, qui s'ouvre d'un côté sur la campagne, et qui, de l'autre côté, communique, par un système de portes formant trappe, avec un réduit construit de la même manière. Des bandes d'éléphants à demi sauvages, rassemblés dans les forêts voisines par des rabatteurs aidés d'éléphants apprivoisés, sont amenés dans cet enclos où l'on capture ceux de ces animaux que les chefs du service ont jugés propres au dressage. Cette opération excite toujours au plus haut point la curiosité des Siamois de toutes les conditions. Ils aiment à voir le mouvement tumultueux de cette foule d'éléphants réunis au hasard, mâles et femelles, jeunes et vieux, et les sentiments divers que ces animaux font paraître dans le danger dont ils se croient menacés. On admire aussi le sang-froid, le courage et l'adresse des hommes qui circulent au milieu d'eux. Les spectateurs se tiennent sur des espèces de tribunes installées sur les murs, et protégées en avant par une ligne serrée de forts poteaux. A défaut du

roi, c'est un prince ou un mandarin du plus haut rang qui préside.

Il ne s'agissait pas cependant, cette fois, d'une des grandes battues dont nous parlions tout à l'heure. Mais on venait d'amener de la province de *Lop'abui* où on l'avait pris, un des éléphants que l'on qualifie d'extraordinaires, et qui se font en effet remarquer par quelque singularité dans la disposition des défenses, dans la taille ou dans la couleur. On devait le montrer en public, faire les cérémonies de son admission au rang des éléphants royaux, et procéder aux premières opérations du dressage.

Les auteurs du complot jugèrent l'occasion favorable pour détruire d'un seul coup l'usurpateur et sa famille. Ils se partagèrent les rôles sous la direction *K'un P'iren*.

Le *Maha Uparāt*, qui devait en cette circonstance exercer des fonctions officielles, se rendait au *P'aniet* monté sur un éléphant, et revêtu des ornements de sa dignité.

Le premier *Mun Raxasaneha* se posta sur son passage au lieu nommé « Rive des tigres ». Il l'attendit en prenant l'attitude d'un homme qui cherche son chemin; dès qu'il le vit à sa portée il déchargea sur lui une arme à feu ou quelque sorte d'arbalète, et le tua du coup.

Le *K'un Worawongsat'irat* était parti dès le point du jour. Il était accompagné de la reine, de leur enfant nouveau né, et du jeune *P'ra Si Sin* dans la même embarcation. Cette absence d'étiquette montre qu'ils regardaient leur excursion comme une partie de plaisir. Ils avaient à remonter le canal de *Sa Bua* ou de l'*Étang aux lotus*. Le *K'un P'iren* et ses amis, montés chacun dans une barque dont tous les pagayeurs étaient armés, s'embusquèrent dans le canal de *Bang pla mo*, près de l'endroit où il débouche dans le canal de *Sa Bua*. Mais le *K'un Int'arat'ep*, et avec lui le second *Mun Raxasaneha* suivaient la barque royale

à distance, sans la perdre de vue. Au moment où celle-ci arrivait à la jonction des deux canaux, les conjurés, sortant brusquement de leur embuscade, vinrent lui barrer le passage. « À qui ces barques qui osent se mettre devant nous? », cria le *K'un Worawongsat'irat*. « C'est moi, répondit le *K'un P'iren* en se montrant, c'est moi qui suis ici pour vous tuer l'un et l'autre. » En même temps, la barque du couple royal était abordée avec fracas par celle du *K'un It'arat'ep*, et tous les conjurés se précipitant ensemble frappèrent mortellement le roi et la reine, sans épargner leur enfant. Leur acte accompli, ils revinrent en hâte à la ville, et s'emparèrent de la garde du palais afin de le préserver du pillage.

Sans laisser aux amis du tyran le temps de se reconnaître et d'agiter la population, on organisa un cortège pour aller prendre à son monastère de *Pra Ditsat'an*, le *K'un T'ienarat*. Celui-ci dépouilla l'habit religieux, et, porté dans la litière royale, arriva bientôt au palais. Tous les grands du royaume assemblés lui remirent les insignes du pouvoir suprême. Il fut consacré, et prit le nom de *Somdet P'ra Maha Chakrap'at*, qui correspond au titre de *Chakravartin* si pompeusement célèbre dans les annales de l'Inde.

Le *K'un Worawongsat'irat* auquel il succéda n'avait porté la couronne que pendant six mois. On ne fait pas figurer son nom dans la liste officielle des rois de Siam.

DÉBUTS DU RÈGNE.

Le nouveau souverain commença son règne en comblant de biens, de dignités et d'honneurs tous ceux qui avaient joué un rôle actif dans la révolution qui venait de s'accomplir, et particulièrement les deux princes et les deux mandarins qui en avaient eu l'initiative. Cependant, la part principale dans ces

faveurs revint naturellement au *K'un Piren*. Le roi lui donna sa fille en mariage, et lui délégua, à titre de vice roi, le gouvernement de l'importante province de *Pitsanulok*.

Le royaume de Siam s'était formé, comme la plupart des États en Indo-Chine, par la réunion successive d'un grand nombre de petites principautés indépendantes les unes des autres ou faiblement rattachées par les liens d'une vassalité précaire. L'organisation primitive montrait de temps en temps une tendance à reparaître, et nous avons en cette circonstance un double exemple de démembrement de la monarchie; car l'autre prince qui prit part au complot, le *K'un Int'arat'ep*, reçut de son côté la province de *Sup'an* en apanage.

Le *K'un Puzn* avait en sa faveur, outre l'énergie de son caractère, des origines qui lui permettaient d'aspirer légitimement au premier rang. Il était par son père, le dernier descendant de ce *Pra Ruang* qui avait fondé le royaume de *Suk'oi'ai*, berceau de la monarchie siamoise, et parent, par sa mère, du feu roi *Pra Xaya Raxāt'irāt*. Il unissait donc le sang des deux grandes familles souveraines du pays. Il prit le titre royal de *Somdet Pra Maha Tāmmarāxāt'rat* et régna, nominalement vassal, mais de fait presque indépendant, à *Pitsanulok*, en attendant l'époque où il devait supplanter la famille de son suzerain sur le trône d'*Ayut'aya*.

Afin de rendre plus sacrés les témoignages de sa reconnaissance, le roi *Pra Maha Chakrap'at* voua à la colère des dieux et à la vengeance des hommes, d'après une formule empruntée aux traditions de l'Inde, quiconque oserait attenter à la vie, aux honneurs ou aux biens du *K'un Pirent'ara*, du *K'un Int'arat'ep*, du *Mün Raxasanehā* et du *Inang Si yot*. Il déclara en outre se charger de l'éducation du jeune prince *Pra Si Sin*, alors âgé de sept ans, qui avait été retiré vivant de la scène de carnage où sa mère avait péri.

PREMIÈRE INVASION DES PÉGUANS.

Les événements qui venaient de s'accomplir à *Ayut'aya* étaient parvenus, mais dénaturés, à la connaissance du roi *Pra Tabong Suei Ti*, qui régnait alors sur les *Mon* que l'on appelle aussi *Talaing*, et *Péguans*, du nom de leur capitale *Pégu* ou *Hongsawadi*. Il jugea qu'une anarchie complète régnait dans tout le royaume de Siam, et qu'il n'avait qu'à s'y présenter à la tête de ses troupes pour en faire la conquête. Il rassembla donc une armée forte de trente mille hommes, de trois cents éléphants et de deux mille chevaux, et, après avoir franchi la Salween, se mit en marche dans la direction du Sud-Est. Il ne se laissa pas arrêter par les montagnes abruptes dont la chaîne sépare de ce côté le territoire siamois du Pégu, passa la frontière à l'endroit nommé *les Trois Chedi*, et parvint à la ville de *Kanburi* dont il s'empara. Là, il fut informé pour la première fois de la nouvelle révolution qui avait mis sur le trône *Pra Mahā Chakrap'at*, et du rétablissement de l'ordre. Mais il lui parut qu'il s'était trop avancé pour revenir sur ses pas. Il dit qu'il voulait aller au moins jusqu'aux abords de cette fameuse *Tanarawadi* (c'était le nom officiel de la capitale siamoise), et jeter un coup d'œil sur la ville. Il ajouta qu'il était curieux de voir si des troupes, et quel genre de troupes, viendraient à sa rencontre.

Pra Mahā Chakrap'at, averti de l'approche de l'ennemi, ordonna de lever des troupes en toute hâte et d'organiser la résistance. Ces préparatifs, trop tardifs pour être efficaces, restèrent heureusement inutiles. Le roi de *Hongsawadi*, après être resté trois jours dans son campement de *Lump'li* et avoir contemplé, comme il se l'était promis, les murs de la ville, les toits du palais, les tours et les pyramides des temples, se retira tranquillement, sans avoir même essayé une attaque.

Une tentative du même genre, et provoquée par les mêmes

motifs, mais plus grave dans ses effets immédiats, avait lieu presque en même temps du côté du Cambodge. Le roi de *Lavèk* s'était avancé jusqu'à *Prachin*, à deux jours de marche d'*Ayutayā*; craignant alors de s'aventurer plus loin, il se contenta d'enlever la population de cette ville, et rentra dans ses États avec les prisonniers qu'il venait de faire.

Cette pratique de l'enlèvement et de la transplantation sur un sol étranger d'une masse entière de population, hommes, femmes et enfants, était d'un usage courant entre les divers États de l'Indo Chine. Siamois, Cambodgiens, Laos, Péguans, Birmans l'exerçaient tour à tour, suivant les occasions. Ils prétendaient par ce moyen peupler leur territoire et augmenter leurs forces en diminuant celles des nations rivales. Ils n'arrivaient en réalité qu'à s'affaiblir les uns les autres, le nombre des habitants diminuant d'un côté sans augmenter de l'autre. Mais l'expérience de ce résultat n'arrivait pas à triompher d'une tradition barbare, et cette odieuse coutume s'est continuée presque jusqu'à nos jours.

Le roi de Siam n'avait pas à garder envers le Cambodge la réserve prudente que lui imposaient les forces du Pégou, et il résolut de tirer vengeance de cet outrage. Jugeant toutefois qu'il fallait attendre un temps plus favorable, il s'occupa d'abord de pourvoir aux nécessités intérieures du royaume. Lorsqu'il se crut tranquille du côté de l'ouest, il fit réparer plusieurs parties de la ville qui commençaient à tomber en ruines; il construisit des temples et des monastères, et affecta à l'entretien et à la nourriture des religieux les revenus fiscaux de la région où il avait coutume d'aller mendier lorsqu'il portait lui-même la robe de *p'ikk'ou*.

Les faits que nous venons de raconter se rapportent à l'année 892 (1530 de l'ère chrétienne). En 894, toutes les affaires intérieures paraissant réglées, le roi songea à réaliser son pro-

jet d'expédition contre le Cambodge. L'attaque devait se faire simultanément par terre et par mer. Tandis qu'une flottille gagnait les côtes du Cambodge avec l'ordre de pénétrer dans l'intérieur du pays par le canal de *P'utt'aimat*, l'armée de terre, commandée par le roi en personne, prenait la route de *Battambang* ; elle arriva sous les murs de *Lawèk*, sans rencontrer d'obstacle. Le roi du Cambodge, se croyant hors d'état de résister aux forces siamoises, demanda la paix. Elle lui fut accordée à la condition de reconnaître la suzeraineté du S'am et de rendre les habitants qu'il avait enlevés de *Piachin*. Ses deux fils, *Pra Sut'o* et *Pra Sut'an*, devaient en outre suivre, comme otages, à *Tavavadi* le roi *Pra Maha Chakrap'at*. Comme le roi du Cambodge manifestait la répugnance à se séparer de ses fils, le prince siamois lui dit pour le rassurer : « Soyez tranquille, j'aurai soin d'eux comme de mes propres enfants. » Afin de justifier cette promesse, du moins en apparence, il confia, peu de temps après son retour à *Ayut'aya*, le gouvernement de la ville et de la province de *Savank'aloh* à *Pra Sut'an*.

Les années qui suivirent furent calmes. *Somdet Pra Maha Chakrap'at* célébrait des fêtes religieuses, visitait ses troupeaux d'éléphants et ne se préoccupait en aucune manière de préparer la défense du pays dans le cas possible d'une nouvelle invasion.

DÉSASTRE AU CAMBODGE.

Sur ces entrefaites, c'est-à-dire dans le cours de l'année 897 (1535), on apprit que le Cambodge venait d'être envahi par une armée annamite. L'ancien roi, père de *Pra Sut'o* et de *Pra Sut'an*, avait péri dans la lutte, et le vainqueur l'avait remplacé par un protégé qui devait rester sous son influence.

Somdet Pra Maha Chakrap'at jugea que le Siam, dans l'intérêt de son prestige, devait intervenir et rétablir l'ancien ordre de

choses. Ainsi commença entre le Siam et l'Annam, jaloux l'un et l'autre d'assurer leur prépondérance au Cambodge, cette lutte, féconde en malheurs et en crimes, qui devait se prolonger, avec de fréquentes et longues interruptions, il est vrai, jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

Le roi convoqua son conseil et soumit à ses délibérations le choix du chef qu'il fallait donner à l'expédition. Tous les membres de cette assemblée furent d'accord pour désigner le gouverneur de *Saïank'alok*, *P'ra Sut'an*. « Personne, disaient-ils, n'était plus propre que lui à se concilier la faveur et à obtenir le concours des populations cambodgiennes. » Le jeune prince fut appelé à *Ayut'aya* et instruit de la mission qu'on voulait lui confier. Poursuivi par des pressentiments sinistres, il montrait la plus vive répugnance à l'accepter. Il dit que son horoscope le menaçait vers cette époque d'un destin fatal. Mais le roi ne voulut point se rendre à ses raisons. Le conseil s'était prononcé, d'ailleurs, c'était son royaume à lui, *P'ra Sut'an*, qu'il s'agissait de reconquérir. Il fallait donc absolument qu'il prît le commandement de l'armée.

Comme on l'avait fait trois ans auparavant, il fut décidé que des troupes embarquées sur mer combineraient leurs efforts avec ceux de l'armée de terre. Mais la flottille fut arrêtée par des vents contraires, et elle était encore dans le golfe lorsque *P'ra Sut'an* arriva devant *Lawèk*, capitale du Cambodge. Le *Praya Kāmalaksanā*, qui commandait l'avant-garde de l'armée siamoise, voulut, dès l'arrivée, tenter une attaque de nuit, croyant surprendre ses adversaires. Ce fut une erreur; les Annamites se défendirent avec vigueur. Les assaillants furent rejetés en désordre sur le gros de l'armée et la déroute devint générale. *P'ra Sut'an* fut du nombre des morts. Les Siamois, découragés par des pertes énormes en hommes, en chevaux et en éléphants, abandonnèrent leur entreprise et se retirèrent.

SECONDE INVASION PÉGUANE.

Le mauvais succès de cette affaire paraît n'avoir fait qu'une faible impression sur l'esprit du roi que nous voyons, au cours des années suivantes, plongé de nouveau dans ses distractions favorites. C'était cependant le début d'une série de désastres et d'humiliations où la fortune des Siamois fut sur le point de s'engloutir et de périr pour jamais.

Le roi *P'ra Tabeng Suei ti* régnait toujours à *Hongsāwadi*, et ne perdait pas de vue son voisin, le royaume d'*Ayut'aya*. Sa première invasion n'avait été qu'une brillante promenade, mais il s'était promis de revenir avec des desseins plus sérieux.

Ce prince avait bien l'âme d'un conquérant. Chet par sa naissance de la petite principauté de *Tongou*, il parvint par sa valeur militaire et ses intrigues, deux choses où il excellait, à s'emparer du trône de *Hongsāwadi* et à affermir sa domination sur toute la nation péguane. Il fit reconnaître son hégémonie par la Birmanie et par tous les États *Lao*, à l'exception du royaume de *Vieng chan*, qui conserva, avec son indépendance, une attitude menaçante. On lui voyait autant de prévoyance et de sagesse dans la préparation et la conduite d'une expédition, que d'intrépidité dans les combats et de persévérance au milieu des difficultés. Rien ne faisait plier sa volonté. Il gouvernait son armée avec une main de fer. La moindre négligence de ses officiers dans leur service était punie de mort; les succès eux-mêmes étaient comptés pour des crimes. D'ailleurs, il se montrait volontiers généreux avec les vaincus, quoiqu'il y eût encore de la cruauté dans la familiarité affectée ou railleuse dont il usait avec eux. Entre les Péguans, les Birmans, les Laos et les Siamois, il y avait identité de religion : le bouddhisme, et les usages civils différaient peu. Aussi ce prince parlait-il souvent des intérêts de la religion, de ceux du corps des religieux,

de ceux des populations. On aura't cru sur ses paroles qu'avec un amour sincère de la paix il ne faisait la guerre que par nécessité. Cependant il reconnaissait, probablement dans ses moments d'oubli, qu'il est dans la nature d'un vrai *Kṣatria* de chercher à étendre sa domination et à se faire redouter aux dix points de l'horizon.

Les annalistes siamois donnent aux armées péguanes des chiffres énormes. Il est évident que lorsqu'ils parlent de trois cent mille, de cinq cent mille hommes, d'un million d'hommes, il ne faut pas prendre ces indications au pied de la lettre. Cependant l'exagération n'est peut être pas aussi forte qu'on serait tenté de le croire. Il faut se rappeler que dans l'organisation de ces États asiatiques tous les hommes étaient à la disposition du roi pour le service militaire aussi bien que pour les services civils. On y exécutait des travaux gigantesques; on détournait le cours des fleuves; on construisait des monuments prodigieux avec un outillage rudimentaire, grâce aux multitudes de bras qui s'y employaient. Le déplacement des villes, des grandes capitales se faisait de la même manière. La population étant attachée moins au sol qu'à ses chefs, ceux-ci n'avaient qu'à se mettre en marche, et la multitude les suivait. Il en était de même en cas de guerre.

Ce fut au commencement de l'année 1543 que le roi de *Hongsawadi* se mit en campagne avec la résolution de s'emparer d'*Ayut'ayā*. Son armée, forte de trois cent mille hommes, de sept cents éléphants équipés en guerre, et de trois mille chevaux, était divisée en trois corps. Le fils du roi, avec le titre d'*Uparaxa*, commandait les troupes de première ligne. Le gros de l'armée, qu'on appelait aussi l'armée royale parce que le roi s'y trouvait en personne, était sous la direction du prince vassal de *P'rè*. Enfin les réserves avaient pour chef le *P'raya P'asim*.

Le départ eut lieu à l'aurore du deuxième jour de la troisième

lunaison, qui se place dans le courant de janvier. À cette époque de l'année, la moisson du riz est faite, les eaux de l'inondation qui suit la saison des pluies se sont retirées et ont laissé les chemins à sec; d'un autre côté, les sources ne sont pas encore taries et peuvent fournir de l'eau pour les besoins des hommes et des animaux; la chaleur est modérée. C'est donc le moment favorable pour le mouvement des troupes. Pendant la saison des pluies, les guerres ordinairement cessaient. Les hommes rentraient dans leurs foyers; c'est le temps de la culture des rizières, et ils se livraient tranquillement à leurs occupations familières.

Ce départ fut accompagné de tout l'éclat traditionnel. Le souverain avait revêtu ses ornements. Les éléphants et les chevaux étalaient des caparaçons brillants. Les étendards et les crins des lances flottaient au vent; les gongs, les tambours et les instruments de musique retentissaient.

Les armes offensives en usage dans ces armées étaient, outre les arcs avec lesquels on lançait des flèches ou des balles de terre cuite, le sabre, la pique et le fauchard. Comme armes défensives, la plupart des soldats portaient des boucliers, les uns ronds, les autres en forme de rectangles légèrement cintrés dans le sens de la longueur pour envelopper le corps. Les princes péguans revêtaient des cottes de mailles ou plutôt des casques couverts d'écailles d'acier. Du côté des Siamois, le roi lui-même allait au combat sans cuirasse. Dès cette époque, les armes à feu étaient connues par les deux peuples. Il y avait plus de vingt ans que les Portugais étaient entrés en relations avec le gouvernement d'*Ayut'ayā*, et ils avaient des établissements au Pégon depuis plus longtemps encore. D'ailleurs, avant les Portugais, les marchands arabes qui fréquentaient les côtes de la Malaisie avaient fait connaître dans toute cette région l'usage de la poudre à canon, qui avait même pris le nom de

« poudre arabe ». Les Siamois, comme les Péguans, se servaient donc pour la défense de leurs forteresses de canons et de fusils de rempart; ils en montaient aussi sur des barques et des radeaux. Quant aux armes à feu portatives, leur emploi, qui devait se généraliser dans le siècle suivant, était certainement exceptionnel au début de la campagne dont nous parlons.

Les armées traversaient les fleuves non guéables sur des ponts formés de clayonnages que des radeaux de bambous supportaient. Les camps avaient régulièrement la forme d'un carré qui s'ouvrait sur les quatre faces; ils étaient clos d'une palissade serrée faite de bambous dans toute leur longueur et de troncs de palmiers pour consolider les bambous. En avant était un fossé, et devant ce fossé des chevaux de frise et des abatis de branchages épineux. En cas de retraite, les hommes qui fermaient la marche semaient des chausse-trapes sur le chemin.

La première nouvelle de l'invasion parvint à *Ayut'ayā* par les soins du gouverneur de *Kanburi*. *Somdet Pra Mahā Chakrap'at*, pris encore une fois au dépourvu, prescrivit à la hâte les mesures les plus urgentes. Il ordonna l'évacuation des villages et celle des villes qui n'avaient pas des forces suffisantes pour tenir tête à l'ennemi. Les habitants, ainsi que ceux de la banlieue d'*Ayut'ayā*, devaient venir se réfugier dans la capitale. En même temps, il fit prévenir le roi vassal de *Pitsanuloh*, *Somdet Pra Maha Tammaiāt*, cet ancien *K'un P'iren* qui l'avait placé sur le trône, et dont il avait fait son gendre, en l'invitant à mettre immédiatement sur le pied de guerre l'armée des provinces du nord.

PREMIER SIÈGE D'AYUTAYA.

La ville d'*Ayut'ayā* ou *Tawārāwadi* occupait une situation heureuse sous plusieurs rapports. Bâtie entre les deux branches

du fleuve et à la pointe méridionale de l'île qu'elles forment, près du confluent de la rivière de *Saraburi*, entourée de plaines immenses et fertiles que des canaux coupent dans toutes les directions, elle avait les moyens de s'approvisionner en abondance des deux choses qui sont le fond de la nourriture des habitants : le riz et le poisson. Tous ces cours d'eau lui donnaient encore les plus grands avantages pour les communications et le commerce, quoiqu'elle fût à vingt lieues de la mer.

Enfin, au point de vue de la défense, n'étant découverte que du côté du nord, elle eût justifié son nom et eût été presque imprenable, à la condition de posséder une armée qui fût capable d'arrêter l'ennemi au passage du fleuve.

Malheureusement cette armée n'existait pas, et tout ce que l'on put faire au premier moment fut d'établir dans la plaine de *Lump'li*, précisément au nord et à peu de distance de la ville, un camp où le *P'aya Chakri* se retrancha avec quinze mille hommes. Cette position de *Lump'li* était considérée comme la clef de la résistance, et on se rappellera que le roi de *Mong-saradi* l'avait occupée lors de sa première invasion.

Au milieu de l'agitation causée par l'imminence du danger, un religieux du titre de *Mahanak*, chef de la grande pagode du *Puk'ao t'ong* ou Montagne d'or, donna l'exemple du courage et du patriotisme. Il quitta le vêtement de son ordre, rassembla tous les habitants libres du voisinage, tous les esclaves, hommes et femmes, qui dépendaient de son monastère, et forma un camp retranché destiné à protéger la ville contre une attaque possible des barques de guerre. Ce camp s'étendait de la pagode du *Puk'ao t'ong* à celle de *Pa p'lu* (le Bosquet de bétel); il était couvert par un large fossé qui conserva le nom de Canal du *Mahānāk*.

Trois autres camps de dix mille hommes chacun, et formant autant de forts détachés, furent établis autour de la ville.

Enfin on organisait de tous les côtés une résistance énergique.

L'armée péguane parut le samedi, cinquième jour de la cinquième lunaison (mars 1543), un peu plus de deux mois après son départ de *Hongsawadi*. Le roi prit ses quartiers à *K'um dong*; l'*Upa'uxa* au *Pamet*; le prince de *Prè* au village neuf des Tamarindes; le *P'raya P'asim* dans la plaine de *Praxet*.

Dès le lendemain, lorsque le tambour des astrologues royaux eut annoncé l'heure favorable, le roi *Somdet P'ra Mahā Chakra p'al* se mit à la tête de ses troupes et sortit de la ville pour se mesurer avec l'ennemi dans la plaine du *P'uk'ao t'ong*. Il portait la couronne à pointe haute, le collier et le plastron d'or, semés de pierreries. La reine *P'ra Suriyot'ai*, revêtue du costume et des insignes d'*Uparaxa*, l'accompagnait. Les deux époux étaient suivis de leurs fils, *P'ra Ramesuon* et *P'ra Mahint'ara*. Ils s'avançaient l'un après l'autre, dans leur ordre de préséance, comme pour un cortège de fête, montés chacun sur un éléphant de haute taille.

L'éléphant équipé en guerre avait le haut de la tête couvert d'une sorte de casque plat, laqué et doré; un caparaçon orné dans le même genre protégeait le dos et une partie des flancs. Le guerrier se tenait accroupi sur le cou à la place ordinaire du cornac; au crochet dont il était armé pour diriger les mouvements de l'animal était ajustée, en prolongement du manche, une lame solide et tranchante comme une faux, avec laquelle il combattait. Sur la partie proéminente du dos de l'éléphant, on voyait un siège surélevé en forme de trône; ce siège était occupé par un homme qui tenait une ombrelle déployée, blanche pour le roi, et, pour les princes, de diverses couleurs suivant leur grade. Le poste du cornac était sur la croupe.

Les principaux mandarins avaient un équipage ne différant de celui que nous venons de décrire que par un moindre

degré de richesse. Les hommes de pied marchaient en rangs serrés.

Cette troupe prit position sur une petite éminence appelée *K'ok Praya* «la Butte du Gouverneur».

Le roi de *Hongsawadi*, averti du mouvement de l'armée siamoise, donna l'ordre de marcher à sa rencontre. Lui même prit son rang au milieu de ses troupes; on remarquait sur sa couronne et sur son armure des inscriptions de formules magiques destinées à le rendre invulnérable; il était monté sur un éléphant d'une taille monstrueuse, n'ayant pas moins de sept coudees (3^m,50) de haut. L'armée péguane se rangea au milieu de la plaine, en face des Siamois, à une distance d'environ quatre mille mètres. Le roi attendit l'heure astrologique favorable, et lorsque celle-ci fut arrivée, il donna un signal : les gongs retentirent, les trompettes sonnèrent; les conques brahmaniques firent entendre leur murmure profond semblable à celui des tempêtes lointaines. Aussitôt les soldats commencèrent à exécuter des danses guerrières, suivant les traditions nationales. *Pra Tabeng Swei ti*, levant alors les yeux vers le ciel, aperçut le soleil qui brillait de l'éclat le plus pur au milieu d'une masse de nuages sombres; en même temps, un aigle royal prenait son vol et se dirigeait du côté de l'armée siamoise. Encouragé par ces présages, il commanda l'attaque.

Les Siamois avaient pris leurs dispositions de combat; ils s'étaient étendus sur les deux flancs et formaient ce qu'on appelle *les ailes de corbeau*.

Les troupes de pied s'abordèrent en poussant des cris et combattirent avec le sabre et les piques. La mêlée devint confuse, il y avait déjà de part et d'autre un grand nombre de morts et de blessés. Le roi de Siam jugea que le moment était venu de prendre part au combat; il poussa son éléphant contre ceux qui formaient la première ligne de l'ennemi.

On sait que les éléphants de guerre ne servent pas seulement de monture, mais qu'ils sont exercés à lutter les uns contre les autres. Ils font effort de la trompe, des défenses et du poids de leur corps, et prennent dans le duel qui s'engage une part ordinairement décisive.

L'éléphant siamois se trouva inférieur à son adversaire. Rudement poussé de côté, il se sentit vaincu et lâcha pied. Le cornac et le roi firent de vains efforts pour le retenir : il prit la fuite. Dans cette situation, le cavalier se trouve à peu près sans défense ; il est exposé aux coups de l'ennemi sans pouvoir les parer ni les rendre. Le prince de *P'rè* se mit à la poursuite du roi. La reine *Surijot'ai* donna alors un mémorable exemple de fidélité et de courage ; voyant le danger de son époux qui ne pouvait plus échapper à l'ennemi, elle se jeta au-devant du prince. Les deux éléphants se rencontrant face à face engagèrent le combat. Cette fois encore l'éléphant péguan se trouva le plus vigoureux ou le plus adroit. Il réussit à passer ses défenses sous celles de son adversaire, et, le soulevant de toute la force de sa tête, l'accula sur ses pieds de derrière, en le dressant en l'air. Le prince de *P'rè* saisit le moment où la reine, perdant l'équilibre, se trouvait à découvert, et lui porta un coup de son fauchard avec une telle violence qu'il lui fendit l'épaule jusqu'au sein.

Les jeunes princes *P'ra Ramesuon* et *P'ra Mahint'ara* accouraient de toute la vitesse de leurs éléphants au secours de leur mère ; mais, quand ils arrivèrent, elle venait d'expirer, morte, pour me servir de l'expression siamoise, sur le cou de l'éléphant. Ils se dégagèrent à la hâte, et unissant leurs efforts pour repousser l'ennemi, en couvrant le corps de la reine, ils parvinrent à le ramener dans *Ayut'aya*. En ce moment, toutes les troupes siamoises se débandèrent et fuirent en désordre, laissant le champ de bataille couvert de leurs morts.

Le lendemain, au point du jour, l'*Uparuaa* péguan attaqua le camp retranché du Fort des *Champa*, sous le commandement du *Pra Sunt'on Songk'ram*. Les Siamois firent une vigoureuse résistance, et le combat se prolongea jusqu'à la nuit tombante. Enfin l'ennemi revenant une dernière fois à l'assaut, força l'entrée du camp, et s'en empara ainsi que du fort sur lequel le camp s'appuyait. Dans cette nouvelle affaire, les Siamois eurent encore un grand nombre de morts et de blessés.

Bientôt après, le camp du *Praya Chakri*, dans la plaine de *Lump'li*, était attaqué à son tour. Cette fois, les troupes assaillantes étaient dirigées par le roi en personne; droit sur son éléphant d'une taille gigantesque dont le corps avait été peint en rouge, il indiquait de la main les points que les différents corps devaient occuper. L'infanterie, formant une double file, s'avancait sous le couvert de la lisière des bois, des deux côtés de la plaine. Au centre, un groupe de cavalerie, fort de cinq cents hommes, fit une démonstration contre la position siamoise. Le *Praya Chakri* ordonna une sortie pour repousser l'attaque. Lorsque ses troupes se furent dispersées dans la plaine, les ennemis cachés dans les bois en sortirent tout à coup et, se précipitant de tous les côtés à la fois, enveloppèrent les Siamois et en firent un horrible carnage. Ceux qui furent assez heureux pour s'échapper se réfugièrent dans la ville, en abandonnant le camp au vainqueur.

Les Péguans, comme tous les peuples voisins, avaient la coutume de couper les têtes des ennemis qu'ils avaient tués dans le combat, et de les rapporter comme une preuve tangible de leur valeur. En cette occasion, les quatre cinquièmes des cavaliers qui avaient combattu dans la plaine de *Lump'li* rentrèrent dans leurs quartiers avec une tête de Siamois pour le moins. Le roi imagina un moyen singulier de récom-

penser ces braves et de punir du même coup ceux de leurs compagnons qui ne s'étaient pas distingués de la même manière. Il fit construire avec des bambous une vaste plate-forme à hauteur d'homme. Sur cette plate-forme, on servit pendant trois jours un repas de viande, de poisson et d'eau-de-vie. Les coupeurs de têtes seuls prenaient part à ce festin. Les autres, réduits à la nourriture ordinaire, étaient relégués sous la plate-forme, et recevaient sur eux les débris qui tombaient à travers les bambous du plancher, et l'eau avec laquelle leurs camarades s'étaient lavé les mains.

Du côté des Siamois, *Somdet Pra Maha Chakrap'at* rassembla son conseil afin de délibérer sur la conduite à tenir dans les graves circonstances où l'on se trouvait. Il montra l'armée péguane exaltée par le sentiment de sa force, fière de ses succès, et encore pourvue de vivres. Ce serait folie, dans ces conditions, que de se hasarder à lui livrer bataille en rase campagne. Mais, dans l'espace d'un mois, la situation pouvait changer de face. Le roi de *P'itsanulok* allait arriver avec une armée de troupes régulières assez forte pour se mesurer avec l'ennemi dont les vivres commenceraient à s'épuiser. Il ne s'agissait donc que de rester quelque temps sur la défensive, et d'employer l'artillerie à battre le camp des assiégeants sans leur laisser de repos; le roi avait confiance dans le succès final de ce plan. Son avis fut approuvé à l'unanimité.

On se mit à l'œuvre en conséquence.

On avait dans la ville une grosse pièce d'artillerie nommée le *Narayan Sanghan*, c'est-à-dire l'arme de Vishnou le massacreur. On la plaça sur une jonque que l'on fit remonter, dans la direction du camp ennemi, par l'étroit canal qu'on appelait le fossé de la ville. Une escorte accompagnait ce convoi des deux côtés du canal dans la crainte que l'ennemi ne tentât un coup de main pour l'enlever; on s'arrêta près de l'endroit où le canal

vient déboucher dans le fleuve, et l'on fit feu de la pièce dès qu'elle fut en position; le projectile vint tomber dans le camp des assiégés près du pavillon du roi. Celui-ci se fit apporter l'énorme boulet de pierre ou de terre cuite, et le consacra en offrande aux génies protecteurs; mais en même temps il éloigna prudemment son quartier qu'il établit dans la plaine de *P'ut'a lao*.

Trois jours plus tard, les Péguans dirigèrent une nouvelle attaque contre la ville. Leur armée passa par *Sam Po* (les trois figuiers sacrés) et vint se masser dans le voisinage du *P'aniet*, le roi se tenait en personne dans la pagode des *Trois temples*. Ces mouvements furent aperçus par les Siamois. Le *P'raya Aram*, intrépide soldat et chef plein de ressources, qui devait, pendant de longues années, se montrer l'adversaire acharné des Péguans, fit monter un canon sur une autre jonque et, s'avancant par le canal jusqu'à portée de l'ennemi, commanda le feu. Le recul de la pièce fit couler la jonque; mais le coup avait porté, et le boulet brisa un figuier sacré dont une grosse branche tomba, dit-on, à huit pas de l'éléphant royal. En même temps, le fort du *Mahaxai*, faisant feu de toute son artillerie, tuait ou blessait un grand nombre d'hommes parmi les ennemis; ceux-ci furent à la fin obligés de se retirer.

Lorsque *Somdet P'ra Maha T'ammarat*, roi de *P'itsanulok* eut appris la situation de la capitale assiégée par les Péguans, il rassembla les troupes des cinq provinces du Nord, en tout cinquante mille hommes, et vint se retrancher à *Xamat*, des deux côtés du *Mènam*. Dans cette position, il était à une distance de cent kilomètres environ d'*Ayut'aya*. Une reconnaissance envoyée du côté de *Singhāburi* rencontra un détachement ennemi qui faisait des vivres. Les Siamois ne se trouvant pas en force s'enfuirent; mais ils furent poursuivis par les Péguans et laissèrent deux hommes prisonniers entre leurs mains. Ces deux hommes furent amenés au roi de *Hongsavadi* qui les interrogea.

En apprenant l'arrivée de l'armée de *P'itsanulok*, il se mit à sourire, et dit : « Que l'on rase la tête de ces deux misérables, et qu'ils aillent dire à *P'ra Mahā T'ammarat* que, puisqu'il a envie de se battre avec nous, je l'attends ici. S'il ne vient pas, qu'il se tienne bien sur ses gardes, car c'est moi qui irai le chercher. »

Les ordres du roi furent exécutés. Les prisonniers vinrent rapporter ses paroles à *Somdet P'ra Mahā T'ammarat*. Ce prince leur demanda de combien d'hommes environ pouvait se composer l'armée péguane. « Nous n'avons pas eu le temps, lui répondirent-ils, de parcourir le camp ennemi; nous n'en avons vu que le tour; il remplit toute la plaine de *P'utt'a lao*. » S'adressant alors à ses ministres, il leur demanda s'ils croyaient que le roi de *Hongsawadi* eût parlé sérieusement. Ils lui dirent que, d'après tous les renseignements, ses menaces étaient toujours sérieuses. « Dans les affaires de guerre, reprit le roi, il est bien difficile de connaître au juste les intentions de l'ennemi. Il n'est pas impossible que les Péguans, dans la crainte d'être enveloppés par nos troupes, pensent au contraire à lever le siège, et à retourner dans leur pays par le chemin qu'ils ont suivi en venant. Nous allons pousser vers le Sud; nous nous établirons à proximité des opérations de la guerre, et nous attendrons les événements. » Par ses ordres, les gouverneurs de *Suk'ot'ai* et de *Saxank'alok* allèrent en effet camper avec vingt mille hommes à *Muang In* ou *Int'aburi*.

Mais c'étaient plutôt les prévisions du roi *P'ra Mahā Chakrap'at* que l'événement devait justifier. Malgré de nouveaux succès, et la prise, après un combat meurtrier, de l'un des deux derniers camps qui défendaient les abords d'*Ayut'aya*, les Péguans songeaient sérieusement à se retirer, et c'était bien le manque de vivres qui les obligeait à le faire. Tous leurs approvisionnements étaient épuisés, et il ne fallait pas compter sur le pays

pour s'en procurer d'autres. Dans leur camp, le riz se vendait un huitième de tical la mesure d'une noix de coco, prix de famine surtout pour cette époque. Ému de cette situation, le roi *P'ra Tabeng* résolut d'abandonner pour le moment la suite de son entreprise. Il rassembla donc en conseil les chefs de son armée, et leur parla ainsi : « Les vivres nous manquent; de plus, voici la saison des pluies qui arrive. Il faut songer à rentrer chez nous. La question est de savoir quel chemin nous allons prendre. »

Plusieurs généraux dirent que la route du Nord, par *Kamp'eng P'et* et le poste de *Mè Lamao*, s'excluait d'elle-même. On se trouverait arrêté par les troupes de *P'itsanulok*, les opérations traîneraient en longueur, et l'armée, vouée à la famine, risquerait de se voir anéantie. La route de *Kanburi*, que l'on avait suivie en venant, paraissait plus facile et plus sûre.

Le roi repoussa cet avis : « Si nous prenons, dit-il, la direction de *Kanburi*, nous sommes encore plus exposés à mourir de faim, car nous avons épuisé le pays en venant. De plus, j'ai invité *P'ra Mahā T'ammaraṭ* à venir se mesurer avec nous, et je lui ai fait dire que s'il ne descendait pas, c'est moi qui irais le trouver. Or on ne l'a pas vu descendre; il s'est obstiné à tout risque à garder ses positions, et il a fait des provisions de bouche en quantité considérable. Si l'on adopte ma manière de voir, nous n'avons qu'un obstacle devant nous, l'armée de *P'ra Mahā T'ammaraṭ*. Mais en un jour nous en aurons fini avec elle, et tous ses approvisionnements tomberont entre nos mains. »

Le conseil applaudit à ce raisonnement. Le roi ajouta : « Dans cette retraite, nous aurons à combattre en avant et en arrière. Nous aurons devant nous, à *Xainat*, l'armée de *P'itsanulok*; d'un autre côté, le roi *P'ra Mahā Chakrap'at* aura certainement appris l'arrivée du secours amené par son gendre, et se mettra

à notre poursuite. N'importe, j'espère que nous serons victorieux d'un côté comme de l'autre.»

La levée du camp fut fixée au troisième jour suivant. Les différents chefs avaient à prendre leurs dispositions en conséquence.

RETRAITE DE L'ARMÉE PÉGUANE.

Au temps convenu, le dimanche, 9^e jour de la lune décroissante du 6^e mois, c'est-à-dire vers le commencement de mai, à minuit, la retraite commença. L'armée du *Chao P'rè* marchait en avant. Ce prince avait pour instructions d'écraser d'un seul coup l'armée de *Pra Maha T'ammarat*, en quelque lieu qu'il la rencontrât. tous les officiers répondaient du succès sur leur tête. L'armée royale suivait; l'*Uparāxa* était à l'arrière-garde. Les troupes passèrent le canal de *Bang Kèo*, et suivirent la vallée du *Ménam*, sans s'écarter du fleuve.

Au lever du jour, les Siamois qui surveillaient l'ennemi du haut des remparts, le virent abandonner ses positions et se retirer vers le Nord. La nouvelle en fut aussitôt apportée au roi. Ses deux fils, *P'ra Ramesuon* et *P'ra Mahint'ara*, avaient sollicité d'avance, en prévision de l'événement qui se réalisait, l'honneur de poursuivre les Péguans en retraite; le roi les autorisa à prendre la campagne avec dix mille hommes.

Les deux princes ne s'avançaient qu'avec précaution, et, assurés que l'ennemi se tenait sur ses gardes et prêt à répondre vigoureusement à leurs attaques, ils se contentaient de le suivre à la distance d'une demi-journée de marche environ. Ils avaient résolu d'attendre qu'il fût aux prises avec l'armée de *Pra Maha T'ammarat* : ce serait le moment de se précipiter en avant et de prendre les Péguans entre deux feux.

Mais les Péguans, qui étaient en effet sur leurs gardes, avaient prévu tout ce qui allait se passer.

L'*Uparuxa* posta derrière lui un détachement de cinq cents cavaliers chargés d'observer les mouvements des Siamois sans se laisser apercevoir eux-mêmes. Il était convenu qu'ils lâcheraient autant de chevaux que les Siamois pouvaient compter de milliers d'hommes; en rejoignant d'eux-mêmes et de toute leur vitesse le gros de l'armée, ces animaux seraient connaître immédiatement l'importance des forces qu'on aurait à combattre. Ainsi renseigné, le général péguan fit disposer, en embuscade dans les bois, des deux côtés du chemin, des soldats en nombre suffisant pour envelopper les troupes engagées à sa poursuite.

Cependant, l'avant-garde de l'armée en retraite, refoulant devant elle les bataillons canonnés à *Miang In*, avait atteint *Xainat*. Les chefs, sans perdre un moment, lancèrent leurs troupes à l'assaut du camp siamois. Les soldats, poussant des cris, brandissant leurs armes, tous rivalisant d'ardeur, arrivent en courant au pied du rempart. Rien ne les arrête; ils arrachent les chevaux de frise, escaladent ou brisent la ligne d'enceinte, malgré les victimes que les projectiles de l'ennemi font dans leurs rangs. On combat corps à corps avec acharnement. Mais les Siamois sont bientôt écrasés; ceux qui ont échappé à la fureur des assaillants, prennent la fuite et vont porter à *P'ra Mahā T'ammārāt* la nouvelle du désastre.

Dans le même temps, les Péguans remportaient à l'arrière-garde un succès aussi brillant, quoique d'une importance moindre. Les princes *P'ra Ramesuon* et *P'ra Mahant'ara* avaient jugé le moment venu d'agir avec audace, pensant que l'ennemi était engagé avec les troupes de *Suk'ot'ai* et de *Sarvank'alok* à *Miang In*. Ils pressent leur marche pour l'attaquer par derrière, et tombent dans le piège qui leur avait été tendu. Ils sont cernés, faits prisonniers et conduits au roi de *Hongsēwedi*. Presque au même moment, on annonce au souverain triom-

phant la prise du camp de *Xainat*, et l'arrivée des deux princes prisonniers: Il garde le silence, continue sa route, et ce n'est qu'à l'étape de *Xainat* qu'il se fait présenter les fils de *Pra Maha Chakrap'at*. « Jeunes gens, leur dit-il, nous sommes en guerre, et vous voilà entre mes mains. que dites-vous de cela? » *Pra Ramesuon* et *Pra Mahint'ara*, prosternés aux pieds du roi, lui répondirent : « Le malheur nous a frappés; si vous ordonnez notre supplice, nous sommes prêts à mourir; si vous nous accordez la vie, il en sera suivant votre volonté. » Le roi sourit et se contenta d'ordonner à l'*Uparaza* de les prendre sous sa garde.

Lorsque *Somdet Pra Maha Chakrap'at* eut appris la captivité de ses deux fils, il envoya au roi de *Hongsavadi* son grand *parohit* ou prêtre domestique : c'était le personnage qui remplissait à cette époque, et dans tous les pays de civilisation indienne, les fonctions de héraut. Ce messager était porteur d'une lettre ainsi conçue : « Le roi d'*Ayut'ayā* vient demander la paix au roi de *Hongsavadi*, le plus puissant des princes du *Komp'u t'awp* (de la terre de l'Inde). L'armée de Votre Majesté est venue faire la guerre à notre royaume. Cette entreprise était autorisée par les usages qui sont en vigueur depuis l'antiquité entre les grands monarques. Ensuite, il vous a plu de vous retirer sans avoir été vaincu; mes fils, ignorants de l'art de la guerre sont partis à votre poursuite; tombés entre vos mains, ils sont comme des oiseaux pris dans les filets du chasseur et mis en cage. Je vous supplie d'épargner leur vie et de me les renvoyer. Vous acquerez par cette conduite une gloire impérissable. »

Le roi de Pégou, ayant pris connaissance de cette lettre, se mit à sourire suivant son habitude, et dit au messager siamois : « Notre frère aîné nous demande ses fils, je les lui rends »; et ensuite s'adressant aux princes : « Je vous prie de dire à votre

père que je lui demande deux grands éléphants mâles, celui qu'on appelle *Si Mongk'on*, et l'autre qui se nomme *Mongh'on T'axip*; c'est pour les garder dans mon palais comme des objets de curiosité.»

Lorsque les princes se trouvèrent en présence de leur père, ils se jetèrent à ses pieds en lui disant : « Nous nous sommes laissé prendre en nous engageant à la poursuite de l'ennemi, et nous avons compromis l'honneur de Votre Majesté. Cette faute mérite la mort; cependant nous vous supplions de nous pardonner pour cette fois. » Le roi leur pardonna. Ils lui exposèrent ensuite la demande dont ils avaient été chargés par le roi de *Hongsaxadi*. *Somdet P'ra Maha Chakrap'at* crut nécessaire d'en référer à son conseil. Le premier ministre jugea convenable de répondre aux bons procédés du roi *P'ra Tabeng* en lui accordant ce qu'il désirait. Les deux éléphants furent donc envoyés à *Xainat*. Mais ces animaux, ne reconnaissant plus la voix des conducteurs auxquels ils étaient habitués, devinrent furieux; Ils se jetaient sur les hommes et sur les autres éléphants et mettaient le désordre dans l'armée, de sorte qu'on ne put les garder, et le roi les fit reconduire à *Ayut'aya*.

L'armée péguane, après avoir renouvelé ses approvisionnements, reprit sa marche sur *Kamp'eng P'et*, et sortit enfin du territoire siamois.

LA REINE SURİYOTAI.

Somdet P'ra Mahā T'ammarat, roi de *P'itsanulok*, descendit alors à *Ayut'ayā* pour s'entretenir avec le roi son suzerain et lui rendre compte de ce qu'il avait fait pendant la guerre. Avant de retourner dans ses États, il assista à la crémation de la reine *P'ra Suriyot'ai*. Cette cérémonie fut entourée d'une grande solennité et s'accomplit au milieu des témoignages de douleur et d'admiration prodigués par le peuple.

P'ra Sunyot'ai, dont le nom signifie *aurore* ou *soleil levant*, était une princesse de *Viengchan*; le courage qui lui fit prendre les armes pour sa patrie d'adoption, et la mort glorieuse à laquelle elle se voua pour le salut du roi son époux, ont perpétué son souvenir à travers les bouleversements de plusieurs siècles. Elle est demeurée l'héroïne de la race *t'ai*, et aujourd'hui encore on ne prononce son nom qu'avec une émotion respectueuse.

Débarrassé des soucis immédiats de la guerre, le roi *P'ra Maha Chakrap'at* s'occupa d'abord des mesures d'administration rendues nécessaires par la crise que le pays venait de traverser. Il y avait eu des déplacements de population; on changea le siège de plusieurs anciens gouvernements, et on en créa de nouveaux; plusieurs villes importantes qui existent encore aujourd'hui datent de cette époque. On avait reconnu que plusieurs villes fortifiées n'offraient aucun avantage pour la défense du pays et pouvaient au contraire servir de points d'appui à des armées d'invasion; on démolit les remparts de ces places. Enfin, on fit le recensement de tous les hommes en état de porter les armes dans les provinces directement soumises à la couronne.

LES ÉLÉPHANTS BLANCS

Une période d'accalmie succédant aux orages dont nous avons parlé, la prospérité revint avec la paix. La ville d'*Ayut'aya* s'agrandit et les richesses y affluèrent. Des navires européens : portugais, hollandais, anglais, commençaient à fréquenter le port pour y faire le commerce; ceux qui partaient de Surate, ainsi que les jonques chinoises, continuaient à s'y presser et reparaissaient chaque année avec les moussons.

Mais, plus encore que par le développement de la fortune

publique, l'esprit superstitieux des populations était frappé par le nombre des éléphants blancs qu'on découvrait successivement dans le pays, et qu'on amenait à la capitale. Le roi avait réuni jusqu'à sept de ces animaux, ce qui ne s'était jamais vu dans les siècles précédents et qu'on ne vit plus depuis.

Ce fut alors que, dans un élan d'enthousiasme, les prêtres du culte brahmanique et les chefs des religieux bouddhistes, unis aux grands mandarins du royaume, décernèrent au souverain le titre de *P'ra chao xang p'uek*, le *Seigneur des éléphants blancs*, qu'il ajouta désormais à son nom.

Les *éléphants blancs*, ou plutôt de *couleur claire* (car le mot dont les Siamois font usage n'a pas d'autre signification et s'applique également à d'autres animaux), sont caractérisés par des taches de couleur blanchâtre, légèrement rosée, répandues sur la trompe, sur la face et d'autres parties du corps. Suivant le nombre et l'étendue de ces taches, on distingue des *éléphants blancs* de premier, de second et de troisième ordre. Les honneurs qu'on leur rend non seulement au Siam, mais en Birmanie et au Cambodge, et dans tous les pays *laos*, sont fondés en principe sur la valeur généralement attribuée aux choses rares, extraordinaires, et qui sortent pour ainsi dire de l'ordre naturel. Quand il s'agit des éléphants, animaux qui dans la hiérarchie des êtres vivants occupent certainement le premier rang après l'homme, cette valeur s'accroît en proportion de leur force, de leur intelligence et de leur utilité; mais pour les éléphants blancs elle est de plus consacrée par les doctrines brahmaniques qui lui donnent un caractère presque divin. De même en effet qu'on divise les hommes en plusieurs castes suivant l'origine de leur création on distingue de même des castes parmi les éléphants, suivant qu'on les suppose issus de parents qui furent créés à l'origine par tel ou tel dieu, dans telle ou telle circonstance, pour tel ou tel usage; et c'est à la couleur,

à la disposition des défenses, à certaines singularités de la conformation qu'on reconnaît cette descendance. Sur ces bases, qui n'ont bien entendu rien de commun avec la science de l'histoire naturelle, on énumère, dans les traités spéciaux, un très grand nombre de catégories d'éléphants extraordinaires. Quelques-unes de ces catégories sont entièrement fabuleuses et n'ont jamais existé. Les *éléphants blancs*, d'autres encore qui même surpassent les *éléphants blancs* en noblesse, rentrent dans les catégories qui ont une réalité, non comme races, ni comme variétés, mais comme accidents peu communs. Les *éléphants blancs* des trois ordres appartiennent à la création de Vishnou, et l'on suppose que ce dieu leur a communiqué quelque chose de ses qualités. C'est ainsi qu'ils assurent au souverain dont ils sont la propriété toutes les faveurs de la fortune. Il acquerra des trésors; il sera puissant et célèbre; il triomphera dans toutes les guerres qu'il aura à soutenir contre ses ennemis; il deviendra *Chakravartin*.

Les brillants présages attachés au titre de *Seigneur des éléphants blancs* devaient hélas! recevoir, dans la personne du roi de Siam, le plus cruel démenti des événements qui suivirent. Sa renommée s'était répandue partout; mais il était en même temps devenu un objet d'envie pour tous les rois voisins. Le reste de son histoire n'offre plus qu'un enchaînement de désastres et d'humiliations. *Somdet P'ra Maha Chakrap'at* touchait déjà au déclin de son existence; il vécut encore assez pour voir ses États envahis une troisième et une quatrième fois par les Péguans. Le roi de *P'itsanulok*, son ami et son gendre, le trahit, et passa à l'ennemi avec toutes ses forces, par contrainte d'abord, puis par un dévouement sans réserve. Le malheureux roi dut aller lui-même implorer la clémence du vainqueur, subir ses hypocrites démonstrations d'amitié, et acheter la paix en livrant son fils aîné comme otage. Peu de temps

après, sa fille préférée, celle qu'il avait eue de *P'ra Suriyot'ai*, fut enlevée dans un infâme gicet-apens, pendant qu'on la conduisait au roi de *Vienchan*, son fiancé, et livrée à son tour au roi de *Hongsāwadi*.

Enfin, lorsqu'il mourut, à l'âge de soixante six ans, dans sa capitale assiégée et réduite à la dernière extrémité, il pouvait prévoir le comble des revers : son dernier fils n'échappait à la captivité que par la mort, l'effondrement de sa dynastie, le royaume ruiné et privé de son indépendance, du moins pour un temps.

LE COLLÈGE DE BAHOUR
(ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS DANS L'INDE)
AU IX^e SIÈCLE
PAR
JULIEN VINSON

LE COLLÈGE DE BAHOUR

AU IX^e SIÈCLE

En 1878, M. Jules Delafon, ancien magistrat, greffier en chef de la cour d'appel de Pondichéry, avait obtenu l'autorisation de faire des explorations, dans un intérêt archéologique, sur notre territoire. Au cours de ces recherches, il découvrit deux documents anciens, gravés sur des plaques de cuivre et qui ont une grande valeur historique. Le plus considérable, formé de onze plaques, mesurant 0 m. 158 sur 0 m. 060, réunies par un anneau, est demeuré entre ses mains; mais il en avait envoyé en France une copie, accompagnée d'une double traduction française et tamoule : sur le vu de cette copie et de ces traductions, j'avais rédigé une note intitulée *Spécimen de paléographie tamoule*, qui a été imprimée aux pages 433-469 des *Nouveaux mélanges orientaux* publiés par les professeurs de l'École des langues orientales vivantes, à l'occasion du Congrès de Vienne (1887, gr. in-8°, xiv-599 pages). M. E. Hultzsch, épigraphiste du gouvernement anglais, auquel j'avais adressé un exemplaire de ma notice, réussit à obtenir communication des plaques elles-mêmes; il en a publié un fac similé, avec une transcription en caractères modernes et une traduction complète, dans le troisième fascicule du tome II de ses *South-Indian Inscriptions* (Madras, 1895, p. 342-361). Le document avait été trouvé à Cassacoudy, à quatre kilomètres au nord de Karikal; il contient l'acte de donation à un brahmane, par le roi Nandipôlavarmâ, du village de Kodukolli, dans le Tonḍāmaṇḍala, près de la rivière Pālār'u.

L'autre document fut découvert en juin 1879, à un mètre environ de profondeur, au milieu d'un massif de briques, à six mètres au sud de la pagode de Bahour, importante localité au sud de Pondichéry, dont elle est éloignée de 23 kil. 500. Il est écrit sur cinq plaques de bronze, envoyées à Paris aussitôt après leur découverte : ces plaques furent remises par M. Jules Godin, alors député, aujourd'hui sénateur de l'Inde française, à M. Jules Ferry, ministre de l'Instruction publique; mais elles s'étaient égarées et je n'avais pu en trouver trace. Grâce à la bienveillante amabilité et à la complaisance de M^{me} Jules Ferry, elles viennent d'être retrouvées, en décembre 1904, et elles vont être déposées à la Bibliothèque nationale, où est leur place naturelle. Quoi qu'il en soit, M. Delafon avait envoyé, avec les originaux, une copie et une traduction française. La copie, faite avec négligence, est assez défectueuse; la traduction est de seconde main, c'est-à-dire qu'elle est une traduction française d'une traduction tamoule; de plus, elle a été recopiée par un scribe d'une instruction médiocre : de là certaines confusions et certaines erreurs qui rendent parfois pénible la lecture des textes. Les traducteurs ou le scribe ont d'ailleurs maladroitement amalgamé la fin de la partie sanskrite et la portion du texte tamoul qui y correspond. Les cinq plaques, en effet, sont écrites en deux langues. Elles contiennent 79 lignes : les cinq premières pages qui sont en sanskrit, ont neuf lignes à la page; le tamoul, moins compliqué, occupe dix lignes à chacune des pages suivantes. Sur les 79 lignes, les 15 premières sont en vers sanskrits; puis viennent 28 lignes de prose tamoule; on lit ensuite dix strophes en sanskrit (lignes 71 à 77) et enfin une ligne et demie en tamoul. Les cinq derniers caractères de la 45^e ligne forment le commencement du texte tamoul, qui finit avec la première lettre de la ligne 74.

Les cinq plaques originales, en bronze, sont en bon état, à

part quelques dégradations inévitables. Elles mesurent, en moyenne, 91 millim. 5 de hauteur sur 201 millim. 9 de largeur et 4 millim. 1 d'épaisseur. Elles pèsent respectivement 616, 648, 585, 617 et 610 grammes, soit au total 3,106 grammes ou 621 gr. 2 en moyenne; en cuivre pur, le poids devrait être de 673 gr. 6. Les plaques sont percées d'un trou rond, de 13 millim. 5 de diamètre, à 9 ou 10 millimètres du bord vertical gauche, vers le milieu de la hauteur, mais plus près du bas que du haut : par ce trou devait passer l'anneau, portant l'empreinte du sceau du roi, qui reliait les plaques ensemble. Cet anneau n'a pas été retrouvé; il avait certainement été brisé depuis longtemps, car le recto de la troisième plaque et le verso de la deuxième sont en plus mauvais état que les autres pages; elles étaient sans doute à l'extérieur du paquet, ce qui permet de conclure que le document a été enfoui avec insouciance ou avec une précipitation impatiente.

L'écriture, sauf dans les endroits endommagés, est en général nette et très lisible. Le trait, gros et égal, mesure en moyenne un peu plus d'un demi millimètre de large et est presque aussi profond. Pour « tourner la page », il faut retourner les plaques horizontalement, de haut en bas. Ni les plaques, ni les pages ne sont numérotées. L'écriture y est tracée longitudinalement. Les strophes ne sont pas numérotées, mais elles sont séparées par des barres, des traits, des points. Le signe de la consonne muette, le *virama*, est une sorte d'accent aigu placé en haut à droite de la lettre; le même signe sert pour le *r* suscrit. Je crois mes lectures et mes transcriptions exactes.

Le texte sanskrit se compose de trente deux strophes, dont trente au commencement de l'inscription, avant le texte tamoul, et deux après. Sur ces trente deux strophes, il y a 25 *śloka*s, trois *drutavilambitas*, deux *vasantatilakas* et deux strophes d'autres mesures.

Cette variété de mètres est remarquable. La première strophe est une invocation à Viḥnou; la strophe « rappelle » la naissance de Bāhmā, les strophes 3 à 6 donnent la généalogie légendaire et mythologique des Pallavas; les strophes 7 à 15 contiennent la généalogie historique du roi Nīpatuṅga; les strophes 16 à 30 paraphrasent en vers le dispositif de l'acte royal; les deux strophes finales contiennent une formule de précaution et l'indication du nom de l'écrivain. La partie tamoule est, au point de vue matériel, la plus importante du document : c'est l'acte, le décret royal lui-même, une donation faite par le roi pallava Nīpatuṅgavarma en faveur du Collège de savants de Bahour. Je me propose de reproduire ci-après le texte complet du document, en caractères modernes, avec une transcription et une traduction française. Mais, dans la partie sanskrite, l'écrivain, comme la plupart des graveurs de tous les temps et de tous les pays, a fait des fautes d'orthographe, a omis ou ajouté des lettres, passé des mots, rendu des vers faux; certains caractères sont entièrement effacés ou peu lisibles; d'ailleurs *i* et *kh*, *u* et *d*, *g* et *ḡ*, *j* et *b*, *bh* et *h*; *tt*, *tr*, *t* et *tu*, *c* et *ṣ*, se ressemblent beaucoup et se confondent facilement; *i* et *ī* ne sont pas distingués, ni même parfois *u* et *ū*. J'ai eu pouvoir faire quelques corrections, peut-être malencontreuses. D'autre part, le style de l'auteur est fréquemment obscur. Il en résulte que mes traductions sont trop souvent approximatives et conjecturales. Je laisse aux sanskritistes compétents le soin de les rectifier et de les compléter. La partie tamoule, dont la langue devait être plus familière au graveur, n'est pas exempte d'erreurs; ainsi, on y lit விடுதக pour விடுகக et விடுதத pour விடுததத; deux passages, dont le premier contient sans doute un nom topographique, sont tout à fait intelligibles.

M. Delafon avait communiqué une copie de ces cinq plaques à M. Hultzsch, qui en a parlé dans ses *Epigraphia indica*

(t. IV, p. 180). Je ne sais si cette copie était plus lisible que la mienne

Voici d'abord le texte; ne pouvant en donner un fac-similé, je n'ai pas cru devoir m'astreindre à le publier exactement ligne par ligne.

स्वस्ति श्री

दिशतु वश्रियम् अम्बुजलोचनम्
 त्रिदशमौलिनिष्ठपदाम्बुज ।
 सकललोकमयङ्करराचस
 प्रशमहेतुरजो मधुसूदन । १
 श्रीभर्तृशयनपरस्य नेत्रे
 यत्तेजस्थितिलयसूतिहेतुः ।
 तन्नाभेरजनि समस्ताम्बिजम्
 अङ्गम् आत्मयोनिस् ततो भवितः २ ।
 अङ्गिरास् तत उत्पन्नो लोकनाथाच्चतुर्मुखात् ।
 बृहस्पति ततो मन्त्रि शक्रस्य वलभेदिनः । ३
 ततःशम्युस् ततो जज्ञे भरद्वाजसमाङ्गयः
 ततो द्रोणो महेष्वासस् समरे शक्रविक्रमः । ४
 ततो द्रोणान् महाबाहुस् सर्वायुधविशारदः ।
 अश्वत्थामा किलाङ्गेन सम्बभूव पिनाकिनः । ५
 अश्वत्थामन् ततो राजा पञ्चवाख्यो बभूवद ।
 ररक्ष नवखण्डस्थान् भूपतीन् सकृषीवलान् ॥ ६ ॥
 विमलकोङ्कणिकादि तद् अन्वयाद्
 अजनि ब्रन्दमरिप्रमदानतम् ।
 निहितसासनम् अन्यनृपेष्वपि
 प्रियतमज्ञय अनारतम् ७ ।
 भुक्त्वा भुवम् सुवीर्येण चतुस्तागरमेखलां ।
 तत स्वर्गम् विमानेन गतेषु विमलादिषु ८
 आसित् पुरन्दरसमीराजा द्रवभक्तिर्मुखादिषु ।
 तन्निवर्त्मा महाबाहुः क्षापालमकुटानतः ९
 धर्मेणवाचनात् भूमिं कलावपियुगे नृपः ।
 वर्षणाद् अपिदानस्य पर्जन्य इव निर्बहोः १०
 आत्मनो वन्दियुक्ताना यमालयदिदृक्षया ।

पाथेयमिव कृत्वासीन् वण्डानिव विसर्जयः ११
 नन्दिवर्मो महाबाहुस्सजातो तन्निवर्मणः ।
 समरे ऽपि जिताभूमिरसहायेन येनस १२
 आसिन्सुखाह्वयादेवी तन्वङ्गी नन्दिवर्मणः ।
 राष्ट्रकुटकुले जाता लक्ष्मिरिव मुरद्विषे । १३ ।
 क्षमापति धरित्रीव मावज्जगतः प्रियाबहोः ।
 सङ्घासूखाह्वया देवी राज्ञ श्रीरिवरूपिनिः १४
 तस्याम्बभूव मतिकान्तिकलादि मत्स्याम्
 मान्यः कुलेन गुणवान् भुवनत्रयेश ।

उत्पद्यमान तपनाधिप तुल्यतेजा

जिष्णुः कलावान् समरे नृपतुङ्गदेवः १५
 यत्प्रसादाज्जितासेना पाण्ड्येन समरे पुरा
 पारेचितां सराजग्निर् ददार रिपुसमृतिं १६
 नृपतुङ्ग इति ख्यातो बालो ऽपि भुवनेश्वरः ।
 ख्यातो नकेवलभूमावमुष्मिन् अपि रामवत् १७
 तस्योपकारसंयुक्ती राज्ञः कुरुकुलोद्भवः
 वेशानिवंशमर्त्ताण्डः प्रजानां शरणैरतः १८
 शशीवत्तिलको लोके गाम्भीर्येन समुद्रवत् ।
 सूर्यैवदृक्पुष्पलोकान् लोकानान्निलये नृपः १९
 तस्मात्तस्योचितज्ञानमनीलैताङ्गीतिदेववत् ।
 अथव सुतरान् नामप्रत्यक्षत्वाद्विशाम्यतेः २०
 ग्रामत्रयं स्वराष्ट्रेः कुरुवंशविवर्द्धनः ।
 विज्ञ नृपतुङ्गेश लब्धम् आज्ञाप्तिपूर्वकम् २१
 चेदुप्याह्वं फलाधारं ग्राममेकमथापरम् ।
 ग्रामं विद्याविद्याङ्गादिरेभात्तपदनामकम् २२
 तस्माविडैप्पुण्णचेरि तृतीयं सर्वपुष्पद ।
 भवं ग्रामत्रयं लब्धं विद्यास्थानाय दत्तवान् २३
 मन्दाकिनिम् समायुक्तिभूमिवशसमाकुलां
 सम्बभार यथा देवो धूर्जटिर् जटयैकयाः २४ ।
 विद्यानदी तथागताच्च चतुर्दशगुणाकुला
 वागूर्यामबुषस्थानं व्याप्य यस्माद्व्यवस्थिताः २५ ।
 तत् स्थानम् एवं विदूषान् विद्यास्थानम् प्रचक्षते
 तेभ्यो दत्त्वा समूपालो ग्रामान् आज्ञाप्तिर् पूर्वकान् २६
 हस्त्रिससूरिसिमान्तान् आत्मानम् बभुमन्य ते
 रक्तान् सर्वपरिहारैर् अकरत्वेन रचितान् । २७

आज्ञाप्तिरु उत्तमशीलस् त्रैलोक्येश्वरपूजितः
मन्त्रिबृहस्पतिप्रख्यो राज्ञश्चीतुङ्गवर्मणः २८ ।
आशामिनं प्रजावालान्याचते कुरुनन्दन.
धस्यैर्तस्य यमान्यात्वालानिय इति स्वय २९
दासस्थानस्य विद्याया वागूर्ग्रामबुषाम् अयं
कृतवान् शास्त्रतत्त्वज्ञः प्रशस्तिन् नागयस्तुत. ३०

கோஷனசயநூபதோநகவம் ஹூயாண்டு எட
டாவது

வேசாலப் பேரஹரயன் உண்ணப்பததால
உடேலஉடுகாடுபட்டததம் ப் ப் பேரஹர
யன் உணததிஉக

அருவாநாட்டுக்கீழ்ப்புளிவாகுநாட்டுநாட
டார்காணக

தநநாட்டுசேட்டுப்பாகமும் உலாநகாட
டநகடுவனாரும் இஹபபுணசசேரியமாக இம்
மீனமாகும் பபயவமமும் **ब्रह्मदेय**மும் நிககி
மீனபேமமுனாமாமம் யாண்டு எட்டாவது
வாகடா **विद्या** ணததாரக்கு **विद्याभोग** மாகப்பணித
தேம

தாங்கலுமடபடாணகநடநதுகலஷ/மகலாஸி
யும நாட்டடி அனுமயோரணசேயதுவடுககவேன
ய நாட்டாரகஞ்சிஞமிகமவட நாட்டாரதிஞ
மிகங்கண்டுதோம்துதணகஞ்ஹவததுபபடா
ணகநடநதுகலஷ/கலாஸியநாட்டடி அனுமயோ
ரணசேயது/நாட்டாரவடுகதஅனுமயோரணபபடா
நிலததுககேலண

உலாநகாட்டநகடுபனாரககீதசேட்டுப
பாககததகடுமரகரணடுமாரகநகீழபாட
கேலலகாட்டுளலலஇன்னுமதேனமலபபாக
கததுளலலஇனமேயகநதேனபாடகேலல
தேனமலபபாககததேலலஇன்னுமநேல
பாபபபாககததேலலஇன்னுமமாததாரேல

ஊகடுவடகடும் மேலபாறகேலஊமாமபாக
கததேலஊஇன்னுமடுவஊவாநகாட்டகடுவ
ஊரபபாறபாறமதேயமாஇனதுபதுசேயவக
குகிழகடும் வடபாறகேலஊவாகுரேலஊ
இனமேமகடும்

இஹபபுணசசேசிககேலஊ கிழபாறகேல
ஊ நததம உவாவிட்டகாட்டுகடுமேமகடுத தேன
பாறகேலஊநேருசுசுமமபிள்ளலஊஇன வ
டகடு மேலபாறகேலஊ வாகுரேலஊஇனகி
ழகடும் வடபாறகேலஊகிமிமான்பாததி எல
ஊஇனமேமகடும்மாக

இவநிஹசததேருநானகேலஊகவிஷமக
பட்டநிலநிரநிலஹம புணசேயயம ஹநம
ஹநிசுககயமஹயமஹபபபபமனயந
கனமமேயிடநு கடுநு கோட்டகடுந கி
டகடுந கேண்யந காடுந கவாநம இஹயம உ
ஹபபம உவாவிட்டு நிரபுசு நேமபாறமபே
மிநதுஉடுமபோடஹமதவபுநததேலலாம
உண்ணிலேஹிஷனமி வாகுர வித்யாஸாநத
தாரகடு வித்யமாமய வாகுரோடேவாமி வாகுர
மே மமபாஹாஹ ௦ வவஸ்டம பிமம சர்வ ரிஹா
மாமய ப்ரஹ்மேயமாமயபபாஹி சேனமது

पुण्यं समं कृतवतां परिरचतात्ये
तद्रचते ऽति नृपतीन् नृपतुङ्गवर्मा
भूशामिनः चित्तिपतीन् प्रनमस्यजस्रम्
म. . . . मुकुन्दचरणम्बुजशेखरेणः । ३१
उदितोदितकुलतिलकसुवर्णकृत. . . श . . निष्णाताः
अलिखन् नृपतुङ्गाख्यः पल्लवकुलकुलप्रख्योच ३२

கசுசுபேட்டுகிழபேபாறாகதது உதிரோதய பேரு
தட்டா மகனமாஹேபேருதட்டாநமகந நூபதுஹ
புதது

Je vais transcrire ces textes en caractères européens. On aura remarqué ci-dessus que, dans le tamoul, les *e* et *o* brefs ne sont pas distingués des *e* et *o* longs et que les consonnes muettes ne sont marquées d'aucun signe particulier. Je transcris conformément à la prononciation classique (ḥ par *ai* ou *ei*, ḥ par *k* ou *g*; ṣ par *ç*, *e* ou *j*, ṭ par *r'*, *t'*, *d'*, etc.). Je rends ṛ, qui est probablement un *r* cérébral ou plutôt lingual, par *j*, puisque c'est ainsi qu'on le prononce à Pondichéry. Quant au sanskrit, j'emploie *e* et *j* pour च et ज, *ç* et *s* pour श et ष, *m̃* pour l'anuvāra, *h* pour le visarga, etc.

SVASU GI.

- 1 Diçatu vaçīya 1 ambujalôcanas
tridaçamâulimisraṣṭapadâmbuja
sakalalôkabhayāṅkaraiâksasa
praçamahêṭi rajô madhusûdanah
- 2 Gaibhauççayanaparasya nêṭiê
yallêjas hitilayasûtilêṭuh
lannâbhêrajani samastâmbijam
abjam âtmayônīs tatô bhavitah
- 3 Anguâs tata utpannô lôkanâthâc catummukhâ
brhaspati ta ô mantri çakrasya valabhêḍinah
- 4 Tataç çamyus tatô jayâṇê bharadvâjasamâhvayah
tatô drôṇô mahêṣvâsas samarê çakravikramah
- 5 Tatô drôṇân mahâbâhus sarvvâyudhaviçâiadah
açvatthâmâ ulângêna sambabhûva pinâkmaḥ
- 6 Açvatthâmnas tatô rājâ pallavâkhyôbabhûvada
īarakṣa navakhandasthân bhôpatîn sakṛṣṭivalân
- 7 V'malakonkani cādi tad anvayād
ajani *bandama*īpramadânatam
nihilasīsanam myanīpêsvapi
priyatamañ jayaṭôṣam anâretam
- 8 Bhuktvâ bhuvam suvîjêṇa catussâgaramêkhalâ ñ
tata svaiggaṃ 1 mânêna gatêsu 1 malâdisu

- 6 Āsit puṇdarasamō rājā dravabhaktimuradv's
 tantivarimnā mahābāhuḥ kṣmāpālamakuṭāna ah
 10 Dharmēna vālanāt bhūmīṇi kalāvapiyugē nīpah
 varṣaś ād api dānasya paṇḍitya iva nibaliḥ
 11 Ātmanō bandiyuktānā yamālaya dīdikṣayā
 pāthēyamiva kṛtvārīn vandāniva vīsarjjayah
 12 Nandivarimnā mahābāhus saṁjātō tantivarimmanah
 samarē 'pūṭābhūmir asahāyēna yēna sah
 13 Āsit suklāhvayā dēvī tanvaṅgī nandivar nmanah
 rāṣṭrakūṭakulō jātā lakṣmīriva mūadvīṣē
 14 Kṣamāpati dharitīva māvajjagataḥ priyābahōḥ
 saṅkhī sukhāhvayā dēvī rājñā cūḥiva rōpīnīḥ
 15 Tasyā n babhūva matikāntikalādi matyām
 mānyah kulēna gunavān bhavanetiayēṣa
 utpadyamāna tapanādhipa tulyatōjā
 jīṣṇuh kalāvān samarē nṛpatuṅgadēvali
 16 Yatprasādājītā sēnā pāṇḍyēna samarē puṇḍ
 pārē citāṇ sarājagnir dadāna rōpasa nabhīṇi
 17 Nṛpatuṅga iti khyātō bālō'pi bhuvanēṣvarah
 khyātō nakēvalam bhūmāva nusminn api rāmaval
 18 Tasyōpakāra saṁyuktō rājñah kurukulōdbhavah
 Vēṣālīvaṁṣamaritāṇḍoh prajānāṁ ṣaṇḍīṇah
 19 Čaṣīvat tīlakō lōkē gāmbhīryēna samī dravat
 Sūryēva dīkṣaṇ ullōkān lōkānān nīlayē nīpah
 20 Tasmāttasyōcitannāmanīlātāṅgī dēvavat
 athava sutarān nā napratyaksatvādvīṣampatēḥ
 21 Grāmatrayaṁ svarāstrē sah kuruvāṁṣavivarāddhanah
 vijñā nṛpatuṅgēṣa labdhām ājñāptipūrvakam
 22 Cēṭṭuppākkam phalādhāraṁ grāmamōkam athāparam
 grāmaṁ vidyāviddhāṁgādī rēbhāttapadanāmakam
 23 Tasmān idāṇīpūnaccēri tṛtīyaṁ sarvvaṇuspada
 bhavaṁ grāmatrayaṁ labdhām vidyāstī ānāya dattavān
 24 Mandākinim samāyuktibhūmīvaṣasamākulā n
 sambahāra yathā dēvō dhūṇījatīr jāṭayāṇkayāḥ
 25 Vidyānāc itathāgatāc catuṣṣaḥṣaḥ ṭkulā
 vāgū grāmabusasthānaṁ vyāpya yasmācchyavasthitāḥ

- 26 Tat sthānam dvaiṁ vidvān vidyāsthānam pracakṣatē
tēbhyō datvā sabhūpālō grāmān āñāptir pūrvakān
27 Hasthisastūrisīmā tāt ātmānam babhumanya d
raktān saivvaparihārāt akura vena rakṣi in
28 Āñāptir uttamaçilas trāilō cyēçvarapūjitaḥ
mantuḥbhaspat prakhyaō rājñāçrītuṅgavarimanah
29 Āçāminah prajāvālānyācatē kurunandanah
dhasyārtasya yamānyātvālaniya iti svayaṁ
30 Dāsasthānasya vidyāyā vāgūrgāmabusām aya
kītavān çāstratavajñāḥ praçastin nāgayassu ah

Kōviçeiya nībatoṅgavarimmat'ku yāṇḍu eittāvadu

Vēçālippērareiyān'vinṇappa tāl

Viçēlavidugukādupattittamiṇṇappērareiyān' āṇattī āga

Aruvānāttakījvājivāgūrnāttunāt.ārkaṇga

Tannāttu çēttuppāgamum vilāṅgāttaṅkaduvan'ūum ir'ēippūnaccēr
yum āga immān'd'ūum pajayavar'amum brahmadēyamum nīkki mun'
peṭ'tārei māt'tī yāṇḍu eittāvadu vāgū vidyāsthānāt ārkku vidyābhōgam
āgappanittōm

Tāṅgalum padāgei nadandu kallum kaḷḷiyum nātti ar'ēiyōlei çeydu vi-
çukka ven'd'u nāttārkkut tirumugam viḍa nāttār tirumugaṅ kandu tojodu
taleikku vaṇṇup padāgei nadandu kallum kaḷḷiyu nātti ar'ēiyōlei çeydu
nāttār viḍutta ar'ēiyōleippaḍi nīlattukkellei

Vilāṅgāttaṅkaduvan'ūrkkuñ çēttuppākkattukkum āga iranḍu ūrkku
kījpāt'kellei kāṇṇa ellei in'n'um ten'malippākka u ellei ir' mēl'kan ten'
pāt'kellei ten'malippākkattellei in'n'um nelvāyppākkattellei in'n'um āt ā
telleikku vadakkum mēl pāt'kellei māmbākkattellei in'n'um irvilāṅgā-
tāṅkaduvan'ūrppāt' pīramadēyamā in'a ar'ubaduçēr'uvukkukkijakkum
vaḍapāt'kellei vāgū ellei in' t'et'kum

Ir'ēippūnaccērikkellei kījpāt'kellei nāttam ullitta kātṭukkumēl'kun
en'pāt'kellei neṭuñji ku'umbin' ellei in' vadakku mēl pāt'kellei vāgūlei
lei in' kijakkum vaḍapāt'kellei kir'imān'pātti ellei in' t'et'kum āga

Inṇiçeitta perunān'gelleigalilumagappattā nīlan' nīrnilan'um pun çey
yum ūrum ūrurukkeiyu man'e yu man'ēippadappu man'd'uñ kan'du
mēyiḍamuñ kulamun kōṭṭagamun kiḍaṅgun kēṇiyuñ kāḍuñ kalarum
iḍēiyum uḍēippum ulliṭtu nīpūçē neḍum param per'indu uḍumbōḍi āmei
tavajndadellām unṇilan' oṇivin d'i vāgū vidyāsthān'attārkkku vidyābhōga

māyi vâgûrôḍeḷai' i vâgûr pe 't'a pariḥâ amum vyavas hēyum peḷ't'u saivva
parihāra nāyi brahmadēyamāyīp paridatti sen'd'adu

- 3₁ Punyam samam kṛtavatām pariraksatātyā
tadraksat'iti nīpatin nīpatuṅgavarmanā
Bhūcāminal ksitipatin pranamasyajasram
ma . . . mukundacaraṇambujaçôkharēṇaḥ
3₂ Uditôditakulatīlakasuvaiṇakīl . . ça . . niṣnâtāḥ
alikhana nīpatuṅgākhyāḥ pallavakulakulaprakhyôḥ a

kacci peḷḷu kīpāiṇāragattu uditôdaya pēru taḷḷā magan' mādēvi pēru
taḷḷān' magan nīpatuṅga ējuttu

Ces textes peuvent être traduits ainsi qu'il suit. Quelques passages sont un peu obscurs, mais je crois l'ensemble exact. J'aurai d'ailleurs des observations à présenter.

Bonheur! Prospérité!

1. Qu'il accorde la prospérité, le (dieu) aux yeux de lotus, le lotus dont les pieds s'appuient sur les dalimés des dieux, qui a détruit les Râksasas qui effrayaient tous les mondes, l'inné, le meurtrier de Madhu.

2. Dans l'œil de l'époux de Śrī (Lakṣmī) qui repose sur (sa) couche, (il y eut) une splendeur conservatrice, destructrice, créatrice; de son nombril, se produisit le lotus, germe⁽¹⁾ universel, puis exista celui qui est sa propre matrice.

3. Puis, Aṅgirās naquit du Seigneur du monde, du dieu aux quatre visages, puis, Brhaspati, ministre de Śakra (Indra), du destructeur de Vala;

4. Puis fut engendré Çamyu, puis celui qui est appelé Bharadvāja; puis Drōṇa au grand arc, plus vaillant que Śakra dans la bataille;

5. Puis, de Drōṇa reçut l'existence, par le moyen du dieu armé du trident (Śiva), Aśvatthāma, au grand bras, habile à toutes les armes;

6. Puis, d'Aśvatthāma naquit le roi Pallava [qui] protégeant, comme de vulgaires cultivateurs, les maîtres de la terre, dans les neuf parties du monde.

⁽¹⁾ *Ambija*, com. *ambuja*, proprement «lotus», le sens de «germe» est certain, quoique les dictionnaires ne le donnent pas.

7. De sa race, se produisit la famille qui commence par Vimala et Koṅkanika, saluée par les femmes de ses ennemis, rendant avec bienveillance aux autres princes leur autorité détruite, joyeuse de la victoire, toujours active (?).

8. Puis, quand, après avoir, par leurs belles qualités, gouverné la terre dont les quatre mers font la ceinture, Vimala et ses successeurs furent allés au Svarga sur un char,

9. il fut un roi semblable à Purandara⁽¹⁾, profondément dévot au meurtrier de Mura, Dantivarmā⁽²⁾ au grand bras, devant lequel s'inclinaient les couronnes des gardiens de la terre.

10. Ce prince, vertueux dans le Kal yuga, [fécondait] extrêmement la terre par l'abondance de la pluie de sa libéralité, comme Pa janya (?).

11. Quoique exposé à être fait prisonnier, à voir le séjour de Yama, faisant comme des provisions pour la route, il rendait la liberté aux ennemis prisonniers . .

12. Nandivarmā au grand bras fut le fils de Dantivarmā, et par lui, sans aide, la terre fut conquise dans les combats.

13. La femme au nom heureux, au corps délicat, de Nandivarmā, née de la race Râstrakûṭa, pareille à Laksmî du meurtrier de Mura,

14. patiente comme la terre, extrêmement aimée . . . ⁽³⁾, Çankhâ, la femme du roi au nom heureux, était belle comme Çrî

15. D'elle naquit, distingué par son esprit, sa beauté, son instruction; noble de race, digne d'être enfanté par le maître des trois mondes, égal en splendeur au soleil brûlant, victorieux et habile dans les combats; le divin Nṛpatunga.

16. Son armée invaincue, allant au secours du Pândya, sur la rive opposée orientale, consuma la masse des ennemis comme le feu royal (dévore) le bûcher.

17. Nṛpatunga était appelé le seigneur de la terre dès son enfance, il n'était pas appelé ainsi seulement sur cette terre, comme Râma.

18. Avec ce roi était lié par la reconnaissance Martlânda de la tribu de Vêçâli, issu de la race de Kuru, qui se plaisait à protéger ses sujets,

⁽¹⁾ Le vers est faux il a deux pieds de trop Il suffirait pour le rendre juste de remplacer *Purandara* par *Indra*.

⁽²⁾ Le texte porte *Tantiv*.

⁽³⁾ Le traducteur de Pondichery a mis «aimée des hommes» tel qu'on le lit, le vers est faux

19. un *titla* su le monde à la façon de la lune, semblable à la mer par la profondeur, brillant comme le soleil et ces mondes supérieurs, prince dans le séjour des gens du monde⁽¹⁾.

20. Aussi, son nom lui convenait-il, . . . comme le dieu . . . , et mieux, son nom était tout à fait digne d'un chef des hommes.

21. Le continuaten glorieux de la race Kuru (demanda) au seigneur Nipatuṅṅa, dans son propre district⁽²⁾, trois villages et ob'nt l'ordre . .

22. Un village (est) Gôttuppâkkam qui produit des fruits, un autre semblable (es) nom né Rô bhâtîpada, jadis Vidyâviddhânga (?),

23. Avec eux, un troisième (est) Idlippûnacchari, où se trouvent toutes espèces d'arbres; il donna ces trois villages obtenus à un établissement scientifique.

24. De même que le dieu dont la chevelure porte un bandeau réunit dans sa chevelure unique la Mandakini et les autres fleuves qui fécondent la terre(?),

25. le fleuve de la science, ainsi arivé, avec les quatorze espèces et qualités (?), vient arroser le terrain si fertile du village de Bahou (?).

26 L'exécuteur, semblable à un protecteur de la terre, proclama ce territoire l'établissement scientifique des sages, après leur avoir donné les villages nommés plus haut.

27. lignes de toute charge,
libérés.

28. L'exécuteur 'est) l'homme d'un caractère supérieur, l'adorateur du Seigneur des trois mondes, le ministre, semblable à Brhaspati, de l'illustre roi Tūṅgavarīmā.

29 Le descendant des Kurus, le pacificateur, offre aux hommes des
lois et races. (3)

(1) Le traducteur de Pondiché y explique ainsi les trois glôtes 18, 19 et 20.
« Un roi nommé Vaissayama Martanda, de race Courou, attentif à protéger son peuple, brillant comme la lune dans le monde, était lié d'amitié avec Niroubatounga; veillant sur le monde comme le soleil, il était le soutien du monde, et ce nom de Martanda lui servait de toutes façons, car il était insatiable de corps et em-
plait l'œil du roi Niroubatounga comme le soleil l'est de Virennou. »

⁽²⁾ *Nāṣṭra*, qui correspond au ta nousl *naḍu*, est proprement «région territoriale».

⁽¹⁾ Le second vers est faux.

30. Dans le sol stérile du village de Bahour, avec sa science de la cemeure de servitude (?), Nāgayassuta, qui connaît les gāstias et les tatvas, a composé ce préambule poétique.

Partie tamoule, en prose :

L'an huit de Nṛpatoṅgavarmā victorieux, roi,
Sur la demande du grand prince de Vēṇāli,
Étant chargé de l'exécution le grand prince tamoul du bourg de Viḍḍugukāḍu (?),

Que les chefs du pays de Bahour qui est sur la route à l'est du pays d'Aruvā voient (ceci) !

Nous avons ordonné que ces trois villages, savoir Viḷāṅgāṭṭaṅk aḍuvan'ār, Ḑēṭṭuppākkam et Ir'eippāṇaccēri, dans leur pays, soient attribués en jouissance pour la science aux gens du Collège savant de Bahour, l'an huit, en supprimant les anciennes œuvres de charité et les dons aux brahmanes, en remplaçant ceux qui en avaient la jouissance antérieurement :

Comme on avait laissé l'ordre sacré aux chefs du pays en leur disant d'expédier (l'affaire) en marchant eux-mêmes avec la bannière, en plantant des (bornes de) pierre et des euphorbes épineux, et en faisant un procès verbal, — les chefs du pays, après avoir vu l'ordre sacré, l'ont salué, l'ont approché de leurs têtes, ont marché avec la bannière, ont planté des (bornes de) pierre et des euphorbes épineux et ont fait un procès verbal ;

Limites du terrain conformément au procès-verbal expédié par les chefs du pays :

Aux deux villages de Viḷāṅgāṭṭaṅkaḍuvan'ār et de Ḑēṭṭuppākkam, limites à l'est : l'ouest des limites du bois et des limites de Ten'nal ppākkam ; limites au sud : le nord des limites de Ten'māḥppākkam, des limites de Nelvāyppākkam, et des limites d'Ūṭṭār ; limites à l'ouest : l'est des limites de Māmpākkam et des soixante rizières qui constituent le don aux brahmanes dans ce même Viḷāṅgāṭṭaṅkaḍuvan'ār ; limites au nord : le sud des limites de Bahour,

Limites à Ir'eippāṇaccēri : limites à l'est : l'ouest de la forêt qui est comprise dans la forêt-garde ; limites au sud : le nord des limites du hameau des *tribulus* épineux ; limites à l'ouest : l'est des limites de Bahour ; limites au nord : le sud des limites de Kir'māṇ'āṭṭi,

(Ceci) étant,

le terrain compris dans les quatre limites générales énumérées ci-dessus — et terrains irrigables, et sols de médiocre qualité, et villages, et dépendances de villages, et habitations, et jardins clos, et clairières, et jeunes plants, et pâturages, et étangs, et bassins, et réservoirs, et puits, et bois, et sâmes, et digues, et fuites d'eau, — partout où se répand longuement l'eau qu'on verse, par où court le lézard et où rampe la tortue, (tout) le terrain y compris sans exception — pour qu'il soit attribué en jouissance pour la science aux gens du collège savant (ou de l'établissement scientifique) de Bahour. . . . , acceptant les charges et les conditions acceptées par Bahou, avec toutes charges et dons aux brahmanes, — l'acte de donation a été expédié

31. Le même mérite est acquis par ce qu'on fait et par ce qu'on conserve; aussi Nṛpatuṅgavarmā recommande aux rois (son œuvre), le pacificateur de la terre salue à jamais les maîtres du sol de sa couronne où s'appuient les loins des pieds de Mucunda. . . .

32. Nṛpatuṅga, d'une race semblable à celle des Pallavas (?), instruit, d'une caste. . . , un *tilaka* pour la race Uditôdita, écrivait (ceci).

Écriture de Nṛpatuṅga, fils du grand orfèvre Mādôvi, fils du grand orfèvre Uditôdaya, du hameau oriental des faubourgs de Kacci (?).

La première question qui se pose est celle de la date. Quand régnait Nṛpatuṅga? Nous voyons qu'une de ses armées, envoyée pour aider le Pāṇḍya, roi de Maduré, fit une expédition victorieuse sur l'« au re rive », c'est-à-dire à Ceylan sans doute; mais les expéditions de ce genre ont été si nombreuses qu'il ne saurait y avoir là une indication précise. Nous apprenons aussi que Nṛpatuṅga était le petit-fils de Dantivarmā et le fils de Nandivarmā qui avait épousé une princesse rāstrakûṭa, Çaṅkhā. Dans mon article de 1887 cité plus haut, j'avais identifié Dantivarmā avec Dantiga, le roi de Kāñcīpura, que le roi rāstrakûṭa Gôvinda III se vantait, en 804, d'avoir défait (*Nouveaux mélanges*, p. 466). Dantivarmā et Nṛpatuṅga sont aussi mentionnés dans un acte de donation en sept plaques signalé par M. R. Sewell (*Archaeological survey*, t. II, p. 30, n° 209); ce qu'il

y a de remarquable, c'est que ce document a été égaré comme celui de Bahour. M. Hultzsch a adopté cette identification et il a fait remarquer en outre que le nom Nṛpatuṅga a été porté spécialement par les Rāṣṭrakūṭas, entre autres par Amoghavarma II, qui aurait régné de 811-815 à 876-878 et qui pourrait être le grand-père maternel de Nṛpatuṅga (fils de Nandiv.); celui-ci en effet, ne portant pas le nom de son grand-père paternel, a pu prendre celui du père de sa mère. Nous nous trouverions ainsi reportés, pour le commencement du règne de ce roi, au milieu du ix^e siècle. M. Hultzsch a fait observer aussi que le nom de Nṛpatunga se retrouve dans diverses inscriptions de Tanjaour, de Trichenapally, de Kōvilaci, datées des années 21, 22 et 23 de son règne. On sait que dans le pays tamoul les inscriptions anciennes sont datées uniquement de l'année du règne du roi vivant, et que le synchronisme seul permet d'établir la date exacte. Nṛpatuṅga avait-il donc conquis le pays Sōja⁽¹⁾? En tout cas, l'histoire des Pallavas est assez bien connue : leur décadence a commencé dès le vii^e siècle. Je n'ai pas à revenir sur les détails que j'ai donnés en 1887 dans l'article précité, mais on admet généralement aujourd'hui avec M. Hultzsch qu'après Nandivarmā, le roi dont le nom se lit sur les plaques de Cassacoudy, qui a régné au moins cinquante ans, et qui fut vaincu et tué vers 765 par le kalukya Vikramāditya II, le trône de Kāñcipura passa à un prince de la dynastie Gaṅga, Narasiṃhavikrama, père de Dantivarmā. Les rois de cette dynastie prennent les qualifications de Vijaya avant leur nom et de Vikrama après. On trouve des actes aux noms de Skandaśiṣyavikrama, Narasiṃhavikrama, Nandivikrama, Nṛpatuṅgavikrama (celui qui nous intéresse

(1) J'écris *sōja*, et non *cōla* ou *chōla*, parce que le mot est purement tamoul et qu'il n'y a aucune raison pour adopter l'adaptation sanskrite. La véritable orthographe devrait être *Ṣōja*.

aujourd'hui), Īṣvavikrama, e Kampavikrama que M. Hultzsch regarderait volontiers comme un frère de N. patuṅga. Les Sōjas au contraire ont vu leur puissance s'accroître à partir du ix^e siècle; en 900, Purāntaka I possédait Trichenapally et Tanjaour; vers 1100, un de ses successeurs, le grand Kulōttuṅga II, conquiert⁽¹⁾ et annexe définitivement le royaume de Kāñcīpura. Ce roi célèbre, ca ukya d'origine, avait pris la bannière, le sceau, les insignes des vieux Sōjas; ainsi firent les Sōjas installés au Pāṇṇi vers 1070; ainsi avaient fait les Gaṅgas Pallavas. Quoiqu'il en soit, nous sommes à peu près certains que les plaques de Bahour sont de 850 environ.

Mais qu'était ce que ce Collège, cette École, ce *Vidyasthāna* de Bahour? Évidemment une école supérieure pour les brahmanes, annexée à la pagode de ce village ou établie dans l'enceinte même du temple. On y apprenait aux jeunes gens — qui parlaient un prākṛit plus ou moins altéré — la pure langue sanskrite; on les instruisait aussi dans l'étude méthodique du *veda*. Dans l'*Indian antiquary*, t. II, 1873, p. 132, le professeur indien Rāmkiṣṇa Gopal Bhandarkar a expliqué que cette étude très longue et très minutieuse comprenait cinq espèces de travaux successifs : la *saṁhita*, lecture et explication du texte; le *pada*, analyse des mots séparés; puis le *krama*, répétition des mots un et deux, deux et trois, trois et quatre, etc.; la *jāṭi*, répétition des mots un et deux, deux et un, un et deux avec euphonisation (*sandhi*), etc.; le *ghana* enfin, répétition des mots un et deux, deux et un, un, deux et trois, trois, deux, un, etc. Ces exercices apprennent à composer les *mantras* « formules pieuses, prières ». Le jeune étudiant, *bhāṣyaka* « vivant de cha

(1) La conquête ne peut avoir été faite par un fils naturel de Kulōttuṅga, Āḍondc. Les potentats indiens, comme ceux de l'occident, avaient leurs maîtresses, dont ils parlaient dans leurs actes publics. Elles sont appelées en tamoul *Ge mēṇṇar* *pōṅṇṇi* (pluriel honorifique) « favorites » du sanskrit भोगिनी « plaisir, jouissance ».

rités » ou *yajñika* « sacrificateur », devient alors *udaka* « versé dans le Vêca ».

Quoi qu'il en soit, le document relatif à l'École de Bahour a été trouvé à l'endroit même où elle était établie, depuis peu de temps sans doute. Du reste, la pagode elle-même n'était pas très vieille : j'imagine qu'elle fut construite pendant la période de ferveur religieuse qui suivit probablement la victoire des Calukyas brahmanistes et l'expulsion définitive des Bouddhistes du Tondāmaṇḍala en 783. Ceci expliquerait aussi la fondation de l'École. Les pagodes du sud de l'Inde ne sont pas très anciennes; soit qu'elles aient remplacé d'anciens sanctuaires bouddhistes, soit qu'elles aient été élevées de toutes pièces, elles ne remontent guère au delà de mille à douze cents ans. Les plus vieilles, celles de Māmallapura (les sept pagodes), qui était le port de Kāñcipura, ont été, suivant les inscriptions qu'elles portent, élevées par le roi pallava Narsimha au commencement du vii^e siècle, elles sont dédiées à Śiva. Sur le territoire français de Pondichéry, la pagode la plus ancienne est celle de Bahour; la plus importante est celle de Villenour. Toutes les deux sont consacrées à Śiva, mais celle de Villenour a sa légende traditionnelle qui a été écrite en prose et en vers⁽¹⁾. Le nom original tamoul de Villenour paraît être வில்வநல்லூர் *vilvanallūr* « le beau village des *vilvas* (*crataeva religiosa*) », nom qu'on abrège en வில்லை *villei*, comme on dit தஞ்சை *tañjai* pour தஞ்சாவூர் *tañjāvūr* « la ville du refuge (?) », Tanjaour, et புதுவை *puduvai* pour புதுச்சேரி *puduccerī* « nouveau hameau, Pondichéry ». La pagode est sous le vocable de காமீசன் *kāmīṣa* (कामीश), forme

(1) En prose, வில்லைநகர்புராணவசனம் *Villemagarpur ānavaganam*, Pondichéry, 1877, in 12, (11) 78 pages; en vers, வில்லைபுராணம் *Villeppuranam* (9 chants, 1972 vers) dont le seul exemplaire connu appartient à M. Aiol et fait partie du fonds tamoul de la Bibliothèque nationale (n° 317).

de Giva demi-femme, dans un vieux recueil de dessins indiens conservé à la Bibliothèque nationale (fonds indien, n° 100) figure, sous le n° 127, une vue de « la pagode de Villenour où est la déesse Dircamy et le Lingam Issurén ». La légende dit que, si quatre des pagodes de l'Inc e font obtenu le bonheur sur le rême de la libération (*Sidambaram*, Chellambrou, par la vue du sanctuaire; *Tiruvadrâr*, en y procrétant des enfants; *Kdçi*, Bénarès, en y mourant; et *Arunðmalei*, en s'y repentant de ses fautes), d'autres peuvent procurer en ce monde des biens matériels; ainsi, Villenour a la spécialité de faire avoir des enfants. Comme preuve de cette puissance, on raconte l'histoire de la bayadère « Toute belle » ou plutôt « Belle de tout le corps » (*Sarvâṅgasundarî*, सर्वाङ्गसुन्दरी, dans le purāṇa en prose; *Sakalâṅgasundarî*, सकलङ्गसौन्दरी, dans le poème): c'était une fille du pays Kālāṅga qui avait amassé de grandes richesses et qui ne pouvait obtenir du ciel la faveur de devenir mère, malgré ses prières et ses actes de bienfaisance. Un ascète qui passa dans le pays et qu'elle reçut avec toute la dévotion et la vénération possibles lui conseilla d'aller en pèlerinage à Villenour. Elle s'y rendit en grande pompe et, après s'être baignée dans l'étang sacré, adressa sa requête au dieu local qui lui répondit en personne qu'elle obtiendrait satisfaction. En s'en retournant en effet, elle rencontra un beau jeune homme dont elle eut un fils, qu'elle appela par reconnaissance Kāmîça. Un de mes anciens élèves, M. G. B. de Fontamieu, a parlé de cette légende au Congrès des orientalistes de Hanoi en 1902.

On ne rencontre rien d'analogue pour Bahou, mais les murs de la pagode y sont couverts d'inscriptions tamoules; elles ont été relevées en 1850 par M. Éd. Ariel et on peut les lire dans les papiers de ce savant orientaliste, trop peu connu, à la Bibliothèque nationale. Ces inscriptions sont, les plus anciennes en prose seulement, les suivantes en prose précédée d'un pré-

mādeindu) et 3 indéterminées. Je crois qu'une de ces inscriptions doit se rapporter à l'École de Bahon. Elle se lit sur le mur du temple, au nord, dans la cinquième division, où elle occupe quinze lignes. En voici les passages principaux.

स्वस्तिश्री शालैकलमறுததகொவிராஜராஜகௌ சரிவனமககு
யாணடுபனவிரண்டாவது வாகுமஹா சமீயொம நமமு
டையசாலைமுலைபொதசாலை நங்கைககுததிருவமுதுககு
பொகமாகநாங்கொததநிலம் *svastīśrī ḥḍloikalamar'uttakōvi-
rājarājakēsarivan'mal ku yndu pan'n iranḍavadu vḍḍirmahdsabhd-
yōm nammūḍeiyāḍḍleimūleippōḍaḍḍleinaṅgei kuttīrūvamudulku pō
ḡandḡandūkoḥuttanilam* « Bonheur ! prospérité ! L'année douzième
du roi Rājarājakēsarivarmā, qui a détruit le vaisseau à Çālā⁽¹⁾,
certain donné par nous en jouissance pour la sainte nourri-
ture⁽²⁾ pour la dame du lieu du savoir dans l'angle de notre
salle, nous qui sommes-la-grande-assemblée ». Suit la descrip-
tion sommaire du terrain, limité au nord, à l'est et au sud par
le canal de l'étang. Le terrain donné sera இறைமலி *ir'eiyali*
« franc d'impôts ». Les derniers mots sont இப்பரிசுபணித
தோம டஹா சமீயொம *ippariṣupanittōm mahdsabhdīyōm* « nous
avons ordonné cette donation, nous-qui-sommes-la-grande-as-
semblée ». Je ne pense pas me tromper en voyant dans போ
தசாலை *pōḍaḍḍlei* (skr. बोधशाला) un synonyme de विद्यास्थान, car
on ne peut le traduire que « salle » ou « lieu du savoir ». La நங்
கை *naṅgei* « dame » est peut-être Sarasvatī.

Après Kṛṣṇa III, le Sōja recouvra son indépendance et le Tonḍāmaṇḍala revint aux descendants des Pallavas; mais Ba-
hour resta uni au Sōja et partagea désormais son sort : inva-
sion musulmane, morcellement entre plusieurs petits principi-

⁽¹⁾ C'est-à-dire à *Kāṇḍalḥreḍḍa* « la salle de Kāṇḍalḥ, le village des *glorioses
superbes* ». M. Hultzsch pense qu'il s'agit de Sidamaram. Le fait historique auquel
il est fait allusion n'est pas connu.

⁽²⁾ Ou « entretien »; *amulu* est une des adaptations du sanskrit अमृत.

cules locaux, conquête définitive persane et organisation de royaumes indigènes féodaux, jusqu'au 20 novembre 1749, date à laquelle il fut cédé à la France avec les *aldées* (villages) qui en dépendent.

Bahour faisait-il proprement partie du Tonḍamaṇḍala? Cette vaste région qui était la partie tamoule, la principale et plus tard la seule province des Pallavas, était divisée en vingt-quatre districts (கோட்டம் *lottam* « forts ») et soixante dix-neuf pays (நாடு *nddu*). Chaque district était commandé par un fort élevé sur une hauteur; ce n'était le plus souvent qu'un simple ouvrage de terre. Les écrivains rapportent qu'il s'y trouvait 12000 *gḍ* *trās* ou familles de cultivateurs, réparties en 1900 நக்தம் *nattam* « centres d'habitation »; ce mot *nattam*⁽¹⁾ s'appliquait exclusivement aux villages de *gḍdrās* : ceux de brahmanes portaient le nom d'*agrahḍra* (अग्रहार). Le mot tamoul ஊர் *ūr* désignait un village en général, avec tout le territoire qui s'y rattachait. Chaque village avait à sa tête un conseil, une assemblée, சபை *ṣabei* ou மஹாசபை *mahḍṣabei* : ce nom est ordinairement écrit en caractères granthas avec l'orthographe mixte महासभै *mahḍṣabhḍi*; il se retrouve, sous les formes dérivées சபையார் *ṣabeiṣār* « ceux de l'assemblée » et plus souvent சபையோம் *ṣabeiṣōm* « nous de l'assemblée » dans un grand nombre de documents. Un procès verbal de réunion de deux villages, au XII^e siècle, contient même cette phrase caractéristique de ce qu'on appelait naguère le génie de la langue tamoule : மஹாசபையோம் ஒருநாள் வாழ்வோமாதோம் *mahḍṣabeiṣōm orṍrḍy vḍṣōm dḍōm*, où *vḍṣōm* est un futur verbal nominalisé, et qui doit se traduire : « nous-qui-sommes-la-grande-assemblée, nous-sommes devenus nous-qui-prospérerons un-seul village étant-devenus », c'est-à-dire « nous vivrons désormais réunis en

⁽¹⁾ Ce mot se trouve dans la donation de Nīpatuṅga (voir ci-dessus p. 218 l. 8).

un seul village»; dans ces trois mots en *dm*, *dm* a nettement le sens absolu et indépendant de « nous ».

Le nom de Bahour, pas plus d'ailleurs que celui d'Aruvā, ne se trouve dans la liste officielle des 79 pays du Tondamāṇḍala. Cette province est pourtant limitée, suivant les auteurs tamouls, au nord par le mont Tiruvēṅgaḍam ou le sanctuaire de Kālahasti; à l'est, par l'océan; à l'ouest, par le mont de corail (பவழமலை *pavajamalei*, vers le 13° degré de latitude nord); et au sud par la rivière சேயாறு *seyar'ū* ou la பெண்ணை *peṇṇei*. D'autre part, on nous dit que le Sōja se termine au nord, à la பெண்ணை *peṇṇei*, à vingt-quatre கனதம் *kandam* de sa limite inférieure : un *kandam* ou *yōḍand* est la distance que peut parcourir un homme ordinaire en marchant pendant une veille (யாமம் *yamam* याम, c'est-à-dire pendant sept நாற்பை *naḷṭṭipai* ou நாற்பைகை *naḷṭṭipai* नाडिका et demi, soit pendant trois heures); on l'évalue généralement à seize kilomètres. Il paraît que la பெண்ணை est dans le pays d'ija சுழம் : serait-ce là l'*ijamaṇḍalam* que tant de rois Sōjas se vantent d'avoir conquis et où l'on voit généralement l'île de Ceylan⁽¹⁾? En tout cas, il ne saurait y avoir aucun doute que la *peṇṇei* ou பெண்ணை யாறு *peṇṇeiyaṛ'ū* « la rivière féminine » est le *ponnéar* des cartes françaises qui forme la limite méridionale de notre territoire de Pondichéry et qui passe à deux kilomètres de Bahour; son embouchure est à six kilomètres et demi du même village.

Une des inscriptions de la pagode de Bahour (au sud, sur le mur, première division, 14 lignes) parle de Bahour en ces termes : வெசாவிப்பாடிவடகரைவாகுநாட்டுமொருபுகரை வாகு *Vēṣāvipṭṭavadaikai vḍḍirndṭṭuman'd dḍikareidḍir* « Ba-

(1) Y a-t-il un rapport étymologique entre *ija* et *śja*? Le nom de Ceylan est, on le sait, une adaptation de *Cojamaṇḍala*, le durcissement de l'initiale s'expliquerait par une ancienne orthographe portugaise *sojamaṇḍala* et la suppression postérieure, en Europe, de la cédille

hour, au bord de Ma i'd'Adi, dans le pays de Bahour, au bord septentrional de la division de Vêçali. Ce nom de Vêçali est celui du domaine du solliciteur de la donation de N. patuṅga. L'inscription est datée de la 22^e année de Kannaradêva ou Kṛṣṇa III, c'est-à-dire de 970, si on compte depuis qu'il avait conquis le pays, ou 962, si on compte depuis son avènement au trône des Râṣṭrakûṭas.

Bahour est aujourd'hui le chef-lieu d'une des communes que le décret du 12 mars 1880 a organisées dans les Établissements français de l'Inde; c'était auparavant le chef-lieu de l'un des trois districts entre lesquels se partageait le territoire de Pondichéry. Il est situé par 77° 22' de longitude ouest et 11° 48' de latitude nord, à un demi-kilomètre d'une assez vaste étendue d'eau qu'on appelle le grand étang de Bahour; il n'est pas question de cet étang dans la donation de N. patuṅga, mais cela ne saurait nous étonner, car les trois villages qui sont l'objet de cette donation sont au sud et à l'est de Bahour, au nord-ouest duquel est l'étang actuel. En revanche, il y avait à cette époque à l'est de Bahour une grande forêt, que rappelle aujourd'hui le nom de கடுகுப்பம் *kāṭṭukuppam* « hameau de la forêt⁽¹⁾ », qui est celui d'un village à 4 kilomètres et demi du chef-lieu. Je ne retrouve sur la carte ni les noms de *Vilḍiṅḡaṭṭankaduvaṇ'ār*⁽²⁾, de *Seṭṭuppalakam*, d'*Ir'eippuṇacceri*, ni ceux

(1) Je dois rappeler ici qu'en 1882 on a découvert à Bahour des lignites, non encore exploitées, on estime qu'elles pourront donner environ 250 millions de tonnes, car on évalue leur surface à 600 hectares, sur une épaisseur moyenne d'une dizaine de mètres. — கடு *kāṭṭu* «forêt» se retrouve dans le nom très ancien de la ville d'Aicató, ἀῖκατος des géographes grecs. On explique généralement ce nom par ἁγριαὶ αἰ'υκάδου «six forêts», mais je préférerais y voir ἁγρὸν αἰ'υκάδου «forêt de multipliantes» pour ἁγρὸν κατὰ αἰ'υκάδου, beaucoup de gens prononcent *ar'kāṭṭu*; les illettrés écrivent ἁγρὸν κατὰ *arkkāṭṭu*; c'est de l'oblique ἁγρὸν κατὰ *at'kāṭṭu* que vient la transcription grecque et l'indo-perse *لك*.

(2) D'après ce nom la forêt aurait eu pour essence principale le *vîṭā* «leonia elephantum».

de *Māmpakkam*, d'*Uttā*, de *Nelvāy*, de *Ten'malippālkam*, de *Kir'mān'pātti*, ces villages ont été détruits depuis longtemps sans doute. Mais je trouve à 6 kilomètres au nord-est *Kuimāmpakkam*, et à 5 kilomètres à l'ouest *Kaḍavan'ur*, dont les noms conservent en partie les appellations anciennes de *Kirimān'* et de *Kaḍavan'*, qui étaient peut-être des noms d'hommes, de personnalités ou de divinités locales primitives. C'est ici le cas de rappeler que, dans la toponymie tamoule, குட்டம் *kuppam* est proprement « hameau formé d'habitations groupées confusément », சேரி *seri* « hameau avec maisons alignées, rue », பக்கம் *paklam* « côté, bord », குடி *uḍi* « habitation », ஊர் *ur* « village », மங்களம் *mangalam* « prospérité (skr. मङ्गलं), village appartenant à des brahmanes », வாடி *vaḍy* « beuche, source (?) », பாத்தி *pātti* « compartiment, champ, carreau cultivé », டேட்டை *ṭeṭṭai* ou டேட்டை *ṭeṭṭai* « faubourg, marché », etc. (Cf. *On the names of places in Tanjore*, by lieut.-col. B. R. BRANFILL, 50 p. in-8°; extrait du *Madras Journal of Literature and Science*, nouv. série, t. II, 1879, p. 43-92.) On peut se demander quelle est l'origine, l'étymologie exacte et la signification du nom de Bahour : à en juger par cette orthographe, ce serait un dérivé du sanscrit *bāhu* बाहु « bras », mais le nom original est வாசுர் *vaḍur* et, dans la partie sanskrite du document qui nous intéresse, il vient deux fois, aux strophes 25 et 30, sous la forme वागुर्ग्रामं *vaḍurgrāmaṁ*; c'est donc un mot purement tamoul, formé de ஊர் *ur* « village » et de வாசு *vaḍu* « régularité, beauté » (peut être aussi « mimosa », ordinairement வாசை *vaḍai* avec la dérivative ஐ *ai*) et ayant le sens de « beau village, belle ville, bellocq » (ou de « village des mimosas »).

Si maintenant on examine les cinq plaques de Bahour on elles mêmes, au point de vue de leur intérêt intrinsèque, la partie tamoule donnera lieu à de nombreuses observations.

On remarquera d'abord le cérémonial indiqué pour l'exé-

tion de l'ordre royal. Les chefs du pays (*ndūdr*) reçoivent le document, reconnaissent l'empreinte sacrée (*ti unugam*), saluent le précieux manuscrit, qu'ils placent sur leur tête en signe d'obéissance; puis ils vont solennellement, précédés du drapeau ou de la bannière, reconnaître le terrain concédé, dont ils font le tour et sur les limites duquel ils feront planter des bornes de pierres et des euphorbes épineux (*kaḷḷi*). Mais qui a apporté aux *ndūdr* l'acte royal? Probablement l'exécuteur (*dj nāpti*), ce qui fait voir que les villages avaient leur autonomie et que leurs chefs étaient les seuls intermédiaires entre ce qu'on pourrait appeler le peuple et le souverain. Plus tard, on créa un fonctionnaire spécial, un représentant du pouvoir central, un தேசாதி *dēṣaṭi* (du skr. देश), qui surveillait pour ainsi dire l'administration locale. Chaque village (*ḍr*) avait son conseil de propriétaires (காணிபக்காரர் *kaṇiyakkārār*, de காணி *kaṇi* «fonds, patrimoine, possession, héritage»), présidé par le *ndūdr*, ce conseil (*ṣabei*) prit plus tard le nom sanskrit de கிராமபரிவார்த்திகம் ग्रामप्रवर्त्तिक.

La réunion des *ndūdr* d'un district (*ḷḷam*) prenait le nom de *mahāṣabei*, d'où les dérivés மஹாநாடு *mahadndū* «grand pays» et மஹாநாட்டான் *mahadndūṭṭān* «grand chef, membre de la grande assemblée». Ces conseils de district se partageaient en trois commissions, dont la première s'occupait des cultures annuelles; la seconde, des étangs, du régime des eaux; et la troisième des jardins. Il y avait, pour la tenue de la comptabilité, un secrétaire, சரணத்தான் *ṣaraṇaṭṭān*, du skr. शरण «le vénérable» (appelé en skr. मध्यस्थन् «arbitre»), plus tard கணக்கன் *kaṇakkān* «comptable». C'est qu'il y avait une comptabilité très compliquée. La propriété était collective, mais les *kaṇiyakkārār* avaient des droits inégaux; il y avait de plus à payer de nombreuses redevances, au roi, aux brahmanes, aux œuvres pies, et à divers copartageants கசாக்காரர் *kaṣakkārār* –

kdrar « usufruiliers (?) », sans parler des douze « serviteurs du village » குடிமக்கள் *kudimakkal* toujours payés en nature : le desservant du temple, le maître d'école, le chanteur, le distributeur d'eau (தேர்ட்டி *tdtti* ou வெட்டியாண் *vettyidri*), le blanchisseur, le barbier, le potier, le cordier, le garde-champêtre (தலையாணி *taleiyāri*), le cordonnier, le soigeron, le charpentier⁽¹⁾. Ces serviteurs étaient considérés comme appartenant à des castes très inférieures, mais leur condition était meilleure que celle des ouvriers cultivateurs du sol, *parias*, *pallas*, *pallis*, véritables esclaves attachés à la glèbe et qu'on vendait avec le champ où ils travaillaient. Ces esclaves agricoles se prétendaient d'ailleurs les anciens possesseurs du sol, que les *vellājas* auraient usurpé. On observait encore naguère près de Madras, en plein Tondāmaṇḍala, un usage remarquable : à l'expiration de chaque année culturale, les *parias* se réunissaient hors du village, qu'ils faisaient mine de quitter; les propriétaires se rendaient alors auprès d'eux, les suppliaient de revenir et leur promettaient, outre l'entretien et la subsistance, le maintien de leurs privilèges. A Madras même, dans la ville noire, pendant la fête d'*Egattal*, une forme de Kāli, c'est un *paria* qui épouse la déesse, au nom de toute la communauté (cf. Caldwell, *Comparative grammar*, 2^e éd., 1875, p. 548).

Mais, pour en revenir à notre texte, les tamulisans seront agréablement surpris en voyant combien le style en est pur et, si j'ose me permettre cette expression, classique; le langage en est absolument correct. Très peu de mots étrangers y sont employés, ce qui confirme une fois de plus l'assertion que le tamoul peut se suffire à lui-même et peut être écrit sans qu'on ait besoin de recourir à aucune expression étrangère. Il est rare que les langues agglutinantes soient dans ce cas et aient un

⁽¹⁾ D'autres listes en comptent quatorze et même dix-huit, ce qui prouve que le nombre varie suivant la région.

vocabulaire assez développé pour n'avoir pas besoin de mots d'emprunt.

Les quelques mots saiskrits qui se trouvent dans notre texte forment deux catégories distinctes : la première se compose, outre le nom du roi *Nripatungavarmā* (transcrit avec *o* pour *u*), des mots pour ainsi dire officiels et administratifs *Brahmadēyam*, *Vidyāsthānam*, *Vidyābhogam*, *sarva*, *parihāram*, *paradatti*, *vyavastā* (écrit *vyavastē*, qui représente la prononciation tamoule, comme le *sabhdā* dont nous avons parlé plus haut); *vidyāsthānam* a seulement été adapté à la dérivation tamoule en prenant la finale *-nattārkkū*, ce qui donne le sens de : « à ceux du collège ». Mais tous ces mots sont manifestement superposés, juxtaposés, imposés à un texte dont ils ne sauraient faire partie intégrante; aussi ont-ils été écrits en caractères saiskrits : *brahmadēyam* a cependant aussi été transcrit *piramadēyam*, பிரமதேயம். Les autres mots saiskrits sont விசைய *viçaiya*, அரசையன் *areiyān'*, விண்ணப்பம் *viṇṇappam*, ஆணத்தி *dhatti*, திருமுகம் *tirumugam*, qui représentent विजय *viçaya* « victoire », राजा *raja* « roi », विज्ञप्ति *viññapti* « représentation, requête », आज्ञप्ति *ajñapti* « exécution d'un ordre » et श्रीमुख *śrīmul ka* « visage sacré » : ce sont encore des expressions d'ordre administratif, mais d'un usage plus ordinaire et plus fréquent, et nous savons qu'*dhatti* est une forme prākrite que nous trouvons notamment dans la donation, en prākrit, de la femme du prince héritier Vijayabuddhavarmanā (fils de Skandavarmanā), publiée par M. Fleet dans l'*Indian Antiquary* (t. IX, p. 100-102) : c'est un des plus anciens documents que nous connaissions des Pallavas; la formule déprécatrice finale y est d'ailleurs en saiskrit. *Vijaya* fait en quelque sorte partie du nom du roi. Quant à *areiyān'*, pour *raja*, il est pris dans une acception très nette et très précise; il ne signifie pas « roi, souverain », mais seulement « chef, administrateur, ministre, feudataire » et c'est pourquoi je l'ai traduit « prince ».

राजा a fait en tamoul இராஜா *iradē*, transcription moderne et pédantesque, இராயன் *irayan'*, adaptation plus euphonique, qui est employée dans les noms d'hommes comme appellation indicative d'une caste qui prétend être kehatrya, அரசன் *aragan'* et அரசன் *arayan'*, d'où அரசாயன் *araiyan'*, et — forme évidemment la plus ancienne, n'ayant aucune apparence du genre masculin — அரச *aragu*. Le vrai mot tamoul pour « roi », dans le sens absolu du mot, est கோ *kō*, dont la forme oblique ou adjectivale est கோன் *kōn'*, il est aujourd'hui tombé en désuétude et ne se retrouve plus que dans l'expression கோயில் *kō-y-il* ou கோவில் *kō v-il* « temple, église, maison du Seigneur » primitivement « maison du roi, palais ».

Un autre mot, sinon oublié, du moins peu usité aujourd'hui, est யாண்டு *yandu* « année », remplacé généralement par வருஷம் *varuṣam* (वर्ष) et qu'on écrit ஆண்டு *andu*. Phonétiquement, il faut en rapprocher ஆமை *dmei* « tortue », que l'on trouve écrit யாமை *yamei* dans certains vieux auteurs. Il y a un certain nombre de mots où le *y* initial, qui paraît primitif, a été supprimé à une époque relativement récente : யார் *yār* « qui », et ses dérivés ou ses corrélatifs; யானை *yānai* « éléphant »; யானி *yāni* « lion »; qu'on écrit aujourd'hui ஆர் *ār*, ஆனை *ānai*, ஆனி *āni*. Dans d'autres, le *y* des formes poétiques paraît plutôt adventice et analogique qu'organique : யாமை *yamei* pour ஆமை *dmei* « tortue », யாடு *yādu* « bruchis » pour ஆடு *ādu*, யாறு *yāru* « rivière » pour ஆறு *āru* qui a de plus le sens de « chemin, voie ». D'autres fois la forme sans *y* est manifestement irrégulière et résulte probablement d'un caprice d'écrivain : ஆணர் *ānar* pour யாணர் *yānar* « beauté », ஆழல் *ājal* pour யாழல் *yājal* « termite », et surtout ஆச்சை *ākkei* pour யாக்கை *yākkei* « corps ». La comparaison avec les langues congénères, dont les unes (canara et malayāla) ont *d* et les autres (lélīnga et tulu) *ḍ* (pron. *yé*), la variation des in-

interrogatifs et indéfinis *yd* ou *é*, confirment l'hypothèse que les formes en *yd* sont primitives. Rappelons que le *a* radical du pronom de première personne, qui est le démonstratif éloigné, s'affaiblit en *e* dans les suffixes verbaux.

Plus loin, nous trouvons *அறம் ar'am*, avec la signification évidente de «œuvre de bienfaisance, générosité, don charitable». On le traduit d'ordinaire par «ve tu»; dans son Dictionnaire canara, M. Kittel explique *ಅರಾ ar'a* par «virtue, charity, alms, law»; le sens propre est «charité», la vertu par excellence des Indiens. Les radicaux congénères sont *அறி ar'i* «savoir, connaître, distinguer», *அறு ar'u* «se diviser, se rompre», *அறை ar'ai* «parler, déterminer», qui donnent le sens général de «d viser, purifier»; or la charité, dans l'Inde, est surtout la distribution de son bien, le partage avec les autres de ce qu'on possède.

Ce radical *அறை ar'ai* vient qualificativement dans l'expression *அறைபேட்டை ar'ai-y-dai* «l'île qui décrit», c'est à-dire «le procès-verbal». On sait que *ஓலை dai* est «île, feuille de palmier sur laquelle on écrit» et, par extension «plaque rectangulaire de cuivre écrite, ordre royal, lettre»; ainsi, dans les plaques de Cassacoudy, il y a le titre *கோகோலை /on'dai* «lettre royale, ordre royal». *ஓலை dai* diffère de *திருமுகம் tirumugam* (தீமுத), qu'on prend aussi pour «lettre», en ce que ce dernier mot se rapporte surtout au cachet, au sceau, à la figure (*முகம்*) qui rend le document vénérable, illustre, respectable, sacré (*திரு*).

Ar'ai est souvent employé par les auteurs classiques simplement pour «parler». *இசை icai* est pris aussi dans la même acception, mais *icai* est proprement «harmonie», or l'harmonie résulte d'une succession de sons; c'est pourquoi j'ai traduit *இசைத்த icaitta* par «énumérés».

Les noms ces quatre points cardinaux doivent attirer

notre attention : வடக்கு *vadaku* « nord », மேற்கு *mel'ku* « ouest », தெற்கு *tel'ku* « sud », கிழக்கு *kizhaku* « est », sont dérivés de வட *vada*, மேல் *mel*, தென் *tén'* et கிழ *kizh*, par கு *ku*, où il est difficile de ne pas voir le suffixe du datif, dont le rôle grammatical et la signification originelle se trouvent ainsi précisés : கு *ku* doit avoir le sens de « direction, mouvement ». Le datif en effet marque un rapport d'espace qui comporte un changement de place, le passage d'un endroit à un autre. Or, il me semble que les radicaux verbaux secondaires dérivés par கு *ku* ou கு *gu*, expriment tous un mouvement. தொடங்கு *toḍaṅgu* « commencer », முயங்கு *muṇṅgu* « s'efforcer », வணங்கு *vaṇṅgu* « vénérer, saluer », இலகு *ilagu* « briller » etc. Mais quelle est l'étymologie des quatre radicaux ci-dessus, composés avec *ku*? Aucun doute pour « est » et « ouest », qui sont les régions « inférieure » et « supérieure » du pays; cela veut dire que le pays tamoul primitif était entre les montagnes à l'ouest et la mer à l'est. J'ai fait remarquer ailleurs que le malayâla, qui est un ancien dialecte tamoul, emploie les mêmes mots, quoiqu'il se trouve dans une situation topographique toute contraire, ce qui donne le droit de supposer que le pays a été peuplé par des gens venus de l'est, d'au delà des montagnes. *Vada* வட « nord » est apparenté à un grand nombre de radicaux, dont வடம் *vaḍam* « égalité », வடி *vaḍi* « couler, s'allonger », வடு *vaḍu* « défaut, manque », வட்டம் *vaḍḍam* « rond, disque, plat », வண் *van* « beau », வளம் *vaḷam* « bien, ordre, abondance », வள் *vaḷ* « force, vase, plat », வாடு *vaḍu* « se flétrir, s'affaïsser », etc., d'où paraît se dégager l'idée de « plaine, étendue régulière ». Quant à தென் *tén'* « sud », il se rapporte à தென் *tén'* « bonté, rencontre, opposition », தென்றல் *tén'dal* « vent du sud (qui trouble) », தென்றல் *tel'lu* « vexer, troubler », தெறு *ter'u* « broyer, piler », தெறி *ter'i* « se briser », தெல் *tel* « troubler », தேல் *tel* « être délivré, échapper », etc., ce qui

donnerait le sens général de « trouble, désordre, mouvement violent ». Ces étymologies prouveraient que le pays d'origine des Tamouls était vers la pointe extrême de l'Inde, quelque chose comme le Tinnévèli, entre les montagnes à l'ouest, le rivage bas du golfe de Bengale à l'est, les longues plaines au nord, les tempêtes et les agitations de la mer au cap Comorin dans le sud.

Une autre expression intéressante est எல்லை *eller* « limite », dérivé de எல் *el* par la terminative substantive ஐ *ei*. Il est difficile d'en déterminer le sens primitif : on trouve எலி *eli* « rat », எலு *elu* « ours », எல் *el* « soleil, jour », எல்லாம் *ellam* « tout », எலும்பு *elumbu* « os », எறி *é'i* « lancer, briller », எற்றி *el'l'i* « avoir compassion », எற்று *el't'u* « battre, répandre », என் *en'* « parler, dire ». Dans mon *Manuel de la langue tamoule* (Paris, Impr. nat., 1903) j'ai dit (p. 96) que எல்லாம் *ellam*, apparenté à எல்லை *eller*, est peut-être formé d'un எல் *el* corrélatif des négatifs de quantité இல் *il* et de la qualité அல் *al*, et marquant l'interrogation ou l'indéfini, alors que அ *a* est le démonstratif prochain et இ *i* le démonstratif éloigné. Une ancienne divinité tamoule est எல்லம்மன் *ellamman'* ou எல்லம்மை *ellammei*, où அம்மன் *amman'*, அம்மை *ammei*, veut dire « mère, matrone ». c'est une déesse redoutable qu'on cherche à se rendre favorable par des prières, des processions et des sacrifices; on paraît y voir une sorte de dieu Terme, défendant et protégeant les bois, les propriétés closes. Dans son dictionnaire malayâla, M. Gundert explique *ellam* « tout » par « unbounded »; dans son dictionnaire canara, M. Kittel rattache ಎಲ್ಲ *ella* « tout » à ಎಲ್ಲ *er'u* « to be all, entire, full, or complete », radical inconnu au tamoul. Peut-on conclure de tout cela à une racine எல் *el* « plénitude, perfection »?

L'arrive maintenant au mot பழைய *pajaya* « ancien, an-

lique», qui se prononce généralement *paieiya* (ce devait être exactement *paieya*) et qu'on n'a pas manqué de rapprocher du grec *καλός*. Le radical est *பை* *pai*, *பா* *pā*, appartenant à *பாடு* *paḍu*, *பாட்கு* *paḍaku* «s'habituer, accoutumer», *பாடம்* *paḍam* «fruit mûr», *பாடி* *paḍi* «laide, mal, haine», *பாடு* *paḍu* «mûr, jaune», *பாடு* *paḍu* «défaut», *பாடு* *paḍu* «miroir», *பள்ளம்* *paḷlam* «creux, fosse», *பள்ளி* *paḷli* «habitation, retraite, réduit», *பண்ணை* *paṇṇai* «pièce d'eau, fosse», *பண்ணை* *paṇṇai* «ancienneté», etc., et même *வாழ்க்கை* *vaḷḷai* «être usité», *வாழ்க்கை* *vaḷḷai* «procès, querelle», *வாழ்* *vaḷ* «chemin, usage, antiquité», *வாழ* *vaḷ* «laide, erreur», etc.; tous ces radicaux réunissent l'acception commune évidente de «faiblesse, fatigue, usure». «Vieux» se dit ordinairement *கிழ* *kīḷa* (*kīḷa*, *kīra*) ou, comme on prononce vulgairement, *kēja*, qui se rattache à *கீழ்* *kēḷ* «dessous», *கிழி* *kīḷi* «déchirer, se déchirer» et dont les dérivés ont le sens de «propriété, maître, épouse». En canara, on a *ಪಾ* *pā* «mûr», *ಪಾ* *pā* «blâmer», *ಪಾ* *pā* «forêt, jungle», *ಪಾ* *pā* «vieux» (le canara moderne dit *ಹಾ* *hā*, *ಹಾ* *hā*), mais les radicaux en *kī*, *kī* sont réduits au sens d'«inférieur». En téluga, on dit *పా* *pā* «mauvais». — Une autre racine en *த* *j* (*l*, *r*) se trouve dans *தொடு* *toḍu* «adorer, vénérer», qu'on peut rapprocher de *தொண்டு* *tonḍu* «ancienneté, service», *தொழில்* *toḷil* «office, fonction», *தொள்* *toḷ* «diminuer», *தொளை* *toḷai* «trouer»; en canara, *ತೊಲ* *tola* s'emploie avec le sens de «tourner, errer». — Ces trois séries de mots sont manifestement inspirées par la même idée générale de «faiblesse, diminution, décadence, ruine», etc.

Nous trouvons du reste une conception analogue dans «eune» *இன* *iṇa* ou *இனைய* *iṇaiya*: cf. *இழ* *iḷ* «se perdre», *இழ* *iḷ* «descendre, diminuer, s'avilir», *இழு* *iḷu* «tirer, glisser, se tromper», *இழை* *iḷai* «flotter, mêler, amollir»,

இளங்கு *ilal'ku* « amollir, adoucir », இனி *il* « avir, hâller », இளை *ilai* « maigrir ».

J'aurais encore bien d'autres expressions à relever, mais je me borne à signaler :

1° புண்ணியம் *pun'éy* (et son opposé நண்ணியம் *nan'éy*) de செய்ய *éy* « champ »; les radicaux en செ *é* paraissent exprimer « la perfection, la beauté, l'éclat » : *pun'éy* est « le champ vil, inférieur », le terrain élevé où ne poussent que ce qu'on appelle « les menus grains », c'est à-dire le millet, le coriandre, etc., *nan'éy* « le bon champ » est uniquement le nom des rizières.

2° மனை *man'ei* « maison », proprement « ferme, maison avec cour environnée de bâtiments et jardin derrière »; l'un de ses dérivés les plus intéressants est மனைவி *man'eivi* « épouse ». Les principaux mots correspondant à « habitation » sont en la noul : இல் *il*, குடி *kudi*, வீடு *vidu* (pron. *idū*) et மனை *man'ei*. Le canara emploie spécialement ಗುಡಿ *gudi* et le télंगा झुंडा *illu*; *kudi* ou *gudi* paraît se rattacher au sanskrit कुटि *kuti*. *Vidu* vient probablement d'une racine en *vid*, *vin*, *vij*, *vil*, exprimant l'idée de « départ, accident, chute, faiblesse » : c'est donc probablement « halte, séjour, domicile temporaire » et le mot semble d'usage relativement moderne. Il est plus original, il sert de suffixe locatif et son initiale *i* le rattache au démonstratif prochain : corrélatif de *al*, *ul* et *el*, il a sans doute le sens primitif de « cet endroit ci »; cf. இங்கு *ingu* « ici », இது « ceci », இன்று « aujourd'hui », etc. Quel rapport y a-t-il entre இல் « maison » et l'idée négative, exprimée aussi par இல் *il*? Cela tient évidemment au rôle fonctionnel des démonstratives locatives *a*, *i*, *u*, *e*, en dravidien.

3° மன்றம் *man'du* ou மன்றம் *man'dam* « place, endroit découvert, salle publique », d'où மன்றம் *man'ddu* « supplier,

implorer», c'est-à-dire «s'agiter en public». J'ai traduit «clairières».

1° கன்று *kan'd'u* «jeune plant, petit arbre», qui a aussi le sens de «veau»; «veau» se dit même ordinairement கன்று குட்டி *ka i'd'ukutti*, qu'on prononce கண்ணுகுட்டி *kanṇuk-kutti*. Il est intéressant de rappeler à ce propos la confusion que font les Tamouls entre les noms d'enfants, de jeunes arbres et de petits d'animaux. On trouvera une liste de ces noms dans la *Grammaire française-tamoule* du P. Dupuis (Pondichéry, 1863, petit in-8°, 554 pages). கன்று *kan'd'u* s'applique encore au petit buffle, au daim, au petit éléphant. குட்டி *kutti* sert, dans le langage courant, à désigner une petite fille; il a même souvent un sens péjoratif et dans ce cas peut prendre la forme குட்டியார் *kuttiyār* : குட்டியார் பிள்ளை *kuttiyārpillai*, prononcé vulgairement *kuttiyāpullé*, est l'équivalent exact du trop commun béarnais *hil-de pute*. Mais குட்டி est le nom propre du petit des serpents, des requins, des quadrupèdes domestiques, des crocodiles des singes et d'autres animaux encore. — பிள்ளை *pillai* est de même «enfant» ou «petit écureuil, petit perroquet, petite mangouste, petit singe» ou «petit cocotier, petit aréquier». — குஞ்சு *kuṇṇu* «petit rat, petit oiseau, petit poisson» est employé quelquefois pour «petit enfant». Ces confusions témoignent évidemment d'une mentalité très primitive.

5° உடும்பு *uḍumbu*, que j'ai traduit «lézard», est plutôt le gros lézard à langue bifide, l'iguane, *lacerta iguana*, dit aussi கோதா *kōḍḍa* (skr. *gōḍhā* गौधा).

Deux passages du texte tamoul sont obscurs : விடுவனாடு *viḍuvanaḍu* dont être un nom de localité (cf. *S. I. I.*, III, p. 9°); வாங்குமரானாடு *vāṅṅumaraṇaḍu* ne paraît offrir aucun sens intelligible.

Au point de vue grammatical, on remarquera que les règles euphoniques sont en général observées; mais une des singula-

rités les plus curieuses est la formule எல்லை இன்னும் *ellei in'um*, où உம் *um* est la conjonction « et », இன் *in'* le suffixe de l'ablatif; on écrivait aujourd'hui எல்லையினும் *ellei y in'um*, parce que இன் *in'* est devenu en quelque sorte un enclitique; le redoublement du ன் *n'* fait voir que ce suffixe conservait son indépendance entière. Le texte porte aussi எல்லை இன் *ellei in'* pour எல்லையின் *elleiyn'*. On trouve même ஆ இன் *d in'* pour ஆயின் *dyn'*, radical verbal du passé de « être, devenir ». Il convient de noter également இங்கிசைத்த *in'iceitta* pour *ingiceitta* இங்கிசைத்த; cette assimilation du *g* au *n* précédent est une des habitudes actuelles de la langue malayâla, qui est un vieux rameau détaché du tamoul il y a quelque dix à douze siècles.

Dans la transcription sanskrite des deux noms de lieu *çottup-pdkkam* et *ir'eippatnacçeri*, *ç ç* est devenu *c ç* et *ற r'* a été changé en *ட ட*. Le signe du *ற* sur les plaques n'est qu'une modification de celui du *ட*; il en était de même sur les plaques de Cassacoudy. Le troisième village a un nom différent dans chacune des deux langues.

Il n'y a aucun féminin dans ce texte, on y rencontre seulement le masculin singulier ன் dans வரம்மன் *varmman'* et அரையன் *arayyan'*, le masculin pluriel ற் dans நாட்டார் *nattar* et ஸ்தானத்தார் *sthan'attar*. Les deux formes நிலன் *nilan'* et நிலம் *nilam* indiquent, comme dans les vieux auteurs classiques, que la distinction des genres, limitée d'ailleurs aux noms d'hommes et de femmes, était d'introduction relativement récente.

J'ai traduit par le pluriel les mots *terains, sols, villages, etc.*, qui sont au singulier dans le texte. Le pluriel était évidemment dans l'esprit du document. Dans le langage ordinaire, même écrit, on juge souvent inutile de l'exprimer par les suffixes qui y sont affectés.

Le pluriel ordinaire கள் se présente dans எல்லைகள் *elleipal*

« les limites »; dans தாங்கள் *taṅgal* « eux-mêmes », il est pléonastique. Nous avons plusieurs exemples de singuliers employés comme pluriels, d'accusatifs confondus avec le nominatif et de gésa. Ils exprimés uniquement par la position du déterminant. Les seuls suffixes employés sont ceux de l'accusatif dans பெற்ற *peṭṭeṭṭe* « ceux qui ont obtenu », de l'instrumental dans விண்ணாபி *viṇṇappattal* « par la demande », du locatif dans எல்லைகளில் *elleigal-il* « dans les limites », de l'ablatif dans எல்லையின் *ellai-y-in* « de la limite », et du datif இ *tu*, dont il y a plusieurs exemples. Nous avons ces formes obliques ou adjectives, காட்டு *kaṭṭu* de காடு *kaḍu* « bois, forêt » et நாடு *naḍu* de நாடு *naḍu* « pays » d'une part, பாக்கத்து *paḷḷattu* de பாக்கம் *paḷḷam* « côté » de l'autre.

L'honorifique ou respectueux n'est pas encore distingué du pluriel, ce que nous prouve தந்திரம் *tan-naṭṭu* « de leur pays, du pays d'eux » à côté de தாங்கள் *taṅgal* « eux »; பாணித் தேம் *paṇiṭṭem* « nous avons ordonné » est un pluriel pris pour le singulier.

Il n'y a pas d'autre pronom que தாங்கள் *taṅgal*, ni d'autres noms de nombre que « deux » இரண்டு *iraṇḍu*, « trois » மூன்று *mūṇṇu*, « quatre » நான்கு *naṇṅku*, employés adjectivement sous leurs formes pleines, அறுபது *aṇṇuḍadu* « soixante », et l'ordinal எட்டாவது *eṭṭavadu* « huitième ». Un seul adjectif démonstratif, இ *i*, dans இம்மூன்று *immaṇṇu* « ces trois-ci », இவ்விளங்காண்டங்களுள் *iṇṇiṭṭaṅkaṇḍaṅḷaṇṇuḷ* « ce Village-à-l'encadrant-ci ».

En fait d'adjectifs, nous avons பழைய *pajaya* « ancien, vieux » et les deux variations பெர் *per* et பெரு *pēru* « grand ». On peut ajouter les participes passés பெற்ற *peṭṭeṭṭe* « obtenu », விடுத்த *viṭṭuṭṭa* « laissé », இட்ட *iṭṭu* « donné », அகப்பட்ட *agaṇṇaṭṭa* « trouvé », et le radical verbal ஏ *ai* employé adjectivement dans ஏயோலை *aiyōlai* « ô de description,

procès-verbal » (c'est ce que les grammairiens appellent le 1^{er} participe futur abrégé).

Deux formes verbales seulement. *பணித்தேம் paṇi-tt em* « nous avons ordonné » pour « j'ai ordonné », employé respectueusement parce que c'est le roi qui parle, et *சென்றது செந்ந்-அது se-n-d'-adu* « il est allé, il est parti » (3^e pers. neutre du prétérit), de *செல் sel* « aller ». *பணி paṇi*, apparenté à *பனை paṇai* « s'accroître », *பண் paṇ* « façonner » et « prestance », *பண்டம் paṇḍam* « objet mobilier », prend à l'intransitif le sens de « s'incliner, saluer » et au transitif celui de « parler, commander, abaisser ». *செல் sel* a proprement la signification de « passer » et par extension de « s'écouler, s'employer, s'exécuter »; il est à rapprocher de *சில் sil* « petit, mince », *சிறிர் sirir* « se hérissé », *சிலு silu* « bouillir », *சிலும்பு silumbu* « faire saillie », *சிலை silai* « arc, son », *சிறகு sir'agu* « aile, plume » (can. சீல *kela*), *சிற sir'a* « se distinguer », *சிறு sir'u* « diminuer, se rétrécir », *சிறை sir'ai* « a le, captivité », etc., ce qui indique une pensée primitive de « fuite, échappement, glissement ».

Le signe pronominal de la première personne plurielle est ici *ஏம் em*, aujourd'hui, la forme générale est *ஓம் om*, mais on trouve aussi *ஐம் dm* dans les poètes. J'ai dit dans mon *Manuel* (p. 113, note) que peut-être la première a été employée plus spécialement dans le nord, la seconde dans le sud-est et la troisième dans l'intérieur du pays. On pourrait supposer aussi que *ஏம் em*, formé par analogie avec le singulier *ஏன் en'*, est plus particulièrement respectueux.

Deux autres formes verbales sont prises substantivement : *பெற்றோர் pei'tt'ar*, accusatif de *பெற்றார் pe-tt'-ar* « ils ont obtenu », c'est-à-dire « ceux qui ont obtenu »; et *தவழ்ந்தது tavajndadu* « il a rampé (neutre) » qui, suivi ici de *எல்லாம் ellam* « tous », se référant à *நிலை நிலை milai* « terrain, sol » précédent, donne le sens de « partout où rampe ». C'est ce qu'on

appelle une phrase *relative*; on sait que ces contractions sont communes aux langues dravidiennes et à beaucoup d'autres idiomes agglutinants.

Je dois signaler enfin l'optatif கதன்க *katnka* « qu'ils voient! », plusieurs infinitifs ou gérondifs présents : ஆக *aga* « étant, devenant », விடுக *viduka* « envoyer, lâcher », et விட *vida* « laisser, quitter » (dont விடுக est le transitif); et un assez grand nombre de gérondifs passés, dans lesquels je comprends இன்றி *in'di* « sans », c'est à dire « n'étant pas ».

Une dernière expression nous arrêtera un instant : எழுத்து *ezuttu* « écriture » ou « lettre », pris ici dans l'acception de l'espagnol *letra de...* J'ai fait voir ailleurs que ce mot est proprement : « marque, signe », cf. எடு *edu* « direr », எட்டு *edu* « atteindre » et « huit », எண் *en* « compter, penser », எழில் *ezil* « beauté, couleur », எழிவி *ezivi* « nuage », எழு *ezu* « se lever, se dresser » et « pilier », எழுது *ezudu* « écrire, tracer, peindre », எளி *eli* « pauvre, faible », எள் *el* « mépriser » et « sésame », எடல் *edal* « penser », ஏடு *edu* « feuille de palmier », ஏணி *eni* « échelle », ஏண் *en* « se courber », எழ் *ez* « sept », etc.

Je tenais à établir l'étymologie exacte de ce mot, parce que c'est un de ceux que l'on met en avant lorsqu'on affirme que les Dravidiens, ou tout au moins les Tamouls, avaient développé une abondante littérature originale et s'étaient fait une écriture indépendante avant l'arrivée des Aryas dans le sud de l'Inde. Rien ne le prouve; il est vrai que le tamoul a un vocabulaire assez riche pour qu'on puisse écrire un ouvrage entier sans employer un seul mot sanskrit, mais ceci est purement théorique; en fait, il n'existe aucun livre tamoul où l'on ne trouve des mots sanskrits. Même dans le langage le plus vulgaire, il en intervient toujours quelques-uns; seulement, on a fait remarquer depuis longtemps que les plus anciens poèmes, comme les phrases les plus communes de la conversation cou-

rante, ont réduit ces emprunts au minimum nécessaire, tandis que les lettrés et les gens instruits affectent au contraire de se servir de mots sanskrits. Ceci ne justifie point au surplus la distinction proposée par Beschi entre le haut ou pur tamoul, செந்தமிழ் *śentamij*, et le tamoul ordinaire ou commun, கைநெந்தமிழ் *kañentamij*, pas plus que celle, indiquée par les grammairiens indigènes, entre le tamoul courant, இயற்றமிழ் *iyaṭṭamij*, le tamoul poétique, இசைத்தமிழ் *iśaittamij*, et le tamoul cranaïque, நாடகத்தமிழ் *nāḍaḡattamij*. En réalité, il n'y a qu'une seule langue, et les différences qu'on y constate entre les écrits des diverses époques ou les langages des diverses classes de la société ne sont pas plus absolues que chez nous.

Si les Tamouls ont connu anciennement l'écriture, il n'en est resté aucune trace, pas plus qu'ils n'ont gardé aucun souvenir des ouvrages antiques que cette écriture aurait transcrits. On prétend que l'alphabet primitif est représenté par le வட்ட முத்திரை *vaṭṭejuṭṭu* « caractère rond », qui a été longtemps en usage dans le sud ouest du pays tamoul, et on a invoqué à l'appui de cette hypothèse l'opinion de M. A. C. Burnell; mais il a dit seulement que le *vaṭṭejuṭṭu* a pu être emprunté directement aux Sémites par les gens du sud, tandis que les autres écritures de l'Inde méridionale sont des réductions d'alphabets importés du nord. Il est incontestable que l'alphabet tamoul — quelle que soit du reste sa forme — offre ce caractère tout particulier de représenter plusieurs consonnes par un seul signe. Les six explosives tamoules க, ச, ட, த, ப, ம se lisent respectivement *k* ou *g*, — *c*, *c* (*tch*) ou *j* (*dj*), — *t*, *d*, — *ṭ*, *ḍ*, — *p*, *b*, — *r*', *ṭ*', *ḍ*' (*r* fort, *t* et *d* mouillés), mais il n'y a aucune difficulté à les prononcer exactement, car cela dépend uniquement de leur position dans le mot, des consonnes ou des voyelles qui les accompagnent. Il y a là un procédé graphique raisonné, témoignant d'une observation très précise et indiquant par suite la

nature artificielle et mécanique de l'alphabet tamoul. Mais ceci n'est pas spécial au *valléjuttu*; tous les alphabets tamouls sont de même. Quant à l'isolement du *valléjuttu*, je ferai remarquer qu'on l'a exagéré; ainsi, pour nous en tenir aux deux documents de Cassacoudy et de Bahour, les mêmes consonnes y sont quelquefois écrites différemment dans la partie sanskrite et dans la partie tamoule. Dans celui de Bahour par exemple, les caractères tamouls sont généralement plus simples; *c*, *t* ou *ç*, *p*, *m*, *l*, ont des formes toutes différentes des lettres sanskrites correspondantes. Ce qui démontre enfin l'origine sanskrite du *valléjuttu*, c'est, outre l'ordre des lettres dans l'alphabet, l'absence de signes distinctifs entre *é* et *e*, *o* et *ô*, le redoublement du signe de *é* pour *ai*; la combinaison de *d* et *é* pour indiquer *o*, la suscription de *i*, *ï* et la souscription de *u*, *û*, la parenté de *l*, *c* et *t*, de *p* et *m*; l'addition d'un signe à *la*, *ta*, *pa*, etc., pour faire *h*, *ç*, *p* muets, etc. Il n'est pas jusqu'aux consonnes sans correspondantes en sanskrit dont la forme ne confirme cette dérivation : *r'* (*ç*, *d'*) rattaché à *t* et *n'* à *ñ*; *ç* il est vrai paraît formé de *m*; mais, en canara, il est apparenté à *r* et *r'* et, dans l'alphabet tamoul, l'ordre symétrique *y*, *r*, *l*, — *v*, *j*, *ç* indique bien que c'était primitivement un *r*.

Il ne me paraît pas douteux par conséquent que les Tamouls ont reçu l'écriture des Aïyas et que leur littérature s'est formée sous l'influence des auteurs sanskrits. Comment et à quelle époque? C'est ce que je vais essayer d'établir d'une manière aussi approximative que possible.

Je ne m'occuperai pas de l'origine des Dravidiens; c'est une question oiseuse. Il suffit de constater que bien avant l'ère chrétienne des Occidentaux étaient venus sur les côtes ouest et sud de l'Inde et avaient eu des rapports relativement fréquents avec les indigènes. Les noms du Pânçî, ou Sôja (Soia), ou Maduré, et d'autres encore, y compris celui du cap Comorin qui

est sanskrit, sont connus depuis longtemps. Le Pāṇḍi et le Sōja sont les deux pays où le tamoul a été parlé de mémoire d'homme; les Indiens y ajoutent le Çēra; et l'histoire nous apprend que le sud du royaume Pallava était aussi compris dans le domaine du tamoul, quoique les grammairiens locaux ne connaissent que les trois royaumes tamouls du Pāṇḍi, du Sōja et du Çēra. Ces faits suffiraient pour établir qu'il y a plus de deux mille ans l'aryanisme avait déjà pénétré jusqu'à l'extrémité méridionale de la péninsule et que le Tondāmaṇḍala a toujours été considéré par les gens du pays comme ne faisant partie du Sōja : peut-être en avait-il été détaché à l'époque où s'est formé le royaume des Pallavas⁽¹⁾. Ces rois portaient le titre ou le su nom ou la qualification de *tridivya* « aux trois royaumes »; leur domaine était donc formé de trois pays, de trois provinces administrativement séparées, sans doute le *Vengi*, où l'on parlait télinga; le *Tondāmaṇḍala*, où l'on parlait tamoul; et une région occidentale, où on parlait canara⁽²⁾. A la différence de *Pāṇḍi*, *Sōja*, *Çera* (skr. *kerala* केरल), qui sont des noms géographiques durables, *Pallava* est un nom dynastique qui a disparu avec les rois qui le portaient. Le royaume Pallava n'est généralement pas connu des écrivains tamouls. Le *சிந்தாமணி* (*śindāmaṇi*, चिन्तामणि) seul y fait voyager son héros : il en appelle la capitale Candrāpa et y fait régner Lōkapāla (लोकपाल) « le gardien du monde »; à côté de ce pays, il place celui de *Dakṣa*, peut-être *Dakṣa* ou

(1) C'est-à-dire au III^e siècle de notre ère, le Pallava comprenait alors seulement le pays de Vengi. Plus tard le Tondāmaṇḍala fut conquis et la capitale transférée à Kāñcīpura. Il y a eu longtemps une enclave à Mānallapura (les sept piggodes).

(2) Il est question aussi, dans les inscriptions, des « cinq Pāṇḍyas » et l'un des qualificatifs du roi le Maḍi est *பஞ்சவணர் pañjavan'* « l'un des cinq » (skr. पञ्चवर्ण ?). S'agit-il encore de ce qu'on a appelé pour le Pallava le maḍi ou en cinq provinces, d'une tétration de cinq pays, ou bien les royaumes du sud de l'Inde étaient-ils de véritables polychéties ?

Dakṣiṇa « le décan, le méridional », puis celui de *Mattima*, c'est-à-dire *Mudhyama* « le milieu, le moyen »

Pour résoudre la question qui nous occupe, il faut tenir compte de deux grands faits : l'évolution religieuse et l'organisation sociale.

La population du pays tamoul, du Drāviḍa, se composait de quatre catégories différentes de personnes qui correspondent presque aux quatre castes classiques : les brahmanes, les rois et les militaires, les marchands et les agriculteurs, les ouvriers agricoles et les serfs. Les habitants des villages appartenaient à ces deux dernières catégories, excepté les cas relativement rares où il s'était formé, grâce aux libéralités royales, des établissements de brahmanes : dans ce cas, le village prenait un nom spécial terminé par la formule *சதுர்வேதிமங்கலம்* *śa-durvēdimaṅgala* (चतुर्वेदिमङ्गल); ainsi, dans les inscriptions des Sōjas, Bahour est appelé *அழகியசோழர்சதுர்வேதிமங்கலம்* *ajagiyaṣōḷaccadurvēdimaṅgalam* « le beau (village) prospère ṣōḷa des gens des quatre vēdas ». Nous avons vu que ces villages s'administraient eux-mêmes et que le pouvoir central n'y avait aucun représentant permanent. Le roi était aux yeux des villageois un personnage considérable, mystérieux, qui pouvait disposer à sa fantaisie de leurs terres, de leurs revenus, de leurs personnes; on l'appelait *கோ* *kō*, titre qui se confond avec « dieu », car « palais » et « temple » sont également *கோயில்* *kō-y-il* « maison du *kō* ». Le mot *rājā*, ou ses adaptations *rāyan'*, *arasan'*, *araiyan'*, *araṇu*, *araiṇu*, n'a jamais eu que le sens de « prince, chef, gouverneur, ministre, serviteur, leudataire, tributaire du Souverain ». C'étaient ces « princes » sans doute qui assuraient par leurs agents le recouvrement en nature des contributions; les marchands intervenaient probablement souvent et donnaient, en échange des produits de la terre, des armes, des bijoux, des vêtements ou de l'argent. Il y avait de grands

négociants en grains dans le pays : *Ġallan'* (शाखा?), de Madurai, est célèbre entre autres et comme un généreux protecteur des lettres et comme un habile poète; on lui attribue le poème bouddhiste மணிமேகலை *maṇimegalei* (मणिमेखला). C'étaient aussi probablement ces petits chefs qui étaient chargés de faire exécuter les actes de donations royales : ils arrivaient dans le pays avec le donataire et remettaient aux anciens des villages le document officiel scellé de l'empreinte sacrée. Les marchands et les propriétaires ruraux formaient ce qu'on pourrait appeler la bourgeoisie : ils étaient assimilés aux *vidiyyas* et aux *ġudras* brahmaniques; au-dessous d'eux étaient les seifs, les esclaves, les ouvriers attachés à la glèbe, vilains méprisés, exclus de toute classification; peut-être cependant étaient-ils les descendants des vrais propriétaires, des habitants primitifs du sol. Ces êtres inférieurs constituent en effet des castes parfaitement définies dans la longue hiérarchie contemporaine; les parias prennent même le titre de வலங்கைமுகத்தாரர் *valaṅgai mugattār* « les représentants, les ayants droit de la main droite » (contracté dans la prononciation populaire en *valangamattār*). On connaît cette division des castes *ġudras* en *main droite* et *main gauche*, fondée surtout sur la nature de la profession : les castes de la main droite sont principalement celles des cultivateurs et des bergers, celles de la main gauche comprennent les marchands, les orfèvres, les charpentiers, les tisserands; on voit que le principe de la distinction est uniquement agricole. Les cultivateurs du pays tamoul appartiennent surtout à la caste des *vellḍjas*; j'ai essayé d'expliquer ce mot dans mon *Manuel de la langue tamoule*, p. 38-39. Il importe d'ajouter ici que le titre de தமிழன் *tamijan'* « homme tamoul » ne se donne jamais ni aux parias ni aux brahmanes.

Les vieux poèmes tamouls nous montrent les principules, les vassaux, les soldats, appelés par le roi en cas de guerre,

rejoignant le camp et revenant couverts de gloire et chargés de butin. Beaucoup d'entre eux du reste passaient leur vie auprès du roi, à la cour pourrions-nous dire. Dans les villes royales se pressaient également les marchands et les brahmanes, savants, poètes, professeurs ou prêtres officiants. Quelle langue ou mieux quelles langues parlaient ces rois, ces marchands, ces prêtres, ces cultivateurs, ces vilains? Les inscriptions et les documents écrits nous renseignent suffisamment à cet égard.

Parmi les plus anciens documents des Pallavas, trois sont en prakrit et en prose, les autres sont en prose sanskrite. Plus tard, nous constatons que les actes de donation ont deux parties distinctes, le dispositif en prose et un prologue eulogistique en vers appelé *prastāva* (प्रशस्ति). Plus tard encore, le dispositif est abrégé, mais il est suivi d'une traduction développée, ou plutôt d'un autre acte officiel complet en langue vulgaire, tamoul, canara ou télंगा. Enfin, dans certaines donations, comme celle de Nripatunga, la partie sanskrite tout entière est en vers et n'offre plus qu'un intérêt platonique, pour ainsi dire. Dans le Sōja, le Pāṇḍi, le Çēra, se rencontrent dès la fin du VIII^e siècle des documents en simple prose tamoule; à partir du X^e siècle, ils sont le plus souvent précédés, tant sur les murs des pagodes que sur les plaques de cuivre, de préambules en vers tamouls; ces vers, du mètre *agaval*, qui est très ancien et qui est une sorte de prose rythmée, sont des formules spéciales à chacun des rois sous le règne duquel a été rédigé l'acte et qu'on tenait au courant des nouveaux exploits du monarque. J'ai indiqué plus haut quelques-unes de ces formules pour les Sōjas; pour les Pāṇḍiyas, on aurait de même புதலமடந்தை *putalamaṇḍandai* ou புவன்கிஜத்தி *puvin'kijatti* (Kulaçekharaval lab'iaḍēva, 1000?), திருமகன்புணா *tirumagaḷpuṇāra* (Parākrama, 1100?). Trois siècles plus tard, on en revient à la

simple prose⁽¹⁾. Ceci montre que la langue du pays, d'abord absolument dédaignée, prend une importance de plus en plus considérable et finit par s'imposer aux gouvernants. Ceux-ci, descendants de soldats d'aventure venus du nord, parlaient un dialecte prākrit; les brahmanes, qui les avaient suivis, écrivaient en sanskrit classique et peut-être même le parlaient-ils entre eux. Les marchands qui, comme les cultivateurs, ne connaissaient que le tamoul, le canara ou le télंगा, durent, pour les besoins de leur commerce, apprendre la langue des conquérants, dont un certain nombre de mots s'introduisirent peu à peu dans l'idiome populaire. C'est exactement ce qui s'est passé, cinq ou six siècles plus tard, lors de l'invasion persane, et c'est ce qui se passe encore aujourd'hui à mesure que la domination anglaise se développe et s'affermie. Mais, au ^{viii}^e siècle, comme au ^{viii}^e, les Diavidiens savaient écrire, et ils ont pu se borner à exprimer de leur mieux dans leur système graphique les mots qu'ils se trouvaient obligés d'emprunter aux nouveaux administrateurs.

Quant à la religion, nous voyons que les Pallavas ont été d'abord et longtemps bouddhistes : des noms tels que Buddhavarmā et Paramēṣvarapōtavarmā ou Nandipōtavarmā, dans lesquels Pōta paraît être une altération de Buddha⁽²⁾, le prouvent surabondamment. Ils furent ensuite çivaïstes, mais les derniers

⁽¹⁾ Cela tient sans doute à la subdivision des grands états en petites principautés. On pourrait dire que les inscriptions murales des temps sont, à partir du ^x^e siècle, uniquement en tamoul, parce qu'ils s'adressent à la masse de la population et non aux seuls chefs, prêtres ou fonctionnaires. Mais, alors ce serait seulement à partir de cette époque que l'écriture tamoule serait devenue d'usage courant. Auparavant, ce devait être la spécialité de quelques professionnels. Cf. *Tamil and Sanskrit Inscriptions*, par G. BURGESS and S. M. NARAYANASTRI, Madras, 1886, E. HULTSCH *South Indian Inscriptions*, Madras 1890-1903.

⁽²⁾ Peut-être vaudrait-il mieux voir dans Pōta un ancien nom de divinité locale. Le dernier roi Pallava qui paraît avoir porté ce nom est le Nandivarmā des plaques de Cassacoudy qui fut tué vers 765 par le Calukya Vikramāditya II.

professent un culte passionné pour Vichnou. Les rois du Sôja ont été de même Vichnouistes et Çivaistes, mais ils ont eu affaire à des Bouddhistes et à des Jâinas. Ces derniers jouent un rôle très important dans l'histoire religieuse du Pân̄di. Nous savons par Hiuen-Tsang qu'au ^{vi}^e siècle il y avait encore beaucoup de Bouddhistes à Kâñcipura, c'est-à-dire dans le Tonḍa maṇḍala; ils en furent définitivement expulsés vers 788. Au Sôja, ils revinrent beaucoup plus tard, de Ceylan sans doute; leurs principaux établissements paraissent avoir été à *Pugḍr*, aujourd'hui *Kdvérīpattanam*, et à Négapatam, où il a existé pendant longtemps un monument en ruines qui était probablement un ancien édifice bouddhiste. Aucune tradition locale ne s'y rattachait; on l'appelait « la pagode chinoise » ou « la pagode Jâina ». Elle fut démolie par les Jésuites pour la construction de leur collège en 1867; onze ans auparavant, en faisant arracher aux environs de cette vieille tour un arbre âgé d'environ huit siècles, ils avaient trouvé cinq statuettes soigneusement enfouies et dont le caractère bouddhiste était certain; l'une d'elles est aujourd'hui au musée Guimet. Mais jusqu'à quel point ces religions officielles s'étaient-elles imposées au peuple des campagnes? Il est difficile de le dire, quoique nous pouvons supposer par analogie que, surtout dans le çivaïsme, beaucoup des anciennes choses se sont maintenues sous des déguisements transparents.

Ce qui nous apparaît de l'état religieux des Dravidiens à l'époque préaryenne, c'est un naturalisme qui se manifestait surtout par la terreur d'un grand nombre d'êtres malfaisants et redoutables : tant est vraie la remarque de Pétrone ! Les vieux poèmes tamouls, le *Kallḍam* par exemple, abondent en passages où il est question de ces êtres nuisibles qui peuplent, la nuit surtout, les déserts brûlants et les forêts profondes⁽¹⁾ : les

⁽¹⁾ Je pourrais citer les strophes où il est question de démons femelles enceintes

பேய் *pēy* « démons », les குறள் *kur'al* « nains, gnomes », les கூளி *kūli* « fantômes », அலகை *alagei* « esprits méchants », கடி *kadi* « revenants », கழுது *kajudu* « vampires », சாவு *edvu* « meurtriers », அழன் *ayan'* « feux follets », மண்ணை *manṇai* « crânes errants », வெறி *ver'i* « esprits enivrés », குணங்கு *ku-naṅgu* « esprits difformes », அள்ளை *allei* « ravisseurs », மருள் *maruḷ* et மயல் *mayal* « fascinateurs », பாரிடம் *pāriḍam* « troupe fantastique », etc.; je traduis par conjectures. Beaucoup de ces monstres sont femelles, comme sont aussi du sexe féminin les grandes divinités redoutables *Piḍḍi* பிடரி, qu'on a assimilée à Kāli; எல்லம்மன் *ellamman'*, qui défendait les limites des champs; மாரியம்மன் *māriyamman'*, la déesse de la petite vérole, dont la fête amène ces cérémonies cruelles où les dévots se font tourner dans l'air suspendus à un crochet qui leur entre dans le dos (ce qu'on appelle செடில்கூத்து *śēḍil-kūttu* « danse du croc suspendu »); பொன்னியம்மன் *pon'n'i-yamman'*, etc. On cite pourtant divers noms de divinités masculines, par exemple மண்ணார்கவாமி *maṇṇārkaṇvami*, et deux autres plutôt bienfaites, பிள்ளையார் *pilleiyār* « l'enfant », dont on a fait Gaṇḍeṣa, et ஐயனார் *aiyan'ār* « le Seigneur », qui paraît être un dieu agricole ou forestier et qu'on a incorporé dans le Panthéon hindou sous le nom de Hariharaputra « fils de Īva et de Viṣṇou métamorphosé en femme » : il a pour monture un cheval noir, sa bannière porte l'image d'un coq, il est armé d'une balle et son corps est de la couleur de l'océan. Les temples ou pagotins d'Aiyan'ār abondent; ils sont petits et la porte en est gardée par deux monstres de pierre : le dieu y est assis sous la forme humaine, entre ses deux femmes

auxquelles les moines apportent des débris de cadavres, des pleurs de leurs pectus abandonnés dans les claustrales, sous la garde d'une statue de Kāli, que les voyageurs épouvantés entendent de loin, etc. Le mirage luyant du désert s'appelle en tamoul பேய்த்தேர் *pēyṭṭē* « char de démons »

பூரணை *pirañci* (पूर्ण?) « la pleine lune » et புக்கலை *puṭkalei* (पुक्कला) « l'excellente, la bienfaisante », au milieu de sept jeunes filles. On invoque son secours contre les mauvais esprits; on lui offre des figurines représentant des coqs, des chevreux, des chevaux, des éléphants; sa fête annuelle est célébrée après la moisson (cf. J. Garrett, *A classical dictionary of India*, Suppl., Madras, 1873, in 8°; *L'Inde française*, dessins de J. J. Chabrehe, texte d'Eug. Burnouf et E. Jacquet, Paris, 1835, t. II, livr. 21, pl. II et III). Dans quelques-unes des cérémonies qui composent le culte de ces dieux, les hommes se dépouillent de leurs vêtements qu'ils remplacent par des feuilles d'arbres; du reste, j'ai vu moi-même, pour des fêtes çivaïstes, des brahmanes ôter une partie de leur costume : on sait que sur les côtes et dans les endroits habités par les Européens, les femmes ont ordinairement la poitrine couverte; à l'intérieur des terres, ce serait presque inconvenant. Les Canaras ont les mêmes divinités, notamment Mâri-amma, Ellamma, Pidari, etc. Les Kudagu (Coorg) disent *Ayyappa* « Seigneur père » pour *Aiyan'ar*. J'aurais pu ajouter bien d'autres noms : *çamundd* ou *çamundi* (une des formes de Kâli, en skr. चामुण्डा), où l'on voit un composé de *çavu* « mort, meurtre, meurtrier » et *uṇḍi* « dévorant »; *Kûçeri*, *Marudayi*, *Kulumandi*, *Pajuppan'*, le fils de Mâriyamman' சத்திதேவன் *çattidevan'* (सत्तिदेव) ou காத்வ *kattavardyan'* « le prince gardien », « dieu de l'ivresse », qui fut condamné au supplice du செடி *çéḍi* « croc suspendu » pour avoir enlevé la fille d'un *raja*, etc. Les prêtres des anciens Dravidiens portaient-ils le nom de பாப்பன் *paṛppan'* (pron. *paṇṇan*) « regardant, surveillant », qui est actuellement un synonyme péjoratif de « brahmane » et que M. Caldwell compare à *ἐπισκοπος*?

De tout ceci, je prétends seulement tirer la conclusion que si, à l'arrivée des Aryas, les Dravidiens, les Tamouls n'étaient

pas au dernier rang de l'espèce humaine, leur évolution n'était cependant pas très avancée. Ils avaient une religion, mais elle était assez rudimentaire et se fondait uniquement sur la peur. Ils étaient bergers et cultivateurs; ils avaient peu de relations en dehors du cercle de la famille ou du clan; ils vivaient cependant dans des cabanes réunies en villages et reconnaissaient l'autorité de chefs, soumis eux mêmes à des chefs supérieurs; ils payaient à ces chefs des impôts en nature; s'ils avaient des vêtements, ce n'était ni par pudeur ni pour se garder des intempéries des saisons, mais peut être par coquetterie. Leurs fêtes se célébraient vraisemblablement la nuit par des danses et des chants. Il ne semble pas en résumé qu'ils aient été en état d'avoir besoin d'une écriture et de développer une littérature écrite. Quand donc et comment a-t-on écrit le tamoul pour la première fois?

A part le *valléjuttu*, dont le prototype sanskrit n'est pas connu, et qui est manifestement une écriture courante, tous les alphabets tamouls se rattachent aux alphabets sanskrits employés dans les mêmes documents : c'est le cas notamment pour les plaques de Cassacoudy et de Bahour. L'alphabet tamoul actuel vient du grantha, à l'aide duquel on écrit encore aujourd'hui le sanskrit dans le pays tamoul, cet alphabet est une combinaison, un mélange des deux écritures ronde et carrée qui ont été en usage, la première à l'ouest et la seconde à l'est de la péninsule méridionale : l'alphabet malayâla se rapporte au type carré, le canara-télinga au type rond. Toutes les écritures tamoules procèdent du même système et le seul caractère original qui les différencie du sanskrit est l'habitude d'écrire les consonnes précédées d'une muette sur la même ligne horizontale que celle-ci et non verticalement au-dessous⁽¹⁾; mais cela

(1) C'est à cause de cette habitude que s'est formé le signe *œ*, contraction graphique de *œœ*.

vient peut-être de ce que les consonnes muettes, en tamoul, sont ordinairement des doubles ou des nasales, or les nasales sanskrites sont très souvent remplacées, dans les écritures méridionales, par l'*anusvāra*, c'est-à dire par un point mis sur la ligne même.

L'écriture tamoule, très raisonnée, très logique, a été évidemment fabriquée par des brahmanes, lorsque les rapports des intrus septentrionaux avec les naturels sont devenus plus fréquents; à mesure qu'ils se répandaient plus profondément dans le pays, ils avaient de plus en plus besoin de comprendre et de parler le langage des indigènes. A la longue, ils ont fini par le parler même entre eux, après que les soldats et les chefs militaires, moins lettrés et moins puristes, leur eurent donné l'exemple. Et c'est ainsi que la littérature tamoule a pris naissance. Les plus vieilles inscriptions du sud de l'Inde sont du ⁱⁱⁱe siècle de notre ère; aussi est-il bien difficile d'admettre que le tamoul ait été écrit avant le ^ve ou le ^{vi}e. Il ne saurait donc y avoir aucun ouvrage tamoul qui remonte à plus de treize ou quatorze cents ans.

Ces conclusions paraîtront-elles évidentes? Elles s'accordent en tout cas avec les faits et sont plus vraisemblables que les théories contraires basées sur des hypothèses et des inductions. La linguistique a le malheur d'être une science encore trop peu connue et en apparence trop facile; c'est pourquoi des amateurs qui n'oseraient discuter sur la chimie ou la médecine décident hardiment de la nature et de l'origine des langues. Les langues agglutinantes surtout, ces idiomes si intéressants et si variés, qui font connaître les étapes successives de l'évolution de l'esprit humain, ont été l'objet de travaux aventureux et fantaisistes. L'un les réunit toutes en une seule et vaste famille qu'un peu d'effort ramènera au chinois, à l'hébreu et au sanskrit. Un autre apparente les Basques aux Guanches et aux Américains

d'une part, aux Finnois et aux Magyars de l'autre, pendant qu'un troisième fait de leur langue un prolongement du berbère et du kabyle. Celui-ci y voit un patois indo-européen, comme celui-là ramène à l'aryanisme toutes les racines dravidiennes. On a même fait venir les Dravidiens de l'Australie ou des îles des Maoris, parce que les Malgaches sont venus de la Malaisie, ce qui est un argument d'une valeur contestable. Ces rêveries ne méritent même pas d'être discutées. Celui qui, sans arrière-pensée, sans idée préconçue, recueille des observations et les compare les unes avec les autres, poursuit tranquillement la tâche qu'il a entreprise. Il ne s'inquiète pas du temps qui s'écoule, des événements qui s'accomplissent dans les sphères des contingences humaines, il va toujours en avant, jamais lassé, jamais découragé, suivant pas à pas les progrès de la science, comme le vieillard de Vérone qui voyait vieillir avec lui les arbres qu'il avait plantés dans sa jeunesse, *æquævumque videt consenuisse nemus*.

UN SCEAU DE TSIANG K'ÏÛ
MINISTRE DU ROYAUME DE YEN
AU III^E SIÈCLE AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE
PAR
A. VISSIÈRE

UN SCEAU DE TSIANG K'ÏÛ
MINISTRE DU ROYAUME DE YËN
AU III^e SIÈCLE AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE

La collection de documents chinois que possède l'École des Langues orientales vivantes de Paris s'est enrichie d'un curieux petit tableau que lui a adressé, vers la fin de l'année 1902, le gouverneur de la province du Hoû-pèi, Son Exc. M. Touan (fang), qui fut depuis chargé par intérim des vice-royautés des Deux Hoû et de Nankin et dont les fonctions sont aujourd'hui (1905) celles de gouverneur du Hoû-nân. Ce tableau est exécuté sur papier et monté sur un rouleau, dans la forme habituelle chinoise. Il présente, en rouge et en noir, la double empreinte, directe et en transparence, d'une inscription en caractères antiques, figurant sur un sceau dont la masse extérieure et la poignée sont dessinées plus haut. Une note manuscrite a été ajoutée, en écriture cursive, par le gouverneur Touan au-dessous de la double épreuve, ainsi que le montre la reproduction réduite qui se trouve sur la planche annexée au présent travail. Cette note, dont nous donnons ci-après la traduction et la transcription en caractères carrés, porte :

« Ce sceau (璽), pendant les premières années du règne Kouang-siú (années 1875 et suivantes), est venu (出) du département de Yí-tcheou (易州), de la province du Tchâ-lí, en Chine.

« 酈 est le caractère 酈, c'est à-dire la ville qui fut donnée en apanage à Tsiang K'îu (將渠).

« Tsiang K'îu, homme de l'État de Yen (燕), sous la dynastie des Tcheou (周), fut premier ministre (宰相) de Yen.

« Le caractère 曾 n'a pas été précisé. Je suppose qu'il indique sa charge officielle et ses fonctions.

« 鈴 est le caractère 璽, nom des sceaux dans l'antiquité.

« Cet estampage a été fait pour l'offrir . . . » (Suit la dédicace, datée de Woù-tch'ang, 4 juillet 1902)

酈將渠曾鉢。

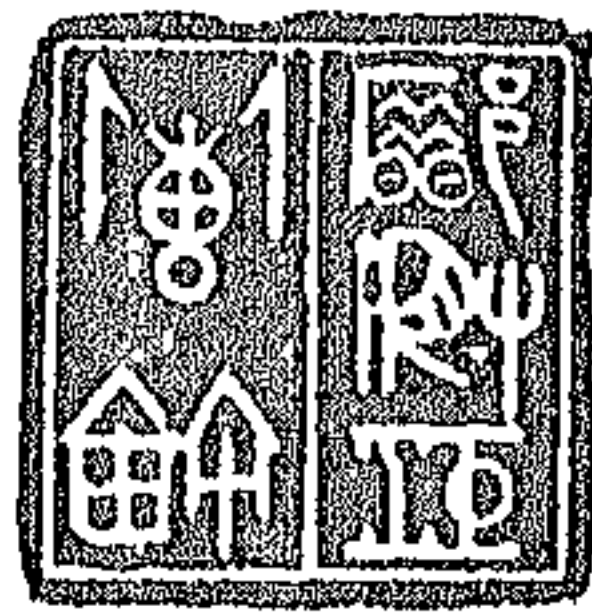
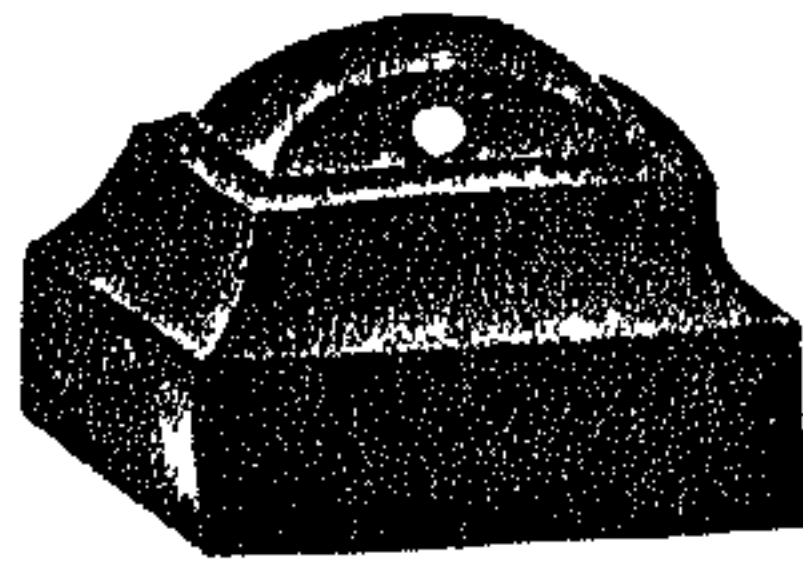
此璽光緒初年出中國直隸
省易州。酈即酈字、即將渠所
封之邑。將渠周朝燕國人、曾
爲燕宰相。曾字未詳。疑是其官
守職掌。鉢即璽字、古印名也。拓
贈

大法國巴黎都城東學館諸君子賞鑒。
大清國湖北巡撫端方題。

端方
私印

光緒二十八年五月廿九日記於武昌。

Avant de procéder à l'examen détaillé des cinq caractères archaïques qui composent la légende du sceau ainsi attribué à



龍將渠園鉢

此龍光緒初年之中國真隸
省易州龍即廊下即將渠以
封之邑將渠周朝燕國人為
為燕宰相曹文未得親是其官
守龍掌鉢即蓋字古印名也拓
贈

大清國已零初陳東學館諸君子貴鑒
大清國湖北巡撫端方題



光緒二十九年五月廿九日紀於武昌

Tsiang K'ù, qui fut un sage conseiller du roi Hì 喜, de l'État de Yen, nous remarquerons que S. Exc. Touān ne fait ici aucune allusion à un ouvrage dans lequel ce sceau est reproduit identiquement, mais accompagné d'un commentaire différent. Nous voulons parler du 古玉圖考 *Kòu yú t'ou k'ào*⁽¹⁾ ou «Figuration et étude des jades antiques», formant deux cahiers in-4°, dont l'auteur est l'ancien gouverneur du Hoù-nân, aujourd'hui décédé, 吳大澂 *Wô Tá-tch'êng*, bien connu pour son goût des choses antiques et ses collections de bronzes et de cachets. Dans ce recueil, un chapitre est consacré aux Sceaux de jade, sous le titre 玉鉤. Le second de ces deux caractères ne figure dans aucun des dictionnaires indigènes que nous avons consultés, notamment dans celui de *K'ang-hi*, et nous ignorons quelle prononciation Wô Tá-tch'êng lui assignait. Il est composé de l'élément Métal (金), sous une de ses formes antiques, et d'un autre groupe de traits qui peu avoir été, dans la pensée du rédacteur, soit 朮 *p'ch*, soit 宋 *p'ô*, soit le moderne 木 *moù*, Bois, dont le tracé antique est plus compliqué, soit encore 朮 *chou*, Riz ou Millet gluant, qui serait également incomplet⁽²⁾. Nous croyons que 鉤 et son équivalent 鈎, qui figure en tête de la note manuscrite de S. Exc. Touan, ont été imaginés comme conséquence d'une lecture inexacte du cinquième caractère du sceau de Tsiāng K'ù. Nous montrerons plus loin que ce cinquième caractère antique ne doit pas être identifié avec 璽 *si*, ni avec le problématique 鉤, mais avec 印 *yín*, Sceau.

Quoi qu'il en soit, le chapitre 玉鉤 nous offre la repro-

(1) Un exemplaire de ce recueil archéologique nous a été obligeamment prêté par S. Exc. M. Souen, ministre de Chine à Paris.

(2) Le Dictionnaire de *K'ang-hi* donne le mot 鉤, avec la prononciation *cho'* (音術) et le sens de Longue aiguille et, comme signification dérivée, celle de Guider, Conduire (導也), puis la prononciation *sié* (音血), avec le sens de Séduire, Tromper par des paroles spécieuses (秀也). Aucune de ces lectures ne saurait convenir ici.

duction de dix sept cachets, qualifiés tels par l'auteur du *Ko' yu' t'ou' k'ao*, sans que le mot 鉢, sous son vêtement antique, apparaisse sur aucun d'eux. Le premier de tous est précisément le sceau de Tsiaing K'ia e l'auteur, Wo' Tá tch'eng, l'accompagne des remarques suivantes :

« Jade blanc. Taches terreuses sur toute la surface. C'est le plus grand des 鉢 (sceaux?) de l'antiquité. Il était conservé autrefois chez Kou' Tsèn-kia, de Nàn-siùn (Nanzing). Siù Hán k'ing⁽¹⁾ l'obtint en l'échangeant contre un calice carré à libations dit *tchou nù*⁽²⁾ et il appartient maintenant au K'io'-tchai⁽³⁾ (c'est-à-dire à l'auteur). »

Puis :

« Je suppose que 𣪠 est une forme différente du caractère 𣪠 du *touéi* dit *tsong fou*⁽⁴⁾. C'est un nom d'État. 𣪠 est 將

⁽¹⁾ Le boug de Nanzing, près de Ho' tcheou-fou (l'ho' kiang) est l'un des centres les plus importants du commerce de la soie auquel la famille Kou' prenait une part considérable depuis plusieurs générations. Kou' Cheou tsang 顧壽臧, dont il est ici question avait en même temps, à C'ing-hai, une maison de vente connue sous la raison commerciale 豐順 F'ong-chouén. M. Siù Ht 徐熙, qui est également désigné ci dessus par son *háo* ou surnom, est un amateur et marchand d'antiquités de Ch'ang hai, qu'il habite sans doute encore. Nous puisons ces renseignements dans une lettre qu'a bien voulu nous écrire, en réponse à nos investigations, un de nos jeunes amis, M. Kim K'ong pò 金聲伯, de Nanzing.

⁽²⁾ Le *tsouen* 尊 est le calice en forme de « cornet » ou de « flûte ». La désignation 諸女 *tchou nù*, « les filles », rappelle une légende gravée sur le vase métallique. Jouàn Yuàn dans le livre VII de son 積古齋鐘鼎彝器款識, *Tsi-kou' tchui tch'ong t'ing yi k'í k'ouan-ché* (que les auteurs chinois abrègent souvent en 積古款識), en cite un exemple emprunté à un vase à couvercle pour les ablutions, en forme de saucière, appelé 諸女匜 *tchou nù yi*, et rapproche *tchou nù* des désignations 諸子 *tchoü tsèu* et 諸姬 *tchou ki* « les belles ».

⁽³⁾ 白玉、滿身上辨、此古鉢之最大者。舊藏南河顧子嘉處。徐翰卿以諸女方尊易得之。今歸慈齋。

⁽⁴⁾ Les 敦 *touéi* sont des vases bas, à large pans et à couvercle, qui servent à contenir les grains offerts en sacrifice.

tsiang. 𣎵, composé de 水 et de 亘, peut être une abréviation de 渠 *k'ü*. 𣎵 ressemble au caractère 𣎵 du *lóng tsié*, ou Tablette portant un dragon (l'un des insignes de délégation, de mission diplomatique), en changeant 𣎵 en 𣎵. C'est un tracé, altéré à dessein, de l'époque des Six royaumes ⁽¹⁾. »

Après une minutieuse étude du sceau dont il s'agit, il nous a semblé que la lecture suivante pouvait en être proposée avec sûreté :

<i>k'ing</i> 4	卿	鄱	1 Ts'ó (auj. 厓)
		將	2 <i>Tsiang</i>
(auj. 印) <i>yín</i> 5	滄	汭	3 <i>K'ü</i> (auj. 渠)

« Sceau de ministre, de Tsiang K'ïü de Ts'ó. »

Nous allons examiner successivement chacun des caractères primitifs de cette légende sigillaire et montrer ce que les deux notices analytiques traduites ci-dessus nous présentent de vraisemblable et aussi ce qui, en elles, nous paraît devoir être abandonné.

Il y a lieu de considérer, tout d'abord, à titre d'observation générale, que si, d'une part, l'unité d'écriture n'ex'stait pas dans l'antiquité chinoise, comme le prouvent surabondamment les collections épigraphiques indigènes, un dessin particulier était recherché, d'autre part, pour les caractères à graver sur les sceaux ⁽²⁾, de façon à constituer une marque personnelle devant

⁽¹⁾ 𣎵疑即宗婦敵𣎵字之異文。國名也。𣎵即將。𣎵从水从亘、或即渠字之省。𣎵與龍節𣎵字相似、變𣎵爲𣎵。乃六國時詭異之文。

⁽²⁾ Les sceaux de Ts'ün Ché houáng lí si curieux et si beaux à la fois que

faciliter la découverte des contrefaçons qui seraient tentées de ces attestations des actes de l'autorité. Nous n'avons donc pas lieu de nous étonner, si nous constatons que les caractères du sceau par lequel le ministre du royaume de Yen authentiquait les documents émanés de lui ont un *style* spécial. Leur tracé s'écarte en effet, au moins partiellement, des spécimens multiples que nous ont conservés les répertoires de la graphie chinoise dans l'antiquité, tels que le 說文 *Chouo wén*, le 六書通 *Licou chou t'ong*, le 金石韻府 *Kin ché yün fou*, le 金石索 *Kin ché sò*, etc., sans que nous y rencontrions toutefois de véritables monstres.

Quant à Tsiang K'ia, l'un des sujets et fonctionnaires du roi Hî (王喜, de 254 à 222 avant l'ère chrétienne), de Yen, État qui comprenait la région du Pékin actuel, le rôle qu'il joua à l'époque troublée des Royaumes combattants, antérieurement à l'unification de la Chine sous le sceptre de Ché houang-ti des Ts'in 秦, nous est indiqué dans le chapitre *Yên Cháo kong* 諫召公 du *Ché ki* de Sseu mà Ts'ien. M. Ed. Chavannes en a donné une traduction française (voir *Mémoires historiques*, t. IV, p. 147 ss.). On y lit comment Tsiang K'ia — tel Cinéas, qui naquit quelques années avant lui — s'efforça en vain de détourner son souverain d'entreprendre contre le royaume voisin de Tcháo une guerre qui devait être désastreuse pour celui de Yen. L'historien chinois nous rapporte les mauvais traitements dont ce prudent mais intempestif conseiller fut l'objet de la part du prince, qui le frappa du pied, et la réponse de K'ia, qui insistait en pleurant : 非以自爲爲王也,

reproduit le *Kin ché sò*, peuvent être invoqués à l'appui de cette remarque, quelle qu'en soit la date réelle. Aujourd'hui encore les sceaux chinois portent des inscriptions en caractères du genre *seal script* 篆 dont les traits sont compliqués à dessein et s'allongent en sinueux replis destinés à en rendre plus difficiles la lecture et l'imitation.

« Je ne suis pas mû par mon propre intérêt, mais par celui du Roi » Tsiang K'ïü devait devenir ministre, lorsque son concours fut requis, après la défaite, pour traiter de la paix.

1. 𡗗

La partie gauche de ce caractère présente une de ces particularités auxquelles nous faisons allusion un peu plus haut. C'est le redoublement du Soleil 日 ; sinon, nous aurions ici la structure classique, pour ainsi dire, du mot 厝, dans l'antiquité. La ligne brisée répétée, que les modernes ont remplacée par 𠂔, s'est maintenue dans les préférences de quelques écrivains, qui ne manquent pas d'écrire, encore de nos jours, 籍 pour 籍 *tsí*, etc.

厝 *Ts'ó* (ou *Ts'ouó*) est le nom d'un territoire qui dépendit, dans l'antiquité, du 鉅鹿郡 *Kiú-loú-kiún*, puis du 清河郡 *Ts'ing hô-kiún* (sous les Ts'ín et les Hán : 厝縣 *Ts'ó hién*), et qui est représenté aujourd'hui par les sous-préfectures de 清河縣 *Ts'ing hô hén* (dépendant de 廣平府) et de 故城縣 *Koú tch'êng hién* (dépendant de 河間府), dans la province du Tchê-lí auxquelles il faut ajouter une parcelle comprise actuellement dans le Chan-tong ⁽¹⁾ Cette expres-

⁽¹⁾ Li Tcháo ló, dans son dictionnaire historique 歷代地理志韻編今釋, localise *Ts'ó* dans le 清河郡 *Ts'ing hô kiún* sous les Hén occidentaux, et dans le 清平縣 *Ts'ing p'ing hién*, dépendance de la préfecture actuelle de 東昌府 *Tong-tch'ang foü* (province du Chan tong). Les trois villes de *Ts'ing hô-hién*, de *Koú tch'êng hién* et de *Ts'ing-p'ing hién* sont, d'ailleurs, voisines, à gauche et à droite du Grand canal, sur la frontière commune du Tchê lí et du Chan tong. C'est, d'autre part, sur le territoire de *Ts'ing p'ing hién*, et au sud de cette ville, que la géographie impériale *Tá Ts'ing yí t'òng tché* place les ruines de l'antique cité de 井陵 *Kan ling*, qui paraît bien n'avoir été autre que *Ts'ó* (voir les *Comptes rendus du Ché-hé* et les *Dictionnaires géographiques*). Le *Kouâng yí k'í* assigne à la ville de *Kan-ling*, construite sous les Hán, un emplacement dans le Kouâng p'ing foü 廣平府.

sio : géographique est toujours écrite 厓 sans la clef 邑 ou 阝. Mais celle-ci est, avec le sens de Ville ou de District, l'accompagnement naturel de maint nom de lieu. Il est donc logique que le groupe Ts'ó ait été jadis précisé, suivant une méthode habituelle aux Chinois⁽¹⁾, par l'adjonction de cet élément significatif qui, s'il fut jamais d'un usage local ou général, n'a pas été maintenu dans le cas qui nous occupe.

Notre sentiment est, d'ailleurs, que la présence de 邑 à droite de Ts'ó milite en faveur de l'authenticité de l'inscription ou de son prototype. Nous disons *prototype*, dans l'hypothèse où le gouverneur Touan serait devenu possesseur d'un cachet provenant de la région de Yí-tcheou, qui ne s'identifierait pas avec celui qui appartient à Woù Tá tch'èng. Les termes employés par Son Exc. Touan dans sa note manuscrite pourraient nous porter à croire, en effet, que l'auteur ne tenait pas son sceau de Wou et même qu'il ignorait que celui-ci l'eût possédé et décrit.

Le *Dictionnaire de K'ang-hi* ne fait aucune mention des formes 厓 et 厓, même dans son supplément (補遺), ou dans la liste des caractères qui y sont réservés en vue de nouvelles études (備考). Il est à remarquer aussi — et c'est là une lacune plus grave — qu'il est muet sur l'emploi du mot 厓 Ts'ó comme nom géographique, bien que cette acception ait été signalée antérieurement par le *Tchéng tseú t'óng* et par le *P'ei wén yün fou*.

2. 將

Le nous retrouvons tous les éléments de 將 *tsiang*, mais avec un enchevêtrement voulu, comme dans un monogramme ou une signature. Il s'agit d'ailleurs, du nom de famille de Tsiang

⁽¹⁾ Exemple. 莫川 Mó tcheou l'ancien 莫 莫 (Tché-li actuel Cf. *K'ang-hi* à 莫).

K'ïü. Ce mot qui, prononcé au ton parlant, signifie : « Général, Commandant militaire », était devenu aussi un nom de famille. Un commentateur du *Chè lí* le dit expressément; puis, rapprochant le nom de Tsiang K'ïü de celui de K'íng Ts'ín, personnage dont il est question dans le même chapitre, il ajoute : « On dit aussi que, dans K'íng Ts'ín, mentionné plus haut, et dans Tsiang K'ïü, ici cité, *k'íng* 卿 et *tsiáng* 將 indiquent des fonctions officielles (Ministre et Général), tandis que Ts'ín 秦 et K'ïü 渠 sont des noms personnels. Les historiographes d'État employèrent ces mots dans des tours différents de rédaction et, par suite, les noms de famille furent perdus. Lorsque le *Tchén koud ts'ó* mentionne 慶秦, K'íng Ts'ín, 慶 *K'íng* est le nom de famille (du même personnage), dont 卿 *k'íng* (Ministre) était la fonction ⁽¹⁾. »

Il faut donc lire : le Ministre (卿) K'íng Ts'ín 慶秦, en tenant compte d'une différence, apparente dans l'écriture, mais que la voix ne marque que par un changement de ton de la même syllabe.

En ce qui concerne Tsiang K'ïü, si 將 *tsiáng* avait été un titre de fonction pour un ou plusieurs de ses ancêtres (les familles 史 Chè, 司馬 Sseu mà, etc., se trouvent dans le même cas), ce mot était déjà devenu pour lui un nom patronymique; le fait résulte de l'examen des expressions avec lesquelles le caractère en question entre en construction dans le *Chè lí* et notre légende sigillaire le confirme.

L'exemple que fournit le *Dictionnaire de K'ang-hi* de Tsiang nom de famille nous reporte précisément à la région où vécut

(1) (索隱, après Tsiang K'ïü). 人名姓也、一云、上卿秦及此將渠皆卿將官、秦渠其名也、國史變文而書、遂失姓爾。戰國策云慶秦。慶是姓也、身其官耳。 Les tours officiels de rédaction consistent à avoir dit : « Le ministre (titre) Ts'ín » et « Tsiang (nom de famille, à l'encontre d'un titre) K'ïü » et non : « Le ministre Ts'ín » et « le général K'ïü ».

le conseiller du roi Hî : 後趙常山太守將容
 « Tsiang Yòng, préfet de Tch'ang-chan, sous les Tcháo posté-
 rieurs » Le 郡 kiún ou département de Tch'ang-chan occu-
 pait, depuis l'époque des Hân, le pays, situé dans le sud-ouest
 de la province actuelle du Tchê lí, où fut antérieurement le
 royaume de Tcháo 趙國, dont la préfecture moderne de Tcháo
 tcheou 趙州直隸州 perpétue le souvenir, quoiqu'elle
 se trouve à une distance assez grande au nord de la ville de
 邯鄲 Hân-tan, capitale de l'ancien royaume. Le Tch'ang-
 chan kiún avait son chef lieu au nord-ouest de 元氏縣
 Yuân ché hién, qui dépend de Tchéng-tíng fòu 正定府.
 Dans le voisinage de ce chef lieu, et dans la direction sud-est,
 avait existé l'antique ville de 鄆 Háo, qui fit partie du royaume
 de Tcháo et du Tch'ang-chan-kiún et dont le nom s'est perpétué
 dans celui du 高邑縣 Kaō-yí-hién⁽¹⁾.

Dans le caractère antique, tel qu'il figure sur le sceau, le
 tracé primitif des groupes 月 yué, Lune, et 寸 ts'ouén, Pouce
 (mesure), se présente au regard sans doute possible. Quant à
 l'élément phonétique 𠂔 ts'iang, il semble avoir été remplacé
 par son synonyme 片 pién, Morceau de bois. Ces deux groupes
 représentaient les moitiés, gauche et droite, de 木 móu, Bois,
 fendu en deux.

3. 𠂔

Quelque étrange que puisse paraître, à première vue, ce
 monogramme, les auteurs des deux notices que nous avons tra-

⁽¹⁾ Il s'est passé, pour le nom de Háo, un fait qui n'est pas sans analogie avec
 la suppression de 𠂔 à droite de 𠂔. On sait, en effet, que l'empereur Kouang wou-
 ti, des Hân, décomposa 鄆 en ses deux éléments graphiques et donna ainsi à la
 ville le nom de 高邑 Kao yí qui s'est maintenu jusqu'à nos jours. Háo yí 高邑
 est aujourd'hui une appellation littéraire de la sous-préfecture de 柏鄉 縣
 Pó hiang hién, au nord de laquelle se trouvait l'antique Háo (Hào, des dict. chin.)

duites au commencement de cette étude n'ont pu se tromper sur son identification et ils y ont discerné, sans erreur possible, ses deux composantes : 1° 水 *choui*, l'Eau, sous sa forme antique qui est celle même du trigramme primitif , disposé verticalement et infléchi pour figurer les sinuosités de l'eau courante, et 2° 𠄎 *k'it*, Équerre, Grand

Le style particulier du groupe résulte de l'allongement insolite des deux traits horizontaux, supérieur et inférieur, de 𠄎. Trop souvent, de nos jours, les Chinois écrivent ce dernier caractère comme un 𠄎 incomplet et semblent oublier qu'il est formé à l'aide du mot 工. Il y a, au contraire, dans le caractère 𠄎 figurant sur notre sceau, comme l'exagération voulue d'un lettré, qui voit dans la primitive 工 *kong*, Équerre, la partie saillante de tout le composé, au point d'y insérer l'élément Eau tout entier. C'est d'ailleurs 𠄎 qui donne au mot sa prononciation. La main fermée sur un des côtés de l'Équerre, qu'elle tient par son milieu (手持之), affecte ici, dans le groupe archaïque, la forme particulière d'un cercle qui enserre ce côté.

Il est d'usage d'écrire le nom de Tsiang K'ï en ajoutant 木 *moü*, le Bois, comme base à 𠄎 et c'est ainsi (渠) que le *Chè k'it*, tel que nous le possédons aujourd'hui, orthographie ce nom. Mais en était-il de même dans l'antiquité? Il est permis d'en douter. 𠄎 n'existe généralement pas dans les dictionnaires chinois. On le rencontre cependant dans le *P'in tséu tsien*, parmi les additions, avec la signification d'« Eau dans laquelle sont des êtres nombreux, 水中物夥 », qui peut convenir parfaitement à un nom de personne, tel que ceux que les Chinois ont coutume de porter. Les significations du 渠 moderne sont, pour la plupart, empruntées (l'idée de 木 n'y apparaît généralement pas et 渠 forme une phonétique). Synonyme de 𠄎 avec le sens de Grand, ce mot se substitua vraisemblablement aussi à un

𡗗, qui semble avoir disparu de la langue. Les dictionnaires confirment cette manière de voir, en classant 渠 sous le radical 彳. D'autre part, 𡗗 l'Équerre, qui s'écrit dans le style moderne, pour garder cette signification, en y préfixant le mot 矢 *chè* (flèche), ce qui forme 矩 *kiù*, Équerre⁽¹⁾, put très naturellement s'adjoindre aussi l'idée de Bois, 木 *moù*, et s'orthographier 某, mot qui n'a pas prévalu mais qui persiste comme phonétique dans le groupe le plus souvent « emprunté », 渠 *k'it*, demeuré dans l'écriture et d'un emploi fréquent. Il est à remarquer que 矩 *kiù*, l'Équerre (dans son tracé plus moderne), à une variante, 𡗗, qui est composée d'après les mêmes principes que 渠; toutefois les dictionnaires *Tséu hoüei* et *Tchéng tséu t'ou* ont, par une anomalie que le *K'ang-hi tséu tièn* n'a pas rectifiée, classé 渠 sous la clef 木 et non sous 矢, comme l'attribution faite de 渠 à la clef 彳 eût dû l'exiger.

Telles sont les vicissitudes des caractères chunois, dont on peut à tout moment citer des exemples. Telle est aussi leur formation logique.

4. 卿

Nous identifions ce caractère avec le moderne 卿 *k'ing*. Ce titre correspond à celui de Ministre, dignitaire chargé d'exercer le gouvernement soit auprès du Fils du Ciel, soit auprès des grands feudataires de l'antiquité, qui n'avaient qu'un nombre très limité, ceux ou trois, de ces hauts fonctionnaires (古者天子諸侯皆名執政大臣曰正卿).

Le *Chè ki* nous montre Tsiang K'it d'abord comme un 大夫 *tai fou*, ou magistrat, au moment où il supplie son prince de ne pas courir à un échec certain en ouvrant les hostilités

⁽¹⁾ D'après le *Chouo wén*, la Flèche ajoute l'idée du But à atteindre en se servant d'une équerre, qui est de réussir un tracé correct, 矢者其中正也.

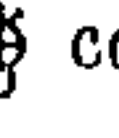
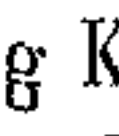
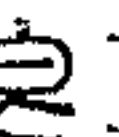
contre l'état de Tcháo, puis comme ayant été fait ministre par le royaume de Yen pour entrer en composition avec l'ennemi et obtenir la paix, 蒞相將渠以處和 (集解：以將渠爲相) Or, les 相 *siang*, ou Ministres, étaient les premiers de tous les fonctionnaires, comme le marque le *Dictionnaire de K'ang hi* : 相者百官之長也 Nul doute que le titre de 卿 *k'ing* n'ait appartenu à Tsiang K'iu.

Le mot 卿 se compose étymologiquement de la phonétique 𩇛 *hiang* et de deux 冂 *tsie*, Insigne (tablette ou bâton de commandement, comme nos bâtons de maréchaux), que le souverain ou prince remettait aux fonctionnaires en témoignage de l'autorité dont ils étaient investis, et aussi le Sceau de leur charge. Ces deux *tsie* se font vis à vis et figurent, au dire du P. Wiegner (*Leçons étymologiques*, 26 M et 55 A), « ceux qui, à la cour, se tiennent rangés des deux côtés, tenant les sceptres, insignes de leur dignité ». Il nous semble aisé de retrouver ces deux emblèmes tournés l'un vers l'autre dans les deux crochets inverses du caractère gravé sur le sceau qui nous occupe. Quant à la phonétique 𩇛 *hiang* (aussi *p'i*, *k'i* et *p'i*), dont l'écriture *hi* a fait 𩇛, elle se décompose en une enveloppe ou récipient 𩇛, contenant du grain 一, et en une cuiller 匕 qui sert à prendre ce grain, au moment où le parfum que lui donne la cuisson annonce qu'il est propre à être mangé. On considère, pour cette raison, 𩇛 ou 𩇛 comme la forme primitive de 香 *hiang*, Parfum⁽¹⁾. Or nous retrouvons l'enveloppe, son contenu et la cuiller à leurs places respectives dans le groupe graphique du cachet de jade; mais un cercle y remplace le carré du réceptacle, le pinceau de poil n'ayant pas encore substitué, à

⁽¹⁾ *K'ang hi* 𩇛 *p'i*, 穀之馨香也、象嘉穀在裹中之形、匕所以扱之。Puis, d'après le *Kouang yun* : 音香 *hiang*, 穀香也. Et, d'après le *Tchéng tséu t'ong* 本作𩇛、卽𩇛香字.

l'époque où nous devons nous reporter, ses anguleux contours aux cercles originels, que traçait sans difficulté le poinçon antique. Comme indices spéciaux, nous signalerons le petit fleuron qui couronne l'*enveloppe*, au lieu du trait unique qui a persisté jusqu'à nos jours, en s'infléchissant, en tête du groupe,

le rond qui figure à la base du caractère et remplace les deux traits divergents de la cuiller, et surtout la croix qui représente le contenu, ou le grain, à l'intérieur du réceptacle ou de la marmite. Cette croix, nous la verrons reproduite de façon analogue dans le caractère suivant.

Ici, l'hésitation est permise, car  (dont le cercle inférieur n'est pas fermé) est, dans l'écriture *siào tchouân*, l'équivalent du moderne 𣎵 ou 專 *tchouan*, Spécial. Mais il n'existe pas de caractère dans lequel ce groupe se combine avec 卯 (notre 𠂔 𠂕) ni même avec 行, auquel on pourrait songer. D'ailleurs, ce dernier caractère était jadis 𠂔, dont les traits, divergeant vers l'extérieur au lieu d'être tournés en dedans, suffirent à nous faire écarter comme impossible cette hypothèse. Nous sommes, par suite, amenés à considérer  comme représentant ici 𣎵 et non 𣎵. Ces deux mots, différenciés par la prononciation et par des formes modernes nettement indépendantes, paraissent avoir été faciles à confondre dans la graphie antique, et nous voyons le *Dictionnaire de K'ang hi* indiquer, comme formes archaïques de 專 ou 𣎵 *tchouan*, le groupe 𣎵, qui diffère peu de 𣎵, et cet autre 𣎵 qui, dans son tracé primitif était , ressemblant à  du sceau de Tsiang K'ü moins les deux traits en croix ⁽¹⁾. On se rend compte par là de l'affinité ou de la confusion qui existait jadis entre 𣎵 [ou ] et 𣎵 [ou ] et on s'étonnera moins de voir l'élément médial de 𣎵 figure

(1) Il est à noter que, dans l'écriture antique 𣎵, qui se t de base à 𣎵, est souvent représenté par un rond. C'est ainsi que 𣎵 s'écrivait .

sous une forme qui, sans être identique à celle de ce second caractère, n'en est que peu différente.

Quant à la similitude, mentionnée par Woü Tá-tch'èng, entre notre caractère et le 𣎵 de la tablette *lóng tsué*, il nous paraît inutile, après l'examen des faits qui précèdent, d'y insister longuement, d'autant plus que la configuration du groupe dont il s'agit n'est pas marquée avec une grande netteté dans le *Kou yü t'ou k'ao*, qui le reproduit. Il nous paraît comporter, outre 𣎵 ou notre 𣎵, un élément à gauche et un autre en dessous qui se combinent habituellement de façon à former le radical 𣎵, toujours 𣎵 dans la graphie antique⁽¹⁾.

5. 𣎵

Ce dernier caractère est celui dont l'identité nous a semblé la moins aisée à préciser. Il lui manque, croyons nous, deux de ses éléments primitifs.

Disons de suite que nous ne voyons pas la possibilité de nous rallier à l'opinion de S. Exc. Touan qui, d'une part, lui assigne comme équivalent 𣎵, caractère incertain, apparaissant sans aucune attestation d'état civil dans le *Kou yü t'ou k'ao* de Woü Tá-tch'èng, et qui, d'autre part, en parle comme d'une forme antique de 𣎵 *si*, « nom des sceaux dans l'antiquité ».

En effet, si nous comparons 𣎵 et 𣎵, il convient de nous rappeler que la caractéristique du Métal, dans sa représentation antique est la présence de points grains de minerai ou pépites — mêlés à la terre 𣎵. A cette figuration vient s'ajouter la phonétique 𣎵 *kin* pour constituer le mot 𣎵 *kin*, Or,

¹⁾ Ayant fait connaître à S. Exc. Touan, par la bienveillante entremise de S. Exc. M. Souen, ministre de Chine en France, l'identification que nous proposons du quatrième caractère du sceau qui se trouve en sa possession, nous avons eu la satisfaction de recevoir depuis, son adhésion à nos conclusions.

Métal⁽¹⁾. Ces pépites ont eu, dans la pensée des écrivains chinois, une importance assez forte pour que les points qui les représentent se soient conservés apparents jusqu'à notre époque dans l'écriture nationale, malgré les révolutions qui l'ont, tour à tour, modifiée dans le cours des âges. Or, sur le sceau de Tsiang K'iu . pas de pépites, et, au lieu des assises terrestres, rigoureusement horizontales, du caractère 金 *kin*, une sorte de panier au fond légèrement arrondi, traversé par deux traits en croix dont l'un, vertical, s'allonge de façon à dépasser le cadre formé par le panier. Quelques déviations que l'auteur du sceau ait voulu imprimer à sa légende, mû par des préoccupations d'ordre cryptographique, il n'eût certes pas songé à dénaturer le Métal jusqu'à en faire disparaître les *points* essentiels, caractéristiques du minerai disséminé dans le sol.

D'autre part, l'élément de droite 𠂔 n'a rien de commun avec les formes antiques de 木, figurant les branches, le tronc et les racines d'un arbre, ni avec celle de 𠂔, qui est la même image surmontée de la main à trois doigts (𠂔).

Quant au mot 璽 *sì*, c'était, à la vérité, un nom des sceaux dans l'antiquité, aussi bien de ceux des particuliers que des souverains, jusqu'au jour où ces derniers le réservèrent à leur usage exclusif. Si nous en croyons les auteurs du *Kin che sò*, l'empereur Ts'in Chè houâng-tí, considérant que le mot *sì* avait une prononciation peu différente de celle de 死 *ssèu*, qui signifie la Mort, abandonna l'appellation de *sì* 璽 pour les sceaux impériaux et lui substitua celle de 寶 *pào* (Joyau), qui est encore le terme en usage à présent. Suivant d'autres écrivains, la désignation de *pào* donnée aux sceaux impériaux n'aurait commencé que sous la dynastie T'ang. En recherchant, dans les recueils

⁽¹⁾ 金：从上、左右注象金在土中形、今聲 (*Chono wên*).

spéciaux tels que le 六書通 *Liéou chou t'ong* et le 金石韻府 *Kin ché yün fou*, quelles étaient les formes antiques du caractère 璽 *sì*, nous n'en avons rencontré aucune qui se rapprochât du groupe final du sceau de Tsiang K'iu. Aucune ne présente deux moitiés accouplées dans le sens horizontal et, si l'on est tenté de voir dans 𠄎 un substitut de la primitive 𠄎 ou 尔, qui est à l'origine de 璽 avec un rôle phonétique et qui a persisté dans sa partie supérieure 𠄎, les traits de gauche ne sauraient, à aucun titre, s'assimiler à 王 ni à cet élément joint au reste de *sì* : 𠄎.

Il convient donc de chercher ailleurs la valeur de 𠄎

Aucun équivalent moderne ne saurait, croyons nous, lui être assigné avec plus de vraisemblance que le groupe 𠄎 *tch'é*, au point de vue graphique. Les significations et usages de ce mot sont d'après *K'ang-hi* : « Rendre solide; Attentif, Réparer; Diligent, Mettre en ordre; synonyme de 敕 *tch'é* (Ordonner, Ordre, 命令也), forme alternative de 飾 *che* (Orner, Ornement) ».

𠄎 est formé étymologiquement de 人 *tsi* (devenu 隹), Union de trois (*Chouo wén* : 人三合也. D'où : 合, 會, 食, etc.), de 皀 *hiang*, Grain parfumé par la cuisson, Nourriture (groupe que nous avons longuement examiné ci-dessus), de 人 *jén*, Homme, et de 力 *li*, Force⁽¹⁾.

Or, depuis longtemps, le trait horizontal de 人 s'est confondu, dans 食 *ché*, Nourrir, Nourriture, avec le sommet de 皀, sauf pour quelques puristes — au nombre desquels il faut compter 朱駿聲 *Tchou Tsin-chêng*, l'auteur du moderne 說文通訓定聲 *Chouo-wén t'ong hiün t'ing cheng*, qui restituent à la clef 𠄎 tous ses traits anciens et qui

⁽¹⁾ Cf. *K'ang-hi*, caractère 隹 (ou 𠄎), phonétique de 飾 et 飾 (皆从隹爲聲, *Liéou choü kou*)

écrivent 𠂔. Le groupe 𠂔, que nous avons comparé, un peu plus haut, à un panier, s'identifie avec la figure analogue, que nous avons vue au milieu du quatrième caractère du sceau. Quant à la Guiller 乚, qui devait compléter le groupe à sa partie inférieure, elle est absente et nous devons sans doute admettre ici une licence, particulière peut être à la pièce soumise à notre examen.

Par contre, la moitié droite de 𠂔 transparait nettement sous le 人 de sa composition primitive, ainsi que sous la reproduction, à peine altérée, de la figuration antique de 力 *li*, Force, qui est 𠂔 (un nerf humain sortant d'une sorte de gaine ou muscle). Les deux lignes verticales extrêmes dépassent, au surplus, très nettement en haut la barre horizontale, ce qui est l'indice de 力, de préférence à 巾.

Nous écartons, en effet, la possibilité de la présence ici de 飾 *che*, Orner, Ornement. Outre que 巾 *lin* n'offrirait pas au regard les mêmes montants latéraux qui appartiennent au 力 antique, sa ligne sinueuse était évasée vers le bas (𠂔), de façon à imiter les bouts flottants du morceau d'étoffe que les anciens Chinois portaient, assure-t-on, passée dans leur ceinture et qui leur servait d'époussette.

Il y a lieu de remarquer, d'ailleurs, que 飾 est parfois employé pour 𠂔 (cf. *K'ang-hi*, d'après le *Tsi yün*).

Nous ajouterons même que, si l'absence de 乚 au bas de 𠂔, sur le sceau, devait faire rejeter cet élément comme suspect et reporter sur 金 une préférence que nous ne saurions partager, le *Dictionnaire de K'ang hī* nous ramènerait, par cette voie détournée, à 飾 et à son synonyme occasionnel 𠂔. Nous trouvons, en effet, dans le lexique impérial, le mot 飾 suivi de l'explication suivante : (其韻) 蓄力切、音敕、飾也. Et 敕 *teh'é*, induit ici comme équivalent phonique, est préci

sément l'homophone et le synonyme de 飭 *tch'é*, Ordonner⁽¹⁾.

Convient-il donc de lire ainsi cette légende sigillaire : Ordre du ministre, 'tsiang K iù de 'Ts'ó? Nous ne le pensons pas. Les sceaux chinois, depuis l'antiquité, portent inscrits sur leur surface un titre officiel, une phrase ou devise, ou la mention explicite : « Sceau de . . . », comportant comme derniers caractères de la légende 印, 章, 印章, 璽 ou 寶. La substitution du mot Ordre à ces termes consacrés impliquerait une dérogation à l'usage dont nous ne voyons, dans les nombreux spécimens de sceaux anciens que nous trouvons reproduits par les collections indigènes, aucun exemple. Aussi arrivons nous à cette conclusion que notre 命 final doit être identifié avec 命, forme antique du mot 印 *yín*, Sceau, indiquée par le 字彙補 *Tséu houéi pou*, si précieux pour l'étude des caractères archaïques, et, d'après lui, par le *K'ang-hi tseú tièn*. Dans le monogramme ancien, les deux traits que le pinceau interprète aujourd'hui par le 丿 de gauche, en haut, ont été omis, l'élément 食 a été tracé indépendamment, tout en conservant à son faite (人) un développement plus considérable que n'a le même élément 人 dans le groupe de droite, ce qui peut être significatif. Mais ce groupe de droite, 攴 dans *K'ang hī*, d'après le *Supplément au Tseú houéi*, se présente ici comme 攴. Il y a là, sans doute, aussi une licence, attribuable soit à Tsiang K'iù soit au *Tseú houéi pou*, ou une structure équivalente et facultative.

Peut être un doute s'élèvera-t-il sur l'existence de sceaux, de véritables timbres humides, servant à authentifier des écrits à l'aide d'une impression, à l'époque à laquelle nous devons nous reporter dans cette étude, soit deux siècles et demi avant le

(1) *K'ang-hi*. 飭、音敕. . . 又與敕同、合令也。

commencement de l'ère chrétienne. On pourrait objecter que les Chinois de cette période écrivaient sur des tablettes de bambou, peu propres assurément à recevoir de semblables empreintes à moins qu'elles ne fussent faites au moyen d'un cachet de fer préalablement chauffé, et que le papier, même en admettant que son invention soit antérieure à Ts'ai Louên 蔡倫 (1-11 siècle après J.-C.), n'existait pas à cette date reculée, qui a précédé les conquêtes de Ts'in Ché houang.

A cela il convient de répondre que l'emploi de sceaux dans la haute antiquité ne fait pas de doute pour les auteurs chinois, que le *Tso tchouân* notamment le mentionne à une date bien antérieure à celle où vivait Tsiang K'î⁽¹⁾, et que les tablettes de bambou n'étaient pas seules destinées à recevoir l'écriture, mais que des étoffes de soie blanche ou unie (帛 *pó*, 素 *soú*, 縑 素 *kiên soú*) remplissaient le même office. Aussi l'expression 竹帛 *tchoú pó*, Bambou et soie blanche⁽²⁾, est elle demeurée dans l'usage des littérateurs chinois pour désigner ce qui est destiné à recevoir l'écriture, à commémorer graphiquement un fait. Les caractères étaient tracés, à l'aide d'un morceau de bambou ou d'un autre bois trempé dans l'encre⁽³⁾, sur l'étoffe, dont la surface souple dut se prêter parfaitement à l'impression d'une légende sigillaire. On appelait 尺素 *tch'è sóu* une lettre écrite sur soie blanche (d'un pied) et 尺牘 *tch'è tòu* celle qui

⁽¹⁾ *Tso tchouân*, 29^e année du duc Siang 襄公 de Loû (514 avant J.-C.) 璽亡追而與之曰, «Muni d'une lettre portant un sceau il se mit à sa poursuite et la lui donna; il y était dit...»

⁽²⁾ 必書功於竹帛 (*Héou Hân chou*).

⁽³⁾ Les bâtonnets à écrire n'avaient pas de poils à l'origine mais portaient déjà, dans certaines régions au moins le nom de 𦰩 *pl*, que nous traduisons par Pinceau. «En ce qui concerne les *pl* de l'antiquité... est-il dit dans le 古今注 *Kou hân tcho'í*, que l'on employait du bambou ou un autre bois, du moment où l'on pouvait former des caractères en imbibant d'encre l'instrument, celui-ci était appelé *pl*»

était gravée sur bambou de même dimension. Ces expressions sont restées dans le style moderne comme synonymes du mot Lettre.

Nous sommes donc fondés à admettre que les sceaux impériaux de Ts'in Ché houâng lí, différents peut-être de ceux dont le *Kin ché sò* nous offre l'image avec leurs caractères en forme de dragons (龍文) et d'oiseaux (鳥篆), avaient eu de nombreux précurseurs. Leur empreinte était destinée, sans doute, à figurer sur des documents inscrits sur la soie, roulés ou non à la façon des *volumina* de l'Occident, dont la Chine présente encore l'équivalent dans ses 手卷 *cheòu kiúán*, où se replient des cartes géographiques ou les œuvres de ses peintres.

ESSAI
DE
GRAMMAIRE HISTORIQUE
SUR
LE CHANGEMENT DE λ EN ρ DEVANT CONSONNES
EN GREC ANCIEN, MÉDIÉVAL ET MODERNE
PAR
JEAN PSICHIARI

ESSAI
DE
GRAMMAIRE HISTORIQUE
SUR
LE CHANGEMENT DE λ EN ρ DEVANT CONSONNES
EN GREC ANCIEN, MÉDIÉVAL ET MODERNE

On ne sera pas trop surpris, nous l'espérons, de voir figurer dans ce volume de *Mélanges Orientaux*, un mémoire composé en grec moderne par le professeur chargé d'enseigner cette langue; on voudra bien songer, au surplus, que ce professeur s'efforce de faire la plupart de ses cours, ceux au moins de troisième année, dans la langue même qu'il enseigne, et qui est aussi sa langue maternelle. Ce travail-ci, cependant, n'est pas précisément écrit dans la langue qui se parle, mais dans une langue plus savante. Elle est savante — est-il besoin de l'ajouter? — non pas dans ses formes grammaticales, lesquelles sont toutes vivantes et rejoignent par là même la langue parlée, mais savante par son vocabulaire seulement, comme cela se voit dans toutes les langues d'Europe, dès qu'elles viennent à traiter un point scientifique quelconque. Il est certain, par exemple, que *éocène* et *pléocène*, conformes de tous points à ce que l'on peut appeler la morphologie française, sont bien des mots français — ils n'ont même jamais été grecs; il n'en est pas moins vrai que ces mots ne font point partie du français qui se parle, à moins qu'il ne s'agisse d'une conversation entre géologues.

Il y a donc, dans le présent mémoire, une tentative, et, qu'on nous permette de le dire, plus qu'une tentative, une preuve. Nous avons voulu démontrer que le grec moderne (le grec appelé vulgaire), avec son extraordinaire flexibilité, avec je ne sais quelle rapidité dans la tournure, qui lui est propre, peut donner des composés clairs et précis et s'adapter par cela même aux nécessités de tous les vocabulaires spéciaux. C'est pourquoi nous avons choisi un sujet à la fois historique et linguistique, un sujet dans lequel l'étude des textes joue un rôle égal à celui des exégèses purement phonétiques. On jugera de la mesure dans laquelle nous avons pu réussir, puisque, conformément aux traditions de l'École, nous donnons, en regard du texte, la traduction française. Cette traduction, qui pourra servir en quelque sorte de critérium et de contrôle, est uniquement réservée à ce volume de *Mélanges Orientaux*. Quant au texte lui-même, il constitue un chapitre d'une *Grammaire historique* dont le premier volume — elle doit en comprendre trois — est à moitié terminé; nous avons tenu à en offrir ici la primeur. Comme cette étude, ou ce spécimen, — s'il intéresse jamais personne — ne saurait intéresser que le public spécial auquel il s'adresse, celui des néo-hellénisants, nous n'avons pas cru devoir donner dans les notes le titre *in extenso* des ouvrages cités en abrégé. D'ailleurs, ce qu'on entend par grec *moderne* est plus vaste que le mot ne l'indique : le grec *moderne* est partout; il y en a dans Homère et encore davantage dans les inscriptions de toute la grécité. Les épigraphistes et les philologues en général n'auront donc pas besoin de grandes explications pour reconnaître des ouvrages qui, la plupart, leur sont familiers.

Un mot encore pour situer le présent extrait dans son contexte. Il est précédé, dans le volume consacré presque en entier à la phonétique descriptive, par une longue analyse phy-

siologique des différentes qualités de λ en grec moderne. D'autre part, le chapitre se termine par le relevé de quelques traitements dialectaux de λ, peu connus et que nous signalons ici, en passant, aux amateurs, p. e. θάρασσα, έρασσε → γέλασε, ξύρα, ραοί λαγοί (Naxos); τρεζός τρελλός, κάζό — καλό, deux accents (Naxos); τρεζός, τρεζαθῆ, νά τσι τρεζάνω (Santorin; ζ palatal provenant d'un λ palatal ouvert au milieu); θάλασσα, μῆλο, παλάτι, puis παλάτι, μάμα, enfin δαχτυάμι et δαχτυάμι (Naxos); βασιῶ βασιλιά, γαῶ γυαλίζει, ψαῶ, κῶ, κῶ — κλειδί, κῶκῶ κλειδιά, Μαρουῶ Μαρουλιά, τοῶπο τοῶλοιπό, καῶμέρα καλημέρα, θέῶ, μιῶήσω, μεγάῶ, κῶπός — λοιπός, γῶκῶμα → γλύνισμα, γαῶκα = γυαλικά (on n'accentue que paroxyton dans ce village de Santorin, Nemborio, et à Apiranthé, Naxos), ἡῶ → ἡλιο (Santorin; λ, devant ι, s'est d'abo d mouillé, λ, puis s'est fermé)⁽¹⁾; άα → γάλα, αοοσύρνει → άλογοσέρνει, καθόε, κασσέα → κασσέλλα, σῶετρονάεσῶ σῶε λετροῶ νά λεσῶῆ, δέ θέω, ωῆ λωλή, καάθι, όο — όλο, καό καλό (Naxos, le phénomène a commencé devant les voyelles postérieures, que λ ne pouvait pas suivre). A chaque paragraphe, ces changements divers sont longuement étudiés dans leurs causes physiologiques. On en trouvera un échantillon, p. 336, en *Appendice*, pour un traitement de λ, que nous ne mentionnons pas ici. Nous ne pouvons tout donner. L'entreprise d'une grammaire historique est, nous le savons bien, ardue par elle-même; elle le devient davantage dans une langue scientifique qui reste à créer. Le vocabulaire technique sera établi et motivé en temps et lieu. On voudra bien nous faire quelque crédit, en attendant.

⁽¹⁾ V. p. 30 n° 5 pour la valeur des lettres employées. Le phénomène au-dessous de la lettre marque toujours une mouille, comme cela est consacré pour la notation ι iota préhistorique renversé ou *yoi*.

QUELQUES TRAITEMENTS PARTICULIERS

DE λ ET DE ρ '.

1. *Permutations de ces deux sons.* *a.* Les sons ρ et λ peuvent permuer, soit quand il y a deux ρ dans le même mot et que l'un d'eux devient λ , soit quand il n'y a qu'un seul λ et qu'il devient ρ . — *b.* Lorsqu'il y a deux ρ dans le même mot et que l'un d'eux, le premier ou le second, devient λ , on dit alors que c'est par *dissimilation*; en d'autres termes, on ne veut pas avoir deux fois le même son dans le même mot. *c.* La dissimilation est le contraire de l'*assimilation* (= ἡχοταιριαξία, ou *accordance des sons*); on peut l'appeler aussi bien *désaccordance des sons* (ἡχοξεταιριαξιά), ou simplement *désaccordance* (ξεταιριαξιά). *d.* La *désaccordance* ou dissimilation n'est pas à proprement parler une permutation; celle-ci se produit lorsque, dans le même mot, il n'y a qu'un ρ à la place d'un seul λ . *e.* Ce dernier changement est dû à des causes physiologiques; la dissimilation est due à des causes plutôt psychologiques.

2. *Dissimilation des sons ρ et λ .* — *a.* La dissimilation s'observe dans les formes suivantes, qui sont aujourd'hui usuelles et panhellènes : ἀλέτρι (ἄροτρον), γλήγορα (γρήγορος), λυθρίνι (ἐρυθρόνιος γαῖον, poisson rouge), πλώρη (πρῶρα), φλεβάρης (φεβοθάριος, φεβραῖος). *b.* On la recueille également dans les mots κλιθάρι (κριθάριον, κριθή), μάλαθρο (μάραθρον, sorte de plante, cf. Μαραθών; peut-être même ne dit-on jamais μάραθρο, mais plus probablement μάραθο⁽¹⁾), παλεθύρι (παράθυρος), πελιστέρι (περι-

⁽¹⁾ Les lettres grasses indiquent que l'on considère le son en lui-même et par conséquent ne doivent pas être ôchées.

⁽²⁾ Je l'avais conjecturé, puis j'ai trouvé dans le dialecte de Vlachos «μάραθ ρ]οι»

ΚΑΤΙ ΠΑΘΙΜΑΤΑ ΙΔΙΑΙΤΕΡΑ ΤΟΥ ἸΧΟΥ Λ ΚΑΙ ΤΟΥ ἸΧΟΥ ρ.

1. Συναλλάσσονται ρ καὶ λ. α. Συναλλάσσονται τὸ ρ καὶ τὸ λ μὲ δυὸ τρόπους, ἢ σὰν εἶναι σίην ἴδια λέξη δυὸ ρ καὶ τὸ ἓνα γίνεται λ, ἢ σὰν εἶναι μόνο ἓνα λ καὶ γίνεται ρ. — β. Σὰν εἶναι σίην ἴδια λέξη δυὸ ρ καὶ τὸ ἓνα τὸ πρῶτο ἢ καὶ τὸ δεύτερο γίνεται λ, τότες λέγε πῶς ἔτσι γίνεται ἀπὸ ξέμοιασμα, δηλαδή γιὰ νὰ μὴν ἔχουμε σίην ἴδια λέξη τὸν ἴδιο ἦχο δυὸ φορές. — γ. Τὸ ξέμοιασμα εἶναι τὸ ἐναντίο τῆς ἡχοταιριαξιάς, ἢ σὰ θέλεις ἡχοξεταιριαξιά, ἢ καὶ σκέτλα ξεταιριαξιά. — δ. Ἢ ξεταιριαξιά ὅμως ἢ τὸ ξέμοιασμα δὲν εἶναι καθαφτὸ συναλλαξιά· συναλλαξιά θὰ πῆμε, σὰν εἶναι σίην ἴδια λέξη μόνο ἓνα ρ καὶ γίνεται λ. — ε. Ἀφτὸ γίνεται γιὰ λόγους φυσιολογικῆς· τὸ ξέμοιασμα ἔχει λόγους περισσότερο ψυχολογικῆς.

2. Ξέμοιασμα ἢ ξεταιριαξιά στὸ ρ καὶ στὸ λ. — α. Ξέμοιασμα παρατηρῆμε στοὺς συνηθισμένους καὶ πανελλήνιους σημερινὺς τύπους ἀλέτρι (ἄροτρον), γλήγορα (γρήγορος), λυθρίνι (ἐρυθρίνος, κόκκινο ψαράκι), πλώρη (πρῶρα), φλεβάρης (φεβρουάριος, φεβρουᾶρις). — β. Ἀκέγεται ξέμοιασμα καὶ στὶς λέξεις κλιθάρι (κριθάριον, κριθή), μάλαθο (μάραθρον, εἶδος φυτό, συγκρ. Μαραθῶν· ἴσως μάλιστα ποτὲ μάραθο, παρὰ πιθανώτερα μάραθο⁽¹⁾), παλεοθύρι (παράθυρος), πελισιέρι (περισιέριον), πλοχωρεῖ⁽²⁾

(1) Τὸ συνεικασα κ' ἐπειτα τὸ διάβασα στὸ Βλ. «μάραθ[ρ]ον».

(2) Οἱ συντομημένους λέξεις ἐρμηνεύβονται ῥωμαίικα σίην ἀρχὴ τῆς Γραμματικῆς, ὅπου ὑπάρχει καὶ χωριστὸ κεφάλαιο ἢ χωριστὴ σημείωσις γιὰ τὸν κάθε ὅρο Ἰδῶ. στὰ πόσπασμα, εἶναι προσωρινὰ ἐξηγημένα στὴ γαλλικῇ τῇ σημείωσι (σ. 296-297). Ἀκόμη καὶ ὅπως τάχουμε, καταλαμβάνει κανεὶς πόση προσοχὴ πρέπει νὰ δοθῇ στὰ ντόπια, ὅταν τὰ συνάξουμε. — Γιὰ τὸ μάραθο φαίνεται πῶς μίλησε καὶ ὁ Χατζηδάκης, κοτ. Byz. Zeitschr., 1905, 322.

στέριον), πλοχωρεῖ (προχωρεῖ· H., R., conv., L. C., Naxos, Ville⁽¹⁾), etc., etc., etc. c. Les exemples anciens les plus connus sont : ἀργαλέος (ἀλγαλέος, ἄλγος), Κέρβερος (Κέρβερρος), κεφαλαργία (κεφαλαλγία), ναύκληρος (ναύκραρος), etc., etc. — d. Comme en grec moderne (περιστέρι et πελιστέρι, παραθύρι et παλεθύρι), de même en grec ancien on trouve les deux formes ναύκληρος, ναύκραρος (avec un sens différent), κεφαλαλγία, κεφαλαργία (avec le même sens). — e. Il n'existe cependant nulle part de forme ἀλγαλέος dans les textes; seul ἀργαλέος, c. à-d. ce qui est la faute, s'est maintenu.

3. *Comment a lieu la dissimulation de ρ et λ.* a. Lorsque je suis sur le point de dire μάραθορο ou Κέρβερος et que je dis μάλαθορο ou Κέρβελος, l'extrémité de ma langue ne se porte pas, soit d'un seul coup, soit peu à peu, des régions de ο aux régions de λ; en d'autres termes, il n'y a pas permutation

⁽¹⁾ Voir la note en regard de la 1^{re} leçon grecque. Voici l'explication des abréviations françaises : H. = Homme; F. = Femme, VF. = Vieille femme, HV. = Homme vieux; Jh. = jeune homme; j. p. = jeune pâtre; g. = garçon; f. = fillette; J. f. = jeune fille; éc. = école (pour marquer que le sujet y va) m. v. = même village; à. m. — âge moyen; s. d. = sans dents; conv. = conversation; c. = con o (signifie que les formes recueillies l'ont été tantôt au cours d'une conversation, tantôt pendant un conte populaire que me racontait le sujet en question); R. = rue (signifie que la forme a été recueillie en passant dans la rue et non pas à la veillée ou chez le sujet lui-même); L. C. — langue commune (signifie que le sujet s'entretenait avec moi en langue commune et non pas dans son patois), le chiffre qui suit quelques unes de ces lettres (p. e., j. p. 16) donne l'âge du sujet. On est prié de se reporter, pour l'intelligence de ces détails qui ne sont pas inutiles aux Ét. ng. XXIX suiv. *Investigations dialectales, Milieux psychologiques* etc. Il ne faut pas croire, en effet, que le paysan parle la même langue dans la rue et chez lui. L'étude du langage se fait aujourd'hui sur l'individu et, chez l'individu même, il faut distinguer les moments. Je suis heureux d'ailleurs sur ce point de m'être rencontré, dès 1892, avec mon éminent ami M. l'abbé Rousselot, sans que nous nous soyons donné le mot l'un à l'autre.

(προχωρεῖ· Ἄ., δρ., ό., ΚΓ., σή) Νάξο, Χώρα) κτλ. κτλ. κτλ.⁽¹⁾. — γ. Τάρχαϊά τὰ πιό γνωστὰ εἶναι· ἀργαλέος (ἀλγαλέος, ἄλγος), Κέρβελος (Κέρβερος), κεφαλαργία (κεφαλαλγία), ναύκληρος (ναύκραρος) κτλ. κτλ. — δ. Ὅπως σή γλώσσα μας (περιστέρη και πελιστέρη, παραθύρη και παλεθύρη), ἔτσι και σήν ἀρχαία βρίσκονται οι δύο τύποι ναύκληρος, ναύκραρος (μέ ξεχωριστή σημασία τὸ καθένα), κεφαλαλγία, κεφαλαργία (με τήν ἴδια σημασία). — ε. Ἀλγαλέος ὅμως δὲν ὑπάρχει πουμενὰ σὶά κείμενα και σώθηκε μονάχα ὁ ἀργαλέος, δηλαδή τὸ λάθος.

3. Πῶς γίνεται τὸ ξέμοιασμα σὶό ρ και σὶό λ. — α. Ὅταν πᾶω νὰ πῶ μάραθρο και λέω μάλαθρο, Κέρβερος και λέω Κέρβελος, τὰ κρόγλωσσό μου δὲν πηγαίνει μονομιᾶς ἢ και λίγο λίγο ἀπὸ τὰ κατατόπια τοῦ ρ σὶά κατατόπια τοῦ λ, δηλαδή δὲ

(1) L'étude des formes dialectales (ou patoises) étant aujourd'hui devenue très intéressante, il est bon, quand on recueille tel ou tel mot, d'en marquer exactement la provenance, en indiquant non seulement le pays et le village, ce qui va de soi, mais le sexe, l'âge du sujet parlant, ainsi que les circonstances où le mot a été recueilli (dans un conte ou dans une simple conversation dans la rue où le domicile). En Grèce, il y a aussi quelque intérêt à savoir si la langue de l'individu observé est purement dialectale ou s'il ne s'est pas servi en vous parlant de la langue commune. Pour les formes que j'ai moi-même entendues sur place, j'ai donc eu devoir faire usage d'une série d'abréviations qui répondent aux desiderata énoncés et dont voici l'explication : Ἄ — ἄντρας; Γ. — Γυναίκα, ΓΓ — γριά γυναίκα; Π — παλληκάρη; δ. δ — δίχως δότια; ό — όμιλία; π. — παραμυθί; ΚΓ — κοινή γλώσσα; μ. κ — μεσόκοπος, μεσόκοπη, άγ. — άγώρη; ι. χ. — ἴδιο χαριό; Κ — κορίτσι; κ. — κοριτσάκι; σκ. — σκολειό (qui va à l'école); ἈΓ. — ἄντρας γέρος, le chiffre qui suit les lettres Γ, Κ., κ, άγ, ou la mention du nom de profession (βοσκόπουλο), marque l'âge des personnes, le point d'interrogation (?) ou ; ou en fin) marque que l'on ne se rappelle plus exactement le sujet observé. Voir en note en regard, dans le texte français. Ces explications en français résument tout un chapitre du texte original où les choses sont développées tout autrement et plus en détail. Voir p. 295, n. 2.

proprement dite. — *b.* Le phénomène est différent; au moment même où je vais dire *μαραθορο*, j'oublie que je dois former deux *ρ* dans ce mot et il me semble que le premier ou le second est et a toujours été *λ*. Mais, si *j'oublie* et *s'il me semble*, c'est donc que le mouvement est purement psychologique. — *c.* Il l'est aussi pour d'autres raisons; car, avant d'ouvrir la bouche, je préentends, en quelque sorte, les sons que je vais émettre. Et cette préaudition me fait à demi sentir que je dois former tout à l'heure dans le même mot deux fois le son *ρ*. — *d.* Mais j'estime alors que cette répétition n'est pas un avantage pour moi et que donc il est plus juste de ne former qu'un seul *ρ*. C'est pourquoi j'en arrive à penser que *λ* est le juste son, et d'un trait je cours aux points linguaux intéressés dans la production de *λ*, sans passer tout d'abord par les points linguaux intéressés dans la production de *ρ*. — *e.* La préaudition et l'oubli, à l'état simultané, ne sont pas des mouvements contradictoires de mon cerveau. Je préentends bien deux *ρ*, mais comme il n'y en a qu'un qui me convienne, j'oublie l'autre immédiatement et je fais *λ*. — *f.* D'autre part, si je remplace *ρ* par *λ* et non point par autre chose, c'est que *λ* ressemble à *ρ* plus qu'à tout autre son. P. e., pour former un *λ* alvéolaire au moment où j'allais former un *ρ* alvéolaire, il me suffit de faire cesser la vibration de la pointe de ma langue, en l'appliquant contre les gencives médianes intérieures. A la même minute, les parois latérales de ma langue s'appliquent contre mes deux rangées dentaires supérieures. — *g.* Remarquons encore que la dissimilation, dans la langue ancienne, atteint le second, tandis qu'elle atteint aujourd'hui le premier *ρ*. En d'autres termes, la préaudition est plus rapide chez les modernes. — *h.* Quant à quelques dissimilations similaires de *ν*, ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

4. *Quand se produit la permutation proprement dite de λ et de*

γίνεται καθαφτὸ ἡχοαλλαξιά ταχτική. — β. Γίνεται κάτι ἄλλο· τὴ σίγμῃ ποῦ θὰ πῶ μάραθρο, ξεχνῶ πῶς ἔχω νὰ μορφώσω δυὸ ρ καὶ μοῦ φαίνεται πῶς τὸ πρῶτο ἢ τὸ δεύτερο εἶναι κ' εἴτανε πάντα λ. Ἄν ὅμως μοῦ φαίνεται κε ἂν ξεχνῶ, σημαίνει πῶς εἶναι ψυχολογικὸ τὸ κίνημά με. — γ. Εἶναι ψυχολογικὸ καὶ γιὰ κάποιες ἄλλες λόγες· πρὶν ἀπολύξω τὸ σλόμα, προακέω τὲς ἡχες πῆ θὰ βγάλω Ἀφ' ὅ με τὸ προάκυσμα με κάνει καὶ μισοιῶθω πῶς θὰ μορφώσω δυὸ φορές σὴν ἴδια λέξη τὸν ἡχο ρ

· δ. Μὰ νομίζω τότες πῶς δὲ με συμφέρει νὰ δεφερώνω ἔτσι, καὶ λοιπὸν πῶς τὸ σωσίθ εἶναι νὰ μορφώσω ἓνα ρ μονάχα. Για τῆτο θαρρῶ κιόλας πῶς τὸ λ εἶναι ὁ σωσίθς ἡχος, καὶ γιὰ τῆτο τραβῶ μὲ μιὰ δρυμιά σὶὰ γλωσσοτόπια τῆ λ, χωρὶς πρῶτα νὰ περάσω ἀπὸ τῆ ρ τὰ γλωσσοτόπια. — ε. Τὸ νὰ προακέω καὶ νὰ ξεχνῶ συνάμα, δὲ σημαίνει ἀντίθετα κινήματα τῆ μυαλῆ με. Προακέω δυὸ ρ, καὶ πειδῆ τὸ ἓνα δὲ με σίρέγει, τὸ ξεχνῶ ἀμέσως καὶ κάνω λ. — ζ. Βάζω λ ἀντὶς ρ κι ὅχι ἄλλον ἡχο, γιατί περισσότερο μοιάζει τὸ ρ μὲ τὸ λ, παρὰ μὲ κάθε ἄλλονε. Λ. χ., γιὰ νὰ μορφώσω γουλόπιασ' ὁ λ, ἐκεῖ πῆ εἴτανε νὰ μορφώσω γελότρεμο ρ, φτάνει νὰ πάψῃ τὸ τρεμοκίνημα σὶὰ-κρόγλωσσό με καὶ τὰκρόγλωσσο νὰ κολληθῇ σὶὰ μεσιανὰ τὰ μεσογάλια. Ἰδιοσίγμῃς, κολνῆνε καὶ τὰ γλωσσόπλεβρα σὶὰπάνω πλαγίοντα. — η. Πρέπει νὰ σημειώσῃμε ἀκόμη πῶς ἡ ἀρχαία κάνει τὸ ξέμοιασμα σὶθ δέφτερο, ἐμεῖς σὶθ πρῶτο ρ. Δηλαδή, τὸ προάκυσμα σὲ μᾶς γίνεται πιὸ γλήγορα παρὰ σὶθς ἀρχαίς. — θ. Γιὰ παρόμοια ξεμοιάσματα τῆ ν, μιᾶς ἀλλῆ

4 Πότε γίνεται ἡ καθαφτὸ συναλλαξιά σὶθ ρ καὶ

ρ. — a. Nous avons appelé permutation ou changement phonétique proprement dit l'aboutissement d'un λ unique à un ρ dans le même mot. — b. En fait de changements phonétiques, nous connaissons donc les suivants, qui se produisent ⁽¹⁾ :

1. devant des continues sourdes, c'est à savoir :

a. devant la labiale (labiodentale) ϕ : ἀδερφός (ἀδερφή, ἀδέρφια, ξάδερφος, ἀξάδερφος, ξαδέρφη, ἀξαδέρφη, ἀξαδέρφια, ξαδέρφια ou encore ἀδερφάτο et ἀδερφοσύνη), ἄρφα (et ἄρφαβήτα ou ἄρφαβητο, ἄρφαβητάρι), δερφίτι, κόρφος (ou γκόρφος, et γκόρφι, Πέτ. ΘΓ. 87);

GM. v. LM², I, p. 26, l. 24 (— G. Meyer, Cr. G., 280) ἀδερφία (ms de 1555, v. LM², I, p. v); DG. s. v. ⁽²⁾ (Wilhelm Schulze, KZ XXXIII, p. 225, n. 10); κόρφος (à peu près de la même époque, v. MB Ch., p. 109);

GA. (b. é.) v. Dieterich, GGS., p. 107 ἀδερφίς (— BGP. VII, p. 238, N. 22, 1; toutefois, la pierre porte : † ΑΔΕΡΩΙC ΑΥΤΟC|CΩΜΑΤΟC ΙΚΟΝΟCΑΥΠΙΓ ΜΟΝΑΖΟΝΤΟCΚΑ ΙΜΑΡΙΑC. M. Duchesne lit : Ἀδε[λφο]ίς αὐτῶ. Σωματοθή[κη] Κόνονος... μονάζοντος καὶ Μαρίας. Isaur'ie, ép. cl r); AM. XIV, p. 246, N. 10, l. 10 ἀδερφίων (= W. Schulze, l. c. ⁽³⁾, p. 227; Asie Mineure, v^e vi^e siècle de notre ère; ἀδερφός, comme l'écrit W. Schulze, p. 227, n'existe pas sur l'inscription : c'est ἀδελφός qu'on trouve aux ll. 6-7); CIA., III, N. 3531,

⁽¹⁾ Dans les exemples qu'il suit, on commence toujours par le *grec moderne* (— contemporain), sans indication spéciale, puis on passe au *grec médiéval* (— GM), au *grec ancien* (— GA.), dans lequel on désigne l'époque post-classique ou basse époque (= b. é.), et l'époque classique (= é. c.), dans le texte grec π. é. (— παρακατιανῆς ἐποχῆς) et κ. é. (= κλασσικῆς ἐποχῆς)

⁽²⁾ L'abréviation du texte grec s'écrit ψάξε τὴν λέξιν (*cherchez le mot*)

⁽³⁾ L'abréviation grecque δ. εἴ, signifie ὅπου εἴπαμε

σὶ δὲ λ. α. Συναλλαξιά ἢ καθαφτό ἢ χοαλλαξιά εἵπαμε, ὅταν εἶναι σὶ ἢ ἴδια λέξι μόνον ἓνα λ καὶ κατασπλάζει σὲ ρ. — β. Συναλλαξίαι γνωρίζω τίς ἀπόλοιθες· γίνονται ἀφτές⁽¹⁾

1. μέ κατοπινὲς ξακωλβθητικὲς ἀχορδότηχες, δηλαδὴ

α. μέ τὸ χειλόηχο (δοντοχειλότριωτο) φ· ἀδερφός (ἀδερφή, ἀδέρφια, ξάδερφος, ἀξάδερφος, ξαδέρφη, ἀξαδέρφη, ἀξαδέρφια, ξαδέρφια, ἢ) κι ἀδερφάτο, ἀδερφοσύνη), ἄρφα (κι ἄρφαβήτα ἢ ἄρφάβητο, ἄρφαβητάρι), δερφίνι, κόρφος (ἢ γκόρφος, καὶ γκόρφι Πέτ. ΘΓ. 87).

ΜΛ. κ. ΑΜ.², Α', σ. 26, γρ. ο/ι (— G. Meyer, Gr. G., 280) ἀδερφία (κώδ. τῆ 1555 κ. ΑΜ.², Α', σ. V)· DG. ψ. τ. λ.⁽²⁾ (— Wilhelm Schulze, KZ. XXXIII, σ. 225, σμ. 10) κόρφος (κοντὰ τῆς ἴδιας ἐποχῆς· κ. MBCh., σ. 109).

ΑΕ (π. ε.). κ. Dieterich, GGS., σ. 107 ἀδερφίς (— BCH. VII, σ. 238, ἀρ. 22, 1· ἡ πέτρα ὁμῶς γράφει ἈΔΕΡΩΙ-CAΥΤΟΥ CΩΜΑΤΟΥ ΙΚΟΝΟCΑΥΠΙΓ ΜΟΝΑΖΟΝΤΟCΚΑ ΙΜΑΡΙΑC. Ὁ L. Duchesne διαβάζει· Ἀδε[λφο]ίς αὐτῆ. Σωματοθή[κη] Κόνονος... μονάζοντος καὶ Μαρίας. Ἰσαυρία, χρ. ε.). ΑΜ. XIV, σ. 246, ἀρ. 10, γρ. 10 ἀδερφίων (— W. Schulze, δ. εἴ.⁽³⁾, σ. 227· Μικρασία, Γ'-Γ' αἰῶνα Χρ· ἀδερφός, καθὼς τὴν οὖν W. Schulze, σ. 227, δὲν ὑπάρχει σὶ ἢ ἐπιγραφή· λέει ἀδελφός, γρ. 6-7)· GIL, III, ἀρ. 1531, γρ. 2-3 ἀδερφοί

⁽¹⁾ Στὰς τύπους πῶς καταλογίζουμε, ἀρχιθμε πάντα μέ τα νεολληνικά (δηλαδὴ τὰ σημερινὰ καὶ συγκαιρίτικα μας), χωρὶς νὰ τὸ δηλώνουμε καὶ μέ κανένα σημεῖον ξεχωριστό· ἐπειτα ἐρχονται τὰ μεσαιωνικά (— Μ. Α.), τάρχαῖα ἐλληνικά (— Α. Λ.), καὶ σ' αὐτὰ μέσα ξεδιακρίνουμε δυὸ ἐποχές, τὰ μετακλασσικά ἢ ἐλλ. παρακατιανῆς ἐποχῆς (— π. ε.) καὶ τὰ κλασσικά (— κ. ε.). ΓΙΑ παρακατιανὰ ὁμῶς λογαριάζουμε ὅσα δὲν εἶναι τῆ πέμπτῃ, τέταρτῃ ἢ καὶ τρίτῃ αἰῶνα πρὸ Χριστοῦ, λοιπὸν ἀπὸ τὸ δέφτερο αἰῶνα καὶ κάτω

⁽²⁾ Δηλαδὴ ψάξε τὴν λέξιν

⁽³⁾ Δηλαδὴ ὅπου εἵπαμε (— I. c.).

ll. 2-3 ἀδερφοί (E[ύ]γένιος ὃ δε κῆμε, ἀδερ φοί. ἡ χάρις τῇ Χριστ[ῷ]. M. Bayet, BCH. I, p. 397, N. 3 (pl. XV, 3) lit : E[ύ]γένιος ὃ δε κῆμε ἀδερ φο[ί]); Sterrett II, N. 499, ll. 5-6 ἀδερφοί (τῇ εἰδία μητρι Αὐρ. Ἑρτύλλῃ; Asie Mineure, ép. rom.); AM., l. c., l. 12 ἀδερφῶν (v. ci-dessus ἀδερφῶν);

b. devant la dentale ou interdentale θ : ἀπαρθινός (ἐπαληθινός, Chatz. Αθ. I, 483. Crète), θάρθῶ, θάρθω, νάρθῶ, νάρθω, ἥρθα, κερτάρι (c.-à-dire d'abord κερθάρι, de *κιλθάρι, κλιθάρι, κλιθάριον MBCh, p. 43, Chypre; c'est le κριθάρι de la langue commune);

GM. v. Imb. III, v. 153 (S.P., p. 94) ἥρθες (éd. et réd. en 1638, v. *Essais*, I, p. 12); Eroph. p. 307, v. 305 ἥρθαμε, p. 317, v. 541 ἥρθασι (entre 1600 et 1620, v. *Essais*, II, p. 276-277); LM², p. 4, 12, p. 5, 22, ἥρτεν, p. 13, 5 ἥρταν, p. 14, 10 νάρτεν, p. 14, 11 ἀν ἔρτης, p. 103, 24 θέλειν ἐρτῆν (= G. Meyer, Gr. G., p. 281, v. ci-dessus ἀδερφία; à Chypre, ἥρθε devient ἥρτε, et l'on a toujours, de même, ρτ pour ρθ, v. S. Ménéard, Αθ. VI, p. 157, N. 1);

GA. (b. é.). CPR., p. 32, N. 10, col. 2, l. 11 εαν δε επελθω (« λ corrigé en ρ » dit Wessely, au même endroit⁽¹⁾); en d'autres termes, le ρ qui se trouvait d'abord sur le papyrus a été corrigé en λ; 321/2 de notre ère; v. Dieterich, GGS., p. 108);

c. devant la fricative gutturale ou postérieure χ, il est probable que λ devient ρ, mais je ne connais aucun mot populaire qui en témoigne, si ce n'est

GA. (b. é.). Le Bas, *Inscr. gr. et lat.*, Paris, 1837-39, fasc. 5, p. 161, N. 228 (Dieterich, GGS., p. 107 et n. 1) Καρχηδονία (? Le Bas traduit « née à Carthage »; si c'est

⁽¹⁾ L'abréviation du texte grec, ἴ μ (ἴδιο μέρος), signifie précisément au même endroit, c'est une nuance de plus que ἴ c. = ὁ εἶ (voir plus haut, p. 300, n. 3), lequel ne conviendrait pas ici, le renvoi étant trop proche et l'aoi. indiquant le renvoi comme plus éloigné.

(Ε[ύ]γένιος ὧ δε κῆμε, ἀδερ φοί. ἡ χάρις τῆ|Χριστῆ. Ο Bayet, BCH. I, σ. 397, ἀρ. 3 (πλν. XV, 3) διαβάζει Εὐ]γένιος ὧ δε κῆμε ἀδερ φο[ί])· Steriet II ἀρ. 499, γρ. 5-6 ἀδερφοί (τῇ εἰδία μητρὶ Αὐρ. Τερτύλλη· Μικρασία, ρ̄ ε.). AM., δ. εἴ., γρ. 12 ἀδερφῶν (κ. π. ἀ. ἀδερφίων).

β. μετὰ τὸ δοντότριφο ἢ μεσοδοντότριφο θ· ἀπαρθινός (ἐπαληθινός, Χατζ. ΑΘ. Α', 483, Κρήτη), θάρθῶ, θάρθω, νάρθῶ, νάρθω, ἦρθα, κιντάρι (δηλαδή πρῶτα κινθάρι, ἀπὸ τὸ *κινθάρι, κλινθάρι, κλινθάριον MBCh., σ. 43, Κύπρο, τὸ κοινὸ κρινθάρι).

ΜΑ. κ. Ἡμπ. Γ', στ. 153 (—S. P.σ. 94) ἦρθες (ἐκδ. καὶ σύντ. στὰ 1638, κ. *Essais*, I, σ. 12)· Ἐρωφ. σ. 307, σλ. 305 ἦρθαμε, σ. 317, σλ. 541 ἦρθασι (μεταξὺ 1600 καὶ 1620, κ. *Essais*, II, σ. 276-277)· AM², σ. 4, 12, σ. 5, 22 ἦρτεν, σ. 13, 5 ἦρταν, σ. 14, 10 νάρτουν, σ. 14, 11 ἔν ἔρτης, σ. 103, 24 θέλειν ἔρτην (—G. Meyer, Cr. C., σ. 281, κ. π. ἀ. ἀδερφία· σλὴν Κύπρο, τὸ ἦρθε γίνεται ἦρτε, κ' ἔτσι πάντα ρτ ἀντὶς ρθ, κ. Σ. Μενάρδο, ΑΘ. 9', σ. 157, ἀρ. 1).

ΑΕ (π. ε.). CPR., σ. 32, ἀρ. 10, σλ. 2, γρ. 11, εαν δε επελθω («λ corrigirl aus ρ Wessely, σλὸ 1. μ.⁽¹⁾, διωρθωμένο δηλαδή σλὸν πάπυρο τὸ ρ, πῆ εἶχε πρῶτα, σὲ λ· 321) 2 Χρ· κ. Dieterich, GGS., σ. 108).

γ. μετὰ τὸ κατώτριφο ἢ λαρυγγότριφο χ, πιθανὸ νὰ γίνεται ρ τὸ λ, μὰ δὲ γνωρίζω λέξη δημοτικὴ πῆ νὰ μᾶς τὸ δείχνη, παρὰ μόνον

ΑΕ (π. ε.). Le Bas, *Inscr. gr. et lat.*, Παρίσι, 1837-39, φυλλ. 5, σ. 161, ἀρ. 228 (—Dieterich, GGS., σ. 107 καὶ σμ. 1) Καρχηδονία (; ὁ Le Bas μεταφράζει «née à Carthage»· ἀν

⁽¹⁾ Ἡ συντόμεψις λ. μ. σημαίνει ἴδιο μέρος, καὶ περισσότερο δηλαδή ἀπὸ τῇ συντόμεψι δ. εἴ (κ. π. ἀ. σ. 300, σμ. 3 καὶ σμ. τὸ λατινογαλλικὸ λ. c. . *Isos oitalo*). Ἡ ἐννοια μετὰ τὸν ἀόριστο ἀλλάζει χρωματικά, ἐπειδὴ καὶ ὁ ἀόριστος δηλώνει κάπως πρὸς ἀπόμακρον μέρος (καθὼς κ' ἢ μετοχὴ) *oitalo*).

Χαλκηδόνιος, -ιx (v. Dieterich, l. c., n. 1), alors cet exemple appartient au changement λκ = ρκ; si c'est Καλχηδόνιος, sa place est bien ici; v. aussi Pape-Benseler, WGEn., s. v. ⁽¹⁾ Καλχηδών, on trouve également des Καρχηδόνοι; si c'est Καρχηδόνιος, de Carthage, il n'y a pas permutation);

d. devant la fricative bidentale s : ἔβγαρση (Santorin, Mérovigli, VF., s. d., c, L. C. ⁽²⁾); ἔβγαρση = ἔβγαλση, qui veut dire promenade, σεργιάνι, ou plutôt, comme elle disait, σιργιάνι; le t. est سبران, *seiran*; donc, le i de σιργιάνι est santorinien; on le recueille aussi à Chio, dans le même mot);

GM. v. Wessely, Pap. El-F., p. 229, N. LXXIII, 13, l. 2 (W. Schulze, l. c., p. 229, et Dieterich, GGS., p. 108) σαρκισκαρις (c.-à-d. celui qui fait des *salsicia*, le *charcutier* (Wessely), le σαλσικοπώλης DC., cherchez ce mot, le ἀλλαντοπώλης, ἐκεῖνος πᾶ πελσεῖ χοιρινά);

2. devant les continues sonores, c'est à savoir :

a. devant la labiale (labiodentale) β : Ἀρβανίτης, Ἀρβανιτιά, βορβός (βελβός, sorte de racine d'oignon, v. MAE. ⁽³⁾, v. le mot ⁽⁴⁾, et globe de l'œil, Dict. Vl., Vyz., Legr. etc.), χαρβᾶς (χαλβᾶς, Santorin, Pyrgos, Jf., c., L. C. ⁽⁵⁾, et Chio, parfois CP.);

GA. (b. é.). CIA., III, 2171 Καλλιπολις|Ὀρβίς Μιλησία,|Σωσικράτης|Ραμνεσίς| γυνή· N. 74, 1 Γαῖς [Ὀ]ρβίς; IHS., XII, p. 244-245, l. 27 Ὀρβίς Ἀπολλώνις (W. Schulze, l. c.,

⁽¹⁾ Dans le texte grec, λ. (— λέξη) signifie proprement (à ce) mot, s. v.

⁽²⁾ V. p. 296, n. 1.

⁽³⁾ Μέγα Λεξικὸν τῆς ἐλληνικῆς γλώσσης, Ἀνέστη Κωνσταντινίδου, Athènes, 1901.

⁽⁴⁾ Dans le texte grec, δ τ. λ = διὰς τῆς λέξης; la nuance ψάξω (au lieu de διὰς) contient souvent une indication utile au chercheur.

⁽⁵⁾ V. p. 296, n. 1.

εἶναι Χαλκηδόνιος, -ία, κ. Dieterich, δ. εἴ., σμ. 1, τότε πάει σὶδ λκ ρκ· ἂν εἶναι Καλχηδόνιος, ταιριάζει ἐδῶ· κ. καὶ Pappe-Benseler, WGLn, λ.⁽¹⁾ Καλχηδών, ἔχει καὶ Καρχηδόνιοι· ἂν εἶναι Καρχηδόνιος, ἀπο τὸ Caiithago, δὲν ὑπάρχει συναλλαξιά).

δ. μέ δοντοδοντότριφτο σ· ἔβγαρση (Σαντορήνη, Μεροβίγλι, ΓΓ., δ.δ., π., ΚΓ.⁽²⁾· ἔβγαρση ἔβγαλση, θὰ πῆ σεργιάνι, καὶ μάλιστ'α, ὅπως μῆ τό'λεγε, σιριάνι· το τέρκ. εἶναι ٧٤٠, σείράν· λοιπὸν τὸ ι στὸ σιριάνι εἶναι σαντορινιό· ἀνέγεται καὶ στὴ Χιό, στὴν ἴδια λέξη)

Μ Α. κ. Wessely, Pap. El-F., σ. 229, ἀρ. LXXIII, 13, γρ. 2 (W. Schulze, δ. εἴ., σ. 229, καὶ Dieterich, GGS., σ. 108) σαρσικαριε (ἐκεῖνος δηλαδὴ) πῆ κάνει salsicia, ὁ chautiei, Wessely, ὁ σαλσικοπώλης, D C. ψ. τ. λ., ὁ ἀλλαντοπώλης, ἐκεῖνος πῆ πελεῖ χοιρινά).

2 μέ κατοπινῆς ξακολεθητικῆς χορδόηχες, δηλαδὴ

α. μέ τὸ χειλόηχο (δοντοχειλότριφτο) β· Ἀρβανίτης, Ἀρβανιτιά, βορβος (βoλβός, εἶδος ῥίζα κρομμυδιῶ, κ. Μ Α Γ ⁽³⁾, δ. τ. λ. ⁽⁴⁾), καὶ σφαίρα τῆ ματιῶ, Λεξ. α Βλ., Βυζ., Legr. κτλ.), χαρβᾶς (χαλβᾶς, Σαντορήνη, Πύργος, Κ., π., ΚΓ.⁽⁵⁾), καὶ Χιό· κάποτε καὶ σὴν Πόλη).

Α Γ. (π. ε.). Γ Α. Α., III, 2171 Καλλίπολις| Ὀρβίε Μιλησία,| Σωσικράτε| Ραμυσίε| γυνή ἀρ. 74, 1 Γαίε| Ὀ|ρβίε· JHS., XII, σ. 244-245, γρ. 97 Ὀρβίε Ἀπολλωνίε (ὁ W. Schulze, δ.

⁽¹⁾ Δηλαδὴ λέξη

⁽²⁾ Κ. σ. 296, σμ. 1.

⁽³⁾ Μέγα Λεξικὸν τῆς ἐλληνικῆς γλώσσης, Ἀνέστη Κωνσταντινίδου, Ἀθήνα, 1901

⁽⁴⁾ Δηλαδὴ διέσ τῇ λέξει ἀλλάζει λιγάνι τὸ νόημα μέ τὸι ὅρο ψ. τ. λ (κ π. δ σ. 301, σμ. 2), πῆ μπορεῖ νάτι περισσότερο νὰ μᾶς βοηθήσῃ σὶδ ψάξιμο, ἐπειδὴ κ' εἶναι κάποτες ἡ λέξη κρυμμένη σὶὰ λεξικά (λ. χ. σὶδ Γλωσσάριοσ θ Δουκαγκη)

⁽⁵⁾ Κ. σ. 296, σμ. 1.

p. 229, se demande s'il n'y a pas là Ὀλβιος; v. cependant CIA, III, 2823 Ἐμνήσθη ἐπ' ἀγαθῇ Πυθουήης Μάαριος Orbius, et JHS, XII, 226, 2 Ἐπιστάτεοντος Πλεισάρχης | τῷ Πλεισάρχῃ Ὀλβέως, p. 226, 1, 1 Δὲ Ὀλβίῳ; aussi Dieterich, l. c., 108); le ρ dans le nom propre Βαρβίλλα (Βαλβίλλεια etc., Dieterich, *ibid.*) peut reposer sur une dissimilation;

b. devant la dentale ou interdentale δ :

GM. v. LM², I, p. 26, l. 5 σορδάτες, l. 15 σορδάτοι (σολδάτοι, G. Meyer, Gr. G., 281); L. C. . σολδί;

c. devant la fricative gutturale ou postérieure γ : Βεργάροι, Βεργαρά (v. aussi P. 181, 1);

GM v. LM², I, p. 206, 14 et 16 (= MBCh., 43 et G. Meyer, Gr. G., 281) Βεργάροι; Imb. II (cette version est la plus ancienne et la rédaction probablement du xiv ou xv^e s., v. *Essais*, I, 12) porte sur le titre et donne partout (de même les autres versions) Μαργαρώνα (c.-à-d. *Μαλγαρώνα, *Μαλγαλώνα, cf.⁽¹⁾ Maguelonne; cependant le nom propre Μαργαρίτα peut n'être pas resté étranger à ce changement);

d. devant la dentale ζ, je n'ai recueilli et je ne connais aucun ρ pour λ;

3. devant les explosives sourdes, c'est à savoir .

a. devant la labiale π : ἀνέρπιστος (Pet. Θ. Γ., 87), ἐρπίδα (Thumb, GG. 17), ἐρπίζω («ἐλπίζω ἔλπιζα oder ἔρπιζα (und auf Kreta ὄρπιζα)», Patz. *Einl.* 62; «auf den Inseln [?] und sonst ἤρχεμεν, ἤρπιζα ἤλπιζον», *ibid.*, 71), Ἐρπινίκη (Aθ. VI, 158, S. Ménard, Chypre), κάρπη (κάλπικος, *ibid.*), Μερπομένη (Μελπομένη, Ἐλπινίκη de la langue savante, *ibid.*), ὀρπίδα (Foy, LS., 1, Crète), ὀρπίδες

⁽¹⁾ Cette abréviation se rend exactement en grec moderne par σγκρ - σέγκριε, au lieu de πρβλ, qui est savant.

εἴ., σ. 229, ῥωτῶ μήπως κ' εἶναι Ὀλβιος· κ. ὥστόσο CIA., III, 3823 Ἐμνήσθη ἐπ' ἀγαθῇ Πυθονίῃς Μάαρκος| Ο ἱμερ, και JHS., XII, 226, 2 Ἐπιστάτεοντος Πλεισιάρχῃ τῷ Πλεισιάρχῃ Ὀλβέως· σ. 226, 1, 1 Διὸ Ὀλβίῳ· και Dielerich, δ' εἴ., 108). ἡ Βαρβίλλη (Βαλβίλλεια κτλ., Dielerich, ἔ. μ.) μπορεῖ νᾶναι κι ἀπὸ ξέμοιασμα·

β. μὲ δοντότριφτο ἢ μεσοδοντότριφτο δ·

MA. κ. AM², A', σ. 26, γρ. 5 σορδάτους, γρ. 15 σορδάτοι (— σολδάτοι, G. Meyer, Gr. C., 281) ΚΓ σολδί·

γ. μὲ κατώτριφτο ἢ λαρυγγότριφτο γ· Βεργάροι, Βουργαριά (κ. και P. 481, 1)·

MA. κ. AM², A', σ. 206, 14 και 16 (MBCh, 13 και G. Meyer, Gr. C., 281) Βεργάροι· ὁ Ἦμπ. Β' (ὁ πρὸ ἀρχαῖος· συντ. πιθανὸ αἰ. ιδ' ἢ ιε', κ. *Essais*, I, 12) ἔχει σίον τίτλο καθὼς και πάντα (ἔτσι κ' οἱ ἄλλες παραλλαγές) Μαργαρώνα (δηλαδὴ *Μαλγαρώνα, *Μαλγαλώνα, συγκρ.⁽¹⁾ Maguelonne· μὰ μπορεῖ νὰ βοήθησε κ' ἡ Μαργαρίτα)·

δ. μὲ δοντότριφτο ζ, δὲν ἄκιστα και δὲν ξέρω κανένα ρ ἀντὶς λ·

3. μὲ κατοπινὲς ξαφνικὲς ἀχορδόηχες, δηλαδὴ

α. μὲ τὸ χειλόκλειστο π· ἀνέρπιστος (Hes. ΘΓ., 87), ἐρπίδα (Thumb, GG, 17), ἐρπίζω (« ἐλπίζω ἐλπίζα oder ἔρπιζα (und auf Krete ὄρπιζα) », Hatz. Einl 62· « auf den Inseln [?] und sonst ἤρχεμεν, ἤρπιζα ἤλπιζον », ἔ. μ., 71), Ἐρπινίκη (Αθ. γ', 158, Σ. Μενάρδος, Κύπρο), κάρπης (κάλπικος, ἔ. μ.), Μερπομένη (Μελπομένη, Ἐλπινίκη τῆς

⁽¹⁾ Δηλαδὴ συγκρίνε, πρὸ τὸ καταλαβαίνει ὁ καθένας, αἰτίς τὸ πρβλ, που δύσκολα καταλαβαίνεται. Ἀνάγκη δὲν ὑπάρχει νὰ εἶναι ὁ τύπος ἀρχαῖος ὅπως τὸ cf. γαλλικά· τὸ συγκρ. σημαίνει ἀπαράλλαχτα τὸ ἴδιο

(Chalk. N L., 350), *ὀρπιζω* (Foy, l. c., S. Ménard, l. c., p. 157),

GM. v. ASS., 22 Août, p. 522 E (= Tomaschek, W. Sb., t. 12/1 (1891), p. 75 = W. Schulze, l. c., 226) *κατέλαβε Βιθυνίαν εἰς ἐμπόριον λεγόμενον Κάρπιν* (Mer noire, côte méridionale); DG. v. le mot (= W. Schulze, l. c., p. 225, n. 10) *κόρπος*; LM², I, 371, 20 (= G. Meyer, l. c., 281) *κορπωμένοι* (c.-à-d. blessés par les Sarrasins); DG. v. le mot (= W. Schulze, l. c.) *κορπώνω*, LM², I, 288, 13 (= MBCh., 43) *ὀρπιζομεν*, *ibid.*, 366, 22 *ὀρπιζεν*;

GA (b. c.) CIA. III, N. 3/66 (pour cet exemple et pour ceux qui suivent, v. G. Meyer³, 236, W. Schulze et Dieterich, l. cc.) *κυμητήριον Ἐρπιδίε οἰκοδόμει* (ér. chr.); AM, XII, p. 256, N. 25 *Ἐρπιδιοφόρο υ τῷ κ(αί) Εὐτυνεῖς πριμειπίλει Ἐπιχάρμει, ἥρωα* (l'esprit rude est de l'éditeur; ér. chr. et rom., Philadelphie, Asie Mineure); CIA. III, N. 1202, l. 128 *Γλύκερος Ἐρτινελει* (milieu du m^e s. de notre ère); CIA. III, N. 3526 *Ζώ[σιμος] Ἐρπινίνο[υ] ἐνθάδε κῆ[τε]* (ér. chr.); Ann. Ist. arch., 1861, p. 47 *Ἐρπίς θεῶ δούλη παρακαλεῖ μηδεία τεθῆναι πρὸς αὐτήν* (ér. chr., Sparte), CIA. III, N. 81 (col. 2) *Εὐέρπιστος [Ζ]ωσί[μει]* (milieu du m^e s. de notre ère); AEMÖ., VII, 181, N. 38, 4 γλ]υκυτάτη Καρπερνί[α] ἐ]αυτῷ νύμφη (ér. rom.); IGSI., N. 1733 *Καρπερνία(ι) Ἰράκλεια(ι) Καρπερνία(ι) Ἰράκλεια(ι) τῇ μητρὶ ἐποίει* (ér. chr.); CIG. II, N. 3665, l. 53 (p. 928) *Καρπόνιος Ζώτιχος* (pas antérieur à Marc Aurèle, i^{er} s. de notre ère); CIA. III, N. 1198, l. 23 *Καρπούνιος Ἀπολλώνιος* (240 de notre ère; tous ces noms nous ramènent au nom romain *Calpurnius*, qui pouvait se lire aussi en latin *Car-purnius* CIL VI, 14153; v. W. Schulze, l. c., p. 228);

GA. (ér. cl.) v. IGS., I, N. 1379 (= W. Schulze, l. c., p. 232) *Σαρπυγίς* (= ΣΑΡΠΗΓΙΣ, de *σάλπιγξ*, comme le veut W. Schulze, *ibid.* et n. 2; nom de femme, v^e s. av. I-C.; Béotie);

καθαρέβασας· ι. μ.), ὀρπίδα (Foy, LS, 41, Κρήτη), ὀρπίδες (Chalk. NL., 350), ὀρπίζω (Foy, δ. εἰ., Σ. Μενάρδος, δ. εἰ., σ. 57).

ΜΑ. κ. ASS. 22 Αβγ., σ. 522 E (Tomasehek, W. Sh., τ. 124 (1891), σ. 75 W. Schulze, δ. εἰ., 226) κατέλαβε Βιθυνίαν εἰς ἐμπόριον λεγόμενον Κάρπιν (Μάβρη Θάλασσα, μεσηβρινὸς ὄχτος)· DC. δ. τ. λ. (W. Schulze, δ. εἰ., σ. 225, σμ. 10) κόρπος· AM², Α', 37, 90 (G. Meyer, δ. εἰ., 281) κορπωμένοι (ἀπὸ τῆς Σαρακηνῆς, δηλαδή)· DC δ. τ. λ. (W. Schulze, δ. εἰ.) κορπώνω· AM², Α', 988, 13 (MBCh, 13) ὀρπίζομεν· ι. μ., 366, 22 ὀρπίζειν.

ΑΙ. (π. ε.). CIA. III, ἀρ. 3466 (κ. γι' ἀφ' τοῦ και γιὰ τὰ κόλυσθα G Meyer², 236, W. Schulze καὶ Dieterich, δ. εἰ., εἰ εἰ.) κυμητήριον Ἐρπιδίε υἱοδό με (χρ. ε.). AM., XII, σ. 256, ἀρ. 25 Ἐρπιδόφορος υἱὸς καὶ Εὐτυνεῖς πριμειπίλε Ἐπιχάρμει, ἥρωα (ἡ δασεία εἶναι τῆς ἐκδότης· χρ. ρ. ε., Φιλαδέλφεια, Μικρασία)· CIA. III, ἀρ. 1202, γρ. 128 Γλύκερος Ἐρπινείας (μέση I' αἰ. Χρ.)· CIA. III, ἀρ. 3596 Ζώ[σιμος Ἐρπινίνο] ἐνθάδε κῆ[τε] (χρ. ε.). Ann. Ist. arch., 1861, σ. 17 Ἐρπίς Θεῶ δέλη παρακαλεῖ μηδένα τεθῆναι πρὸς αὐτήν (χρ. ε., Σπάρτη)· CIA. III, ἀρ. 81 (στλ. 2) Εὐέρπιστος [Ζ]ωσί[με] (μέση I' αἰ. Χρ.)· AEMO², VII, 181, ἀρ. 38, 4 γλ]υκυτάτη Καρπερνία ἐ]αυτῇ νύμφη (ρ. ε.). IGSI., ἀρ. 1733 Καρπερνία(ι) Ἡράκλεια(ι) Καρπερνία(ι) Ἡράκλεια(ι) τῇ μητρὶ ἐπολεῖ (χρ. ε.). CIG II, ἀρ. 3665, γρ. 53 (σ. 928) Καρπόνιος Ζώτιχος (ὅχι πρὶν ἀπὸ τοῦ Μάρκου Αντωνίου, Β' αἰ. Χρ.)· CIA., III, ἀρ. 1198, γρ. 23 Καρπένιος Ἀπολλώνιος (240 Χρ.· ἀφ' τὰ ὅλα βγαίνουσιν εἰς τὸ ῥωμαϊκὸ τὸν ὄνομα *Carpenius*, πᾶς διαβάζεται ὥσπερ καὶ *Carpenius*, ῥωμαϊκά, CIL. VI, 14 53· κ. W. Schulze, δ. εἰ., σ. 228).

ΑΕ. (κλ. ε.) κ. IGS., I, ἀρ. 1379 (W. Schulze, δ. εἰ., σ. 232) Σαρπινγίς (ΣΑΡΠΙΝΓΙΣ, ἀπὸ τοῦ σάλπιγξ, ὅπως τὸ θέλει ὁ W. Schulze, ι. μ., καὶ σμ. 2· γυναικὸν ὄνομα, I' αἰ. πρ. Χρ.· Βοιωτία).

b. devant l'occlusive alvéolaire ou dentale τ : ἄρτάνα (Foy, L.S., 41, ἀλτάνα, terrasse de jardin ou belle-vue, *belvédère*), βάρ'το (S. Ménard, *Àθ.* VI, 158, Chypre), βάρτε (βάλτε, Naxos, Damarionas, V.F., s. d., c.⁽¹⁾), βγάρ'το (Santorin, Vountso, ?⁽²⁾), βόρτα (aussi βόλιτα βόλτα, Thumb, G.G., 17), κάρτσες (κάλτσες, P. K.M., I, p. 287, l. 3 Er'ata, p. 305; Syra), Μάρτα (*Malte*, S. Ménard, l. c.; je suppose aussi Μαρτέζος), Μερτιάδης (Μηλτιάδης, Naxos, Damarionas, II. de Philoti, conv.⁽³⁾), μπαρτᾱς (μπαλτᾱς, Pernot, oralement; Chio), πορτός (Sak. Κυπρ., II², v. le mot; le πορτός est du moult bouilli, dans lequel on jette du blé moulu gros, du sésame et des aromes, v. Foy, L.S., S. Ménard, *Àθ.*, *ibid.*; v. Plut. 201 C ἄρτον ἢ πολτόν), σάρτο (σάλτο; s'entend quelquefois; voir ci-dessous⁽⁴⁾ 6, s), σεπερτέρα (P. 365, *la sepultura*; calabrais), ψάρτης (chantre; du même qui a dit Μερτιάδης, v. ci-dessus);

G.M. v. L.M.², I, p. 237, l. 19 (- G. Meyer, l. c., 280) βάρ'την; G. Bustr. X K. (- Sathas, M. α. B., II) 476, 14 ἐπαρτζαμίαντον (*imbalsamare*, G. Meyer, l. c.; le groupe ρτζ doit s'écrire ρτσ, ainsi le veut la prononciation, qui est la même que dans παρτσᾱς, bien qu'on l'écrive avec un ζ; sinon, ce serait le seul exemple d'un λ devenant ρ devant τ⁽⁵⁾, donc παρτῆζαμιάζω); D.C. (- W. Schulze, l. c., 225, 0) σιταρόπορτος (σιτόπολτος, v. le mot; v. ci-dessus πολτός); L.M.², I, 100, 9 σερτάνον; 119, 3, 351, 2 σερτάνος;

⁽¹⁾ Voir ci-dessus, p. 296, n. 1.

⁽²⁾ Voir ci-dessus, p. 297, n. 1.

⁽³⁾ Voir ci-dessus p. 296, l. 1.

⁽⁴⁾ Dans le texte grec, κ (ou K) κοιτάξε, νοτ, κ π κ. κοιτάξε πιδ κάτω (plus bas), de même que κ π α κοιτάξε πιδ άπάνω (plus haut)

⁽⁵⁾ Ces lettres π τ κ sont des notations pour b d g la ligne t e blée au dessus de la lettre doit représenter la vibration qui seule les distingue de p t k.

β. με γυλόκλειστο ἢ δοντόκλειστο τ· ἄρτάνα (Foy, I.S., 11, ἄλτάνα, τάράτσα περιβολιοῦ ἢ ὁμορφη θέα, *belvedere*), βάρ'το (Σ. Μενάρδος, Αθ. ρ, 158, Κύπρο), βάρτε (βάλτε, Νάξο, Δαμαριώνας, ΓΓ. δ. δ., π.⁽¹⁾), βγάρ'το (Σαντορίνη, Βενήτσο,;⁽²⁾), βόρτα (καὶ βόλιτα βόλτα, Thumb, G.G., 17), κάρτσες (κάλτσες, Ῥ. κ. Μ., Α', σ. 287, γρ. β Παρατυπώματα, σ. 305· Σύρα), Μάρτα (ἢ Μάλτα, Σ. Μενάρδος, δ. εἴ· ὑποθέτω καὶ Μαρτέζος), Μερτιάδης (Μηλτιάδης Νάξο, Δαμαριώνας, Α. ἀπὸ τὸ Φιλότι, δ.⁽³⁾), μπαρτᾶς (μπαλτᾶς, Pernot, προφορικά, Χιό), πορτὸς (Σακ. Κυπρ., Β', ψ. τ. λ.· ὁ πορτὸς εἶναι μῆστος βρασμένος· πῆ μέσα ῥίχνανε σιτάρι ἄλεσμένο χοντρά, σασάμι κι ἄρωματινιά· κ Foy, I.S., Σ. Μενάρδο, Αθ., ἔ. μ.· κ. Πλάτ. 201 ὁ ἄρτον ἢ πολτόν), σάρτο (—σάλτο, ἀκέγεται καὶ με ρ, κ π. κ. 6, τ.⁽⁴⁾), σεπερτέρα (P. 365, *le sepulture*· καλαμπρέζικο), ψάρτης (ὁ ἔ. πῆ εἶπε Μερτιάδης, κ. π. α.).

ΜΛ. κ. ΑΜ². Α', σ. 237, γρ 19 (G Meyer, δ. εἴ', 280) βάρ'την· Γ. Βασίλρ ΧΚ. (Σάθας, Μαι. Β., Β') 476, 14 ἐπαρτζαμίασαν τον (*imbalsamare*, G Meyer, δ. εἴ· τὸ ρτζ πρέπει νὰ γραφῇ ρτσ· ἔτσι τὸ θέλει κ' ἡ προφορά, ὅπως λέμε παρτσᾶς, ἂν καὶ γράφεται με ζ· εἰδεμή, ἂν εἶναι ρτζ, θάτανε καὶ τὸ μόνον ρ με κατοπινὸ τ̃⁽⁵⁾, δηλαδή παρτ̃ζαμιάζω)· D C (W. Schulze, δ. εἴ', 225, 10) σιταρόπορτος (σιτόπολτος, ψ. τ. λ· κ. π. α. πολτός)· ΑΜ². Α', 100, 19 σερτάνον· 119, 3, 351, 2 σουρτάνος·

⁽¹⁾ Κ. π. α σ 296, σμ. 1

⁽²⁾ Κ π α. σ. 297, σμ. 1.

⁽³⁾ Κ. π. α. σ 296 σμ. 1

⁽⁴⁾ Δηλαδή κοίταξε πιδό κάτω· κ, π α - κοίτ πιδό ἀπάνω·

⁽⁵⁾ Τα ψηφια π̃ τ̃ κ̃ εἶναι σημεῖα γιὰ τὰς γνωστὰς ἡχας b, d, g, πῆ ἀλλὰ τὰς σημειώνουσι με ψηφια λατινικά, ἐνῶ σημειώνονται περίφημα καὶ με τὰ ἑλληνικά, λιγάνι ἀλλαγμένα ἢ γραμμίτσα ἢ τρεμελιαστή ἀπάνω στὰ ψηφια π τ κ, δηλώνει καὶ τὸ τρεμονήναι στὸ λάρυγγα, πῆ μόνον ἀφ'τοῦ ξεχωρίζει τὴν προφορὰ τοῦ π̃ τ̃ κ̃ ἀπὸ τὴν προφορὰ τῆ π τ κ

c. devant l'occlusive gutturale ou postérieure κ : Ἀρκι-βιάδης (S. Ménard, l. c., 158; v. ci-dessus, Ἐρπινίκη, Μερπομένη), Ἰαρκόνη (μπαλκόνη, Naxos, Vothri, F., c.⁽¹⁾), πέρκι (μπέλκχι, S. M., *ibid.*), χάρκωμα (?⁽²⁾, Andros et Pyrgi, Chio), χαρκιᾶς (W. Schulze, l. c., 225);

GM. v. Tomasciek, l. c., p. 15 (— W. Schulze, l. c., 226) Ὀρκόν (Ὀλκόν; Propontide; 759-826 de notre ère); LM², I, 34, 18 (— G. Meyer, l. c., 281) Φαρκονία (*falcone*; de même, G. Bustr. XK., l. c., p. 506, l. 19); ΔΤΕΕ., II, p. 26, N. 4 (v. Dieterich, GGS., 107) μιχα(η)λ ὁ Χαριαν-δ(υ)λ(ης) εν ετει ζπε (7085 de la fondation du monde, c.-à-d. 1577 de notre ère; cf. *ibid.*, N. 8 Λεηζη τε Χαλκωντηλι); LM², I, 230, 9 χαρκίν; 230, 10 χαρκόπελον; 8, 19 χαρκόν; I 6, 12 χάρκωμαν; I 31, col. 1 Gl. χαρκωματᾶς («*chaudronnier*»);

GA. (b. é.) v. AM., VI, p. 142, N. 22 Διογενης Χαριω-ματαδος (c.-à-d. χαρκωματᾶδος, gén. de χαρκωματᾶς, suivant la belle démonstration de W. Schulze, l. c., 229 suiv.⁽³⁾);

4. devant l'explosive sonore labiale π : γάρμπο (Dict. Vlachos) = ven. galbo (avec g—γ); li galbo;

5. devant nasales, c. à savoir :

a. devant μ : ἄρμέγω (*ἀλμέγω, ἀμέλγω), ἄρμη (ἀλμη, Πετ. ΘΓ., 87; Foy, LS., 41), ἄρμύρα (Ῥω. Θέ., I, 315; Dict. Vl. v. ce m.), ἄρμυρός, Ἀρμυρός (localité de Paros, Ἀθήν. V, 31), βαρμένος (Thumb, GG., 17), βά-σαρμος (βάσαλμος, arbre, Foy, LS., 41), ἔνταρμα, πρό-βαρμα («λέγεται κάλλισθα πρόβαρμα, ἔνταρμα κτλ.»

⁽¹⁾ V. p. 296, n. 1.

⁽²⁾ V. p. 297, n. 1.

⁽³⁾ Dans le texte grec, καὶ ἀκόλ, (ou ἀκ) = καὶ ἀκόλουθες.

γ. με λαρυγγόκλειστο ἢ κατώκλειστο κ· Ἀρκιβιάδης (Σ. Μενάρδος, δ. εἰ., 158· κ. π. ἂ Ἐρπινίκη, Μερπομένη), παρκόνι (μπαλκόνι, Νάξο, Βόθροι, Γ., π.⁽¹⁾), πέρκι (μπέλκχι, Σ. Μ., ἱ. μ.), χάρκωμα (;⁽²⁾, Ἄντρο, καὶ Πυργί, Χιό), χαρκιᾶς (W. Schulze, δ. εἰ., 225).

ΜΛ. κ. Tomaschek, δ. εἰ., σ. 15 (W. Schulze, δ. εἰ., 226) Ὀρκόν (Ὀλκόν· Προποντίδα· 759-826 Χρ.)· ΛΜ², Α', 31, 18 (G. Meyer, δ. εἰ., 281) φαρκονία (falcone; τὸ ἰ καὶ Γ. Βεσίρ. ΧΚ., δ. εἰ., σ. 506, γρ. 19)· ΔΙΕΕ., Β', σ. 26, ἀρ. 4 (κ. Dietrich, GGS., 107) μιχα(η)λ ὁ Χαρκανδ(υ)λ(ης) ἐν εἰς ἔπε (7085 ἀπὸ χτίσιμο κόσμος, δηλαδὴ 1577 Χρ.· συγκρ. ἱ. μ., ἀρ. 8 Λεηζή τε Χαλκαντηλι)· ΛΜ², Α', 230, 9 χαρκίν· 230, 0 χαρκόπελον· 8, 19 χαρκόν· 16, 12 χάρκωμαν· 431, στλ. 1 Gl. χαρκωματαῖς (« olivudronnier »).

ΛΕ (π. ε.). κ. ΛΜ., VI, σ. 142, ἀρ. 22 Διογενες Χαρκωμα|ταδος (δηλαδὴ χαρκωματαῖδος, γεν. τῆ χαρκωματαῖς, ὅπως ἔδειξε ὠραῖα ὁ W. Schulze, δ. εἰ. 229 καὶ ἀκόλ.⁽³⁾).

4. με κατοπινὸ ξαφνικὸ χειλοχορδόηχο π· γάρμπο (Βλ. Λεξ.), βενετσιάνικο galbo (υὲ τὸ β γ)· γαλλικὸ galbe.

5. με κατοπινὸς μυτόηχος, δηλαδὴ

α. με κατοπινὸ μ· ἄρμέγω (*ἀλμέγω, ἀμέλγω), ἀρμη (ἀλμη, Πετ., ΘΓ., 87· Foy, LS., 41), ἀρμύρα (Ῥω. Θέ, Α', 315· Βλ. Α., δ. τ. λ.), ἀρμυρός, Ἀρμυρός (τοποθεσία Πάρρος· Ἀθήν. Γ', 31), βαρμένος (Thumb, GG., 17), βάσαρμος (βάσαλμος, δέντρο, Foy, LS., 41), ἔνταρμα, πρόβαρμα (« λέγεται κάλλιστα πρόβαρμα, ἔνταρμα κτλ. , Χατζ., Λθ.

⁽¹⁾ Κ. π. δ σ 296, σμ. 1

⁽²⁾ Κ. π. δ σ 297, σμ. 1

⁽³⁾ Δηλαδή, καὶ ἀκόλυθες

Chatz., *Αθ.*, I, 530), *σκαρμί*, *σκαρμός*, *τόρμηξη* (Naxos, Damarionas, II. (agoyate) de Philoti, conv.), *τορμῶ* (Mytilène, Argyri Ephlatioti; aussi ailleurs), *φταρμίζω* (D.C. «ὁφθαλμίζειν, Fascinare, Oculis laedere, βασκαίνειν», v. Chatz. *Αθήν.* X, 13, *ibid.* on lira une explication de *θαρμίζω*), *φταρμος* (*ὁφθαλμός*, τὸ κακὸ μάτι, le mauvais œil, v. W. Schulze l. c., 225, et n. 5);

GM. v. LM², I, 224, 10 (G. Meyer, Cr. C., 280 suiv.; MB Ch., 43) ἀπόβγαρμαν; 10, 4; 15, 7 ἀπότορμος; 234, 14 ἀρμυρά; 148, 27 ἐβγαρμένοι; 334, 12 παρασκάρμον; Tomaschek, l. c., p. 8 (W. Schulze, l. c., 225) *Pormoni* (Πολεμώνη, dans la Mer Noire, côte méridionale); Leont. Tact. 13, 5 et Const. Porph., Adm. Imp., p. 75, l. 11 *σκαρμός*; LM², I, 206, 5 ἐτορμῆσαν; 260, 14 ἐτορμῆσαν; 26, 24 τορμήσει; 30, 2 τορμήση; 41, 23 τορμίσης;

GA. (b. 6) v. BCH., XIII, p. 405, N. 23 Μνη μ(ε)ῖον Εὐσε|βίως| παρὰ Ἀ ρμυρά|ἀποθα|νόν]το[ς (Thessalie); AM., XII, p. 248, N. 7, l. 3 τορμήσει (Asie Mineure); *Αθ.* IX, p. 171, N. 2 Μνημα Θε|οκράτη ἔτ|ις τορμήσ η ἀνασκά ψε, δ(ώ)η τὸν λόγον θῶ (Laurium, ancienne ér. chr., v. Koumanoudis, *ibid.*), MCB., fasc. 2/3, p. 97, N. σηζ', l. 5 Τέτρε τῆ ἡρώε κήδετα Αἰρ. Αἰτώ[ιος καὶ Αἰρ. Τατιανὴ κλεινῆς Βοριακῆς κατὰ συν|χώρησιν Αὐρ. Τροφίμω καὶ Ἀμμιανῶ καὶ Ζω|σίμω· ἐδενὶ δὲ ἐτέρω ἐξὸν τεθῆνα(ι)· εἰς δὲ τις| τορμησει ἕτερον θάψαι τινα ἢ γράμα ἐκόψαι θή σε(ι) τῷ ταμίῳ (elc.; Smyrne, environs); Perrot, GB., I, p. 90, N. 58, l. 5-6 (= CIG., 3690; mais beaucoup mieux chez Perrot) Ὑ|πό- [μνημα Αὐ(ρηλίω) Χρηστίῳ (elc.) εἰ δὲ τις τορμήσ' ἕτερον κατά- θεσθαι (le marbre dit ΚΑΤΑΘΕΣΤΑΙ, c.-à-d. καταθέσθαι, qui d'ailleurs est régulier; Pandemio); CIA., III, 1433 Κλη- ματεῖ, ε δῶλος τί μεις κῆτε ἐν τῷ τόπῳ τέ|τω Πρίμος. Ἐ τις τρομήση τῷ| βασίτερναρίῳ|ν, καταβαλῆτε τῷ ταμείῳ χρε|σοῦ

Α', 530), σκαρμί, σιαρμός, τόρμηξη (Νάξο, Δαμαριώνας, Ἄ. (ἀγωγιάτης) ἀπὸ τὸ Φιλότι, ὁ.), τορμῶ (Μυτιλήνη, Ἀργύρης Ἐφταλιώτης, κι ἀλλῶ), φταρμίζω (D.G. «ὀφθαλμίζειν, Fascinare, Oculis laedere, βασκαίνειν», κ. Χατζ Ἀθήν., Γ', 13. ἱ. μ., ἔχει ξήγηση καὶ τῷ θαρμίζω), φταρμός (ὀφθαλμός, τὸ κακὸ μάτι, κ. W. Schulze, δ. εἰ., 225, καὶ σμ. 5).

ΜΑ. κ. ΑΜ²., Α', 221, 10 (G. Meyer, Gr. C., 280 ἀκ. MBCh., 43) ἀπόβγαρμαν· 10, 4· 15, 7 ἀπότορμος· 234, 14 ἄρμυρά· 1/8, 27 ἐβγαρμένοι· 334, 12 παρασκάρμον· Tomaschek, δ. εἰ., σ. 8 (W. Schulze, δ. εἰ., 225) *Porromi* (Πολεμώνη, στή Μάβρη θάλασσα, μεσηβρινὸς ὄχτος)· Λέοντ. Τακτ., διάτ. 10', § ε' καὶ Κωνστ. Πορφ., πρ. Ῥω., σ. 75, γρ. 11 σκαρμός· ΑΜ²., Α', 206, 5 ἐτορμῆσαν· 260, 14 ἐτορμῆσαν· 26, 21 τορμήσει· 30, 2 τορμήση· 41, 23 τορμίσης·

ΛΕ. (π. ε.). κ. BCH., XIII, σ. 405, ἀρ 23 Μνη|μ(ε)ῖον| Εὐσε|βίως|παρὰ Ἀ ρμυρά|ἀποθα|νόν]το[s (Θεσσαλία)· ΑΜ., XII, σ. 218, ἀρ. 7, γρ 3 τορμήσει (Μικρασία)· Αθ., Θ', σ. 171, ἀρ. 2 † Μνηῖμα Θε|οκράτη· Ἰτ|ις τορμήσ η ἀνασκά|ψε, δ(ώ)η τόν|λόγον θῶ (Λαβριο· π. χρ. ε., κ. Κεμανέδη, σὺν ἱ. μ.)· ΜκΒ., φλ. 2/3, σ. 97, ἀρ. σηζ', γρ. 5 Τέτε τῷ ἡρώε κή-
δεται Αὐρ. Αντῶνιος καὶ Αὐρ. Τατιανὴ κλεινῆς Βοριακῆς κατὰ
συν χώρασιν Αὐρ. Τροφίμω καὶ Ἀμμιανῶ καὶ Ζω σίμω· ἐδενὶ δὲ
ἐτέρω ἐξόν τεθῆνα(ι)· εἰς δὲ τις| τορμήσει ἕτερον θάψαι τινα
ἢ γράμα ἐκόψαι θή|σει(ι) τῷ ταμείω (κτλ.· Σμύρνη, περίχωρα)·
Perrot, GB., I, σ. 90, ἀρ. 58, γρ. 5-6 (=CIG., 3690· μα
πολὺ καλῆτερα ὁ Perrot) Ὑ|πό[μνημα|Αὐρ(ηλίω) Χρησῖ (κ.
τ. λ.) εἰ δὲ τις τορμήσ' ἕτερον κατάθεσθαι (τὸ μάρμαρο γράφει
ὁμῶς ΚΑΤΑΘΙΣΤΑΙ, δηλαδὴ καταθέσθαι, πῶ εἶναι καὶ σωστό·
Παντερμο)· CIL., III, 1433 Κληματεῖ|ε δῆλος τί|μειος κῆτε ἐν
τῷ τόπῳ τῷ Πρῖμος· Ἐ τις τρομήση τῷ βαστερναρίῳ,
καταβαλῆτε| τῷ ταμείῳ χρσ|σῶ ὠκίας τρεῖς (γιά τὸ μετατό

ὠκίας τρῖς (pour le déplacement de ρ dans τρομήση pour τρομήση, voir W. Schulze l. c., 226, et se rappeler les formes locales bien connues καρδιά — καρδιά, ἐγρώνισε, μεδρινά, μπέδρεμα, πέδρινω, πόδρες, φαδρειές, de Pyrgi, Chio, ou ἀδέρφια, qui se disent aussi parfois ἀδρέφια, etc.);

b. devant ν : παραγγέρνεις (Chalk. N L., 350, Céphalonie), στέρνω (*ibid.*, Crète, et Thumb, G G., 17 « στέονω (gew. στέλνω) », c. à-d. habituellement στέλνω), στέρνει (Naxos, Philoti, Ih., c.; Voithi, F. c.⁽²⁾).

5. *Comment a lieu la permutation proprement dite de ρ et de λ.* — a. Dans les mots précédents, de quelque époque qu'ils soient, il y a eu permutation proprement dite, puisque, au moment même où, p. e., je pensais former λ et dire ἀδελφός, l'extrémité de ma langue a commencé à se détacher de mes gencives intérieures. Elle ne s'est pourtant pas détachée tout de suite, elle s'est seulement éloignée quelque peu, pour se trouver en position de mieux vibrer. b. Jusqu'à ce que le mouvement s'achève, c.-à-d. jusqu'à ce que nous fassions entendre ρ pour λ, il y a naturellement un degré intermédiaire où l'on entend à la fois λ et un certain ρ. c. Dans la langue commune, ce son intermédiaire ne se laisse plus observer aujourd'hui, parce que λ y a définitivement abouti à ρ, p. e. dans ἀδερφός, et autres formes semblables. Mais il est très probable que ce son existe encore dans quelque dialecte, puisque le mouvement est physiologique et ne peut s'accomplir que graduellement et non point tout à coup, comme nous avons eu souvent l'occasion de voir que nous modifions les sons peu à peu et par déplacements lents et successifs. — d. Un linguiste de premier ordre, Grammont, a essayé de démontrer, a dit même

⁽¹⁾ L'abréviation du texte grec θμ = θυμήσε (se rappeler).

⁽²⁾ Voir p. 296, 1. 1.

πισμα τῷ ρ, τρομήσῃ ἀντίς τρομήση, κ. W. Schulze, δ. εἴ., 226, και Θμ.⁽¹⁾ τα γνωστιά μας ντόπια κραδια καρδιά, ἐγρώνισε, μεδρικά, μπέδρεμα, πέδρικω, πόδρες, φαδρειές, ἀπὸ το Πυργί τῆς Χιός, ἢ τὰδέρφια, πῶ ἀκέγυνται κάποτες κι ἀδρέφια, κτλ.)·

β. μέ κατοπινὸ ν· παραγγέρνεις (Chalk. NL, 350· Ke φαλωνιά), στέρνω (Ἰ. μ., Κρήτη, και Tumb, GG., 17 «στέρνω (gew. στέλνω)», δηλαδή σύννηθα στέλνω), στέρνει (Νάξο, Φιλότι, Η., π.· Βόθροι, Γ. π.⁽²⁾).

5. Πῶς γίνεταί ἡ καθαφτὸ συναλλαξιά στὸ ρ καὶ στὸ λ.

α. Στὶς προηγούμενες λέξεις, ὅποιες ἐποχῆς κι ἂν εἶναι ἀφτές, ἔγινε καθαφτὸ συναλλαξιά, ἐπειδὴ τὴν ἴδια στιγμή, λ. χ., ὅπως ἔλεγε νὰ μορφώσω λ καὶ νὰ πῶ ἀδελφός, τὰ κρόγλωσσό με ἄρχισε νὰ ξεκολνάει ἀπὸ τὰ μεσογάλια. Δὲν ξεκόλλησε ὅμως ἀμέσως, μόνον ξεκίνησε λιγάκι, γιὰ νὰ βρεθῇ σὲ θέση νὰ κάμει καλὴτερα τὸ τρεμοχτύπημα. — β. Ὡς πὺ νὰ γίνη ὁλότελα τὸ κίνημα, δηλαδή ὥς πὺ νὰ κερσῇ ρ ἀντὶς λ, ὑπάρχει ἐννοεῖται κ' ἕνας βαθμὸς μεσιανὸς, ὅπως ἀκέγεται συνάμα λ καὶ κάποιο ρ. — γ. Στὴν κοινὴ λαλιά, τέτοιος μεσιανὸς ἡχος σήμερις δὲν παρατηρεῖται, γιὰτὶ καταστιάλαξε πιά τὸ λ στὰ κατατόπια τῷ ρ, σὰ λέμε ἀδερφός κι ἄλλα τέτοια. Μὰ πολὺ πιθανὸ νὰ τὸν ἔχενε ἀκόμη σὲ καμιά ντοπιολαλιά, ἐπειδὴ τὸ κίνημα εἶναι φυσιολογικὸ καὶ δὲν μπορεῖ νὰ γίνη παρὰ βαθμὸν βαθμό, κι ὅχι μὲ μιᾶς, ὅπως εἴχαμε συχνά τὴν ἀφορμὴ νὰ δῶμε πῶς λίγο λίγο ἀλλάζουμε τὰς ἡχους καὶ μὲ συνεχικὰ σιγαλὰ μετατοπίσματα. — δ. Ἕνας γλωσσολόγος πρώτης γράμμης, ὁ Grammont, προσπάθησε νὰ ποδεῖξῃ κ' εἶπε μάλιστα ῥητὰ (Dissert., σ. 111) πῶς καὶ τὸ ξέμοιασμα εἶναι κίνημα ὅχι ψυχολογικὸ (κ. π. ἄ. 3, α-ε), παρὰ φυσιο-

(1) Δηλαδή θυμήσου κάποτε καλὴτερα ταιριάζει ἀπὸ το συγκρ

(2) Κ. σ. 296 σμ. 1

formellement (*Dissim.*, p. 111) que la dissimulation n'était pas un mouvement psychologique, mais physiologique, comme tant d'autres, et qu'il obéit donc à des lois phonétiques, positives et absolues. Il est possible qu'il ait raison, bien qu'il ne semble pas avoir exactement défini la nature de la dissimulation.

6. *Comment permutent λ et ρ dans la langue commune de nos jours.* a. Il est certain que la permutation de λ et de ρ ne se fait pas avec la même facilité, ni devant chaque son ni dans chaque mot, puisque tous les cas que nous avons énumérés n'ont pas encore passé dans l'usage *commun*. b. Les plus *communs* sont : ἀδερχὸς (ἀδερχὴ etc.), δερχίνι, κόρφος, ἥρθα, νάρθῶ, θάρθῶ (et les autres formes), Ἀρβανίτης, βορβός, ἀρμέγω, ἄρμη, ἀρμύρα, ἀρμυρός, σκαρμί, σκαρμός, φταρμίζω. — c. Nous appelons *communs*, c.-à-d. appartenant à la langue commune, les mots au sujet desquels il n'y a pas contestation pour savoir si on les emploie ou non; tel est le cas pour les mots que nous venons de mentionner; et même beaucoup d'entre eux, p. e. ἀρμέγω et σκαρμί, ne se disent pas autrement. — d. On ne saurait, en revanche, considérer comme *communs* ceux qui surprennent l'oreille, ceux que l'on remarque ou ceux au sujet desquels on vous dira qu'ils existent *aussi* avec ρ, p. e. ἐρπίζω, τορμῶ; mais personne ne vous fera la même remarque pour les autres, ni même ne fera attention, quand il les entendra, parce que tout le monde les connaît. — e. D'autre part, il est tels mots qui nous engageront à réfléchir, avant de pouvoir répondre s'ils existent ou non avec ρ (pour λ), p. e. κόλπος (dans la locution τῆ κατέβηκε κ.), Μελπομένη, μπαλτάς, μπελτές (la confiture ainsi nommée), μπαλκόνι, πόλκα, χαλκᾶδες, χαλκός; ces mots nous sont à peu près inconnus avec un ρ. — f. Cela signifie, semble-t-il, que λ, du moins de nos jours,

λογικὸ καὶ τῷτο, πῶς ἀκβεὶ δηλαδὴ νόμους ἡχολογικὰς, θετικὰς καὶ ἀπόλυτας. Μπορεῖ νᾶχη δίκιο, ἂν καὶ νομίζω δὲν ἔβγαλε ὄρο πασίρικὰ γιὰ τὸ τί πρᾶμα καθαφτὸ εἶναι τὸ ξέμοιασμα.

6. Πῶς συναλλάσσονται σίην κοινὴ σημερινὴ λαλιά τὸ λ καὶ τὸ ρ. — α. Ἡ συναλλαξιά τῷ λ καὶ τῷ ρ βέβαια πῶς δὲ γίνεται μὲ τὴν ἴδια ἐφοκία, μήτε μὲ κάθε ἡχο κατοπινό, μήτε σὲ κάθε λεξη, ἀφῷ δὲν εἶναι ἢ δὲν καταντήσανε ἀκόμη νὰ εἶναι τῆς κοινῆς συνήθειας ὅλες οἱ συλλαγαξιὲς πῷ ἀραδιάσαμε. — β. Οἱ πιὸ κοινὲς εἶναι· ἀδερφός (ἀδερφὴ κ. τᾶ.), δερφίνι, κόρφος, ἡρθα, νᾶρθῶ, θᾶρθῶ (κ. τᾶ.), Ἀρβανίτης, βορβός, ἀρμέγω, ἄρμη, ἀρμύρα, ἀρμυρός, σκαρμί, σκαρμός, φταρμίζω. — γ. Κοινὲς συναλλαξιὲς, δηλαδὴ λέξεις με ρ ἀντὶς λ, λέμε τίς συναλλαξιὲς ὅπῃ συζήτηση δὲν ὑπάρχει ἂν τίς συνηθίζουμε ἢ ὄχι· τέτοιες εἶναι οἱ λέξεις πῷ ἀναφέραμε· πολλὰς ἀπ' ἀφτὲς μάλιστα, λ. χ. τὸ ἀρμέγω καὶ τὸ σκαρμί, δὲν ἀκβγνται καὶ ἀλλιῶς — δ. Κοινὲς δὲν εἶναι ὅσες μᾶς χτυπῶνε κάπως σιᾶφτι, ὅσες παρατηρῶμε ἢ γιὰ ὅσες θὰ σῷ πῶνε πῶς τίς λένε καὶ μὲ ρ, λ. χ. ἐρπίζω, τορμῶ, ἐνῶ κανεὶς δὲ θὰ σῷ κάμη τὴν ἴδια παρατήρησι γιὰ τίς ἄλλες, μήτε θὰ προσέξη, σὰν τίς ἀκέση, ἐπειδὴ καὶ τίς ξέρνε δλοι. — ε. Εἶναι πάλε μερικὲς πῷ πρέπει κανεὶς πρῶτα νὰ τὸ συλλογισίῃ κ' ἔπειτα νὰ σῷ ἀπαντήση ἂν ὑπάρχενε ἢ ὄχι μὲ ρ, λ. χ., κόλπος (τῷ κατέβηκε κ.), Μελπομένη, μπαλτᾶς, μπελτὲς (τὸ γλυκό), μπαλκόνι, πόλκα, χαλκάδες, χαλκός, πῷ μὲ ρ μᾶς εἶναι κοντὰ σὰν ἄγνωστες. — ζ. Ἀφτὸ σημαίνει θαρρῶ πῶς τὸ λ, τελάχιστο σήμερα, ἐφοκία δὲ γίνεται ρ μὲ τῷς κατοπινὰς ξαφνικότηχες π, τ, κ. Νὰ μὴν ξεχνῶμε κιόλας πῶς οἱ περισσότερες ἀπ' ἀφτὲς τίς λέξεις εἶναι νιοφερμένες (ἢ Μελπομένη, ὁ Μηλτιάδης, ὁ Ἀλκιβιάδης παρθήκανε ἀπὸ τὰ

ne devient pas facilement ρ devant les explosives π τ κ. N'oublions pas non plus que la plupart de ces mots sont nouveaux venus dans la langue (Μελπομένη, Μηλτιάδης, Αλκιβιάδης ont été pris dans les livres; ce sont, par conséquent, des mots étrangers), et de la sorte ces mots nous montrent exactement le degré phonétique où se trouve aujourd'hui la langue commune en Grèce. g. Il y a bien d'autres mots qui sont aussi des nouveaux venus, p. e. ὑπηρέτρια (domestique), ἀφηρημένος (distrail) et autres du même genre. Mais ceux-ci ont pu devenir περέτρια et ἀφερημένος, parce que la loi ιρ — ερ a tout de suite agi; par contre, nulle action dans Μελπομένη pas plus que dans μπελτές, lesquels doivent être certainement plus anciens dans la langue que ὑπηρέτρια et que ἀφηρημένος. Cela veut dire que la loi λπ ρπ (λτ ρτ, λκ ρκ) a moins de rigueur que la loi ιρ ερ. h. Ce que nous voyons dans la langue, nous le retrouvons dans les livres qui l'écrivent; l'*Erophile*, révisée en vers par un Crétois en Crète, au xvi^e s., présente en tout, dans l'édition de Sathas, quarante-neuf fois ἐλπίζω, ἐλπίζα, ὀλπίζω, ἀπελπισμένος, ἐλπίδα ou ὀλπίδα etc. etc. (c.-à-d. toutes autres formes de ce genre), toujours avec λπ, et trois fois seulement le verbe avec ρπ, dans l'édition de Legrand (v. Sathas, p. 382, v. 285; p. 422, v. 500 ἤρπιζα; p. 407, v. 189 ὠρπιζα). — i. L'*Erophile* n'a point de série λτ ou λκ, si ce n'est dans le mot βερτόνια, qu'on lit toutefois sous la forme βελτόνια (uelto-gnia) dans le manuscrit de Legrand (v. Sathas, p. 320, v. 599). — j. En revanche, l'*Erophile* donne régulièrement ἀδερφό, ἀδέρφι etc. avec ρ, onze fois, deux fois avec λ (v. Sathas, p. 299, v. 81 ἀδελφέ; acte III, sc. IV, p. 380 ἀδελφε); on y trouve aussi une fois γκόλφι (S. 308, 340). — k. Les formes ἤρθα, νᾶρθης etc., et jusqu'à une forme ἐρθωμένη (S. 355, 483; 356, 489 où Legrand présente

βιβλία· λοιπὸν ξένα κι ἀφτά), κ'έτσι μᾶς δείχνανε καθαφτὸ σέ τί βαθμὸ ἡχολογικὸ βρίσκεται ἡ σημερινή μας κοινή γλώσσα. — η. ΝιοΦερμένες λέξεις εἶναι κ'ἡ ὑπηρέτρια κι ὁ ἀΦηρημένος, κι ἄ. τέ Ὡσίοσο γενήκανε περέτρια κι ἀΦερημένος, γιατί ἀμέσως δέλεψε ὁ νόμος ιρ ερ δὲ δέλεψε νόμος μήτε σήη Μελπομένη, μὰ μήτε καὶ σίον μπελτέ, πῆ θάναι γιὰ βέβαιο ἀρχαιότερος σήη γλώσσα μας ἀπὸ τὴν ὑπηρέτρια καὶ τὸν ἀΦηρημένο. Θὰ πῇ λοιπὸν πῶς ὁ νόμος λπ ρπ (λτ—ρτ, λκ=ρκ) ἔχει ἐνέργεια λιγώτερη ἀπὸ τὸ νόμο ιρ ερ. — θ. Ὅ τι βλέπουμε σήη γλώσσα, τὸ βλέπουμε καὶ σιὰ βιβλία πῆ τὴ γράφανε· ἡ Ἐρωφίλη, πῆ σίιχεργήθηκε σήην Κρήτη ἀπὸ Κρητικό, σιὸ δέκατο ἔβδομο αἶ, ἔχει, ὅλα μαζί, σήην ἐκδοση τῆ Σάθα, σαράντα ἐννιά φορές ἐλπίζω, ἔλπιζα, ὀλπίζω, ἀπελπισμένοι, ἐλπίδα ἢ ὀλπίδα κτλ. κτλ, δηλαδή ὅ τι ἄλλες τύπες θέλεις, πάντα μέ λπ, καὶ τρεῖς φορές μονάχα τὸ ῥῆμα μέ ρπ, σήην ἐκδοση τῆ Legrand (κ. Σάθα, σ. 389, σί. 285, σ. 492, σί. 500 ἤρπιζα· σ. 107, σί. 189 ὥρπιζα). — ι. Ἡ Ἐρωφίλη δὲ μᾶς παρσιάζει λέξεις μέ τὸ ἀράδιασμα λτ ἢ λκ, παρὰ μόνο τὴ λέξη βερτόνια (μὰ βελτόνια [ueltoɾɲia] σιὸν κώδικα τῆ Legrand, κ. Σάθα, σ. 320, σί. 599). — κ. Βάζει ὅμως ταχτικὰ ἡ Ἐρωφίλη τὸν ἀδερφό, τὰδέρφι κτλ. μέ ρ, ἐντεκα φορές, δυὸ φορές μέ λ (κ. Σάθα, σ. 99, σί. 81 ἀδελφέ· πρ. Γ', σκ. δ', σ. 380 ἀδελφῆ), ὅπως κ'ένα γκόλφι (Σ. 308, 340) — λ. Τὸ ἤρθα, νᾶρθης κτλ., ὡς κ'έρθωμένη (Σ., 355, 483· 356, 489 ὅπε Legrand ἐκθρωμένη eelhtomeɾni· 359, 32—οι) βασιλέβανε πανταχῶ· τὰπαντῆμε σωσίᾳ σαράντα ὀχτὼ φορές, καὶ μιὰ φορά μόνο ἦλθε (Σ., 450, 282). — μ. Ἡ Ἐρωφίλη λέει κι ἀπαρθινὰ (Σ., 304, 227· κ. π. ἀ. ἀρ. 4, 1, β) τὸ λέει ὅμως ἀλλῆ ἀληθινὰ (Σ., 303, 123· 311, 107· 101, 75· 449, 257), σύμφωνα μέ τὴν κοινή τὴ συνηθεία. — ν. Βρίσκουμε πάντα κι ἀνεξάρετα βάλθηκα, βαλθῆ, κτλ., ἔξη φορές, καθὼς βρίσκουμε καὶ βάλμένοι, μιὰ φορά,

ἐκθρωμένη = *ecthromegni*; 359, 32-οι) règnent de toutes parts; nous rencontrons ces formes quarante-huit fois exactement, pour un seul ἤλθε (S. 450, 282). — l. L'*Erophile* dit aussi ἀπαρθινά (S. 304, 227; v. ci-dessus, N. 4, 1, b), mais elle dit ailleurs ἀληθινά (S. 303, 123; 311, 407; 401, 75; 449, 257), conformément à l'usage commun. m. Nous trouvons toujours et sans exception βάλθηκα, βαλθῃ, etc., six fois, de même que βαλμένοι, une fois, βγαλμένος, quatre fois, parce que l'aoi. est toujours ἔβαλα etc., vingt-six fois (v. aussi Legrand = Sathas, p. 363, v. 92 ἐπροβάλασι), ἔβγαλα etc., neuf fois; l'oreille, habituée par la déclinaison, a ainsi pu sauver le λ, comme cela a lieu encore aujourd'hui. — n. Il en va de même de la forme σφάλα, toujours avec λ dans l'*Erophile*, dix-huit fois, peut-être à cause de ἔσφαλα etc., huit fois, peut-être parce que le mot populaire propre est pour elle le mot φτάσιμο (cf. S., p. 417, v. 389 et 390); si donc elle n'a pas l'habitude de dire σφάλα, il n'est point extraordinaire que λ n'ait pas eu le temps de devenir ρ. Pareillement, l'*Erophile* emploie certaines formes ὀφθαλμῶς (S., 337, 81; 357, 524; 388, 429; 374, 132 *ofanno*, Legrand), tandis que dès le début elle connaît et emploie le mot μάτια (S. 291, 21). — o. L'*Erophile* offre seulement ἀποκοτῶ, ἀπόκοτος, ἀποκοτιά; on n'y rencontre ni τολμῶ ni τόλμη, si bien qu'on ne peut pas savoir si λ a pu changer dans ce mot. p. Il n'y a point de présent στέλω dans l'*Erophile*; il n'y a dans ce texte que ἔστειλα, στείλε etc., neuf fois, ainsi que ἀποστολάτορας (S. 109, 224); il semble qu'elle connaît plutôt le mot du cru πέμπω (cf. πέψη, 322, 650 — toujours ainsi sans μ — πεμπάμενοι, 317, 542; 358, n., N. 2, Legrand; etc. etc.); mais πέμπω lui-même est sans présent dans l'*Erophile*. — q. Les noms Πινάλδος — celui-ci dans tous les *Intermedes* — et Οὐβάλδος (S., 363, 92 et 365, 133 dans le ms

βγαλμένος κτλ., τέσσερεις φορές, ἐπειδὴ καὶ ὁ ἀόριστος εἶναι πάντα ἔβαλα κτλ., εἴκοσι ἕξ φορές (καὶ Legiani Σάθα, σ. 363, σλ. 92 ἐπροβάλασι), ἔβγαλα κτλ., ἐννιά φορές, κ' ἔτσι γλυτώνει τὸ λ, γιατί τὸ συνήθισε τὰ φτί μας, κλίνοντας τὸ ῥῆμα, ὅπως τυχαίνει καὶ σήμερις. ξ. Ἔτσι καὶ τὸ σφάλμα, σλήν Ἐρωφίλη, πάντα μὲ λ, δεκοχτὼ φορές, ἴσως ἐξαιτίας τῆς εἶναι το φταίσιμο (συγκρ. Σ., σ. 117, σλ. 384 καὶ 390) ἂν τῆς εἶναι λοιπὸν ἀσυνήθιστο νὰ λέη σφάλμα, παράξενο διότι νὰ μὴν πρόφταξε τὸ λ νὰ γίνῃ ρ Παρόμοια, γράφει καὶ κάτι ὀφθαλμῶς (Σ., 337, 84· 357, 521· 388, 429· 374, 132 ofanno, Legrand), ἐνῶ ἀπαρχῆς τὸ ξέρει μάτια (Σ., 291, 21). ο. Ἢ Ἐρωφίλη μεταχειρίζεται μόνο ἀποκοτῶ, ἀπόκοτος, ἀποκοτιά· μήτε το λμῶ ἔχει μήτε τόλμη, ὥστε δὲ βλέπουμε ἂν ἀλλάζε τὸ λ ἢ ὄχι σλή λέξη ἀφτή. π. Ἐνεστώτα στέλνω δὲν ἀνταμώνουμε σλήν Ἐρωφίλη, παρὰ μόνο ἔστειλα, στείλε κτλ., ἐννιά φορές, καὶ ἀποστολάτορας (Σ., 409, 294)· τὸ ντόπιο τὸ πέμπω μοιάζει σὰ νὰ τῆς εἶναι πιὸ γνωστὸ (συγκρ. πέψη, 122, 650 πάντα ἔτσι χωρὶς μ — πεμπάμενοι, 317, 542· 358, σμ., ἀρ. 2, Legrand κτλ.)· μὰ ἔτε τὸ πέμπω σλήν Ἐρωφίλη ἐνεστώτα κανένα δὲ μᾶς δείχνει. — ρ. Ὁ Ρινάλδος, σὲ ὅλα τὰ Ἰντερμέδια, καὶ ὁ Οὐβάλδος (Σ., 363, 92 καὶ 365, 133, σλὸν κώδικα τῆς Legrand), κάθε φορά μὲ λ. — σ. Τέτοια σλήν Ἐρωφίλη, ἀπαράλλαχτα ὅπως καὶ σλήν γαινώρια μας κοινὴ δημοτικὴ Ὁ Βηλαράς, λ. χ., σλὸ κλασσικὸ γράμμα τθ (καὶ K. Krumbacheri, *Das Problem d. ngr. Schr. Syst.*, 1903, σ. 156 ἀκ.), θα πῇ ἐπαράγγελνε (σ. 158, γρ. 1), ἀλφάβητο (158, 36), ἀληθινὰ (159, 7), ἐβάλθηκαν (159, 22), μὰ ἦρθαμε (160, 12). Ὁ Παλαμᾶς καὶ σήμερις θὰ γράψῃ στέλναμε, σλὸ ἴδιο μέρος καὶ ἀδερφωμένες (Νεμᾶς, ἀρ. 47, 1903, σ. 2), τόσο κοινὸς τύπος κατάντησε ὁ ἀδερφός, ἀλλ' ἀδερφωσύνης

de Legrand) apparaissent à chaque fois avec λ. — r. Tels sont les faits dans l'*Idiophyle*; ils sont exactement les mêmes aujourd'hui dans la nouvelle langue populaire commune. P. e., Vilas, dans sa lettre classique (v K Krumbacher, *Das Problem d. ngr Schr Spr.*, 1903, p. 156 suiv.), dira ἐπαράγγελνε (p. 158, l. 1), ἀλφάβητο (158, 36), ἀληθινά (159, 7), ἐβάλθηκαν (159, 22), en regard de ἤρθαμε (160, 12). Palamas, de nos jours, écrira στέλναμε, et, au même endroit, ἀδερφωμένες (Νουμάς, N. 17, 1903, p. 2), tant ἀδερφός est devenu forme commune; ailleurs il écrira ἀδερφωσύνης (Νουμάς, N. 44, 1903, p. 1), ἤρθες (*ibid.*), et en même temps βγαλμένες (*ibid.*), τολμῆσε (*ibid.*, 1. 2); nous en voyons tout autant chez Papadiamantis, Παναθήν., 1903, p. 195, col. 1, να βαλθῆν, p. 500, 2 στέλνει, et, en même temps, ἤρθες p. 199, 2, ἤρθα p. 500, 2. — s. En un mot, aujourd'hui, ceux qui écrivent la prose populaire, emploient ainsi toutes ces formes, j'entends celles là même dont nous avons plus haut (N. 6, b) dressé la liste; ils ne diront donc pas ἐρπίδα, ἐρπίζω (pas plus que ὀρπίδα ou ὀρπίζω), κόρπος, βάρ'το, βόρτα (que l'on recueille pourtant quelquefois), κάρτσες (à moins que cette forme ne trouve sa justification dans quelque usage local ou ne soit mot propre, v. P. κ. M., I, p. 305, correction à la p. 287, l. 3), σάρτο (usité chez quelques marins, à Chio, et ailleurs), σερτάνος, ψάρτης, μπαρκόνι, χαρκιάς, χαρκός, χάρκωμα, βάρσιμο, βγάρσιμο, ἔβγαρση (dans le cas où ce mot viendrait à s'écrire; et encore est-il probable, si le mot devient commun, qu'on l'emploie sous la forme ἔβγαλση, tout comme le commun βγάλσιμο), ἔνταρμα, πρόβαρμα, τορμῶ (qui semble dialectal), παραγγέρνω, στέρνω (qui est rare; cf. Ποιὰ θάλασσα τὰ στέρνει κ' ἔρχονται, dans une petite pièce de A. Siminioti, Παναθ., 1903, p. 188; dans la langue commune,

(Νεμᾶς, ἀρ. 11, 1903, σ. 1), ἦρθες (ἱ. μ.), καὶ συνάμα
 βγαλμένες (ἱ. μ.), τολμᾷσε (ἱ. μ., σ. 2). ἄλλα τόσα καὶ ὁ
 Παπαδιαμάντης, κ. Παναθήν., 1903, σ. 499, σίλ. 1 νὰ βαλ-
 θῶν, σ. 500, 2 στέλνει, καὶ συνάμα ἦρθες σ. 499, 2, ἦρθε
 σ. 500, 2. — τ. Μ' ἔνα λόγο, σήμερις, ὅσοι γράφονε πεζὴ
 δημοτικὴ, ἀφτὰ συνηθίζονε, δηλαδὴ ἐκεῖνα ἴσια ἴσια πᾶ κατα-
 λογίσουμε πιὸ ἀπάνω, ἀρ. 6, β, καὶ δὲ λένε διόλου ἐρπίδα, ἐρ-
 πίζω — μήτε ὀρπίδα, ἢ ὀρπίζω — κόρπος, βάρ'το,
 βόρτα — πᾶ ἀκέγονται ὥστόσο κάποτε — κάρτσες —
 ἐξὸν ἂν τὸ φέρη καμιά συνήθεια ντόπια ἢ καμιά κυριολεξία (κ.
 Ρ. κ. Μ., Α', σ. 305, ὅπερ διορθώνεται σ. 287, γρ. 3) — σάρτο
 πᾶ τόχονε μερικοὶ νάφτες· τῶχονε καὶ σίη Χιὸ καὶ ἀλλῶ —
 σερτάνος, ψάρτης, μπαρκόνι, χαρκιάς, χαρκός, χάρ-
 κωμα, βάρσιμο, βγάρσιμο, ἔβγαρση — ἂν τὸ γράψουμε
 δηλαδή· μὰ πολὺ πιθανώτερο, ἂν καταντήση λέξη κοινή, νὰ
 ξαναγίνῃ καὶ τέτη ἔβγαλση, καθὼς ἔχουμε καὶ τὸ κοινὸ βγάλ-
 σιμο — ἔνταρμα, πρόβαρμα, τορμῶ, — πᾶ μοιάζει ντόπιο
 — παραγγέρνω, στέρνω — σπάνιο ἀφτό, λ. χ.· Ποιὰ
 θάλασσα τὰ στέρνει κ' ἔρχονται, σ' ἔνα ποιηματάκι τῶ Λ.
 Σημηριώτη, Παναθ. 1903, σ. 488· μνήσκει τὸ λ σίην κοινή,
 γιὰτὶ τὰκέμε σίον ἀόριστο, καθὼς μνήσκει καὶ σιὸ βάλθηκα,
 βαλμένος, κτλ., κ. π. ᾶ, μ — χαρβᾶς (κάποτε χαλιβᾶς,
 Ἄντρο) κτλ. κτλ., ἐνῶ γράφονται περίφημα ὅλα τᾶλλα, ὡς καὶ
 ἀρφαβήτα ἢ Βέργαρος, χωρὶς νὰ σκεντάψῃ κανένας.

λ reste, parce qu'on l'entend à l'aoriste, comme il reste dans βάλθηκα, βαλμένος etc., v. ci-dessus, *m*), χαρβᾶς (Chio; quelquefois χαλιβᾶς, Andros) etc. etc. Mais on écrit parfaitement les autres formes, et même ἄρφαβήτα ou Βέργαρος, sans que cela arrête personne.

7. Pourquoi dans la langue commune la permutation de λ et de ρ n'a pas lieu dans tous les mots. — *a* La permutation de λ et de ρ, dans la langue commune, n'a pas lieu dans tous les mots, pour plusieurs raisons, dont voici les trois principales. — *b*. Nous avons vu (ci-dessus, N. 6, *m*) que λ se maintenait grâce aux aoristes ou futurs qui présentent un λ net, c.-à-d. un λ sans aucun son contigu et collatéral capable de changer le son médial (ἐβαλα, ὅα βάλω); c'est donc ainsi que λ se maintient dans les dérivés, βάσιμο, βγάσιμο, πρόβαλα etc. — *c*. Pour ce qui est de πρόβαλα (et de ἔνταλα), Chatzidakis écrit (ΛΟ. I, 530; v. ci-dessus N. 4, 5, *a*) que «l'on dit parfaitement (λέγεται κάλλιστα)» πρόβαρμα (ἐνταρμα), et Wilhelm Schulze comprend (K. Z. XXXIII, 225) que telle est la prononciation générale («man scheint auch *allgemein* zu sprechen»). Mais ce «λέγεται κάλλιστα», ou bien signifie que l'on peut aussi entendre ces mots avec ρ, ou d'autres termes que ρ n'y est pas encore devenu commun, ou bien ne veut rien dire. — *d*. Le cas de ἔνταλα est différent. Ce mot vient des livres et n'a pas encore eu le temps de se modifier, tout au moins de devenir commun. En effet, il est à remarquer que les mots savants, soit quand ils sont mués, comme σκαλμίδιον (lequel jamais ne se dit), soit quand ils sont nouveaux, comme ἔνταλα, soit quand ils n'ont dans le pays que peu de cours, comme παλμός (le peuple emploiera καρδιοχτύπι), gardent encore quelque temps, si ce n'est toujours, leur forme savante. — *e*. Dès qu'ils vieillissent, c.-à-d.

7. Γιατί δὲ γίνεται σ' ὅλες τῆς λέξεσ ἡ συναλλαξιά τῷ λ καὶ τῷ ρ σίην κοινή. — α. Δὲ γίνεται σ' ὅλες τῆς λέξεσ ἡ συναλλαξιά τῷ λ καὶ τῷ ρ, γιὰ πολλὰς λόγους, ὥς πῶς γιὰ τρεῖς κυριώτερες. — β. Εἶδαμε (κ. π. ἀ. ἀρ. 6, ν) πῶς βασιλιέται τὸ λ χάρις σίς ἀόριστος ἢ μέλλοντες πῶς τόχυνε σκέττο, δηλαδὴ χωρὶς ἡχὺς συμπεριπλαγινὺς πρόθυμους νάλλάξυνε τὸν ἀναμεσιανὸν (ἔβαλα, θὰ βάλω)· ἔτσι βασιλιέται καὶ σίὰ παράγωγα, βάλσιμο, βγάλσιμο, πρόβαλμα κτλ. γ. Γιὰ τὸ πρόβαλμα (καὶ τὸ ἔνταλμα) γράφει ὁ Χατζηδάκης (ΛΟ. Α', 530· κ. π. ἀ. ἀρ. 1, 5, α) πῶς «λέγεται κάλλιστα» πρόβαρμα (ἔνταρμα), καὶ ὁ Wilhelm Schulze κατάλαβε (K. Z. XXXIII, 295) πῶς τέτοια εἶναι ἡ γενικὴ προφορὰ («man scheint auch allgernein zu sprechen»). Μὰ τὸ «λέγεται κάλλιστα» ἢ θὰ πῆ πῶς μπορεῖνε ἀφ' ὧν οἱ λέξεσ νάκωσθῶνε καὶ μέρ, δηλαδὴ πῶς δὲ γενήκανε ἀκόμη κοινές, ἢ δὲ θὰ πῆ τίποτα. δ. Τὸ ἔνταλμα πάλε εἶναι ἄλλος λογαριασμός· τὸ πήρανε ἀπὸ τὰ βιβλία καὶ δὲν πρόφταξε νάλλάξῃ, τελάχιστο νὰ καταντήσῃ κοινό. Καὶ ἀλήθεια, σὲ ὅλες τὰς δασκαλισμὰς παρατηριέται πῶς ὅταν εἶναι ἢ ἄχρηστοι, λ. χ., σκαλμίδιον, πῶς ποτέ τε δὲ λέγεται, ἢ καινέριοι, λ. χ., τὸ ἔνταλμα, ἢ λίγο συνηθισμένοι ἀπὸ τὸ ἔθνος, λ. χ. παλμός (ὁ λαὸς θὰ πῆ καρδιοχτύπι), κρατῶνε κάμποσο καιρὸ καὶ καποτε πάντα τὸν τύπο τῆς καθαρέβους. — ε. Ἄμα πάλε γεράσυνε, δηλαδὴ ἄμα τὰς συνηθίσανε, συμμορφώνονται σὴν γενικὴ συνήθεια, ὅπως τὸ ἄλφα, πῶς ἴσια ἴσια γιὰτὶ διδάσκεται κάθε μέρα σίὰ σκολεῖα, μπόρεσε πολὺ ἔφκολα κ' ἔγινε ἄρφα (κ. π. ἀ. ἀρ. 4, 1, α). Σωσίᾳ παρατήρησε ὁ

dès qu'ils entrent dans l'usage, ils se conforment aux habitudes générales du pays, comme c'est le cas, p. e., pour le mot $\alpha\lambda\phi\alpha$, lequel, justement parce qu'il s'enseigne tous les jours dans les écoles, a pu très facilement devenir $\alpha\rho\phi\alpha$ (v. ci-dessus, N. 6, s) Bayet a justement remarqué (BCH. I (1877), p. 308) que dans les premiers temps du christianisme on se servait beaucoup du mot $\alpha\delta\epsilon\lambda\phi\omicron\iota$ («très employé par les premiers chrétiens»), c'est pourquoi ce mot est très vite devenu et, depuis, est resté $\alpha\delta\epsilon\rho\phi\omicron\iota$, comme nous l'avons montré ci-dessus (N. 4, 1, a). — f. La troisième raison me paraît d'ordre physiologique, car il semble que ρ nous plaise davantage devant les continues que devant les explosives. Pourquoi cela? — g. Parce que le son ρ fait passer l'air directement par le milieu de la bouche et non point par les côtés, comme le son λ ; alors, comme les continues ϕ θ β se forment près des lèvres, au moment où ces sons se trouvent enroulés et vont sortir librement, le son λ vient détourner le canal de l'air, tandis que le son ρ le ramène à sa place, puisqu'il va droit devant lui tout comme eux, en d'autres termes puisque, comme eux, il est *isodrome*. — h. Mais le π et les autres explosives ont besoin d'une occlusion — ils s'accommodent donc mieux de λ , qui, lui aussi, fait occlusion au milieu de la voûte palatale. — i. N'oublions pas non plus que l'occlusion de λ n'est pas l'occlusion d'une explosive, et lorsque nous prononçons l'un après l'autre les sons $\lambda\pi$, l'air ne se brise pas deux fois, mais une seule, au moment de l'émission du π , car avec λ il sort immédiatement, fût ce de côté. — j. Donc le son π , dans la succession des deux sons $\lambda\pi$, trouve à la fois en se produisant l'occlusion qui lui est habituelle et une certaine ouverture à côté de lui, qui lui est commode. C'est ainsi que dans deux explosives successives qui se suivent, nous voyons la première devenir continue, pour échapper à une occlusion successive double, p. e., dans $\phi\tau\omega\chi\acute{o}\varsigma$,

Bayet (BCH, I (1877), σ. 398) πῶς σὶά πρώτα χριστιανικά χρόνια συνηθίζανε πολὺ τὴ λέξη ἀδελφοί (« très employé par les premiers chrétiens »)· γιὰ τῆτο ἔγινε γλήγορα κ'έμεινε ἀπὸ τότες ἀδερφοί, ὅπως δεῖξαμε (κ. π. ἀ. ἀρ. 1, 1, α) — ζ. (ὁ τρίτος λόγος μὲ φαίνεται σὰ νάναι φυσιολογικός, ἐπειδὴ καὶ μοιάζει σὰ νὰ μᾶς ἀρέσῃ περισσότερο τὸ ρ μὲ κατοπινὲς ξακολεθητικές, παρὰ μὲ κατοπινὲς ξαφνικόηχες. Γιατί τῆτο; — η. Γιατί μὲ τὸ ρ περνᾷ ο ἰσόδρομος γραμμὴ ἀπὸ τὴ μέσῃ τῆ γλωσσώσπιτε, ὅχι ἀπὸ τὰ παράπλευρα, ὅπως τὸ θέλει τὸ λ, καὶ πειδὴ οἱ ξακολεθητικοί φ, θ, β μορφώνονται κοντὰ σὶά χεῖλα, τὴ σίγμῃ πῆ εἶναι ἀφτοὶ δρομιασμένοι γιὰ νὰ βγῆνε λέφτερα, το λ τῆς παρασέρνει τὸν ἰσόδρομο, ἐνῶ τὸ ρ φέρει το ῥέμα σὶή θέση τε, ἀφῆ εἶναι ἰσόδρομο σὰν καὶ δάφτα. — θ. Τὸ π ὅμως κ'οἱ ἄλλοι ξαφνικόηχοι θέλανε σφάλοιγμα, κ'ἔτσι πάνε μὲ τὸ λ, πῆ καὶ τῆτο κάνει σφάλοιγμα σὶή μέση τῆς οὐρανισκιάς. — ι. Νὰ σημειώσαμε κιόλας πῶς τὸ σφάλοιγμα τῆ λ δὲν εἶναι σφάλοιγμα ξαφνικόηχε, καὶ σαν πῆς μὲ τὴν ἀράδα τῆς δυὸ ἡχες λπ, ὁ ἰσόδρομος δὲ σκεντάφτει δυὸ φορές, παρὰ μιὰ μονάχα, δηλαδὴ σὶο π, ἀφῆ μὲ τὸ λ βγαίνει ἀμέσως, ὥς εἶναι καὶ πλαγιόδρομος. — κ. Λοιπὸν ἔχει συνάμα τὸ π, σὶὸ σύμπλεγμα λπ, καὶ τὸ σφάλοιγμα πῆ τῆ εἶναι συνηθισμένο, καὶ κάποιο ἄνοιγμα πῆ τῆ εἶναι βολετό. Ἔτσι βλέπεμε σὶῆς ξαφνικὲς ἀχορδόηχες, ὅταν εἶναι δυὸ μὲ τὴ σειρά, ὁ πρῶτος νὰ γίνεταί ξακολεθητικός, γιὰ νὰποφύγῃ τὸ διπλὸ ἀραδιασὶο σφάλοιγμα, λ. χ., σὰ λέμε φτωχός, ἀντὶς πτωχός, κτλ. — λ. Τὸ μ πάλε γυρέβει τὸ ρ, γιὰτὶ τὸ μ, καθὼς ξέρουμε, εἶναι χειλόηχο, συνάμα καὶ πισώδρομος. Μὲ τὸ πλαγιόδρομο τὸ λ, χάνουμε τὸ λογαριασμό, καὶ γιὰ νὰ μὴν ἀλλάζουμε δρόμο κάθε τόσο, βγάζουμε ἰσόδρομο ρ. — μ. Τὸ ν, πῆ κι ἀφτὸ εἶναι πισώδρομος, μὰ πῆ τὰ χεῖλα, σὰν τὸ λέμε, μνήσκανε ἀνοιχτά, ταιριάζει μὲ λ ὅσο καὶ μὲ ρ. Ἐπειδὴ ὅμως τόχουμε μονάχα σὲ ῥήματα, προτιμῆμε το λ, ἐνεκα πῆ τὸ κλίνουμε (κ. π. ἀ., β) — ν. Ἡ ἀγάπη ἀφτὴ πῆ

pour *πτωχός*. — *k*. Quant à *μ*, ce son cherche le *ρ*, parce que *μ*, comme nous savons, est un son labial et qu'il est aussi en même temps un son régressif. Avec le son *λ*, qui est bilatéral, le compte s'embrouille, et, pour n'avoir pas à changer de route à chaque instant, nous émettons un *ρ* qui va droit son chemin. — *l*. Le son *ν*, qui est aussi régressif, mais qui permet aux lèvres de rester ouvertes, pendant son émission, s'accommode de *λ* aussi bien que de *ρ*. Toutefois, comme il n'apparaît que dans des verbes, nous préférons le *λ* que nous donne la conjugaison (v. ci dessus, *b*) — *m*. Cet amour qui s'observe chez les continues pour *ρ* au lieu de *λ*, nous apprend peut-être pour quelle raison le grec de la belle époque ne connaissait point de formes *ἀδερχός*, *ἤρθε*, *Ἀρβανός*, etc. Le *Φ*, le *Θ*, le *Β* étaient alors des explosives et la permutation ne pouvait pas se faire facilement, de même qu'encore aujourd'hui cette permutation est plus difficile devant explosives, puisqu'elle ne s'est pas généralisée. — *n*. Lorsque, dans l'ancienne langue, il y a dissimilation de *λ* et de *ρ*, p. ex. dans les mots *ἀργαλέος*, *Γλωτταργία*, *κεφαλαργία*, cette dissimilation a lieu, non par le fait que *Γ* est une explosive, mais bien parce que devant la gutturale *Γ* nous aimons mieux former un *ρ* laryngal qu'un *λ* laryngal (ou postérieur). — *o*. De même aujourd'hui l'on dit *Βέργανος*, parce qu'il y a plus de parenté entre *ρ* et *γ* qu'entre *γ* et *λ*, puisque *ρ* peut parfois devenir *γ*, ce qui n'est pas le cas pour *λ*. — *p*. Donc, *γ* à part, la permutation telle qu'elle se pratique aujourd'hui, montre de la préférence pour les labiales et les dentales, lorsque celles-ci ne sont pas des interdentes comme *σ*, car ce ne doit pas être uniquement la faute des aoristes si l'on n'emploie pas beaucoup ni *βάρσιμος*, ni *βγάσιμος*, ni *στάρσιμος*. — *q*. Dans les lieux et aux époques où *λ* devient *ρ* devant les explosives *πτκ*, cela tient, croyons-nous, à cette raison que les explosives doivent y former très vite

παρατηρῶμε σίῃς ξακολουθητικῆς γιὰ τὸ ρ, ἀντὶς λ, ἴσως μᾶς δείχνει γιὰ ποιὸ λόγον ἡ ἀρχαία γλῶσσα τῆς χρυσῆς ἐποχῆς δὲν εἶχε τύπας ἀδερΦός, ἡ ρΘε, ἈρΒανός, κτλ. Τὸ Φ, το Θ, τὸ Β τότε εἴτανε ξαφνικόηχοι, κ' ἡ συναλλαξιὰ δὲν μπορῆσε νὰ γίνῃ ἔφκολα, ὅπως καὶ σήμερις ἀκόμα ἡ συναλλαξιὰ πρὸ δύσκολη μᾶς πέφτει μὲ τὰς ξαφνικόηχας, ἀφ' ὧ δὲ γενικέφτηκε. — ξ. Ὅταν ξεμοιάζονται λ καὶ ρ σίῃν ἀρχαία γλῶσσα, λ. χ, σίῃς λέξεις ἀρΓαλέος, ΓλωτταρΓία, κεφαλαρΓία, δὲ γίνεταί ἀφ' τοῦ τάχα γιὰ τὸ Γ εἶναι ξαφνικόηχος, μὰ γιὰ τὸ μὲ τὸ λαρυγγόηχο Γ κάλλια μορφώσαμε λαρυγγότρεμο ρ παρὰ λαρυγγόπιαστο (ἢ κατώπιαστο) λ. — ο. Τὸ ἴδιο καὶ σήμερις λένε Βέργαρος, γιὰ τὸ περισσότερον συγγενέβει τὸ ρ μὲ τὸ γ, παρὰ τὸ λ, ἀφ' ὧ κάποτε τὸ ρ μπορεῖ νὰ γίνῃ καὶ γ, ἐνῶ δὲ γίνεταί τὸ λ. — π. Λοιπὸν, ὅξω ἀπὸ τὸ γ ἡ σημερινή μας συναλλαξιὰ δείχνει προτίμηση σίῃς χειλόηχας καὶ δοντόηχας, ἅμα δὲν εἶναι ἀφ' τοῖς μεσοδοντόηχοι σὰν τὸ σ, γιὰ τὸ δὲ θὰ τὸ φταίῃ ὁ ἀόριστος μονάχα πῶ δὲν πολυσυνηθίζεται μήτε βάρσιμο, μήτε βγάρσιμο, μήτε σιάρσιμο. — ρ. Στὰς τόπας καὶ σίῃς ἐποχῆς ὅπως τὸ λ γίνεταί ρ μὲ τὰς κατοπινὰς ξαφνικόηχας π τ κ, θὰ πῇ, νομίζω, πῶς οἱ ξαφνικόηχοι κάμνυνε τὸ σφάλαιγμα τὰς πολὺ γλήγορα καὶ γιὰ νὰ προφτάσυνε, δὲ ἀφίνυνε τὸ ρέμα νὰ διπλοδρομιάσῃ πρῶτα μὲ τὸ λ, παρὰ τρέχυνε ἰσοδρομῖς κατόπι ἀπὸ τὸ ρ. — σ. Ἀκόμη ὅμως δὲν ξέρουμε γιὰ ποιὸ λόγον, ἐνῶ ταιριάζουμε περίφημα τὸ ρ μὲ τὰς χειλόηχας φ, β, μ καὶ μὲ τὸ δοντόηχο θ, δὲ μᾶς σιρέγει μὲ τὸ δοντόηχο δ, λ. χ., σίῃς λέξις σολδί, πῶ δὲν καὶ δὲ συνηθίζεται σήμερις, εἴτανε μιὰ φορά κοινὴ χρῆσις (κ. Νουμᾶ, ἀρ. 121, β. 5, σίλ 2· δοκ. τοῦ 1801, 8 τοῦ Δεκέβρι· λέγεται ἀκόμη γιὰ τὸ γαλλ ἢ τὸ ἰταλ τὸ σολδί). — τ. Ἄλλο τόσο ἀγνοῦμε γιὰ ποιὸ λόγον δὲν ἄρесе σίῃς πολλὰς ὁ τύπος τορμῶ, χαρβᾶς, μήτε γιὰ τὸ ἄξαφνα δὲ μᾶς ἔρχεται νὰ πῶμε μπερτές (σίῃν Πόλη πάντα μπελτές, μόνο σποραδικὰ μπερτές, σὲ δυὸ τρία προάστεια, γιὰ τὸ καὶ σίῃν κοινὴ δημοτικὴ, τῆς κοινω-

leur occlusion, et alors, pour y arriver, elles ne laissent pas au flux de l'air le temps de bifurquer d'abord, ce que fait λ, mais courent tout droit leur chemin à la suite de ρ. *r.* Nous ignorons encore cependant pour quel motif, tandis que ρ s'accommode si bien des labiales φ β μ et de la dentale θ, il ne trouve pas à sa convenance la dentale δ, comme cela ressort du mot σολδύ, lequel, il est vrai, n'est plus employé de nos jours, mais était jadis d'usage commun (v. Νουμάς, N. 124, p. 5, c. 2; doc. du 8 déc. 1801; se dit encore pour le soufr. ou il.) *s.* Nous ignorons tout autant pourquoi les formes τορμῶ, χαρβᾶς n'ont pas su plaire au grand nombre, ni pourquoi, par exemple, il nous répugne de dire μπερτές (toujours μπελτές à Constantinople, sauf dans deux ou trois faubourgs, sporadiquement, car la langue populaire commune — de la société comme du peuple — présente elle-même des formes savantes, μπελτές, et des formes plus vulgaires, μπερτές; mais ici *vulgaire* signifie forme plus rare, et *savant* forme plus commune), μπαρτᾶς (cf. le nom propre Μπαλτατζής), ψάρτης (peu importe que ce soit un terme ecclésiastique, v. P. κ. M., II, p. 24-25); σάρτο n'a pas trouvé plus d'accès et pourtant la forme κάρτσες nous échappera plus facilement dans la conversation. — *t.* C'est encore une chose plus curieuse que tout en aimant la combinaison de ρ et de φ, nous n'avons pas de ρ dans le mot κάλφας; du moins, à Constantinople, on le dit rarement ainsi, bien qu'on le recueille quelquefois de la bouche du καρφᾶς lui-même, lorsque celui-ci est Macédonien. *u.* Je suppose que l'accent doit jouer un certain rôle dans tout ceci; mais jusqu'à présent ce rôle n'a pas été étudié. Il n'est donc pas mauvais, lorsque nous relevons les mots qui donnent ρ pour λ, de relever à chaque fois la forme, c.-à d. la déclinaison même, comme nous l'avons fait ci-dessus N. 4 et partout; il convient d'ajouter toutefois que les mots ψάρτης,

νίας ὅπως καὶ τοῦ λαοῦ, ἀνταμώνονται δασκαλισμοί, σὰν τὸν μπελτέ, καὶ χυδαῖσμοί, σὰν τον μπερτέ· μὰ ἐδῶ χυδαῖσμός θὰ πῇ τύπος πιὸ σπάνιος, καὶ δασκαλισμος τύπος πιὸ κοινός), μπαρτᾶς (συγκρ. καὶ τὸ κύριο τὸνομα Μπαλτατζῆς), ψάρτης (πῆ εἶναι ὄρος ἐκκλησιαστικός, δὲν πειράζει, κ. Ῥ. κ. Μ., Β', σ. 24-25), μὰ ἔτε καὶ σάρτο, κι ὡστόσο πιὸ ἔφκολα θὰ μᾶς ξεφύγη σίην κεβέντα νὰ πῆμε κάρτσες. — υ. Πιο περίεργο ἀκομα, πῆ ἐνῶ ταιριάζεμε τὸ ρ μὲ τὸ φ, δε συνηθίζεμε το ρ σίη λέξη κάλφας· τελάχιστο οἱ Πολῖτες σπάνια θὰ τὸ πῆνε μὲ ρ, ὅσο κι ἂν τὰκένε κάποτες ἀπὸ τὸν ἴδιο τὸν κάρφα, ὅταν ἀφτος εἶναι Μακεδονίτης. — φ. Ὑποθέτω πῶς ῥόλο θὰ παίζη, κι ὁ τόνος σίη συναλλαξιά· ὡς τώρα ὅμως δὲν ξετάσθηκε ἀφτό. Καλὸ λοιπὸν εἶναι, σὰν ξεση κώνεμε τίς λέξεις πῆ ἔχενε ρ ἀντὶς λ, νὰ ξεσηκώνεμε κάθε φορά καὶ τὸν τύπο, δηλαδή τὴν κλίση, ὅπως κάναμε π. ἀ. ἀρ. 4 καὶ παντῆ, ἂν καὶ ὁ ψάρτης, τὸ σάρτο, οἱ κάρτσες κι ὁ κάρφας, καμιά διαφορὰ δὲ φανερώνευε σίῶν τοιισμό της. — χ. Μᾶς ἀπόμεινε νὰ σημειώσμε πῶς κάπε σίην Καππαδοκία μοιάζει σὰ νὰ μὴ συναλλάζενε λ καὶ ρ μὲ κατοπινὸ φ, ἀφῆ λένε ἀελφὸ (κ. Thumb, GSII., 192), ἀδεφλε, σίῶν Πόντο (κ. Thumb., GG., 26· πολύτιμος ὁ τόνος), καθὼς πολλές φορές τυχαίνει καὶ βρίσκμε σὲ ντοπιολαλιές ἢ σε χωριολαλιές τύπες εἴτε πιὸ προχωρημένες εἴτε πιὸ ἀρχαίες ἀπο τῆς κοινῆς καὶ συνηθισμένες. — ψ. Ἀπὸ τῇ μακρινῇ μας ὅμως γλωσσολογικῇ καὶ ἱστορικῇ μελέτῃ, μαθαίνεμε ξάστερα καὶ προσδιορίζεμε τῆς σημερινῆς τύπες τῆς κοινῆς καὶ καταλαβαίνεμε γιὰ ποιὲς λόγες καθιερωθήκανε σίην καινέρια φιλολογικῇ γλώσσα τῆς Ἑλλάδας.

σάρτο, κάρτσς et κάρφας ne présentent dans leur accentuation aucune différence. v. Il nous reste à noter que quelque part en Cappadoce, il semble que λ et ρ ne permutent pas devant φ, puisqu'on y dit ἀελφός (v. Thumb, GS II., 192), ἀδεφλε, dans le Pont (v. Thumb, GG., 26; l'accent est précieux), il arrive, d'ailleurs, plusieurs fois que des dialectes ou des patois nous offrent des formes tantôt plus avancées, tantôt plus anciennes que les formes usuelles et communes. w. De cette longue étude linguistique et historique, nous apprenons en tout cas clairement à déterminer les formes communes de nos jours et nous comprenons pour quelles raisons elles ont été consacrées dans la nouvelle langue littéraire de la Grèce.

8. *Autre permutation de λ et de ρ.* — a. Jusqu'à présent nous avons vu la permutation remonter du son qui suit au son qui précède, de φ à λ, qui change sous l'influence et dans le voisinage du son qui suit. Donc, c'est là ce qu'on peut appeler un phénomène de permutation régressive. — b. Mais il existe aussi une permutation progressive, c.-à d. que, dans quelques dialectes, tout au moins en Calabre (Otrante) et en Tzakonie, λ devient ρ, non seulement sous l'influence et dans le voisinage des sons qui suivent, mais aussi de certains sons qui précèdent; on dira p. e. κρωσίη (κλωσίη), πρέσιο (πλέσιος), en Calabre; γρέσα (γλώσσα), κρέφει (κλέφτω), πράσσει (πλάσσω), en Tzakonie. — c. La raison n'en est inconnue. Il faudrait auparavant examiner les véritables caractères de λ et de ρ et des sons qui les précèdent, dans ces deux régions. Je crois qu'ici également le changement est dû à l'*isodromie* de ρ. (V. pour les détails du changement, Morosi, Otr., p. 110, col. 2, N. 2 (à Bova, rien de tel n'existe, v. Morosi, Bova, p. 27), Deffner, *Zak. Gram.*, 104-105)

8. Ἀλλῇ συναλλαξιά τοῦ λ καὶ τοῦ ρ. — α. Ὡς τώρα εἶδαμε πῶς ἡ συναλλαξιά γίνεται ἀνεβαίνοντας ἀπὸ τον κατοπινὸ σίον προτερινὸ τὸν ἦχο, ἀπὸ τὸ φ σίὸ λ, πῆ ἀλλάζει ἐπειδὴ κ' ἡ γειτονιά τῆ κατοπινῆ ἦχε ἔτσι τὸ φέρνει. Λοιπὸν εἶναι συναλλαξιά πρὸς τὰπάνω ἢ ἀπάνω συναλλαξιά (πᾶει νὰ πῆ ἀπανώδρομη). — β. Ὑπάρχει ὁμῶς καὶ κάτω συναλλαξιά (πᾶει νὰ πῆ κατώδρομη). Σὲ μερικὲς ντοπιολαλιές, δηλαδή, ὅσο ξέραμε, σίην Καλάβρια (Ὀτράντο) καὶ στήν Ἰζακωνιά, τὸ λ γίνεται ρ, ὅχι μόνο μὲ κατοπινῆς, μὰ καὶ μὲ κάτι προτερινῆς ἦχες, πῆ ἡ γειτονιά της φέρνει τὴν ἀλλαγὴ θὰ σῆ πῆνε, λ. χ., κῆρωσι (κλωστή), πῆρσιο (πλούσιος), σίην Καλάβρια· γρούσα (γλώσσα), κῆρφου (κλέφτω), πῆρασσου (πλάσσω), σίην Ἰζακωνιά. — γ. Ὁ λόγος μῆ εἶναι ἄγνωστος. Θάπρεπε πρῶτα νὰ ξετασθῆνε τὰ καθαφτὸ γνωρίσματα τῆ λ, τῆ ρ καὶ τῶν προτερινῶ της τῶν ἡχῶνε σίης τόπες ἀφτές. Θάρῃ πῶς καὶ δῶ χρωσθῆμε τὴν ἀλλαγὴ σίην ἰσοδρομιὰ τῆ ρ (κ. γιὰ τὰ καθέκαστα τῆς ἀλλαγῆς, Morosi, *Otr.*, σ 110, σίλ. 2, ἀρ. 2 — σίην Μπόδα τέτοια δὲν ἔχει, κ. Morosi, Bova, σ. 27 — Deffner, *Zalk. Gr.*, 104-105).

APPENDICE.

Voici le petit spécimen annoncé p. 293; il s'agit du changement de *l* en *l̥*, dans le dialecte grec de Bona.

Τὸ λ γίνεται διπλὸ $\bar{\lambda}$. — α. Γνωστὸ πῶς ἔχει συγγένεια ὁ ἥχος λ μετὸν ἥχο $\bar{\lambda}$ (θμ. ἀττ. Ὀλυττεὺς Ὀδυσσεύς, Πολυδεύκης = Πολυλεύκης). Ἔτσι λοιπὸν μπορεῖ καὶ γίνεσθαι σίην Μπόβα (τῆς μεσηβρινῆς Ἰταλίας) τὸ λ $\bar{\lambda}$, κάθε φορά πῃ βρῆσκειται τὸ λ ἀνάμεσα σὲς ἡχους α ο θ ε ι. — β. Το λ ἀφ'τοῦ εἶναι λ ἐγκεφαλῖτικο, πάει να πῇ ἀπανώπιαστο καὶ το σημειώνει ὁ Morosi με $\bar{\lambda}$, δηλαδή $\bar{\lambda}$, λ. χ. $\bar{\lambda}\bar{\lambda}\bar{\lambda}$, $\bar{\lambda}\bar{\lambda}\bar{\lambda}$ = φύλλο, $\bar{\lambda}\bar{\lambda}\bar{\lambda}$, $\bar{\lambda}\bar{\lambda}\bar{\lambda}$ - πολὺ, κτλ κτλ. (κ. Mor. B, 27, ἀρ. 150). — γ. Τὸ διπλὸ τὸ $\bar{\lambda}$ δὲν μπορεῖ ἄλλο νὰ σημαίνει, παρὰ πῶς εἴτανε σὲς ἴδιες λέξεις διπλὸ καὶ τὸ λ ἢ λ, μ'ἄλλα λόγια πῶς τὸ $\bar{\lambda}$ (κὶ ὄχι φύλλο) καὶ τὸ πολὺ (κὶ ὄχι πολλὸ), προτῇ γίνεσθαι $\bar{\lambda}\bar{\lambda}$ καὶ $\bar{\lambda}\bar{\lambda}\bar{\lambda}$, γενήκανε πρῶτα φύλλο, μάλιστα φύλλο καὶ πολλὸ, πολλὸ. — δ. Κι ἀλήθεια βλέπεμε σίην Μπόβα (κ. Mor. B., 34, ἀρ. 176) πῶς δεφτερώνε μερικὲς ἡχους, λ. χ. $\bar{\lambda}\bar{\lambda}$ = μύτη ἀππιδί = ἀπιδί, κτλ. κτλ. — ε. Μὰ ὁ ἀναδιπλασιασμός πῃ ἀκέγεται σὲ ἀπειρες ντοπιολαλιές μας (λ. χ. μαζζί, μαγαζζί, σπρίζζει, ναργιλλέ, Κάλυμνο· νησσί, Πάρο· σήμμερι, ὄρυνιθα, τσέππη, πάσσικα (διπλότονο), ἡκκα, κεττσα, κάττση, ἐχττύπησα, κορίττσι, μασσίχη, Πυργί, Χιό, κτλ.), διότι δὲ βασίλει ἀπὸ τὴν ἀρχαία τὴ διπλοηχία, παρὰ πολὺ πιθανώτερο ἀπὸ τὸν τόνο, κ'ἔχει νὰ μελετηθῇ ἀκόμα σὲ γερὰ.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE
SUR
LE PROTOPOPE MIHAIL STRÉLBICKIJ
GRAVEUR ET IMPRIMEUR
À IASSI, À MOGILEV DE PODOLIE ET À DUBOSSAR
PAR
ÉMILE PICOT

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE
SUR
LE PROTOPOPE MIHAIL STRÊLBICKIJ
GRAVEUR ET IMPRIMEUR
À IASSI, À MOGILEV DE PODOLIE ET À DUBOSSAR

La belle publication exécutée par MM. Bianu et Hodos aux frais de l'Académie roumaine nous permet d'étudier les productions typographiques des pays roumains jusqu'à l'année 1716⁽¹⁾; en attendant que les savants bibliographes de Bucarest complètent leur œuvre et la conduisent au moins jusqu'au commencement du xix^e siècle, nous nous proposons de faire connaître un modeste pope, Polonais d'origine, qui eut pour la typographie une passion comparable à celle qui animait un siècle plus tôt le métropolitain Anthime, dont nous avons jadis décrit les productions⁽²⁾. Nous voulons parler de Mihail Strêlbickij.

Mihail appartenait à une famille de graveurs polonais dont le véritable nom était Strzelbicki. Jan, dont on possède un certain nombre de planches sur cuivre, travaillait en 1695 à Kijev, en 1705, 1707 et 1709 à Černigov⁽³⁾. Theodor

⁽¹⁾ *Bibliografia românească veche, 1508-1830*. Tomul I, 1508-1716 (Bucuresti, J.-V. Socce, 1903, in-fol.).

⁽²⁾ *Notice biographique et bibliographique sur l'imprimeur Anthime d'Ivi, métropolitain de Valachie*, dans les *Nouvelles Mémoires de la Société des sciences*, 1886, 6^e in 8^o p. 513-560.

⁽³⁾ D.-A. ROVINSKIJ a consacré un article à Jan, ou Ivan, Strzelbicki dans le

Strzelbicki, probablement petit-fils de Jan, a gravé sur cuivre et sur bois. Les pièces que l'on connaît de lui ont été exécutées au monastère de Počajev (Porzaiów). Une de ces pièces, qui représente l'image de la Vierge miraculeuse du Monastère, porte la date de 1773⁽¹⁾. Une autre pièce, un saint Jean, est de 1802⁽²⁾.

Mihail était-il frère ou cousin de Theodor? Nous l'ignorons. Ce que nous savons, c'est qu'il ne se considérait plus comme Polonais, mais comme Russe; qu'il appartenait à l'Église grecque orientale et que, renonçant à la forme Strzelbicki, il n'écrivait plus son nom que Strêlbickij, Strêlbêcki ou Strilbickij.

La plus ancienne mention de notre personnage qui nous soit connue est une inscription qui se lit sur la reliure d'un manuscrit appartenant à l'Académie roumaine. Ce volume, qui contient une traduction de l'*Ithika jero politika*⁽³⁾, porte, sur le premier plat, en lettres dorées, les mots :

ІЕРЕН МИХАИЛЪ · СТРѢЛБИЙКИН : 1764.

Mihail n'a été que le possesseur du manuscrit; la copie,

Подробный Словарь русскихъ грамотъ XVI-XIX вв., II (Санктпетербургъ 1895, 81 in-8°), col. 972-975, il décrit 28 pièces signées de l'artiste. Les n° 7 et 8 sont datés de la Pečerska Lavra de Kijev, 1695; le n° 3 (une planche exécutée pour l'*Alfavit* de l'archevêque Joan Maksimovič imprimé à Cornigov en 1705) porte : *Joannes Strzelbicki sculp*; le n° 1 (une image religieuse) porte : *in collegio Czernohoviensi sculpsit Joannes Strzelbicki, anno 1717*. Le Цареви Путь Креста Греческа Греческа, imprimé à Cornigov en 1709, in-4° (Калатаевъ, Россійскъ, n° 1307), contient 19 figures signées des initiales de l'artiste.

⁽¹⁾ Изображеніе Чадотворниці Імѣни Пресвѣтыя Дѣвы Крѣпы Почаевскія въ каменѣ 1802 года. . . T. Strzelbicki Sculp. D.-A. Rovinsky, loc. cit., col. 976.

⁽²⁾ Gravure sur bois accompagnée des initiales et de la date. T. S., 1802.

⁽³⁾ L'édition originale de l'*Иѳигаiero politika* est imprimée à la Pečerska Lavra à Kijev en 1712, est citée par Калатаевъ (Хронологическая Россійская энциклопедія, 1731-1730 Санктпетербургъ, 1861, in-8°), n° 1337. Des réimpressions parurent à Saint-Pétersbourg en 1718 et 1721 (*ibid.*, n° 1410 et 1500).

comme la traduction elle-même doit être l'œuvre de l'archimandrite Vartolomeiț Măzăreanu⁽¹⁾.

Nous ne savons rien de Strêlbickii pendant les années qui suivent. Il est probable qu'il remplit ses fonctions sacerdotales à Iassi et qu'il s'occupa en même temps d'impression et de gravure. A la date du 25 juillet 1782, son nom reparait à la fin d'un acte de vente authentiqué par le métropolita'n de Moldavie, Gavril Callimachi. Cette fois il signe :

Προτοίερεϊ Μιχαήλ ἐξάρχης τῶν πρὸς οὐκ⁽²⁾.

L'atelier typographique de Iassi, après avoir été assez actif, semble avoir été fermé à la mort de Grégoire Ghica (octobre 1777). Le règne agité de Constantin Moruzi ne pouvait

(1) On lit, au verso du 1^{er} feuille, ce titre que nous reproduisons, comme M. Bianu, en caractères latins :

« Intu slava sfințet cer de o sfințit de viață sfințitoare și nedespărțitei Troiți, a Tatălui, și a Fiului și a Sfintei uî Duhului, în zil la poluminatului de Hristos iubitorului Domnului nostru Ioannu Voevoda, fiindă mitropolitu țării Preosfinție Sa Kyru Ky Gavrilă, și Episcopu Rădăuțului Preosfinție Sa Kyru Ky Dositheu, după multa duhovniciască oșcoială și dorință a cuviosului Ky Leonu, protoseghele Mitropolei, scris-amă și amă tîlmăcită aciasă carte lînea Ieropolitica. — Anulă de la Hristos. 1761 »

A la fin, le copiste dit encore : « Tuturorū cui s'a înlămpla să cităscă pe ac astă carte sic], cu toată sminența și cu toată umi nța noastră rugă aflăndă greșă în cuvinte sau ori în ce, cu duhul blăndețiloră să îndreptăți, iară pe mine păcătoșul să mă cîrți, fiindă că de odată am și tîlmăcit-o și scris-o, și poate or fi și greșale » Voir *Biblioteca Academiei române, Catalogul manuscriptelor românești întocmit de Ioan Bianu*, I (1897-1904), n^o 67, p. 155-157.

M. Bianu attribue la traduction à l'archimandrite Vartolomeiț Măzăreanu, et cet effet celui-ci nous a laissé une liste des ouvrages traduits par lui depuis son retour de Russie jusqu'au mois de janvier 1773, et l'*Itika ieropolitica* y est mentionnée. Voir V.-A. URECHIA *Archimandritul Vartolomei Măzăreanu*, dans les *Analale Academiei române*, ser. II, t. n. X (1889), *Memoriile Secțiunei istorice*, p. 86.

(2) Constantin ERMEZANU, *Istoria mitropoliei Moldaviei și Sucevei*, 1888, in-fol., p. 308. (La signature est reproduite en lettres latines.)

guère favoriser le développement des arts pacifiques; mais ce prince fut déposé au mois de juin 1782, et son successeur, Alexandre Mavrocordato, tout dévoué à la Russie, permit à Michel Strélbickij de rouvrir l'imprimerie. Notre protopope fit paraître en 1784, peut-être même en 1783, un *Psautier* bientôt suivi d'autres productions. Il gravait lui-même les planches qui ornaient les volumes sortis de sa presse, et nous sommes fort tentés de croire qu'il gravait également les caractères et les fleurons. Son principal collaborateur était son fils Polcarp, dont le nom est parfois associé à celui de Mihail⁽¹⁾.

L'imprimerie, qui avait recommencé à fonctionner pendant le règne d'Alexandre I^{er} Mavrocordato, subsista pendant celui de son cousin, Alexandre II Mavrocordato, qui lui succéda le 12 janvier 1785; mais, avant même que celui-ci eût pris le parti de se réfugier en Russie, Strélbickij jugea qu'il n'était pas en sûreté à Iassi, et transporta sa presse à Mogilev, « sur les confins de la Moldavie et de la Russie »⁽²⁾; il y termina, le 28 juin 1786, l'impression d'un *Psautier*.

L'existence du protopope devait être alors des plus précaires. Sa passion pour la typographie ne pouvait que l'entraîner à des dépenses, elle ne pouvait le faire vivre. Il se vit contraint d'abandonner son modeste atelier et passa, comme interprète et comme agent d'information, au service du feld-maréchal Petr Aleksandrovitch, comte Rumjancov, qui commandait les forces russes dans l'Ukraine au moment où la guerre

(1) Voir la *Bibliographie*, n° 8.

(2) Le Mogilev dont il s'agit ici est situé sur le Dniestr; c'est un chef-lieu de cercle du gouvernement de Podolie. Il ne doit pas être confondu avec le Mogilev qui est situé sur le Dniépre qui est le siège d'un gouvernement. Cette dernière localité possédait l'imprimerie depuis le xvi^e siècle. Karatjev (Omeam, 1883, n° 227) cite un *Služebnik* qui y fut imprimé en 1616 et (n° 249) un *Evangelij učitelnije* de l'année 1619. — La forme polonaise qui correspond à Mogilev est Mohilew, la forme roumaine est Movilă.

амъ сѣрѣтъ дѣти рѣшѣнѣ	bien qu'ils restent.
. ісѣтъ побѣдѣти въ амѣи ѿ	 les régiments les plus.
побѣдѣти грѣѣ іе сѣ	régiments en g ee.
іиѣ іѣ. нѣ сѣ іѣсѣи сѣ	personne ne se trouve.
сѣ іѣ ѿрѣшѣиѣ іѣ іѣ кѣ	sous établi ici [avec]
пѣнтрѣ ѣамѣи іѣ	pour traduire.
іонкѣи іѣ іѣ кѣ дѣ	me rencontrer aussi avec.
іѣ іѣ іѣ іѣ, іѣ	envers tous et

Протоіерей ѿ Мѣхаѣла Грѣ-
бѣнѣи]

1787

Поемк. 20.

Дѣи Кѣжѣ.

Іѣсѣиѣ чѣ кѣ дѣ рѣшѣнѣ. іѣ
сѣиѣ лѣкѣи не іѣ іѣ лѣкѣи іѣ іѣ лѣ
пѣсѣиѣ іѣ сѣиѣ, іѣ іѣ лѣкѣи іѣ сѣиѣ
іѣ іѣ іѣ сѣиѣ, іѣ дѣ дѣиѣ іѣ
іѣ іѣ сѣ іѣ іѣ іѣ, іѣ іѣ іѣ сѣиѣ
іѣ іѣ іѣ іѣ іѣ іѣ іѣ іѣ іѣ.

Le protopope [MIHAÏL STRELBICKIJ].

1787

20 novembre

De Knézoje.

Celui qui vous remettra cet écrit
vous dira en quel endroit les lettres
passent le Dniestr, car l'endroit est
très subtil, et ne craignez
rien de lui, car il est aussi intelli-
gent qu'adroit.

Nous ne connaissons pas la lettre de Rumjancov, dont les termes étaient si élevés, mais nous pouvons facilement imaginer ce qu'elle était. Le général en chef promettait beaucoup, mais restait immobile. Sa tactique consistait à se tenir sur la défensive et à laisser les Turcs s'épuiser d'eux-mêmes. Ces lenteurs ne devaient pas manquer de décourager les Moldaves et rendaient fort difficile la situation de ceux qui s'étaient compromis pour la Russie. Le 20 février 1788, Elmt écrivit une nouvelle lettre au métropolitain Léon pour réchauffer son zèle et lui recommander d'envoyer tous les renseignements possibles à Strelbickij. Celui-ci, qui était alors à Bracław⁽¹⁾ avec son chef, joignit à la dépêche officielle une lettre privée dans laquelle il

⁽¹⁾ En Podolie.

La typographie particulière de Strêlbickij se maintient régulièrement jusque dans le courant de l'année 1794. Mihail reste associé avec le hiérodiaque Gherasim, et tous deux, aidés du moine Inochentie, comme correcteur, et de deux compositeurs, signent encore, à la date de 1794, un missel roumain (*Bibliographie*, n° 25).

Ce gros volume frappe le métropolitain Iacov Stamati qui veut rouvrir l'imprimerie archiépiscopale. Strêlbickij et ses aides se transportent à la Métropole; ils y font paraître le roman de *Critil et Andronius* (*Bibliographie*, n° 26); mais bientôt sans doute le protopope ne s'entend plus avec son chef suprême.

D'après Melchisedec⁽¹⁾, il aurait suivi sur le territoire russe l'archevêque Amvrosie quand celui-ci quitta la Moldavie pour rentrer à Pollava; mais on vient de voir que Mihail avait été installé à la Métropole de Iassi par le métropolitain Iacov Stamati. Les raisons qui le décidèrent à s'éloigner restent donc fort obscures. D'ailleurs le protopope laissa ses collaborateurs à Iassi⁽²⁾; il se retira dans la petite ville de Dubossar, où il fit paraître, dans le courant de la même année 1794, un Abécé-

⁽¹⁾ *Chronica Husilor și a episcopiei de asemină numine* (Bucarest, 1869, in-8°), II, p. 168 — Melchisedec rapporte que, d'après les registres de la Métropole, Amvrosie, retournant en Russie, aurait pris avec lui la typographie archiépiscopale.

⁽²⁾ Le hiéromoine Gherasim et Pavel Petrov, assistés du hiéromoine Inochentie, comme correcteur, du diaque Théodore et de Ioan, comme compositeurs, imprimèrent, en 1795, à la Métropole de Iassi trois ouvrages traduits par Amflochie, évêque de Hotin : la *Gramatica theologhiască*, d'après Platon, archevêque de Moscou; la *Do Obște Gheografie*, d'après une version italienne du texte français du P. Claude Buffier, et des *Elementi Arithmetice*, puis un *Calendar*, un *Apostol* et le *Catalogul preoților Moldovei* du métropolitain Iacov Stamati, et un *Molitvenic*. Voir *Revista pentru istorie, arheologie și filologie*, V, p. 322-325, M. P. I. I. I. I., *Introducere în istoria limbii și literaturii române*, 1888, p. 204-205; *Noua Revista română*, IV, p. 107.

et furent en mesure, à partir de 1808, de mettre au jour des ouvrages de formats divers

Strêlbickij ne vit sans doute pas le développement complet de l'atelier qu'il avait fondé; il est probable qu'il mourut peu après 1805; son nom resta inscrit dans le *poménik* de Niamt, et on le lit sur un certain nombre de planches gravées sur bois qui ont servi à la décoration des livres pendant une grande partie du XIX^e siècle⁽¹⁾. Il nous a semblé juste de tirer de l'oubli un modeste artiste qui, peu instruit lui-même, eut l'ambition de répandre l'instruction autour de lui, et qui fonda l'une des imprimeries roumaines auxquelles nous devons le plus de livres.

Nous donnons ci-après une bibliographie, malheureusement fort incomplète, des ouvrages imprimés par Strêlbickij. Tous ces ouvrages sont de la plus grande rareté et nous n'en avons trouvé aucun dans les grands dépôts de Paris et de Londres. Notre ami, M. Valazar Bogišić, le savant codificateur des coutumes du Monténégro, nous a communiqué trois volumes d'après lesquels nous avons fait exécuter quatre clichés. Ces reproductions feront voir que les impressions de Strêlbickij sont plus nettes et plus élégantes que la plupart des impressions roumaines du même temps, et donneront une idée des gravures exécutées par lui. Des notes prises par nous à Bucarest, d'obligeantes communications de M. Ion Bianu, bibliothécaire de l'Académie roumaine, et du P. Ivan Berežkov, de Nježin, enfin diverses mentions recueillies dans les revues scientifiques nous ont permis de donner au moins l'indication sommaire de 29 ouvrages.

⁽¹⁾ Un bois représentant le Sauveur qui est signé *Mihail Strêlbickij* se trouve dans plusieurs volumes. (Voir *Noua Revistă română*, III, p. 115.) La figure que nous reproduisons sous notre n° 8 est signée : *Protonij Mihail*. Sur d'autres bois, notamment sur une figure de saint Nicolas, le nom de *Policarp* est associé à celui de son père. (*Noua Revistă română*, III, p. 109, 115.)

BIBLIOGRAPHIE.

I. ATELIER DE IASSI.

1. Ψαλτ ρ ιοιοόσας'ι μη ἁπλῶς Δαβ'λ . . . ἦ Ἰ᾿μη 1781.
In 4° [?].

Cette édition du *Psautier* est citée par M. G. Ionescu (*Noua Revistă română* IV, 1901, p. 106ⁿ) nous ne l'avons pas vue. Il est probable que le texte est semblable à celui qui fut imprimé en 1786, 1790 et 1791. Voir ci après, n^{os} 9, 18, 20.

Une édition exécutée à Iassi, en 1802 par les typographes Macarie, prêtre de la Sainte Métropole, et Pavel [Petkov] «clopotariul», porte Ψαλτ' ρ' ιοιοόσας'ι μη ἁπλῶς Δαβ'λ Κ8 τροπάρε ιη'ι ισ'ι μοι' κε λα ιόαρε Καθ'ιμελε. . . (B bl. de l'Académie romaine A 777.)

2. Πρῶτη δόξα, κἀρε κρηρί' δε'έλε πῶτε γάι ε' , σερι'έ|ι, ισ'ι άις
ετ' εε δε'ι'ματ' πρεόηι', νάη ἄνελ. ΔΗΧΟΒ'ιηηη, κα ετ' ιη'ε ἁνέπερ'ι μη
ετ'ετρη'ρι' νάη ε'ι ισ'ι ετ' ὦ φάτ', μη εάδ'ι μάι ἄδαός'ι η' ὠοηι'ιάι α'ι'
μ'ικτ' κῶαη μη κῆτεκα μοι'ο ε, σπερ'ι φολόςαη ιρε ιη'ε ισ'ι ιοιόα. Κδ
ι λαροσαοκέ α'ι'ρ', ὡς ο'ιη'ι ισ'ι αη'ι Μι τροποαήτ' ἄλτ' Μοαδόκε'ι Κυ'ο Κυ'.
Γαρ'ία Καλιμάχ , ἦ'ρ'8 ἄ Γφ'ιηη' Γάλε ι πο'ραφ'ε ἦ'ι ο'ἶ ια
Μι τροιοα'ε, ἦ'ρ'ι'ελε αη'ι. ΔΤΥΙ8' ΔΣΥ'8'Ι8' , ός'ι'8' Ἰλε-
ξάνδρ'8 Μα'ιρογορ'άιη ΚΚ . ἦ' ἦ' γάι. Δομ'ίε ἄ Μι'ρ'ι Γάλε . ἦ'
ἄ ιη'ι δε λα Ἰδάη αη'ι' . [7192] ἦ'ρ'ι. δε λα ιάη'ε ια αη'ι ἦ'ε
αη'ι' ἦ'α [1784]. Ωκ . 21. Γά8'ιηη'ε'ρι' δε πό'ια ΜΗΧά'ι Γ'ρ' α-
βέηκ η. In 1^o de 68 ff., ηη'ι on beaux caractères neufs.

Petit Code qui comprend les sept sacrements de l'Eglise, etc

Nous reproduisons ce titre d'après la *Noua Revistă română* (IV, 1901, p. 106ⁿ) où il est donné en caractères latins. La graphie n'est donc certainement pas tout à fait semblable à celle de l'original.

Cette *Prăvileoară* avait déjà été imprimée à Bucarest en 1781, par *Stanciu Popovici* (voir *Biserica ortodoxă română*, XVI, 1893, p. 915); mais il y a ici des choses nouvelles, en particulier un curieux bois, gravé par Michel lui-même, qui représente la cérémonie au cours de laquelle le métropolitain Gavril lui confère les fonctions d'économe (*Noua Revistă română*, III 1901 p. 108ⁿ)

III. — ATELIER DE IASSI.

10. Катала. 130. Ж. И. 1788. In 2.

Nota Revistă română, IV, 1901 p. 106^b

M. G. Ionescu dit que le volume a été imprimé par le pope *Mihail* et le hiérodiaque *Gheasim*.

Il parut en quelques années plusieurs éditions du *Catavasier*. Ce recueil fut imprimé à *Bucarest*, en 1781, par *Stancil Popovici* (notre bibliothèque), à *Blmnic*, en 1784, par *Mihail Popovici* (Iassu, *Bibliografia română*, p. 16, *Biserica ortodoxă română*, XI p. 132), à *Blaj* (*Báldsfálva*, *Blasendorf*) en Transylvanie, pour les Grecs Unis en 1769, 1793 et 1802 (Vasilie Popi *Дескрипция Ассиріи і о-вході ле ролмніеї*, 1838, p. 48).

11. Мол. кѣни. Ж. И. 1789. In 2.

Cette édition, citée dans la *Nota Revistă română* (IV, 1901, p. 106) reproduit sans doute celle de 1785 (n° 4). D'après M. G. Ionescu, elle aurait été exécutée par le pope *Mihail* et le hiérodiaque *Gheasim*.

12. Домашне Разговор. Рече сѣбе і Молдакѣ сѣ пѣтѣа снани романичѣнѣаи, "здание Протоіереевъ Молдакѣ сѣи" Кесарѣйскѣи Мѣхаіломъ Грѣаб'уиъ изъ собственѣи евоѣи и іографіи въ Иссахъ 1789. In 8°.

Ces *Dialogues roumains* ont dû paraître avant la *Grammaire le Touri Scoloi* (n° 14). Il y est fait allusion dans ce dernier ouvrage, p. 5 « από πύ-
λιν δι κρεώ λάρ ε ἄ ετ'ι молдокеі асѣ, аз раз'оуарѣа і sic 'е саз
т 'ъріг. де і ротѣі біа мѣха'а Гіріаб'уі. . . »

Синков, Опыты русской библиографии, IV, n° 9/19.

13. Краткое Собрание "мелко Глаголѣзнамъ, Рѣслоложіе ое
Двомъ Диалектамъ, Крѣпозъ Хогѣиъ оучіаа Рѣсѣ као і Мол
даккаго Изна. Жсвртъ Пѣаре иѣмелѣи адиъ Кѣнсіиъ че
саз ѣшезѣи, изъ доаи А'мѣи, Ж рѣслоложѣа. ѣлор 'е гурі кр'
А Жкѣиъ аіамѣа Рѣсѣиъ и' Мол доке 'сѣи, Псѣа а о іъ Иссахъ,
Протѣіоіомъ Мол дакѣ сѣи, Колосѣиъ. "Кесарѣйскѣиъ.
Мѣха'ломъ Грѣаб'уиъ, въ Собствѣи оі Гроѣі Тіно-
графіи. 1789. Годѣ. Рол in-8° до ои 78 раѣев.

Voici la reproduction du titre

К Р А Т К О Е

СЪБРА́НІЕ И́МЕНЪ ПО ГЛАВНѢИШИМЪ,
РАСПОЛОЖЕ́ННОЕ ДВОИМЪ ДІАЛѢКТАМИ,
ВПОЛУХЪ ХОТЯ́ЩИМЪ ОУЧИ́ТЬСЯ РУС-
СКАГО И МОЛДАВСКАГО ЯЗЫКА.

Л О К У Р Т Ъ

ЯЗЫКЪ ИЗЪ МОЛДАВСКАГО ЯЗЫКА КРАТКОЕ
И СЛѢДЯЩЕЕ КЪ ДОМОУ ЛЮБИТЕЛЯ
ДРУГОГО ФЛОРИАНЪ ЧЕЛОВѢКА И КТО БѢ
ИЗЪ ЯЗЫКА ЛЮБИТЕЛЯ РУССКАГО ИЛИ МОЛ
ДАВСКАГО.

ПЕЧАТАНО въ Яскахъ, Профессоромъ Мол
давскимъ въ Колокскимъ, и Бессарабскимъ
Михайломъ Стрильскимъ, въ Собств.
номъ своемъ Типографіи. 1859 г. Годъ.

А.

Au verso du titre est un avis en russe et en roumain, où il est dit que celui qui veut apprendre les deux langues doit d'abord étudier ce vocabulaire: «apoi sî fîie întru al doile [sic] carte a vorbelor care la desăvîşitî pravila [sic] limilor moldoveneşti si ruseşte [sic] va veni».

Les mots sont classés sous 35 rubriques différentes: 1. Pentru Dumnezeu şi diavol. 2. Pentru lumea cerului şi stihiele. 3. Pentru vineri şi sărbători. 4. Pentru ape. 5. Pentru locuri şi pământuri, etc.

Le russe et le roumain sont imprimés en regard.

Le vocabulaire contient environ 1,500 mots.

Bibl. des Archives de l'État à Bucarest (voir B. PETRICICU-ILIESCU, Cuventu den

Pagine relative la aritmética și gramatică de episcopul de Hotin, Amfilochie Zagrebianu. Il y a là une confusion. Aucun volume imprimé alors n'a pu porter le titre que nous venons d'introduire; c'est en 1795 alors que Stănescu s'occupait plus de l'atelier de Iassi, que paraurent sous ses yeux, pour la première fois, les *Hotin Amfilochie*. Nous les avons cités ci-dessus, p. 350, en note.

23. [Catavasier.] *Împreună cu oștile din câmpul de lăsat, Amfilochie Zagrebianu*. Il y a là une confusion. Aucun volume imprimé alors n'a pu porter le titre que nous venons d'introduire; c'est en 1795 alors que Stănescu s'occupait plus de l'atelier de Iassi, que paraurent sous ses yeux, pour la première fois, les *Hotin Amfilochie*. Nous les avons cités ci-dessus, p. 350, en note.

Le conseiller privé Aleksandru Andrejevič comte Bezborodko, dont le nom est cité sur le titre, était arrivé à Iassi vers la fin du mois de novembre 1791 pour y remplacer Potemkin, mort le 5/16 octobre précédent (Потемкин, *Documente privitoare la istoria Românilor*, Supliment I, vol. I, 1885, p. 82). C'est soixante ans plus tard, le 8/19 mars 1797, qu'il se rendit à Iassi, en qualité de ministre plénipotentiaire auprès de l'empereur Joseph II. En 1787, il avait été élevé au rang de comte. Son Empire romain L'empereur Paul le fit vice-chancelier et, le jour du couronnement

БѢІЕ Прѣ ѿсѣи- иї 818ї. КΥΡЬ ГΛΕΡΗΛΗ Μιτροπολ' ἀτόατ
 ΜΟΛΔΑΒΙΑ Шї саш тїтїрї' . де Прото Іерѣї ГТЪПЖІІ РИΛΩΡЬ
 ΜΟΛΔΑΒΙΑ ΚΑΛΑΧ Εΐ Шї δєνсарάβ єї ΜΙΧΑ'ΛΗ ΓΤΡΙΛΕ'ΙΚ Η
 .Ѡ ΤΡ8 Ѡс8ШІ аса Тїпогрѣіе Ѡіаργ8Λ . ИШ8Λ8ї Ѡ аї8Λ
 ΛΕΛΛ Χѣ, ѠαΨѣ [1792] април . ѣ. Petit in-8° de 3 feuillets lim et
 γї [458] pages, plus 1 feuillet

Le titre est entouré d'un encadrement typographique, voir la reproduction ci-dessus (p. 363).

Au verso du titre est un bois signé : *Protoierei Mihail*, lequel bois est accompagné de trois lignes de texte (voir ci après, p. 365)

Le 2° feuillet contient, au recto, trois oraisons : « *Condac*. Cel ce pentru noi s'au r'isliguit veniŃt toŃt sã cїntãm . » Au verso est le commencement de la table, (*Scara*).

Le 3° feuillet est occupé, au recto, par la fin de la table, et, au verso, par un bois représentant la Table. Cette figure est également signée : *Protoierei Mihail*

Le dernier feuillet contient au recto *Pravila care aŃ dat 'o Ńngerul Domnului marcului Pahomie*. Inceputul aŃa : *Sfinte Dumnezeu, Ńi dupa Tatãl nostru : Doamie milueŃte 12 ori . . .* Le verso est blanc

Bibl. de M. V. Bogiãe, a Paris

Parmi les impressions de l'année 1792, M. G. Ionescu (*Noua Revistã romãnã*, IV, 1901, p. 106^b) cite le volume suivant : *Istoria crãnului Sfediei Carol XII, acum ĩntãiu tãlmãcitã dupã al nostru dialect prin sil nŃa smeritului Gerasim, arhimanŃit mitropoliei IaŃului*. Il est évident que Gherasim, qui dirigeait alors avec Strãlbicki l'imprimerie de Iassi, devait se proposer de donner au public l'ouvrage de Voltaire, mais sa traduction, dont la Bibliothèque de l'Université de Iassi possède le manuscrit, paraît être restée inédite. L'*Histoire de Charles XII* ne parut que ci-quante quatre ans plus tard en Valachie, traduite, cette fois, par Nicolae RacoviŃã (*Istoria lui Carol XII*, BucuresŃi, 1846, 2 vol. in-8°).

25. Δετ8ργ'α ιάρε α'8Λ. αλ δοίλ саш тγнѣр'ї Ѡіраєєτїаш. зїт .
 Ѡзііаеае пре 8ΛΛ α'8Λ8ї шї іре Ѡнѣауа'т8Λ8ї Домъ Мιχάο Κ. Γ888αι
 ΕΚ. 8 ѿсѣрδ'α шї 8 τόατѣ 8εΛ 8άλα α'їρεωсѣїїиτ8Λ8ї Μιτροπολιτι
 αλ ΜΟΛΔΑΒΕ" КΥΡ'8 8ΥР ИШѣ. Ѡτ88 α'сà тγїοгрάφє α'їїїѣ
 φѣк8гѣ Ѡ сфїта Μιτροπολ'є Ѡ ИШΛΛ α'її ΔΕΛΛ ΗΔάΛ. Ѡ3Т:
 [7302], Ѡ8РΛ ΔΕΛΛ ΙΑΠΕРΓ 8Λ8ї Χс ѠαΨ'Λ [1794] ИШ саш тγнѣрїгѣ
 ΔΕ Πόνα Μ ΧΑΛάεε ΤΥΠΟΓράο . Шї ΔΕ Γεράс Ѡ Εροδїάсо Ѡ
 ΤΥΠΟΓράο . In fol

M. G. Ionescu, qui cite ce volume (*Noua Revistã romãnã*, IV 1901], p. 106), ajoute que le surveillant de la typographie était le hiéromoine Inochentie, chapelain

et ecclésiastique de la métropole, et que la composition a été faite par le diacre Teodor et par Ion



Вид. Утекло, а Салаї (von V. A. UTECLA, *Istoria Românilor*, Seria 1771-1800, V, p. 525).

26 Кр т'а. і і А дро іа. А'аа а'аі упір', а'аіааа
ре аааа а'ааа', нн пре а'а'а'а аааі а'аа аааі ас р'а М'а'а'а

IV. * ATELIER DE DUBOSSAR.

27 Букварь славенскійїй издаиъ ѿ Молдавскимъ Воложскимъ и Бессарабскимъ Протоерсемъ Михайломъ Сирѣмбецкимъ, въ собственной типографіи. Въ Дубосарахъ 179/ г. In 8°.

Sorikov, Опытъ, I, p 60 n° 188

28. Часослов . . . ꙗ ДѢВЪСАРІ, 1794. In ?

MELCHISEDEC, *Chronica Hungari*, 1863, II, p. 168.

V. ATELIER DE MOGILEV DE PODOLIA.

29. ИГОРІА Л ЛЕВЪІ ПДРЪЛЪІ. чѣлѣі вѣреді Маѣлѣіа и ѣлѣі Дѣіе дѣіе Пер сѣла ѿ ꙗнѣрѣіи мѣрѣ Гаѣ рѣіѣрѣіа ꙗнѣпогрѣ- ѿѣ чѣ Кѣла ікѣ; а- Прото іѣнѣлѣіа МІІ-ХАІІАЛЪ Гѣрѣлѣіѣіѣі, ꙗнѣрѣрѣіа Мѣкѣлѣіѣіа, ꙗнѣрѣко а роѣлѣ Рѣсѣіѣі, иі ꙗнѣрѣ ѣлѣ Маѣлѣіѣіѣі ꙗ ѣ ѣлѣ. Дѣла Хѣ: ꙗѣѣіѣ [1796] Гѣіѣрѣіѣ, еі In 8° de 277 pages et 1 feuillet.

Les Roumains paraissent avoir connu de bonne heure le roman d'Alexandre par la rédaction slovène, et divers témoignages rendent probable l'existence d'une traduction roumaine dès le xvi^e siècle (voir M. CASPER, *Le chat populaire roumain*, 1883, p. 931) Anton naru Del Chiaro nous apprend dans son *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia* (Venezia, 1718, in 1°, p. 11) que l'*Alexandrie* était alors imprimée, et, comme la mention qu'il en fait précède immédiatement celle d'un ouvrage à la publication duquel Del Chiaro avait eu part, *Le Massime degli Orientali* (en roumain *Pilde filosofice*), qui sont datées de Tîrgoviște, 1713, il est à croire que le roman avait paru cette année même, ou l'année précédente. On ne retrouve aujourd'hui aucun exemplaire de cette édition originale (voir I. BIANU și N. POBOȘ, *Bibliografia românească veche*, 1903, 11 fol., p. 486) et l'on ne peut dire si elle a servi de base à l'édition de Mogilev, ou si Michel Strêlbicki a reproduit quelque manuscrit.

Bibl. de l'Académie roumaine

ÉPISODES DE LA JEUNESSE
DE
TAÏ-KAU SAMA
SURNOMMÉ
LE NAPOLÉON DE L'EXTRÊME-ORIENT
TRADUITS DU JAPONAIS
PAR
LÉON DE ROSNY

ÉPIISODES DE LA JEUNESSE
DE
TAÏ-KAU SAMA
SURNOMMÉ
LE NAPOLEON DE L'EXTRÊME-ORIENT

Le personnage qui devait être connu de la postérité sous le titre de *Tai-kan Sama*⁽¹⁾, et qu'on a surnommé « le Napoleon du Nippon », représente sans contredit une des figures les plus originales de l'histoire du moyen âge japonais. Sorti des basses classes de la société, dans un empire où la noblesse féodale était encore toute puissante et le peuple réparti en castes rigoureusement distinctes les unes des autres, il parvint, grâce à l'énergie de sa nature et surtout à l'ingéniosité de son intelligence, à atteindre une situation sociale prépondérante dans son pays. Doué d'une finesse d'esprit peu commune et d'une habileté sans pareille dans l'art d'être agréable aux hommes puissants dont la protection lui était nécessaire, il ne se montra pas moins habile à caresser les passions de la masse dont il eut besoin à certaines heures de sa carrière politique. Il savait

⁽¹⁾ C'est-à-dire « le Grand Conseiller ». — Les mots *Tai-kan* représentent un titre que l'on peut traduire par « le Grand Conseiller » mais comme ce titre n'a été attribué qu'à lui seul, nous devons le considérer en quelque sorte comme le nom populaire de celui qui est appelé *Hidé-yoshi* dans les histoires du Japon (cf HALL CHAMBERLAIN, *Things Japanese*, p. 156).

enfin dissimuler merveilleusement son insatiable ambition et donner à ses actes arbitraires et parfois même d'une témérité révoltante l'apparence d'un immense amour de sa patrie et de ses concitoyens.

La laideur proverbiale de son visage et son déclin à peu près complet d'instruction primaire ne devaient pas être un obstacle sérieux à l'accomplissement de ses desseins. S'il répugna à quelques femmes, il eut son genre de succès auprès de beaucoup d'autres et trouva dans la personne de sa seconde épouse une administratrice dévouée à sa cause et à ses idées. S'il eut à l'école des insuccès et des déboîtes, au point qu'on fut obligé de l'en chasser honteusement, il se le fit la quittant se faire distinguer et chérir par un chef de voleurs, le fameux Petit-Six, dont il devint le lieutenant habile et dévoué, alors qu'il était encore un tout jeune enfant.

A l'époque où Tai-kau Sama fit son entrée sur la scène du monde, le Japon était en proie aux plus terribles tournoies politiques et sociales. La caste militaire, profitant de la faiblesse des mikados qui s'étaient succédé depuis plusieurs siècles sur le trône impérial, se montrait partout en armes, prête à s'emparer du pouvoir que se disputaient, appuyées sur elle plusieurs grandes familles du pays.

La culture morale, que les Japonais avaient empruntée à la Chine, à laquelle ils devaient en outre la possession de l'art d'écrire et toutes les connaissances scientifiques et littéraires qui l'ont sorti un peuple de l'état de barbarie pour entrer dans celui de civilisation, était abandonnée de toutes parts. Le Confucéisme, dont l'enseignement public, longtemps préconisé dans l'archipel de l'Extrême-Orient, avait eu pour résultat d'opposer une digue puissante aux excès de l'autoritarisme, en même temps qu'il établissait la société et la famille sur des bases relativement satisfaisantes, cette puissante doctrine, qui avait eu

pour effet d'établir au Nippon comme en Chine la suprématie de la raison sur la force brutale, était en pleine décadence. Le militarisme, qui abrutit les peuples et les soumet bientôt à des esclavages et à toutes les démoralisations, devenait au contraire de jour en jour davantage la formule exclusive de l'activité nationale. Comme le dit un ouvrage célèbre intitulé *Tai-hei ki*⁽¹⁾ : « A cette époque, dans les hautes classes, on ne respectait plus la vertu du Prince; dans les basses classes, on avait perdu le respect pour les fonctionnaires publics, de telle sorte que le peuple tout entier ne jouissait plus de la tranquillité »

Au milieu de cette désorganisation générale, il y avait évidemment une place prépondérante à prendre pour un audacieux intrigant capable d'attacher à sa fortune les innombrables convoitises d'une foule d'ambitieux mercenaires aptes à remplir toutes les besognes, même les plus sales et les plus honteuses, pourvu qu'elles leur soient profitables; il y avait enfin une occasion exceptionnelle pour s'emparer du pouvoir suprême qui n'existait plus alors que d'une façon purement nominale entre les mains d'un empereur réduit à vivre à l'état de fétiche et sans aucune autorité effective dans une captivité somptueuse, mais non moins réelle, en dehors du centre des affaires publiques.

Telle avait été la pensée de Nobou-naga, qui avait entrepris une œuvre de centralisation que Tai-kau Sama s'efforça à son tour de poursuivre avec une habileté qu'il est impossible de ne pas reconnaître.

L'ambition de ce singulier personnage n'avait pas de bornes : non content d'accaparer le pouvoir absolu dans son pays, il

(1) « Illis omnia n. agnosc. pacis (recuperatur). »

voulut annexer la péninsule coréenne au Japon et même la Chine tout entière, dont il se préparait à entreprendre la conquête, lorsque la mort vint le frapper, à l'âge de soixante-deux ans, au mois de septembre 1598⁽¹⁾.

On trouve, dans la littérature japonaise, des ouvrages de toutes sortes sur ce fameux personnage. La plupart, il faut le dire, sont bien plutôt des livres d'histoire romanesque que des livres historiques proprement dits. Voici, à titre de spécimen, quelques extraits d'un de ces ouvrages qui est très populaire au Nippon, où il est connu sous le titre de *Tai-kau ki*.

ENTREVUE DU JEUNE TÔ-KITSI (TAI-KAU SAMA) AVEC SON ALTESSE ODA NOBOU-NAGA.

Sur ces entrefaites, le jeune Tô-kitsi, qui avait quitté la maison de l'officier Matsou-sita, s'en était retourné dans son pays natal. Un jour que son père, sa mère et tous ses parents se trouvaient réunis, il partagea entre eux les taels dont il avait reçu le montant pour la cuirasse qu'il tenait de son ancien maître Youki-tsouma.

« Bien que j'aie été au service chez Youki-tsouma, leur dit-il, son peu de talent ne m'a permis de trouver chez lui qu'un bien mauvais moyen pour me produire dans le monde. Son Altesse Nobou-naga, tout au contraire, est un homme de rare valeur à notre époque : me mettre à son service me semble un moyen avantageux pour tirer parti de mon activité. »

Or il advint que le premier jour du neuvième mois de la première année de l'ère impériale *Yei-rokû*, Son Altesse Oda Nobou-naga alla chasser sur le mont Ko-mak'-yama. Le jeune Tô kitsi, voulant profiter de l'occasion qui se présentait, a rangea

⁽¹⁾ Né à Naka-mouri le 1536, Tai-kau Sama fut déclaré *Kami* par un décret impérial et un temple fut élevé en son honneur.

avec soin ses vêtements et se rendit à l'endroit où devait avoir lieu la chasse privée.

Il exprima alors à l'avant garde du prince son désir d'être présenté au chef de la forteresse de Kyo sou; mais un fidèle sujet de la maison de Son Altesse Oda, le nommé Siba-ta Gonrokou Ka sou-iyé, accueillit sa demande avec colère et dit :

« C'est par trop d'audace d'avoir la prétention d'être présenté à notre Prince. Cet individu, à mon avis, est un espion d'une province voisine. Qu'on le garrotte et qu'on le conduise à la forteresse. »

A peine cet ordre fut-il donné, que le jeune Tò-kitsi se vit entouré de soldats. Ce déploiement de forces, toutefois, ne lui causa pas la moindre frayeur :

« Je ne suis à aucun égard, dit-il, un personnage suspect. Mais quand bien même je serais un espion d'une province ennemie, je ne comprends pas qu'il faille appeler tant de monde pour garrotter un petit bonhomme de ma taille. Si vous étiez convaincus que je suis un espion, vous auriez dû agir avec moins de manœuvres pour m'arrêter. Je me contenterai donc d'accueillir en riant votre langage irrésolû. »

Son Altesse Nobou-naga, qui se promenait, entendit par hasard cette discussion et donna ordre qu'on fit approcher le jeune Tò-kitsi. Interrogé sur le motif qui l'avait porté à venir à la forteresse, celui-ci répondit :

« Bien que Votre Altesse rencontre dans cette chasse beaucoup de cerfs et de singes, il n'en résultera aucun avantage pour le pays. Mais, si vous daignez me prendre à votre service, l'Empire recouvrera aussitôt la paix et toute la nation vous souhaitera la longévité. »

Tò-kitsi s'étant expliqué de la sorte sur le motif qui l'avait engagé à se rendre à la forteresse afin de pouvoir faire une

telle déclaration, Son Altesse Nobou-naga réfléchit à cet étrange événement et adressa la question suivante au jeune inconnu :

« Quelles sont tes connaissances en art militaire ? »

Aussitôt le jeune Tò-kitsi éleva la voix et répondit :

« En haut, moi je connais l'astronomie; en bas, je connais la géographie, au milieu, il n'y a rien que je ne sache complètement, rien que je ne sois capable de discerner. Pour vous dire la vérité, je suis le *Koung-ming* des temps troublés, le *Tcheou-koung* des temps paisibles. Vous n'avez qu'à me mettre à l'épreuve pour vous en convaincre ! »

Son Altesse Nobou-naga, étonné de cette réponse, admit tout d'abord le jeune Tò-kitsi au nombre de ses serviteurs, afin de juger ce qu'il pouvait y avoir de vrai ou de faux dans ses déclarations. Sur son ordre, il fut donc confié à Foudzi-i Matayé mon, chef des fantassins. — Aussitôt après, il retourna dans son château principal.

La même nuit, Foudzi-i, pour se conformer à l'ordre de son maître, invita le jeune Tò-kitsi à venir le voir. Celui-ci lui fit connaître son pays natal, son nom de famille et son petit nom. Interrogé au sujet de l'astronomie, de la géographie et de la stratégie, sciences qu'il avait déclaré connaître à fond, il répondit :

« Mon père appelé *Ya-souké Masa yosi* de Naka-moura, a servi le Seigneur de Bo ingo, votre précédent prince, en qualité de voltigeur. Blessé au genou par une flèche sur le champ de bataille, il dut quitter le service militaire et alla vivre dans ce pays-ci, à Naka-moura, où il se fit cultivateur. C'est pour ce motif que j'ai reçu le nom de *Tò-kitsi*, de *Naka-moura*, fils de *Ya-souké Masa-yosi*. Je dois vous avouer tout d'abord que je n'ai jamais étudié l'astronomie ni la géographie, malgré ce que je vous ai dit à cet égard. Sentant bien mon insuffisance, j'ai compris que, quel que fût mon désir d'entrer à votre service, je n'avais point

de chance d'y réussir. J'ai donc mis ma confiance dans mon bavardage et, grâce à un mensonge, je suis parvenu à attirer l'attention de mon Seigneur. Pour l'accomplissement de mes vœux, que pouvais-je entrevoir d'égal à ce résultat ?

« Permettez-moi d'espérer que, grâce à votre recommandation, je serai admis comme domestique dans la maison de Son Altesse et que je pourrai vous donner des preuves de mon inépuisable dévouement. »

Foudzi-i, qui ne s'était guère attendu à cette déclaration, voulut tenir compte de la manière humble avec laquelle le jeune Tò-kitsi avait exprimé son désir. Il alla donc rendre compte à son maître de ce qui s'était passé.

Son Altesse Nobou-naga se mit à rire et lui dit : « Ce polisson est très drôle avec son attitude audacieuse. Emène-le dans ton personnel. »

Nommé aussitôt palefrenier, on l'appelait en riant : « Pe il singe ! petit singe ! »

Dès lors, Tò-kitsi n'eut pas jour et nuit la moindre négligence dans la remise du fourrage aux chevaux ; et, dans ses moments de loisir, il caressait avec ardeur tout leur corps, de sorte qu'en peu de temps leur pelage prit un beau brillant, ce dont s'aperçut Nobou-naga.

Nommé plus tard porteur des sandales, il avait la précaution, lorsqu'il faisait froid, de mettre les chaussures sur son sein, afin de les réchauffer. Bref, il avait d'innombrables attentions.

Nobou-naga, qui était un brave général alors dans la fleur de l'âge, ne se préoccupait jamais de la température. Qu'il fût un froid rigoureux ou une extrême chaleur, dès le point du jour il se livrait à l'exercice.

Or il arriva qu'un matin où la température était très froide, il s'était levé de meilleure heure que d'habitude. Comme il

n'aperçut absolument personne sous le porche du palais, il se mit à crier : « Y a-t-il ici quelqu'un ? »

Tô-kitsi, qui était déjà sur pied, répondit : « Présent ! »

Nobou naga lui dit alors : « Comment se fait-il qu'en dehors de toi, il n'y ait ici personne ? »

Tô kitsi répondi respectueusement : « Comme Votre Altesse est sortie ce matin une demi-heure plus tôt que d'habitude, personne en effet n'est encore à son poste. »

- Eh bien ajouta le prince, comment se fait-il que toi tu sois venu d'aussi bonne heure ?

Votre humble serviteur, répartit Tô-kitsi, n'a pas agi seulement ce matin de la sorte. Tous les jours, il vient une heure avant les autres, attendre la sortie de Votre Altesse. »

Ainsi qu'il a été dit dans les chapitres précédents, Tô-kitsi n'était pas homme à se résoudre aisément à rester domestique quelque part. Néanmoins, comme on l'a vu, il tint à se montrer attentionné dans son service chez Son Altesse Nobou-naga, dont il parvint très vite à comprendre le caractère et à obtenir la confiance. Les endroits où Tô-kitsi avait servi antérieurement étaient des maisons de petites gens où il ne pouvait trouver carrière pour l'accomplissement de ses vues.

Nobou-naga était un de ces héros dont on rencontre peu d'exemples dans l'antiquité et dans les temps modernes. Son intelligence l'emportait sur celle des autres hommes et la postérité l'a parfois considéré comme supérieur à *Hidé-yosi* (Tai-kan Sama) lui-même. Aussi le jeune Tô-kitsi s'aperçut-il bientôt qu'il était un personnage capable de collaborer à ses desseins. Rusé et fidèle tout à la fois, il se fit son serviteur et parvint de la sorte à réaliser finalement de grandes actions.

Nobou-naga, de son côté, sut vite apprécier la valeur de Tô kitsi, et bientôt, n'ayant plus le moindre doute sur son compte, il n'hésita pas à tout lui confier. On peut dire qu'il y

ent, en cette circonstance la rencontre extraordinaire de deux héros.

Or Nobou-naga fut fâché des aptitudes de Tô-kitsi à dépasser tout le monde dans l'accomplissement de son service et finit par l'appeler aux fonctions les plus importantes. Bien vite il lui remit la direction de ses cuisines. Très économe, Tô-kitsi parvint à y diminuer considérablement les dépenses. Donnant ainsi de plus en plus de satisfaction à son maître, il reçut de lui un traitement de trente enfilades.

Un jour où Nobou-naga était à la messe sur le Komoki, il vint à l'idée de Son Altesse de faire compter les arbres de cette montagne. Comme ces arbres étaient nombreux et répandus pêle-mêle de tous côtés, le calcul semblait difficile. Aussi tous les gens de la suite du Prince furent-ils fort embarrassés pour accomplir l'ordre qui leur avait été donné. Tô-kitsi trouva un procédé ingénieux pour se tirer d'affaire. Il coupa de petits bouts de ficelle et les fit attacher au pied de chaque arbre. Comme il avait compté à l'avance combien il avait coupé de ces bouts de ficelle, il lui fut facile, d'après ce qui restait entre ses mains, de savoir le nombre des arbres de la forêt.

La présence d'esprit du jeune Tô-kitsi se réalisait sans cesse par des actes de ce genre.

LE MARIAGE DE TÔ KITSI

AVEC LA FILLE DE FOUZI-I MATA-YÉ-MON.

Isolé, le Principe Femelle ne produit pas; solitaire, le Principe Mâle ne se perpétue pas⁽¹⁾. C'est pour le même motif que

⁽¹⁾ Cette idée est empruntée à l'antique philosophie cosmogonique des Chinois qui attribue toute création en ce monde au contact de deux principes opposés, le *yin* ou « principe femelle » et le *yang* ou « principe mâle ».

l'union du Ciel et de la Terre ne devint effective que par le concours du principe femelle et du principe mâle. L'homme fait de la femme sa chambre; la femme fait de l'homme sa maison⁽¹⁾.

De la sorte, la condition normale de la vie dérive du mari et de l'épouse. Le *yin* et le *yang* une fois réunis, la pluie tombe. Le mari et l'épouse une fois réunis, il en résulte la constitution de la famille.

Foudzi-i Mata-yé-mon, chef de lantassins de Son Altesse Nobou-naga, avait une fille qui s'appelait *Ya-yé*⁽²⁾. Née dans une famille riche et opulente, elle n'était étrangère à aucun art. En outre, elle avait un charmant visage qui n'empruntait pas son incarnat au fard rouge; de sorte qu'elle avait acquis une grande renommée dans le pays.

Or, il y avait à cette époque un jeune homme appelé *Mac-da Inou tsu yo*, chef des pages de Nobou-naga. Il pensa à la belle *Ya-yé* et, au moyen d'un entremetteur, il la demanda en mariage à son père Mata-yé-mon.

⁽¹⁾ Autre formule empruntée à la vieille littérature de la Chine, où le mot *chih* «chambre» est employé dans le sens de «épouse» et le mot *kia* «maison» dans celui de «épouse» et ensuite de «famille». Ces expressions ont toutelois, dans les idiomes de l'Extrême Orient, une portée bien autrement étendue que dans nos langues. Le mot *chih*, par exemple, ne désigne pas seulement une maison ou une partie de la maison, mais on l'emploie comme désignation de «la chambre spéciale de la femme» ou «gynécée». Il signifie enfin «le corps» ou «la personne» (*chin*), «un nid» (*tsiao*), «l'intérieur d'une tombe» (*tchoung kouang*), «la salle des ancêtres», dont on connaît le rôle considérable dans la vie chinoise, etc.

Quant au mot *kia* (vulg. «maison») qui, par parenthèse, est parfois une appellation de «l'épouse», il peut aussi se traduire par «le mari».

Il y aurait à faire sur ces deux mots une étude des plus intéressantes qui éclaircirait plus d'un point resté obscur de l'antique organisation sociale des Chinois. Dans une simple note, j'ai le regret de ne pouvoir en dire davantage.

⁽²⁾ C'est-à-dire «octuple». Ce nom, pour une jeune fille, peut sembler bizarre. Je crois en avoir découvert l'origine. Dans la pensée des Japonais, il rappelle une légende contenue dans leurs livres sacrés (voir mon *Histoire des dynasties divines du Japon*).

Mata-yé-mon fut très joyeux et accueillit tout d'abord en principe la demande qui lui était faite. Puis il en informa sa fille Ya-yé.

Que pensa la jeune fille de cette proposition ? Elle éprouva une véritable horreur à l'idée de se marier avec Inou-tsi-yo et repoussa avec véhémence l'engagement pris par son père.

Mata-yé-mon fit alors venir Tò-kitsi de Naka-moura et lui raconta de point en point ce qui s'était passé. Puis il le chargea d'aller chez Inou-tsi-yo et, après lui avoir fait des excuses, de lui expliquer le motif qui l'obligeait à revenir sur sa promesse au sujet de son mariage avec sa fille.

Tò-kitsi, pour se conformer à ces instructions, se rendit aussitôt chez Inou-tsi-yo.

Arrivé chez celui-ci et malgré les paroles onctueuses dont il fit usage, Inou-tsi-yo, qui était un guerrier de caractère énergique, se refusa tout d'abord de la façon la plus formelle à ce retrait de promesse. Il ajouta qu'il donnerait une réponse définitive lorsqu'il aurait reçu des explications motivées au sujet de cette rupture. Tò-kitsi imagina alors un subterfuge et lui fit ce mensonge : « Ya-yé, fille de Mata-yé-mon, a contracté depuis longtemps avec moi une promesse de mariage. Son père n'en savait rien. Quoiqu'il ait accordé sa fille à Votre Excellence, l'accomplissement de votre union ne pourra pas réussir. Ayez un bon mouvement et pardonnez-moi ma faute. Si vous voulez bien consentir à la rupture de votre projet, vous me comblez de bienveillance. »

Inou-tsi-yo fut très surpris en entendant ces paroles et comprut qu'il y avait là une ruse de Tò-kitsi.

« Cette fille, se disait-il à lui-même, a pu contracter un engagement de mariage avec quelqu'un autre que moi ; mais est-il possible qu'elle ait été jusqu'à entretenir des relations avec un jeune homme à figure de singe tel que Tò-kitsi ? »

Il composa donc intentionnellement son visage et dit :

« J'ignorais complètement qu'une pareille promesse vous avait été faite. Aussi ne sais je comment m'y prendre pour réparer les fâcheuses paroles que je vous ai dites tout à l'heure. A partir d'aujourd'hui, je renonce à l'idée que j'ava's eue de me marier avec la demoiselle Ya-yé et je me fais votre entremetteur pour aboutir à la réussite de vos desseins. »

Tô-kitsi, qui ne s'était pas mépris sur le fond de la pensée de Inou-tsi yo, éprouva un grand trouble en entendant ces paroles. Mais, bien qu'il ait décliné l'offre qui lui était faite, Inou-tsi-yo se montra de plus en plus entêté et alla rendre compte de l'incident à Nobou-naga. Tô-kitsi en fut très ennuyé et se vit dans l'obligation d'aller entretenir Mata-yé-mon et sa femme de ce qu'il avait fait.

Mata-yé-mon, lui aussi, ne savait comment sortir de cette impasse. Il raconta donc ce qui s'était passé à sa fille Ya-yé; comme elle n'avait pas de cégoût pour la laideur de Tô-kitsi, elle consentit volontiers à le prendre pour époux.

Mata-yé-mon et sa femme, très joyeux de cette résolution de leur fille, invitèrent Tô-kitsi à venir les voir et lui racontèrent ce qui s'était passé.

Tô-kitsi, dont l'embarras ne faisait que s'accroître, répondit :

« L'histoire que j'ai racontée n'était rien autre qu'une ruse imaginée sur le moment, et je ne pensais pas que les choses en viendraient là. »

Il eut alors beau chercher un moyen quelconque pour ajourner le mariage, Mata-yé-mon s'opposa formellement à toute temporisation.

« Les choses, dit-il, en sont arrivées à un point où il n'est plus possible de tergiverser. D'ailleurs, ma fille désire se marier avec vous, et toute rupture devient d'autant plus impossible

que le récit de cette aventure est parvenu aux oreilles de notre Prince. »

On décida donc de choisir un 'ouï laste pour l'accomplissement du mariage. Inou tsi-yo fut pris pour entremetteur et Tò kitsi devint l'époux de Ya yé.

Inou tsi-yo, toutefois, épia la conduite des nouveaux mariés. Il n'aperçut entre eux aucune incompatibilité d'humeur. Tout au contraire, en s'estimant mutuellement, ils éprouvèrent un respect et un amour réciproques; ils vécurent ainsi dans une heureuse intimité. Plus tard, lorsque Tò-kitsi eut pris en mains le gouvernail de l'État, il donna à son épouse le nom honorifique de *Kita-no Man-dokoro*.

C'est cette noble femme qui reçut plus tard le titre de *Kau-dai In*. Sans s'être laissé décourner par la laideur du visage de Tò kitsi, elle n'avait pas hésité à le prendre pour époux. C'est évidemment parce qu'elle avait pressenti sa haute supériorité. Aussi n'y a-t-il pas de comparaison possible à faire entre elle et *Kiku-zyo* « Madame Chrysanthème », sa première femme.

DISPUTE DE KI-NO-SITA ET DE OUYÉ-SIMA.

Le quinzième jour du premier mois de l'ère impériale *Yei-rokû*, au printemps, les sujets de la maison d'Oda se rendirent tous sans exception à la citadelle et y présentèrent les félicitations en usage les jours fériés.

Son Altesse Nobou-naga, qui était tout particulièrement dans de bonnes dispositions, avait fait préparer un grand banquet.

A cette occasion, il s'adressa aux officiers qui étaient présents et leur demanda de lui dire s'il valait mieux faire usage, dans les combats, de lances à manche long ou de lances à manche court.

Ouyé sima Mondo, qui avait été nommé fonctionnaire de la

maison du Prince grâce à sa supériorité dans le maniement de la lance, s'avança alors et déclara que les lances à manche court lui semblaient les plus avantageuses.

Or No bou naga, qui était depuis longtemps partisan des lances à long manche, ne fut pas satisfait de la réponse de Mondo et ordonna que chacun des généraux fît connaître son avis sur la question qu'il avait posée.

Tô-kitsi, qui avait l'habitude de se mêler de tout, s'avança et dit : « Dans ma pensée, les lances à long manche sont bonnes; celles dont le manche est court ne le sont pas. Pour en faire l'expérience, mandez des fantassins qui ignorent le maniement de la lance. Si vous faites combattre un groupe auquel on donnera des lances à long manche contre un autre groupe auquel on donnera des lances à manche court, la victoire sera à coup sûr du côté de ceux qui auront reçu les longues lances, et de la sorte vous saurez à quo vous en tenir sur le mérite des unes et des autres. La question n'est pas discutable; faites-en l'expérience sous vos yeux. »

Mondo, en entendant ces paroles, se mit dans une grande colère et dit à Tô-kitsi : « Vous qui êtes un ignorant dans l'art de manier la lance, vous venez de parler à la légère. Je vais prendre sous ma responsabilité cinquante fantassins et, pendant trois jours, je les exercerai au maniement de la lance. Vous faites-vous fort de gagner une bataille contre eux en faisant usage de lances à long manche? Dites-le, oui ou non. »

Tô-kitsi répondit en riant : « Vous disputer ici sur le système qui provoquera la victoire et sur celui qui causera la défaite, est bien inutile. Moi aussi, je vais prendre sous ma responsabilité cinquante fantassins et, pendant trois jours, je leur enseignerai la supériorité des lances à longs manches. Lorsque le quatrième jour sera venu, on livrera le combat et on fera une expérience pour trancher la question.

Son Altesse Nobou-naga, ayant approuvé cette proposition, donna ordre à Souga-ya Kou-yé-mon de mettre cinquante fantassins à la disposition d'Ouyé-sima et un nombre égal à celle de Ki-no-sita.

Où donc, dès qu'Ouyé-sima Mondo eut réuni ses cinquante soldats, il leur expliqua minutieusement les motifs qui permettaient de vaincre avec des lances à long manche plutôt qu'avec ces lances à manche court. Puis il donna à chacun des lances de bambou, et du matin au soir on ne cessa pas les exercices, au point de mettre les combattants en grande sueur. Toutefois, comme il n'y avait là en somme qu'une sorte d'improvisation, le succès de l'exercice fut nul, et il ne se produisit dans la mêlée qu'un affreux désordre. Il s'en suivit un tumulte et l'exercice tourna en jeu d'enfant, ce qui mit Mondo en colère. Il prit alors un sabre de bambou et en frappa ses soldats, ce qui les mit à l'épée. Ainsi finit l'exercice pour cette journée.

Quant à Ki-no-sita, il réunit de son côté ses cinquante hommes et leur fit étudier le maniement de la lance. Tō-kitsi fit alors venir lui-même du vin et de la viande qu'il donna à tous ses soldats. Après avoir bien bu et bien mangé, au comble de la joie et enivrés, ils durent qu'ils allaient s'en aller. Tō-kitsi ordonna alors aux gens le service de les faire lestoye de nouveau.

Lorsque le repas fut terminé, Tō-kitsi, se tournant vers les fantassins, leur dit : « Pour cette fois, allez-vous en chacun chez vous prendre du repos. Demain vous viendrez de nouveau. » Les fantassins demeurèrent un instant et dirent : « Mais nous avons eu l'honneur de venir aujourd'hui pour recevoir vos leçons dans l'art de manier la lance »

Comme ils allaient alors se retirer tous à la fois, Tō-kitsi se mit à rire et se borna à ces quelques mots : « Il était inutile de vous faire faire l'exercice aujourd'hui. Maintenant que vous

avez bien bu et bien mangé, retournez vite à votre demeure pour vous reposer.» Puis il se leva sans attendre la réponse.

Les soldats, ne sachant que faire, s'en allèrent en compagnie les uns des autres.

Chemin faisant, ils se dirent : « Le seigneur Ouyé-sima est passé maître dans l'art de manier la lance; quant au seigneur Ki-no-sita, il n'est pas au courant; c'est pour cela qu'il a suspendu l'exécuteur cette fois-ci; Ouyé-sima sera vainqueur. C'est pour que nous ne disions rien qu'il a festoyé aujourd'hui. Quoi qu'il arrive, victoire ou défaite, ce ne sera pas notre faute. Que la responsabilité en incombe à Ki-no-sita ou à Ouyé-sima, toujours est-il que nous avons eu le plaisir de bien nous régaler. » Puis ils retournèrent chez eux en émettant toutes sortes d'opinions différentes.

Or, à ce moment et pendant toute la durée de trois jours consécutifs, les fantassins d'Ouyé-sima, couverts de sueur, se livrèrent à l'escrime sans prendre haleine, dans le but d'assurer la défaite des soldats de Ki-no-sita. Les troupes de ce dernier, au contraire, ne se livrèrent en aucune façon à l'étude du maniement de la lance. On se contenta de leur bien donner à boire et à manger, et en plus on leur fit passer la journée à causer gaiement les uns avec les autres.

Lorsque le quatrième jour fut arrivé, de très grand matin, conformément à ce qui avait été convenu à l'avance, on apporta des lances de bambou aux cinquante fantassins d'Ouyé-sima et à ceux de Ki-no-sita. Puis on établit la place où devait se faire l'expérience projetée à l'Est et à l'Ouest du champ des courses.

S. A. No-roi-naga, Siba-ta, Sa-kou-ma, Iké-da Mori regardèrent dès le début avec inquiétude de quel côté serait la victoire du jour.

Souga-ya Kou-yé-mon fit alors battre le tambour pour donner

le signal du combat et les troupes de l'Est et de l'Ouest, en entendant le son, s'approchèrent l'une de l'autre.

Aussitôt qu'on aperçut l'engagement des lances, suivant la tactique arrêtée par Ki-no sita, les soldats de sa troupe se divisèrent en trois corps et poussèrent ensemble une clameur. Puis, en profitant de l'impétuosité que cette clameur avait provoquée, ils se jetèrent sur la troupe d'Ouyé-sima, sans dire ni deux ni trois.

Les soldats de celui-ci, qui n'avaient rien gagné aux exercices auxquels ils s'étaient livrés pendant plusieurs jours, furent terrifiés par les clameurs de leurs adversaires, tombèrent en plein désordre et se mirent en fuite. Ki-no sita Tô-kitsi rau ouvrit alors son éventail et donna l'ordre à ses soldats d'avancer, d'avancer encore et avec leurs longues lances de percer et de frapper leurs adversaires. Après les avoir poursuivis tout au plus à une distance d'un demi *tsyan* (30 mètres), Souga-ya Kou-yé-mon fit sonner la cloche pour mettre fin au combat. La troupe de Ki-no sita, qui avait obtenu un complet triomphe, témoigna de sa joie en faisant entendre avec enthousiasme à trois reprises successives des cris de victoire, et elle opéra sa retraite d'une façon méthodique.

DU HALDE ET D'ANVILLE
(CARTES DE LA CHINE)

PAR

HENRI CORDIER

DU HALDE ET D'ANVILLE

(CARTES DE LA CHINE)

Parmi les grands travaux entrepris sous les auspices du célèbre empereur K'ANG-HI 康熙, le second souverain de la dynastie TA TS'ING 大清, qui règne encore aujourd'hui sur la Chine, il faut compter la carte de son Empire dont il confia l'exécution aux missionnaires jésuites établis à sa cour. Cette œuvre immense fut commencée le 4 juin 1708 — 16^e jour de la 4^e lune de la 47^e année K'ang-hi, par les PP. BOUVE⁽¹⁾, RÉGIS⁽²⁾ et JARLOUX⁽³⁾ qui dressèrent la carte de la Grande Muraille, terminée le 10 janvier 1709, les cartes de la Manchourie et des autres provinces chinoises furent levées par les PP. JARLOUX, RÉGIS, FRIDELLI⁽⁴⁾, CARDOSO⁽⁵⁾, BONJOUR⁽⁶⁾, de TARTRE⁽⁷⁾, DE MAILLA⁽⁸⁾ et HINDERER⁽⁹⁾; le Yun-nan par Fridelli,

⁽¹⁾ Joachim Bouvet 白晉, *Pe tsu*, né au Mans, 18 juillet 1656, † 28 juin 1730 à Pe-king.

⁽²⁾ Jean Baptiste Régis, 雷孝思, *Lei Kiao se*, né à Bourg d'Istres, Provence, 29 janvier 1664; à Pe-king, 24 novembre 1738.

⁽³⁾ Pierre Jartoux, 杜德美, *Tou Te mei*, né à Embrun, 2 août 1669; † 30 novembre 1720, à Pe-king.

⁽⁴⁾ Ehrenbert-Xavier Fridelli, 費隱, *Fei In*, né à Lanz, 11 mars 1673, 4 juin 1713, à Pe-king.

⁽⁵⁾ François-Jean Cardoso, 麥大成, *Me Ta teh'eng*, né en 1676, au Portugal; † 14 août 1723, à Pe-king.

⁽⁶⁾ Mome augustin.

⁽⁷⁾ Pierre Vincent de Tartre, 湯尙賢, *T'ang Chang-huen*, né 22 janvier 1669 à Pont-à-Mousson; à Pe-king, 25 février 1721.

⁽⁸⁾ Joseph-Marie-Anne de Moyra de Mailla, 馮乘正, *Fong Pin-tcheng*, né 16 Mars 1669, au Bourg de Romans (Isère), † 28 juin 1718 à Pe-king.

⁽⁹⁾ Romain Hinderer 德瑪賢 *Tē Ma io*, né à Reiningen Alsace, 21 septembre 1669; † 21 août 1711, à Nan-king.

Bonjour et Régis fut commencé en 1715; quand les PP Régis et Furlotti revinrent à Pe-king en janvier 1717, on s'occupait, sous la direction du P. Jartoux, à en faire dans la capitale par ses infirmités, de réunir les cartes des provinces et une carte générale qui fut offerte à l'empereur en 1718⁽¹⁾. Les manuscrits du P. Jartoux relatifs à ces cartes furent plus tard expédiés à Paris⁽²⁾.

D'ailleurs je renvoie pour la description de ces cartes à la préface de Du Halde, à la *Bibliotheca sinica*, col. 183-187, et enfin à l'excellent article du P. J. Bruckner, lu au IV^e congrès international des sciences géographiques, tenu à Paris en 1889⁽³⁾.

Le P. Charles LE GOUVERNEUR étant mort le 5 mars 1708, on fit choix du P. Jean-Baptiste Du Halde⁽⁴⁾ pour continuer la publication des *Lettres édifiantes et curieuses* commencée en 1703 et dont huit volumes avaient paru. Les recueils IX-XXVI de cette collection ont été en effet donnés par Du Halde qui eut le P. Paterlini pour successeur. Les nombreux mémoires qui parvenaient à Du Halde comme directeur des *Lettres édifiantes* et qui ne pouvaient d'ailleurs prendre place dans ce recueil à cause de leur quantité et de leur étendue, donnèrent à ce religieux l'idée de publier un ouvrage dans lequel seraient insérés et fondus ensemble tous les matériaux qu'il avait entre les mains.

Le prospectus de la *Description géographique . . . de la Chine* parut dans les *Mémoires de Trévoux*⁽⁵⁾ et dans *La Clef du Cabi-*

⁽¹⁾ Du Halde, *Description*, I, p. xxxv.

⁽²⁾ Gaubil, *Lettres édif., Panthéon littéraire*, IV, p. 60.

⁽³⁾ Communication sur l'exécution des cartes de la Chine par les missionnaires du xvii^e siècle d'après des documents inédits, par M. l'abbé Bruckner (*II^e Congrès int. Sc. géog.*, Paris, 1889, I, p. 378-396.)

⁽⁴⁾ Jean-Baptiste Du Halde, né à Paris, 1^{er} février 1674; entré dans la Compagnie de Jésus, le 8 septembre 1692, mort le 18 août 1763.

⁽⁵⁾ 1733, pp. 496-524.

net⁽¹⁾, et c'en est une pièce in-f^o de quatre pages, imprimée chez P. G. Le Mercier fils, en 1733. Pour la rédaction de son ouvrage, Du Halde, qui n'est pas allé lui-même en Chine, en a emprunté les données manuscrites et imprimées des vingt-sept missionnaires suivants : Martin MARTINI, Ferdinand VERBIEST, Philippe GOUPLET, Gabriel DE MAGALHAENS, Jean DE FONLANEY, Joachim BOUVER, Jean-François GERBILLON, François NOEL, Louis LE COMTE, Claude DE VISDELLOU, Jean Baptiste REGIS, Joseph Henri DE PRÉMARÉ, François Xavier DUMÉNECOLLIS, Julien Placide HERVIEU, Cy CONTANCEN, Pierre DE GOVILLE, Jean-Aimant NYEL, Dominique PARREMIN, Pierre JARJOUX, Vincent DE TARRIE, Joseph-Marie-Anne de Moyria DE MAILLÉ, Jean-Alexis GOLLET, Claude JACQUININ, Louis POIGET, Emerc de CHAVAGNAC, Antoine GALLET, et Jean-Baptiste Jacques.

Afin d'augmenter l'attrait et l'importance de son ouvrage, Du Halde songea à utiliser les cartes de ses confrères de Chine, et dès 1728, il s'adressa au célèbre géographe L.-B. d'Anville⁽²⁾ pour les mettre en état d'être gravées. Le 15 avril 1728, le traité suivant était signé entre le jésuite et le géographe.

I

Aujourd'hui quinziesme d'Avril, mil sept cent vingt huit, Nous soussignés Père du HALDE de la Compagnie de Jesus, et S^r. d'ANVILLE, Géographe ord^{re}. du Roi, sommes convenus de ce qui suit, sçavoir : Que moi d'Anville m'engage de redonner et dessiner les Cartes particulieres des pro-

(1) Juin 1733, pp. 379-395

(2) Jean-Baptiste Bouguignon d'Anville, « premier Géographe du Roi, Pensionnaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Adjoint Géographe de l'Académie des Sciences, de la Société des Antiquaires de Londres, de l'Académie des Sciences de Pétersbourg, Secrétaire ordinaire de M^{te} le duc d'Orléans, naquit à Paris le 11 juillet 1697, de Huguette Bouguignon et de Gratiot Vargon » (*Éloge*, p. 15) Il est mort le 28 janvier 1782.

vinces de la Chine et de la Tartarie Chinoise, faites par les RR. PP. Jésuites, item d'en faire les six Cartes générales, et tous autres morceaux de Géographie qui doivent entrer dans l'ouvrage que le R. P. Du Halde compose sur la Chine et la Tartarie. Et moi P. Du Halde m'engage de récompenser ledit Sr. de la somme de six cent livres, dont la moitié sera payable en argent, et l'autre moitié par le nombre de cent exemplaires du recueil complet de toutes les Cartes faites pour ledit ouvrage. Item, de permettre audit Sieur d'Anville, en faisant les frais du papier et de l'impression, cent exemplaires de chaque Carte générale, ou bien un plus grand nombre de celle seule qui comprendra la Chine et la Tartarie, en rabattant d'avant sur le nombre des dix autres cartes générales, au choix dudit Sr. d'Anville. Et vu que le recueil complet desdites Cartes générales et particulières aura du débit séparément de l'ouvrage imprimé, il a été arrêté que ce débit se fera par le Sieur d'Anville, ce qui sera à l'acquiescement sur les Cartes, et sera attribué audit Sr. le tiers du prix de ce qui sera vendu pour droit de marchand. Promets en outre moi P. Du Halde audit Sr. un exemplaire complet de mon ouvrage dès qu'il sera imprimé, et me fera un plaisir d'obliger ledit sieur en faisant mention de son travail, dans le plan que je dois donner au public de mon ouvrage, et dans l'ouvrage même, s'engageant ledit Sieur à avoir une attention particulière à ce que les Cartes soient exactement et proprement exécutées par les graveurs, et à corriger les épreuves.

Fait double entre nous :

D'ANVILLE
Géographe ord^{re} du Roi

L.-B. DU HALDE
de la Comp^{te} de Jésus.

Dès 1729, les cartes des quinze provinces étaient dressées par d'Anville. Un nouvel arrangement intervint le 2 juillet 1729 :

II

Nous soussignés sommes convenus de ce qui suit : scavoir, que moi Pere Dunalor, de la Compagnie de Jésus, consens de donner à Monsieur d'Anville, Géographe ordinaire du Roi, chargé du travail des Cartes générales et particulières de la Chine, Tartarie Chinoise, et Tibet, une augmentation de deux cent livres en argent, au moyen de quoi, moi d'An-

ville, Geogr. ord^e du Roi, consens de rabattre vingt exemplaires sur le nombre de trente, auxquels le Reverend Père Duhalde s'est engagé envers moi, m'en tenant au nombre de dix exemplaires de l'assortiment complet desdites Cartes par moi dressées, le Reverend Père consentant en outre que je puisse avoir cent exemplaires de la Carte générale du Tibet, aux mêmes conditions que les Cartes générales de la Chine et de la Tartarie Chinoise. Fait double entre nous, le vingt deuxième de Juillet mil sept cent vingt neuf

Sig^t J.-B. Du HALDE

D'ANVILLE
Geographe ord^e du Roi.

De 1730 à 1733 paraissent d'autres cartes dressées par d'Anville, d'après les documents fournis par les Jésuites, mais il cesse entièrement : la Carte générale de la Chine (1730), la Carte générale de la Tartarie chinoise (1732), la Carte générale du Tibet (1733) et la Carte générale de la Chine, de la Tartarie chinoise et du Tibet (1734), ces quatre dernières cartes ont été terminées par d'Anville, « d'après celles de détail, en les assujettissant aux observations astronomiques, et il y a même ajouté, de son propre fonds, tout ce qui remplit le cadre de ces mêmes Cartes, et qui ne lui avait pas été fourni par les Jésuites »⁽¹⁾.

Un dernier arrangement a lieu le 11 janvier 1734 :

III

Je promets de donner le dessein de la Carte générale, qui reste à faire, autour du quinzième d'Avril prochain.

Si par quelque accident ou difficulté de travail imprévue, il arrivoit que ce dessein fut retardé d'une quinzaine de jours, cela n'infirmerait rien dans ce qui suit

Je me desistnai du privilège ou droit de la vente particulière des

(1) *Notice des ouvrages de M. d'Anville.* . Paris An V (1802), in-8°, p. 87.

Cartes, pour le cas qu'il plaira au Roy d'Perse ne jont dénter lesdtes Cartes hors de son ouvrage imprimé moyennant que le R. P. n'en fasse point dénter par quelque autre ne soit que ce soit, et n'en conserve le droit pour le cas qu'il jugera à propos d'ouvrir le débat par l'un ou l'autre de ces Cartes, aux conditions dont il a été convenu par le présent traité.

Je me désiste même du droit qui m'a été accordé d'avoir cent exemplaires de chaque carte générale. Moyennant que le R. P. veuille bien me conserver six exemplaires de chaque Carte générale, dont le R. P. voudra bien me gratifier.

Je conserverai aussi le droit d'un Exemplaire imprimé de l'ouvrage, tel qu'il m'a été accordé par le même traité.

A l'égard des mil livres qu'il plait au R. P. de m'accorder en dédommagement et gratification, ils seront payés dans le courant de la présente année, en plusieurs payemens, de mois en mois, de quatre vingt livres chacun, qui pourront être reçus le premier de chaque mois, si ce n'est que le R. P. m'accordera un seul paiement de quatre vingt livres actuellement, et en signant les articles dont il s'agit, et que le deuxième paiement a échoué le premier de Décembre prochain, ne laisse plus que quarente livres pour le parachèvement des mil livres, le restant sera payé le dernier dudit mois de Décembre.

Les termes de ces payemens pour les six premiers mois seront assés par le présent accord. Quant aux termes suivans, le R. P. promet seulement de faire de son mieux pour y satisfaire.

Les susdites conditions acceptées, et l'écrit fait et signé double le onzième de Janvier 1734.

Du LIEGE
de la Comp. de Jesus.

D'ANVERS
Georgio de Rois.

Enfin l'ouvrage de Du Halde parut en 1735⁽¹⁾ et le compi-

(1) Description géographique, historique, chronologique, politique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise, avec des cartes générales & particulières de ces Pays de la Carte générale & des Cartes particulières du Pékin, & de la Corée, & on y a un grand nombre de Figures & de Vignettes gravées en Taille-douce. Par le P. J.-B. de Halde de la Compagnie de Jesus A Paris, chez P. G. Lemerle et Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques, au Lavoir N° 1, M D C. XXXV Avec Approbation et Privilege du Roy 1 vol. in-folio.

l'auteur ne manqua pas de rendre au géographe la justice qui lui était due; il a en effet le soin d'écrire dans sa Préface (pp. XLVII-XLIX) :

« Pour rédiger ces Cartes, & les mettre en état de passer entre les mains des Français, j'ai jetté les yeux sur M. d'Anville Géographe ordinaire du Roy : c'est ce qu'il a fait avec cette netteté & cette exacte justesse qu'on lui connoît. Après quoi des Cartes particulières, il a dressé les Cartes générales, & leur a donné une étendue propre à faire connoître, indépendamment même des Cartes particulières, jusqu'où les Missionnaires ont porté le détail & la précision dans ce grand Ouvrage de Géographie. Il n'a entrepris la Carte générale de la Tartarie, qu'après avoir pris communication des Mémoires particuliers du Père Gerbillon & les avoir combinés avec les Cartes, & même pour remplir le vacuo de cette Carte, il y a fait entrer le Japon tout entier, & quelques Terres plus Septentrionales qu'il y fait paroître avec des circonstances particulières. Pour ce qui est de la Carte du Thibet, il l'a conformée dans la partie qui confine à l'Indostan, aux connoissances positives qu'on peut prendre par ce côté-là.

« Enfin dans la Carte qui est à la tête de l'Ouvrage, & qui comprend toutes les autres en général, outre la vaste étendue de pays dont on vient de parler, on se porte jusques sur la Mer Caspienne. Les Missionnaires en ont eu quelques connoissances qu'ils n'ont pas été en état de perfectionner, ils ont souhaité n'anmoins qu'on en fît usage, après les avoir comparées & jointes aux connoissances qu'on pouvoit rassembler d'ailleurs. C'est aussi ce que M. d'Anville a exécuté avec un grand soin, comme on le verra expliqué en détail dans les Observations Géographiques & Historiques sur le Thibet.

« Je ne dis rien de l'impression de ce ouvrage, ni des soins qu'on s'est donné pour l'enrichir de tous les ornemens dont il étoit susceptible. On verra assez que rien n'a été épargné pour la beauté du papier, des caractères, & des gravures, les Vignettes, les Cartouches des Cartes, & les Planches en Taille-douce ont été gravés sur les desseins & par la direction de M. Humblot, qui est parfaitement entré dans le goût des Peintures faites par les Chinois mêmes, que j'ai eu mis entre les mains, & dont une partie m'avoit été communiquée par M. du Velaer, qui a occupé plusieurs années à Canton en qualité de Directeur de la Compagnie

des Indes. J'y suis également redevable des connoissances très-vastes qu'il m'a données de l'Isle de Haï nan, où il a fait quelque séjour, & ce me fait un plaisir & un devoir de lui en marquer ici ma reconnaissance.

Les cartes de d'Anville furent d'ailleurs réunies en un atlas séparé (1737)⁽¹⁾ pour l'édition de Du Halde, faite en Hollande en 1736-2). Cet atlas ne contient que 42 cartes, aussi préfère-t-on le suivant, publié à Paris chez Dezauche⁽²⁾, qui contient 64 planches, c'est-à-dire les 50 cartes et les 14 planches du Du Halde de Paris.

Les planches de d'Anville furent retouchées afin de former l'*Atlas général de la Chine*⁽³⁾ publié en 1785, à Paris, chez Mou-

(1) Nouvel Atlas de la Chine de la Tartarie chinoise, et du Thibet. contenant les Cartes générales & particulières de ces Pays, ainsi que la Carte du Royaume de Corée; La plupart levées sur les lieux par ordre de l'Empereur Ching-Hi avec toute l'exactitude imaginable par les PP. J'au les Missionnaires à la Chine sont par les Tartares du Tribunal des Mathématiques, & toutes revûes par les mêmes Pères. Redressées par M. d'Anville, Géographe ordinaire de sa Majesté très-chrétienne. Précedé d'une description de la Bucharie Par un Officier suédois qui y a fait quelque séjour dans ce pays. A la Haye, chez Henri Schouler, MDCCXXXVII.

(2) Description géographique, historique, chronologique, politique, et physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise, avec une des Cartes générales et particulières de ces pays, de la Carte générale & des Cartes particulières du Thibet, & de la Corée &c. avec un grand nombre de Figures & de Vignettes gravées en taille dorée Par le P. J. B. Du Halde, de la Compagnie de Jesus. Avec un Avertissement préliminaire où l'on rend compte des principales améliorations qui ont été faites dans cette nouvelle Edition. A la Haye, chez Henri Schouler, MDCCXXXVI, 1 vol. in-4°.

(3) Atlas général de la Chine, de la Tartarie chinoise, et du Thibet. Pour servir aux différentes Descriptions et Histories de cet Empire Par M. Danville, Premier Géographe du Roi. A Paris, chez Dezauche Géographe, successeur de S^r Delisle et Philippe Buache Premiers Géographes du Roi, et de l'Académie Royale des Sciences Rue des Noyers. Avec Privilège du Roi In-fol.

(4) Atlas général de la Chine; pour servir à la Description générale de cet Empire, onze Vols. in-4°. Rédigé par M. l'Abbé Cresset, Chanoine de Saint-Louis du Louvre. A Paris, Chez Moutard . . . M.DCC.LXXXV, in-folio.

à cet ouvrage, pour accompagner la *Description* de l'abbé Grosier; l'Avantissement suivant lui est placé en tête.

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

Cet Atlas est composé des mêmes Cartes et Planches qui ont servi à l'édition de l'Ouvrage du P. Du Halde. Un hasard heureux ayant produit la réunion de tous ces ouvrages, & mis à portée d'en faire l'acquisition, on a cru devoir en enrichir la nouvelle Description générale de la Chine, dont le texte correspond à toutes les parties de cet Atlas. Le nom célèbre de feu M. D'Anville, premier Géographe du Roi, suffit à l'éloge de ces Cartes, dont le travail lui fut confié. Il est vrai que le P. De Maila, dans quelques unes de ses Lettres, a paru se plaindre de leur inexactitude : mais, d'après le Mémoire justificatif publié en 1776 par M. d'Anville¹⁾, il est suffisamment prouvé que les légers changemens qu'il s'est permis de faire aux Cartes autographes étoient fondés & nécessaires, & l'on sait d'ailleurs que ce Jugement un peu précipité du P. De Maila n'a été porté que sur les premières épreuves des Cartes, envoyées de Paris à Pe king. C'est une injustice que l'Éditeur même de l'Histoire générale de la Chine s'empresse de rendre à la mémoire & aux talens connus de feu M. D'Anville.

Les cartes originales de d'Anville achetées de Demanne, sont aujourd'hui déposées à la Bibliothèque nationale à Paris; celles qui sont relatives à la Chine sont conservées dans le portefeuille marqué : « 5. d'Anville. *It. Manusc. g. mod. 2^e part. 3* ».

Plusieurs de ces cartes sont endommagées : la Carte générale de la Chine (mars 1730), dont la partie supérieure est enlevée; celle du Gien-si, avec une brûlure au milieu, et

¹⁾ Mémoire de M. d'Anville, Premier géographe du Roi, des Académies Royales des Sciences et des Sciences, sur la Carte A-pe-kien, etc. etc. etc. Paris, chez l'Auteur aux Galeries du Louvre vis-à-vis de l'Oratoire. M. DCC. LXXVI, pet. in-8°, pp. 17.

celle du Hoï kouang avec de grosses lacunes; les autres cartes sont en très bon état⁽¹⁾.

Ayant trouvé les pièces inédites qui font aujourd'hui partie de ma collection particulière, du contrat intervenu entre Du Halde et d'Anville, j'ai cru que l'histoire des Cartes célèbres de la Chine offrirait quelque intérêt.

bibliotheca sinica, vol. 184-185

QUELQUES NOTES
SUR
LA VIE EXTÉRIEURE DES ANNAMITES
PAR
JEAN BONET

QUELQUES NOTES

SUR

LA VIE EXTÉRIEURE DES ANNAMITES

Comme un peu partout en Extrême-Orient, les pays annamites sont en pleine évolution. Les lois fondamentales de la nation ayant été adaptées aux principes de la puissance souveraine, et l'action française se faisant sentir sur toute l'étendue du territoire, nos idées pénètrent de jour en jour plus avant dans les masses de la population indigène. Par suite le caractère national peu à peu se modifie, la pensée du peuple change, une autre conscience s'éveille, de nouvelles préoccupations surgissent, et, lentement, insensiblement, tout se transforme. Il est visible qu'une autre psychologie est en train de se créer. L'application de méthodes gouvernementales nouvelles, la mise en pratique de règles d'économie politique et sociale totalement ignorées jusqu'ici, devaient également contribuer pour une large part à développer chez ce peuple comprimé par un despotisme millénaire, un état d'esprit plus libre, plus dégagé, un sentiment de la responsabilité personnelle et du respect de soi-même plus profond, plus réfléchi. L'Annamite, on le sait, possède un don d'imitation et une faculté d'assimilation remarquables. N'est-il pas d'ailleurs tout naturel que les hommes de la génération présente, élevés pour la plupart dans nos écoles et vivant en contact perpétuel avec une société européenne d'élite, se fassent de la vie intellectuelle et matérielle une conception sensiblement différente de celle que pouvaient s'en faire leurs ancêtres? Aussi, en ce qui nous concerne, est-ce d'un regard peu étonné que nous voyons ce peuple, naguère si attaché aux antiques coutumes, se prononcer résolument aujourd'hui pour les avantages et les commodités que leur dispense sans compter la science occidentale. Le nouvel outillage économique — chemins de fer, transports fluviaux, postes et télégraphes, etc. — a été, dès son apparition dans le pays, en pleine faveur auprès de toutes les classes de la société indigène. Il n'est pas jusqu'aux sports européens — vélocipédisme, automobilisme, courses, régates, etc., — pourtant d'importation

récente, qui ne soient à l'heure actuelle suivis, recherchés ou admirés par la grande majorité des habitants des principales villes et chefs-lieux de provinces.

Les choses étant ainsi, on ne saurait trouver extraordinaire que certains usages, certaines coutumes, quelques manières d'être ou de faire tendent, sinon à disparaître tout à fait, du moins à se fondre, à se mélanger dans une certaine mesure avec les nôtres. Et il nous a alors semblé qu'il y aurait peut-être utilité à faire connaître ou à rappeler, en une courte étude et avant que la forme primitive n'en soit changée, les principaux traits de la vieille physionomie annamite, le mode d'existence des différentes classes de la société indigène, ainsi que quelques habitudes bonnes ou mauvaises, privées ou publiques de cette grande et historique famille humaine aujourd'hui soumise à nos lois et que nous trouvons, pour notre part, digne d'intérêt, de sympathie et d'admiration.

Nous avons eu pour cela à noter notre propre travail. Outre les réflexions philosophiques et les constatations utiles qu'elles peuvent suggérer, les remarques ou notes qui accompagnent le texte présenteront ce double avantage de mettre en relief certaines particularités encore peu connues, tout en coupant la monotonie inévitable de descriptions forcément très nourries et peut-être même un peu trop détaillées.

I

Au point de vue ethnographique les Annamites font le trait d'union entre les races mongole et malaise. De taille ordinairement petite et d'apparence plutôt grêle, ils ont néanmoins les membres bien constitués, les muscles suffisamment développés. La couleur de leur épiderme varie selon le rang, la position sociale, le genre de vie ou les travaux auxquels ils se livrent, depuis le blanc terroix jusqu'au foncé presque noir. La tête, d'une grosseur moyenne, est très bien proportionnée avec le reste du corps, le front haut, large et presque toujours bombé, les pommettes fortement proéminentes, les tempes et les oreilles en arrière sont dégagées par l'habitude de ramasser sur la tête leur longue chevelure. La bouche est modérément fendue, les dents sont saines,

solides et bien plantées, noires et luisantes, non par l'usage du bétel comme on le dit souvent à tort, mais teintes au moyen d'une préparation spéciale⁽¹⁾. Le nez est court, rond et un peu trop ouvert, plat et déprimé vers le haut. Les yeux d'un brun sombre, petits et oblongs, sont un peu bridés, moins cependant que ceux des Chinois et des Japonais; ils ont une expression douce, timide, prudente, dubitative, avec parfois comme un éclair à peine perceptible de malice ou d'ironie. Les cheveux, d'un brun foncé, sont portés dans toute leur longueur par les hommes comme par les femmes. Rendus très épais par la coutume de raser la tête des enfants en ne laissant subsister qu'une petite touffe au sommet du crâne, ces cheveux, fréquemment imbibés et frottés d'huile de coco, répandent une odeur forte et désagréable à laquelle les Européens ne s'habituent que difficilement. Chez les hommes la chevelure est rassemblée en chignon, et enveloppée ou retenue, suivant la condition, soit par un turban en crêpe de soie, généralement noir ou bleu et artistement enroulé, soit par un simple morceau d'étoffe dont les bouts, ramenés en avant et négligemment noués sur le haut du front, forment comme deux petites cornes. Les femmes ne se coiffent guère qu'en cheveux; elles relèvent cet ornement naturel sur la tête par un mouvement des bras qui n'est pas sans quelque grâce, et le tordent solidement en forme de 8, prenant bien soin d'en laisser tomber l'extrémité derrière l'oreille gauche, presque sur l'épaule, ce qui est considéré comme une marque de suprême élégance⁽²⁾. Ajoutons qu'elles font presque

(1) Pour noircir les dents et leur donner le brillant de la laque, certains peuples de l'Asie se servent d'un mélange de noix de galle et de fer en poudre. Il existe chez les Annamites une préparation à peu près analogue à l'usage des gens de la classe aisée. Mais dans le peuple on emploie plus communément une sorte de corrosif que l'on obtient en appuyant une lame de fer rougie au feu sur l'écorce d'un coco sec.

(2) On trouvera plus loin la traduction de quelques vers formant un chant popu-

toujours usage de postiches : une longue mèche de ces faux cheveux vient renforcer la chevelure naturelle. La femme annamite est ordinairement bien faite et quelquefois même assez gracieuse sinon jolie; malheureusement l'usage invétéré de se noircir les dents et de mâcher du bétel⁽¹⁾ lui enlève, aux yeux des Européens du moins, une partie de ses avantages physiques.

Comme tous les peuples d'origine indo-chinoise, les Annamites ont la barbe peu fournie; tant qu'ils sont jeunes, ils s'épilent ou se rasant, et ce n'est guère qu'en approchant de la cinquantaine que, dépouillant toute coquetterie, abandonnant tout désir de plaire, ils commencent à laisser pousser une maigre moustache et une barbeche souvent longue, mais dont on pourrait presque compter les poils tellement ils sont clairsemés. L'allure habituelle des hommes est singulièrement décidée : le milieu du corps en avant, la tête renversée en arrière comme entraînée par le poids des cheveux et du turban, ils s'avancent résolument sans se retourner. On en croise sur les routes qui, le parasol en papier sur l'épaule, les bourses à tabac et à bétel dans le dos, quelques chapelets de sapèques passés autour du cou, ont l'air de marcher à la conquête de la « Toison d'Or », alors qu'ils se rendent bien prosaïquement au

laine et où il est justement question de cette manière de porter les cheveux que le poète qualifie de cheveux retombant en queue de coq « *têc bô duoi gâ* 髮補龍尾 ».

(1) La chique de bétel se compose l'une feuille de bétel fraîchement cueilli, d'un peu de chaux vive teinte en rouge que l'on étend sur la dite feuille, d'une petite boulette de tabac humide et d'un tiers ou d'un quart de noix d'arac. Le tout soigneusement enroulé dans la feuille de bétel forme un petit paquet que l'on place dans la bouche comme un gros bonbon à sucer, et on mâche et remâche avec des sons de ruminant. Le curieux ou opéen qui voudrait se rendre compte par lui-même des effets de cet arôme éprouvera tout d'abord aux muqueuses de la bouche une sensation de flatulents assez capiteuse; mais si il persiste, il ne tardera pas à être pris d'un malaise général, de maux de tête, de nausées : tout à fait les effets d'un premier cigare ou l'un des premiers pips.

bureau du collecteur d'impôts de leur arrondissement ou chez le chef de leur canton. C'est là le type pur de l'Annamite de l'ancien régime, type très curieux à observer et qu'il faut s'empresser de saisir, car il tend à disparaître de jour en jour.

Les femmes ont une démarche plus lente, plus cadencée, elles se donnent une sorte de déhanchement et une certaine façon de balancer les bras où il entre beaucoup d'affectation, mais qui semble leur paraître à elles le comble du bon ton et de la distinction. Les deux sexes ont les mains et les pieds petits ⁽¹⁾. Certaines femmes de complexion délicate ont les mains très flexibles et presque diaphanes. Pour en montrer la transparence et la souplesse, un jeu d'enfantin badinage consiste chez elles à renverser la face dorsale de la main de manière à faire porter l'extrémité des doigts sur le haut du poignet.

Ce peuple, esclave d'une antique hiérarchie, se complait infiniment à marcher à la file indienne. Aussi n'est-il pas rare de rencontrer dans les belles et spacieuses avenues de Saigon ou de Hà Nội de longues théories de notables indigènes se rendant gravement à quelque convocation officielle et marchant l'un derrière l'autre, le plus important par l'âge ou la situation tenant la tête, comme ils ont coutume de le faire dans les sentiers étroits de leurs villages ou sur les talus de leurs rizières. Pour blasé que l'on soit sur la bizarrerie de certaines coutumes locales, un pareil spectacle est toujours pour un Européen amusant à contempler.

⁽¹⁾ Mentionnons un usage vraiment déconcertant et, croyons-nous, unique au monde, lequel consiste à porter les ongles de la main démesurément longs. Nous avons vu et même touché des mains dont certains doigts étaient ornés (?) d'ongles odieusement recourbés et mesurant de 20 à 25 centimètres de longueur — des mains de grands lettrés ou de hauts mandarins, naturellement; on dit là-bas : *Đề móng tay dài là dấu sang trọng*, ce qui signifie : porter les ongles longs est un signe de noblesse et de distinction.

II

Chez ce peuple l'art de s'habiller n'est pas intérieur. La mise des Annamites semble bien appropriée à leur constitution physique et au climat. On peut même dire qu'elle correspond exactement à leur mentalité, à leur compréhension des choses. La mode n'a aucune prise sur le vêtement qui, depuis des siècles, n'a subi aucune modification, ni aucun changement ; il est à peu de chose près le même pour les deux sexes. Le costume ordinaire présente la même forme ou la même coupe pour toutes les classes de la société, et il ne diffère que par la finesse ou la valeur des étoffes. Celui des gens de la classe supérieure (riches, lettrés, fonctionnaires) est en drap léger ou en soie unie ou brochée ; celui des gens du peuple est en cotonnade plus ou moins grossière. Pour tous il se compose principalement d'un vêtement supérieur (*chí áo* 襖), sorte de tunique à petit col droit, fendue sur les côtés et se boutonnant à droite⁽¹⁾ et d'un large pantalon (*chí quần* 褲) sans boutons, sans poches ni ouvertures d'aucune sorte, maintenu aux reins par une

⁽¹⁾ Ce n'est pas par simple fantaisie que les Annamites boutonnent leurs vêtements à droite. Cela vient du temps où le côté droit était le côté d'honneur chez les peuples de civilisation chinoise. Bien que, depuis, la gauche soit devenue le côté honorifique, c'est à-dire le bon côté, l'ancienne coutume a été conservée. C'est ainsi que, pendant de longs siècles, le fait de boutonner l'habit à gauche a été considéré comme un signe de révolte contre l'autorité légitime. Aux époques de troubles et de bouleversements politiques les insurgés se reconnaissaient à ce signe. Par suite, l'expression *Tả nhàn* 左袒 (boutonné à gauche) est devenue un qualificatif que l'on applique aux rebelles, aux conspirateurs, aux dissidents, aux esprits subversifs en général, et, par extension, aux enfants insoumis et méconnaissant l'autorité paternelle. Les membres d'une société secrète dite *Đạo lành* 道 苓 (saine raison) qui nous créa d'assez sérieuses difficultés en Cochinchine quelques années après l'occupation française, avaient adopté comme signe de reconnaissance ou de ralliement le geste rapide et visible pour les seuls initiés de boutonner l'habit à gauche.

simple mais solide torsion de la bordure supérieure, comme les Malais, les Siamois et les Cambodgiens le font pour leur pagne ou langouti, dont le pantalon annamite actuel tire sans doute son origine. Ce costume, correct et très décent, sévère même, se trouve complété ou agrémenté chez les hommes seulement d'une ceinture en soie rouge (*dây lưong* 緋腰) qui, bien que très longue, ne fait ordinairement qu'un tour et dont les deux bouts, noués sur le devant, forment une large boucle retombant presque sur les genoux. Comme les Annamites n'ont pas de poches, c'est aux plis intérieurs de cette ceinture que sont confiés les menus objets qu'ils ont l'habitude de porter sur eux, notamment un porte monnaie (*túi dũng bạc* 最銀薄) de couleur tendre et brodé d'or ou d'argent. Il y a parfois exception pour le porte-cigarettes (*dãy thuốc* 袋策 ou *ví thuốc* 套策) que les jeunes élégants plantent crânement sur leur tête, dans la chevelure, tout contre le peigne en écaille (*lưọc dãi mõi* 畧玳瑁) qui orne et retient leur chignon. L'usage du linge est en principe inconnu. Pourtant la mise chez les gens distingués ne serait pas correcte sans une chemisette blanche très courte (*áo khách* 襖客 ou *áo quạ* 襖鴉) qui se porte sur la peau. Outre cette chemisette, les femmes et les jeunes filles, qui ignorent totalement l'usage du corset, se couvrent parfois la poitrine d'une sorte de plastron (*cái yếm* 𡗗𡗗) en étoffe légère. Pour les dames et les jeunes personnes de la classe aisée, comme pour celles dont le mari ou le père occupe une situation officielle, la grande toilette consiste à mettre les unes sur les autres plusieurs légères tuniques de couleurs plus ou moins tendres et différentes entre elles : blanc, bleu, vert, rouge, mauve, violet, noir, le bon goût voulant que la plus foncée soit toujours placée par dessus les autres. Ces tuniques étant toutes longuement fendues sur les côtés et le mouvement de la marche soulevant et faisant flotter les étoffes, il en résulte un effet de tons diaprés assez joli.

L'uniforme officiel des fonctionnaires civils et militaires n'est autre que celui des anciens Chinois et rappelle peut-être quelque peu celui des Coréens actuels⁽¹⁾. Très décoratif et très imposant, il se compose : 1° d'un couvre chef (*cái mào* 衣帽) d'une forme particulière et un peu haute, sorte de casque muni de brides ou bandelettes horizontales et orné, selon le rang, de broderies en or ou en argent; 2° d'une robe (*dào phuc* 襖服 ou *dào cǎnh* 襖褂) à grands ramages et à manches très longues et très larges, 3° d'une ceinture (*cái dai* 衣帶) lâche et massive où brillent quelques grosses pierres de couleur; 4° d'un ornement de forme bizarre dit « ailes d'épervier » (*cǎnh diǎn* 展翼) qui tient à la ceinture et à la robe, en arrière, presque sous les bras; 5° d'un pantalon (*cái qún* 衣裙) ordinairement en soie noire brochée; 6° d'une paire de bottes (*dǎo hǎ* 靴鞋) légères et à haute semelle de feutre ou de carton. Ce costume de grande cérémonie ne peut se porter que dans certaines circonstances officielles déterminées avec précision par un règlement de l'administration des Rites. Tout mandarin qui en est revêtu doit tenir à la main, dans une attitude digne et réservée, un insigne de son rang (*cái hót* 衣笏), sorte de tablette de 30 centimètres de longueur environ, en ivoire pour les fonctionnaires supérieurs, en bois précieux pour les autres, et qui, primitivement en bambou, servait à prendre des notes au cours des audiences royales⁽²⁾.

(1) Nos fonctionnaires indigènes de la Cochinchine et du Tonkin complètement indépendants aujourd'hui de la cour de Hué, ne portent pas ce uniforme. Ils ont comme marque distinctive une écharpe à glands d'or ou d'argent, selon le grade qu'ils mettent sur leur costume de ville dans les circonstances officielles, soit en sautoir, soit autour de la ceinture.

(2) Cette description que nous donnons en quelques lignes est beaucoup plus compliquée dans les livres rituels, dans le *Lǐ Kǐ* 禮記 par exemple où les moindres parties du costume sont expliquées et détaillées d'une façon minutieuse. Ce costume ne doit se porter qu'à la cour et dans quelques autres circonstances strictement officielles. Aussi en 1878, lors du séjour à Paris d'une mission annamite

Les Annamites, qui, ainsi qu'on l'a dit plus haut, n'ont pas de poches à leurs vêtements, n'aiment guère à s'embarrasser d'objets inutiles. Ils ne portent donc avec eux que l'indispensable. Toutefois ils usent largement du parasol et de l'éventail, les hommes surtout. Ne rien porter sur soi constitue d'ailleurs à leurs yeux une marque de distinction, un signe de puissance et de grandeur. Aussi les hauts fonctionnaires et autres personnes de rang élevé ne manquent-ils jamais, lorsqu'ils sortent, de se faire suivre d'un satellite ou d'un domestique quelconque, souvent un jeune garçon, muni du nécessaire. Celui-ci doit toujours être très attentif et deviner au moindre geste les besoins ou les intentions de son maître. Tantôt il lui offrira le bétel dans une boîte généralement élégante et destinée à cet usage (*hốp trêu* 匣樓), tantôt il lui passera une cigarette qu'il aura allumée au besoin lui-même et dont il aura tiré au préalable quelques bouffées avant de la présenter respectueusement des deux mains et en s'inclinant, comme le veut la politesse annamite⁽¹⁾.

La tunique des femmes est un peu plus longue que celle des hommes, les manches en sont plus étroites aux poignets; il leur plaît beaucoup que la main pourtant molle et fluette ne puisse y passer sans risquer de faire craquer l'étoffe. Contrairement à ce qui se voit en Chine et au Japon, les vêtements

envoyée par la Cour de Hué fallut-il parlementer longtemps avec les membres de l'ambassade avant de les décider à revêtir l'uniforme de cérémonie pour assister à une soirée de gala de l'Opéra. Ces hauts personnages ne s'inclinèrent que lorsqu'il leur fut représenté que la loge présidentielle, d'où ils devaient assister au spectacle, était considérée comme une annexe du palais du Chef de l'État.

(1) Dans ce pays aux mœurs patriarcales, boire à la même tasse, fumer à la même pipe ou à la même cigarette sont choses parfaitement admises entre amis et même entre étrangers, et nul ne songe à montrer la moindre répugnance. La technique du bétel n'est-elle d'ailleurs pas là pour tout purifier? Les Annamites croient, en effet, que cette préparation constitue un spécifique mettant les muqueuses de la bouche à l'abri de toute contagion.

féminins annamites ne comportent ni bordures, ni broderies, ni garnitures d'aucune sorte. Dans certaines circonstances, la tunique est recouverte d'un am de vêtement à manches très larges et très longues (*do rang* 道朗), sorte de robe de ville ou de visite qu'accompagne presque toujours un immense et original chapeau de forme cylindrique (*nón cù* 纛具 ou *nón thwong* 纛上), et confectionné avec les feuilles élégantes et flexibles du lantanier, véritable monument retenu par une mentonnière démesurément longue et dont les glands en soie jaune paille traînent presque sur le sol. Ce chapeau, d'ailleurs incommode, semble n'avoir aucun rapport avec le sentiment du beau.

Comme chez nous, les hommes se contentent habituellement du turban; quelquefois pour se préserver du soleil ou de la pluie, ils se couvrent la tête, par dessus le turban, d'un large chapeau en forme d'abat-jour et sans calotte intérieure (*nón ngwa* 纛叉). Ce chapeau, adopté en principe pour aller à cheval, ainsi que son nom l'indique, est muni, comme celui des femmes, d'une riche et longue mentonnière; il a des dimensions assez grandes pour abriter les épaules de celui qui le porte.

Le grand deuil consiste à se couvrir de vêtements blancs et très grossiers comme tissu. En signe d'affliction et de détachement des joies de la vie, toute recherche d'élégance doit être bannie du costume. Les hommes et les femmes portent un pantalon et une longue robe non ourlés du bas, et un turban qui ne doit pas être ourlé non plus. Les femmes font aussi usage d'une sorte de serre-tête en coton écriu qui cache complètement leurs cheveux et que l'on nomme *han xéo* 汗絞.

L'éventail (*cái quat* 攄 攄), objet de nécessité autant que de luxe, est employé par les deux sexes; mais, chose étrange, les hommes en font un usage beaucoup plus fréquent que les femmes. Les personnages se font éventiler par un serviteur au moyen d'un grand éventail en plumes (*quat long* 攄 長).

Les gens du peuple, paysans, ruraux, hommes et femmes, vont pieds nus. Les mandarins et les riches se servent de sandales en cuir à minces semelles (*giày dép* 鞋襪) qui claquent en marchant. Les femmes se complaisent à traîner aux pieds une sorte de chaussure complètement découverte, à semelle en bois très épaisse et à haut talon (*guốc* 梘), et qui n'est maintenue au pied que par une courroie arrondie passant entre le gros orteil et le second doigt. Il ne s'agit, cela va sans dire, que de la classe aisée. Quant aux pauvres gens, tels que travailleurs de terre, manœuvres, rameurs, coolies, etc., non seulement ils ignorent l'usage de la chaussure, mais ils accomplissent leur dur labeur le buste complètement nu, n'ayant pour tout vêtement qu'un misérable pantalon en toile grossière qui cache à peine les parties sexuelles.

Dans les campagnes on voit aussi des femmes qui se montrent en simple pantalon. Habituellement elles remontent ce vêtement, très large et qui a la forme d'un double sac, aussi haut que possible, de manière à pouvoir en nouer la ceinture un peu au-dessus des seins, sous les aisselles. Mais, dès qu'elles sont vieilles et flétries, perdant toute pudeur, elles ne se gênent guère pour exhiber en public leur pauvre poitrine délabrée. Ceux qui les ont vues dans les marchés de la Cochinchine ou du Tonkin se les représenteront longtemps, accroupies sur leurs talons derrière quelques méchants paniers d'œufs ou de bananes, la bouche pleine de bétel, cherchant à attirer l'attention du passant sur leur modeste étalage de marchandises. Tout cela est peu réjouissant à voir. Toutefois, considéré dans l'ensemble d'un décor asiatique le spectacle n'a rien de particulièrement choquant pour l'œil européen, bien que, au point de vue de l'esthétique pure, le nu convienne peu aux Annamites, qui sont trop grêles et pas assez noirs de peau.

III

La femme a manite possède de nombreuses qualités de fond comme mère de famille et comme femme d'intérieur; elle est souvent vaillante, et on aurait tort de se la figurer passant ses journées nonchalamment étendue dans le hamac classique, ainsi que le font les femmes de certains pays d'Orient. Son rôle dans la société est très important, car, comme dans presque toutes les sociétés du monde, la direction du foyer domestique appartient de droit à l'épouse, à la mère de famille. Chez les paysans, si le mari s'occupe du travail des champs et des affaires extérieures en général, la femme a le souci et la responsabilité des travaux de l'intérieur et de la bonne tenue de la maison. Mais, campagnarde ou citadine, femme de lettré ou de fonctionnaire, elle se fait un point d'honneur de remplir les multiples devoirs de maîtresse de maison avec conscience et exactitude. Souvent de visage agréable et de manières douces, toujours sérieuse, pondérée, il n'y a pas de meilleur ménagère qu'elle, se levant de bonne heure, veillant à tout, s'adonnant sans cesse et sans défaillance au labeur quotidien. Quoi qu'on en ait dit ou écrit, elle aime beaucoup ses enfants. Si elle les laisse courir à demi nus et en toute liberté autour de la case, c'est que le climat le permet et que de tout temps il en a été ainsi sans inconvénient. Mais que la maladie survienne, qu'un accident quelconque se produise, elle s'inquiètera des soins à donner avec autant de sollicitude que les mères européennes. Dès que l'enfant aura atteint l'âge de raison, si c'est un garçon, il sera envoyé à l'école du village où un bon vieil maître, souvent un fonctionnaire retiré, lui enseignera avec les us et coutumes et les règles élémentaires de la vie, les premières notions de l'écriture. A la maison, c'est de la bouche même de la mère que les en-

lants des deux sexes recevront une sorte d'instruction morale et familiale indépendante de toute religion, de toute doctrine, et qui portera principalement sur les convenances, les formes extérieures de la politesse, la manière de rendre le culte aux ancêtres, etc.

Cependant, prise dans certains milieux et sauf les différences provenant de son éducation, la femme annamite est aussi frivole et aussi coquette que n'importe quelle femme du monde européen. Dès qu'elle dispose d'un peu d'argent, elle le transforme en parures, en bijoux. Ces bijoux constituent son avoir, sa caisse d'épargne, sa réserve pour les mauvais jours; elle ne se lasse pas de les contempler, de les toucher, de les exhiber; elle s'en amuse comme une enfant qu'elle est au fond. Il est rare qu'elle les confie à une cassette, à un coffre quelconques. Par crainte de les perdre ou pour en jouir d'avantage elle les portera constamment sur elle, ne les ôtant pas même pour se coucher. La femme annamite a encore un autre défaut plus grand si on peut dire que l'amour exagéré des bijoux : la passion du jeu. Un jour qu'elle sera sortie pour visiter des amies, des voisines, elle rentrera à la maison les bras, le cou et les oreilles dépourvus de toute parure : c'est qu'elle aura tout perdu sur la natte qui tient lieu là bas de tapis vert. Pourtant elle ne se désole pas trop, joueuse, elle sait, elle espère plutôt qu'en un moment d'heureuse chance elle pourra réparer le désastre et rentrer en possession de son bien.

Ces bijoux du pays ont une forme vraiment originale; quelques uns sont même de véritables petits objets d'art, d'un art souvent très délicat et aussi précieux par le travail que par la matière; ils sont pour la plupart assez jolis et d'assez bon goût pour que les dames françaises qui habitent la colonie ne dédaignent pas de s'en parer quelquefois.

On compte quatre sortes de colliers : 1^o un collier en grains

d'or (*môt adu chudi vâng* 沒搜和鑽), qui fait cinq ou six fois le tour du cou et que l'on peut enrouler aussi autour du poignet en guise de bracelet; 2° un collier en grains d'ambre (*môt adu chudi hỏ* 沒搜和琥), lequel se porte comme le précédent et qui atteint un prix assez élevé lorsque l'ambre est fin, pur, transparent, et que les grains sont bien appareillés⁽¹⁾; 3° un collier rigide et à coulisse en or (*kiêng cỏ vâng* 絳舌鑽); 4° le même en argent (*kiêng cỏ bạc* 絳舌湖). Ces deux derniers, en plus petit modèle, se portent aussi, mais plus rarement et par les toutes jeunes filles seulement au bas de la jambe, juste au-dessus des chevilles; on les nomme alors *kiêng chỏm* 絳蹠 (collier de pied).

Les bracelets sont : 1° en jais (*chiéc huýn* 隻玄); 2° en or (*chiéc vâng* 隻鑽); 3° en une sorte de composition cuivre et or (*chiéc vông* 隻絳). Ils ont tous la forme d'un de nos grands anneaux de rideaux; les uns sont lisses, d'autres sont ornés en relief de figures emblématiques; ils n'ont ni clarnières ni fermoirs d'aucune sorte⁽²⁾, et celles qui les portent ne peuvent se les passer au poignet qu'au prix d'une pression violente de leur main presque toujours pourtant flexible et menue.

L'ornement des oreilles ne comporte ni boucles, ni pendants; il consiste uniquement en un charmant petit bijou en or ou en ambre, sorte de clou à tête curieusement travaillée qui traverse le lobe et que l'on désigne par les expressions poétiques de *hoa tai* 花腮 (fleur d'oreilles) et de *bông tai* 風腮 (bouton d'oreilles).

(1) Les femmes annamites échangent continuellement entre elles les grains de ces colliers; elles en achètent, elles en vendent. Il en est qui n'arrivent qu'après de longues années de patientes recherches à constituer un collier de grains d'ambre irréprochable.

(2) Les orfèvres et bijoutiers indigènes en fabriquent maintenant qui peuvent s'ouvrir et se fermer, à l'usage des femmes ou opéennes.

Les bagues (*cà rá* 𑜋𑜧𑜨𑜫 et *chúc nhũn* 𑜇𑜨𑜫 𑜇𑜨𑜫) sont portées par les deux sexes; il y en a à facettes et à fleurs; on en fait de très curieuses à secret et qui ont un chaton sur lequel sont gravés, soit des animaux fabuleux, soit des caractères de bon augure ou des mots évoquant la chance, tels que *phước* 𑜀𑜫𑜨 (bonheur), *tho* 𑜇𑜨𑜫 (longévité), qui sont certainement les signes graphiques emblématiques ou symboliques les plus répandus dans le pays.

L'usage des pierres précieuses et des perles fines est très peu répandu.

Les gens de la classe aisée n'ont en général aucun penchant pour les bijoux en argent, qu'ils dédaignent et qu'ils laissent aux vulgaires *nhà quê* 𑜇𑜨𑜫 𑜇𑜨𑜫 (paysans, campagnards), ils ont encore moins de goût pour la bijouterie d'imitation, les articles en chrysocale ou en doublé, et ils méprisent au tant que n'importe quel peuple d'Europe ces verroteries et ces objets de pacotille qui sont les délices de certains peuples civilisés ou sauvages.

Avant de clore ce chapitre, il nous a paru intéressant de donner avec le texte en caractères nationaux ou vulgaires, la transcription et la traduction littérale d'une innocente chanson populaire qui roule justement sur les agréments extérieurs de la femme annamite, c'est-à-dire sur ce qui, physiquement, plaît, charme et attire en elle, au goût des indigènes. On y verra entre autres particularités, et c'est un navet digne d'être galant, que les poètes de l'Annam chantent « les dents plus noires et plus brillantes que le jais », comme les nôtres célèbrent « les rangées de perles enchassées dans le corail des gencives ».

En donnant cette traduction nous avons tenu expressément à ne point nous éloigner du texte original, mais au contraire à le serrer de très près, conservant autant que possible à la stance

tout entière, et même à chaque vers, ce qu'il peut y avoir de même psychologie libérine.

逝傷歌

Mười thương ca.

LA CHANSON DES DIX AMOURS.

沒傷溫補雕弓	Một, thương tố bổ dươg cō,
二傷且肉合麻四綠	Hai, thương mĩc nưc hōi mōng nā cō dũc n,
三傷肝辰何錢	Ba, thương cān tĩn hōi tiền,
四傷陵郭乾玄劍收	Bốn, thương lōng cōc cān huyền kĩm thuā,
五傷弓鶴刁符	Nam, thương cōng hōc đơ bưā;
六傷蠟上乖須妙場	Sáu, thương nōm thươg quāi tươ dươ dươg;
七傷性行却頑	Bảy, thương tĩnh hānh khōi ngōan,
八傷肝粉抹血漆標	Tám, thương mĩ phũn mĩt huy tĩch biāu;
九傷唐昨沒合	Chũn, thương đơg cōc mōt hōi;
逝傷却脚伴竹朱些	Mười, thương khōi cōc bũn đũc cũc.

Premièrement, j'aime tes cheveux te couvrant en plumes de cor, ;
 Deuxièmement, j'aime ta bouche parla et lentement avec grâce;
 Troisièmement, j'aime tes joues en pleines de tresselles⁽¹⁾;
 Quatrièmement, j'aime tes dents plus noires et plus brillantes que le jais,
 Cinquièmement, j'aime ton cou cygne⁽²⁾ comme d'oiseaux,
 Sixièmement, j'aime ton grand chapeau orné de franges souples;
 Septièmement, j'aime ton mari ion moi est le chas;
 Huitièmement, j'aime tes joues que le laud rend encore plus jolies;
 Neuvièmement, j'aime à te voir la nuit comme seule;
 Dixièmement, j'aime ton regard de côté qui m'enflamme d'amour.

(1) Latéralement, de sapèques.

(2) L'oiseau *hau* 鶩 est une sorte de cygne fauve ou c. mythologique à plumes blanches qui vit, dit-on, dix mille ans et qui est regardé peu comme l'emblème de la longévité. Selon la légende, après dix mille ans d'existence, l'oiseau devient un dragon. On ne s'en sert que pour les sacrifices et pour servir la carapace l'oiseau tortue symbolique tenant le monde sur ses pieds. *Hau* est aussi le nom du cygne ordinaire.

Nota. La forme prosodique de cette strophe appartient à celle que les Annamites nomment *văn* 文. Les vers en sont alternativement de six et de huit pieds. Conformément aux règles de la versification le dernier monosyllabe du premier vers rime avec le sixième du second, et le huitième monosyllabe du second vers rime avec le sixième du vers suivant, ainsi de suite. Il y a là un entrecroisement de rimes qui produit à l'oreille un très curieux effet. — Dans la poésie annamite, les mots ou plutôt les monosyllabes sont considérés comme longs ou brefs selon le signe tonique qui les affecte : c'est la quantité. La quantité d'un mot est indiquée par deux signes, *binh* 平, long, et *trắc* 仄, bref. Les mots affectés du *huyền* (˘), ou ceux qui se prononcent sur le ton égal sont longs, c'est à dire *binh* 平; ceux qui sont marqués du *ngang* (ˊ), du *sắc* (ˋ), du *lô* (?) et du *ngũ* (˘) sont brefs, c'est à-dire *trắc* 仄.

IV

Les jeux sont en assez grand nombre. Parmi les plus en vogue on peut citer : le *bài tứ sắc* 牌 色 (jeu des quatre couleurs), qui se joue à quatre personnes et qui compte 112 cartes, le *bài phụng* 牌 鳳 (jeu de l'aigle), qui se joue également à quatre personnes et qui compte 60 cartes. Ces deux jeux sont très répandus en Cochinchine où l'on est plus joueur que partout ailleurs, sauf peut-être à la cour de Hué, — dans l'entourage même du Souverain.

En Annam et au Tonkin les mandarins et les lettrés aiment beaucoup le *tổ tôm* 祖 崇 et le *bài liêu* 牌 僚, deux jeux aristocratiques qui se pratiquent, le premier à cinq personnes, le second à trois seulement.

Il faut mentionner également le *bài hộc* 牌 或 qui, par certains côtés, ressemble un peu à notre baccara.

Les cartes annamites, sur lesquelles figurent des caractères indicateurs, ont la forme et les dimensions de nos tickets de chemin de fer ou de nos correspondances d'omnibus. Les joueurs les jettent avec force sur la natte qui leur sert de tapis. De là

sa is doute l'expression *danh bài* 打牌 «frapper des cartes», employée couramment pour «jouer aux cartes».

On connaît aussi, dans les hautes classes seulement, le jeu des échecs, *cò tóng* 棋將 ou *hè tiè* 棋子 en chinois⁽¹⁾.

Mais le plus dangereux des jeux annamites, celui qui passionne le plus les indigènes, est un jeu de hasard d'importation chinoise, ou plutôt cantonnaise, dénommé *danh me* 打槓 et improprement appelé *ba quan* par les Européens. Voici en quelques lignes en quoi il consiste. Les joueurs, en nombre indéterminé, sont assis ou accroupis en cercle sur l'éternelle natte servant de tapis. Au centre de cette natte se trouvent : 1° un tas de sapèques en cuivre polies et brillantes par l'usage ; 2° une minuscule tasse à thé ; 3° un bâtonnet ; 4° une planchette carrée portant sur chaque face un numéro en caractères sino-annamites, depuis un jusqu'à quatre c'est-à-dire 一, 二, 三, 四 *nhét, nhé, tan, té*. La partie va commencer. Le banquier plonge la petite tasse renversée dans le tas de sapèques et l'on retire plus ou moins pleine, mais toujours renversée et en rasant la natte. Cette opération terminée, chaque joueur choisit un des quatre numéros de la planchette et y place son enjeu. Tout cela s'exécute assez rapidement. Les jeux étant faits, le banquier, avec le geste attentif d'un prestigitateur, soulève délicatement la tasse, saisit le bâtonnet, et, de son bout, se met à séparer quatre par quatre les sapèques qui se trouvaient sous la tasse. Puis il annonce le résultat sur un mode qui rappelle la manière de faire des croupiers européens. Si, le partage fait, il reste une sapèque, c'est le numéro un qui a gagné, s'il en reste deux, c'est le numéro deux, ainsi de suite. Ce jeu prohibé aujourd'hui par le gouver-

(1) Le jeu d'échecs de 32 pièces ou *cò tiè* 棋子, petits échecs, n'aurait été inventé par l'empereur *Vũ vương* 武王, 1190 avant J.-C. Le jeu de 360 pièces noires et blanches ou *hè tiè* 棋子, grands échecs, remontent à une époque beaucoup plus reculée.

nement français fait moins de victimes qu'autrefois, mais on ne peut empêcher de le jouer toujours un peu partout clandestinement. Le moraliste annamite dit à propos du jeu en général : *cò bặc sanh trộm cướp* 其 生 盜 劫 « le jeu engendre le vol et la piraterie ». Mais le joueur endurci a aussi pour lui des proverbes, tel celui-ci : *đạp gay láy gai mà lể* 踏 荻 薏 麻 禮 « pour s'extraire une épine du pied il faut prendre une autre épine », autrement dit : les blessures du jeu ne sont guéries que par le jeu.

Les tenanciers des tripôts sont presque toujours des Chinois cantonnais venus pour exploiter les Annamites.

V

Dans ce pays où le tabac est très abondant, tout le monde fume : hommes, femmes, enfants, grillent à l'envi des cigarettes toute la journée. Ces cigarettes (*diêu thuốc* 鈞 葉) ont une forme assez originale, on dirait d'un cornet de bonbons pour poupée; le tabac n'y est pas également réparti : il se place tout à fait au fond, roulé presque en boule, le reste du cornet demeurant à peu près vide. Le fumeur enfonce profondément dans la bouche ce tube pointu sans crainte d'en déchirer le papier qui, bien que mou, est très résistant. S'il mâche en même temps du bétel, ce qui a lieu le plus souvent, la partie de la cigarette qui trempe dans la bouche prend une teinte sanguinolente d'un aspect peu engageant⁽¹⁾.

(1) Quelquefois les Européens sont étonnés de voir chez les indigènes des bouts de cigarette teintés de rose sang fixés aux murs ou aux colonnes qui séparent les compartiments dans les cases annamites, et ils se demandent ce que cela peut bien signifier. L'explication en est très simple : comme les indigènes vont généralement pieds nus, surtout dans leurs maisons, ils craignent, s'ils jettent sur le sol leurs bouts encore allumés, de se brûler la plante des pieds en marchant, et ils préfèrent les coller aux murs sans plus de façon. Il va sans dire que cette petite malpropreté se voit rarement chez les Annamites d'un certain rang.

On fume aussi une sorte de tabac aromatisé ou opacé dans une énorme pipe en bambou (*binh diêu* 烟筒), formée d'un tout petit fourneau et d'un récipient à eau, et dont le système ne diffère pas sensiblement de celui du nagel.

Le tabac du pays tel qu'il est actuellement préparé par les indigènes a peu de succès auprès des fumeurs européens, qui le trouvent généralement trop âcre et d'un goût peu agréable.

L'opium (*pha phiên* 鴉片), cette plaie de l'Extrême-Orient tout entier, a causé et cause encore de terribles ravages dans les villes et les grands centres des différents pays indo-chinois. C'est un vice à la mode, une passion aristocratique qui, fort heureusement et en raison du prix de la drogue, n'est à la portée que des gens riches. Chaque classe de la société indigène fournit cependant son contingent de fumeurs; on voit même de malheureux domestiques, coolies, ramoneurs, etc., se priver d'objets de première nécessité et même de nourriture afin de pouvoir satisfaire leur funeste passion.

L'habitude de fumer de l'opium n'est pas très ancienne, mais elle est tellement ancrée aujourd'hui dans les mœurs de la haute société annamite que les derniers souverains du pays n'ont jamais pu ou voulu la combattre sérieusement par des mesures coercitives, si ce n'est par quelques décrets à sanctions assez rigoureuses il est vrai, mais visant uniquement les membres de la famille royale et les fonctionnaires, décrets dérisoires d'ailleurs presque toujours lettre morte. Il y a cependant exception pour une ordonnance de *Minh Mạng* 明命 (1820-1841) le roi taciturne et cruel, édictant des peines réellement sévères et s'appliquant à tous les sujets sans distinction de classes⁽¹⁾. Du

(1) Ordonnance du roi *Minh Mạng*. « Il est rigoureusement interdit de fumer l'opium. Quiconque fumera clandestinement, pour un *cân* 斤 d'opium trouvé en sa possession (le *cân* 斤 vaut 16 *luc* 兩 35 ou 36 grs) sera puni de l'exil, pour plus d'un *cân*, le la confiscation des biens. En outre les parents ou les amis qui avertiront

roi *Thiêu Thi* 紹治 (1841-1847), dont le règne fut court, on ne cite aucun décret contre les fumeurs d'opium; mais son

ou connaissance de la faute n'aurait rien fait pour l'empêcher. Serait punis de cent coups de bâton. Les dénonciateurs reçoivent comme récompense, pour un *can*, 60 *l* galvies, pour plus d'un *can*, une somme proportionnelle — selon la loi de *Tân nàc* 頒 [監] (dénonciation de fraudes) dit le texte.

Sous le règne de *Ty Dêc* 嗣德 plusieurs décrets furent rendus et publiés
Quatrième année, 12^e mois

«Quiconque sera devenu fumeur d'opium devra prendre un congé de six mois pour se soigner et se guérir de son vice. Celui qui, ce délai expiré, continuera à fumer sera sévèrement puni.»

Sixième année du même règne, autre décret :

«Tout fonctionnaire ou officier qui n'aura pu encore se débarrasser de son vice devra prendre un congé d'un mois pour se soigner. Pourront aussi demander des congés de santé : à *Huê*, les mandarins du 4^e degré et au-dessus. Dans les provinces, les *Tông Dôc* 總督 (gouverneurs chargés de l'administration de deux provinces), les *Quan Bô* 幫办 (chefs des services financiers et administratifs d'une province), les *Quan An* 管安 (juges criminels chefs du service de la justice dans une province), et autres fonctionnaires du même rang. À l'expiration de ces congés chacun devra déclarer son état. Les fumeurs guéris seront rétablis dans leurs charges et fonctions, les autres seront définitivement révoqués. Les employés et agents subalternes sont placés sous la surveillance de leurs chefs respectifs qui aviseront aux mesures à prendre.

«Les dispositions du présent décret sont applicables, sous la responsabilité du Grand Conseil de famille, aux princes du sang et autres membres de la famille royale. Les fumeurs paieront en congé et l'entrée des palais ne leur sera accordée que s'ils reviennent complètement guéris. Ceux qui ne feront pas de déclaration à l'expiration des délais seront punis par le Grand Conseil de famille.»

Onzième année du même règne, nouvelle ordonnance :

«Tout fonctionnaire ou employé qui s'étant débarrassé du vice de l'opium aura recommencé à fumer, sera puni de la rétrogradation, conformément aux règlements sur l'inconduite. Si l'abstention a été de trois ans, il perdra quatre degrés; si elle a été de cinq ans, il en perdra un de moins, si elle a été de six ans, il sera statué sur son cas. Les mandarins militaires seront, selon leur rang réprimandés ou chassés de l'armée.»

Les gouverneurs particuliers ou généraux qui se sont succédé en *Indo-Chine* depuis le commencement de l'occupation française n'ont pas eu devant eux une plus vigoureuse que l'ancienne cour de *Huê*. Bien plus se souvenant de l'impossibilité de couper le mal dans sa racine, ils l'ont au conseil, localisé et quel que

filz, *The Dée* 德 (1848-1883), l'a paru à trois ordonnances à intervalles différents et avec des sanctions infiniment plus douces que celles contenues dans les édits de son grand-père. *The Dée*, dit la chronique scandaleuse, était lui-même au fond de son palais un fervent adepte de la pipe d'opium. Ceci admis, sa tolérance relative s'expliquerait naturellement.

La pratique ou l'usage de l'opium n'est pas, nous l'avons dit, à la portée de tout le monde. Outre que le produit se vend très cher, il faut encore, pour le consommer, une véritable petite installation. Sans compter que, si on veut opérer soi-même, un apprentissage est nécessaire. On fume de préférence dans une pièce écartée (*phông hùt* 房 屋), loin des bruits de la rue et du va-et-vient des domestiques.

Les ustensiles nécessaires au fumeur sont : 1° un plateau (*mâm hùt* 盤 子) de forme rectangulaire ou ovale en bois dur et de couleur foncée, avec ou sans incrustations de nacre; 2° une pipe (*ông dừ* 烟 管) à long tuyau et à grand fourneau à surface lisse, n'ayant à son centre qu'un tout petit trou; 3° une lampe, soit de veilluse (*ông đèn* 燈 籠), dont la flamme est protégée par un verre en forme de clochette; 4° une broche en fer (*tiêm thudc* 夾 炭) ayant à peu près les dimensions d'une aiguille à tricoter; plus quelques menus accessoires comme racle, éponge, petit vase à eau, etc. L'opium, à l'état d'extract doux, se trouve dans une petite boîte (*hốp thudc* 匣 炭) de forme cylindrique avec couvercle vissé, généralement en os ou en ivoire.

L'appareil ainsi composé porte le nom de *bê dđ hùt* 部 子; il est placé à plat sur un lit de camp garni d'une natte et d'une sorte de petit oreiller quadrangulaire et plutôt ferme (il y en a

sorte, en réglementant, sous forme de formage ou de règle, la vente de l'opium. La mesure était d'ailleurs nécessaire au débiteur de vice public et économique.

même en porcelaine). Le fumeur étendu sur ce lit et tourné vers l'appareil, trempe l'extrémité de la broche dans le liquide épais, l'approche avec précaution de la flamme de la lampe, la roule en tous sens entre le ponce et l'index pour faire gonfler le liquide, aplatit, arrondit sur la surface polie du fourneau le léger globe qui se forme à l'action de la chaleur, reprend du liquide et continue l'opération jusqu'à ce qu'il ait obtenu une boulette cuite à point de la grosseur d'un petit pois; puis, rapidement, pendant que la préparation est encore molle et chaude, il enfonce la broche avec précaution dans l'orifice du fourneau, la retire lentement par un mouvement rotatoire, laissant la boulette d'opium fixée au trou du fourneau⁽¹⁾. Alors le fumeur porte le tuyau de la pipe à sa bouche, et, approchant en même temps l'orifice du fourneau de la flamme de la lampe, se satisfait goulûment en quelques longues aspirations. Cette dernière opération aura duré dix à quinze secondes à peine. Il est vrai qu'on peut recommencer. Certains intoxiqués vont jusqu'à fumer successivement et à quelques minutes seulement d'intervalle plus de vingt pipes.

On connaît les dangereux effets de l'opium. Nous pouvons néanmoins les rappeler. Les deux ou trois premières pipes n'amènent chez le fumeur qu'une légère excitation mentale ordinairement accompagnée d'un besoin irrésistible de rire, de plaisanter, de bavarder. A ce moment tout lui paraît rose dans l'existence, et il tombe dans une sorte d'extase intellectuelle entrecoupée de projets grandioses et de rêves démesurés. Mais si le nombre de pipes va en augmentant, il ne tardera pas à se sentir envahi par la tristesse, le découragement, et il sera en proie à de vagues terreurs, à d'indicibles et chimériques craintes. Chaque repas d'opium ou *bĩa hũt* 𑜁𑜨𑜃𑜫, comme disent les Annamites, procure au fumeur quelques

⁽¹⁾ Cette opération relativement longue et délicate demande pour être bien réussie, une certaine habileté et surtout beaucoup d'expérience.

instants de gêne nerveuse et de soulagement momentané, après quoi il retombe plus bas que jamais, et il s'égaré de plus en plus dans ce que quelqu'un a appelé pompeusement « le tourbillon de la désespérance sans bornes ». Et les rêves terribles se changent alors en odieux cauchemars. Chez certains fumeurs incorrigibles le système nerveux arrive parfois à un tel degré de sensibilité douloureuse que le moindre bruit les fait sursauter sur la natte où il sont étendus, et que l'idée d'une simple piqûre d'épingle serait pour eux un supplice insupportable. L'intoxication complète, ce que les Annamites appellent *ghidn thud*, 鴉片瘡 ou *le nhù* 癰裂 (textuellement : abruti par l'opium), est caractérisée par le manque d'appétit, la perte des forces, une insomnie persistante, une constipation obstinée alternant avec la diarrhée, et une grande faiblesse intellectuelle dès que les nerfs et le cerveau cessent d'être sous l'influence du narcotique. Au physique les ravages ne sont pas moins grands : l'homme n'est plus qu'une loque lamentable⁽¹⁾.

VI

Les beaux-arts tels que nous les comprenons en Europe n'existent pas dans les pays de civilisation chinoise. Aussi, même en matière d'arts d'agrément comme la musique, le chant, le dessin, la peinture, les Annamites sont-ils tout à fait indifférents, pour ne pas dire nuls. On sait que l'esthétique varie sensiblement d'une race à l'autre; mais chez eux, la conception du

(1) Généralement les fumeurs d'opium ne deviennent pas vieux. On en voit cependant qui atteignent un âge assez avancé. L'un de ces derniers, un lettré de l'ancien régime, nous confia un jour que le moyen de vivre longtemps, tout en étant *ghidn* 癰 (intoxiqué), consistait simplement à opéer avec méthode et régularité, c'est-à-dire à fumer tous les jours exactement aux mêmes heures sans jamais augmenter ni diminuer les doses. Notre homme était d'ailleurs accablé d'une morose, avec un nez constamment bouclé et des yeux aveuglés par la cataracte.

beau ne d'être pas seulement de la nôtre, elle lui est presque opposée.

Les professionnels et les amateurs de la musique et du chant paraissent n'avoir eu jusqu'à présent que des vues peu élevées. Très terre à terre, la musique annamite n'est, en réalité, qu'une pâle imitation de la musique chinoise qui, elle, sans être savante, n'en est pas moins soumise à des règles compliquées⁽¹⁾.

En principe, il existe huit sons musicaux qui proviennent du bruit fait par les huit instruments primitifs classiques sur lesquels on frappait et qui sont : 1° la calebasse (*bào* 匏); 2° la terre cuite, les poteries (*thổ* 土); 3° le cuir (*cách* 革); 4° le bois (*mộc* 木); 5° la pierre (*thạch* 石); 6° le métal (*kim* 金); 7° les fils de soie, les cordes (*lụa* 絲); 8° le bambou creux (*trúc* 竹).

Les tons principaux sont au nombre de cinq. On les connaît sous la dénomination générale de *ngũ âm* 五音 (cinq sonorités). Ce sont : *cung* 宮, *thuong* 商, *giác* 角, *trêng* 徵, *vũ* 羽; ils correspondent à peu près à fa, sol, la, ut, ré, et, à l'aide de de notes, forment l'octave.

La musique écrite n'existant pas, les airs doivent être appris par cœur; on se les passe oralement les uns les autres. Aussi

(1) La musique (*nhạc* 樂) est l'un des six arts libéraux de la Chine et par conséquent de l'Annam. Le mot « musique », synonyme de plaisir et d'allégresse, sert aussi à désigner les agréments et les joies de la vie; il peut même signifier paix, tranquillité, satisfaction, car, comme les peuples européens les Chinois et les Annamites ont érigé en principe que la musique est faite pour calmer, pour adoucir. À notre adage « la musique adoucit les mœurs » correspond la maxime sino-annamite suivante : *Di phong diệc tục mại thiện vu nhạc* 移風易俗莫善于樂 c'est à-dire rien ne vaut mieux que la musique pour changer (améliorer) les mœurs et les usages.

L'origine de la musique chinoise est remontée au sage et vertueux *Linh Nghi* 伶 仃 (prononciation annamite) qui, plus de deux mille ans avant Pythagore, aurait établi un rapport entre la longueur des tuyaux et des cordes et l'harmonie des accords musicaux.

les véritables musiciens sont-ils assez rares, et c'est à peine si l'on rencontre par-ci par-là une personne sachant jouer de mémoire quelques morceaux d'airiens insignifiants, quelques mélodies courantes banales. Ce sont ces airs d'arabes, d'indes, d'arabes, aux notes toutes à la fois douloureuses et joyeuses.

Le pays nous venons de le dire — ne compte guère de musiciens de profession. Mais à la cour il y a des orchestres officiels qui se font entendre dans les cérémonies rituelles ou publiques⁽¹⁾.

Plus séparément, les instruments à cordes et à vent donnent des sons assez harmonieux, mais la musique d'orchestre où dominent les instruments à percussion et les notes enrouées semble péniblement discordante pour les oreilles européennes.

Voici, classés par séries, les noms des principaux instruments de musique en usage dans le pays :

1° Instruments à percussion : *trống lớn* 大鼓, grand tam-tam; *trống phách* 拍鼓, tam-tam ordinaire; *trống chũn* 桴鼓, tam-tam pour accompagner les comédiens; *trống chiêng* 钲鼓, tam-tam de guerre; *trống cơm* 糴鼓, petit tam-tam, tambourin; *trống bỏi* 篳鼓, *trống canh* 更鼓, tambours de veille; *chiêng* 钲, gong à bords creusés avec gongfle et intérieur; *thanh la* 銅鑼, autre espèce de gong; *trống da* 皮鼓, tambour en peau; *chũm chũm* 桴桴, cymbales; *mũ ống* 篳篥, crécelle, bambou, *senh tiên* 笙, crécelle à sapèques; *khánh* 坎, instrument en marbre noir sonore, suspendu comme une cloche, en usage dans les temples, pagodes, édifices royaux et qu'on touche avec une ou deux grosses baguettes.

2° Instruments à vent : *kèn* 簫, claiion; *kèn dài* 簫笛, trompette à double tube; *kèn loa* 喇叭, trompette en bois à large pavillon; *ống quynh* 筚篥, flûte, flageolet; *ống sáo* 簫簫, cla-

(1) Le chef de ces orchestres, *Hòa thanh nhạc trưởng* 和聲樂長, est le titre de mandarin de 8^e degré.

lumeau, bannou; *đông* 東, id., *cò* 巢, cor, corne, cornemuse, *cò cò luô* 巢 鳥, tantos; *đuk tay* 笛, flûte, clarinette.

Les instruments à cordes : *đòn tranh* 彈 琴, sorte de harpe à table horizontale; *thay luc* 絃 索, id.; *don sat* 彈 瑟, même instrument à 36 cordes; *đòn nguyệt* 彈 月, petite mandoline à deux cordes; *tan* 琴, petit instrument à trois cordes; *nhu* 二, petit violon à deux cordes; *h* 三, autre violon en forme de coupe et à deux cordes; *đòn day* 彈 絃, autre violon à trois cordes; *đòn gáo* 彈 高, instrument à caletasse à plusieurs cordes espèce de mandoline, *đòn bân bân day* 彈 班 班 絃, instrument à citronille à quatre cordes, sorte de violon; *đòn kìm* 彈 琴, instrument à plusieurs cordes, rappelant la guitare; *đòn ti ba* 彈 提 巴, autre espèce de guitare à quatre cordes.

Jouer d'un instrument à percussion se dit *đánh* 打, battre, frapper, ex. : *đánh trống* 打 鼓, battre du tambour ou du tam-tam; jouer d'un instrument à vent, se dit *thổi* 吹, souffler, siffler, ex. : *thổi kèn* 吹 鉦, sonner du clarin, de la trompette; jouer d'un instrument à cordes, *đánh* 打, taper, ou *gảy* 絃, pincer, ex. : *gảy don kìm* 絃 彈 琴, pincer de la guitare, jouer à l'aide d'un plectre, *leo* 拉, ex. : *leo don* 拉 彈, jouer du violon.

Pour pièce de ces différents instruments à cordes et particulièrement du *đòn tranh* ou du *thay luc*, les femmes et les jeunes filles se servent d'un alin d'obtenir de meilleures vibrations et au lieu par coque l'écaille d'ongles postiches en argent.

Chaque nation a ses chants populaires. Les Annamites, comme être très remarquables à cet égard, possèdent une quantité considérable de chansons (*câu hát* 句 唱 et *bai hát* 百 唱). L'art du chant n'est pas plus élevé que celui de la musique instrumentale, et il serait bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'en découvrir un auteur vraiment digne de ce nom. Mais les gens instruits, les femmes de lettres ou de mandarin pincer

palement, connaissent même de mémoire les passages les plus intéressants des œuvres poétiques littéraires du pays. Ces œuvres en tête desquelles il faut placer le *Lue Van Tien* 岳雲仙, le *Kim Van Kieu* 金雲翹 et un recueil de poésies sino-annamites appelé *Thi Binh* 詩經 ou Livre des vers (attribué à Confucius), constituent pour eux un fonds inépuisable de sujets ou de matières qui, arrangés selon le goût du public, procurent les divertissements et les passe-temps nécessaires à toute vie nationale. Indépendamment de ces œuvres de premier choix, les Annamites ont encore d'écrites anthologies et une foule de mélodies populaires, satiriques, guerrières, amoureuses, à l'usage des travailleurs, et dont le rythme correspond au mouvement exécuté. Pour les bateliers, par exemple, ce rythme concorde avec le mouvement cadencé des rames; les strophes sont chantées alternativement de l'avant à l'arrière et souvent même d'une barque à l'autre.

En dessin et en peinture les règles les plus élémentaires sont inconnues des Annamites, qui ignorent complètement la manière de représenter les objets selon la différence que l'éloignement et la position y apportent, soit pour la figure, soit pour la couleur. Ils dessinent et peignent en s'inspirant des seules traditions, et, à l'exemple de leurs modèles, les Chinois, ils se complaisent guère que dans la bizarrerie, l'exagération et l'invraisemblance. Pour la figure tout ce qu'ils font est étrange, démesuré, excessif, presque risible pour nous, en tout cas souverainement enfantin. Pas de procédé, pas d'effort pictural, mais une candeur et une naïveté parfaites. À ce dernier point de vue leurs productions ne sont pas tout à fait dépourvues de quelque intérêt. Ils imaginent rarement et se préoccupent peu de rechercher pour leurs dessins des formes nouvelles, préférant s'en tenir aux vieux modèles, aux banales compositions, aux éternels chefs empruntés à la Chine. Toutefois s'ils n'inventent pas volontiers,

ils ne copient pas non plus servilement. Pour la faune et la flore, pour les animaux et les fleurs fantastiques, ils essaient de faire comme les Japonais — qui, eux, sont dans leur genre des artistes supérieurs — en subordonnant l'exactitude des menus détails à l'effet décoratif de l'ensemble. Ce qu'on peut leur reconnaître encore, en se plaçant au point de vue de leur esthétique propre, c'est une certaine facilité dans l'imitation de la nature vulgaire. Sans l'aide de la perspective, qu'ils ignorent, et en quelques coups de pinceaux seulement, ils représenteront un petit paysage qui ne s'éloignera pas trop de la réalité. On peut également leur accorder quelque adresse de main pour vanter un buffle dans une mare, camper un cerf au milieu d'une clairière, saisir au vol une fine et aérolitique aigrette, percher un grave marabout sur l'une de ses échasses. Où ils sont par exemple étonnants, c'est comme enlumineurs de pagodes. Là, à défaut d'art véritable, une sorte d'intuition semble leur avoir révélé le secret de faire vibrer et resplendir leurs couleurs. Malheureusement le champ d'action chez ces artistes est limité, car ils n'ont que quelques compositions décoratives banales et presque toujours les mêmes, représentant des allégories ou des emblèmes.

Mais, parmi les arts qui paraissent convenir le mieux aux Annamites, la gravure et la sculpture sur bois ainsi que l'incrustation de nacre tiennent incontestablement le premier rang. Dans ces deux branches importantes d'art industriel indigène, les artistes font preuve d'un réel talent; certains ouvriers incrusteurs semblent même parvenus aux dernières limites de l'habileté manuelle. Adroits, patients, appliqués, ils s'inquiètent peu du nombre d'heures à employer à tel ou tel travail, pourvu qu'il soit bien exécuté⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Une école indigène des Arts industriels a été fondée et organisée à Ha noi en 1897, par le gouverneur général M. Paul Doumer.

Parmi les principaux produits de luxe des arts industriels ou décoratifs, il faut citer les meubles et objets incrustés de nacre comme balais, panneaux, plateaux, coffrets, jolis et délicats travaux de patience jusqu'ici inimitables; les brillantes laques rouges; la fine écaillé travaillée; les ivoires; les ouvrages en or et en argent; les bronzes et les cuivres relatifs à l'art religieux tels que vases à encens, brûle-parfums pour pagodes et autels des ancêtres; les faïences et les porcelaines décorées; les belles étoffes de soie brodées d'or ou d'argent; la vannerie fine; les dessins, gravures et inscriptions pour panneaux à sentences parallèles, et nombre d'autres articles confectionnés dans le goût indigène — cela va sans dire — mais avec infiniment d'intelligence, d'application et d'adresse.

Malheureusement les artistes consciencieux et capables qui osent se révéler au public n'étaient que très rarement à la disposition de l'industrie privée; le gouvernement — la Cour plutôt — ne se faisait jamais aucun scrupule de les accaparer à son profit ou les incorporant bon gré mal gré dans les compagnies d'ouvriers d'art de la capitale. Là, soumis au labeur qu'ordonne par une règle fort sévère, ils étaient contraints de travailler *ad honores*, ce qui n'était pas fait, on le reconnaît, pour aider au développement des arts dits libéraux. Est-il nécessaire d'ajouter que sous ces anciennes monarchies, les rapports de l'art et de l'État étaient à peu près nuls? L'art n'étant pas au même degré qu'en Europe l'expression de la vie même de la nation, les régimes passés ont pu s'en désintéresser. Il n'en est pas de même assurément sous la domination française. Aujourd'hui plus de mesures vexatoires entravant la liberté du travail. La loi protégeant les initiatives et garantissant à tous les producteurs la mesure de leurs droits, le talent se trouve assuré d'une juste rémunération, ce qui permet à chaque artiste, non

seulement de travailler avec une entière indépendance, mais encore et surtout de collaborer à la grande œuvre de la prospérité nationale. Et il en sera des arts comme de tant d'autres choses : partout où sévissait autrefois la mortelle routine triomphera désormais la vivifiante méthode.

UN VOCABULAIRE FRANÇAIS-RUSSE
DE LA FIN DU XVI^e SIÈCLE

EXTRAIT

DU *GRAND INSULAIRE* D'ANDRÉ THIEVET

MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PUBLIÉ ET ANNOTÉ

PAR PAUL BOYER

UN VOCABULAIRE FRANÇAIS-RUSSE DE LA FIN DU XVI^e SIÈCLE

EXTRAIT

DU *GRAND INSULAIRE* D'ANDRÉ THEVET

I

Cosmographe de quatre rois, ami des poètes de la Pléiade, André Thevet, l'auteur des *Singularitez de la France antarctique* et de la *Cosmographie universelle*, n'a jamais eu ce qui s'appelle une bonne presse : mystifié et baloué de son vivant⁽¹⁾, vilipendé après sa mort par de Thou qui, dans son *Histoire*⁽²⁾, le déclare « ignorant au delà de ce que l'on peut s'imaginer, et n'ayant aucune connoissance ni des belles lettres, ni de l'antiquité,

⁽¹⁾ Moins pourtant qu'on ne l'a dit. C'est ainsi qu'à deux reprises Ferdinand Denis a présenté Thevet comme l'une des victimes de Rabelais : une première fois à l'article THEVET de la bibliographie de son ouvrage *Le Monde enchanté, cosmographie et histoire naturelle fantastique du moyen âge* (Paris, 1873), où il assure que « l'impitoyable Rabelais se moque fort de notre crédule cosmographie », une seconde fois dans sa *Lettre sur l'introduction du tabac en France*, où à la page ix, il confirme que « le bonnet dont le [Thevet] coiffa si libéralement le malin Rabelais laissa toujours passer le bout de l'oreille » (*Lettre sur l'introduction du tabac en France*, à la suite de l'étude d'Alfred Demersay [compte rendu de mission] intitulée : *Du Tabac au Paraguay*, Paris 1851) ; et cette dernière assertion de Denis a été prise en compte par le prince Augustin Galitzin, dans son introduction à la *Cosmographie Moscovite* (voir ci-dessous, p. 140, n. 3), et par M. Paul Gaffarel, dans la notice dont il a fait précéder sa réédition des *Singularitez de la France antarctique* (Paris, 1878, Maisonneuve). Or Rabelais n'a pas même une seule fois nommé Thevet dans ses écrits.

⁽²⁾ De Thou, *Histoire universelle*, édit. de 1731, t. II, p. 651.

ni de la chronologie », à l'envi on l'a accusé de sottise, de plagiat, de mensonge. Mais ce seigneur a montré, au cours de ses voyages, tant au Levant qu'aux Indes occidentales, une curiosité de toutes choses digne d'un véritable savant; ce plagiaire a été lui-même maintes et maintes fois plagié, et il n'est pas jusqu'à l'introduction du tabac en France qui ne lui ait été dérobée par Jean Nicot⁽¹⁾; ce menteur enfin a péché par excès de confiance et de crédulité plutôt que par altération délibérée de la vérité. Telles qu'elles sont, les œuvres de Thevet, imprimées ou inédites, ont l'essence nombre de renseignements précieux que l'on chercherait vainement ailleurs; et ce n'est pas sans raison que le regretté Charles Schefer, publiant le *Discours de la navigation* de Jean et Raoul Parmentier, de Dieppe, et le *Voyage de la Terre-Sainte* de maître Denis Possot, continué par Charles Philippe, a eu devoir donner, comme indispensable complément à ces deux textes, plusieurs descriptions d'îles empruntées au plus considérable des ouvrages inédits d'André Thevet, le *Grand Insulaire et Pilotage*, manuscrit de la Bibliothèque nationale⁽²⁾.

Un trait surtout recommande Thevet à l'attention, sinon à l'indulgence des linguistes : le souci qu'il témoigne des langages parlés par les hommes dont il visite ou décrit les pays. Sans doute, ce souci ne lui appartient pas en propre à des degrés différents on le retrouve chez presque tous les grands voyageurs qui, au xvi^e siècle, ont contribué par leurs ouvrages aux progrès de la connaissance de la terre et de ses habitants.

⁽¹⁾ Voir dans la *Cosmographie universelle*, t. II, liv. XXI, chap. viii, p. 926 v, la très légitime protestation de Thevet.

⁽²⁾ Voir le *Discours de la navigation* de Jean et Raoul Parmentier, de Dieppe, publié par Ch. Schefer, *Appendice*, p. 155-181 (Paris, Leroux, 1883), et le *Voyage de la Terre-Sainte* de Denis Possot et Charles Philippe, publié par Ch. Schefer, p. 215-309 (Paris, Leroux, 1890).

Mais nul peut-être ne s'est préoccupé davantage de se renseigner lui-même et de renseigner le lecteur sur les idiomes peu connus ou rares⁽¹⁾.

Il ne se contente pas, dans son *Grand Insulaire et Pilotage*, de donner l'Oraison dominicale et la Salutation angélique « en langage irlandais »⁽²⁾ et en basque⁽³⁾, l'Oraison dominicale et le Symbole des Apôtres « en langue hongroise »⁽⁴⁾ : il donne encore ces trois mêmes prières « en sauvage », à la fin de sa description du *Goulphre ou Rivière de Ganabara* (Rio de Janeiro)⁽⁵⁾; puis, sous le nom de *Langage des habitants des Terres Neuves*, il présente « un petit dictionnaire de quelques mots propres et principaux de leur patois », et le fait suivre d'un *Second dictionnaire du langage du royaume d'Ochelaga et Canada et autres pays*⁽⁶⁾. Ailleurs, après sa description de l'*Isle de Zacotora* (Socotora), il s'étend assez longuement sur la prononciation et l'écriture de l'arabe local : « Or j'ay bien voulu icy mettre plusieurs mots pour entendre le jargon de ce peuple. . . Vray est qu'il y a certains mots qui different fort peu de l'autre, comme fait le grec literal de la langue grecque vulgaire »; sur quoi il donne les « noms et pronoms de Dieu, des sancts, des choses celestes et autres » en ce parler des Arabes de Socotora, soit 73 mots. qu'il fait suivre de certains des signes

⁽¹⁾ Jean-Baptiste Mencke dit en propres termes, dans son traité *De Charlatanorum cruditorum*, p. 116 de la 3^e édit., Amsterdam MDCCCVI : « Andreas Thevet viginti octo [linguis] ita callebat, ut expeditissime loqueretur » On conviendrait pourtant avec le P. Nicéron (*Mémoires*, t. XXII, p. 77), qu'il y a quelque « exagération » dans ce témoignage.

⁽²⁾ *Grand Insulaire*, t. I, B. N. fr. 15/52, fol. 97 v°.

⁽³⁾ *Ibid.*, fol. 13 r°.

⁽⁴⁾ *Grand Insulaire*, t. II, B. N. fr. 15/53, fol. 48 v°, au cours d'une digression dans la description de la « petite Cephallonie ».

⁽⁵⁾ *Grand Insulaire*, t. I, fol. 252 v° et 253 r°.

⁽⁶⁾ *Ibid.*, fol. 158-159, à la suite de la description de l'*Isle des Domons* (embouchure du Saint-Laurent).

d'acriques ou « signaux » de l'écriture arabe⁽¹⁾. Ardo us encore, en la description de l'Isle de Babel Mandel et celle de l'Isle d'Ormuz, l'insère en *Dictionnaire de la langue moresque et éthiopique, comprenant les terres de la haute et basse Éthiopie et autres royaumes et pays comprins en Afrique*, et, dans le même dictionnaire il intercale « l'oraison que ce po ple moresque dit au lieu que les chrestiens disent l'Oraison dominicale » *Pater Noster* »⁽²⁾.

Enfin, se souvenant sans doute que, ant dans sa *Cosmographie universelle* que dans le chapitre consacré à Basile, duc de Moscovie, de ses *Vrais portraits et vies des hommes illustres*⁽³⁾, il avait fait preuve d'une assez sérieuse connaissance de la langue russe, traduisant en français tel terme russe cité, interprétant tel autre, rapporta il même, « pour contenter ceux qui prennent plaisir à apprendre choses qu'ils n'ont pas entendu », l'Oraison dominicale « en langage des Moscovites »⁽⁴⁾. Thevet a voulu faire plus et mieux : dans le *Grand Insulaire*, à la suite

⁽¹⁾ *Grand Insulaire*, t. I, fol. 359 v°-361 r°.

⁽²⁾ *Ibid.*, fol. 380 v°-387 r°. Voir également, dans la *Cosmographie universelle*, t. I, liv. X chap. ix, p. 339 v°, l'Oraison dominicale en langues « arabesque et turquesque », l'Oraison dominicale et la Salutation angélique en syriaque ; t. II, liv. XVIII chap. III, p. 778 r°, les mêmes prières « en esclavon », t. II, liv. XX chap. II, p. 882 v°, l'Oraison dominicale « en langage polonoise », puis en allemand, « en suédois », « en lappon et finnois », « en livonien », enfin t. II, liv. XXI, chap. VI, p. 925 r°, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique et le Symbole des Apôtres « en sauvage » (reproduit dans le *Grand Insulaire*, t. I, fol. 452 v° et 453 r° ; cf. ci-dessus).

⁽³⁾ Les chapitres de la *Cosmographie universelle* qui traitent de la Russie et des choses russes, comme aussi le chapitre que, dans ses *Vrais portraits et vies des hommes illustres* (Paris, 1587), Thevet avait consacré à Basile, duc de Moscovie (liv. V chap. 56, p. 389-39) ont été « recueillies et publiées » par le prince Augustin Galitzin sous le titre de *Cosmographie moscovite*, Paris, 1811, chez J. Techener (m-16 de xvi + 179 pages + 1 f. de table).

⁽⁴⁾ *Vrais portraits et vies des hommes illustres*, p. 390 r°, p. 168 de l'édition impression du prince Galitzin.

de sa description de l'île d'Aloécie, à l'embouchure du Don, il donne un *Dictionnaire des Moscovites* qui, ne comprenant pas moins de 644 mots ou petites phrases, devient ainsi le plus considérable des « dictionnaires » introduits dans ses ouvrages⁽¹⁾.

Il a semblé qu'il ne serait pas sans intérêt de publier ce *Dictionnaire des Moscovites*, important comme témoignage des relations qui, dès la fin du xvi^e siècle, s'étaient établies entre les Français et les Russes, important surtout pour l'étude du vocabulaire, des formes et de la prononciation de la langue russe en ce même temps.

II

La rédaction du *Grand Insulaire et Pilotage*, sous la forme où le manuscrit de la Bibliothèque nationale nous la présente, est de 1586⁽²⁾, donc très exactement contemporaine du voyage en Russie de Jehan Sauvage, de Dieppe⁽³⁾; et Thevet a mieux que connu la relation de ce voyage puisque, dans un autre de ses recueils manuscrits, intitulé *Description de plusieurs Isles* et conservé à la Bibliothèque nationale sous la cote fr. 17171, sorte

⁽¹⁾ *Grand Insulaire*, t. II, fol. 213-224.

⁽²⁾ *Grand Insulaire*, t. I, des fol. [413] v°. Au 1^{er} es, dès l'année 1584, La Croix du Maine, à l'article ANDRÉ THEVET de sa *Bibliothèque*, donnait le titre de *Insulaire*, ouvrage « non encore imprimé »; voir l'édition originale de la *Bibliothèque du sieur de La Croix du Maine*, Paris, M D LXXXIII.

⁽³⁾ Le voyage de Jehan Sauvage, de Dieppe, en Russie « à Saint-Nicolas et Michel Archange » est du mois de juin 1586; la rédaction en est datée du 20 octobre de la même année. Ce voyage a été deux fois imprimé : la première fois par Louis Paris, dans le recueil de pièces inédites dont il a fait suivre sa traduction de la *Chronique de Nestor*, Paris, 1834, t. I, p. 385-396; la seconde fois par Louis Lacour, dans l'une des plaquettes du *Trésor des pièces rares ou inédites*, du fonds d'Auguste Aubry Paris, 1855. Le texte publié par Louis Lacour est celui du ms. 7.103 de l'ancien fonds français de la Bibliothèque nationale (actuellement 1701), fol. 89-93. Louis Paris semble s'être servi d'un autre manuscrit.

de recueillir de broutilons pour le *Grand Insulaire*, il la démaqua à deux reuses⁽¹⁾. Or, dans l'un des manuscrits où ce voyage nous a été conservé, le ms 844 de la collection Dupuy, à la Bibliothèque nationale, la relation de Jehan Sauvage est suivie d'un *Dictionnaire moscovite* qui, bien que désordonné sans aucun de l'ordre alphabétique, moins complet dans l'ensemble et, parfois, moins correct, reproduit, sauf quelques variantes de rédaction, et en quelques endroits même rectifie le *Dictionnaire des Moscovites* d'André Thevet⁽²⁾. Et c'est ainsi que dès l'abord se pose une question d'origine : le vocabulaire français-russe dont deux états nous sont parvenus par ces voies dérivées est-il de Jehan Sauvage ou d'André Thevet, ou le mérite en doit-il être reporté sur un troisième auteur demeuré inconnu?

L'attribution à Jehan Sauvage n'a pour elle que la place même qu'occupe le *Dictionnaire moscovite* dans le manuscrit de la collection Dupuy, à la suite de la relation du *Voyage en Russie* autant dire que rien ne l'appuie. Dans cette relation, Sauvage ne dit pas un mot de ce dictionnaire; il ne dit pas non plus que

(1) Une première fois sous les titres de *Route qu'il faut prendre pour faire le voyage des Isles des Noires et pays de Moscovie* (fol. 11-21), puis de *Suite de la Route qu'il faut tenir pour aller en l'Isle Gilledin* (11-21-3 v°), et de nouveau en tête des descriptions des *Isles des Noires, pays de Moscovie* (fol. 45-46 v°) et de l'*Isle Gilledin* (fol. 46 r°-48 r°). On notera d'ailleurs que ni la description des *Isles des Noires, pays de Moscovie*, ni celle de l'*Isle Gilledin* ne se retrouvent dans le *Grand Insulaire*.

(2) Le *Dictionnaire moscovite* du ms 844 de la collection Dupuy (fol. 418-421 r°) a été signalé par M. Ch. de la Roncière sous le nom de *Dictionnaire de la conversation franco-russe*, dans un article intitulé *Premier tour de l'alliance franco-russe, 1586* (*le Correspondant*, n° du 10 janvier 1903). Il ne contient que 621 mots ou petites phrases contre les 644 du *Dictionnaire des Moscovites* de Thevet; en revanche, les mots «vingt» et «grace merci, monsieur» figurent dans le *Dictionnaire moscovite* en dessous (свѣтъ) et «parce qu'il y a» (въ немъ) manquent dans le ms. de Thevet.

ni lui ni personne de ses compagnons se soit même préoccupés d'apprendre la langue du pays où ils abordaient : c'est un interprète qui les présenta au gouverneur de Saint-Michel Archange. D'autre part, ni le ms. fr. 704, ni le texte publié par Louis Paris (voir ci-dessus, p. 141, n. 3) ne portent aucune mention qui autorise à supposer que, dans sa teneur originale, le routier de Jehan Sauvage ait été accompagné d'un vocabulaire quelconque. C'est donc par un simple à propos de copie que, dans la rédaction du manuscrit Dupuy, ce routier se trouve suivi du *Dictionnaire moscovite*. Les Russes étaient à l'ordre du jour. Feodor, le fils d'Ivan le Terrible, et Henri III négociaient un traité de commerce « en toute amitié et fraternelle correspondance », le premier ayant envoyé en France son « truchement » Pierre Ragon (ou Ragouse), le second ayant commissionné à la cour du tsar son « serviteur » François de Carlo⁽¹⁾; il n'y avait rien que de naturel à ce que l'un des copistes qui nous ont transmis le routier de Jehan Sauvage eût l'idée d'ajouter au texte même de ce routier le très utile complément d'un vocabulaire français-russe, d'où que vint ce vocabulaire et quel qu'en fût l'auteur.

⁽¹⁾ Voir la lettre du tsar Feodor, en date du mois d'octobre 1586, dans la *Chronique de Nestor* de Louis Paris, t. I, p. 381-383. Dans cette lettre, le nom du « truchement » moscovite est donné sous la forme de Pierre Ragon; mais, dans la *Description de plusieurs Isles, Theve.,* qui avait connu ce « signalé gentil-homme de Moscovie » (voir ci-dessous p. 441 n. 5), le nomme Pierre de Ragouse « Ce notable personnage, écrit-il, se disoit estre envoyé de son Roy par deça pour assseurer les marchands de sa volonté, qui estoit que le passage à l'advenir leur seroit libre s'ils vouloient negocier en ce pays-là, aussy bien qu'aux Dannemarcqys, Suedes et Anglois. » (*Description de plusieurs Isles*, au commencement de la description de l'Isle de Solochi, fol. 71^o.) Le texte correspondant du *Grand Insulaire* porte Ragon, corrigé en Ragouse d'après la *Description de plusieurs Isles*. Consulté par moi sur le nom et les actes de ce Pierre Ragon ou Ragouse, M. Serge Bédoukov, conservateur du dépôt d'archives du Ministère des affaires étrangères, à Moscou, n'a pu me fournir aucune indication.

Si Thevet était de ceux que l'on peut croire sur parole, la question d'attribution serait aussitôt résolue que posée : lui-même en effet se déclare expressément l'auteur du *Dictionnaire des Moscovites*. « J'ai bien voulu icy, écrit-il, présenter au lecteur amateur des vertus ce petit Dictionnaire, lequel j'ay recueilly en beaucoup d'endroits, conversant au pays de Levant avec plusieurs Moscovites et autres qui ont conversé et demouré longues années avec eux⁽¹⁾. » Et, même à ne voir en cette prétention qu'une de ces hableries dont Thevet était coutumier, il faut pourtant reconnaître qu'elle pourrait s'appuyer sur d'assez solides arguments. Ce que Thevet savait de russe, il l'avait prouvé déjà dans maints passages de ses écrits antérieurs⁽²⁾; d'autre part, il n'y a rien d'in vraisemblable à ce que, dans ses séjours « au pays de Levant », il ait effectivement rencontré des Russes et se soit entretenu avec eux : c'est peut-être à ces amis de hasard qu'il aurait dû tels détails précis de géographie russe que l'on l'a, non sans étonnement parfois, dans sa *Cosmographie universelle*, la description de Moscou par exemple, avec ses trois rivières, la Mosca, la Jausa et la Neglinna⁽³⁾, ou la description des sources du Don⁽⁴⁾; enfin, à Paris même, Pierre Ragon (ou Ragouse), l'envoyé du tsar, avait été l'hôte de Thevet⁽⁵⁾ : et il n'est nullement impossible que Thevet ait mis à profit le séjour du « truchement » moscovite à

(1) Voir ci-dessous p. 459

(2) Voir ci-dessus, p. 410

(3) *Cosmographie universelle*, t. II liv. XIX, chap. xxi, p. 842; p. 15-18 de la 1^{re} impression (à peine Gallot)

(4) *Ibid.*, liv. XIX, chap. viii p. 843 v, p. 27-28 de la 1^{re} impression

(5) *Grand Insulaire*, t. I, fol. 11 v, et commencement de la description de l'Isle de Solochi : « le plan de ceste Isle m'a été donné en ma maison à Paris par un gentilhomme de Moscovie, nommé Pierre Ragon (Ragouse) », et de même les additions et corrections qu'on lit en tête de ce folio et qui reprennent le texte de l'autre recueil manuscrit de Thevet, la *Description de plusieurs Isles*.

Paris pour contrôler ou fortifier ses propres connaissances en langue russe. Si donc André Thevet n'est pas l'auteur du *Dictionnaire des Moscovites* il eût pu l'être; et c'est pourquoi le bénéfice du doute est le moins qui lui soit dû.

Quant à la comparaison du *Dictionnaire moscovite* du ms. Dupuy 844 et du *Dictionnaire des Moscovites* du *Grand Insulaire*, elle ne prouve nullement que le *Dictionnaire moscovite* soit l'original dont le *Dictionnaire des Moscovites* ne serait qu'une contrefaçon. Sans doute, en quelques endroits, comme il a été dit ci-dessus, la rédaction du *Dictionnaire moscovite* est plus correcte que celle du *Dictionnaire des Moscovites*, et deux mots figurent dans le ms. Dupuy qui manquent dans le ms. de Thevet (cf. ci-dessus, p. 442, n. 2); mais, d'autre part, le *Dictionnaire des Moscovites* contient une vingtaine d'articles de plus que le *Dictionnaire moscovite*; et, dans l'ensemble, la rédaction des deux manuscrits demeure parfaitement homogène, les différences se bornant, le plus souvent, à de simples variantes de graphie (*y* pour *i*, *n* pour *u* ou l'inverse, séparation des mots, etc.). La seule conclusion permise est donc que le *Dictionnaire moscovite* du ms. Dupuy et le *Dictionnaire des Moscovites* de Thevet sont issus l'un comme l'autre d'un même original disparu, reproduit en ordre analytique dans le premier, classé suivant l'ordre alphabétique (ou ordre donné comme tel) dans le second.

III

Quel qu'ait été son nom, l'auteur du vocabulaire français-moscovite était Français: ses transcriptions mêmes le prouvent, toujours phonétiques ou s'efforçant de l'être, sans nul souci de la correction morphologique, ni de la séparation des mots. Et son procédé de travail, exclusivement oral et auditif,

apparaît clairement : il posait des questions en français (*comment se dit tel mot, telle phrase?*) et enregistrait les réponses (le mot russe, la phrase russe); il arrivait que telle de ses questions ne fût pas comprise : c'est le cas pour celles dont la glose russe est laissée en blanc; ou qu'il comprît mal lui-même ou du moins n'entendît pas distinctement la réponse faite : et ceci explique l'étrangeté, souvent d'éconcertante, des transcriptions françaises. Ces transcriptions, trop incertaines en général pour qu'on en puisse dresser un alphabet systématique, masquent parfois jusqu'à les rendre méconnaissables les formes originelles des mots russes : il a donc paru utile de donner en face de chacune des gloses de transcription les mots russes qu'elles représentent, dûment accentués et ramenés, autant qu'il a été nécessaire, aux formations en usage à la fin du XVI^e siècle.

En de certains cas, l'oubli de l'auteur n'était que fort excusable : c'est quand il devait rendre des sons dont la langue française ne possédait pas l'équivalent, les chuintantes par exemple, si différentes des chuintantes françaises, la semi-occlusive *ɲ*, la fricative gutturale sourde *x*, ou encore la liquide vélaire *l* ou la voyelle *ɤ*. Il a procédé par à peu près.

Il rend le *m* par *s* ou *ss*, parfois aussi par *ch*, une fois par *j* : *ses* : *мось*, *padousquy* : *подушки*, *coechais* : *хочень*; *chouche* : *чучу*, *pochol* : *почель*, *losjet* : *лошадь*; — le *n* par *z*, *s*, *ss*, parfois *j* ou *g* : *chelouzachaya* : *служанца*; *sedou* : *жлу*, *ros* : *рожь*; *cossa* : *кожи*, *casseuonieg* : *кожевинъ*; *jault* : *желтъ*; *gembouginna* : *жемчужина*; — le *ɲ* généralement par *ch* (trace probable d'influence anglaise), mais aussi par *s* ou *e*, une fois par *sch*, une fois par *z* : *noche* : *ночь*; *sonna* : *черна*, *sessenocq* : *чешнокъ*, *corsema* : *корчмá*; *cernilla* : *чернила*; *pesche* : *печь*; *chate. y*, *satter y ol* *zather y* : *чаша*; — le *x* également par *ch*, *s* ou *z* : *pichal* : *пичаль*, *nauechayt*

·навѣнцѣтъ; *camensicq* — каменщикъ; *amanozicq* — обманщикъ; et de même le groupe *cy* par *z* : *zitaya* = *чичи* и.

La semi-occlusive *ц* est communément transcrite par *s* ou *ss*, plus rarement par *z* : *deuysa* — дѣвица, *mieses* — мѣсяцъ; *pettissa* — пи́ща, *peresse* — пѣрець; *zaar* = царь, *zaarissa* — царьи́ца.

La fricative gutturale sourde *х* a deux traitements différents, suivant qu'elle est initiale de syllabe ou finale : rendue par *c*, *queh* ou *ch* dans le premier cas (*clyeba* pour хлѣба, *barquehayt* pour бѣрхатъ, *pouchou* pour пѣху), elle peut aussi l'être par *f* ou *s* dans le second (*gallyouf* — конюхъ, *pietous* = пѣтѣхъ).

Et de même pour la liquide vélaire *л* (— лѣ) : régulièrement transcrite par *l* ou *ll* français (avec altération fréquente du timbre des voyelles voisines) quand elle commence la syllabe, elle admet, quand elle la termine, une plus grande variété de traitement (*l*, *el*, *llen*) : *loucq* — лукъ, *guyelot* — дѣлать, *mouuylla* — мѣло, *salouyecq* et *solouecque* = человекъ, *polletenicq* = плотникъ; *setoel* — слоелъ, *dallen* — далъ.

Quant à la voyelle *ы*, ses transcriptions hésitent entre *ay*, *oy* et *ouuy* : *tay* — ы, *daynyee* — дѣныи, *dobray* = добрыи; *uoy moy* = вѣмоѣ; *mouuylla* — мѣло.

L'hiatus de voyelle + *и* a également embarrassé l'auteur du *Dictionnaire des Moscovites* : au lieu de le résoudre en diphthongue de *i*, comme en russe, il le résout en voyelle + *и*, c'est-à-dire, autant qu'il semble, en diphthongue de *и*, mais sans qu'il soit possible d'affirmer que le *и* ait ici la valeur de voyelle et non pas celle de consonne, puisque *и* voyelle et *в* ne sont pas distingués dans l'écriture du manuscrit : *poudem* (et *poudam*) pour по́йдемъ (ou поѣ́демъ), *pouidy* pour пойдѣице. Parfois il entend mal ou n'entend pas du tout les consonnes finales : *senya* — сѣньѣ, *myessa* — мѣсяцѣ, *sedyella* — сдѣлалѣ, *romina* — помѣинокѣ; *ses* — шесть, *doys* — дожди. Entendant plus mal encore les voyelles finales inaccentuées, assez indistinctes de leur nature, il les

immédiatement la syllabe accentuée est prononcée *o* : *y essemain* — ячмѣнь, *pores* — нѣлесъ, *mieses* — мѣсяцъ;

1^o Les consonnes sonores finales sont prononcées sourdes : *sal* — садъ, *gorot* — горѣтъ, *losjet* — лошадъ, *y as* — явъ, *boch* (*ch* — *x*) — боръ.

Ces quelques traits suffisent à montrer que le *Dictionnaire des Moscovites* ne ment pas à son titre : la langue russe dont il nous offre des spécimens est bien la langue de Moscou, parler grand-russe de prononciation dite en *a* (аѣанье).

L'ordre dans lequel Thevet a disposé les articles du *Dictionnaire des Moscovites* n'est que très approximativement alphabétique : il n'a pas semblé cependant qu'il y eût lieu de le modifier. D'autre part, ce *Dictionnaire* terminant la description de l'*Isle d'Alopetic* dite des *Renards*, il a paru que la description de cette île en était la préface nécessaire, et on la trouvera ci-dessous. Mais, comme le texte de Thevet est parfois assez obscur, ce serait trop peu faire que d'en donner seulement la reproduction diplomatique; aussi bien le manuscrit du *Grand Insulaire*, non pas manuscrit original, mais copie, et d'ailleurs assez incorrecte, ne vaut-il pas cet honneur. Le texte qu'on va lire a donc été divisé en paragraphes; la ponctuation en a été corrigée ou du moins ramenée aux règles communes; quelques notes éclaircissent les passages difficiles; d'autres précisent l'identification des noms géographiques.

L'exacte reproduction des disparates d'orthographe que présente la description de l'*Isle d'Alopetic* n'eût été que gêne pour le lecteur, et sans nul profit : ces disparates ont été régularisées, en même temps que les *v* écrits par *u* étaient restitués en *v* et les *ç* écrits par *e* restitués en *ç*. Par contre, on a scrupuleusement respecté les inconséquences orthographiques du *Dictionnaire des Moscovites*; et la lettre *u*, dont on a eu cepen-

dant devoir fixer les valeurs respectives de *u* et de *v* dans la partie française, a été, dans les transcriptions du russe, par tout maintenue en sa fonction indéterminée de *u* voyelle ou de *v*.

Le texte du *Dictionnaire moscovite* du ms. 844 de la collection Dupuy a été intégralement collationné; les observations auxquelles cette collation a donné lieu ont été consignées dans les notes.

ISLE D'ALOPETIE DICTE DES RENARDS ⁽¹⁾.

Incontinent qu'avez laissé et prins congé du Bosphore Thracien, et qu'estes entré sur ceste mer Noire pour passer et tirer la droite route du promontoire dict du Belier ⁽²⁾, qui est de si grande estendue qu'il aboutit assez pres de la Taurique Chersonnese, à l'elevation de laquelle laissés à gauche le goulphre ⁽³⁾ pour tirer à voile deploïée au sac de cul ⁽⁴⁾ · au bout duquel ⁽⁵⁾ vous apparoît les tourbillons et mouvement de ceste mer impetueuse qui sont violents à cause de plusieurs rivières qui se desgorgent et rendent leur tribut au mesme goulphre, comme sont les rivières du Boristhenes Neper ⁽⁶⁾, Concaue,

⁽¹⁾ L'île d'Alopécie (Ἀλωπεκία dans Ptolémée, III, 5, 16, *Alopece* dans Plin., IV, 12 [26]), que les alluvions du Don ont plus tard réunie à la terre ferme, est marquée sur les anciennes cartes mais assez rarement nommée. Marquée sur la carte de Jenkinson que reproduit l'*Atlas des plus célèbres itinéraires* de Pierre van der Aa, marquée également sur les cartes de Thevet (cartes d'Asie et d'Europe de sa *Cosmographie universelle*) sur la *Tabula Russiae* de Hessel Gerard (dans la *Géographie* de Blau), sur la *Nouissima Russiae Tabula* d'Isaac Massa, sur la *Tabula Russiae* de Jean Vischer (1634), elle est nommée sur la carte de Guillaume Sanson intitulée *Tartarie européenne ou Petite Tartarie, où sont les Tartares du Caucase de Perecop, de Nogais, d'Oczakow et de Budziak*, Paris, 1665.

Sur l'emplacement de l'île d'Alopécie, voir la notice G M I dans l'édition Dido de Ptolémée (*loc. cit.* I, p. 134) et les cartes *Europae tab. VIII* et *Asiae tab. II* de son atlas (Paris, 1901).

⁽²⁾ Le Front ou Bélier *Arietis Mons*, en grec Κριοῦ μέτωπον ἄκρον, à la pointe Sud de la Crimée.

⁽³⁾ Le «goulphre» (golfe) c'est-à-dire la partie de la mer Noire comprise entre la côte ouest de la Crimée et les limans de la côte opposée. Plus bas, Thevet donne à ce golfe le nom de «goulphre de la Taurique Chersonnese».

⁽⁴⁾ «Au sac de cul», c'est à dire vers l'entrée de la mer d'Azov.

⁽⁵⁾ «Au bout duquel» c'est-à-dire au fond de ce «goulphre».

⁽⁶⁾ Thevet n'en est pas à ignorer que le Boristhène et le Dnèpr sont un seul et même fleuve : il paraît donc légitime de remplacer par un trait d'union la virgule qui, dans le manuscrit, sépare ces deux noms.

Bosphore
Sinerien

Samara⁽¹⁾ et autres, les quelles ayans arrousé diverses provinces et contrées de Swest⁽²⁾, Novigrod⁽³⁾ et autres, qui sont et eurent asses pres de la ville metropolitaine de Moskoud, se viennent rendre à la mer Major. Or laissant ceste coste et le goulphre de la Taurique Cersonnese pour entrer à l'autre goulphre qui luy est opposite, nom né des Tartares du pays Mosollamith⁽⁴⁾ (d'autant qu'il n'est si difficile ains plus paisible à naviguer que l'autre, luy ont ainsy donné ce nom, car les vaisseaux qui y vont mouiller l'ancre ne sont en si grand dangier); entré donc que vous estes dans le Bosphore Sinerien⁽⁵⁾, incontinent vous apercevés la mer estre turbulente et impetueuse quand le vent est desbordé de la part du Nord, et tant plus vous approchés du rivage du Tanais et d'une infinité d'aut es rivières tant plus es flots de la marine y sont dangier et x. Quant au Bosphore Sinerien, que les Tartares qui l'avoisinent appellent Marais Mapotis⁽⁶⁾, se treuve grant nombre de bas-

⁽¹⁾ *Concano, Samara* Les deux rivières, nommées respectivement *Konska voda* et *Saiar fl* dans la carte de Russie de Hessel Gerard, sont deux petits affluents de la rive gauche du bas Dniépr. Les noms turcs en sont Kónçkan ou Konka et Canápa.

⁽²⁾ *Swest*, pour *Sčvsk* (Сичск), dans le pays des Viatitches sur un affluent de la Desna (gouvernement actuel d'Orël), vieille ville mentionnée dans les chroniques russes dès l'année 1116. Thoret n'en indique qu'assez inexactement la situation géographique dans la carte d'Europe de sa *Cosmographie universelle*.

⁽³⁾ *Novigrod* C'est de Novgorod Sédovskij qu'il s'agit ici (sur la Desna, gouvernement actuel de Tchernigov). Dans la carte de la *Cosmographie universelle*, cette ville est marquée sous le nom de *Novigrod Siderskij*.

⁽⁴⁾ *Mosollamith*. L'auteur du présent mémoire ne possède aucune espèce de compétence en fait de langues turques ou sémitiques : il a donc eu devoir s'abstenir de donner sur ce nom et les noms orientaux qui suivront, telles explications ou telles conjectures dont il n'eût pu prendre lui-même la responsabilité.

⁽⁵⁾ *Bosphore Sinerien* : les fautes de graphie du même genre sont nombreuses dans le ms. du *Grand Insulaire*.

⁽⁶⁾ *Marais Mapotis* semble également n'être qu'une faute de lecture pour « Marais Macotis ».

tures et escueils à fleur d'eau⁽¹⁾, qui sont rangés droit de l'Est à l'Ouest quatre grands lieues; les mariniers les decouvrant de deux ou trois lieues tournent bride, s'ils ne se veulent mettre en dangier, et sont fort redoutés, tant pour les petits vaisseaux que pour les moyens qui vont traffiquer en ces quartiers-là; mais, cognoissant la violence de l'eau, prenant la route de l'Est Nord-Ouest et suivant leur droite voye, leur apparoit incontinant une fort belle isle, nommée des Moscovites et Tartares Alopétia, du nom d'une ville qui luy est fort proche, bastie en terre continente, ainsy dicte⁽²⁾.

Pour quoy est
appelée
Alopétia

Elle est à l'embouchement de ladite riviere de Tanais, nommée en langue du peuple du pays Asoph, et des Mingreliens, peuple asiatique, Lignols, à cause que quand ce fleuve se desborde il ravit et gaste tous les pays là où il passe, faisant plus de degasts que ne font les tigres, lions ou loups, estans au mitan d'un grand troupeau de brebis ou autres bestes domestiques : ou bien luy donnent le nom de Chicas, à cause que lesdits Tartares qui vivent comme bestes mangeans en lait de guerre au lieu de bonne viande leurs chevaux, qu'ils nomment de ce nom *chicas* (les Moscovites *tho lozjet*⁽³⁾), et les chiens (qu'ils appellent *sabacquen*⁽⁴⁾). Et pour monstier leur cruauté à un chascun, ils depessent avec les dents comme loups tout ce qu'ils peuvent attraper, et boivent le sang desdites bestes sans scrupule et dangier, comme ils pourroient faire du lait. Les Juifs qui judaïsent en ces pays-là nomment la mesme riviere

Riviere de Tanais
et
ses ap. c. a 10 18

Noms
des chevaux
en tartare

⁽¹⁾ Ces « bastures (battures) et escueils à fleur d'eau » sont grossièrement figurés dans la carte *Nova descriptio de la Moscovia* de Gastaldo, Venise, m. d. lxxiii.

⁽²⁾ Ptolémée, II, 5, 16. Ἀλωπετία ἢ καὶ Ταναῖς νῆσος. Et Tanais est aussi le nom sous lequel les Anciens désignaient la ville d'Azov.

⁽³⁾ Le nom du cheval est nomade en russe, sous cette étrange forme *tho lozjet*, voir plus bas, p. 180, n. 4.

⁽⁴⁾ « Qu'ils (c'est-à-dire les Moscovites) appellent *sabacquen* » (собака). Voir plus bas, p. 181, l. 3.

Naas, pour autant que, faisant son cours, va d'une part et d'autre, ainsy que la vipere qui scillonne la terre, sans aller le droit fil comme fait le Tigre, le Nil ou la grande riviere de Marignan.

Po qu'on
Alpeli
est nommée
Isle des Renards

Or quant à notre isle d'Alopetie ceux du pays l'appellent Zohleth, et les Moscovites qui l'avoisinent luy donnent le nom de Lassiza, qui ne signifie autre chose que Renard, ainsy que je vous ay monsté dans mon Dictionnaire que j'ay fait de la langue moscovite⁽¹⁾. l'estime qu'ils luy ont donné ce nom d'Isle aux Renards à cause du grand trafic qui s'y fait de peleterie de ces bestes renardieres et autres peaux, comme celles de marthes, que les Moscovites appellent *counissa*⁽²⁾, loups cerviers qu'ils nomment *loutessyer*⁽³⁾, et les cerfs *lose*⁽⁴⁾, en quoy la terre continente abonde et desquels ils font un très grand profit, et s'en apportent de plusieurs contrées lointaines. Les marchands asiatiques les permutent à d'autre marchandise; entre autres les peuples Nomades, qui est proprement le pays de Tartarie, en font des magasins très grands, et puis les débitent aux Persiens et Georgiens, les autres les achaptent de nos insulaires à purs deniers comptans, desquels ils en sont fort avares à cause que en leur pays volontiers ne se trouvent or ne argent, comme se fait en Turquie, Hongrie, Transsylvanie et en d'autres endroits. Je ne veux icy faire l'incongruité qu'a fait Jean de Boheme en sa petite *Histoire du monde*, desrobée et augmentée de bourdes par François de Belleforest, qui diet que le peuple de Moscovie n'usent d'argent monnoyé⁽⁵⁾. Ce qui est

Erreur de
Jean de Bohême
et de F. de
Belleforest,

⁽¹⁾ *Lassiza* : voir plus bas, p. 481, n. 3

⁽²⁾ *Counissa*, transcription du russe куніца; voir plus bas p. 480, l. 16

⁽³⁾ *Loutessyer*, pour лутыи зверь, voir plus bas, p. 481, l. 5

⁽⁴⁾ *Lose* = лось; voir plus bas, p. 481 l. 2

⁽⁵⁾ C'est des Seythes et non pas des Moscovites que «Jean de Bohême», dans son chapitre *De Scythia Scytharumque feris moribus* a écrit : «Nullus ipsi (hunc genti) aut aurum, aut argenti usus». (Jean Boem [Ioannes Boemus Arminius Teutonicus].

tres faux et mal considéré à luy et à son correcteur, attendu que les Moscovites usent d'or et d'argent monnoyé; et ceux qui voudront soustenir leur party viennent en ma maison : je leur en monstrey plusieurs pieces d'argent forgées à la ville royale de Mosco et en d'autres villes sujettes au Prince Moscovien.

Nostre Isle d'Alopetie, quoy que loin d'icelle y ait plusieurs isleaux qui servent pour le pasturage des bestes à cornes à cause que l'herbe y est fort abondante, le peuple qui habite tant l'Isle que les isleaux sont fort accostables des estrangers, qui les fournissent et leur apportent mi le commodités, comme fruits confits, espiceries, et sur tout du sel. Vers le Ponent⁽¹⁾ en la Moldavie et Podolie jusques à la Tane⁽²⁾, y comprenant les Gesariens⁽³⁾,

Omni um gentium mores, leges et ritus, Lyon, MD XXV, p. 93. (François de Belleforest en effet, après l'anonyme français dont la traduction avait déjà été plusieurs fois imprimée (Paris 1539, 1542-1558, Anvers 1540, Lyon 1544 et 1552), avait donné une version française, avec de considérables additions de l'ouvrage de Jean Boem, sous le titre de *L'Histoire universelle du monde, contenant l'entiere description et situation des quatre parties de la terre, . . . Ensemble l'origine et particularies mœurs, loix, coustumes, religion et ceremonies de toutes les nations, et peuples par qui elles sont habitées*, Paris, 1570, in 1°; mais le nom de Jean Boem ne figure même pas dans les titres de ces traductions. Sur les démêlés de Thevet et de François de Belleforest, voir Bayle, à l'article BELLEFOREST du *Dictionnaire historique et critique* Thevet entre autres griefs accusait Belleforest d'avoir «assez indiscètement voulu rebobeler la *Cosmographie* de Munster»; voir THEVET, *Vrais portraicts et vies des hommes illustres*, liv. VI, chap. 113, p. 560 1^{re}, dans la notice sur Sébastien Munster. La *Cosmographie universelle de tout le monde*, . . ., auteur en partie MUNSTER, mais beaucoup plus augmentée, ornée et enrichie, par FRANÇOIS DE BELLEFOREST, avait paru à Paris, en deux volumes in-folio, la même année que la *Cosmographie universelle* de Thevet, en 1575.

⁽¹⁾ *Vers le Ponent*. . . Cette phrase jusqu'à «plus que barbaresque» inclusivement, a été, mot pour mot, copiée par Thevet dans la *Cosmographie universelle de tout le monde* de François de Belleforest, t. II, col. 480 (voir la note précédente, *in fine*). La seule différence est que Thevet écrit «Cumans citoyens d'Alanie», tandis que le texte de Belleforest porte «Cumans et citoyens d'Alani».

⁽²⁾ Le nom italien du Tanais est *Tana*.

⁽³⁾ *Gesariens*, c'est à dire Khazars. Sur les Khazars (en russe *Хазары*) peuple

Cumans⁽¹⁾, citoyens d'Alanie, compr's le temps passé sous le nom de Tauroschytes⁽²⁾, Sinthes⁽³⁾, Armees⁽⁴⁾ et Napces⁽⁵⁾ furent furieux, farouches et recommandés d'une cruauté plus que barbaresque, mais, depuis qu'ils eurent reçu le christianisme, furent réduits à plus grande douceur, police et civilité.

Mer Major
et
Septentrionale.

Au reste je ne veux oublier advertir le Lecteur que ceste mer Noire ou Major, encor qu'elle ne soit jointe à celle du grand Ocean, qu'elle ne doibve avoir le nom de mer Septentrionale aussy bien que l'autre, attendu qu'elle⁽⁶⁾ l'est bien avant vers nostre Pol Arctique. La plus commune appellation de ceste dicte mer est Glacée ou Septentrionale. Elle a aussy esté dicte de quelques anciens Grecs Arctique, Cronnie⁽⁷⁾, Morie⁽⁸⁾, Scythique⁽⁹⁾,

de nom et de souche turques, voir J. MAQUARI, *Ostionopaische und ostasiatische Streifzuge*, Leipzig, 1903 p. 41 et *passim*. Communément appliqué à la mer Caspienne le nom de «mer des Khazares» a été parfois aussi donné au Palus Méotide. Cf J. Maquart, *loc. cit.*, p. 335.

⁽¹⁾ *Cumans* c'est sous ce nom que les historiens et voyageurs du moyen âge désignent les Poloviates (en russe Половцы).

⁽²⁾ *Tauroschytes*, pour Tauro-Scythes. Sur les limites de leur habitat, voir Ptolémée, III, 5, 11, et Plin. IV, 12-16.

⁽³⁾ *Sinthes* Thvet veut parler ici des Sindi, peuple voisin du Bosphore Cimmérien. Sur ce peuple, voir le *Grand Dictionnaire géographique* de Bruzen de la Martinière, à l'article SINDI.

⁽⁴⁾ *Armees*. Sans doute les *Arimphaei* de Pline, cf. Plin., VI, 7 [7] et 13 [14].

⁽⁵⁾ *Napces* : les Νάπαι(?) de Diodore de Sicile, II, 43, ce sont les *Napaei* de Plin., VI, 17 [19].

⁽⁶⁾ «Elle», c'est-à-dire celle-ci, la mer Septentrionale. Thvet met le lecteur en garde contre une confusion possible de la mer Noire mer dont les rivages septentrionaux sont occupés par des populations scythiques, avec l'Océan glacial du Nord connu des anciens sous le nom d'«Océan Scythique». Et cette digression, comme on va le voir, l'entraîne fort loin.

⁽⁷⁾ *Cronnie* Plin., IV, 16 [30], donne le nom de *Cronium mare* à la mer qui est à une journée de navigation au delà de l'île de Thulé.

⁽⁸⁾ Tacite, *Agrie*, 10 : «mare pigium», *Germ.*, 15. «pigium ac propius innotum».

⁽⁹⁾ *Scythicus Oceanus* c'est le nom sous lequel Pomponius Mela et Plin. désignent communément l'Océan septentrional. Cf Pomp. M., I, 2, et Plin., VI, 13 [17].

et, approchant la grand montagne de Tabin⁽¹⁾, est pareillement dicte mer de Tabin. Les Russiens ou Moscovites la nomment Pezorke morie⁽²⁾. Quelque temps elle fut depris estimée innavigable par opinion, comme estant totalement prise d'extreme froid, ou si pleine de glaçons qu'il ne se pouvoit trouver route assurée pour y naviguer, chose toutesfois qui n'a esté receue generalement des anciens. De nostre temps le seigneur Herbestrim⁽³⁾, gentil-homme hongrois, qui a faict office d'ambassadeur au pays de Moscovie, a si exactement enquis et fait inquisition de toute ceste coste marine (et quelques pilotes mmegreliens et trabizontins, le tems que je demourois en Constantinople, ont penetré au mesme pays et mouillé l'ancre des goulphres et rivières par le commandement de Sultan Solyman lors Empereur de Grece), qu'à la parfin cogneut que ces dictes pays froids estoient à une temperature assez supportable. Et depuis ont fait voir à ceste nation turquesque, comme dans un miroir clair et luisant, que c'estoit de ces pays compris l'un en Europe et l'autre en Asie, divisés, comme ailleurs je vous ay dict, par le grand fleuve Tanais⁽⁴⁾; davantage, dechiffrant la largeur de ce grand monstre de fleuve⁽⁵⁾ avec celui d'Oby, avoir huit mois de chemin qui le voudroit scillonner ou arpenter ainsy qu'il fait son cours, tantost vers Midy, tantost vers Septentrion, incont nant il s'espand en diverses contrées lavant

Herbes rim
le pie

⁽¹⁾ La montagne de Tabin, voir la carte d'Asie de la *Cosmographie universelle*.

⁽²⁾ Pezorke morie, en russe Иевореное море, la mer de la Petchora

⁽³⁾ Herbestrim, faute de lecture pour Herbestain, l'illustre auteur des *Rei in Moscoviticarum commentarii* (1^{re} édit., Vienne, 1549).

⁽⁴⁾ *Cosmographie universelle*, II l XIX, chap. viii p. 841 r° et 843 v° (p. 6 et 27 de la réimpression) Pour les Anciens et jusqu'aux temps modernes, le Don marquait la limite entre l'Europe et l'Asie. Dans sa *Tabula Russiae* (1613), Hessel Gerard écrit encore : «Tanaïs nunc Don flu. terminis inter Europam et Asiam».

⁽⁵⁾ «La largeur de ce grand monstre de fleuve», largeur semble être ici une faute de lecture pour longueur, ce grand monstre de fleuve : le Tanais ou Don.

plusieurs Royaumes difficiles pour les dangers que l'on y treuve, qu'on des hommes felons e laroucles, et diverses especes d'animaux cruels et sauvages. A la parfin se vient rendre par diverses boucles, comme fait la riviere da Nil, à ceste mer Major, nommée des Turcs et Arabes Cara-dinguis (et d'autres luy baillent le nom de Dyrech-dinguis).

Cependant il n'y a de quoy mordre ne moins ouvrir la bouche pour blasmer ceux qui m'ont aidé des memoires par escrit tant des choses plus remarquables de ceste mer que de ce qui est contenu en terre continente, comme des fleuves, montaignes dans la Sarmatie, naissance des fleuves Boristhenes et Tanais, monts Hipperborées et Riphées, si cela n'estoit fort tolerable, d'autant qu'il n'y a rien de perdu que quelques monstres ydeux d'historiens, lesquels, lisant les escrits que l'on a fait de ces pays septentrionaux, s'en sont moqués; et les ignorans qui n'ont jamais voiaagé s'en moquent encor de present. De moy j'honore et revere Plinie, Pomponé Melle et autres, qui en ont dit à la traveuse et assez maigrement du Lonzele qu'ils avoient au public, et m'asseure qu'ils n'eussent tant hardiment parlé de ceste mer Seythique et Tabin, ne des Isles et promontoires, s'il n'eusse (*sic*) eu confirmation par gens dignes de foy, outre les memoires des precedents geographes, cosmographes. Et jaçoit qu'encor pour le jourd'huy la continuation de ces pays lointains ne sont encor de present bien esclaireis, j'ay espoir que le tems nous ressuscitera quelques nouveaux capitaines, pilotes et mariniers, qui nous en diront nouvelles certaines et autant veritables que feirent Americ Vespuce, Colon, Magellan et Thevet de ce qu'ils ont escrit des terres australes incogneues aux Anciens, pour en avoir fait la recherche, ce qui par cy devant estoit tenu au renc des fables e. histoires tragiques sans respecter ceux qui ont monstré et escrit la verité de ces pays incogneus.

Nostre Isle g'st à cinquante un degré douze minutes de longitude, et à soixante un degré trente six minutes de latitude

Elevation
de ceste Isle

Je vous ay asses, ce me semble, discoursé tant de l'Empire du Prince Moscovite que de plusieurs autres grans provinces et terres que ce Seigneur tient tant en Europe qu'en Asie, parlans presque tous une mesme langue, depuis les rivières de Tanais jusques à celle de Volga qui desgorge à la mer de Bachus dit de Caspie ⁽¹⁾, ensemble les Isles, villes et terres qui abboutissent tant à la mer Major qu'à celle d'Irreane; et d'autant qu'icelle langue di leire de celle des Turcs, Scythes quel ue peu et de celle des Grecs et de plusieurs autres leurs voisins, j'ay bien voulu icy presenter au lecteur amateur des vertus ce petit Dictionnaire, lequel j'ay recueilly en beaucoup d'endroits, conversant au pays de Levant avec plusieurs Moscovites et autres qui ont conversé et demeuré longues années avec eux. Lequel Dictionnaire pourra servir pour apprendre la langue, tant pour le traffic des marchans que pour autres qui voudront voyager. Et pour plus facilement donner entendre, j'ay bien voulu nommer les noms propres et autres suyvens par Alphabeth de la A, B, C.

(1) «Quant à la mer de Bacchus, elle a pris ce nom d'une ville de mer nommée Bacoï, laquelle aboutit à ceste mer.» (Tavernier, *Grand Insulaire*, t. II, fol. 295 r^o dans la description de l'Isle de Saruch en la mer Caspie) Cf. Huet, *Bibliothèque orientale*, au mot *Bacu*.

DICTIONNAIRE DES MOSCOVITES.

CE PRESENT DICTIONNAIRE EN LANGUE MOSCOVITE
APPARTIENT A M. ANDRE THEVEI PREMIER COSMOGRAPHE DU ROY.

Appellez ce serviteur.	<i>Possuay chelougon</i> ⁽¹⁾ .	Позови́ слугу́
Appellez la cham- brière.	<i>Possuay chelouzacha ya</i> ⁽²⁾ .	Позови́ служащую (ou служа́чую)
Allez acheter.	<i>Pouidyé coupyet.</i>	Поиди́те купи́ть.
Allo is proumeny, monsieur.	<i>Pouerem colleut, asou- dare.</i>	Поиде́мъ (ou пои́- демъ) гуля́ть осу- да́ръ ⁽³⁾ .
Allumez de la chm- delle	<i>Zaguy suesson</i> ⁽⁴⁾	Зажги́ свѣчи (ou свѣ- чу).
Allez tost.	<i>Poudem borzem</i>	Поиде́мъ (ou пои- демъ) бѣ́рзо.
Allons jouer	<i>Podem y gratte.</i>	Поиде́мъ (ou пои- демъ) игра́ть.
Avez vous faict cella?	<i>Thy zediello laito?</i>	Ты едѣ́лалъ ё́то?
Allons tost.	<i>Poguena.</i>	Пого́ди́й (?).
Allons.	<i>Poudam.</i>	Поиде́мъ (ou пои́- демъ).
Attendez le.	<i>Sedoudyeno</i> ⁽⁵⁾ .	Жди́те е́го.

⁽¹⁾ *Possuay chelougon* dans le ms 844 de la collection Dupuy (voir ci dessus, p. 442 n. 2, et 445) Les lectures de *n* pour *u* ou l'inverse sont particulièrement fréquentes dans ce ms ; il n'a pas semblé utile de les signaler toutes.

⁽²⁾ *Chelouzachaya*, forme du nominatif : mais entendu par le rédacteur français, le mot russe, que sa dépendance syntaxique voulait à l'accusatif, a sans doute été répété au nominatif.

⁽³⁾ Оударъ pour розударъ cf. ci-dessous осподаръ pour розсподаръ осподары pour розсподары etc.

⁽⁴⁾ Le ms. Dupuy porte «allumez la chm d'elle» glossé en *zaguy y suezzo*.

⁽⁵⁾ *Sedoudyeno*, sans doute faute de lecture pour *sedoudyeno*

Allez au bordel.	<i>Pouditty guebledan.</i>	Поид'те къ бля- дѣмъ.
Accordez	<i>Segouorylysa.</i>	Сговорѣлися ⁽¹⁾
Avril.	<i>Aprilla</i>	Апрѣль ⁽²⁾ .
Aoust	<i>Ay goust.</i>	Август.
Bon jour, monsieur.	<i>Dabes derouue, aspon- da.</i>	Дан Богъ здоровье, десподарь.
Bon soir, monsieur.	<i>Dobra niche, soudare</i>	Добра нѣчь ⁽³⁾ , сѹ- дарь.
Bon jour, madame.	<i>Dabes derouue, asponda- re ya.</i>	Дан Богъ, здоро- вье, осподарыня.
Bon soir, madame.	<i>Dobre niche, asponda- re ya.</i>	Добра нѣчь, оспо- дарыня.
Beuves.	<i>Pey.</i>	Пои.
Bon peu vois lacc ⁽⁴⁾ .	<i>Pay nasderouue.</i>	Пѣн на здорѣвье
Bouttes moy ⁽⁵⁾ le linge à la buée.	<i>Moya platya</i>	Мѡи платьѣ ⁽⁶⁾ .
Blanchissez moy ⁽⁷⁾ le ling bien blanc.	<i>Moya belloua.</i>	Мѡи бѣлье.
Blanc.	<i>Bullo.</i>	Бѣль (ou бѣмо)
Bleu.	<i>Lazurenay.</i>	Лазурный.

⁽¹⁾ Сговорѣлися ils se sont accordés. Dans le ms. Dupuy, l'infinitif « accorder » a été traduit par un verbe tel que « parler » et « contracter ». Voir ci-dessous, p. 463, n. 7.

⁽²⁾ On note que tous les noms de mois sont donnés à la forme du génitif, à l'exception du nom du mois de janvier qui est au nominatif. (Cf. à la p. 463, la question « combien avons-nous de ce mois? »).

⁽³⁾ Нѣчь, forme petite russe, mais trop isolée pour prouver quoi que ce soit quant à l'origine de la partie russe de ce vocabulaire.

⁽⁴⁾ *Pien* pour *pou*; dans le ms. Dupuy, *pou*, leçon évidemment fautive. Cette locution est encore dans La Fontaine :

Ouvrez et laissez votre cas,
Ben pou vous laissez.....

(ontes, ^o parl, v.)

⁽⁵⁾ Ms. Dupuy : *mettre*, et non *bouttes moi*.

⁽⁶⁾ Traduction par le jeu de mots, et de même celle qui suit.

⁽⁷⁾ *Moya* manque dans le ms. Dupuy.

Comment vous portez vous?	<i>Catheboch [millouct ⁽¹⁾?</i>	Какъ я Бѣтъ мѣ луче?*
Chambrière, v ^o m ^o est il au logis?	<i>Chelouzachaya, guedye theuoye aoudare?</i>	Служащая (он слу- жащая), гдѣ мой осударь?
C'est b en d et.	<i>Dobro guouoy.</i>	Добро (он добро) говоришь.
C'est bien fait	<i>Dobro dieloch.</i>	Добро (он добро) дѣлаешь
Comment appelle on cela?	<i>Quaquesto zaut?</i>	Какъ это зову?*
Combien vendez vous cela?	<i>Quaquesto prodays?</i>	Какъ это прода- ешь?
Comme se nomme cestuy la?	<i>Qua te os a out?</i>	Какъ его зову?*
Coupez.	<i>Seguy.</i>	Сѣки.
Comptez.	<i>Zilaya.</i>	Считай.
Cinq.	<i>Pet</i>	Пять.
Cent.	<i>Seto.</i>	Сто
Cent mille.	<i>Seto tysesen.</i>	Сто тысячъ.
Cinq cens mille.	<i>Pet sot tysen.</i>	Пять сотъ тысячъ
Changeant.	<i>Donoy ly chelay.</i>	Двоячичный ⁽²⁾ .
Cela me plais.	<i>Temno la'la.</i>	То мнѣ любо.
Combien vault lesqui pont de lin ⁽³⁾ ?		

⁽¹⁾ *Milloct*, qui manque de 15 le ms. de l'hevet, est donné dans le ms Dupuy. Cette formule « Какъ лебѣ (ли) Бѣтъ чѣйче? » est devenue très usuelle dans le parler courant.

⁽²⁾ «Changeant», dans le ms Dupuy, clôt la série des adjectifs de couleur; et cette place même en fixe le sens. *Donoy*, faute de lecture pour *donoy*.

⁽³⁾ Cette question et les trois qui suivent sont sans réponse : le « truchement » russe apparemment, ne les avait pas comprises. De ces quatre questions, la seconde seule se figure dans le ms Dupuy, également sans réponse. — *Lesquipont* pour *l'equipont* : voir JUNIUS *Nomenclator, omnium et propriarum nomina variis linguis explicata indicans*, Amst. m d lxxvii p 238 b, *De re mensuraria*, au mot *Aequipondium*, glossé en français par *contrepois*.

Combien vault lesqui pont de chire?		
Combien vault lesqui- po it de chanvre?		
Combien vault la tacque de cuiu ⁽¹⁾ ?		
Combien vault un re- nait noir?	<i>Seto dattyo lychusa sorna?</i>	Что данн лисіца черна ⁽²⁾ (?)
Combien vault la livre de bievre?	<i>Seto dattyo grinnin- qua ⁽³⁾ pouchou?</i>	Что дати грівенка пұху ⁽⁴⁾ (?)
Comme s'appelle un barbier?	<i>Lyecca.</i>	Лѣкаръ ⁽⁵⁾ .
Combien de lions ⁽⁶⁾ y a il?	<i>Ze quolqua feurst y est?</i>	Скільки версіть єсть?
Contracter.	<i>Zapisy.</i>	Записи ⁽⁷⁾ .
Combien avons nous de ce moys?	<i>Quatoraya chichellos masesa?</i>	Которое число мѣ- сяца?
Cinquante.	<i>Pete dessaitte.</i>	Пятьдесятъ.
Dieu vous doimet bon jour.	<i>Boch day dobray den</i>	Богъ дай добрыи дѣнь.

⁽¹⁾ *Tacque de cuir*, compte de dix peaux. Cf. Du CANGE *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, au mot *Tachia* d. ainsi glosé : «Idem quod paulo post *Tacra*, Coria decem . . . Nostriis *Tache* et *P* car diis *Tacque*, eadem notione»

⁽²⁾ Phrase assez peu correcte, mais suffisamment claire, et de même la suivante.

⁽³⁾ *Grinniqua* pour *grinnika*. Sur les valeurs variables de la *grivenka* (скалован иривенка) voir PROZOROVSKI, *Мовна п ать вь Россіи до конца XVIII столѣтїи*, Saint-Petersbourg, 1865.

⁽⁴⁾ Пухъ, un vieux russe, s'employait au sens de опушь «garniture bordure» (cf. SREZNEVSKI, *Materialy dlja slovarja drevne russkago jazyka*, au mot Пухъ), et, comme la fourrure de «bièvre» servait couramment pour les garnitures ou bordures de manteaux fourrés, le traducteur russe a entendu *bievre* au sens de «garnitures, bordures» en général.

⁽⁵⁾ Réponse à la question posée, et non pas traduction. Le ms. Dupuy porte simplement «ung barbier».

⁽⁶⁾ *Lions* : lire *lions*, pour *lunes*.

⁽⁷⁾ Dans le ms. Dupuy, «cont actoi» vient immédiatement après «parlementer», placé lui-même à la suite de «tre(s)ves», ces deux infinitifs sont l'un et l'autre traduits par des noms.

Dieu vous doint bon soir.	<i>Boch day tebe⁽¹⁾ dobray uechere.</i>	Богъ даи добръ добрый вѣчеръ.
Dou venez vous?	<i>Dolochis ydis?</i>	Дал'чи [ль] идешь ⁽²⁾ ?
Donnez moy du pain	<i>Day menye clyeba.</i>	Даи миѣ хлѣба
Donnez moy a boire.	<i>Day menye pity.</i>	Даи миѣ пити (ou нѣтъ).
Donnez moy de la chair	<i>Day menye masson⁽³⁾.</i>	Даи миѣ мяса
Donnez moy du sel.	<i>Day menye solly.</i>	Даи миѣ соли.
Donnez moy a boire du vin.	<i>Day menye uina.</i>	Даи миѣ вина.
Donnez moy du medou ⁽⁴⁾ .	<i>Day menye medou.</i>	Даи миѣ мѣду.
Donnez moy de la biere.	<i>Day menye puu</i>	Даи миѣ пѣва
Desabillez moy.	<i>Rassenastay menca.</i>	Разенастаи (?) (ou peut être равенастаи?) менѣ.
Donnez moy a desjeuner	<i>Day menye zafitraguyt⁽⁵⁾.</i>	Даи миѣ зафтракати.
Disnerons nous bien tost?	<i>Borzelnam obyedit?</i>	Борзо ль намъ обѣдать?
Des flesches.	<i>Setela.</i>	Стрѣлы.
Du feu.	<i>Aguon.</i>	Огнѣ.

(1) *Tebe* manque dans le ms Dupuy.

(2) La question, semble-t-il, n'a pas été bien comprise. La glose russe paraîtrait plutôt «vas tu loin?». D'autre part, comp. ci-dessous, p. 176, l. 20 et 22 — Sur l'accentuation нау, идешь, etc., voir Paul Boyer *De l'accentuation du verbe russe*, dans le *Centenaire de l'école des langues orientales vivantes*, p. 223 [13]

(3) *Maesson*, dans le ms Dupuy.

(4) L'auteur connaissait la boisson russe dite мѣдъ (soit de l'hydromel) et, ne sachant comment la désigner en français il lui garde son nom original; mais ce nom lui étant familier surtout par des constructions au génitif partitif (type даи миѣ мѣду), c'est la forme du génitif qu'il reproduit ici : du medou. Comp., en français moderne : du vodka, peu de la vodka.

(5) *Zafitraguyt*, dans le ms Dupuy.

De leau.	<i>Uauda</i>	Водá
De lancere.	<i>Cernilli</i>	Черни́ла.
Du papier	<i>Boumarua.</i>	Бума́га.
Du bois.	<i>Derroua.</i>	Дрова́.
Des linceux.	<i>Naucлагuy.</i>	На́волоки ⁽¹⁾
Des orilletz.	<i>Pudousгuy.</i>	Поду́шники.
Deux.	<i>Deua</i>	Два.
Dix.	<i>Dessetty.</i>	Де́сять
Douze	<i>Deua nassetty.</i>	Двана́дцать.
Dix sept.	<i>Sem nassetty.</i>	Семьна́дцать.
Dix huict.	<i>Uossemeny nassetty.</i>	Восемьна́дцать.
Dix neuf.	<i>Deuet 1 assetty.</i>	Деся́тьна́дцать.
Deux cens mille.	<i>Deu 1 est 1 yeses</i>	Два́дцá (pour dix) стá) т́ысячъ.
Disnes avecques moy.	<i>Abieday cenam.</i>	Объ́дай съ́ на́ми.
De la poudre ⁽²⁾ .	<i>Zellya.</i>	Зéльи (ou зéлье).
Du fil.	<i>Nyt.</i>	Пить.
Des cartes.	<i>Carte.</i>	Ка́рты.
Des dees à jouer.	<i>Zernem.</i>	Зернь
De la croyee ⁽³⁾ .	<i>Myella.</i>	Мѣ́ла.
Du sucre.	<i>Sacra.</i>	Са́харъ (ou сахара).
Du poivre.	<i>Peresse</i>	Пéрецъ.
De la cannelle	<i>Carissa</i>	Кори́ца.
Du gingembre	<i>Imber.</i>	Имб́иръ.
De la muscade	<i>Muscatte.</i>	Мускáтъ.

⁽¹⁾ На́волоки «taies, enveloppes», et non pas «linceux». Les diaps de lit étaient inconnus dans l'ancienne Russie, et le traducteur russe a mal compris le mot «linceux»; au reste, la glose на́волоки se trouvait confirmée par le mot même qui suivait, «des orilletz» поду́шники.

⁽²⁾ Les gloses de ce mot et de la plupart de ceux qui suivent jusqu'au mot «dimanche», semblent données indifféremment au nominatif ou au génitif du singulier (génitif partitif) Sur tous ces mots voir Костомаровъ, *Очеркъ языка въ Московскомъ государстве въ XVI и XVII столетияхъ*, 2^e éd., Saint-Pétersbourg, 1889.

⁽³⁾ *Croyee*, pour *croye* (ms. Dupuy) ou *croie*, ancienne forme du nom de la *croie* Von Litné, *Dictionnaire de la langue française*, à l'historique du mot *croie*

Du masif ⁽¹⁾ .	<i>Seuytta moucatemey.</i>	Цвѣтъ мускатный.
Du clou de girofle.	<i>Guoesseniqua.</i>	Гвоздика.
De la rubarbe ⁽²⁾ .		
Du safian.	<i>Sa/ren.</i>	Шавранъ.
De lyvoyre	<i>Costy rybya.</i>	Кость рыба.
Du morfil ⁽³⁾ .	<i>Mor souescosty.</i>	Моржовая кость
Du muscq.	<i>Messecouz.</i>	Мускусъ.
De lor.	<i>Zolotta.</i>	Золото (ou зѳлота).
De l'argent.	<i>Sereba.</i>	Серебѳ ⁽⁴⁾
Du metal.	<i>Myetyf.</i>	Мѳдь ⁽⁵⁾ .
Du cuyve	<i>Saperoudo ⁽⁶⁾.</i>	...? руда.
Du plomb	<i>Seumessa.</i>	Свинѳцъ (ou свинца).
De l'estain.	<i>Ollora ⁽⁷⁾.</i>	Олова.
De l'assier.	<i>Uossequa.</i>	Лѳска ⁽⁸⁾ .
Du ler.	<i>Seliza.</i>	Желѳза ⁽⁹⁾ .

⁽¹⁾ *Masif* doit être lu *masis*, lequel est lui-même pour *macis*. Cf. JUNIUS, *Nomenclator*, p. 81 b, De *aromatibus*, au mot *Macer* vel *macis* : «*Macer*, vel *macis*. μακερ, ξυλομακερ Cortex aromatibus, nucis rayisticas involucrium amiculum — Al. Muscatenbloemen, Muscatbl  c. — B (Belgique) Macis-fiche, bloem van moscae — G. et It. Macis — H. (Hispanico) Macis, macias, gingibre maqui.» — Je dois cette précise science à l'obligeante étude de M. Brunot. On trouvera le *Nomenclator* de Junius, avec les corrections et additions de Hermann Geunberg, à la suite du *Thesor de la langue française* de Nicot (1606). — G. HEYD, *Histoire du commerce du Levant au moyen âge*, t. II, p. 614 et suiv. de la traduction française de F. Raynaud.

⁽²⁾ La glose manque également dans le ms. Dupuy.

⁽³⁾ *Morfil* : «Non donné à l'ivoire qui n'a pas encore été travaillé, aux dents d'éléphant séparées de l'animal.» (LITTRÉ *Dictionnaire*.)

⁽⁴⁾ Селѳ, par assimilation, pour серѳи.

⁽⁵⁾ Мѳдь «cuivre», glose déplacée, et qui vaut pour le mot français qui suit.

⁽⁶⁾ *Saperoudo* (*saperondo* dans le ms. Dupuy) peut-être pour саранъ руда, proprement «minerai brut», glose du mot français qui précède.

⁽⁷⁾ *Ollora*, faute de lecture pour *olloua*.

⁽⁸⁾ Лѳска «lustré poli, brillant» Le brillant de l'acier ? L'acier était connu en Russie au xvi  s cle, mais, semble-t-il, seulement à titre d'objet importé, voir M. D. КИМИРОВ, *Металлы, металлы есики и металлы и минералы* (sic) въ древн  Россіи (ouvrage corrigé et complété par K. A. Skal'kovsky), Saint-Pétersbourg, 1875 p. 117-158.

⁽⁹⁾ Желѳзо, forme petite-russienne, pour желѳзо. Cf. ci-dessus, p. 161 n. 3.

De l'encens.	<i>Grassequa.</i>	Краска ⁽¹⁾ .
De loere.	<i>Craseua.</i>	Красно ⁽²⁾ ⁽²⁾
Du verd et gris.	<i>Rondoul myel denaye.</i>	Родилъ ⁽²⁾ мѣл ныи ⁽³⁾ .
Du cuir de marroquin.	<i>Safien.</i>	Сафьянъ.
Du chamois.	<i>Somechon</i> ⁽⁴⁾	Замша.
Du cuir de vache.	<i>Tellayteua</i>	...?
De la buffe.	<i>Boy couya cossa</i>	Быковья кожа.
Du cuir de cheval.	<i>Coessa lachedinna.</i>	Кожа лошадына.
Du cuir de boucq.	<i>Cosse latynna.</i>	Козьянна.
Du cuir de pourceau.	<i>Seuynna cossa.</i>	Свиньяя кожа.
Du cuir de veau.	<i>Teslessy cossa.</i>	Телячья кожа
De la pluie.	<i>Doys</i>	Дождъ
De la neige.	<i>Senya.</i>	Снѣгъ
De la glace.	<i>Lyot.</i>	Ледъ
Devisons de quelque chose.	<i>Gouuormmes seto ny bout.</i>	Говоримъ (ou гово- римъ) что ни будъ.
Des dames.	<i>Por mollodis</i>	Про молодцы.
Des armes.	<i>Roussequa.</i>	Оружье(?)

(¹) Le traducteur russe ne paraît pas avoir bien compris la question. Il entend seulement qu'il s'agit d'une denrée exotique et, sans plus de souci, il traduit par *краска* qui, en ancien russe, était la désignation spécifique de l'indigo (ainsi, par exemple, dans le *Voyage* d'Athanasie Nikitin). Au reste, il n'est pas impossible que *краска*, pris au sens de «couleur rouge», ait été également une désignation spécifique de l'encens de l'Inde de cet encens dont Colgrave, dans son *Dictionary of the french and english tongues*, dit qu'il est «of a faint and white red colour». Répété plus loin (à la fin de la lettre D), le mot *encens* est de nouveau traduit par *crassequa* dans le ms. de Thivet, mais, cette fois, plus exactement glosé en *themian* — *тимянъ* dans le ms. Dupuy.

(²) *Craseua* semble être une faute de lecture pour *craseia*, *красно*, gén. *красна*, «du rouge»?

(³) *Родилъ*, mot poonaïs (*rondel*), «casseroles». Faut-il supposer que l'auteur français, voulant expliquer le mot par la chose, aura donné à son «touchement» russe... une casseroles de cuivre tachée de vert de gris? Peut-être lire simplement *руда мѣтанъ*.

(⁴) *Somechon*, faute de lecture pour *samechon*, la glose du ms. Dupuy est *semechon*.

Des arenes.	<i>Selqua.</i>	Сѣльди.
De lestourgeon.	<i>Assethinna.</i>	Осеіріна.
Du poisson frais	<i>Byella riba.</i>	Бѣла рѣба.
Des mors de cheval.	<i>Pattucauoy lachedinn.</i>	Подковъ лошадѣны.
Des cloux.	<i>Gouesseday</i> ⁽¹⁾ .	Гвѣзди (ou гвѣзды).
De lesque ⁽²⁾	<i>Trout.</i>	Труть.
Du soufle.	<i>Syera</i>	Сѣра (ou пѣръ).
De la gomme.	<i>Ghiera</i> ⁽³⁾ .	...?
Du ble.	<i>Gitta</i>	Жѣто
De lavoyne.	<i>Auyes.</i>	Овѣсь.
De segle.	<i>Roz.</i>	Рожь.
De lorge	<i>Y essemuin.</i>	Ячмѣнь.
Des choux.	<i>Capoussetta.</i>	Капуста.
Des poreaux.	<i>Nagourssi.</i>	(Π)ογυρις ⁽⁴⁾ .
Des oignons.	<i>Loucq.</i>	Лукъ.
Des aux.	<i>Sessenouy</i>	Чеснокъ.
Des rozes.	<i>Rosse.</i>	Рѣзы.
Des violettes.	<i>Scuyottay.</i>	Цвѣтъ ⁽⁵⁾ .
Du savon.	<i>Mouuylla.</i>	Мыло (ou мѣла).
Des concombres.	<i>Agoursy</i>	Огурцы.
Des melons.	<i>Daynyee.</i>	Дѣны.
Du velours	<i>Barquehayt.</i>	Бархатъ.
Du sat'n.	<i>Attellas</i>	Атласъ.
Du damas.	<i>Camqua.</i>	Камка.
Du taffetas.	<i>Taffottas.</i>	Тафта.

⁽¹⁾ *Gouesseday*, faute de lecture pour *geouesseday*.

⁽²⁾ *De lesque* pour *de l'esque* de l'esche *Esche*, nom ancien de l'amadou; voir LAMARZ, *Dictionnaire* à l'usage de l'usul. Le mot «amadour» n'est pas encore dans la première édition du *Dictionnaire* de LAMARZ.

⁽³⁾ *Ghiera* paraît n'être qu'une simple répétition de la liste précédente. Le mot «gomme», habituellement transcrit *gum* en russe moderne, n'avait pas été compris.

⁽⁴⁾ Ογυρίς, proprement «des concombres»; voir ci-après SUR la prononciation, voir ci-dessus, p. 148 l. 6.

⁽⁵⁾ Traduction du particulier par le général.

Du drap dor	<i>Oltabas.</i>	Алтабасъ ⁽¹⁾ .
De l'escarlate	<i>Escorlloito.</i>	Скорлатъ ⁽²⁾ .
Du vin clairer	<i>Uino grassena.</i>	Вино красно ⁽³⁾ .
Du vin despaigne.	<i>Uino Espenqua.</i>	Вино или некое
Du beuire.	<i>Massela.</i>	Масло (ou масла).
Du fromage.	<i>Chura</i>	Сыра.
Du lait	<i>Moltequa.</i>	Молока.
Du rys.	<i>Pechano.</i>	Пшено ⁽⁴⁾ .
de ce que vous luy donnerez ⁽⁵⁾ .	<i>seton se teydal.</i>	что же ты далъ (ou дашь).
Des salieres d'argent.	<i>Solomca cerebrena.</i>	Соломка серебряна.
Des cloches.	<i>Collo chella.</i>	Колокола.
Dimanche.	<i>Uascisenya.</i>	Воскресенье ⁽⁶⁾ .
Decembre.	<i>Destembra.</i>	Декембръ ⁽⁷⁾ .
De l'ensentz.	<i>Crassequa.</i>	Краска ⁽⁸⁾ .
Estes vous malade?	<i>Tynymoyze chely?</i>	Ты неможешь ли?
Et je yray chez vous.	<i>Ia boudou tebe naue- chayt.</i>	Я буду тебе навѣ- щать.
et aux bons garçons.	<i>Uessye drougue.</i>	всѣ други ⁽⁹⁾ .

⁽¹⁾ Sur le brocart d'or dit алтабасъ (en polonais *altcmbas*, du ture *áltunbadž*), voir KOSTOMAROV, *loc cit*, p. 334

⁽²⁾ Cf. SREZNEVSKIJ, *Materialy*, à ce mot. Le initial de la glose *escorlloito* est dû à l'analogie du mot français, et de même, ci dessous, pour l'e de *Espenqua*.

⁽³⁾ Littéralement «vin rouge». Cf. COTGRAVE, *Dictionary* au mot *Claret* et «Claret wine (is commonly made of white and red grapes mingled, or growing, together)».

Sous la forme *claret*, le nom du *vin claret* s'est conservé en anglais moderne comme désignation du vin rouge.

⁽⁴⁾ Пшено, au sens de сарацинское пшено

⁽⁵⁾ Dans le ms Dupuy, ces mots viennent immédiatement après «et respondray pour luy». Voir ci dessous p 470, n. 8.

⁽⁶⁾ L'a final de *uascisenya*, la syllabe finale même étant inaccentuée, doit se lire e

⁽⁷⁾ Sur la forme ancienne de декември, voir SREZNEVSKIJ, *Materialy*. — La glose du ms. Dupuy est *decembra*.

⁽⁸⁾ Voir ci dessus, p 467, n. 1

⁽⁹⁾ Voir ci dessous, p 473, n. 3. La question, sans doute mal posée, ne semble pas avoir été mieux comprise; et l'on se demande s'il faut rattacher *apryu* (forme moderne pour *apryu*) à *apryu* «ami» ou à *apryu* «autre»

et de la guerre ⁽¹⁾ , et des faictz ce Ale- xandre le Grand,	<i>prosselouschou</i> <i>[gouuory pro Ale-</i> <i>xandre prassanyo,</i>	про сзѣжбу, [гоуорѣ] про Але- ксандра велика- го ⁽²⁾ ,
et de César, et de Pompée, et de Hannibal de Car- thage,	<i>y proussasa,</i> <i>y Pompea,</i> <i>de Hannibal y proussa-</i> <i>rot Carthanno,</i>	и про Цезаря, и Помпея, <i>de Hannibal</i> и про иѣроуѣ Карthan- но ⁽³⁾ ,
et de Scipion l'Afri- cain.	<i>y prouuoy uodo Supian-</i> <i>no lafricanno son-</i> <i>na ⁽⁴⁾ zemoly.</i>	и про воуѣуѣ Си- рианно Африкан- скоу (?) и мѣѣ.
et vous me condui- rez ⁽⁵⁾ ,	<i>tymonca prouedassela?</i>	Ты менѣ проводишь ли?
et je vous accompa- gneray ⁽⁶⁾ .	<i>y tebu prouecho.</i>	и тебѣ провоожу.
En quelle rue demeure il?	<i>Pouatray ⁽⁷⁾ da ouua</i> <i>giest?</i>	По кагоуѣ хоруѣ живеѣ (ou c'elъ)?
et respondray pour luy ⁽⁸⁾ .	<i>yus prouam prouu u . .</i>	язъ по немъ поуѣ ка . . .
Fevrier.	<i>Februra.</i>	Феврарѣ (ou февра- рѣ).

⁽¹⁾ Ces mots et ceux qui les suivent viennent, dans le ms. Dupuy, immédiatement après «parlons de l'amour — des lames — des amours».

⁽²⁾ Le «roman d'Alexandre» n'était pas moins populaire en Russie qu'en France. Sur l'*Alexandre* russe et ses diverses rédactions, voir V. Isak, *Alexander der Pyrrhus und seine Abenteuer*, Moscou, 1893.

⁽³⁾ Le traducteur russe paraît n'avoir eu que des notions assez vagues sur Annibal et Carthage — *Carthago*, faute de lecture pour *Carthago*, selon le ms. Dupuy.

⁽⁴⁾ *Sonna*, dans le ms. Dupuy. Peut-être lire *lafricanno sonna* en *lafricanno sonna* = *Африканско*?

⁽⁵⁾ Dans le ms. Dupuy, cette phrase vient immédiatement après «je vous conduiray», la conjonction «et» manque.

⁽⁶⁾ Après «venez moi accompagner» dans le ms. Dupuy, «et» manque.

⁽⁷⁾ *Pouatray*, dans le ms. Dupuy.

⁽⁸⁾ Dans le ms. Dupuy cette phrase vient après «je d'mou aray ici si vous voulez», et immédiatement avant «de ce que vous luy donnez».

Gardyen.	<i>Setoros.</i>	Стóрожъ
Gys.	<i>Caulloup.</i>	Гóлубъ ⁽¹⁾ .
Huict	<i>Uosemy</i>	Вóсемь.
Huictante ²⁾ .	<i>Uosemy dessazyty.</i>	Вóсемьдесять.
Huict cens mille.	<i>Uosemy sot tysces.</i>	Восемьсóтъ тысячъ.
Je vous donneray de largent.	<i>Ias tebye dam denye.</i>	Язъ тебѣ дамъ дѣ неръ
Je vous remercie du plaisir que mavez faict.	<i>Y a tebye zatodyella chylombyon setleme- nye setdyella.</i>	Я тебѣ за то дѣло челомъ быю, что ты мнѣ сдѣлалъ.
Je ne scays.	<i>Nye udy you.</i>	Не вѣдаю ⁽³⁾ .
Tions nous au chas- teau?	<i>Poudem of guorot⁽⁴⁾?</i>	Пойдемъ (ou пойдѣмъ) (о)вѣ гó- родъ?
Jeaune.	<i>Jault.</i>	Желтъ
Il est venu.	<i>Prichal⁽⁵⁾ tuopt.</i>	Пришелъ (ou приѣхалъ) вотъ(?).
Il viendra bien tost.	<i>Secorot priedet.</i>	Скóро приѣдетъ.
Jen suis fort ayse	<i>Y a se rabe dobryee</i>	Язъ радъ дóбрѣ (ou дóбрѣ).
Il ne tardera point beaucoup.	<i>Niedolgua git</i>	Недóлго жѣтъ ⁽⁶⁾ .
Je vous escoutois ⁽⁷⁾ .	<i>Y a tebe chelouchaye</i>	Я тебѣ слýшалъ.

(1) Voir le *Slovar' cerkovno slavya iskago i russkago jazyka* de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg (1817) au mot Голубица

(2) *Octante*, dans le ms. Dupuy.

(3) Вѣдаю, forme petite-russienne pour вѣдаю Cf. ci-dessus, p. 461, n. 3, et 466, n. 9

(4) *Ofnorot*, dans le ms. Dupuy. Sur овъ городъ pour въ городъ cf. ci-dessus, p. 476, n. 1.

(5) *Prichal* : il faut sans doute corriger en *priechal* (приѣхалъ), conformément à la glose qui, dans le ms. Dupuy, suit immédiatement celle-ci : «le voici venu» — *priechal* Voir ci-dessous p. 473 l. 9

(6) Жѣтъ au sens de «rien» Le mot «point» manque dans le ms. Dupuy.

(7) *Escoute*, dans le ms. Dupuy, ce qui donnerait *eslytalo* comme la transcription de *chelouchaye*

Il vous escoutera ⁽¹⁾ .	<i>Il vous escoutera.</i>	И пучу́.
Je me joue.	<i>Y a choucha.</i>	И чи́и то пелу́ко
Je y prens grand ⁽²⁾ plaisir.	<i>Y nanyetta uelluquo lubo.</i>	нобо
Je vous conduiray	<i>Y as the prouedo.</i>	И зь те проведу́.
Je menuyres jamais avecques vous.	<i>Meny est⁽³⁾ oboy ny eschua.</i>	Ми́и съ тобси́ не чъска́иво(?)
Je men yray.	<i>Y a poydou.</i>	Я поиду́.
Je demeurerey icy si vous voulez.	<i>Yas sedicha asta nocha.</i>	Ягъ эди́ся ⁽⁴⁾ оста- нуса.
Jendy.	<i>Satouerquo.</i>	Четвёргъ.
Il est jour	<i>Den.</i>	День.
Il est nuit.	<i>Noche.</i>	Ночь.
Janvier.	<i>Iannas.</i>	Январь.
Juing.	<i>Y Iunya.</i>	Ю́ня.
Juillet.	<i>Y Iullya.</i>	Ю́ли.
L'Empereur y est il?	<i>Pessarem⁽⁵⁾ ueguorodel?</i>	И́сцарь въ городѣ ль?
Le Roy y est il?	<i>Sare ueguorodel?</i>	Ца́рь въ городѣ-ль?
Lavez vous fait?	<i>Zedhello laitay?</i>	Сдѣла́лъ ли гѣ?
Le ferez vous?	<i>Zedhella chelitay?</i>	Сдѣла́ете ли гѣ?
L'hyver.	<i>Zimya.</i>	Зима́.
L'esté.	<i>Ljeta.</i>	Лѣ́то.
La teste.	<i>Guelaua.</i>	Голова́.
Le corps.	<i>Brerucha.</i>	Брѣ́хо ⁽⁶⁾
Le bras ⁽⁷⁾ .	<i>Rouquay.</i>	Ру́ка.

⁽¹⁾ Cette phrase, demeurée sans réponse, manque dans le ms Dupuy.

⁽²⁾ Grand manque dans le ms Dupuy.

⁽³⁾ Meny est, et non neny est, dans le ms Dupuy.

⁽⁴⁾ Эди́ся pour эдѣ́ся, nouveau trait de prononciation petite-russienne Cf c - dessus p 464, n. 3, / 66 n 9 et / 71, n. 3.

⁽⁵⁾ Pessarem, faute de lecture pour Sessarem Cette question et celle qui la suit viennent, dans le ms Dupuy immédiatement après la question «i ons nous au chasteau?»

⁽⁶⁾ Брѣ́хо, proprement «le ventre»

⁽⁷⁾ «Le bras» . la glose indique suffisamment qu'il faut lire les bras

Les cuysse.	<i>Seto guena.</i>	Стегна.
Les jambes.	<i>Nogue.</i>	Ноги.
Les piedz.		
Laissez moy.	<i>Nessa moy.</i>	Не замай ¹⁾ .
Le vent est froid.	<i>Syuericq uyetra.</i>	Сіверникъ вѣтеръ (ou вѣтра) ²⁾ .
Le vent est chaud.	<i>Uyetra tyoplay.</i>	Вѣгеръ теплый (ou вѣтра теплая).
Le voici venir.	<i>Priechal.</i>	Пріѣхалъ.
L'attendray icy.	<i>Ya tebe sedoudyet.</i>	Я тебѣ жду здѣсь.
Lon vous y demande.	<i>Solouecque tebe xauiot obledena.</i>	Человѣкъ тебѣ зо- ветъ къ бля- дѣмъ ³⁾ .
La chair nest point bien cuitte.	<i>Meessa nye pospyella.</i>	Мѣсо не поспѣло.
La chair est dure.	<i>Meessa tougua.</i>	Мѣсо тѣго.
Le pain nest pas men cuiet.	<i>Clyeba nye pospiella.</i>	Хлѣбъ не поспѣлъ (ou, peut-être, хлѣба не поспѣ- ла ⁴⁾).
Lavez moy cela.	<i>Uoy moy menyetto.</i>	Вѣмой мнѣ о го.
Le jour saint Nicolas.	<i>Nycollin den.</i>	Николитъ дѣнь.
La guerre.	<i>Chelouseba.</i>	Слѣжба.
La paix.	<i>Myr</i>	Миръ.
La mer.	<i>More.</i>	Море.
Le bourreau.	<i>Pallé chuy.</i>	Палачъ.

¹⁾ Voir SREZNEVSKIJ, *Materialy*, au mot ЗАМАТИ

²⁾ L' *Opyt oblastnago velikorusskago slovarja* de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg (1852) et le dictionnaire de Dal' sont d'accord pour attribuer la forme сіверникъ au parler d'Olonets, cf. Dal' *Tolkovyj slovar*, au mot СѢВЕРЪ. Бігра pour вѣтеръ, sur la tendance de la langue populaire à remplacer les neutres en -о et les masculins en -ъ par des féminins en -а, voir Paul BOYER et N. SPÉRANSKI, *Manuel pour l'étude de la langue russe*, p. 192, n. 1.

³⁾ Dans le ms. Dupuy, cette phrase vient après «allez au bourreau» (voir p. 161 l. 1) et est immédiatement suivie de «et aux bons garçons» (voir p. 169, n. 9).

⁴⁾ Cf. ci-dessus, n. 2, in fine.

L'enseigne	<i>Paparchucq</i> ⁽¹⁾ .	Праноричъ.
Le tambour.	<i>Nabanichucq</i>	Набичикъ ⁽²⁾ .
Landy.	<i>Panyedemucq</i>	Подѣльникъ.
Le joar de Noël.	<i>Razouteu.</i>	Рождество.
Le jour de l'an.	<i>Peruoy den nouadon.</i>	Первыи дѣнь во годѣ.
Le jour de Pasques	<i>Uelicque den.</i>	Великѣ дѣнь.
Le jour de Pentecosles	<i>Troysen den.</i>	Троицынъ дѣнь.
Le jour saint Jean	<i>Iuan den.</i>	Иванъ дѣнь.
Le jour saint Michel	<i>Michalle den.</i>	Михаилъ дѣнь.
Le soleil.	<i>Saulsa</i>	Солнце.
La lune.	<i>Myessa.</i>	Мѣсяць.
Le ciel.	<i>Nyoba</i>	Небо ⁽³⁾ .
Les estoilles.	<i>Zeuysde</i>	Звѣзды
Le vent	<i>Uyeter.</i>	Вѣтеръ.
L'orloge va elle bien?	<i>Chacyl doh ouyl?</i>	Часы-ль добры-ль?
Mouchez la chandelle.	<i>Papucy mresso.</i>	Погаси свѣчу.
Machatterez vous quelque chose?	<i>Couymenye solo ny boudy.</i>	Купи мнѣ что нибудь.
Mon lit est il fait?	<i>Moya pastella passilanaia?</i>	Мой постель и обстланая?
Menez moy coucher, garçon.	<i>Pouedy menea espat, mallades.</i>	Поведи меня спать, молодой.
Monstrez moy le puyvé.	<i>Ouquazomenya ci elecho.</i>	Укажи (pour укажи) мнѣ крыльцо ⁽⁴⁾ .
Ma ceinture	<i>Couchacq.</i>	Купякъ.
Mengez.	<i>Guyes.</i>	Внѣ.
Mes gandz.	<i>Rouqua mssa</i>	Рукавицы

⁽¹⁾ *Paparchicq* pour *pararchicq*, par dissimilation. Ni ce mot ni le précédent (наличъ), ni le suivant ne se trouvent dans les *Materials* de Sieznensky.

⁽²⁾ S'il fallait voir dans *nabanichicq* (*nabamichicq* dans le ms. Dupuy) autre chose qu'une transcription par à peu près, on pourrait supposer une forme *набичикъ*, refaite sur *набичикъ*, d'après *барабичикъ*.

⁽³⁾ Небо, en prononciation populaire pour *небо*.

⁽⁴⁾ Le *Dictionnaire de l'Académie* (1817) donne au mot *крыльцо* la 6^e leçon *крыльцо* « крыльцо при входѣ или изъѣздѣ, служашее для выхода и входа въ сѣни ». Et il n'y a pas lieu de penser que *крыльцо*, au XVI^e siècle, signifiait autre chose.

Mon pere.	<i>Atecs.</i>	Отѣцъ.
Ma mere.	<i>Mattja.</i>	Мати.
Mon oncle	<i>Dadya</i>	Дѣдя.
Ma tante.	<i>Tyotiqua.</i>	Тетка.
Mon frere	<i>Brate.</i>	Братъ.
Ma seur.	<i>Sestra.</i>	Сестра.
Mon cousin	<i>Plemennicq.</i>	Племѣнникъ ⁽¹⁾ .
Ma cousine.	<i>Plemennissa.</i>	Племѣнница ⁽²⁾ .
Mon neveu	<i>Plemennicq.</i>	Племѣнникъ.
Ma niece	<i>Plemennissa.</i>	Племѣнница
Mon beau pere.	<i>Uocheman.</i>	Вѣчимъ.
Ma belle mere.	<i>Maclaca</i>	Мачеха.
Mon beau frere.	<i>Zeitta.</i>	Зять.
Ma belle seur.	<i>Nyeusqua.</i>	Певѣтка.
Mon gendre.	<i>Zeitta.</i>	Зять.
Ma belle fille.	<i>Nyeusqua.</i>	Певѣтка.
Mon compere.	<i>Com.</i>	Кумъ
Ma commere.	<i>Comisa</i>	Кумѣ.
Mon grand pere	<i>Dieta.</i>	Дѣдъ.
Ma grand mere.	<i>Baba.</i>	Бѣба.
Mon grand amy.	<i>Myell'a dioguo.</i>	Мѣлый (ou мѣль) другъ
Ma grand amye.	<i>Myell'a podrougua.</i>	Мѣла подруга
Mon voysin.	<i>Moy sousiet.</i>	Мой сусѣдъ.
Ma voisine.	<i>Moya sousieda.</i>	Моя сусѣда.
Mon hoste	<i>Moy produornicq</i>	Мои продвѣрникъ, (?) ⁽³⁾ .
Mon hostesse	<i>Moya produornissa.</i>	Моя продвѣрница(?).

(1) Племѣнникъ, en vieux russe n'avait encore que le sens général de родственникъ, родственникъ.

(2) Voir à la note précédente. — Les mots «ma cousine» «mon neveu» et leurs gloses sont omis dans le ms. Dupuy

(3) Продвѣрникъ et продвѣрница manquent dans Sieznvskij. On notera qu'en russe moderne le premier est le prénom d'un étranger avec lequel on est en contact, et le second est le prénom d'un étranger avec lequel on est en contact. Peut être faudrait-il lire подворникъ et подворница, d'après les écrits. Ms. Dupuy. *produornicq*, sans *moy*.

Mille.	<i>Tysesem.</i>	Ты́сяча.
Myllon	<i>Seto sot tysés tyresay.</i>	Сѣто сѣтъ ты́сячь ты́сячей.
Mardy.	<i>Oftormeq.</i>	Овѣ́рникъ ⁽¹⁾ .
Mercredy.	<i>Sereda</i>	Середá.
Mars.	<i>Martha.</i>	Ма́рга.
May.	<i>Maya.</i>	Ма́я.
Nenny, monsieur, il ny est point ⁽²⁾ .	<i>Nyeta Asoudare doma.</i>	Нѣтъ осудáри дѡма.
Nenny, madame, il ny est point.	<i>Nyeta Assoudarinyo dama</i> ³⁾ .	Нѣтъ осударыни дѡма
Non.	<i>Nyette.</i>	Нѣтъ
Neuf.	<i>Deuty</i>	Дѣвятъ.
Nonante.	<i>Deuenossetta.</i>	Девяно́сто.
Neuf cens mille.	<i>Deuty sot tysés.</i>	Дѣвятъ сѣтъ ты́- сячь.
Noyr.	<i>Chornocq.</i>	Чѡрно.
Ne vous fâchez pas.	<i>Nyo crochins</i>	Не кручѣнься ⁽⁴⁾ .
Novembre.	<i>Novembra.</i>	Новембръ.
Ou allez vous ?	<i>Delchel ydes ?</i>	Далѣче-ль ѣдѣтъ ⁽⁵⁾ ?
Ou avez vous este ?	<i>Guedye yessye bouel ?</i>	Гдѣ сѣѣ бѣлъ ?
Ou est il alle ?	<i>Dolechellyon pachol ?</i>	Далѣче-ли оутъ по шѣлъ ⁽⁶⁾ ?
Ouy.	<i>Yes.</i>	Гѣтъ ⁽⁷⁾ .

¹⁾ Sur овѣ́рникъ, conservé en russe dialectal, cf. ci-dessus, p. 471, n. 1.

²⁾ Cette phrase et celle qui la suit manquent dans le ms. Dupuy. Ni l'une ni l'autre n'ont été exactement comprises par le traducteur qui n'a pas vu que *monsieur* et *madame* étaient ici des vocatifs.

³⁾ *Dama*, faute de lecture pour *doma*.

⁴⁾ Кручѣнься, en vieux russe, signifiant «se fâcher» plutôt que «s'affliger» Pamva Berynda, dans son *Лексиконъ* (1653), glose Кручѣнься еѣ «надымается душою, пылу пылается».

⁵⁾ Voir ci-dessus, p. 461, n. 2.

⁶⁾ Voir la note précédente.

⁷⁾ Actuellement *enecio*, dans la marine et l'armée russes, l'affirmation est communément exprimée par *есть* et non *да*. Si l'on se reporte à ce qui a été dit de la composition du *Dictionnaire des Moscovites* (voir ci-dessus, p. 111), on

Où avez vous tant este?	<i>Guedye thy boyl dol- gua?</i>	И дѣ ты былъ долго?
Ouvrez ceste porte	<i>At tapry uerotta.</i>	Отвори ворота.
Onze.	<i>Odinnasseti.</i>	Одиннадцать
Orengé.	<i>Noreng ceuyet</i>	Парндж(?) цвѣтъ ⁽¹⁾ .
Où est le chemin pour aller?	<i>Couly darogua?</i>	Куды дорога?
Ostages.	<i>Porouchyquy.</i>	Поручики ⁽²⁾ .
Octobre.	<i>Octobra.</i>	Октябрь ⁽³⁾ .
Parlez.	<i>Gouory.</i>	Говори.
Prions Dieu.	<i>Moelin Boch.</i>	Молимъ Бога.
Prenez cela.	<i>Uossemyty.</i>	Возьми те.
Peu à peu.	<i>Pathcho.</i>	По тиху.
Parlez a luy.	<i>Gouuory yamon.</i>	Говори яму ⁽⁴⁾ .
Prenez le en jeu, sil vous plaict	<i>Pomeryca.</i>	Помрися.
Parlons de l'amour.	<i>Gouuorye⁽⁵⁾ prolu of.</i>	Говори про любовь.
Parlementer.	<i>Rasquanor⁽⁶⁾.</i>	Разговоръ.
Pleges ⁽⁷⁾ .	<i>Porrouca.</i>	Поручка.
Quesce que vous de- mandez?	<i>Cheuopotays?</i>	Чего пытаешь?
Quelles no ^{tes} par la ville, monsieur?	<i>Seto uestay, assoudare?</i>	Что въсѣй, оу дѣрь?
Quesce que vous avez?	<i>Seto ou tebe y est?</i>	Что у тебѣ есть?

admetta sans peine que tout au moins certaines de ses gloses aient pu être fournies par des gens de guerre ou de mer.

⁽¹⁾ Si le traducteur n'a pas simplement reproduit le mot français, il faudrait admettre qu'il en connaissait l'original arabe, *ad andž*.

⁽²⁾ Voir le *Dictionnaire de l'Académie* (1847) et, au mot Поручикъ, les *Materialy* de Sreznevskij. Dans le ms Dupuy, où le mot «ostages» ne figure pas, la glose *porrouchyquy* est attribuée au mot «pleges».

⁽³⁾ La forme октябрь manque dans Sreznevskij. Les formes qu'il donne sont октомрии, октоприи, оклири, оклибри, оклабри.

⁽⁴⁾ Яму, forme dialectale pour сму.

⁽⁵⁾ *Gouuorye* = *ionopri*, comme si le texte français portait «paie».

⁽⁶⁾ *Rasquanor*, faute de lecture pour *rasqanor*. Cf p. 463, n. 7.

⁽⁷⁾ Ce mot est inexactement glissé en *porrouchyquy* dans le ms Dupuy.

Que ferons nous ?	<i>Seto nam guyelot ?</i>	Что́ намъ дѣлать ?
Que couste cela ?	<i>Setoto dallen ?</i>	Что́ то́ дѣлать ?
Que voulez vous ?	<i>Achano coechays ?</i>	А чаво́ хочешъ ?
Quy ⁽¹⁾ faiet froid.	<i>Setu deano.</i>	Студено.
Quy faiet chaud.	<i>Tyeplo.</i>	Тепло
Quatre.	<i>Chateru.</i>	Четы́ре.
Quatorze.	<i>Zathery nassetly.</i>	Четъ́ринадцатъ.
Quinze.	<i>Pet nassetly.</i>	Пятъ́надцатъ.
Quarante.	<i>Sor oeq.</i>	Сорокъ.
Quatre cens mille	<i>Satter y seto tysey.</i>	Четы́ре ста т́исячъ.
Quatre tous d'or et	<i>Satter y setoboy zellatyr.</i>	Четы́ре (pour чѣ́ве- ры) сго́лбъ(?) зла- ты́е (ou сго́пъ ⁽²⁾ зла́тъ ?).
Quatre tous argen- tees	<i>Satter y setoboy sere- brenna.</i>	Четы́ре (pour чѣ́- веры) сго́лбъ(?) сере́бряны́е (ou сго́пъ и́ сере́брен- ны́я?).
Quel jour avons nous ?	<i>Quatoray den ?</i>	Како́рыи дѣнь ?
Quelle heure est-il ?	<i>Quatoray chay ?</i>	Како́рыи ча́съ ?
Qui est ce qui est ceans ?	<i>Quetto doma ?</i>	Ка́ко дома́ ?
Revenez tost	<i>Predys secora.</i>	Приди́ скоро.
Rouge.	<i>Grassenol.</i>	Кра́сно ⁽³⁾ .
Serviteur, v̄re mais- tresse est elle ceans ?	<i>Chelougua, assoudari- nye theuoye domal ?</i>	Слуга́, о́судари- нво́я дома-ль ?
Souperons nous bien tost ?	<i>Borzelham obyedet⁽⁴⁾ ?</i>	Борзо́ ль намъ о́бѣ- дать ?

⁽¹⁾ Qu'il, dans le ms. Dupuy et de même à la ligne suivante.

⁽²⁾ Croná était entendu au sens de « grand verre ou gobelet de métal, sans anse, évasé par le haut » (*Dictionnaire de l'Académie*, édit. de 1847) Mais le mot français « tour » fait difficulté.

⁽³⁾ Comp. p. 169, l. 3. *mino grassena* = мино краснo.

⁽⁴⁾ Déjà plus haut (p. 164 l. 21) on a vu cette même glose pour « disnerons nous »

Sciez la porte.	<i>Zatheuary uerotta.</i>	За́вори вору́га.
Six.	<i>Ses.</i>	Шесть.
Sept.	<i>Sem.</i>	Семь.
Seize.	<i>Ses nassetty.</i>	Шестьна́дцать.
Soixante.	<i>Ses dessaitte</i>	Шестьдеся́тъ.
Septante.	<i>Sem dessaitty.</i>	Семьдеся́тъ.
Six cens mille.	<i>Ses sot tysés.</i>	Шесть со́тъ ты́сячъ.
Sept cens mille.	<i>Sem sot tysés</i>	Семь со́тъ ты́сячъ.
Soupez avecques moy.	<i>Uouzenaye chenamyé</i>	Ву́жинай ⁽¹⁾ съ́ нами.
Sil vous plaist feiez vous cela?	<i>Rubelly tebye tho sedyél- laty?</i>	Лю́бо ли тебѣ́ го- сды́лати?
Sergent mayor.	<i>Guelcha oulechicq.</i>	Ертау́лыцникъ (?) ⁽²⁾ .
Samedy.	<i>Soubota.</i>	Субо́та.
Septembre.	<i>Septembra.</i>	Сентя́брь.
Trois.	<i>Try.</i>	Три.
Treize.	<i>Try nassetty.</i>	Трина́дцать
Trente.	<i>Trayzel</i>	Три́дцать
Trois cens mille.	<i>Trysta tysés</i>	Три́ста ты́сячъ.
Tanne.	<i>Barrosf.</i>	Ба́рровъ ⁽³⁾ .
Tieves.	<i>Peremyryu</i> ⁽⁴⁾ .	Переми́рьс.
Tous les sainctz.	<i>Den uestya seueathe.</i>	Де́нь всѣ́хъ святы́хъ.
Vous plaist il quelque chose?	<i>Seto tebye na dobet?</i>	Чи́о тебѣ́ па́добѣ́тъ?
Vous avez beaucoup tardé.	<i>Thys guadyel dolgua.</i>	Ты сего́дья́ до́лго.

bien tost ?» Le ms. Dupuy, plus exact ici, traduit «souperons nous bien tost?»
par *ouge natehiam* ужи́най ли́ нами́

⁽¹⁾ Вужинай pour ўжинай : trait de prononciation dialectale connu.

⁽²⁾ «Sergent mayor» (sergent-major), c'est à dire suivant l'acception du mot en ancien français, sergent de bataille. Ертаулыцникъ, d'après ертауъ : voir ce mot dans le *Dictionnaire de l'Académie* (1847) et aussi Ерыуъ dans les *Materials* de Sreznevskij

⁽³⁾ Tanne pour танд, au sens de «couleur de sang». Барровъ forme courte de l'adjectif баррэвѣтъ, proprement «pourpre, écarlate» Cf ci-dessous, p. 487 n 3

⁽⁴⁾ Peremua, dans le ms. Dupuy

Vous n'estes pouncl joieulx.	<i>Tynymoyzo.</i>	Ты немощень (1).
Voyla un homme de bien.	<i>Zaout dobray salouyecq.</i>	Зову́тъ добры́й че- ловѣкъ.
Voyla une femme de bien.	<i>Tho janne dobray.</i>	То жена́ добрая.
Voyla une belle fille.	<i>Tho deuysa dobray.</i>	То дѣвица добрая (2).
Voyla une saige fille (3)	<i>Tho deuysa semyrnaya.</i>	То дѣвица смѣрная
Voyla une belle mai- son.	<i>Tho deuoi guaroch.</i>	То дворъ хоронъ.
Un cheval	<i>Tho losjet.</i>	То лошадь (4).
Un cimeterre.	<i>Sable.</i>	Сабля.
Un arcq.	<i>Lucq.</i>	Лукъ.
Un couteau	<i>Noysicq.</i>	Ножикъ.
Une robe.	<i>Chouba.</i>	Плѣба.
Une marthe.	<i>Counissa</i>	Кунѣца.
Un beuf.	<i>Bouycq.</i>	Быкъ (5).
Une vache.	<i>Carouua.</i>	Корова.
Un mouton.	<i>Cazol.</i>	Козель (6).
Un loup.	<i>Uolcq.</i>	Волкъ.

(1) Немощень, proprement «tu es malade». Dans le ms. Dupuy, cette phrase vient à la suite de «estes vous malade?» Voir ci-dessus, p. 169, l. 16.

(2) On attendait то дѣвица крѣпкая, mais il est possible que *dobray* ne soit à cette place qu'une répétition mécanique du dernier mot de la ligne précédente.

(3) Cette phrase et sa glose manquent dans le ms. Dupuy. Cf. ci-dessous, p. 187, n. 6.

(4) Comme s'il y avait en français «voilà un cheval», par analogie avec ce qui précède.

(5) Быкъ en petit russe a le sens de «bœuf» et non pas de «taureau»; et il en est de même, en grand russe moderne, dans la langue des bouchers.

(6) Il n'y a pas dans le parler russe usuel, de terme propre qui corresponde exactement au français «mouton bête châtrée», et c'est le nom de la biche, о́за, qui s'est généralisé pour désigner les bêtes à laine en général, le «troupeau de moutons», biches, bœufs et agneaux réunis. Cette dissemblance des deux langues explique sans doute l'inexactitude de la traduction: ne trouvant pas dans son langage de terme qui fût l'équivalent exact de «mouton», le traducteur russe a traduit par à peu près.

Un ours.	<i>Myewedy.</i>	Медвѣдь.
Un cerf.	<i>Lose.</i>	Лось ⁽¹⁾ .
Un chien.	<i>Sabacquen.</i>	Соба́ка
Un oyseau.	<i>Pettissa.</i>	Пті́ца
Un loup cervyer.	<i>Loutessyer.</i>	Ліо́гыи звѣрь ⁽²⁾ .
Un renard.	<i>Lassiza</i> (pour <i>lissiza</i>) ⁽³⁾ .	Лисі́ца.
Un lievre.	<i>Zaes.</i>	Зая́ць.
Un coning	<i>Zaesque.</i>	Зая́ць ⁽⁴⁾ .
Une jument.	<i>Cabouuylla.</i>	Кобы́ла.
Une escrtoire.	<i>Cernyllynysa.</i>	Черні́льниця
Un chapeau.	<i>Calpacq.</i>	Колпа́къ
Un bonnet.	<i>Chapequa.</i>	Ша́пка.
Un pere (sic) de bot tes ⁽⁵⁾ .	<i>Chabegay</i>	Сапо́гі.
Un livre.	<i>Grynenque.</i>	Грі́венка ⁽⁶⁾ .
Une chaire.	<i>Sequanbya.</i>	Скам'я́ ⁽⁷⁾ .
Une nappc.	<i>Sequater t</i>	Ска́геръ.
Une serviette à essuyer les mains.	<i>Outyralmecq</i> ⁽⁸⁾	Ути́ральникъ
Un cofre.	<i>Souldoucq</i>	Сунду́къ.

(1) Лось proprement «élan», le grand cerf du Nord

(2) Sur ліо́гыи звѣрь au sens de «loup», voir SREZNEVSKIJ, *Materialy*, au mot ЛЮТЫИ

(3) Il n'est pas douteux que *lassiza* doive être lu *lissiza* : inaccentuée la voyelle de la première syllabe a été mal entendue et, partant, mal transcrite. L'homme qui savait la glose russe exacte de «maite» et de «loup cervier» ne pouvait pas traduire «renard» par лі́сца nom russe de la bolette.

(4) Кро́лик nom du lapin en russe moderne, n'est que la transcription du polonais *królik*. Cet emprunt ne paraît pas antérieur au XVIII^e siècle; cf. SREZNEVSKIJ, *Materialy*, au mot Кро́лик.

(5) Simplement «des bottes», dans le ms Dupuy.

(6) «Un livre» pour «une livre» : le genre de *livre* lat *libra* n'était pas encore parfaitement fixé à la fin du XVI^e siècle. *Grynenque* pour *grynenque* Sur ірі́венка, voir ci-dessus, p. 463, n. 3.

(7) Peut-être faut-il corriger *sequambya* en *sequamlya* (confusion paléographique de *b* et de *l*) ce qui donnerait la forme russe *секамлія*, encore vivante dans le dialecte de Novgorod.

(8) *Outyralmecq*, dans le ms Dupuy

Un carquois.	<i>Zadacy.</i>	Саадакъ ⁽¹⁾ .
Une lance.	<i>Coryo.</i>	Копье.
Une arquebouse.	<i>Pichal.</i>	Ишцаль ⁽²⁾ .
Une pistole.	<i>Senapul.</i>	Самопаль.
Une jaque de maille.	<i>Pausero</i> ⁽³⁾ .	Панцырь.
Une cuyrasse.	<i>Zissalla.</i>	Зерцало.
Un moryon.	<i>Cholom.</i>	Шоломъ.
Une artillerye	<i>Pouchequa.</i>	Пушка.
Un navire.	<i>Carable.</i>	Корабль.
Un batteau.	<i>Ladya.</i>	Лодыя.
Un arbre.	<i>Deroua.</i>	Дерево.
Une coignée.	<i>Thopour.</i>	Тошоръ.
Un banc.	<i>La sequa.</i>	Лавка.
Une table.	<i>Setoel.</i>	Столъ.
Un liet.	<i>Pastella.</i>	Постель.
Un.	<i>Odin.</i>	Одинъ.
Une lisse ⁽⁴⁾ .	<i>Saynya.</i>	Цѣны (?)
Une charrette	<i>Clemagua.</i>	Колымáга ⁽⁵⁾ .

(1) Voir SREZHEVSKIJ *Materialy*, à ce mot. Sur l'armement et les armes qui n'y rapportent voir P. SAVVITOV, *On isanie starinnykh iuzsikh i tatarskikh, odesskikh, oruziia, prikladnykh i bezprikladnykh i ne kakogo prikladnogo, na arbu i na poridnykh i asno. i nesen i so*, avec figures, Saint Pétersbourg 1896.

(2) Ишцаль n'est sans doute qu'un emprunt à l'arabe *pistol*, fr. *pistole*, rapproché, par étymologie populaire, de *пистол* «flûte champêtre, chalumeau, pipeau». Et ce rapprochement n'avait rien que de naturel : M. Delboulle a remarqué que, dans le *Trésor* de Brun. Latine, le mot français *canon* est employé, par un rapprochement tout pareil mais en sens inverse, pour désigner un instrument de musique analogue à la flûte (Delboulle cité par Ad. Hatfeld et Ars. Darmesteter dans leur *Dictionnaire général de la langue française*, au mot *Canon*).

(3) *Pausero* pour *pansero*.

(4) *Lisse*, peut être pour *liste*, au sens de «liste de chiffres de prix», ce mot venant, dans le ms. Dupuy, après la série des nombres. La transcription de la glose, dans ce même ms., semble devoir être lue *saynye*.

(5) Колымáга (russe moderne *колымáга*) manque dans Sreznevskij. Les *Materialy* ne donnent que *колымáга* avec la glose *скажи, tabernaculum, и т. п.* Колымáга proprement «chaise de poste couverte, berline, dormeuse», ne s'emploie plus guère, dans la langue actuelle, que comme désignant une plisante de toute voiture d'ancien style, lourde et maladroite, fr. *gumbardo*, angl. *shadydan*.

Une ville.	<i>Gorot.</i>	Городъ.
Un pont.	<i>Most.</i>	Мостъ
Un villaige	<i>Dereumya.</i>	Деревня
Un controulleur.	<i>Pribasquo.</i>	Прибавка ⁽²⁾ . При- савъ ⁽²⁾ ¹⁾ .
Unes estuves.	<i>Isoba.</i>	Истьба (пѣба) ⁽²⁾
Venez moy voir.	<i>Predymona nauechayt.</i>	Приди меня павѣ- щать.
Vous estes belle.	<i>Ty carucha.</i>	Ты хороша
Vous estes beau.	<i>Ty carouos.</i>	Ты хорошъ.
Un gentilhomme.	<i>Boyar'n.</i>	Бояринъ
Une damoysele.	<i>Aspondai innya.</i>	Осподарыня.
Un conte.	<i>Quene.</i>	Князь ⁽³⁾ .
Un prince.	<i>Zaur.</i>	Царь.
Une comtesse.		
Une princesse.	<i>Zaurissa.</i>	Царѣца.
Une fille de cham- bre	<i>Pasteh issa.</i>	Постельница ⁽⁴⁾ .
Un fournement.	<i>Felueq</i>	Флѣга ⁽⁵⁾ .

⁽¹⁾ Il semble qu'un questionneur français et traducteur russe aient eu quelque peine à s'entendre. Прибавъ convient bien pour le sens mais la transcription, exactement pareille dans les deux manuscrits, demeure énigmatique.

⁽²⁾ Sur l'étymologie et le sens du mot пѣба, voir Paul BOYER et N. SIŁAWSKI *Manuel pour l'étude de la langue russe*, p. 118, n. 6.

⁽³⁾ Le traducteur russe ne sait pas très bien ce que c'est qu'un conte; et, on va le voir, il ne sait pas du tout ce que c'est qu'une comtesse. Il n'est que juste d'ajouter que les mots графъ et графиня (all. *Graf*, *Gräfin*) sont connus en ancien russe.

⁴ Stoznevskij, dans ses *Materialy*, ne donne que постельница. Cf. Ко(р)ѣкты, *О Россіи, въ наречіи Аѳеней Митаніана*, Saint-Petersbourg, 1810, éd. de la Commission archéographique ч. II, p. 25: «Постельницы (се), которые постели постилають подъ царю и царицѣмъ».

⁽⁵⁾ LITTL, *Dictionnaire de la langue française*, a le mot *Fournement*. «a se en lement, étui à poudre que portaient les musquetaires à pied au XVIII^e siècle». - Флѣга, forme redoublée d'après le diminutif флѣга, lequel est un emprunt du celt au polonais *flaszka*, diminutif de *flaszka*. On note que le mot allemand *Flasche*, qui a donné *flaszka*, *flaszka* en polonais, a donné également *flasque* en vieux français, et précisément au sens de «pouffe à poudre».

Un passagier.	<i>Pelot.</i>	Плогъ ⁽¹⁾ .
Un courretyer ⁽²⁾	<i>Baresnicq.</i>	Барышникъ.
Un chappellier	<i>Calpassenicq.</i>	Колпачникъ.
Un orlogier	<i>Sesouenicq.</i>	Часовникъ.
Un peintre.	<i>Y quollomicq.</i>	Иконникъ.
Un brasseur de biere	<i>Puauur.</i>	Пивоваръ.
Un pallefrenyer.	<i>Gallyous.</i>	Кониохъ (конюхъ?).
Un tournyer ⁽³⁾ .	<i>Tacar.</i>	Токарь.
Une met	<i>Cuessenar</i>	Квашня ⁽⁴⁾ .
Un thamys	<i>Moustofica.</i>	Мытовка ⁽⁵⁾ .
Un four	<i>Pesche.</i>	Печь.
Une rouee.	<i>Quelesse.</i>	Колесо.
Une coche.	<i>Cloumagua</i>	Колымага ⁽⁶⁾ .
Un cochier.	<i>Uassencha.</i>	Возница.
Un maieschal	<i>Poudecousicq.</i>	Подковыжникъ ⁽⁷⁾ .
Un pouldryer.	<i>Zellen'cq.</i>	Зел'никъ ⁽⁸⁾ .

⁽¹⁾ Плогъ, glossé par Sicznevskij (*Materialy*) en «пловучий помостъ» *Passagier* est donc entendu ici en sens de «bateau servant à transporter le bois», d'où simplement «train de bois».

⁽²⁾ Ms. Dupuy, «ung coultier»

⁽³⁾ *Tournyer* (*tourner*) pour *tourneur*. Le ms Dupuy place en face de ce mot la glose *cuessenar* (traduction de «une met»), les deux mots qui suivent, *tamis* et *four*, se trouvant respectivement accolés aux gloses *pesche* (traduction de «ung four») et *quelesse* (traduction de «une rouee»), alors que, dans la partie française, les mots «une met» et «une rouee» sont omis — cet ensemble de confusions et d'omissions suffirait à prouver que le *Dictionnaire moscovite* ne peut pas être l'original dont le *Dictionnaire des Moscovites* ne serait que la copie.

⁽⁴⁾ Ce mot manque dans les *Materialy* de Sicznevskij. Il semble que la finale *-ar* de la transcription *cuessenar* soit due à une simple influence de voisinage, *cuessenar* d'après *tacar*. *Met*, au sens de «pétin», puis de «coffre» en général, est le mot usuel dans le parler de Touraine.

⁽⁵⁾ *Мытовка* «moussoir». Il faudrait donc admettre que *tamis* a pu signifier en français du XVI^e siècle, une sorte de cylindre en bois ou en métal, percé de trous, et servant à faire mousser.

⁽⁶⁾ Voir ci-dessus, p. 182 n. 5

⁽⁷⁾ Ce mot et la plupart des noms de métiers qui le suivent manquent dans les *Materialy* de Sicznevskij.

⁽⁸⁾ Зел'никъ, ce sens de «poussoir» à cheval, on le sait plus communément appliqué au cheval.

Un fondeur ⁽¹⁾	<i>Poscar.</i>	Нунк'ръ
Un voilier.	<i>Zoolaynisicq.</i>	С'т кал'ницъ ⁽²⁾
Un chauderonnier.	<i>Catellenicq.</i>	Котельникъ
Un tellier ⁽³⁾ .	<i>Tecallenicq.</i>	Ткальникъ.
Un coudoyeur de cuir ⁽⁴⁾ .	<i>Cassouenicq.</i>	Кожёвникъ.
Un passementier.	<i>Zamechemicq.</i>	Замёвчикъ
Un chaussetier	<i>Portenoy maestro.</i>	Портной мастеръ.
Un gantier.	<i>Rouqua wissenicq.</i>	Руканчикъ
Un armurier	<i>Bronicq.</i>	Бронникъ
Un cousturier.	<i>Naplessenay maestro</i>	Пашёвчикъ ⁽⁵⁾ ма- стеръ ⁽⁶⁾ .
Un serrurier	<i>Zomochanicq.</i>	Замочникъ
Un boutonner ⁽⁶⁾ .	<i>Pouucsenicq.</i>	Пугвичникъ
Une lingère.	<i>Poubachenicq.</i>	Рубашникъ ⁽⁷⁾ .
Un drappier.	<i>Souconnicq.</i>	Суконникъ
Un tapissier.	<i>Cauernicq.</i>	Ковёрникъ.
Un recouvreur.	<i>Pollatenicq.</i>	Полёвникъ ⁽⁸⁾
Un fauconnier.	<i>Sauouil.</i>	Сокольникъ.
Un chasseur.	<i>Pessar.</i>	Песаръ.
Un macquereau.	<i>Souuodenicq.</i>	Свѣдникъ
Une macquerele.	<i>Souuodenissa.</i>	Свѣдница.
Un paillard.	<i>Pollidon</i>	Блудъ-рь.
Une putain.	<i>Bleda.</i>	Блѣдь.
Un larron.	<i>Layt ladre.</i>	Тать . ?

⁽¹⁾ «Un fondeur», au sens de «fondeur de canons».

⁽²⁾ *Voilier*, ancienne forme du mot *verrier* — Cf. ci-dessus, cf., ci-dessus modèle, c. 101, 102, et c. 103 et, dans les dialectes, c. 104 et c. 105.

⁽³⁾ *Tellier* (= *tellier*) ou *telier*, c'est-à-dire «telier tisserand de toile».

⁽⁴⁾ Ms. Dupuy : «ung couroyeur de cuir».

⁽⁵⁾ Пашёвчикъ peut être de l'ancien «col, coller, peler».

⁽⁶⁾ Ms. Dupuy : «ung boutonner» graphie plus moderne.

⁽⁷⁾ On eût attendu *рубашница*. Mais les femmes étaient peu nombreuses, en Russie, dans les corps de métiers, et la traduction tient compte de cette circonstance de fait plutôt que de l'exactitude verbale.

⁽⁸⁾ Cf. ci-dessus, p. 181, au mot «un charpentier». — *Recouvreur*, au sens de *couvreur*, cf. Gouffroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, et la *Pantagrueline Prognostication*, chap. v.

Une larronnesse.	<i>Rataya ymucqua</i> ⁽¹⁾ .	Разбóйница (??).
Un trompeur.	<i>Amanezicq</i>	Обманщикъ.
Une tromperesse.	<i>Amanezissa.</i>	Обманщица
Un escolier.	<i>Ochemicq.</i>	Ученикъ.
Un maistre.	<i>Maestro.</i>	Мáстеръ.
Un imprimeur.	<i>Pochatmicq.</i>	Печáтникъ.
Un yvrogne.	<i>Pian.</i>	Пьянъ.
Une yvroignesse	<i>Pianna</i>	Пьяна.
Un sizeaux ⁽²⁾ .	<i>Noysseuyssa.</i>	Пóжницы (peut-être пóжвицы ³).
Une esguille.	<i>Yguellr.</i>	Игла
Violet.	<i>Bacharetz.</i>	Багрéцъ ⁽³⁾ .
Un des a coudre	<i>No pour setacq.</i>	Иацерсгокъ.
Un tablyer.	<i>Tauchyr.</i>	Тавелёръ ⁽⁴⁾ .
Vous estes un joueur.	<i>Thy y gresse.</i>	Ты игрéцъ
Vous estes une joue- resse.	<i>Thy y gressa.</i>	Ты игрíца (?)
Vous estes un fol.	<i>Thy essy durien.</i>	Ты есú дýрень.
Vous estes une folle.	<i>Thy essy durraua.</i>	Ты есú дýрава ⁽⁵⁾ .
Vous nestes pas saige.	<i>Thy nesmyrua</i> ⁽⁶⁾ .	Ты несмíрна.
Un monnoyeur	<i>Denesmeq.</i>	Дéнежникъ.
Un faulx monnoyeur	<i>Amanezicq donneynay.</i>	Обмáнникъ дéнеж- ный.
Un esculteur	<i>Zonamensicq.</i>	Знаменнícъ ⁽⁷⁾ .

⁽¹⁾ *Rataya ymucqua*, dans le ms. Dupuy

⁽²⁾ «Un sizeaux» («une sizeaux» dans le ms. Dupuy) : d'après la règle de l'orthographe en usage au XVI^e siècle, on attendrait *uns* et non *un*

⁽³⁾ Cf. Garponin au sens de «rouge bleu, rouge violacé». Garponin нíла; cf. voir ci-dessus p. 179, n. 3

⁽⁴⁾ L'able est-à-dire table pour les jeux dits anciennement «jeux de tables», tels qu'échecs, triet ac, etc.

⁽⁵⁾ *Дуррава* manque dans les dictionnaires russes

⁽⁶⁾ *Nesmyrua*, faute de lecture pour *nesmyrna*. Cf. p. 180 l. 8

⁽⁷⁾ Знаменнícъ, au sens de *писатель или живописец* (Sleznevskij). Sculpteur, en ancien français ne paraît pas impossible au sens de «graveur, dessinateur-graveur».

Un arquemiste	<i>Mouldiessa.</i>	Мудрѣцъ
Un astrologue	<i>Satolliaq sauyes da- choq.</i>	Стрѣлякъ (?), мѣз- дочѣтъ
Un cosmographe.	<i>Smollin mui chiq guo- roula pichost</i>	Землемѣръ (ou землемѣръ мѣр- щикъ), городопѣ- счикъ.
Vert.	<i>Zelon.</i>	Зелѣнь (- зѣлѣнь)
Un musicien	<i>Piesselnug.</i>	Пѣсельникъ, ⁽¹⁾ .
Un joueur de luth.	<i>Doumerniq.</i>	Домѣрникъ ⁽²⁾ .
Un joueur despinette.	<i>Samballenug.</i>	Цыбѣльникъ.
Un joueur de violon.	<i>Semouseniq.</i>	Сѣбчикъ ⁽³⁾ .
Un corne à boi quin	<i>Doudeniq.</i>	Дудникъ ⁽⁴⁾
Un joueur de haut- bois.	<i>Soumichay.</i>	Свирѣлюшій (?)
Un joueur de muzette.	<i>Doudeniq.</i>	Дудникъ ⁽⁵⁾ .
Une salle dorée.	<i>Palatto bollochaye.</i>	Палата большая.
Venez moy accompai- gner.	<i>Prouedymeneu.</i>	Проведѣ мени.
Vous estes de bon dis- cours.	<i>Thy gouuory grasda.</i>	Тѣ говорѣтъ го- рѣдѣ
Voyla un bon cuisin- ier.	<i>Tho pobre dobray.</i>	Тѣ поварѣ добрый.

⁽¹⁾ Пѣсельникъ, ainsi glossé dans le *Dictionnaire de l'Académie* (1847). «участиву юмѣн въ хорѣ въ которомъ поются народныя пѣсни»

⁽²⁾ Домѣрникъ c'est à-dire joueur de домра. Sur la *domra* (instrument à cordes) et les instruments du même genre, voir A. S. ФАМИНСКІЙ, *Домра и родственныя ей музыкальныя инструменты русскаго народа*, Saint-Petersbourg 1891

⁽³⁾ Сѣбчикъ, de сѣбъ (ou, au plur., сѣби), dont le diminutif сѣбчикъ (pour сѣбченъ) s'est conservé au sens d'«arc let»

⁽⁴⁾ Дудникъ, de дуда, c'est à dire «joueur de дуда», le mot actuel est дудочникъ, d'après le diminutif дудка (ou mieux, au pluriel, дудки). «Cornet à l'ouquin» est donc entendu ici au sens où il était communément employé au XVI^e siècle instrument à vent, en bois dont le tuyau est percé de trous

⁽⁵⁾ Le nomenclateur ou le voir, n'a pas fait de différence entre le cornet à ouquin et la muzette.

Voyla un bon patissier.	<i>Thuoost garas peroguy dyollet.</i>	Тѣ ссѣтъ гораздѣ пирогѣ дѣлать.
Une perdrix.	<i>Courat pateca.</i>	Куропатка.
Un faisant	<i>Tetrej.</i>	Гусевъ.
Un merle.	<i>Saller ay.</i>	Соловѣй (?) ⁽¹⁾ .
Une becasse.	<i>Sequenarays.</i>	Скворецъ ⁽²⁾ .
Une oie.	<i>Gous.</i>	Гусь
Un canard.	<i>Outequa.</i>	Утка.
Un chappon.	<i>Capoi.</i>	Капонъ ⁽³⁾ .
Un coeq.	<i>Pietous.</i>	Пѣтухъ
Une poule.	<i>Coumissa.</i>	Курница.
Un saulmon	<i>Salemon seymesenay.</i>	Сальмонъ сѣмек-ный ⁽⁴⁾ .
Une ballayne.	<i>Belloi gua</i>	Бѣлуга ⁽⁵⁾ .
Une carpe.	<i>Loche</i>	Лещъ ⁽⁶⁾ .
Un brochet	<i>Choqi a.</i>	Щука.

⁽¹⁾ Соловѣй «rossignol», traduction peu à peu près, *sallena* étant lu *sallena*?

⁽²⁾ *Sequenarays* pour *sequenarays*, leçon du ms. Dupuy. — Скворецъ «sansonnet, étouneau», et non pas «becasse». Il n'existe pas de mots propres et russes pour désigner la becasse ou la becassine, et ceci peut expliquer la méprise du traducteur. Le nom de la becasse est *вальдшнепъ* (de l'allemand *Waldschnepfe*) la double becassine est dite communément *дупель*, pour *дупельшнепъ* (de l'allemand *Doppelschnepfe*); la becassine, moitié moins grosse, est dite *бенка* (du français), ce dernier nom étant d'ailleurs couramment employé comme terme générique.

⁽³⁾ On a *капон* en bulgare *kopun* en serbo croate, *kapon* en tchèque, seul le polonais a *l*, *kaplon*, *kaplón*, forme qui a passé en petit russe et en russe moderne *капалы* (cf Miklosich *Etymologisches Wörterbuch der slavischen Sprachen*). Tous ces mots étant empruntés, on peut admettre que le russe ait connu une forme *капонъ* (latin *capo*, italien *capponi*, français *chapon*, allemand *Kapaun*) avant d'admettre la forme polonaise. On notera que ni *капон* ni *капунъ* ne sont dans Sreznevskij.

⁽⁴⁾ *Сальмонъ*, simple transcription (de l'anglais *salmon* plutôt que du français), et non pas traduction. *Сѣмек-ный*, adjectif de *семра*.

⁽⁵⁾ *Бѣлуга*, *acypeser huso* L. le plus gros des poissons de la Caspienne, de la mer d'Azov et de la mer Noire, se trouve également dans les estuaires des grands fleuves qui se rendent à ces mers. Le traducteur russe tout ingénument a donc entendu *balaine* au sens de «gros poisson».

⁽⁶⁾ *Лещъ* (en orthographe moderne *лещ*), proprement «brème».

Une tente.	<i>Setyor.</i>	Патеръ
Un pavillon	<i>Bouellechior seyor</i> ⁽¹⁾	Большой павильонъ
Une dague.	<i>Dyaca</i> ⁽²⁾ .	?
Un poison.	<i>Bourauue.</i>	Буравъ.
Une hache d'armes.	<i>Pallisa.</i>	Палица.
Une masse.	<i>Pallisa zelessuna.</i>	Палица желѣзна.
Un fillet a pescher du poisson.	<i>Neuet</i>	Пѣводъ
Un amesson	<i>Oudu.</i>	Удѣ
Un avyron.	<i>Uessello</i>	Весло
Un gouvernail.	<i>Carma.</i>	Корма ³⁾ .
Une fontaine	<i>Cle ou se semessa uuu da</i>	Ключевіца вода ⁽⁴⁾ .
Un jardin.	<i>Sat.</i>	Садъ
Une jardiniere.	<i>Sadocquenicq.</i>	Садовникъ ⁽⁵⁾ .
Voyla un beau present.	<i>Topo mina guarochay.</i>	То поминокъ хоро- шій.
Voyla un beau anneau ⁽⁶⁾ .	<i>Toperstain guarochay.</i>	То перстень хоро- шій.
Un cousturier.	<i>Portenay maester.</i>	Портной мастеръ ⁽⁷⁾ .
Un cordonnier.	<i>Chaposseniq.</i>	Сапожникъ.
Un m'decin.	<i>Dohtor.</i>	Докторъ ⁽⁸⁾ .

⁽¹⁾ *Seyor*, faute de lecture pour *setyor*; et de même dans le ms. Dupuy

⁽²⁾ *Dyaca* semble n'être qu'une transcription du mot français, avec terminaison féminine.

⁽³⁾ Корма (корма), en ancien russe, avait les deux sens de «poupe arrière» et de «gouvernail»

⁽⁴⁾ Ключевіца вода, pour ключевіца вода. Sreznevskij, dans ses *Materialy*, donne la forme masculine, ключовникъ — ключевникъ

⁽⁵⁾ Садовникъ cf. ci-dessus, p. 486, n. 7

⁽⁶⁾ *Anneau*, du 14 le ms. Dupuy *anneau*, pour *anneau*

⁽⁷⁾ Cf. ci-dessus, p. 486, l. 7 et 10.

⁽⁸⁾ La transcription du russe est ici parfaitement fidèle. encore aujourd'hui la prononciation populaire de докторъ est дохторъ (ou дохтуръ), avec substitution de la fricative à l'occlusive

Un apothécaire.	<i>Aptlygner.</i>	Апоѣкѣръ(?) апте- каръ ⁽¹⁾ .
Un paste.	<i>Pirogna.</i>	Пирогъ.
Une taverne.	<i>Corvema.</i>	Корчма.
Un marché.	<i>Torgna.</i>	Торгъ.
Une boucherie.	<i>Meemoyrat.</i>	Мяси́й рядъ
Une prison.	<i>Tourma.</i>	Тюрьма.
Un prisonnier.	<i>Tourmachicq.</i>	Тюрѣмникъ ⁽²⁾ .
Un captif.	<i>Pollomniq.</i>	Полонѣнникъ.
Une captive.	<i>Pollumycq.</i> ⁽³⁾	Полонѣнка.
Une chaîne d'or.	<i>Chey zallutya.</i>	Чѣнь ⁽⁴⁾ златъ.
Une bague.	<i>Persetem.</i>	Пѣрсетъ.
Une perle.	<i>Gemsoupinna.</i>	Жемчужина.
Un pant oieille ⁽⁵⁾ .	<i>Sergua.</i>	Сергъ.
Un chapeau.	<i>Calpacq.</i>	Копакъ.
Une coupe d'argent.	<i>Charqua cerebrena.</i>	Чѣрка серебрена.
Une ceinture d'argent.	<i>Poes cerebrena</i> ⁽⁶⁾	Поесъ серебрень (ou серебрены).
Une douzaine de cul- lirs d'argent.	<i>Deumaset lossacq cere- brena.</i>	Дванадцать ложекъ серебреньхъ.
Un plat d'argent.	<i>Belluda cerebrena.</i>	Блѣдо серебрено (ou блѣда сер- брена ⁽⁷⁾).
Un vase d'argent.	<i>Coubu cerebrena.</i>	Кубокъ серебрень (ou серебрены).

⁽¹⁾ Il n'y a rien d'impossible à ce qu'une forme anonyme calquée sur la forme française, ait précédé la forme аѣкаръ, plus voisine de la forme allemande *Apotheker*.

⁽²⁾ Тюрѣмникъ pour тюремникъ ?

⁽³⁾ La transcription du ms. Dupuy est un peu moins incorrecte : *pollumyeca*.

⁽⁴⁾ Чѣнь, en vieux russe, pour chain.

⁽⁵⁾ «Unq pendant d'oreille», dans le ms. Dupuy.

⁽⁶⁾ *Cerebrena*, même transcription qu'à la ligne précédente, par influence de voisinage. Et de même pour les transcriptions qui vont suivre. «Une ceinture d'argent» manque dans le ms. Dupuy.

Un esguyere d'aygen.	<i>Rouqua moyneq cec- brena.</i>	Рукoméни ки с э - брен, (ou с эрэ бренэн).
Unseau.	<i>Ueda.</i>	Ведро.
Un chaudron.	<i>Catol.</i>	Котелъ.
Un pot de terre a cuire la chui.	<i>Garchocq.</i>	Горшакъ.
Une poyle a f're.	<i>Sequanrada.</i>	Сковорода.
Une grille.	<i>Rosoqua.</i>	Роскошъ.
Une cuiller a es- bruer le pot.	<i>Ou pauloménicq.</i>	Уполóмникъ ⁽¹⁾ .
Un flacon de stau.	<i>Pelagua oloucanay.</i>	Флагъ олоу'ни (ou олоу'нан).
Une bouteille de terre.	<i>Pelagua sequelaniche- nay.</i>	Флагъ сикли'нич- ни ⁽²⁾ .
Un plast de terre.	<i>Coubica guclimnaya.</i>	Кубышка гли'нина.
Un plat de boys.	<i>Bellouda derouanoya³⁾.</i>	Блóдо дер'уноу.
Un colle de chemyse.	<i>guanellya Rouba che- naya.</i>	Ожер'не рубáчи- ноу ⁽⁴⁾ .
Une riviere.	<i>Requa.</i>	Р'кá.
Un lac.	<i>Ozica.</i>	Озеро.
Une yse.	<i>Ostrop.</i>	Островъ.
Une campagne.	<i>Polla.</i>	Пóле.
Un boys.	<i>Laes.</i>	Л'сѣ.

(1) Упомянутое слово встречается в *Dictionnaire des Mots Russes* Deper.

(2) Le traducteur a écrit plus loin dans le texte français pour la «une bouteille de verre» Peut-être terre n'est-ce qu'une faute de copie pour verre. Sur cela voir ci-dessus, p. 483, 1^{re} l.

(3) Cette glose, dans le ms. de Thevet, se trouve placée par erreur en face des mots qui suivent, et se rapporte de chemyse. En face de «un plat de boys» se lit la glose *bellouda sygnenaya*, dont le second mot ne paraît répondre à rien de ce qu'on trouve dans le texte français, et le même dans le ms. Deper, où la question se relie de chemyse n'a elle pas été reproduite.

(4) Cette glose dont il n'a été ici rien (c'est-à-dire de la note de Thevet) a été déplacée dans le ms. de Thevet il faut l'en prendre tout à la fin de *Dictionnaire des Mots Russes*, on la cite la phrase française «vous ne faites que demander».

Une ville	<i>Dairucnye.</i>	Дерѣвня ⁽¹⁾ .
Une cité.	<i>Guorot.</i>	Городъ ⁽²⁾ .
Une esglise.	<i>Caircaua.</i>	Цѣрковь.
Un chasteau.	<i>Gourot.</i>	Городъ ⁽²⁾ .
Un clocher.	<i>Callecallyta.</i>	Колоколыца.
Un prestre	<i>Paure.</i>	Попъ.
Un moyne	<i>Charnesse.</i>	Чернецъ
Un secretaire	<i>Diaguen.</i>	Діаконъ.
Un evesque ⁽³⁾ .	<i>Uelodiequa.</i>	Владыка
Un pape.	<i>Ytiopallyta.</i>	Митрополитъ.
Un chancelier.	<i>Diaguen.</i>	Діакъ.
Un escrivain.	<i>Podyachan.</i>	Подьячій (ou подья- чен).
Un quyemant.	<i>Prochachay.</i>	Промачій ⁽⁴⁾ (ou прошачей ⁽⁴⁾)
Un juge.	<i>Soudya.</i>	Судій.
Un procureur.	<i>Ya benyt.</i>	Ябодникъ
Un sergent.	<i>Aguenauchiq.</i>	Доводчикъ (?), оривъ ⁽⁵⁾ цѣкъ ⁽⁶⁾ .
Un gouverneur.	<i>Uoy uanda.</i>	Воевода ⁽⁶⁾ .
Un capp ^e de cinq cens hommes.	<i>Callayt setcellecho.</i>	Голова сѣрѣцкии.
Un soldat.	<i>Setrellet.</i>	Сѣрѣцѣкъ.
Un contengy.	<i>Codemirg.</i>	Сѣмникъ
Un cinq cent nyer.	<i>Pety de ssayteniq.</i>	Пя. цесѣтъ...

¹ Ce le glose est en cont ad et o i avec celle qui. Pour a lue p 183 l 1, on a tendra't plutôt nocá iъ ou ropoxъ. Sur l'exacte signification des mots городъ et городъ, dans l'ancienne Russie, voir Kosromarov, *loc. cit.*, p 1/4.

⁽²⁾ Voir à la note précédente

⁽³⁾ Ce mot et les deux qui suivent manquent dans le ms. Dapuy.

⁽⁴⁾ *Quyemant*, plus communément orthographié *cauant*, «quémantem, importun so licitem, mendiant». — Промачій. cf. la forme dialectale moderne промачи, au sens de просящій

⁽⁵⁾ Оривъ⁽⁵⁾цѣкъ, proprement покарный (Shtetynsky *Materialy*), и карный служитель (*Dict. de l'Acad.*, 1847)

⁽⁶⁾ Voir Shtetynsky, *Materialy*, au mot Воевода

Un dixmier.	<i>Dessayteniq.</i>	Десятникъ
Une trompette ⁽¹⁾ .	<i>Tioubenieq.</i>	Тру́бникъ
Un general d'armee	<i>Boychal uoy uauuda.</i>	Большой воевода ⁽²⁾ .
Une trenchee.	<i>Rof.</i>	Ровъ.
Une bresche.	<i>Prestoub.</i>	Преступъ
Une batterie.	<i>Tiellaba.</i>	Стрѣльба.
Un assault.	<i>Pristoup.</i>	Приступъ.
Une sepmaine.	<i>Nyrdyela</i>	Недѣля.
Un moys.	<i>Myessesem.</i>	Мѣсяць
Un an.	<i>Goden.</i>	Годъ.
Un jour.	<i>Den.</i>	День
Un livre.	<i>Grinenque.</i>	Грѣвенка ⁽³⁾ .
Vendredy.	<i>Pet nza.</i>	Пятница ⁽⁴⁾ .
Voyla une belle jour- nee.	<i>Gutrochaden</i>	Хорошъ (ou хоро- шій) день
Voyla une belle nuittee.	<i>Gutrocha noch.</i>	Хороша ночь.
Vous ne faictes que demander.	<i>[Aguarolllya Rouba che naya⁽⁵⁾.</i>	
Vous estes un quye- mant.	<i>Ty nodyelas Rassenaya profis.</i>	Ты мнѣ дѣлаешь разные пробы ⁽⁶⁾ .
Y avez vous parlé ⁽⁷⁾ ?	<i>Thy em gouuory ly?</i>	Ты ему говоришь ли?

⁽¹⁾ Au sens où l'on dit en français moderne un trompette; cf. ci-dessus, p. 488, l. 13, «un cornet à bouquin» Dans le ms. Dupuy «une trompette» vient à la suite des mots «l'enseigne» et «le tambour».

⁽²⁾ Большой воевода: c'était le titre propre, voir le *Dictionnaire de l'Académie* (1847), au mot Воевода

⁽³⁾ Voir ci-dessus, p. 481 n. 6 (cette répétition a été évitée dans le ms. Dupuy).

⁽⁴⁾ Пятница, d'après *пятица* au sens de «cinquième jour»; à noter que *petinza* ne soit une faute de lecture pour *petniza* = *пятница*.

⁽⁵⁾ La place légitime de cette phrase *Aguarolllya Rouba chennaya* a été indiquée ci-dessus, p. 493, n. 4. Les deux phrases synonymes «vous ne faictes que demander» et «vous estes un quye-mant» manquent dans le ms. Dupuy.

⁽⁶⁾ Пробы, voir *Словарь Материалы*, au mot Проба. *Profis* pour *probs*.

⁽⁷⁾ Cette phrase, dans le ms. Dupuy vient immédiatement après «parlez à lui» (voir ci-dessus, p. 477, l. 14). Le *lui* *em y* (- lui) manque dans ce ms.



TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
Une ambassade marocaine à Constantinople, par A. BARBIER DE MEYNIARD	1
Le culte de la déesse Al'Ouzzâ en Arabie au iv ^e siècle de notre ère, par HARTWIG DEHNHOURG.	31
Notice sur un document arabe inédit relatif à l'évacuation d'Oïan par les Espagnols en 1799 par O. HOUDAS	41
Documents persans sur l'Afrique, publiés et traduits par CL. HART	85
De quelques évangélistes arméniens accoutumés, par A. MEUNIER	131
Somdet P'ia Maha Chakrap'at, roi de Siam, seigneur des éléphants blancs. L'agglomération de l'histoire du Siam au xvi ^e siècle, par E. LONCROU	169
Le Collège de Bahour (Établissements français dans l'Inde) au iv ^e siècle, par JULIUS VINSON	209
Un sceau de Tsiang K'ia, ministre du royaume de Yën au iii ^e siècle avant l'ère chrétienne par A. VISSIERI	265
L'essai de grammaire historique sur le changement de λ en ρ devant consonnes, en grec ancien, médiéval et moderne, par JEAN PSICHARI	289
Notice bibliographique sur le protopope Michel Strélski, imprimé à Iassai, à Mogilev de Podolie et à Dubossar, par ÉMILE PICOT	337
Épisodes de la jeunesse de Tai kau Samia, surnommé «le Napoléon de l'Extrême-Orient», traduits du japonais par LÉON DE ROSNY	369
Du Halde et d'Anville (cartes de la Chine), par HENRI GONDIER	389
Quelques notes sur la vie extérieure des Annamites, par JEAN BONFI	401
Un vocabulaire français-russe de la fin du xvi ^e siècle, extrait du <i>Grand Isu-</i> <i>laire</i> d'André Thevet, publié et annoté par PAUL BOYER	435